

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE
SAINT-QUENTIN (AISNE)

17 3
~~Aus~~
~~D~~



Per 8-10.0

60,000
CINQUANTE-QUATRIÈME ANNÉE

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DES
SCIENCES , ARTS
BELLES-LETTRES, AGRICULTURE & INDUSTRIE
DE SAINT-QUENTIN

FONDÉE EN 1825, RECONNUE PAR ORDONNANCE ROYALE DU 15 AOÛT 1831

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME II

TRAVAUX DE JANVIER 1878 A JUILLET 1879

SAINT-QUENTIN
Imprimerie Ch. POETTE, rue Croix-Belle-Porte, 19
—
1879

3719

SÉANCE PUBLIQUE

DU 16 JUIN 1878

Discours de M. Abel PATOUX, Président.

MESSIEURS,

Il y a des choses qu'on voit tous les jours, que l'on touche sans cesse, auxquelles même on se trouve parfois mêlé, sans qu'on en connaisse la raison d'être, sinon vaguement et par à peu près. Ainsi, aux yeux du plus grand nombre, qu'est-ce qu'une société académique de province ? Une vieille personne, aimable parfois, que l'on connaît pour l'avoir vue une fois l'an régulièrement, à certain jour, distribuer des récompenses assaisonnées de louanges, à des gens de mérite qui ont gardé quelque confiance en son jugement, et qui, cette tâche remplie, rentre doucement dans le silence et l'obscurité. On ne connaît que ce côté extérieur, cette manifestation de son existence, et on ne se demande même pas ce qu'elle peut faire rentrée chez elle, et si elle sommeille jusqu'à l'année suivante, ou bien si, par hasard, il lui arrive de veiller, de penser et de travailler. C'est précisément,

Messieurs, un des côtés de cette existence intérieure, si simple, si modeste, si peu bruyante du reste, que je voudrais faire connaître en quelques mots, afin de la faire aimer, ou tout au moins estimer comme il convient.

Vous savez, Messieurs, de quels éléments se composent nos sociétés. Vous n'y trouverez ni savants de profession, ni littérateurs, ni beaux esprits ; mais des hommes qui aiment les sciences et les savants, des intelligences éprises de tout ce qui est beau, noblement pensé, et magistralement écrit, qui s'efforcent de mettre en commun leurs admirations, leurs recherches et leurs aspirations, pour en faire comme un foyer sans cesse attisé et renouvelé, autour duquel de temps à autre, après les longues journées remplies par le labeur quotidien, elles viennent se grouper et se réchauffer. Il faut avoir goûté, Messieurs, pour en apprécier la haute saveur, l'agrément de ce commerce, les fruits de cet échange incessant d'idées et d'appréciations, le charme de ces causeries aimables, avec leurs contradictions courtoises qui éclairent et fouillent les sujets abordés, font jaillir les aperçus ingénieux et suscitent les idées nouvelles. Mais toute la vitalité de nos sociétés ne se dépense pas en cette menue monnaie de causeries autour du tapis vert ; on pourrait alors trop justement nous comparer à ces vedettes vigilantes qui, du rivage, observent et signalent toutes les voiles qui passent au large, mais n'ont garde de se confier à la mer. Nous avons une mission plus haute avec des devoirs plus sévères. L'un des côtés de notre tâche surtout, (je ne m'arrête qu'à celui-là, pour ne point abuser de vos instants) mérite toute l'attention, tous les encouragements de ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit. Je veux parler des services que nous pouvons rendre, que nous rendons à l'Histoire.

Qui donc, en effet, sans les sociétés littéraires de province, fouillerait non pas seulement les archives des grandes villes, mais encore celles, si curieuses parfois, de villages et de bourgs ignorés, où sont enfouis ces parchemins jaunis, monuments d'un autre âge, ces chartes et ces manuscrits qui livrent le secret du langage, des usages, des mœurs, des institutions, des coutumes, des passions même des siècles disparus ? Le chercheur patient secoue la poussière du vélin, le sauve de l'oubli en l'imprimant, et satisfait d'avoir apporté sa pierre à l'édifice de la Science, il laisse aux génies plus vastes, aux larges esprits synthétiques, la tâche d'assembler ces matériaux, de les coordonner, d'élever le monument durable, *ære perennius* ; ainsi le mineur obscur arrache aux entrailles de la terre le marbre ou le minerai brut qui, dans les mains de l'artiste, deviendra la statue imposante aux formes divines, la médaille au profil pur, ou le vase d'airain qu'enlace de ses bras nerveux la théorie dansante des nymphes de Clodion.

Et comme cette tâche, ingrate en apparence, est pleine parfois de rencontres émouvantes, de bonheurs inattendus, de joies que les initiés seuls peuvent comprendre et goûter, quand la main guidée par une inspiration heureuse, rapporte triomphante quelque précieux document qui éclaire un point obscur, tranche une question indécise, et met fin aux querelles passionnées des devanciers ! Comme on est heureux surtout quand on travaille pour son pays, pour sa cité, pour le coin de terre où l'on a vécu et que l'on aime ! Oh ! sans doute, on aime son pays tout entier, et la Patrie n'est pas un vain mot ; mais le cœur de l'homme est ainsi fait que, dans le temple de la Patrie, il y a des autels préférés, des recoins plus obscurs et plus intimes où les cœurs plus doucement s'abandonnent et sacrifient ; et l'amour de la patrie est comme le finale

puissant d'une symphonie de sentiments qui commence à l'amour du foyer domestique et de la famille, passe à l'amour de la cité, s'élève enfin de la province qui a gardé dans ses mœurs et son langage le signe original des anciennes divisions par peuplades, à l'ensemble harmonieux de tous les cœurs, de toutes les intelligences, de toutes les cités, de toutes les provinces d'autrefois qui ne portent plus aujourd'hui qu'un nom : la France ; et ne font plus qu'une chose : la Patrie. Mais il est donné à bien peu d'embrasser d'un regard puissant toute l'histoire d'un grand pays, et c'est encore faire une œuvre pieuse, agréable au génie qui préside aux destinées de la Patrie que de raconter, d'une plume émue, les origines, les progrès, les vicissitudes de bonne et de mauvaise fortune de son pays natal, qu'il soit grande cité, petite ville, humble bourgade ou simple village. C'est cette tâche parfois ingrate, mais toujours féconde, qui est réellement au point de vue de l'histoire, celle des sociétés académiques de province. Presque toutes l'ont compris, et ce n'est pas sans admiration que nous voyons telles petites villes que nous pourrions nommer, dotées d'histoires que de plus grandes pourraient justement leur envier ; et des hommes d'une activité intellectuelle remarquable, désertant de plus grands desseins, renoncer volontairement à l'honneur de travaux d'un intérêt plus général et mieux faits pour conquérir la notoriété, afin de consacrer de longues années de labeur, tous leurs soins et leurs veilles, à élever d'une main filiale un de ces monuments dont une ville a le droit d'être fière.

C'est là, Messieurs, ce que nous voudrions faire, ce que nous ferons, ce qui déjà est commencé pour cette vaillante cité de Saint-Quentin et ses glorieuses annales. Et si quelqu'un vous demande, avec ce sourire des esprits

qui se croient forts parce qu'ils ne font rien et n'ont jamais rien fait, à quoi peut servir une société académique de province, vous leur répondrez avec nous, que cela sert à mieux connaître et à mieux aimer son pays.

•

RAPPORT DE M. J. PILLOY

SUR LE PREMIER CONCOURS D'HISTOIRE LOCALE

SUJET PROPOSÉ : *Histoire d'une localité quelconque de l'ancien
Vermandois ou du département de l'Aisne.*

La Commission se composait de MM. L. BLIN, BÉNARD,
Emm. LEMAIRE, A. PATOUX, J. MALÉZIEUX, L. JAMART et
PILLOY, rapporteur.

MESSIEURS,

Permettez-moi, avant de commencer la lecture du
rapport sur la question d'histoire locale, de vous dire
quelques vers de mon illustre compatriote, le bonhomme
Lafontaine :

Un jour un coq détourna
Une perle qu'il donna
Au beau premier lapidaire ;
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Ferait bien mieux mon affaire.

Cet apologue, aussi simple qu'il est spirituel, nous
apprend que du temps de Lafontaine il ne manquait pas de
gens pour qui le moindre ducaton était préférable à toutes

les jouissances que la lecture d'un manuscrit pouvait leur procurer.

Est-ce à dire que la race de ces hommes positifs, de ces esprits forts soit éteinte ?

Hélas ! si le nombre en est diminué, il est permis de le penser, il n'en manque cependant pas encore ; car, qui de nous n'a pas entendu proférer ces paroles : A quoi sert l'histoire ? ou qualifier les hommes qui usent leur santé, consacrent leurs veilles à fouiller les archives, à interroger les ruines ou les tombeaux, de monomanes qui ne trouvent grâce à leurs yeux que parce que leur monomanie est inoffensive.

L'histoire, Messieurs, il faut le leur répéter, nous donne des leçons, les meilleures, celles de l'expérience. En mettant sous nos yeux les actions héroïques de nos devanciers, elle nous force à ne pas dégénérer ; en faisant connaître les fautes dans lesquelles ils sont tombés et les conséquences funestes qui en sont résultées, elle nous permet d'éviter de semblables chûtes.

L'histoire ne saurait donc être trop étudiée.

Mais l'histoire n'est pas encore faite. Combien ne reste-t-il pas, en effet, à élucider de points obscurs ?

Pour ne citer qu'un ou deux faits, que savons-nous de la nombreuse population qui habitait le Vermandois au moment de la conquête des Gaules par César ? Rien. Nous n'avons même pas encore retrouvé une seule tombe qui contienne les restes d'un Gaulois.

Que savons-nous des peuplades franques qui, à un moment donné, ont dominé tout ce pays ?

Un peu plus ; car, de temps à autre, nous les découvrons dans leurs nécropoles. Mais quelles sont les particularités qui ont accompagné l'envahissement ? Qui nous racontera les détails de la ruine de tous ces riches éta-

blissements dont la civilisation romaine avait couvert notre sol ? Qui nous décrira les luttes fratricides des vainqueurs ? Qui nous fera assister à l'assouplissement de leurs mœurs, au triomphe de l'intelligence sur l'ignorance, de la religion sur le fétichisme ?

Comme vous le voyez, Messieurs, ce que nous ne savons pas égale, surpasse peut-être, ce que nous savons sur les origines de notre pays. Et combien d'enseignements ne trouverions-nous pas sans doute dans la connaissance de tant de faits inconnus ?

Aussi, parmi les sujets dont se compose votre concours, celui d'histoire locale figure-t-il aux premiers rangs, et c'est justice.

Deux concurrents ont répondu cette année à votre appel.

L'un vous a envoyé l'*Histoire d'Étreillers*.

Étreillers est un village du canton de Vermand, placé sur le vieux chemin de Saint-Quentin à Nesles, qui a tous les caractères d'une voie romaine.

L'auteur cite en faveur de l'ancienneté de ce lieu l'étymologie donnée par Colliette : *Villare ad strata* qui, par corruption, est devenu *Sirahiletum*, puis *Strateliars* et enfin *Étreillers*. Il est certain qu'il doit son nom à sa position sur le chemin de Nesles.

Après avoir donné quelques renseignements sur ses situations topographique, orographique et climatologique, il cite, en passant, la découverte de silex taillés autour du village ; celle de caves, dites de guerre, qui existent dans le village et dit un mot de la butte ou tombelle qui se trouve au Nord du territoire, connue sous le nom de butte d'Attilly, mais que plusieurs auteurs ont qualifiée à tort de butte d'Étreillers.

Il est à regretter que cette partie n'ait pas été plus et mieux étudiée ; il ne s'agissait pas de compiler de volumineux documents, mais de rechercher et de recueillir les traditions, de parcourir en tous sens le territoire pour découvrir les stations, qui n'y manquent sans doute pas, des âges de la Pierre ; de décrire minutieusement la butte d'Attilly et surtout celle de Pommery qui a sans doute été confondue avec la précédente.

Sans transition, l'auteur arrive au Moyen-Age et sa notice reproduit textuellement tout ce qu'ont dit Colliette dans son remarquable ouvrage sur le Vermandois et M. Lecocq dans son histoire du canton de Vermand, sur le village d'Étreillers. J'ajouterai que les pièces justificatives, qu'il suffisait de citer ou d'analyser, y tiennent la plus grande place. Enfin, M. Melleville a fourni la liste des seigneurs.

Toute cette partie n'offre donc aucun fait nouveau. C'est purement et simplement une compilation beaucoup trop étendue de ce qui a été écrit sur Étreillers.

La période moderne, que l'auteur fait commencer à 1789, est peut-être ce qu'il y a de plus intéressant dans le travail, bien que l'originalité manque aussi parfois. Mais autant il a été laconique dans le commencement, autant il va se montrer prolix et se noyer dans des détails insignifiants. Citons cependant les notices biographiques des curés depuis 1649, qui ne manquent pas d'intérêt.

Mais pourquoi la description de l'église, si curieuse, a-t-elle été tant écourtée ? Était-ce pour faire place aux huit pages relatives à l'instruction primaire ? Le travail est terminé par une courte étude sur Pommery, château bâti sur le bord de la route de Roupy à Péronne, et dont les éléments ont été puisés dans des ouvrages connus ou

fournis par la famille de M. Joly de Bammerville, son possesseur actuel.

Si l'on ôte de l'*Histoire d'Étreillers* tout ce que l'auteur a transcrit littéralement, on verra que ce qui reste se réduit à bien peu de chose. Cela prouve que les registres de l'état-civil, mine presque inépuisable où les faits et les noms abondent, ont été peu consultés.

Quoi qu'il en soit, comme l'auteur a fait preuve d'une remarquable bonne volonté, que sa notice pourra être consultée avec quelque fruit par les travailleurs de l'avenir et qu'on ne saurait trop encourager les hommes modestes qui emploient leurs loisirs à des travaux aussi utiles qu'intéressants, votre Commission n'a pas cru devoir laisser sans récompense l'*Histoire d'Étreillers* ; elle vous propose de lui décerner une mention honorable avec médaille de bronze.

Le deuxième travail qui vous a été envoyé contient, après une courte notice historique sur l'abbaye de Vaucclair, de l'ordre de Cîteaux, fondée au diocèse de Laon par saint Bernard en 1134, l'analyse de deux cartulaires de ce monastère, possédés par la Bibliothèque nationale.

La première charte du premier cartulaire remonte à 1141. Barthélemy de Vir, évêque de Laon, y confirme tous les dons faits à l'abbaye. La dernière est datée de 1197.

La première charte du deuxième cartulaire est de mars 1162 et la dernière de 1239.

Ces analyses, sobres de détails lorsque les chartes n'ont que peu d'intérêt, sont au contraire étendues lorsqu'elles contiennent des renseignements sur les lieux et les noms du Laonnois et du Soissonnais, voire même de la Champagne. L'auteur s'est même donné la peine d'en donner le texte quand il a jugé qu'une analyse serait insuffisante.

C'est un travail sérieux et de longue haleine, où sont condensés nombre de faits intéressant le pays et l'histoire des ordres religieux dans le département, et qui sera certainement consulté par tous ceux qui ne pourront se déplacer pour lire les originaux.

On ne saurait reprocher à l'auteur que d'avoir été trop sobre de notes.

On eut aimé avoir son sentiment sur les noms des personnages, des villes, villages et domaines auxquels peuvent s'appliquer les expressions latinisées contenues dans les chartes. Assez souvent, la lecture des documents originaux fournit à ce sujet de précieux renseignements. Il n'en est pas de même d'une analyse, si bien faite qu'elle soit.

Votre Commission, Messieurs, a pensé cependant, qu'encore bien que le travail ne réponde pas entièrement aux conditions posées, il méritait d'être récompensé.

Elle vous propose donc d'accorder à l'auteur de l'ouvrage portant le n° 1, qui contient l'analyse des deux cartulaires de l'abbaye de Vaclair, un deuxième prix avec médaille de vermeil, et à l'auteur de l'*Histoire d'Étreillers*, inscrite sous le n° 2, une mention honorable avec médaille de bronze.

Conformément aux conclusions de la Commission, la Société décerne :

Un deuxième prix, avec médaille de vermeil, à M. le comte Edouard de Barthélemy, membre titulaire du Comité des Travaux historiques, près le Ministère de l'Instruction publique, auteur de l'*Analyse des cartulaires de l'abbaye de Vaclair* ;

Et une mention honorable, avec médaille de bronze à M. L. C. D. Angot, instituteur public à Étreillers, auteur de l'*Histoire d'Étreillers*.

RAPPORT DE M. J. MALÉZIEUX
SUR LE DEUXIÈME CONCOURS D'HISTOIRE LOCALE

SUJET PROPOSÉ : *Biographie d'un personnage célèbre
du département de l'Aisne.*

La Commission était composée de MM. SOUPLET, BÉNARD, MONNIER, LEMAIRE, JAMART, J. PINCHON, et Joachim MALÉZIEUX, rapporteur.

MESSIEURS,

En mettant au concours la biographie d'un personnage célèbre du département de l'Aisne, la Société Académique a entendu ne point évoquer ces grands noms qui, planant au-dessus des limites d'un département, sont le patrimoine glorieux d'un pays et parfois du monde entier. Ces génies ont toujours eu leur Plutarque, et leur histoire est cent fois écrite au livre d'or de la Patrie.

Plus modeste dans ses vues, elle a pensé qu'il était bon de faire aux oubliés de l'histoire une bonne place, de bien emmagasiner ces miettes du génie national dans un coin de la postérité. Plus tard, cette épargne, laborieusement accrue, fera une petite fortune historique pour les chercheurs futurs, vos héritiers.

C'est la tâche des Sociétés académiques de recueillir

par le détail ce qui constitue la grande légende humaine. La pierre ne fait pas l'édifice ; mais elle y contribue. Que chacun apporte sa pierre, et, s'il le peut, deux, trois, cent pierres ; il se trouvera bien quelque Adoniram pour assembler ces matériaux et le palais magique surgira.

Nous avons dit, Messieurs, que la Société, modeste en son appel, s'était contentée de demander les biographies de personnages simplement célèbres et non illustres. Peut-être eût-il été bon de ne point exiger la célébrité. Une notoriété, même locale, eût suffi. D'ailleurs, la renommée a des caprices et se laisse prendre follement parfois à des dehors séduisants ; une brillante enveloppe la fait souvent divaguer, et il n'est pas rare de la voir emboucher la trompette pour quelque personnalité injustifiable, que, du reste, ce bruyant triomphe abat tout net.

On pourrait dire : fantasque comme la renommée, car elle manque de discernement, ainsi que les personnes trop courtisées. Indéfiniment sollicitée, elle décerne ses faveurs un peu au hasard. Tant pis pour le chercheur laborieux, qui pense que les moments sont trop précieux pour perdre son temps à lui tirer son chapeau : l'irréparable oubli le recouvrira de son obscur manteau. Heureux encore si quelque restitution posthume le pare d'un semblant d'auréole !

Parmi les oubliés de cette nature, un personnage, faisant l'objet d'une étude envoyée à votre concours peut figurer dignement. Il se nommait Aubry Dubochet et était né à La Ferté-Milon.

Le mémoire portant le n° 2, à tort puisqu'il est le seul, comme vous le verrez plus loin, a retracé cette utile existence.

Député du tiers-état du bailliage de Villers-Cotterêts aux États généraux, Aubry-Dubochet s'attacha spécialement

aux questions économiques, et, bien que par ses votes il ait politiquement exprimé ses tendances, il n'a pas joué un rôle bien marqué dans les événements. Nous lui devons la division de la France par départements, alors que l'idée baroque d'une division par carrés égaux cheminait paisiblement, coupant les communes, les rivières, les montagnes, les maisons même, d'une ligne droite inconsciente.

Nous lui devons l'établissement du cadastre, des idées sur l'établissement de l'impôt foncier et des vues économiques discutables, qui ont eu pour meilleur résultat de provoquer ce choc qui produit la lumière.

Nous ne pouvons vous retracer ni les théories, ni la vie d'Aubry-Dubochet et nous n'examinerons pas autrement l'amusante erreur de ce digne citoyen, amoureux de son clocher au point de vouloir faire de sa bourgade le chef-lieu du département. Nous ne pouvons partager son attendrissement et n'avons pas la faiblesse de blâmer les cruels commissaires qui lui refusèrent cette joie.

Le mémoire qui vous a été présenté, fouillé jusqu'à la minutie, est bien écrit. On ne pourrait guère reprocher à l'auteur que de n'avoir pas divisé l'ouvrage par chapitres qui en eussent rendu la lecture plus commode. Une nomenclature des œuvres d'Aubry-Dubochet et les documents justificatifs terminent le mémoire que la commission a jugé excellent.

Devons nous maintenant parler de la mystification inscrite sous le n° 1 ?

Il y avait une fois un homme qui, dans les loisirs intellectuels de sa profession, pensa qu'il serait agréable de déridier un peu une compagnie portée par ses études aux choses généralement graves. Notre homme, né malin, on en peut répondre à coup sûr, prit une plume et sur

quatre pages copia textuellement dans l'ouvrage imprimé de Cuvillier de Wissignicourt la biographie d'Etienne de Suzy. Puis, satisfait de ses talents de copiste et de mystificateur, il ne put retenir une interjection admirative qu'il ajouta, cette fois de son propre style, afin de prouver que, lui aussi, était assez teinté de littérature. Il va sans dire qu'une série de points d'exclamation agrémenta son interjection, et que son admiration pour lui-même est portée à la quatrième puissance.

Vous jugerez comme la Commission, Messieurs, qu'une seule interjection est un bagage littéraire insuffisant pour un concours. Le mémoire n° 1 étant par ce fait nul et non avenu, le mémoire n° 2 est bien comme nous l'avons dit, le seul envoyé.

Néanmoins nous ne pouvons refuser au farceur d'Anizy-le-Château, en considération de la distraction qu'il nous a procurée, le témoignage de notre commisération.

La commission est unanime pour vous proposer de décerner au mémoire portant pour épigraphe : *De toutes les choses qui vieillissent, l'erreur est la seule qui ne mérite pas d'être respectée*, un premier prix avec médaille d'or.

Conformément aux conclusions de la commission, la Société décerne :

Un premier prix avec médaille d'or à M. A. Matton, archiviste du département de l'Aisne, auteur de la biographie d'Aubry-Dubochet.

RAPPORT DE M. ABEL PATOUX
SUR LE CONCOURS DE LITTÉRATURE

SUJET PROPOSÉ : *Etude sur le roman réaliste
en France.*

La Commission se composait de MM. Gustave DEMOULIN, DUCLOS, Charles MAGNIER, J. MALÉZIEUX, BEAUVAIS, Abner TRÉMISOT, et PATOUX, rapporteur.

MESSIEURS,

Chargé à la dernière heure de suppléer un de nos confrères empêché, par des circonstances fortuites, d'accomplir la tâche commencée, le temps nous manque, à notre grand regret, pour essayer avec les lauréats de ce concours, de caractériser les défauts et les qualités de l'école réaliste, qui depuis quelque vingt ans a envahi en maîtresse souveraine le roman, et en dire le bien et le mal que nous en pensons. Cette étude attrayante, il nous faut l'abandonner, non sans tristesse, comme un sacrifice que l'on accomplit, pour nous borner à l'analyse succincte des mémoires, si dignes d'attention du reste, soumis à notre examen.

Nous ne savons si le *réalisme* a jamais été clairement défini, ni même s'il est nettement définissable : chose

curieuse, en effet, les créateurs du genre semblent répudier ce mot nouveau, ce néologisme sonore inscrit sur le drapeau de l'école, plutôt du reste par la critique et le public lettré, que par les meneurs du mouvement et les chefs d'école eux-mêmes. Ceux-ci, soit préoccupation excessive de leur personnalité, soit confiance absolue en leur originalité, qui ne veut relever de qui que ce soit, ni de théories venant d'autrui, ne se disent, ne s'avouent jamais réalistes. C'est ainsi qu'aujourd'hui, le plus audacieux des romanciers de nos jours, le plus hardi, le plus osé dans ses théories, dont il poursuit imperturbablement l'application, sans souci des fanges où il enfonce, des ornières où il culbute, trouve le réalisme vieilli, et ne veut relever que du *naturalisme* qu'il a inventé.

Mais les mots nous importent peu, et pour toutes les personnes désintéressées de la lutte, pour tous ceux qui observent et étudient sans parti pris, tout écrivain, tout romancier est réaliste, qui prétend peindre et reproduire la nature, exprimer les passions de l'homme, en bannissant tout idéal. Cette manière de voir, qui constitue tout le système de l'école réaliste et le lien qui rattache tous les écrivains qui en procèdent, a donné des produits bien divers suivant le tempérament, le parti pris plus ou moins étroit, le but plus ou moins avouable des romanciers qui ont fait de la *réalité* toute leur étude. Les uns ont appliqué leurs théories avec un talent remarquable, une sincérité et une bonne foi évidentes, se défiant de l'idéal, de la passion vraie qui vient des chaudes palpitations du cœur, comme un jury impitoyable se défierait des caresses et des grâces touchantes d'une accusée condamnée d'avance à mourir, et convaincue du plus noir des forfaits. Ceux-là se vantent de voir juste et clair, et que jamais une larme n'a voilé leurs paupières,

ni obscurci leur regard perçant. D'autres ne chassent pas l'idéal : ils le nient, ils n'y croient pas. Ils n'ont de foi qu'en la matière et tout ce qui n'est pas sensation pure, frissons de la chair, souffrance ou plaisir qui fait tressaillir les moëlles, pour eux n'existe pas. Il y en a enfin, qui ne croient ni à l'idéal, ni à la réalité, ni au réalisme, mais qui méprisent l'idéal, auquel ils ne peuvent atteindre, ne voient dans la réalité que le succès et l'argent, et dans le réalisme un moyen d'atteindre l'un et l'autre. Nous n'oserions pas du reste, en traçant ces catégories, en affirmer l'exactitude rigoureuse et exclusive, au point que l'on puisse croire qu'il n'existe de nos jours aucun romancier à l'esprit assez large, pour obéir à la fois aux différents mobiles que, pour l'honneur de certains, nous avons cru devoir distinguer.

Ce sont là, croyons-nous, les caractères généraux et distinctifs qui font de l'école réaliste une école à part, et du réalisme un système sans règles précises, sans méthodes formulées, mais obéissant à des lois rigoureuses, qui pour n'être écrites nulle part, n'en sont pas moins impitoyablement appliquées par les adeptes dont le mot d'ordre, toujours obéi, pourrait se formuler en ce cri : « Ecrasons l'idéal ! »

Etudier l'application qui a été faite de cette doctrine lugubre, est une tâche aussi intéressante que délicate. Voyons comment l'ont comprise nos concurrents.

L'auteur du mémoire n° 4, s'oublie tout d'abord dans un hors-d'œuvre sur l'histoire du roman en général. Il ne remonte pas, il est vrai, au-delà des Grecs et des Romains, Dieu merci ! mais quand dégagé de ces prolégomènes pour le moins superflus, il aborde le roman réaliste, nous sommes obligés de confesser que son étude n'est qu'une appréciation sans couleur et sans aucune idée personnelle

de tous les romans parus de nos jours qui se rattachent plus ou moins au genre *réaliste*, et se pressent sous sa plume dans une analyse banale et sans relief. L'auteur cependant pourrait faire mieux, beaucoup mieux : mais il faudrait avant tout qu'il se donnât la peine d'étudier et de connaître son sujet.

Le mémoire n° 1 participe dans une certaine mesure des défauts du précédent ; mais s'il manque de vues d'ensemble et n'embrasse la question que par ses petits côtés, l'auteur du moins possède suffisamment son sujet ; nous sommes loin de partager toutes ses appréciations, et par exemple d'éprouver l'admiration qu'il professe pour les caricatures et les charges grimaçantes de M. Champfleury. Nous croyons, malgré l'auteur, que le but moralisateur n'entre pour rien dans les préoccupations des réalistes. Le travail que nous apprécions a cependant le mérite d'un style clair, mais trop facile et lâché en certains endroits, d'une analyse souvent juste, et l'auteur, en faisant moins vite, en mûrissant son œuvre trop hâtive, eût pu nous donner un travail tout à fait estimable et digne d'attention.

L'auteur du mémoire n° 2 procède de tout autre façon. Il s'attaque au cœur même de la place. Il recherche à quelles sources le réalisme va puiser ses inspirations, sources empoisonnées et corruptrices, suivant l'auteur, pour qui tous les procédés de l'école nouvelle se ramènent à ces deux moyens : « D'une part, la description minutieuse d'une infinité de détails, exacts peut-être, mais » sans intérêt ; d'autre part *la peinture léchée du vice*. » Dieu nous préserve de nous faire le défenseur quand même et l'apologiste du réalisme, tel qu'il est pratiqué par certains écrivains ; mais il est injuste de nier le relief puissant que donne aux figures et aux personnages la description saisissante des milieux où ils se meuvent, qu'il

s'agisse des grands paysages de la nature, d'un simple intérieur comme les peintres flamands ont su les rendre, ou même encore des détails d'ajustement qui rehaussent la beauté de la femme ou achèvent la physionomie de l'homme, et les posent si nettement aux yeux des lecteurs que l'image s'y fixe pour toujours. Aussi cette préoccupation du détail, cette recherche des minuties dans la description qu'incrimine avec tant de véhémence l'auteur de notre mémoire, ne sont-ils que l'exagération d'un procédé louable en lui-même et constituent plutôt le défaut de quelques auteurs, que celui de l'école tout entière. Mais s'il est vrai que le roman réaliste ne fait que reproduire *la peinture léchée du vice*, pourrions-nous hésiter à le condamner ? Ici encore, il y a exagération de l'auteur qui anathématise en masse et sans distinguer, là où il y aurait bien des distinctions à faire. Comment, par exemple, consentirions-nous jamais à mettre sur la même ligne avec notre auteur *Madame Bovary* et *la Femme de feu* ? Vous, Monsieur, qui trouvez que « les romans, sauf quelques » rares exceptions, n'ont généralement pas accès dans les » *Bibliothèques sérieuses* », auriez-vous, par hasard, une bibliothèque tellement sérieuse, que l'entrée en fût interdite à M. Gustave Flaubert ?

En somme, dans cette charge à fond de train contre le réalisme, il y a d'excellentes choses, bien pensées et bien dites, et nous n'aurions que des éloges, sans cette étroitesse de critique qui frise l'intolérance et arrive à l'injustice en plus d'un cas.

Le mémoire n° 3 s'éloigne sensiblement de la méthode serrée et dogmatique en quelque sorte, qui caractérise le mémoire n° 2 et fait l'un de ses mérites. Nous avons affaire ici à un esprit brillant, plein de verve et de brio, mais quelque peu décousu, amoureux des digressions et

du vagabondage. Mais ces défauts sont bien rachetés par la souplesse et la véhémence entraînant du style, l'analyse ingénieuse et pleine de recherches savantes.

Au lieu que l'auteur du n° 2 se borne à peine à nommer les romanciers réalistes les plus célèbres, et encore, en se voilant la face, l'auteur du n° 3 prend séparément et un à un les chefs d'école, les porte-étendarts, descend dans leur œuvre, la fouille en tous sens, la met vivante sous nos yeux, avec ses défauts et ses qualités, distribuant l'éloge et le blâme avec une autorité qui s'appuie sur de solides raisons. Peut-être l'auteur eût-il dû s'abstenir de toucher aux personnes, et surtout de s'attaquer à certaines avec une visible acrimonie ; mais les qualités d'analyse et de style nous ont fait oublier ces imperfections, ces taches faciles à effacer, et votre Commission a donné à cette œuvre séduisante la priorité sur celle plus sage, mieux équilibrée, mais un peu terne qui porte le n° 2.

Conformément aux conclusions de la commission, la Société décerne :

Un premier prix, avec médaille d'or, à M. Antoine Camus, lauréat des Jeux Floraux, à Paris ;

Un second prix, avec médaille de vermeil, à M. Alfred Donéaud Du Plan, professeur à l'école navale de Brest ;

Une mention honorable, avec médaille d'argent, à M. Alexandre Vincent, à La Rochelle.

RAPPORT DE M. CHARLES CONTET
SUR LE CONCOURS D'HYGIÈNE PUBLIQUE

SUJET PROPOSÉ : *Hygiène de l'arrosage des villes
pendant l'été.*

La Commission se composait de MM. SOUPLET, GARCIN,
D^r L. BLIN, BÉNARD, D^r DUCLOS, D^r CARPENTIER, PILLOY
et Ch. CONTET, rapporteur.

MESSIEURS,

De temps immémorial, on a eu, pendant les chaleurs, l'idée d'arroser les rues des grandes villes, pour rafraîchir l'air, abattre la poussière, et diminuer la réverbération du sol devenu trop ardent. En été, le pavé est sec, blanc, et beaucoup plus chaud que l'air ; il rayonne à la fois beaucoup de lumière et beaucoup de chaleur ; en l'arrosant, on diminue ce double rayonnement ; la couleur du pavé s'assombrit, et l'évaporation de l'eau le refroidit.

Pendant longtemps, l'arrosement de la voie publique a été facultatif ; puis, peu à peu, les municipalités l'ont rendu obligatoire. Cependant, dans la plupart des villes, les prescriptions sur l'arrosement ne sont qu'imparfaitement exécutées, et si Saint-Quentin fait exception à cette règle,

cela tient sans doute à ce que l'arrêté municipal compte à peine une année d'existence.

D'où provient, en général, cette indifférence des habitants à suivre les ordonnances de police sur l'arrosage ? Les causes en sont multiples ; la principale, suivant nous, c'est que ces arrêtés n'indiquent pas suffisamment les avantages de l'arrosage des rues. Le public y voit de nombreux inconvénients, entre autres, celui de déranger deux fois par jour de leurs occupations un grand nombre de personnes.

Il y a donc utilité incontestable à faire connaître, au point de vue de l'hygiène, les avantages et les inconvénients de l'arrosage des villes pendant l'été. C'est ce qui a engagé la Société Académique à mettre cette question au concours. C'est sans doute, comme le dit l'auteur d'un des mémoires, un point bien limité d'hygiène publique ; mais c'est une pierre d'un édifice qui s'élève lentement, et dont l'importance a été trop négligée jusqu'ici.

La question mise au concours était ainsi conçue :
« Etudier les avantages et les inconvénients de l'arrosage
» des villes pendant l'été ; considérer le cas où les villes
» sont privées de fontaines publiques ; celui où elles en
» possèdent, et proposer des moyens pratiques, rationnels
» et hygiéniques d'arrosage. »

Trois mémoires ont été soumis à notre appréciation ; un seul a paru ne mériter aucune récompense : c'est de ce dernier que nous parlerons tout d'abord.

Il porte le n° 1, et a pour épigraphe ce mot de Montaigne : « Ce n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne. » Votre commission, Messieurs, reprochera tout d'abord à l'auteur du mémoire d'avoir trop souvent perdu de vue le sujet à développer. Bien des questions sont traitées dans ce travail, qui est l'œuvre d'un homme possédant des

connaissances variées ; mais celle de l'arrosage n'est guère en relief au milieu des réflexions sans nombre et des commentaires qui rendent la lecture du mémoire aussi originale qu'instructive.

L'auteur, s'érigeant en moraliste et en prophète de malheur, nous compare aux Romains de la décadence, et la comparaison est loin d'être à notre avantage ; dans son parallèle, il nous entretient du *panem et circenses*, et des 45 millions du nouvel Opéra ; du cheval de Caligula et de Gladiateur, de l'invasion des Barbares et de celle que nous venons de subir « qui ne sera pas la dernière, » ajoute-t-il. Ce pessimiste s'en prend à notre grande capitale de la responsabilité de nos malheurs. Il appelle Paris « un » perpétuel foyer de corruption, où prospèrent toutes les » plaies sociales, et où tous les peuples du monde » viennent, à tour de rôle, chercher les pires enseignements. » Le bien, Messieurs, n'est-il pas partout, et toujours à côté du mal, et quel est le peuple qui ne soit venu puiser aussi à ce premier centre de civilisation les plus sages et les plus utiles enseignements ?

En résumé, Messieurs, le mémoire n° 1 n'a pas paru à votre commission remplir les conditions du concours ; la question n'a pas été traitée avec tous les développements qu'elle comporte ; les avantages de l'arrosement signalés par l'auteur sont ceux que chacun connaît, et les moyens pratiques à employer sont à peu près laissés de côté. L'auteur sera plus heureux lorsqu'il se maintiendra dans les limites de son sujet.

Le mémoire n° 2, portant pour devise *Laboremus*, traite la question à un point de vue tout à fait scientifique. Les avantages et les inconvénients de l'arrosage y sont classés avec beaucoup de méthode. L'auteur démontre d'abord que la chaleur est plus vive dans les villes que dans les

campagnes, la réflexion solaire plus grande, et l'absorption moindre. De là, la nécessité de rafraîchir l'atmosphère des villes. Il fait voir ensuite comment l'arrosage charge l'air d'humidité et refroidit l'atmosphère ; comment il assainit en abattant la poussière et en entraînant les miasmes délétères, et enfin comment il modifie la diffusion de la lumière. L'auteur passe ainsi en revue tous les bienfaits que procure l'arrosage et nous devons reconnaître qu'il n'en omet aucun, car il signale même les avantages que les êtres errants tirent de l'arrosement de la voie publique.

Les inconvénients de l'arrosage ne sont pas moins développés, et le mémoire insiste surtout sur le cas d'un arrosage insuffisant. Il fait voir qu'alors, c'est donner aux matières organiques qui, peut-être, se seraient desséchées toutes seules au soleil, une trop petite quantité d'eau pour les entraîner ailleurs, mais assez, toutefois, pour leur procurer l'humidité dont elles ont besoin pour se décomposer.

C'est à cette première partie du mémoire que l'auteur a donné le plus de développements ; mais votre commission, Messieurs, a trouvé que la seconde partie avait été fort écourtée. Elle eût désiré que l'auteur insistât davantage sur les moyens pratiques d'effectuer l'arrosage, et surtout de remédier aux inconvénients d'un arrosage insuffisant. Différents procédés d'arrosage sont énumérés ; mais l'auteur n'en recommande aucun d'une manière spéciale.

Malgré ce défaut, le mémoire n° 2 ayant une valeur scientifique, le style en étant simple, clair et bien approprié au sujet, votre commission vous propose de décerner à l'auteur un second prix, avec médaille de vermeil.

Le mémoire n° 3, dont la devise est *Pulvis sum*, est un travail longuement médité ; il est d'une étendue considé-

nable; il atteste une étude sérieuse et une connaissance approfondie du sujet.

Dans son travail, l'auteur se place à un point de vue tout différent du mémoire précédent, et c'est surtout comme complément du balayage qu'il envisage la question de l'arrosement des rues, et lui reconnaît des avantages certains. Suivant l'auteur, en se préoccupant davantage de l'enlèvement des boues et des poussières, on oppose au mal le vrai remède. A cet effet, l'auteur propose de modifier la forme des tombereaux actuels qui servent au balayage des rues. Il joint même à son mémoire le plan d'un véhicule spécial, qu'il appelle *porte-boue*; mais nous ne voulons pas, Messieurs, abuser de votre bienveillante attention, en entrant dans l'analyse complète des moyens proposés pour arriver à un résultat satisfaisant.

Après avoir étudié la question à ses différents points de vue, l'auteur démontre que l'arrosement n'a pas, pour toutes les rues, les mêmes avantages. Pour être pratique et rationnel, il doit être restreint aux rues les plus fréquentées. Il fait voir en outre que cet arrosement incombe de droit aux municipalités, et nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt d'énumérer les raisons de l'auteur.

L'arrosement est d'abord plus régulièrement et plus uniformément exécuté par les municipalités que par les riverains; en général, ceux-ci arrosent d'une manière insuffisante ou exagérée, et le plus souvent gênante pour les passants. Les intéressés se servent souvent pour cet usage de l'eau stagnante des ruisseaux, tandis que l'eau employée par les municipalités est toujours plus pure, surtout si la ville est, comme Saint-Quentin, pourvue d'une distribution d'eaux.

D'autre part, l'arrosage municipal économise à 3 ou 4000 personnes deux dérangements par jour, et une perte

de temps d'une demi-heure en moyenne. Enfin, la constatation des infractions est difficile, délicate, et exigerait un personnel de police plus considérable que celui dont on dispose d'ordinaire. Nous ne croyons pas, Messieurs, qu'il y ait rien d'exagéré dans les raisons qui précèdent.

Comme conséquence, l'auteur reconnaît que l'appareil le plus commode, le plus rationnel et le plus pratique pour l'arrosage des rues, est le *tonneau* ; l'arrosage à la lance ne doit être employé que sur les grandes voies macadamisées, les places et les promenades. L'auteur aurait bien dû, en même temps, nous indiquer un appareil moins primitif que le tonneau actuel, qui lance l'eau de très-haut, fait voler la poussière et éclabousse les passants, sans que l'on puisse faire varier la quantité d'eau à répandre.

Il reste à tirer des nombres indiqués dans le mémoire une conclusion pratique, et un renseignement utile aux municipalités qui voudraient organiser un service d'arrosage au tonneau.

A cet effet, l'auteur calcule même le prix de revient de l'arrosage des voies principales d'une ville de second ordre. Il fait voir que dans une ville comme Saint-Quentin, quand on aura arrosé, deux fois par jour, onze rues de 500^m de longueur moyenne, on aura fait tout ce qu'il est utile de faire, et l'on aura dépensé 24 fr., soit 1800 fr. pour l'année, en supposant soixante-quinze jours complets d'arrosage avec deux tonneaux.

Messieurs, les résultats précédents reposent sur des données certaines, et nous ne doutons pas que notre municipalité, toujours à la recherche du bien-être matériel de ses administrés, ne cherche à en tirer profit.

Dans cette étude rapide, nous n'avons pu vous faire

connaître qu'imparfaitement le mémoire considérable qui vous a été envoyé ; il est l'œuvre d'un homme instruit et expérimenté. Nous aurions voulu suivre l'auteur dans tous les développements de son travail ; mais le temps et l'ordre du jour nous forcent d'être concis.

Pour terminer, nous vous dirons, Messieurs, qu'aucun fait important n'a été omis dans ce mémoire, et votre commission, désireuse de récompenser l'auteur de son travail, vous propose de lui décerner un premier prix avec médaille d'or.

Conformément aux conclusions de la commission, la Société décerne :

Un premier prix, avec médaille d'or, à M. L. J. Verrine, ingénieur du service municipal de la ville de Caen ;

Un second prix, avec médaille de vermeil, à M. le docteur Bougon, de Paris.

RAPPORT DE M. CHARLES MAGNIER

SUR LE CONCOURS DE POÉSIE

La Commission était composée de MM. DEMOULIN, BÉNARD, PATOUX, MONNIER, DEVIN, BEAUVAIS, et Charles MAGNIER, rapporteur.

MESSIEURS,

Il est une question devenue banale, tellement elle a été souvent posée de nos jours :

La grande poésie existe-t-elle encore ? Ne s'est-elle pas éteinte sous l'indifférence glaciale qu'elle rencontre à notre époque ?

La réponse que l'on a faite ne peut être acceptée comme vraie, lorsque le génie du plus grand poète lyrique que la France ait eu, brille encore de tout son éclat et rencontre des admirateurs de plus en plus enthousiastes.

Est-ce que les sources d'inspiration, le grand spectacle de la nature, les passions qui font battre le cœur humain, les aspirations de l'âme ne sont pas éternels ?

Ainsi, prétendre que la réalité a tué l'idéal, que la science, l'industrie, ont remplacé la poésie, que notre siècle positiviste et utilitaire est indifférent aux beautés de l'art, de la littérature, c'est reproduire — pardonnez-moi cette manière de m'exprimer peu poétique, mais exacte,

— ce que dans l'argot du journalisme on appelle un *cliché* ; c'est en même temps émettre une assertion dont on ne pourra donner la preuve, car l'inattention, l'indifférence qui accueillent la plupart des œuvres poétiques et littéraires de notre temps ont pour cause la médiocrité de ces œuvres même. Est-il besoin de rappeler le succès qui a couronné *Rome vaincue*, *la Fille de Roland* et dernièrement la reprise du premier drame de Victor Hugo ?

Ce qui est vrai, c'est que les poètes ne doivent plus se complaire à ces vagues rêveries, à ces mélancolies feintes dont les pâles imitateurs de Lamartine ont tant abusé ; il leur faut vaillamment prendre part aux combats de la vie, aux luttes de la société moderne, chercher à faire triompher le bien, à mettre en honneur le beau, s'initier aux grandes découvertes de la science, donner leur impulsion au mouvement du progrès qui, devenant de plus en plus entraînant, doit effacer les hontes et les souffrances du passé et rendre pour l'avenir les hommes meilleurs et plus heureux. Le spectacle du ciel même, pour lequel le poète oublie trop souvent la terre, ne doit pas être à ses yeux une voûte d'azur étoilée dont il ne sait pas pénétrer les mystères ; son imagination peut largement déployer ses ailes ; qu'il ne se lasse pas de monter, son essor est libre, et devant lui s'ouvre l'infini.

Que le poète s'allie à la raison ; sans doute la rêveuse poésie ne doit pas dédaigner de s'appuyer sur sa sœur austère : la science ; cependant qu'elle n'oublie pas qu'elle a un rôle particulier. Des dissertations savantes, si bien versifiées qu'elles soient, si elles restent froides et sans élan, seront impuissantes à émouvoir le cœur et à élever l'âme ; il faut que la poésie reste toujours elle-même, c'est-à-dire cette voix qui a quelque chose de divin, que l'on comprend et que l'on ne peut définir.

C'est ce que vous avez pensé, Messieurs, en maintenant avec persévérance ce concours ; vous avez fait appel moins aux versificateurs plus ou moins habiles qu'aux poètes réels.

Le résultat du concours répond-il à votre attente ? C'est ce que je vais examiner en rendant compte des jugements que votre commission a prononcés. Permettez-moi auparavant de réclamer votre indulgence, Messieurs, et de regretter que la commission n'ait pas aujourd'hui le brillant interprète que vous avez si justement applaudi les années précédentes.

MESSIEURS,

Si le nombre des concurrents témoignait du succès d'un concours, assurément celui de cette année serait le meilleur de tous ceux que vous avez eu à juger ; mais malheureusement les auteurs des 68 pièces envoyées auraient, pour la plupart, vécu tranquillement dans la République de Platon, qui n'aurait eu aucun motif de les chasser en les couronnant de roses.

Parmi les pièces éliminées, il en est une qui mérite une mention spéciale ; c'est un *poème* composé en l'honneur de Notre-Dame de la Treille ; il débute ainsi :

O je m'énoncerai pour la divine Marie,
Je tracerai pour son honneur en écrit
Les mots que je connais lui plaire.
Elle les agréera, elle est ma mère ;
Or c'est bien maintenant au vrai
Que je dois par de poétiques traits,
Faire resplendir avec majesté
Tout le type de mon style enchanté !

Nous avons reçu également un poème provençal ; les

quelques vers français que l'auteur a mis à la suite font regretter qu'il n'ait pas tout écrit dans le patois méridional.

Nous citerons, seulement pour mémoire, les titres des pièces suivantes, que leur extrême faiblesse a fait rejeter : *Mon dernier chant ; la Poésie ; Les Femmes de Paris pendant la guerre ; La Belle au bois Dormant ; La Charité ; Le Lépreux de Demuin ; Harmonies poétiques* — rien de Lamartine ; — *A la Tombe de ma mère ; La vieille Fille ; Les deux Sentiers ; Sur les Obsèques de Laferrière ; Les martyrs de la Science ; Le Champ de Bataille ; Sur un Arbre abattu ; Corot ; L'Enfant-Soldat ; La Première Communion ; Souvenir d'Enfance ; Un Châtiment nécessaire ; Mai ; A M^{me} N. ; Où l'on sent le besoin d'une mort de qualité ; Le Devoir ; Regrets ; Bouts-rimés ; Dévouement et Patriotisme ; Réponse à une Dame ; Création de la Femme ; Appel aux Peuples ; Création de l'Homme ; De la Faillibilité humaine ; Un duel en Gérolstein ; Dupinade ; Souvenons-nous ; Patte de velours ; Le prix de course ; Le Vétéran et le jeune Soldat ; Le Bohême ; Le Détenu politique ; La Plume et la Charrue ; Iram chez les aigles ; Une vieille marchande de roses à une jeune Fille.*

On remarque dans les *Deux Frères* des vers bien frappés ; d'autres sont trop prosaïques, les enjambements trop fréquents.

Doute et Mystère. — Ces vers adaptés à la méditation musicale de Gounod sur le premier prélude de Bach, ont le mérite de la difficulté vaincue ; le poète a reçu sa récompense dans une lettre flatteuse que lui a adressée l'éminent compositeur.

L'auteur du *Monde* est d'une misanthropie à rendre des points à Alceste, le sublime grognon créé par le génie de Molière :

Le monde est un théâtre où chacun joue un rôle,
Comparses, figurants, par une étrange loi,

Entrent bientôt en scène, et le plus mauvais drôle
Y devient chef d'emploi.

Aline est une longue élégie qui n'est formée que de
réminiscences des grands poètes.

Ah ! côteaux égarés dans cette plaine immense,
Et toi, lac qui t'endors à l'abri de ces bois !
Elle ne viendra plus troubler votre silence
De ses chants d'autrefois.

Nous préférons le *Lac* ; nous pensons que vous parta-
gerez notre avis.

Le *Rêve* est une gracieuse inspiration, la meilleure du
volumineux bagage poétique de l'auteur ; quelques stro-
phes vous remplissent d'un véritable charme :

Reviens, ô mon doux rêve,
Reviens pâle ou vermeil,
Reviens, sois une trêve
A mes nuits sans sommeil.

Oh ! reviens, car c'est elle,
Douce ombre, que je vois ;
C'est son front, sa prunelle,
Ses traits chéris, sa voix,

Et ses boucles soyeuses
Et blondes, que souvent
A nos heures joyeuses
Je déroulais au vent.

Le *Cri au bord de la Tombe* n'est qu'une médiocre pa-
raphrase de la plainte exhalée par Gilbert. Le premier
vers :

Au secours, au secours, au secours, ô mon Dieu !
fait involontairement penser à l'impromptu de Mascarille,
dans les *Précieuses ridicules* :

Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

La *Clémence d'un Empereur* a des prétentions dramatiques. De jeunes Romains oublient de saluer en passant le quadriga de Caligula ; ils sont arrêtés, mais le farouche César feint de s'attendrir devant les larmes de leurs parents et invite les étourdis à un splendide festin, pour inaugurer une ère de clémence ; la grâce cachait un piège : au milieu du repas, le plafond s'ouvre et les convives sont étouffés sous une pluie de roses. Les vers sont négligés et la pièce est écrite sur un ton déclamatoire et mélodramatique qui fatigue le lecteur.

Le *Nuage* décèle un maladroit imitateur de Victor Hugo :

Colonne de vapeur, nuée au ciel errante,
Viens-tu rendre la vie à la feuille mourante
Et son onde au ruisseau ?
Viens-tu verser enfin la fraîcheur et la pluie
Sur mes champs altérés où la moisson flétrie
Te demande un peu d'eau ?

Nous sommes loin des *Orientales* :

La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir,
Tantôt pâle, tantôt rouge et splendide à voir,
Morne comme un été stérile ?
On croit voir à la fois sur le vent de la nuit
Fuir toute la fumée ardente, et tout le bruit
De l'embrasement d'une ville.

Le nuage, tour à tour colonne de vapeur, céleste inquisiteur, vapeur étincelante, imposant phénomène, marche-pied qui joint les cieux à la terre, seuil du paradis, se transforme tout-à-coup en un vulgaire et prosaïque machiniste, et l'auteur lui demande :

A l'heure où le cantique universel commence,
Viens-tu pour ce grand drame, ô météore immense,
Apporter le décor ?

La dernière nuit retrace à nos yeux un tableau navrant; mais, coloriste inhabile, l'auteur, qui a chargé sa palette des nuances les plus sombres, dépasse le but en plusieurs endroits. Dans un réduit délabré, à la clarté d'une mèche fumeuse, une femme expire sur un grabat; deux enfants pleurent agenouillés près du chevet de leur mère mourante. Le père est parti tenter la fortune sur une plage éloignée, et le bruit a couru qu'il avait péri dans un naufrage; la malheureuse femme a redoublé de travail afin de pouvoir nourrir ses enfants, mais elle meurt à la peine, et elle exhale son dernier soupir au milieu d'une dernière souffrance. Que vont devenir les malheureux qui sanglotent? La porte s'ouvre, et un homme paraît :

Leur père n'est pas mort, il arrive, il se nomme,
Il est sans avenir, mais toujours honnête homme
Il a du cœur, il a des bras.

Aujourd'hui, dédaigné de la fortune altière,
Il travaille... Et l'on voit au champ du cimetière,
Le dimanche, à genoux, les yeux baignés de pleurs,
Que l'astre du jour luit ou que le givre tombe,
Le père et les enfants, sur une fraîche tombe
Déposer un bouquet de fleurs !

Sous ce titre : *Un enfant trouvé*, nous avons reçu un poème en 800 vers ; la plume d'un débutant se trahit dans cette œuvre qui contient du reste des passages estimables, malheureusement entachés ça et là d'hiatus ou de syllabes muettes non élidées ; nous espérons que l'auteur viendra de nouveau se représenter aux concours de notre Société, lorsqu'il se sera familiarisé avec les règles de la prosodie.

Est-on né pour aimer ? Est-ce, de toutes choses,
Le dernier mot, l'amour ?....

se demande l'auteur de *Lene tormentum*. Après nous avoir informé que l'amour est une

Magie irrésistible et qui n'est pas occulte,

et après avoir cité à l'appui la Grèce, Sapho, Graziella, Quasimodo, le château de Chambord et la dame aux Camélias, la personne qui nous a adressé cette énigme oublie totalement de répondre à la question qu'elle s'est posée, et elle finit par nous confier que l'amour l'a quelquefois fait souffrir.

Les lauriers de Millevoye, quoique un peu fanés, empêchent toujours certains versificateurs de dormir; qu'ils nous donnent encore, s'ils y tiennent absolument, de nouvelles éditions de la *Chute des feuilles*, mais qu'ils s'efforcent au moins d'être intelligibles; quant à nous, nous renonçons à déchiffrer le sens des vers de ce genre, empruntés aux *Feuilles mortes* :

Corps refroidis, esprits éteints,
Est-il pour vous un autre terme
Dans ces insondables lointains
Où rien de créé ne s'altère,
Où l'on ne doit plus se courber,
Sous le souffle qui nous emporte,
Où l'on ne voit plus rien tomber,
Ni l'homme ni la feuille morte !

Une *Tombe dans un berceau*, sujet qui a déjà inspiré plusieurs chefs-d'œuvre aux poètes anciens ou aux contemporains, ne se recommande ni par l'élévation de la pensée, ni par la facture du vers. Cette idée banale par laquelle il est terminé :

Car un enfant de moins, c'est un ange de plus !

donne la note générale de la pièce.

La Bouilloire. — Aimez-vous, pendant une longue soirée d'automne, assis auprès d'un grand feu, alors que le vent soufflant par rafales, siffle à travers les branchages dénu-

dés, aimez-vous à entendre la vapeur fuser sous le couvercle d'une bouilloire ? Ce petit bruit fait naître la rêverie, et l'œil suit distraitemment les minces spirales de vapeur, qui d'abord semblables à des flocons de ouate blanche, deviennent de plus en plus ténues et finissent par s'évanouir tout-à-fait. Ce badinage poétique, traité par une main légère, est lu avec un certain intérêt.

L'homme et l'immensité. — Cette pièce est sobrement écrite et correctement rimée, mais l'auteur a fait de vains efforts pour planer dans les espaces qu'il a essayé de décrire.

Le Deuil nous reporte aux sombres jours dont notre cœur, saignant encore, voudrait oublier le souvenir. Nous ne pouvons que féliciter l'auteur de ses intentions patriotiques ; mais le temps des vaines récriminations est passé, et devant nous s'étend un avenir plein d'espérances.

La Retraite de l'armée de l'Est appartient à la même catégorie ; quoique cette pièce soit supérieure à la précédente, votre commission lui a préféré un charmant sonnet du même auteur : *les Cathédrales* :

Oh ! d'un amour profond j'aime les cathédrales
Elançant vers les cieux leurs flèches, leurs spirales,
Et quand sous leurs arceaux, le soir, j'entre rêveur,
Je me sens frissonner d'indicible ferveur !...

C'est l'heure où le couchant, de clartés sidérales
Allume des vitraux la magique splendeur,
Et met des nimbes d'or aux têtes sculpturales
Des preux sur leur tombeau dormant pleins de grandeur !

Des vieux bois de sapins, des forêts druidiques,
Les cloîtres d'autrefois, les sombres basiliques
Ont le charme apaisant, l'immense majesté,
Et bien souvent j'ai cru voir dans leur sanctuaire
Qu'une pâle veilleuse en crépitant éclaire,
Flamber l'ardent buisson de la Divinité !...

Murs, marges et boudeaux respirent une certaine verve satirique, un peu rabelaisienne parfois, mais qui a souvent dicté des vers frappés au bon coin ; l'auteur s'indigne avec raison contre l'imbécile qui macule les marges d'un livre, contre le polisson qui illustre un mur traîchement badigeonné et contre l'amoureux stupide qui grave, sur l'écorce des arbres, des initiales entrelacées et des cœurs percés de flèches.

La *Hachette* nous retrace les exploits de la seconde héroïne du Moyen-Age ; après un début classique d'un goût plus que douteux, ce petit poème nous fait assister au siège de Beauvais par Charles-le-Téméraire ; cet audacieux et puissant rival du roi de France venait de prendre et de saccager Nesle, mais il dut renoncer à s'emparer de Beauvais, défendue par les habitants, à la tête desquels s'était mise une jeune fille de la ville nommée Jeanne Hachette. L'auteur termine ainsi :

Pensez à la Hachette, ô femmes de la France !

.

Pensez à la Hachette, et vous serez vaillantes,
Quand frères, fils, époux vous feront leurs adieux ;
Ils en seront plus forts, vous voyant souriantes,
Et reviendront vainqueurs ou mourront glorieux !

Nous sommes arrivés, Messieurs, aux concurrents que votre Commission a particulièrement distingués.

La pièce intitulée *In excelsis* n'est pas parfaite, mais elle possède de réelles qualités ; un souffle large, un véritable sentiment de grandeur anime ces vers :

LES SOLEILS

Parmi les globes morts, ô terre voyageuse !
Attendant le repos qu'ils avaient espéré,

Dans l'éternelle nuit tu montes lumineuse,
Et t'élèves sans fin dans l'infini sacré.

Ce lieu supérieur que tu t'en vas atteindre,
Eux aussi l'ont cherché dans le gouffre sans bords ;
Mais tous sont retombés, et se sentant éteindre
N'ont pas même trouvé le repos dans la mort !

Qu'aviez-vous donc surpris, mondes maudits, étoiles,
Dans le livre de Dieu qu'il ferme à triple sceau,
Pour que, vous punissant d'avoir levé ses voiles,
Des cieux, votre conquête, il vous fit un tombeau ?

Hélas ! vous n'avez vu que le vide implacable !
Rien que vos propres feux dans votre ombre n'a lui !
Et lançant vers ce Dieu votre course indomptable,
Vous êtes morts, brisés, sans arriver à lui !

O terre ! compte-les, si tu peux, sur ta route
Tous ces mondes détruits, ces spectres d'univers,
Et sache au moins par eux, hélas ! ce qu'il en coûte
De chercher les secrets de ces grands cieux déserts.

Etreints par l'infini dans cette nuit livide,
En signe de détresse ils secouaient leurs feux ;
Inquiets, ils fouillaient les entrailles du vide
Et n'ont enfin trouvé que la mort dans les cieux !

Ivres de l'air de Dieu qui passait sur leur face,
Ils se précipitaient au gouffre, à corps perdu ;
Sans trêve, ils s'élançaient à l'assaut de l'espace
En appelant quelqu'un qui n'a pas répondu !

O terre ! et maintenant dans l'étendue immense,
Regarde-les traîner leur cadavre immortel,
Eux qui, n'entendant rien dans l'éternel silence,
Sont morts, épouvantés d'être seuls dans le ciel !

Et tandis que là-haut, ces univers sans nombre
Roulent éperdûment dans leur cercle de feu,
Toi, parmi ces horreurs formidables de l'ombre,
Tu t'élèves sereine emportant l'homme à Dieu !...

Il est fâcheux que l'inspiration soit inégale ; les faiblesses de la seconde partie ont empêché votre Commission de proposer pour les premières récompenses cette œuvre honorable.

Le Blessé, ballade moderne. — L'horrible carnage a cessé, une vapeur de sang s'élève au dessus du champ de bataille ; un blessé, prisonnier échappé à l'ennemi, est là gisant sur le sol ; tourmentant d'une main fébrile le pommeau de son épée, il envie la destinée de ceux qui sont morts autour de lui ; cet accès de généreuse colère a épuisé le reste de ses forces affaiblies, sa jeunesse repasse devant ses yeux et il expire en murmurant le nom de sa mère.

Cette ballade, ainsi que l'envoi qui l'accompagne, est versifiée avec une remarquable facilité ; on y reconnaît l'œuvre d'un esprit distingué et d'un poète exercé à l'assouplissement du rythme.

La pièce qui a réuni l'unanimité de vos suffrages a pour titre : *Le Désespéré*. Au moment où le printemps commence, où le mois d'avril étale sa splendeur florale, un jeune homme prend dans un bois une allée solitaire ; les plus sombres pensées bouillonnent dans sa tête, le spectre du suicide le poursuit sans trêve ; mais le spectacle de la nature en fête ébranle sa funeste résolution ; l'auteur nous fait assister, avec un véritable talent, aux sentiments divers qui luttent dans l'âme du jeune homme ; plusieurs de nos auteurs en vogue ne désavoueraient pas cette étude psychologique, qui est réellement belle. Nous ne lui faisons qu'un reproche, c'est de présenter une analogie incontestable avec une œuvre couronnée par vous en 1875, sous ce titre : *L'Apaisement* ; mais dans la pièce présentée cette année à votre concours, le sujet est traité d'une façon supérieure et qui peut être considérée

comme une nouvelle création ; la forme poétique ne faiblit pas et l'élévation de la pensée se maintient jusqu'au bout de ce petit drame si habilement agencé.

En conséquence, Messieurs, votre Commission vous propose de décerner les récompenses dans l'ordre suivant :

- 1° *Le Désespéré* ;
- 2° *Le Blessé* ;
- 3° *In Excelsis*.

Conformément aux conclusions de la Commission, la Société décerne :

Un premier Prix, avec médaille d'or, à M. Achille Millien, de Beaumont-la-Ferrière (Nièvre), lauréat de l'Académie française, auteur du *Désespéré* ;

Un second Prix, avec médaille de vermeil, à M. Edmond Delière, lauréat des Jeux-Floraux, rédacteur en chef du *Guelteur* de Saint-Quentin, auteur du *Blessé* ;

Une mention honorable, avec médaille d'argent, à M. Emile Van Arenbergh, de Louvain, auteur de : *In Excelsis*.

SÉANCE PUBLIQUE

DU 15 JUIN 1879

Discours de M. Charles CONTET, Président

MESDAMES ET MESSIEURS,

En parlant des Académies de province, un savant a dit autrefois, à tort ou à raison, que la science en province était un calorique latent, qui ne donnait ni chaleur, ni lumière. Sans s'exagérer l'importance des sociétés savantes, il faut pourtant reconnaître qu'elles rendent service à la Science, et que leur rôle devient chaque jour plus important. Grâce à elles, les chroniques, les chartes, les papiers de famille sont mis au jour, et font revivre les secrets du passé ; les églises, les châteaux, les monastères retrouvent leurs origines et leurs annales ; les débris de l'art celtique ou romain, les inscriptions anciennes sortent de terre, et ressuscitent en détail devant nous la civilisation de nos aïeux. Ces travaux des sociétés savantes sont précieux, parce qu'ils ne peuvent être faits que sur place, et qu'une fois faits, ils épargnent à ceux qui veulent en profiter des recherches longues et difficiles. Ce n'est là, il est vrai, qu'une réunion de matériaux, mais ceux qui

viendront après nous pourront en tirer parti, et dire le dernier mot des choses que nous ne faisons aujourd'hui qu'entrevoir.

Mais nos travaux n'intéressent pas seulement l'avenir. Dans une société comme la nôtre, chacun de nous a des études de prédilection ; si nous nous renfermions dans le cercle relativement restreint de nos connaissances, nous finirions par devenir tout-à-fait étrangers aux questions qui ne se rattachent pas à nos études immédiates ; par nos réunions, au contraire, par les concours que nous instituons, nous échangeons nos idées, nous les complétons, et nous les rectifions au besoin en les soumettant à l'examen : tout en restant nous-mêmes, nous travaillons en commun, pour ainsi dire, ce qui est la plus féconde et la plus sûre manière de travailler.

A côté des travaux de ses membres, et des concours qu'elle institue chaque année, la Société Académique a fondé depuis quinze ans, une œuvre utile, instructive, et éminemment profitable. Bien que l'enseignement public prenne chaque jour de l'extension, de longtemps encore la lumière qu'il répand ne suffira pas à éclairer tous ceux qui la cherchent ; une large part du devoir d'instruire restera toujours à l'initiative privée, même dans cette ville où les sacrifices éclairés de l'Administration municipale ont multiplié, pour tous les âges, les enseignements de toute nature.

Telles sont, Messieurs, les considérations qui ont guidé la Société académique, lorsqu'elle a fondé, en 1864, des cours populaires. Cette année, grâce au dévouement, et au savoir des professeurs qui veulent bien nous consacrer leur temps, ces cours ont été fréquentés par 150 jeunes gens, tous remplis de bonne volonté. Ils ont puisé d'utiles enseignements dans les leçons de grammaire, de

géométrie, d'arithmétique, de géographie et de comptabilité commerciale qui, chaque semaine, ont été faites à leur intention. Le désir seul de compléter leur instruction et d'augmenter leurs connaissances, les retient à nos cours ; aussi les progrès sont-ils plus rapides, et la tâche de nos collaborateurs plus facile par cela même. Nous nous faisons l'interprète de la Société en remerciant nos professeurs des soins qu'ils ont prodigués aux élèves dans l'exercice purement honorifique de leur mandat.

Nous allons essayer de résumer devant vous les travaux de la Société académique pendant l'année qui vient de s'écouler : c'est une tâche ingrate et difficile, non pas que les sujets intéressants fassent défaut, mais le temps ne nous permet de vous apporter ici qu'une aride nomenclature, et les travaux de nos collègues mériteraient mieux.

La Société n'a pas perdu de vue les recherches historiques sur le Vermandois qui sont le but essentiel de ses travaux. Notre secrétaire-archiviste, M. Emmanuel Lemaire a continué cette année ses études sur le passé de notre ville et a terminé le second livre de son *Essai sur l'histoire de Saint-Quentin*.

M. Patoux a lu au congrès des sociétés savantes, à la Sorbonne, comme représentant la Société académique de Saint-Quentin, une étude intéressante sur Quentin Delatour. Il a eu la bonne fortune de découvrir dans les archives du greffe du Tribunal civil des documents inédits, et les recherches de notre collègue jettent un jour complètement nouveau sur les dernières années du peintre de Louis XV. Ce travail, qui a eu du succès dans la section des Beaux-Arts, fera d'ailleurs partie d'une étude plus complète sur les origines de notre école de dessin.

En archéologie, les recherches faites sous l'habile direction d'un de nos membres associés, M. Pilloy, à

Fontaine-Uterte, Villeret et Marteville, ont abouti à de précieuses trouvailles : de pareils résultats ne peuvent s'obtenir que par de longues études, des explorations nombreuses et une connaissance parfaite des localités.

Un de nos membres correspondants, M. Coet, a consacré ses loisirs à des recherches sur l'âge de la Pierre, et sur les époques gallo-romaine et mérovingienne dans le canton de Roye. Ses travaux ont enrichi nos archives de documents intéressants.

Un de nos plus jeunes membres, M. Jules Pinchon, a payé sa bienvenue en nous offrant une étude sur les progrès des sciences préhistoriques dans le nouveau-monde.

La poésie et la littérature ont eu plusieurs échos dans nos réunions. On dit que les poètes s'en vont : c'est une raison de plus de garder avec honneur les nôtres et de signaler les poésies de M. Ch. Magnier ; on y retrouve la grâce et le sentiment qui distinguent chacune des œuvres de notre collègue. M. Magnier sait d'ailleurs plier son talent aux différents sujets qu'il traite, et il a déployé ses qualités ordinaires de versificateur élégant dans la traduction d'une poésie d'Horace bien connue.

Nous devons à M. de Catalan une série de portraits humoristiques : la *Directrice de poste* et *Guillot le carrioleur* sont de piquantes études psychologiques de types qui ont disparu de nos jours, mais que connaissait bien la génération qui nous a précédés.

M. le capitaine Trémisot est l'auteur d'une traduction de la divine comédie ; dans son travail, l'auteur a cherché à reproduire non-seulement la pensée de son poète, mais encore la construction et la physionomie de la phrase italienne. Chaque chant est précédé d'une analyse, dans laquelle notre collègue a conservé le caractère sombre et grandiose que le Dante a imprimé à ses poésies.

Dans un autre ordre de recherches, M. Garcin, un de nos vétérans, mais vétéran toujours actif, nous a donné une étude très-complète sur la nature et le mode de propagation des affections charbonneuses.

Nous devons à M. le capitaine Dubus une excellente description des lépidoptères des environs de Saint-Quentin. Ce travail est appelé à devenir l'indispensable guide de ceux qui voudront étudier la faune entomologique de l'arrondissement.

M. Ch. Magnier a commencé le même travail pour la botanique ; son *herborisation aux environs de Noyon* n'est que le commencement d'une série d'études sur la flore de notre pays.

M. Malézieux, dans une note curieuse *sur les carrières souterraines de Saint-Quentin*, est arrivé à cette conclusion que les pierres qui ont servi à édifier la basilique proviennent d'une carrière qu'il a découverte et dont il donne la description.

Mon devoir étant de ne rien omettre dans la nomenclature de nos travaux, je mentionnerai, pour finir, ma lecture sur les *origines et sur l'avenir de la physique moderne*.

Nous avons livré à l'impression, dès le commencement de cette année, le cartulaire de l'hôtel de ville de Saint-Quentin, bien connu de nos concitoyens sous le nom de *Livre rouge*. Notre Secrétaire-Archiviste a pris la direction de cette importante publication et s'est adjoint un collaborateur dont personne ne contestera la compétence M. Henry Bouchot, ancien élève diplômé de l'école des Chartes, aujourd'hui l'un des archivistes de la Bibliothèque nationale. Nous sommes certains que les efforts réunis de MM. Bouchot et Lemaire assureront toutes les chances de succès à l'œuvre que nous avons entreprise.

En passant en revue les événements qui ont marqué, pour la Société académique, l'année que nous achevons, nous avons malheureusement plusieurs pertes à déplorer : M. Delafosse, de l'Académie des sciences, dont les travaux en minéralogie sont universellement estimés, faisait partie de notre Société depuis plus de cinquante ans ; M. Georges Dufresne, avocat, avait été pendant cinq ans, membre titulaire ; dans ces dernières années, il était devenu membre associé.

Parmi les souscripteurs de nos cours populaires, la mort nous a enlevé MM. Quennouelle, Rousseau jeune et Touron. Ces Messieurs avaient toujours favorisé notre œuvre, et ce souvenir témoignera à leurs familles de la vive sympathie que la Société académique ressent pour leur douleur.

Avant de terminer, que notre Municipalité veuille bien recevoir ici l'hommage de notre gratitude et nos remerciements pour la générosité avec laquelle elle a augmenté la subvention qu'elle nous accorde chaque année. Nous témoignons aussi à Messieurs les Souscripteurs de nos cours populaires notre vive reconnaissance pour la coopération qu'ils apportent à notre œuvre. Ce concours simultané de l'Administration municipale et d'un grand nombre de nos concitoyens nous donne un nouveau courage pour continuer notre œuvre de progrès.

RAPPORT DE M. E. LEMAIRE
SUR LE PREMIER CONCOURS D'HISTOIRE LOCALE

SUJET PROPOSÉ : *Histoire d'une localité quelconque de l'ancien
Vermandois ou du département de l'Aisne.*

La Commission se composait de MM. GARCIN, Pierre
BÉNARD, DAMOISY, J. MALÉZIEUX, JAMART, J. PINCHON,
PILLOY et Emm. LEMAIRE, rapporteur.

MESSIEURS,

L'étude de l'histoire et des antiquités locales doit tenir la plus grande place dans les travaux de la Société Académique : faire revivre le passé de notre province, étendre et fortifier l'amour du pays natal par le souvenir des ancêtres, apporter enfin notre part de recherches et de fécond labeur dans cette œuvre immense de reconstitution du passé qui, tous les jours, révèle à notre France une gloire nouvelle, telle est la tâche qui incombe à notre compagnie et qu'elle s'efforcera d'accomplir avec de la persévérance et grâce à l'appui et à la sympathie de tous.

Le nombre et la variété de nos concours annuels d'histoire locale montre que la Société Académique entend associer à cette œuvre tous les hommes de bonne volonté. Comptant d'abord sur le zèle et les lumières de ses

membres, elle est heureuse aussi de rencontrer en dehors de ses rangs des collaborateurs qui, sous le voile de l'anonyme, viennent lui soumettre les résultats de leurs recherches, sûrs de rencontrer chez leurs juges indépendance, sincérité et courtoisie.

Le champ des études historiques est encore bien vaste dans notre pays, et le moment n'est pas venu encore d'écrire l'histoire définitive du Vermandois. Colliette en a jeté les bases au siècle dernier : il faut maintenant les élargir et dresser dans chaque localité, ville, bourg ou hameau, l'inventaire des débris du passé, ceux qui gisent cachés dans les entrailles de la terre ou qui dorment dans la poussière des chartriers.

Tel est le but de celui de nos concours annuels qui invite les hommes laborieux et instruits de nos campagnes à écrire l'histoire de leur village. Une seule de ces monographies nous a été soumise cette année : elle est loin, malheureusement, de répondre aux légitimes exigences de la science et de la critique.

Tout d'abord, l'auteur de l'*Histoire d'Étaves et Bocquiaux* ne s'est pas pénétré des termes de notre programme : en proposant aux concurrents l'histoire d'une commune de l'ancien Vermandois ou du département de l'Aisne, nous avons nécessairement exclu toute description géographique inutile à l'intelligence de la narration historique ; c'est donc à tort que l'écrivain a consacré le tiers de son travail à la description du sol et à l'étude de l'industrie actuelle de son village, réservant une autre place, aussi considérable, à l'inventaire de toutes les propriétés bâties et à des documents statistiques qui auraient pu être résumés utilement en peu de lignes. Réduite à quelques feuillets, l'histoire d'Étaves et de Bocquiaux se présente sans ordre, sans critique, pleine d'erreurs, d'inexactitudes

ou de récits superflus. L'auteur entraîné par l'amour de son pays de naissance ou d'adoption, a voulu voir dans Étaves une localité considérable dans l'antiquité : « son territoire, s'écrie-t-il, a joué un grand rôle dès les premiers temps du monde ! » et dans son enthousiasme, il n'hésite pas à affirmer qu'Étaves fut bâti par les *Germanis* établis en Gaule mille ans avant notre ère, et que ceux-ci tracèrent la voie ancienne qui partant de Châtillon-sur-Oise, va rejoindre près du Cateau-Cambrésis la grande chaussée *romaine* de Vermand à Bavay ! Poursuivant son histoire de fantaisie, l'ingénieux chroniqueur veut que Jules César, appréciant les avantages de cette obscure bourgade, ait séjourné avec son armée à Étaves qui devint même « le point central des possessions romaines ! »

Il est inutile d'insister et de réfuter toutes les erreurs de détail qui accompagnent cet étrange récit. Certes, il paraît probable que le territoire de cette commune fut habité pendant l'époque gallo-romaine : des vestiges de constructions antiques, de nombreuses médailles des Empereurs, des fragments de poterie caractéristique, une vieille tradition locale recueillie par MM. Amédée Piette et Melleville, mais passée sous silence par l'auteur du mémoire, le voisinage d'une chaussée ancienne, enfin le nom même d'Étaves, dérivé certainement du mot latin *stabula*, tout concourt à rendre plausible et acceptable l'hypothèse de l'origine gallo-romaine de cette localité ; mais si ces rares indices jettent quelques lumières sur les premiers temps de son existence et permettent certaines conjectures, ils ne sauraient autoriser des rêveries qui n'ont rien de commun avec l'Histoire. Au lieu de se laisser aller aux écarts d'une imagination non contenue par la connaissance de l'Histoire générale, l'auteur eût fait une œuvre plus utile en bornant son travail à un inventaire complet

et à une description détaillée et exacte des substructions, des poteries, des monnaies anciennes trouvées dans le sous-sol de son village, en laissant à son lecteur le soin d'en tirer les conclusions. En procédant ainsi, l'écrivain eût évité d'inexplicables omissions : par quel étrange oubli, en effet, passe-t-il sous silence la curieuse trouvaille faite à Beautroux, il y a quelque dix ou quinze années, de trois mille pièces de monnaie en potin appartenant presque toutes au troisième siècle de notre ère ? Pourquoi ne fait-il même pas mention de cette butte d'Epinoy qui, paraît-il, fut fouillée jadis sans succès, peut-être aussi sans méthode et sans persévérance ?

Si l'étude des origines d'Étaves et Bocquiaux fourmille d'omissions, d'erreurs et d'hypothèses sans base, l'histoire de ces deux localités, au moyen âge, est absolument insuffisante. L'auteur s'est borné à copier la courte notice que Melleville leur a consacrée dans son *Dictionnaire historique du département de l'Aisne*. Il ne semble pas avoir fait les moindres recherches dans les cartulaires de notre pays qui renferment cependant quelques mentions intéressantes, dont on pourrait tirer parti : nous citerons notamment une donation en 1045 par Othon, comte de Vermandois, aux moines de Saint-Prix, de terres laboureables avec des serfs et des bois sises à *Invidoncourt*, auprès d'Étaves (1). Le village d'Invidoncourt a disparu : il eût été curieux et utile de rechercher son emplacement, et c'est ce qu'a négligé de faire l'auteur du mémoire qui paraît même ne pas avoir eu connaissance de cette ancienne localité. En feuilletant le cartulaire d'Homblières, il eût vu qu'en l'an 1148, Robert d'Etaves, (Robertus de Stabulis),

(1) « In Inviduncurte, juxta *Stabulas*, terram arabilem cum hospitibus et sylvis... » Cette chartre, extraite du cartulaire de l'abbaye de Saint-Prix, à Saint-Quentin, a été publiée par Colliette, dans ses *Mémoires*, tome 1, page 685.

qui prit l'habit religieux dans le monastère de sainte Hunégonde, donna seulement à son abbaye une partie de la dîme de l'église de Landricourt et non le village d'Étaves (1), comme il l'affirme à tort. Dans le même cartulaire encore, il eût remarqué que le hameau de Bouzincamp est appelé dans une charte de 1157 *manus firmus vel Bulincamp*, mention qui rend probable l'existence, à une époque indéterminée, d'un poste fortifié dont il importait de rechercher l'emplacement, en même temps qu'elle oblige à abandonner, en présence de la forme *Bulincamp*, les étymologies singulièrement fantaisistes dont l'auteur du mémoire se contente et qui servent de prétexte à des hypothèses plus que téméraires.

Enfin, l'histoire des seigneurs de Bocquiaux aurait pu, croyons-nous, donner lieu, à quelques développements. Melleville avait donné de précieuses indications qu'il fallait non pas copier mot pour mot, mais étendre et compléter. Ne rentrait-il pas dans le sujet que s'était proposé l'écrivain, de rechercher si Bocquiaux peut compter au nombre de ses anciens seigneurs le célèbre partisan Nicolas Boskiaus qui, en 1412, défendit le château de Pierrefonds contre le comte Valeran de Saint-Pol ? Il y a sur cette question entre Héméré et Melleville d'une part, et Claude Carlier, auteur de l'*Histoire du duché de Valois*, d'autre part, des dissentiments que l'auteur devait connaître et au milieu desquels il devait prendre parti (2). Quant à l'histoire du château de Bocquiaux et de ses seigneurs pendant les temps modernes, il devait lui être facile de réunir des documents ou tout au moins de recueillir des tra-

(1) Il est fait mention dans le cartulaire d'Homblières, sous l'année 1157 de la terre d'un *Robert de Espinoit*. Il s'agit probablement du hameau d'Epinoy, dépendance d'Étaves.

(2) Voir Colliette, *mémoires*, tome III, page 38.

ditions, et l'on s'étonne que quelques lignes à peine soient consacrées à cette importante partie de l'histoire de ce village. Ajouterons-nous enfin, Messieurs, que nous avons constaté, dans la période moderne et contemporaine, des omissions vraiment inexplicables : le mémoire contient une liste des curés, des instituteurs, des institutrices, de tous les propriétaires actuels ou anciens de la commune, voire même le relevé, année par année depuis cinquante ans, des électeurs et des conscrits, et il n'est pas dit un mot des maires qui l'ont administrée ! De l'église, il n'est fait qu'une simple mention, et cependant le monument moderne, rebâti en partie en 1853, a remplacé une ancienne église qu'il était possible de décrire avec les souvenirs de la génération présente et qui, certainement, avait son histoire ou tout au moins ses traditions. Il reste d'ailleurs de la vieille construction une tour carrée, assez curieuse, dont il importait de rechercher l'âge en étudiant son style et les matériaux qui la composent, à défaut de documents plus précis.

En résumé, Messieurs, ce travail est tout à fait insuffisant et l'histoire d'Étaves et de Bocquiaux est encore à faire : elle n'est même pas ébauchée. Nous rendons justice aux efforts de l'auteur : il aime son pays, et cet amour pour le modeste village où sans doute s'écoule son existence, l'enthousiasme un peu naïf qu'il excite en lui, l'affection sincère qu'il porte à ses concitoyens et qu'il leur témoigne à chaque page, tout révèle chez l'écrivain la probité des sentiments et la droiture du caractère : malheureusement, le savoir historique et le sens critique ne répondent pas chez lui à ces qualités du cœur, et nous ne pouvons, Messieurs, vous proposer de décerner une récompense.

Un second mémoire envoyé à notre concours est venu nous apporter une réunion de documents précieux relatifs à l'histoire de notre ville et du Vermandois pendant le moyen-âge : nous voulons parler d'une *analyse du cartulaire du Chapitre de Saint-Quentin* conservé au département des manuscrits de la bibliothèque nationale. Cette analyse, soigneusement et habilement faite, montre chez son auteur cette connaissance approfondie des institutions et des mœurs du moyen-âge et cette habitude des recherches historiques qui font le véritable érudit. Cent cinquante chartes, d'une importance inégale sans doute, mais offrant toutes quelque intérêt au point de vue de nos antiquités locales, ont été minutieusement résumées ou entièrement transcrites. C'est là, on le voit, un travail relativement important par son étendue.

On sait que l'église de Saint-Quentin, célèbre et honorée dès les premiers siècles de l'établissement du christianisme dans notre pays, vit, dans le cours du moyen-âge, affluer vers elle les richesses par suite de donations nombreuses qui portèrent ses revenus à une somme considérable. Les actes qui constataient les acquisitions de propriété par donation ou autrement au profit du Chapitre, soigneusement conservés dans le trésor aux archives, furent transcrits au XIV^e et au XV^e siècles sur plusieurs registres ou *cartulaires* qui nous sont parvenus et qui sont aujourd'hui déposés dans la bibliothèque Richelieu ou aux archives nationales. C'est l'analyse de l'un d'eux qui nous a été envoyée, et nous recommandons tout particulièrement ce travail à votre bienveillante attention.

On comprend facilement l'importance des cartulaires : dans les copies d'actes qu'ils contiennent se trouve mentionné un nombre considérable de localités, de personnages, de lieux dits, en même temps que se rencontrent

les plus curieux et les plus utiles renseignements sur la topographie, les institutions et les coutumes du pays où ils ont été rédigés ; renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs et qui constituent les sources principales et souvent uniques de l'histoire locale au moyen-âge. Cette utilité bien reconnue aujourd'hui des cartulaires, a donné lieu à de nombreuses publications de la part de l'Etat et de l'Institut d'abord, imités bientôt par de nombreuses sociétés savantes de Paris et des départements qui n'ont pas hésité à suivre l'impulsion donnée par un ministre qui fut un grand historien : nous avons nommé Guizot, qui eut le bonheur d'être secondé dans cette tâche par des collaborateurs éminents, qui seront avec lui l'éternel honneur des sciences historiques. Le Vermandois n'a pas eu, jusqu'à présent, la bonne fortune de voir mettre au jour ses cartulaires. D'une importance secondaire peut-être au point de vue de l'histoire générale, ils doivent être placés au premier rang parmi les documents qui permettront un jour d'écrire l'histoire définitive de notre pays au moyen-âge. Hémeré, Quentin Delafons et Colliette ont montré tout le parti qu'on pouvait en tirer : il y a bien à glaner encore après eux et c'est ce qui a décidé notre société à commencer une publication dont le Livre rouge de notre hôtel de ville ne sera, nous l'espérons, que le premier volume. Un jour viendra peut-être où tous ces vénérables et précieux registres seront imprimés et publiés par nos soins, et les habitants des différentes localités de notre vieille province, et même quelques familles qui l'habitent depuis des siècles, seront étonnés de savoir que sur leurs feuillets jaunis se lit le passé du lieu de leur naissance ou le récit des actions de leurs ancêtres. L'histoire de nos communes rurales pourra alors être facilement écrite, et nous verrons disparaître, en présence de documents certains, ces

hypothèses, ou plutôt ces rêveries étranges que nous reprochions tout à l'heure à l'auteur du mémoire apprécié par nous en premier lieu. C'est donc avec une entière satisfaction que nous nous voyons soutenus, dans ce projet de publication, par un savant expérimenté qui a bien voulu consacrer ses veilles à la tâche souvent difficile et toujours ingrate d'analyser un cartulaire. C'est un travail dont il s'est acquitté à son honneur, et votre commission vous propose, Messieurs, de décerner une médaille de vermeil à l'auteur de l'analyse du cartulaire du Chapitre de Saint-Quentin.

Conformément aux conclusions de la commission, la Société décerne un prix, avec médaille de vermeil, à M. le comte Edouard De Barthélemy, membre titulaire du comité des travaux historiques près le ministère de l'Instruction publique, auteur de l'analyse du cartulaire du Chapitre de Saint-Quentin.

RAPPORT DE M. ABEL PATOUX
SUR LE DEUXIÈME CONCOURS D'HISTOIRE LOCALE

SUJET PROPOSÉ : *Raconter la vie et apprécier les travaux
d'un personnage célèbre du département de l'Aisne.*

La Commission se composait de MM. SOUPLET,
GARCIN, D^r L. BLIN, E. LEMAIRE, J. MALÉZIEUX, JAMART,
J. PINCHON, et A. PATOUX, rapporteur.

MESSIEURS,

L'étude et la mise en lumière des talents supérieurs qui sont l'honneur d'un pays, et après avoir fait une partie de sa force, ajoutent à sa gloire, est un devoir de justice et de reconnaissance. Ce devoir, pouvons-nous nous flatter de l'avoir toujours bien rempli ? Et pour ne citer qu'un exemple qui nous touche de plus près, ne voyons-nous pas un des plus grands prosateurs du XVI^e siècle, que nous ne devons et ne voulons prendre qu'à ce point de vue purement littéraire, Calvin lui-même, né dans une des villes de l'ancien Vermandois, oublié et méconnu de ses concitoyens, qui élèvent des statues à des hommes d'un mérite que, devant un véritable génie, on peut qualifier de secondaire ? Et cependant ne l'oublions pas : les

nations en sont indignes, qui ne savent pas honorer le génie.

Ce qui est vrai des nations et du génie, l'est non moins des cités grandes ou petites, et des hommes qui, pour n'avoir point joué un grand rôle sur un grand théâtre, méritent mieux que l'oubli, et ont rempli à leur heure, avec simplicité et droiture, une tâche ingrate, obscure et d'autant plus méritoire. Ceux-ci sont à proprement parler ce qu'on appelle, non sans une nuance de dédain, les gloires locales. On les dédaigne souvent, parce qu'on les connaît peu ou point. C'est à nous qui foulons le même sol, qui respirons le même air, à nous qui aimons comme eux ce qu'ils ont le plus aimé, qu'est commis le soin de leur mémoire ; c'est à nous d'en faire revivre les traits dans ces simples études sans prétentions, qui sont comme les causeries calmes et apaisées, où parfois le soir, on s'entretient sans éclats et presque à voix basse, de ceux qui ne sont plus, mais qui ont conservé dans les cœurs la place qu'ils ont perdue au foyer. Soyons fiers de nos gloires locales ; sachons les faire apprécier et surtout aimer, quand elles sont dignes de l'être. Ne rougissons pas de leur obscurité. Comme le mineur au plus profond des entrailles de la terre, ils ont peiné et travaillé ; et de même qu'on ne demande pas quel bras robuste a arraché le bloc précieux qui nous apporte la lumière et la chaleur, de même les générations présentes jouissent souvent, dans un tranquille égoïsme, de biens qu'elles doivent à des mains inconnues. Ce n'est pas à dire qu'en fouillant les annales du passé, on se heurte à chaque instant à des génies inconnus ou méconnus. Le génie porte en soi une lumière, un rayonnement, une force d'expansion qui lui sont propres, et tôt ou tard dissipent d'eux-mêmes toutes les ténèbres, triomphent de

toutes les résistances. Le génie n'a pas besoin, comme le diamant le plus pur, que la main de l'ouvrier dégage ses feux de l'enveloppe qui les tient emprisonnés. Mais tel n'est pas un génie, qui du moins a laissé le souvenir d'un citoyen dévoué dans les circonstances difficiles, courageux dans les crises où le courage civique, le plus rare et le plus enviable de tous, est mis à l'épreuve : d'autant plus modeste et désintéressé, qu'il est plus convaincu de l'obscurité de son rôle, et de l'oubli prochain qui attend des services, dont la mémoire ne survivra pas aux besoins qui les ont suscités. Or, dans une société polie, éclairée, soucieuse de rendre justice à tous les mérites, il faut que surgissent des historiographes de bonne volonté, des âmes généreuses, des esprits ingénieux qui s'imposent la noble tâche d'écrire, non pour l'histoire générale, qui, dans le cercle de son immense horizon, ne peut éclairer que les sommets, mais pour l'histoire particulière de chaque région, de chaque cité, le récit des luttes, des efforts, des victoires et même des défaites de ceux qui ont vaillamment combattu pour le bien de leurs concitoyens.

C'est dans cette pensée, Messieurs, que vous avez institué ce concours de biographie locale, sans que cependant vous ayiez entendu exclure les recherches patientes, qui vous apporteraient des documents nouveaux et inédits, sur la vie des hommes, dont l'illustration dépasse l'enceinte des murs où ils sont nés.

Le concours de cette année répond-il au programme que nous venons d'esquisser rapidement ? Oui et non.

Des deux mémoires que vous avez reçus, l'un traite d'Enguerrand VII de Coucy ; l'autre de Pierre-Charles-Polycarpe Pottotfeux, nom vulgaire et personnalité ignorée, qui doivent étonner votre oreille, et dire bien peu, s'ils disent quelque chose, à vos esprits et à vos souvenirs.

Mais à tout seigneur, tout honneur. Commençons donc par très-haut, très-puissant et très-noble seigneur Enguerrand VII, sire de Coucy.

Ce n'est point là une de ces modestes existences dont nous parlions tout à l'heure. D'une maison illustre entre toutes, Enguerrand VII fut le plus illustre de ses représentants. Aussi les documents historiques et les récits abondent sur ses exploits et ses aventures. La chronique de Froissart, celle de Boucicaut, les chroniques allemandes du temps en sont remplies ; et après plusieurs autres, le bénédictin Toussaint Duplessis en a écrit en 1728 une histoire complète, sinon irréprochable.

Le but de l'auteur de notre mémoire aurait-il été simplement de refaire, sans aucun document nouveau, ce qui a été fait par ses devanciers ? Non assurément. Lui-même nous dit « qu'il a été assez heureux pour mettre la » main sur des manuscrits d'une certaine importance, » qui lui ont fourni des renseignements précieux *pour* » *retracer la vie aventureuse de l'un des plus brillants hommes* » *de guerre du XIV^e siècle.* Ils lui ont permis, ajoute-t-il, » de recueillir quelques particularités que l'on chercherait » vainement ailleurs, sur l'existence des seigneurs français » qui ont quitté volontairement leur patrie, pour voler au » secours du roi de Hongrie, contre son redoutable » ennemi le sultan Bajazet. »

Voilà d'alléchantes promesses, et sans doute la vie d'Enguerrand VII va s'enrichir de plus d'un chapitre curieux et inédit. Mais de la coupe aux lèvres il y a loin, et l'auteur s'est fait, de la meilleure foi du monde, sans aucun doute, de singulières illusions.

Si nous nous reportons en effet au tome xxv^e, page 168, de l'Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nous y trouvons l'abrégé d'un mémoire de M. le

baron de Zurlauben sur Enguerrand de Coucy, communiqué en mai 1753, où se trouvent, redressées et complétées, les histoires antérieures de Lallouette, André Duchesne, Javet et Toussaint Duplessis. Or, si nous rapprochons le mémoire qui nous est soumis, de l'abrégé du travail de M. de Zurlauben, nous voyons que notre auteur a suivi ce dernier pas à pas, et qu'il a avec lui des rencontres fâcheuses, que la citation textuelle de quelques passages entre plusieurs autres, va démontrer.

Enguerrand VII fut du nombre des seigneurs français remis en otage au roi d'Angleterre Édouard III, après la bataille de Poitiers (1356). Ce monarque se prit d'affection pour lui, au point de lui donner en mariage une de ses filles. Mais il était à peine rendu à la liberté et revenu en France, que la guerre éclatait de nouveau entre les deux pays.

Ici nous mettons en regard l'abrégé du mémoire de Zurlauben et notre auteur :

Enguerrand, dit l'abrégiateur de M. de Zurlauben, se trouva fort embarrassé au sujet de la guerre qui se rallumait entre les deux nations. D'un côté, sujet, allié et vassal, par sa naissance, du roi de France ; de l'autre, gendre du roi d'Angleterre, il se faisait un crime de tirer l'épée contre l'un ou contre l'autre.

Et plus loin :

La guerre étant renouvelée, Coucy alla joindre à Bergerac l'armée victorieuse du duc d'Anjou. Charles V l'envoya en Normandie pour réduire les places qui obéissaient au roi de Navarre. Il prit Bayeux, Carentan, Moulineaux,

Peu de temps après, dit notre auteur, la guerre s'était rallumée entre la France et l'Angleterre. Enguerrand VII se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il avait à prendre. Sujet, allié et vassal du roi de France, par sa naissance, d'une part ; vassal et gendre du roi d'Angleterre, d'autre part, il se faisait un crime de combattre dans l'un ou l'autre camp.

La guerre s'étant rallumée, Enguerrand alla rejoindre à Bergerac l'armée victorieuse du duc d'Anjou. De là Charles V la fit passer en Normandie, avec mission de réduire les places qui obéissaient au roi de Navarre. Il prit Bayeux, Carentan,

Conches et Passy ; Evreux lui ouvrit ses portes.

Le connétable Duguesclin étant mort en 1380, Charles V jeta les yeux sur le sire de Coucy ; celui-ci, par un trait de générosité tout à fait rare, préféra le salut de l'Etat à cette brillante dignité. Le roi venait de confisquer la Bretagne au duc Jean de Montfort ; pour conserver cette province, il fallait faire choix d'un homme qui connût parfaitement les Bretons et qui en fût lui-même connu ; ce fut pour cette raison que Enguerrand persuada au roi, de conférer l'épée de connétable à Olivier de Clisson. Le roi, par une espèce de dédommagement, donna à Coucy le gouvernement de Picardie.

Moulineaux, Conches, Passy, et Evreux lui ouvrit ses portes.

A la mort de Duguesclin, en 1380, Charles V offrit l'épée de connétable au sire de Coucy, qui la refusa, préférant à sa propre satisfaction, l'intérêt et le salut de l'Etat. Charles V venait de confisquer la Bretagne au duc Jean de Monfort. Dans l'intérêt de la conservation de cette province, il était indispensable de faire choix d'un homme connaissant parfaitement les Bretons et qui en fût connu. Enguerrand persuada au roi de conférer l'épée de connétable à Olivier de Clisson. Pour le dédommager, le roi lui donna le gouvernement de Picardie.

Nous bornons là nos citations, que nous pourrions étendre. Elles suffisent pour démontrer la servilité avec laquelle la seconde version est calquée sur la première, et celle-ci pourrait en plus d'un endroit revendiquer, outre ses droits de priorité, l'avantage du style.

Quand son guide éminent lui fait défaut, c'est-à-dire pour l'expédition en Hongrie et la bataille de Nicopolis, notre auteur se rabat sur Froissart et Boucicaut, que tour à tour il cite ou abrège.

Mais où sont donc les documents inédits, nous dirait-on ? L'auteur est trop consciencieux pour promettre sans rien tenir, et il nous donne comme inédits : 1° une sentence de Charles VI datée de Coucy du 23 mars 1386 qui fait grâce à un pauvre diable jeté en prison pour vol de deux écuelles d'étain et d'une troisième en argent doré ; 2° et quelques bons de sommes d'argent allouées par le duc d'Orléans à divers seigneurs engagés dans l'expédition de Hongrie, ainsi que les quittances de plusieurs de ceux-ci.

La récolte est mince, après les alléchantes perspectives du début. Non pas que ces documents soient sans intérêt; mais l'auteur a lui-même si bien compris que leur place n'était point dans son travail tel qu'il l'a traité, et que ces petits détails jureraient avec la grandeur des événements auxquels Enguerrand VII est sans cesse mêlé, qu'il les a rejetés en appendice. Que reste-t-il dès lors de cette notice sur Enguerrand VII? Rien, ou à peu près, qui appartienne en propre à l'auteur. Qu'il nous permette en terminant une question : Pourquoi ne cite-t-il pas la source où il a puisé les documents qu'il donne comme inédits? L'historien ne doit pas être un avare qui, découvrant un trésor, le met comme dans les contes de fées et les légendes, sous la garde d'un dragon redoutable. Il doit indiquer où il a puisé, non-seulement afin de permettre à ses lecteurs de vérifier l'existence des documents qu'il révèle, mais encore pour que les collations et confrontations de textes soient toujours possibles.

Et maintenant, de Coucy transportons-nous à Laon; franchissons plusieurs siècles et demandons à l'auteur du mémoire n° 1, quelle sorte d'intérêt s'attache à la destinée de Pottofeux, né à Saint-Quentin le 28 mars 1763 et que nous trouvons installé à Laon en 1786, comme procureur au bailliage et siège présidial de cette ville.

Cet intérêt, pour nous du moins, est réel et puissant. Pottofeux, tel qu'il nous est présenté, réalise plus d'un trait de l'homme de bien, du citoyen courageux et dévoué, qui met toutes ses qualités d'intelligence, d'énergie, d'activité calme sachant se posséder et se diriger, d'éloquence et de probité, au service de ses concitoyens, troublés par les convulsions d'une société qui s'écroule, exposés aux fureurs des réactions, tremblants au souffle des passions populaires, trop heureux d'avoir mis leur confiance, leur

repos, leurs fortunes et leurs têtes, pour tout dire en un mot qui caractérise cette terrible époque, dans des mains énergiques et pures. Nous ne prétendons pas qu'il n'y ait quelques ombres légères au tableau ; mais n'est-ce pas la marque d'un esprit haut et ferme, que de n'avoir presque jamais dépassé la mesure, dans ces temps où la peur, le ressentiment des longues années de souffrances et d'écrasement, les haines de castes, l'âpre joie des revanches longtemps convoitées, la crainte de retomber sous l'ancien joug rendu plus pesant, poussaient tant d'âmes mal équilibrées ou perverses, à des vengeances auxquelles il fallait du sang ? Oui, Pottofeux fut un bon citoyen, et sa vie est un exemple de ce que peut, au milieu des passions déchaînées, un homme qui joint au sentiment de sa force, la volonté d'être utile à son pays.

Il était fils d'un maître menuisier ; et bien que son biographe n'en dise rien, faute de documents, il est très probable que sa rare intelligence le fit remarquer de bonne heure, et facilita son entrée au collège des Bons-Enfants de Saint-Quentin, où il dut faire ses études classiques.

C'est en 1786, avons nous dit, qu'il vint acheter une charge de procureur et s'installer à Laon.

Elu d'abord membre du directoire du district de Laon, puis substitut du procureur syndic (janvier 1792), Pottofeux fut ensuite nommé premier suppléant à la Convention nationale, et le même jour Procureur-général-Syndic du département de l'Aisne. Quand quinze jours après, la démission de Thomas Payne l'appela sur les bancs de la Convention, il préféra rester au milieu de ses concitoyens, dans un poste moins éminent et moins enviable pour un ambitieux, mais où il avait conscience d'être plus utile et plus désiré de ceux qui l'entouraient.

Son premier soin, dans ses nouvelles fonctions, fut de

rendre humaine et abordable, de mettre à la portée de tous, petits et grands, l'administration dont il était la tête. Puis, il recommande l'économie, la recherche et la destruction des abus et des dilapidations. « Souvenez-vous, dit-il à ses » collaborateurs, que la vie d'un patriote est une lutte » continue, et que dès l'instant que vous êtes en fonctions, vous n'appartenez plus à vous-mêmes. »

Une grande disette régnait alors, augmentée par la nécessité de nourrir l'armée de Dumouriez qui tenait la campagne. D'un autre côté, la loi qui appelait aux armes tous les hommes de 18 à 50 ans, faisait naître des résistances et des murmures. Pottotieux pourvoit à tout, assure l'approvisionnement des armées et des villes qui souffrent de la famine, sans sacrifier ses propres administrés ; il excite le zèle de ceux que la Patrie en danger appelle à son secours ; et tout cela, il le fait avec une énergie tranquille, sans violences, sans rigueurs inutiles, aimant mieux persuader que frapper, mais ne faiblissant jamais devant l'accomplissement du devoir.

Dénoncé, malgré ses services et son patriotisme, au ministre de l'Intérieur et au Conseil général de l'Aisne, par J. F. Paillet, procureur syndic de Soissons, il lui répond pour le convaincre de ses torts, avec une convenance, un calme qui étonnent et font l'effet d'une note discordante, dans ces temps d'exagérations et de fureurs.

Mais en même temps, d'autres dangers le menacent. Une société qui se donne le nom d'Assemblée primaire et obéit, à Laon, à l'influence de meneurs ambitieux, cherche à semer l'inquiétude dans les esprits à propos des approvisionnements. On veut persuader au peuple que l'administration, par imprévoyance ou trahison, affame le pays, et susciter contre elle quelque mouvement populaire qui l'emporte. Des menaces de mort sont proférées contre

Pottofeux. Ceux qui auraient dû être ses auxiliaires, sont du complot. Drigon, inspecteur aux subsistances militaires, se vante de le faire traduire à la barre de l'Assemblée nationale et le menace de la guillotine. L'activité et la fermeté de Pottofeux déjouent toutes les intrigues. Dans une proclamation à ses concitoyens, tout entière à citer, il leur tient ce langage noble et sensé :

« Au nom sacré de la patrie et de la fraternité qui doit
» unir tous les enfants de la même famille, ouvrez les
» yeux sur vos propres intérêts. Montrez-vous soumis à
» la loi et dignes de la liberté que vous avez conquise.
» Livrez-vous à la plus active surveillance, mais repoussez
» les suggestions perfides de ceux qui cherchent à vous
» égarer, de ceux qui vous ont déjà trompés, en vous
» faisant partager leurs erreurs et leurs passions. C'est la
» chose publique qui doit vous occuper et non de vils
» intérêts particuliers.

» Réfléchissez sur tout ce qui vient de se passer, et
» vous distinguerez vos amis d'avec vos ennemis. Ceux
» qui veulent votre bonheur, ne varient pas dans leurs
» principes, ni dans leur conduite. Ils vous parlent toujours
» le langage de la vérité, ils vous éclairent sur vos de-
» voirs ; mais les hommes astucieux et remuants, vous
» caressent et vous flattent, pour abuser plus cruellement
» de votre bonne foi.

» Défiez-vous des agitateurs. Ne vous laissez pas séduire
» par ceux qui ne se conduisent que d'après les circons-
» tances ; par ces patriotes de deux jours, par ces hommes
» enfin qui font les empressés et les turbulents depuis la
» journée du 10. Ils se disent de votre parti, parce qu'il
» n'y a plus de danger à courir. Attendez encore pour les
» juger ; car il est difficile de croire à une conversion aussi
» subite.

» Soyez sages et prudents. N'agissez pas par des mouvements indélibérés et irréfléchis. Déployez un caractère supérieur aux calculs de l'intrigue, et lorsque vous appartiendrez à vous-mêmes, vous recueillerez bientôt les fruits de la plus heureuse Révolution. »

Ne dirait-on pas que ces lignes sont écrites d'hier, tant les hommes et leurs passions changent peu !

La situation cependant était loin de s'améliorer. La défection de Dumouriez, l'ennemi partout heureux et débordant nos frontières, la disette toujours croissante, tout se réunissait pour accabler les courages, troubler les esprits les plus lucides, inquiéter les âmes les plus fermes. Pottotfeux se multiplie. L'équipement des recrues, leur armement, les vivres, les fourrages, la défense des points à fortifier pour couvrir les convois militaires, les dispositions à prendre pour arrêter et contenir les fourrageurs ennemis, la sûreté intérieure et extérieure, il prévoit, il organise, il assure tout.

Comme ces délégués de la Convention, qui apportèrent parfois dans les camps le désordre et la confusion, mais dont l'audace, le courage et la dévorante activité firent enfin violence à la Fortune, Pottotfeux savait payer de sa personne. A cette heure tragique, les volontaires revenus du premier enthousiasme et les recrues hésitent à se mettre en marche. En face du danger on chicane, on ergote, on cherche à s'esquiver. Pottotfeux qui déjà, comme les généraux de l'antiquité, avait évoqué aux yeux de ses concitoyens les grandes images de la liberté à défendre, de leurs foyers à préserver, des femmes et des enfants à sauver des atteintes brutales de la soldatesque ennemie, Pottotfeux ne se borne pas à haranguer ; il se met à la tête de ces soldats improvisés de la liberté et de la patrie ; il les entraîne par son exemple, et arrive

à Guise le 13 septembre 1793, avec une colonne imposante, qui lui doit bientôt une organisation régulière et ces soins matériels de tous les instants, faute desquels, en plus d'un endroit, ces rassemblements devenaient bientôt cohues et s'évanouissaient plus rapidement qu'ils ne s'étaient formés. Mais bientôt l'arrivée des représentants Roux et Lejeune restreignit le champ si vaste jusqu'alors de son activité, et ne lui laissa plus qu'un rôle très secondaire.

Tant de zèle et de talent méritaient pour récompense autre chose que les persécutions qui l'assaillirent, quand vint la réaction après Thermidor. Dépouillé de ses fonctions de procureur-général-syndic, il était à la merci des inimitiés que rencontre sur ses pas, fatalement et quoiqu'il fasse, tout homme mêlé aux choses de la vie publique. Sous la Terreur, il avait été mis en grand danger, par une dénonciation de fédéralisme, qui le représentait comme favorable aux Girondins. La ville de Laon elle-même, accusée de n'être qu'un foyer d'aristocrates et de conspirateurs, n'avait dû qu'à son habileté et à son éloquente défense devant la Convention, de n'être point sacrifiée à Soissons, qui convoitait le titre de chef-lieu du département. Maintenant, on l'accuse d'avoir été l'ami de Saint-Just ; on le désarme comme terroriste ; on le jette en prison des mois entiers, à deux reprises ; on l'envoie devant le tribunal révolutionnaire qui est forcé de l'acquitter ; et ses ennemis ne lui laissent enfin le repos, qui est la seule chose qu'il ambitionne, qu'après avoir épuisé les plus lâches dénonciations et les plus ridicules calomnies.

D'autres auraient crié à l'injustice, à l'ingratitude, à la persécution. Lui, qui connaissait les hommes, ne s'étonna ni ne s'émut. Il attendit tranquillement le jour de la justice, qui vint pour lui, fort heureusement, mais que tant d'autres avaient attendu, sans le voir jamais venir. Il avait

été soutenu dans ses traverses, par l'affection profonde, le dévouement actif et inaltérable d'une sœur qui lui avait voué toute sa tendresse. Qui sait si ce n'est pas à cette douce influence, à ce contact féminin et délicat, qu'il dut son aversion des violences irréparables, des rigueurs où tant d'autres se complaisaient comme dans l'accomplissement d'un stoïque devoir ?

Sorti de prison, Pottotfeux reprit simplement son ancienne profession.

« Rendu à la vie privée, nous dit un auteur peu suspect de tendresse pour lui, il eut des succès au barreau et trouva des clients jusque dans les familles qui l'avaient regardé comme leur persécuteur. »

Singulier persécuteur, n'est-il pas vrai ? qui voit venir à lui ses prétendues victimes, lui demandant le secours de son éloquence et de ses talents, pour la défense de leurs intérêts les plus chers, et parfois de leur honneur même !

Voilà, Messieurs, très en raccourci et faiblement ébauchée, la figure sympathique dont vous irez chercher tous les traits dans le mémoire remarquable que nous venons d'analyser rapidement. Nous devons à son auteur une véritable reconnaissance. Il a fait lui-même œuvre de bon citoyen, en rendant justice à un inconnu, en tirant de l'ombre la mémoire de cet homme qui n'eut d'autre passion que l'amour de la grande patrie d'abord, du bien de ses concitoyens ensuite.

Nous nous permettrons cependant, de formuler une critique. Ce mémoire est écrit tout d'une traite, suivant l'ordre chronologique, sans divisions, ni chapitres. Or, il faut à l'esprit, comme au soldat en marche, des temps de repos. On s'essouffle et l'haleine manque à suivre l'auteur qui marche toujours, sans se lasser, d'un pas égal et rapide, au risque de nous laisser en arrière.

Nous croyons que l'on peut, sans détruire l'unité, sans nuire à l'enchaînement des idées, sans rompre le lien qui rattache les faits, établir des divisions presque toujours nécessaires à la clarté, et justifiées par des faits saillants, des idées maîtresses, autour desquels les faits accessoires et les idées secondaires viennent naturellement se grouper. L'auteur en a pensé autrement, et il a peut-être pour cela d'excellentes raisons. Cependant, nous sommes tellement sensible à tout ce qui touche à la méthode et à la clarté, que nous ne pouvions ne pas formuler les réserves que nous venons d'indiquer.

Ces réserves faites, nous nous associons pleinement au sentiment unanime de votre Commission qui vous propose de décerner un premier prix avec médaille d'or, au mémoire n° 1, qui a pris cette épigraphe qu'il a su pleinement justifier : *L'impartialité est toujours un devoir.*

Oui, l'impartialité est toujours un devoir. Mais qu'il est difficile au biographe, à l'historien d'être vraiment impartial ! Il ne leur suffit pas de n'être d'aucun parti, de ne point plaider une thèse sous couleur d'histoire ou de biographie ; il leur faut encore se prémunir contre les entraînements qui, tout désintéressés qu'ils soient, émeuvent souvent la froide raison et la font pencher du côté où un sentiment généreux, mais irréfléchi, de réhabilitation ou de pitié, l'entraîne au point de l'égarer. Et quel autre danger dans l'accueil qui attend toute œuvre impartiale ! Tous ceux dont la passion n'y trouve point son compte, les amis aussi bien que les ennemis l'attaquent à l'envi et la censurent. C'est au petit nombre des délicats, des esprits rares et distingués, qui se complaisent dans une juste pondération, une balance exacte et sévère du mérite et du démérite, que s'adressent ces œuvres de prédilection, qui portent la marque sereine de l'im-

partialité. Souhaitons, Messieurs, que ces œuvres aillent en se multipliant, et ne manquons pas, quand nous les rencontrons, de les encourager et de les saluer.

Quant au mémoire n° 2, votre Commission ne le juge digne d'aucune récompense.

Conformément aux conclusions de la Commission, la Société décerne un premier prix, avec médaille d'or, à M. A. Matton, archiviste du département de l'Aisne, auteur de la biographie de Pottotfeux.

RAPPORT DE M. CHARLES MAGNIER
SUR LE CONCOURS DE LITTÉRATURE

SUJET PROPOSÉ : *Étude sur le théâtre contemporain en France.*

La Commission était composée de MM. BEAUVAIS,
D^r L. BLIN, DE CATALAN, DEMOULIN, LOUIS LEFÈVRE,
E. MONNIER, SOUPLET, et Charles MAGNIER, rapporteur.

MESSIEURS,

Nous ne sommes plus à l'époque où tout un peuple se passionnait pour des débats littéraires, où les partisans de l'ancienne école et les champions du romantisme en venaient quelquefois aux mains dans le parterre du Théâtre-Français, où la jeunesse généreuse applaudissait avec transport, dans les magnifiques tirades de *Marion Delorme* ou de *Ruy Blas*, un génie nouveau qui se révélait. Pour cette ardente génération Victor Hugo était un fétiche, il était le « lion superbe » dont il parle lui-même dans *Hernani*. Aujourd'hui l'enthousiasme littéraire n'existe plus; il a fait place sous l'Empire aux spéculations et à l'amour des jouissances matérielles, et depuis 1870-1871, « l'année terrible », l'âpre et rude politique règne en souveraine absolue. Le théâtre qui est, suivant une judicieuse défini-

tion, le reflet des époques qu'il traverse, a subi, comme les tendances de la société, une transformation complète. On n'y voit plus éclore ces drames magnifiques qui portent l'empreinte d'un lyrisme puissant ; il a délaissé les étincelants oripeaux de la Renaissance et les châteaux féodaux du Moyen-Age, il s'est fait bourgeois et a revêtu l'habit noir. La tragédie, caduque depuis Corneille et Racine, et à laquelle Campistron et Empis ont porté les derniers coups, a été tuée par le drame ; ce dernier lui-même a disparu, ou plutôt il s'est fondu avec l'ancienne comédie ; cette union a donné naissance à la comédie contemporaine, soutenue par de nombreux et de brillants talents, mais dont les trois principales colonnes sont Emile Augier, Dumas fils et Victorien Sardou.

A l'inverse de tant d'écrivains qui cherchent si longtemps avant de trouver leur voie, Emile Augier eut la bonne fortune de commencer par un petit chef-d'œuvre : tous les lettrés sont encore sous le charme de *la Cigüe*, cette ravissante fantaisie rimée au sortir du collège. Les allures un peu classiques de cet élégant pastiche des mœurs grecques valurent au poète le pieux honneur d'être enrégimenté dans *l'école du bon sens*. Cette coterie des défenseurs de plus en plus clairsemés des trois unités abolies et de la périphrase défunte, ne convenait pas au tempérament essentiellement viril du jeune auteur, qui ne tarda pas à jeter aux orties la perruque poudrée dont on l'avait affublé. *L'Aventurière* donna la mesure de tout son talent ; cette pièce, où l'on tente pour la première fois sur la scène la réhabilitation de la courtisane, causa quelque scandale, et fit rougir M. Prudhomme, dont les rimeurs de l'école du bon sens faisaient les délices ; cette pièce a dans l'histoire littéraire de notre pays une grande importance : elle peut être considérée comme le point de départ du théâtre con-

temporain. *Gabrielle* suivit de près ; c'est le meilleur et le plus fort réquisitoire qui ait été prononcé contre l'adultère. Le succès en fut très grand et ne s'est jamais démenti. Après *Diane*, la *Pierre de touche* et la délicate comédie de *Philiberte*, parut le *Mariage d'Olympe*, l'une des œuvres les plus vigoureuses de notre théâtre. L'*Aventurière* nous représentait la courtisane repentie ; la nouvelle création d'Emile Augier nous la montre prenant avec effronterie place au sein des plus honorables familles, et cherchant à les déshonorer après y avoir été admises : « la nostalgie de la boue ! » Le *Gendre de M. Poirier*, en collaboration avec Jules Sandeau est peut-être le chef-d'œuvre non-seulement d'Emile Augier, mais de tous les auteurs modernes ; depuis que la Comédie-Française l'a empruntée au Gymnase, cette œuvre remarquable s'est constamment maintenue au répertoire. Les brillants succès de l'auteur n'ont fait qu'augmenter : les *Lionnes pauvres*, les *Effrontés*, le *Fils de Giboyer*, *Maître Guérin*, *Paul Forestier*, *M^{me} Caverlet*, les *Fourchambault*, assurent à Emile Augier la première place dans le théâtre contemporain ; il l'a conquise et a su la conserver autant par la vigueur de ses conceptions que par la valeur éminemment littéraire de son style.

C'est principalement la première des deux qualités que nous venons de reconnaître dans les œuvres d'Emile Augier qui a fait la fortune de celles de Dumas fils : de la hardiesse allant souvent jusqu'à la témérité, et beaucoup d'esprit. Quelques unes de ses pièces semblent des gageures contre les idées généralement reçues, mais à force de talent il fait passer, sinon accepter, les conceptions les plus étranges et les paradoxes les plus risqués. On a dit et redit que la seconde manière d'Emile Augier était due à l'influence de Dumas fils ; cette alléga-

tion est inadmissible. En effet, rapprochons les dates. L'*Aventurière* a été représentée en 1848, et la *Dame aux Camélias* en 1852 : le *Mariage d'Olympe* n'est donc pas, comme on l'a prétendu, une sorte de concession faite au goût du public, puisque c'est l'*Aventurière* au contraire qui est le germe de tout le théâtre contemporain : le talent et la réputation des deux auteurs sont d'ailleurs au-dessus de ces reproches aussi mesquins qu'injustes.

La plupart des œuvres d'Alexandre Dumas fils ont eu un immense retentissement ; nouveau Christophe Colomb, dans la société moderne il a découvert un nouveau monde, un monde étrange, composé, selon lui, de femmes compromises ou chassées du toit conjugal par l'adultère, de femmes veuves, de jeunes filles séduites, « de fausses femmes mariées portant le nom de l'homme avec lequel elles vivent, et à l'heure qu'il est ce monde irrégulier fonctionne régulièrement. » Il fallait lui trouver un nom, il l'a baptisé de celui de *demi-monde*, le mot est resté ; il fallait mettre dans la bouche de ces gens-là une langue nouvelle, il l'a créée. Cette langue composite, hétérogène, a influé sur le style de l'auteur, et d'après le langage de ses héroïnes on a quelque peine à ne pas confondre une véritable grande dame avec une *demi-mondaine*, une duchesse du faubourg Saint-Germain avec une baronne d'Ange.

Dumas fils, qui avait débuté au théâtre par un triomphe, la *Dame aux Camélias*, a vu la vogue s'attacher à toutes ses productions, quoique plusieurs aient donné lieu à de vives discussions et à de vertes polémiques. Les principales, avec celles que nous avons citées, sont l'*Ami des femmes*, les *Idées de M^{me} Aubray*, la *Princesse Georges*, *M. Alphonse*, l'*Étrangère*.

Si Dumas fils, dans ses œuvres, tente de surprendre les

mystères du cœur de la femme, en fouillant jusque dans ses replis les plus cachés, s'il met à nu et étale avec une sorte de complaisance les plaies et les fanges de la société moderne, s'il cherche, par des tableaux où le vice est peint avec une grande crudité, à moraliser les spectateurs, Victorien Sardou semble plutôt prendre à tâche de les divertir ; si on le voit s'armer du fouet de la satire, on peut être assuré que la lanière ne fera qu'égratigner l'épiderme, et que l'on n'aura pas le spectacle de voir des corps déchirés par des flagellures sanglantes. Beaucoup plus fécond qu'Emile Augier et que Dumas fils, il est, lui aussi un enfant gâté du succès ; on ne retrouve pas en lui la force de peinture des deux maîtres, ses pièces pétillent d'esprit, c'est un feu d'artifice perpétuel. Les *Pattes de mouche*, *nos Intimes*, *la famille Benoitton*, *nos bons Villageois*, *Séraphine*, *Fernande*, etc., ont atteint un chiffre de représentations qui n'a été dépassé que par certaines opérettes naguère à la mode. L'intrigue, dans ses pièces, est vivement menée, mais on lui a reproché assez justement de se servir trop souvent des mêmes procédés ; pour n'en citer qu'un, il a usé et abusé de la lettre, soit pour former le nœud, soit pour servir au dénouement, comme le fameux oncle d'Amérique dont on a si bien ri, et qui a été le providentiel *Deus ex machina* de tant de pièces, à l'époque où fleurissait le vaudeville. Victorien Sardou n'en est pas moins un auteur dramatique de beaucoup d'esprit et d'habileté, et la notoriété justifiée dont il jouit lui a ouvert, comme à ses deux prédécesseurs, les portes de l'Académie française.

Le cadre forcément restreint d'un rapport de ce genre nous a privé d'étudier, sous toutes leurs faces, les œuvres des trois maîtres qui sont l'honneur de la littérature dramatique contemporaine ; c'est autour d'eux que viennent

se grouper de nombreux talents, si appréciés par les gourmets littéraires : Octave Feuillet, George Sand, Théodore Barrière, et tant d'autres ; nous avons voulu simplement indiquer comment le sujet devait être compris ; nous avons le regret de vous annoncer que ni l'un ni l'autre des deux concurrents qui se sont présentés n'a traité la question comme elle devait l'être. Nous passerons sous silence le mémoire n° 1, c'est le mieux que son auteur puisse désirer.

Le mémoire n° 2 paraît, au premier abord, très complet et très volumineux, surtout si l'on en juge par la table qui y est jointe ; l'auteur s'étend longuement sur le théâtre de Victor Hugo et sur les autres écrivains de 1830 : Alexandre Dumas père, Scribe, Alfred de Musset, etc. Les pages qui leur sont consacrées forment les trois quarts du mémoire, et lorsque ce dernier arrive au véritable sujet, on ne trouve que quelques pages écourtées, quelques nomenclatures bien sèches, le tout enseveli sous un flot de citations qui le grossissent inutilement. Vous aviez mis au concours, Messieurs, une étude littéraire sur le théâtre contemporain, non un recueil de morceaux plus ou moins bien choisis, et vous aviez renfermé le sujet dans la période tout-à-fait actuelle de l'histoire de notre littérature dramatique. Quoique notre intention ait été de ne pas parler de la première partie de ce mémoire, puisqu'elle est en dehors du concours, nous ne pouvons cependant pas laisser passer sans la relever la phrase suivante que nous découvrons dans le paragraphe consacré à Alfred de Musset : « Malheureusement, ce n'est qu'à de » rares intervalles qu'on rencontre çà et là quelque lueur de » poésie, et le sentiment, dans le théâtre de Musset, est peu » communicatif... L'esprit se fatigue vite ; le cœur, au » contraire, est toujours avide d'émotions. Cette absence

» de sensibilité est le seul défaut qu'on puisse reprocher
» à Musset. » Quoi ! il n'y a rien pour le cœur dans les
gracieux proverbes intitulés : le *Caprice*, *Il ne faut jurer
de rien !* Quoi ! il n'y a aucun sentiment dans la ravissante
comédie *On ne badine pas avec l'amour !* Quoi ! il n'y a
aucune poésie dans le *Chandelier* ni dans la délicate
romance qui y est enchassée ! Nous ne savons pas alors
comment l'auteur entend le sentiment ni la poésie, et ses
blasphèmes ont dû faire tressaillir dans sa tombe le grand
poète des *Nuits* et de *Rolla !*

Une autre surprise nous attendait encore ; dans la conclu-
sion, nous relevons les lignes suivantes : « Meilhac et Ha-
» lévy ont donné à la comédie ce qu'Offenbach et Lecocq
» donnaient à la musique : l'esprit, la grâce et la gaîté. »

Ainsi, c'est bien entendu, Boïeldieu, Hérold, Auber
sont des écoliers qui n'ont su mettre dans leurs œuvres
ni esprit, ni grâce, ni gaîté, et il a fallu attendre, pour
pouvoir admirer ces qualités dans la musique française, la
lumineuse apparition d'Offenbach et de Lecocq ! La *Dame
blanche*, le *Pré aux Clercs*, le *Domino noir*, qui oserait citer
seulement les noms de ces œuvres surannées ? La *Grande
Duchesse* et la *Fille de M^{me} Angot*, voilà la véritable musique !

Quelques feuillets après Victor Hugo, nous avons rencontré
quatre pages sur l'*Assommoir* de M. Emile Zola, alors que
plus loin deux seulement sont consacrées à Octave Feuillet,
l'un de nos écrivains les plus distingués, dont le genre, si
l'on en croit l'auteur, « tombe souvent dans l'afféterie et
devient bientôt fastidieux. » Les œuvres de Ponsard ne
sont l'objet d'aucune appréciation ; le sujet de l'*Honneur
et l'Argent* est brièvement analysé, il n'est même pas fait
mention de *Lucrèce*, de la *Bourse*, du *Lion amoureux*, ni de
Galilée. George Sand est représentée par *François le
Champi*, rien de ses autres œuvres, pas même du *Marquis*

de Villemer, qui fait partie maintenant du répertoire courant de la Comédie-Française. Le paragraphe consacré à Théodore Barrière est aussi insuffisant ; l'auteur, après avoir signalé les *Faux Bonshommes*, passe sous silence les *Filles de marbre*, les *Brebis galeuses*, etc. qui ont autant contribué que les *Faux Bonshommes* à la réputation de l'habile dramaturge.

Si l'auteur a perdu beaucoup de temps à s'arrêter à l'époque du romantisme, qui est pourtant séparé du théâtre contemporain par un abîme, il a trop dédaigné nos écrivains actuels, et son travail ne peut donner qu'une idée bien vague de leurs œuvres et de leur talent : Emile Augier et Dumas fils, négligés d'une manière évidente, méritaient d'être traités avec plus de soins et d'être étudiés d'une manière plus complète. Nous avons encore à signaler, dans la nomenclature des auteurs, plusieurs omissions importantes que rien ne justifie : un académicien, Camille Doucet, puis Edouard Pailleron, Touroude, Félicien Mallefille, Edouard Cadol, Amédée Rolland, Louis Bouilhet, etc.

Ce qui manque surtout au mémoire n° 2, qui trahit une plume inexpérimentée, ce sont des appréciations littéraires originales sur chaque écrivain et sur ses principales pièces ; on outre, les noms sont mis les uns à la suite des autres sans qu'on ait cherché à les relier par la plus mince transition. Ces défauts ont frappé votre Commission qui a décidé que les premières récompenses seraient réservées ; mais les nombreuses recherches auxquelles a dû se livrer l'auteur ont paru mériter un encouragement, et elle vous propose de lui décerner une mention honorable avec médaille de bronze.

Conformément aux conclusions de la Commission, la Société décerne une mention honorable avec médaille de bronze à M. Henri Tiroche, de Saint-Quentin.

RAPPORT DE M. DE CATALAN

SUR LE CONCOURS DE POÉSIE

La Commission se composait de MM. G. DEMOULIN, P. BÉNARD, E. MONNIER, A. PATOUX, Ch. MAGNIER, BEAUVAIS, J. MALÉZIEUX père, A. TRÉMISOT, et DE CATALAN, rapporteur.

MESSIEURS,

Tout dans la nature nous parle poésie : le flot qui murmure, l'oiseau qui babille, la grande voix de la tempête, le souffle léger de la brise.

Sur l'aile de la muse aux mille reflets, l'esprit s'élève et le poète chante, oublieux des bruits de la terre et des exigences de la vie du monde. Soit qu'il contemple les lointains horizons aux tons harmonieux, soit qu'il décrive les scènes intimes du foyer ou les péripéties de nos luttes guerrières : tout le captive et l'inspire. Mais, hélas ! la rime rebelle se plait souvent à déjouer la pensée qui vient d'éclore et le vers se traîne incomplet, faussé ; de là, deux faces dans la poésie : l'inspiration et la facture même du langage rythmé — l'expression et l'idée.

L'une et l'autre doivent s'unir, se marier de telle sorte que de leur union naisse l'harmonie et que le charme soit double pour l'esprit et pour l'oreille.

Ainsi chante Jocelyn, et nous écoutons attendris ce doux parler de l'amour et ses rêves éphémères.

... Un enfant, s'écrie-t-il dans ses transports brûlants,

Un être qui serait elle et moi, notre image,
Notre céleste amour de terre se levant ;
Notre union visible en un amour vivant !

et plus loin :

Le jour succède au jour, le mois au mois, l'année
Sur sa pente de fleurs déjà roule entraînée,

et tant de pensées attristées ou radieuses que rehausse
encore la magnificence du cadre.

Ainsi se déroulent les *Orientales* et nous suivons hale-
tants, éblouis, les méandres du vers et le génie ailé du
poète.

Soit qu'il lance la malédiction en strophes palpitantes :

En des glaciers polis comme un tranchant de hache
Qu'il glisse et roule et tombe et tombe et se rattache
De l'ongle à leurs parois.

Ou qu'il se complaise dans la rieuse ballade de Sara :

Et la frêle escarpolette
Se reflète
Dans le transparent miroir,
Avec la baigneuse blanche
Qui se penche,
Qui se penche pour se voir.

Mais de ce flot enchanté roulant des paillettes d'or,
notre tâche nous appelle à des inspirations plus modestes.
Je l'ai dit : la rime est ardue et la langue poétique a ses
élus, ce qu'ont paru oublier certains rimeurs qui nous ont
fait l'honneur de nous adresser leurs essais poétiques.

La moisson que nous avons recueillie cette année ne
comprend pas moins de 60 pièces de vers. Il en est
vraiment que n'excuse ni l'intention tant elle est naïve, ni
la versification par trop incorrecte, et votre Commission a
dû les éliminer, sans regret, je l'avoue. En revanche, de

nombreuses pièces nous ont paru empreintes d'un véritable cachet de poésie et nous ont laissé indécis dans le classement qui devait fixer notre choix.

A vrai dire, aucune d'elles n'a un mérite supérieur, aucune ne tranche d'une façon marquée sur ses rivales, mais celles réservées ont de la fraîcheur et du style. Quelques-unes sont originales et respirent un sentiment élevé.

Jetons d'abord un coup d'œil d'ensemble sur ce long travail analytique qu'il vous a plu, Messieurs, de me confier.

Un disciple d'Epicure, c'est ainsi que l'auteur se qualifie, a défini ses goûts quelque peu anacréontiques, il est vrai, mais saupoudrés de bons vers, même de mauvais, que ne saurait relever l'apologie

Des Dieux charmants qu'Homère a peints dans ses récits.

Les larmes du poète rappellent la vie de Gilbert et ses angoisses et s'épanchent également sur Malfilâtre en très jolis vers :

Qu'on attache une fleur à sa lyre brisée,
A sa tombe oubliée une églantine d'or ;
Qu'on rappelle parfois sa mémoire froissée
Et nous serons ravi, nous qui chantons encor.

L'Orphelin mériterait une mention spéciale si n'était quelque afféterie de style d'un goût douteux :

O vents sifflez vos airs de deuil !

et d'autres vers qu'il serait inutile de rappeler.

Une pièce jointe à la précédente :

Ne me suyez pas, petits oiseaux a un charme naïf et quelques jolis passages. Dans ces compositions d'une portée peu étendue, règne un sentiment religieux qu'il y a lieu d'apprécier.

Si nous examinons le *Drame de la vie humaine*, nous

voyons que la philosophie qui en découle n'est pas sans grandeur. Le génie du bien est mis en présence du génie du mal et de cette antithèse ressortent des pensées généreuses exprimées en strophes qui appellent la cantate. Un chœur d'ensemble termine cette œuvre.

Cette pièce manque un peu de souffle poétique et n'a pu, malgré quelques vers heureux, éviter la monotonie.

L'*Ode à la France* a des allures guerrières ; elle vise à l'effet, sans doute, mais elle atteint rarement son but. La dernière strophe est très belle :

Le chêne reverdit sous le fer qui l'émonde
Et toi, marche en suivant la colonne de feu
Et va porter la croix : phare éternel du monde
Où te guide le doigt de Dieu !

N'avons-nous pas lu quelque part ces beaux vers ?

Mais, passons au *Poème de la Douleur* qui est l'œuvre d'un moraliste résumant les grandes épreuves du génie, analysant les souffrances et les amères déceptions des morts illustres : de Socrate et Sénèque à Camoëns et Galilée, du Dante au Tasse, de Jeanne d'Arc à Napoléon.

Cette épopée dont la conclusion est d'un beau style, a un caractère de moralité qu'il faut reconnaître. Elle eût été classée dans les premières sans quelques faiblesses d'expression et une trop grande abondance de détails dans un cadre restreint. On peut dire d'elle qu'elle a le défaut de ses qualités.

Petit sou s'il vous plaît est une blquette innocente, un enfantillage inspiré par un mouvement de charité louable : un petit sou s'il vous plaît !

Deux auteurs ont traité le même sujet : *la Bataille de Saint-Quentin*, et nous eussions voulu saluer ces deux patriotes qui ont écrit sur notre glorieuse défaite un récit mouvementé mais que trahit souvent l'inexpérience du

vers. L'un d'eux a trouvé dans la partie qu'il intitule le *Lendemain* des accents fiers et émus.

Un mot pittoresque à propos de la fable: *Le vieillard et la perruque*. Un vieux barbon cherchant à réparer des ans l'irréparable outrage, s'affuble de maints ornements postiches et se marie *in extremis*. La mort est sans pitié hélas !

Elle prit le vieillard et laissa la perruque !

Nous ne nous arrêterons pas à l'*Histoire de l'application de la vapeur* écrite en vers tellement libres que nous y trouvons ceux-ci à propos de Watt :

... Par ses clartés *divines*

Toute l'Académie accueillit ses *maximes*.

L'auteur a perdu là une bonne occasion d'écrire en prose un résumé technique à l'usage des écoles.

Et nous donnerons un aperçu des œuvres poétiques qui, sans avoir été couronnées, n'en ont pas moins obtenu des suffrages dont nous devons tenir compte.

D'abord une scène de mœurs prise sur le vif ; c'est l'auteur qui le dit. Cela doit être un fragment d'un ouvrage sérieux dont il ne nous est pas donné d'apprécier l'ensemble :

Connaisseur et auteur dramatique. C'est une critique originale, un paradoxe qui ne manque pas d'esprit :

Songez uniquement à plaire, à divertir,

Vous trouverez alors des palmes à cueillir ;

mais de morale point. C'est un sceptique du jour qui fronde la prétention de nos auteurs dramatiques à nous moraliser. D'aucuns disent que l'inspiration de la pièce n'est pas originale : dans le doute, accordons lui un succès d'estime.

Si la poésie des *Héros inconnus* est un peu faible, elle

indique de la part de l'auteur un cœur patriotique. Pieux souvenir de nos désastres, saluons l'idée qui l'a inspirée !

Voici une histoire de Sarrazins pleine de mouvements ; une grande bataille décrite en vers pressés, heurtés : *La rançon de Roland*. Cette composition est d'un poète aux idées chevaleresques, un de ceux qui se complaisent dans le fracas des combats, au cliquetis du fer ; empruntant un peu ici et là, à Lefranc de Pompignan, à nos poètes célèbres, leur genre descriptif et leur rythme. Son récit est dramatique, le dénouement est saisissant.

Il y a dans cette page semi-historique des imperfections certainement, mais nous n'en devons pas moins constater la saveur particulière.

Eternel sourire de la nature qu'éveille *Un rayon de soleil*. C'est l'hiver, tout grelotte : arbres, oiseaux ; le pauvre frissonne sous ses haillons ; le soleil luit et tout renaît. Voilà l'œuvre, un joli pastel, mais un peu jeune !

Certes, *Il faut tenir à la vie* et l'observateur sérieux qui développe cet axiome, a fort bien déduit les points de morale qui s'y rattachent. Sa composition est d'un cœur honnête ; elle pourrait être dite au prône et serait profitable à tous :

Tu sentiras...

Que pour aimer la vie il suffit d'être bon ;

Que le bien ici-bas est le bonheur suprême,

et ainsi de suite. Eu égard à cette saine leçon nous devons être indulgent pour quelques incorrections, voire des lieux communs par trop répétés et féliciter le versificateur de ses bons sentiments.

La Mer morte nous a laissé hésitant sur son classement. Il est certain que les tournures poétiques y abondent, mais n'est-elle pas, comme l'a dit un des membres les plus compétents de votre Commission, une imitation pâle du

Feu du ciel de Victor Hugo ? Dans cet ordre d'appréciation, il est facile d'y voir l'exagération d'un adepte trop servile du maître.

Après ce résumé succinct et peut-être un peu aride que nous avons cru devoir vous présenter autant par déférence pour les concurrents que par esprit de justice à l'égard de leurs travaux dont un grand nombre n'est pas sans valeur, nous abordons les pièces auxquelles nous vous proposons de décerner des récompenses.

La légende de la Blumlisalp est un petit tableau charmant, naïf. La fable en est peut-être un peu bien lugubre pour le cadre, mais quel joli cadre !

Jésus est venu demander l'hospitalité à Hermann, l'avare, usurier, j'ajoute Allemand (dit le narrateur), et Hermann a été sourd à sa prière. Pour le punir, Jésus, en se retirant, fait un signe et la désolation s'étend sur ses domaines ; la tourmente, déchaînée par les vallées et les monts, détruit tout sur son passage et il ne reste autour de l'avare que ruine et dévastation.

Cette poésie a le charme de la causerie ; elle est pleine de bonhomie. Ecoutez le vieillard disant à sa petite nièce :

Un long morceau de poésie
Vaut-il un gros sac de bonbons ?
J'en doute, mais ta fantaisie
Est une loi, donc, commençons.

et pour finir quelles douces et paternelles paroles :

Finir n'a rien qui m'embarrasse
Rime et cœur s'entendent ici ;
La rime veut que je t'embrasse,
Chère enfant, et mon cœur aussi.

J'avoue mon faible pour ce tableau léger, pittoresque, tracé en vers faciles qui dénotent une plume exercée et un véritable sentiment poétique.

Moins naïf et plus dans le vif de l'humanité est l'*Honneur du pauvre*. Là s'étale à nu la misère : un vieux chiffonnier aux prises avec la faim, affaissé, miné par les privations, a trouvé un trésor. Il hésite entre le désir de se l'approprier et le devoir qui lui crie de le remettre à qui de droit. L'homme exhale amèrement ses convoitises. A ce moment la cloche de l'Angelus sonne, Dieu éclaire le pauvre deshérité et l'honnêteté triomphe de la tentation. Saine et consolante morale. Malheureusement des vers négligés, un ensemble un peu prosaïque, tels sont les reproches que l'on ferait à cette histoire trop vraie, hélas !

Nous préférons de beaucoup la scène maritime écrite si chaudement : *L'Autre*. Ce petit poème a une crudité de ton, prise au sens du langage des marins, qui plaît par sa rudesse même. Pierre, le matelot, favorisé par un bon coup de filet, enjeu singulier que met à son mariage la belle Jeanne, aimée également de Pierre et de Louis, Pierre épouse Jeanne ; puis il part pour un voyage au long cours. La jeune femme est devenue mère et des années se passent : puis la douleur, la gêne, bientôt la misère. Pierre ne revient pas. Louis qui a respecté le choix de Jeanne et concentré jusque-là son amour sans se plaindre, offre, alors, le secours de ses bras à la veuve de son ami. Longtemps encore on attend, mais l'enfant grandit, il a besoin d'un appui, d'un second père et Jeanne devient la femme de Louis. Un soir :

Jeanne au pied de son lit, apprenait sa prière
A l'enfant et Louis souriait à tous deux !
Puis grave : Le pater de chaque soir pour Pierre,
Dit-il.

Hélas ! Pierre était là, à la fenêtre, sinistre apparition !

..... Le pater, je crois qu'il l'entendit
Car il se retira de la lueur rougeâtre
Et raide, sur le sol fangeux, il s'abattit !

Rien de plus dramatique que cette scène qui d'un bout à l'autre respire l'honnêteté. C'est bien là la poésie qui nous reporte à la tradition bretonne. A peine quelques mots hasardés, une tournure brusque, étrange, qui contraste avec l'ensemble, puis rien, rien que des éloges ! Nous devons cependant dire que cette pièce perd un peu de son cachet d'originalité, attendu qu'elle paraît avoir été tirée d'une nouvelle d'un des poètes les plus célèbres de l'Angleterre, M. Tennyson, nouvelle empreinte d'une haute moralité qui a pour titre : *Enoch Arden* et que l'on considère comme un chef-d'œuvre du genre.

Le poète qui nous a donné l'*Incendiaire* a un talent incontestable. Son récit est sinistre, le dénouement est d'un bel effet. Est-ce le choix du sujet ou quelques réminiscences qui rappellent des pièces déjà couronnées et accusent un genre par trop exclusif, si intéressant qu'il soit, qui l'ont fait rejeter au second plan. Je ne sais, mais je dois enregistrer l'opinion favorable dont l'*Incendiaire* a été l'objet et féliciter l'auteur, sinon de son drame lugubre, du moins de sa versification facile et parfois brillante.

Parlez-moi du *Vieux garçon* ! Voilà de la bonne imitation de Boileau, de la philosophie toute ronde et de bons conseils donnés aux célibataires :

Quel métier disais-tu....

s'exclame un ami au vieux garçon en lui rappelant le temps de la milice :

Etre là sans répit à sa tâche attelé,
Aux ordres d'un rustaud au gros ventre, ou pelé ;
Tourner à droite, à gauche, à toutes les allures ;
Braver les fluxions, les rhumes, les foulures,
Le tout pour émarger au taux dont ferait fi
Le fils d'un charcutier dans la graisse confit !

et tu te plains aujourd'hui que tu es riche et libre (ajoute le sermoneur) :

Rien n'est bien, rien n'est bon, tout t'agace, t'irrite ;
Ton voisin que l'on dit un homme de mérite,
Est un sot important ! gourmés, communs, épais
Sont et l'instituteur et le juge de paix !
Le vieux curé Génoin est d'humeur difficile !
Le maire est un benêt, l'adjoint un imbécile !

suivent des reproches d'oisiveté, des gourmandes humoristiques, un franc parler entraînant.

Et cette conclusion :

Il n'est plus qu'un moyen, qu'un seul et celui là
Radical, héroïque ! en deux mots le voilà :
Prendre femme !

Très bonne étude, tous nos compliments à l'auteur !

Un habile rimeur, un causeur aimable, plutôt conteur que moraliste, nous a envoyé des fables qui ont été généralement appréciées. L'analyse en serait longue ; je ne puis mieux faire que de vous offrir la fleur du recueil :

LE LIMAÇON

Un limaçon, en rampant sur la terre,
Parvient au pied d'un arbre et se dit aussitôt :
En tous lieux on me fait la guerre
Je vais monter, monter si haut
Qu'au sommet je ne craindrai guère.
Il se met en travail, avance lentement
Et la bienfaisante nature
Lui prodigue, chemin faisant,
Feuilles et fruits pour nourriture.
Après bien des efforts le brave limaçon
Arrive au faite avec émotion.
De là, braquant son double télescope
Il est tout ébahi de l'immense horizon
Qui loin de lui se développe.

Que l'élévation, se dit-il, a d'appas !

Mais pendant qu'il est en extase,

Un coup de vent le précipite à bas,

Et sans pitié le jardinier l'écrase.

Au faite des grandeurs, parfois l'ambitieux

En rampant parvient non sans peine,

Mais ce poste est bien périlleux :

La fortune est changeante et la chute est prochaine.

De ce genre léger de la fable au tour facile, au moins en apparence, où il est souvent si peu aisé de rester simple, nous passons aux *Oiseaux envolés*, ravissante page de sentiment. Je détache quelques plumes de ces jolis oiseaux :

O mères !....

Vous l'avez vu....

Cet être dont la voix caline ose tout dire

Et qui fait du bonheur rien qu'avec un sourire.

Vous l'avez vu mutin....

Et régner, blond despote, en empruntant vos armes :

Des baisers pour séduire et pour vaincre... des larmes.

.

Puis, vous vous souvenez de l'heure solennelle

Où près du gai lutin à vos gestes rebelle,

Grondeuses et pourtant tremblant déjà pour lui,

Vous le vîtes peureux, chancelant, sans appui,

Tenter comme à regret un effort méritoire

Et riant et pleurant dans sa grande victoire,

Prendre, avant son baiser, le hochet merveilleux

Que vous avez longtemps fait briller à ses yeux.

Puis viennent les regrets, la sombre tristesse de la mère à laquelle Dieu a ravi son premier enfant et au milieu de ce deuil maternel, le poète a jeté des pensées plus légères :

O contraste poignant ! dans les jeunes ramures

Qu'un zéphyr embaumé remplit de longs murmures,

Toute branche a son nid, tout nid son gai concert

Et les papillons blancs, fleurs vivantes de l'air,

Frôlent sur les lilas de blonds essaims d'abeilles.

Sensibilité, poésie, tendresse, tout dans cette élégie, écrite avec le cœur, nous paraît attrayant et gracieux.

Nous arrivons enfin à la perle de notre écrin : *Iseult de Joux*. Permettez-moi, Messieurs, de vous lire encore quelques vers, les derniers, pour ne pas abuser de votre bienveillante attention. Ceux-ci ne pourraient que perdre à l'analyse.

Iseult de Joux n'est pas sans défaut, je le sais ; la fable est écourtée, le sujet n'est qu'effleuré, mais qu'importe ? Nous lisons et nous sommes charmés.

Oyez le prologue de ce noir fabliau tout pailleté de paquerettes et de rosée :

Quand au retour d'avril les brises attiédies
Passent dans le ciel bleu pleines de mélodies,
Quand la fleur de Rousseau s'étoile au fond des bois,
Dans votre Paris noir de pluie et de bruine
Ne regrettez-vous pas, ô ma belle cousine,
Les agrestes splendeurs de nos monts franc-comtois ?

.

Ne regrettez-vous pas, lorsque l'aube s'allume,
Le torrent irrigé qui bouillonne et qui fume
Mélant sa grande voix aux chansons des pasteurs,
Et le frémissement des sombres sapinières
Résonnant, orgue immense, à l'heure où les bruyères
S'emperlent de rosée et jettent leurs senteurs ?

Puis, ce portrait du farouche baron :

Je vous le dis, par Notre-Dame !
C'était un sire au cœur infâme
Que Tristan, haut baron de Joux !
Il était dur, inexorable ;
On le disait cousin du diable,
Grand chasseur d'hommes et de loups.

On le craignait comme un vampire
Et ne pouvant que le maudire
Tout bas ses vassaux gémissaient.

A lui dîmes et redevances,
Et chaque jour à ses potences
Sans rebec les manants dansaient.

Peut-on, d'un autre côté, mieux peindre Yseult la fille
au cœur de pierre ?

Le vieux sire, contraste étrange,
Avait une fille au front d'ange,
Iseult, la vierge aux yeux si doux
Que les trouvères disaient d'elle
Que c'était une tourterelle
Eclore en un nid de hiboux !

Toute cette pièce serait à citer. Gontran, le jeune
pâtre, l'enfant chéri de la vieille Claudie, aime Iseult et
va planter le mai sous le balcon de la châtelaine.

Oh ! la jolie chanson que fredonnent les jeunes gars
en ce jour de fête !

Allons fleurir nos amoureuses.
A nos belles offrons le mai ;
Que par nos musettes joyeuses
Leur réveil soit charmé !

Mais apparaît le baron qui

.... donna pour potence
Le plus bel arbre en fleur au gentil chevrier.

Que dire de la douleur de Claudie, de sa rage impuis-
sante. Elle se vengera de ce crime impie. Le sire de Joux
est surpris en chasse par un orage épouvantable. La belle
Iseult, la dédaigneuse, qui est à ses côtés, est brusquement
séparée de lui pendant la tourmente. En vain Tristan
fouille la profondeur des bois et fait retentir les échos de
ses plaintes, nul ne peut découvrir Iseult :

A l'aube, on la trouva sans vie, étranglée.

Terrible, hérissée, ainsi qu'une sorcière
Apparut la Claudie et, blême, elle rugit :
Qu'as-tu fait de mon fils, oh ! m'entends-tu, maudit ?

Je le répète, le drame *d'Iseult* aurait pu prendre un plus grand développement et s'accroître d'une façon plus saisissante à partir du moment où la vieille Claudie voit périr son enfant bien aimé ; le caractère *d'Iseult* est par trop effacé, mais l'auteur n'a voulu, sans doute, qu'esquisser les tons noirs du récit sans trop s'appesantir sur la partie dramatique de son œuvre. Ne voyons de lui que la grâce du style, le vers léger et ce brio qui sied si bien à la légende. Ne nous attardons pas à la critique. Il est si doux d'être indulgent aux choses de l'esprit et de se plier dans la mesure de l'honnêteté et du beau, aux capricieuses rêveries du poète !

Fêtons sans réserve nos lauréats et exprimons nos sentiments sympathiques à la longue pléiade de nos correspondants — jusqu'au revoir, nous l'espérons.

Votre Commission, Messieurs, pensant qu'il n'y a pas lieu de décerner un premier prix de poésie, vous propose d'accorder les récompenses suivantes :

Un deuxième prix, avec médaille de vermeil, à la pièce :
Iseult de Joux ;

Un troisième prix, avec médaille d'argent, aux *Oiseaux envolés* ;

Et des mentions honorables, avec médailles de bronze, grand module, aux pièces ci-après :

L'Incendiaire ;

L'Autre ;

La légende de la Blumlisalp ;

Le vieux Garçon ;

Recueil de Fables ;

L'Honneur du Pauvre.

Conformément aux conclusions de la Commission, la Société décerne :

Un deuxième prix, avec médaille de vermeil, à M. Louis Mercier, à Besançon, lauréat des Jeux Floraux, auteur de *Iseult de Joux* ;

Un troisième prix, avec médaille d'argent, à M. Antoine Camus, à Paris, lauréat des Jeux Floraux, auteur de *Oiseaux envolés* ;

Des mentions honorables avec médailles de bronze, grand module, à :

M. Achille Millien, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre), auteur de *l'Incendiaire* ;

M. A. Chabert, à Paris, auteur de *Un vieux Garçon* ;

M. H. Comignan, à Meaux, auteur de *L'Autre* ;

M. Paul Guerrier, à la Ferté-Bernard (Sarthe), auteur d'un *Recueil de Fables* ;

M. Alcide Genty, à Orléans, auteur de *La légende de la Blumlisalp* ;

M. Grandjean, sous-lieutenant au 87^e de ligne, à Saint-Quentin, auteur de *L'Honneur du Pauvre*.

SCIENCES

LES MALADIES CONTAGIEUSES EN GÉNÉRAL

ET LES AFFECTIONS CHARBONNEUSES EN PARTICULIER

CONSIDÉRÉES AU POINT DE VUE DE LA NATURE DU VIRUS

Par M. GARCIN, membre titulaire.

I

De tout temps, les maladies épidémiques et contagieuses ont existé et exercé des ravages plus ou moins grands sur l'homme et les différentes espèces animales. Ces maladies, qui se transmettent d'un individu malade à un individu sain de la même espèce ou d'espèce différente, à l'aide d'un principe qui a reçu le nom de virus, offrent toutes des caractères différents qui, incontestablement, procèdent de la nature même de ce virus.

Ces maladies se divisent naturellement en deux groupes ou genres : les unes, que nous qualifierons d'exotiques parce qu'elles nous arrivent d'Orient, telles que le choléra, la peste, le typhus, la peste bovine, la clavelée, ne séjournent pas chez nous ; ce sont des oiseaux de passage qui

se montrent tout à coup, se propagent par la contagion, font un certain nombre de victimes, et disparaissent ensuite sans laisser d'autres traces de leur passage, que les pertes qu'elles ont provoquées ; — les autres que, nécessairement, nous qualifierons d'indigènes, telles que la morve, la variole, le charbon, etc., etc., ne quittent jamais le pays : elles sévissent pendant un certain temps dans une contrée, en disparaissent ensuite pour revenir plus tard faire de nouvelles victimes ; mais toutes se montrent dans les vallées, la plaine et les montagnes, et c'est principalement à la belle saison qu'elles font le plus de ravages.

Quelle est donc la nature de ces maladies, ou plutôt, qu'est-ce que le virus qui en serait la cause ? Se forme-t-il spontanément sous l'action de causes particulières, ou se trouve-t-il tout formé dans la nature ? — Les auteurs déclarent généralement que le virus est un agent inconnu dans sa nature ; on trouve dans le dictionnaire de Nysten (édition de 1878), la définition qui suit : « On donne le nom de virus aux substances organiques d'une humeur quelconque ayant subi, par catalyse isomérique, une modification telle que, sans que les caractères physico-chimiques soient notablement changés, elles ont pris la propriété de transmettre la modification acquise aux substances organiques avec lesquelles elles sont mises en contact. » — Cette définition ne nous paraît pas admissible, par la raison que l'organisme dont il s'agit n'étant pas vivant, ne pourrait, introduit dans l'économie animale, résister à l'action du suc gastrique ni au mouvement de décomposition et de recombinaison auquel l'ensemble de tout être vivant est soumis, et partant, se reproduire indéfiniment et passer dans un autre organisme pour y développer une maladie semblable à celle qu'il a provoquée et de laquelle

il émane. Il ne pourrait donc, en tant qu'agent morbifique, exercer qu'une action locale et disparaître ensuite, ainsi que le font les poisons et les venins. Il est donc probable, et c'est notre pensée, que le virus est un être organisé et vivant, puisqu'il se reproduit indéfiniment ; s'il est vivant et si, ainsi que le démontrent les faits, la génération spontanée n'existe pas, il n'a pu se former de toutes pièces dans l'organisme où sa présence constitue une maladie. Déjà, M. Chauveau a démontré que dans chaque matière virulente, il y a une partie *amorphe* inactive et une partie *figurée* qui, seule, jouirait de la faculté de propager la maladie ; et MM. Davainne et Pasteur ont, d'un autre côté, péremptoirement démontré l'existence des bactéri-dies et des vibrions dans le sang des malades charbonneux et septicémiques. Le virus est donc un être organisé et vivant (microzoaire ou microphyte) qui s'introduit dans l'économie d'une manière quelconque pour s'y multiplier. D'où il faut tirer cette conséquence que les maladies contagieuses sont des maladies parasitaires.

Certes, nos moyens d'investigation ne nous permettent pas encore d'affirmer, par des faits objectifs, tout ce que nous avançons ici ; mais, à défaut de ces preuves qui ne se feront pas longtemps attendre, nous aurons recours à l'analogie. Avant que l'on eût découvert l'acare, on trouvait des causes pour expliquer la présence de la gale et sa propagation, et tant que les recherches microscopiques n'ont pu démontrer que le coenure cérébral du mouton et le ver rubané du chien sont deux phases de l'existence d'un même individu, on a cherché, par des moyens divers, à expliquer la présence du coenure dans la boîte craniennne du mouton. Enfin, si le phylloxéra et l'oïdium étaient assez petits pour échapper à nos sens, nous nierions encore la cause de la maladie de la vigne, celle du raisin et celles

plus nombreuses encore dont les végétaux sont victimes.

Les recherches microscopiques ont déjà démontré que les infiniment petits sont très nombreux, qu'il y a chez eux, comme chez les grandes espèces une multiplicité considérable de genres, de races et de variétés. Van Bénéden, en nous faisant connaître les mœurs et les habitudes d'un grand nombre d'entre eux, dit que la plupart ont besoin de plus forts qu'eux pour parcourir leur existence. En effet, les infiniment petits ont deux manières d'être dans le cours de leur vie : ils sont libres ou logés ; à l'état de liberté, ils occupent les eaux, la terre, les plantes et l'air ; dans ce dernier cas, ils font partie constituante des effluves et des miasmes, et, quand ils sont logés dans un organisme quelconque, ils s'y multiplient, et leur présence constitue une maladie dont les caractères pathologiques démontrent les modifications qu'ils apportent dans les fonctions physiologiques. Enfin, l'animal, de même que le végétal, peuvent, au même instant, être habités par plusieurs sujets appartenant à des espèces différentes ; l'olivier, par exemple, peut souffrir du *Coccus*, cochenille qui attaque les arbres spéciaux au climat méditerranéen (orangers, figuiers, oliviers), et se nourrit de leur sève ; *l'hylérinus oleæ* se nourrit de la moëlle des jeunes bourgeons, *la tineæ oléalla* se nourrit de la feuille ; il en est encore un autre dont le nom m'échappe, qui se nourrit de l'amande intérieure de l'olive, mais le plus redoutable de tous les insectes, c'est le *dacus oleæ* qui ronge la pulpe de l'olive.

Nous avons dit que parmi les infiniment petits, il en est qui, à une époque de leur existence, font partie constituante des effluves et des miasmes. C'est en effet ce que pensaient Varron, Columelle, Vitruve, de Kirken,

de Lange et Lancisy. Cette croyance fut plus tard sanctionnée par quelques chimistes qui découvrirent dans les effluves une matière organique particulière soluble dans l'eau, et par M. de Gasparin qui, en ayant recueilli une certaine quantité en condensant l'humidité contenue dans cette rosée, en frictionna des moutons, leur en fit boire, et vit alors l'hydrohémie se développer sur eux. M. le docteur L. Gigot (de Levron), ayant fait passer à l'aide d'un aspirateur de grandes quantités d'air marécageux à travers l'acide sulfurique parfaitement pur, et ayant examiné celui-ci au microscope, y a reconnu des fragments de végétaux (feuilles, fibres, cellules), des grains de pollen, des débris d'animalcules ; enfin, M. Pasteur ayant aussi recueilli et analysé les poussières impalpables et animées de mouvements giratoires, qui se trouvent en suspension dans l'air, a reconnu qu'elles étaient formées en partie d'éléments minéraux, en partie d'éléments organiques, et parmi ces derniers, il a constaté la présence de nombreux germes d'organismes inférieurs, végétaux et animaux microscopiques ou de ce qu'on a appelé avec justesse des microphytes et des microzoaires.

Ces infiniment petits, dont l'existence ne peut plus être révoquée en doute, ne sont pas cosmopolites ; chaque espèce occupe une région du globe qui convient à sa nature ; aussi, la position géographique et topographique des lieux, la constitution géologique du sol et son altitude influent-ils considérablement sur la nature de ses habitants. C'est ainsi que le delta de trois grands fleuves est le berceau de trois grandes maladies pestilentiellles ; le delta du Nil est le berceau de la peste, celui du Gange fait naître le choléra et le delta du Mississipi est la source de la fièvre jaune ; la peste bovine règne en permanence dans les steppes de la Russie et de la Hongrie ; enfin, le char-

bon, la morve, la rougeole et beaucoup d'autres n'abandonnent jamais l'Europe.

Un fait digne d'attention, c'est que le principe virulent (microzoaire ou microphyte) des maladies exotiques ne vit pas en liberté dans notre pays : aussi n'y est-il pas transporté par les vents ; il faut qu'il soit logé chez l'homme ou chez un animal quelconque, ou même renfermé dans quelque chose qui le garantisse de l'action du nouveau milieu dans lequel il se trouve, pour qu'il puisse parvenir jusqu'à nous. Arrivé dans une localité donnée, il y fait quelques victimes par contagion et disparaît ensuite. C'est ce qui s'est présenté à Saint-Quentin en 1865 : le choléra n'existait pas dans cette ville ; Madame B... qui, jusque-là, avait joui d'une bonne santé, fut tout à coup, et sans signes précurseurs, prise, le 9 novembre, au matin, de diarrhée, puis de vomissements ; elle ne se décida à envoyer chercher un médecin que dans l'après-midi, lorsque les symptômes cholériques étaient déjà bien caractérisés. M^{me} B. succomba le lendemain 10 novembre dans la matinée. La cause de cette maladie fut attribuée à l'ouverture de colis de marchandises venant de Marseille (1).

M. le docteur Briquet dit, dans son rapport à M. le ministre de l'agriculture et du commerce, sur les épidémies de l'année 1875 : « Il est un fait aussi général que le précédent, qui prouve que les variations d'intensité qu'offre dans sa course, chaque épidémie, dépendent d'autre chose que de la nature du sol.

» Généralement, quand une épidémie de choléra pénètre dans un pays, elle y acquiert rapidement son maximum d'intensité, puis elle va graduellement en décroissant à mesure qu'elle avance dans ce pays, en allant en quelque

(1) Voir le procès-verbal du Conseil d'hygiène et de salubrité de Saint-Quentin (séance du 11 novembre 1865).

sorte en s'usant, et au moment où elle va finir, elle a alors son minimum d'intensité ; et cependant les diverses natures du sol d'une contrée quelconque ne varient pas assez pour expliquer les différences : ainsi en a-t-il été dans l'épidémie qui a régné en France en 1849 et qui a marché régulièrement du Nord au Midi.

» Les cinq premiers départements atteints ont eu entre le quart et le cinquième de leurs communes visité par le fléau avec une mortalité de 0,95 pour cent.—Les cinq départements atteints vers le milieu de l'épidémie ont eu le vingtième de leurs communes et une mortalité de 0,33. — Enfin, les cinq départements atteints les derniers, le 4/100^e de leurs communes et une mortalité de 0,04 pour cent.

» Tout indique donc que les épidémies de choléra, hors de l'Inde sont gouvernées par autre chose que par la nature du sol. » Or, ces faits contiennent incontestablement la preuve de ce que nous avons avancé, à savoir, que le principe virulent (microzoaire ou microphyte) des épidémies exotiques, ne peut vivre chez nous à l'état de liberté. Toutefois, un fait récemment publié par notre confrère et ami, M. Félizet, d'Elbeuf, et c'est le seul de ce genre que nous connaissions, semble démontrer que le virus des maladies exotiques peut se conserver chez nous dans certaines conditions : en effet, deux vaches pâturaient tous les jours, depuis plusieurs années, sans être incommodées, sur un sol sableux calcaire où avaient été enfouis, à 1^m 50 de profondeur, des bêtes mortes du typhus, en 1871 ; mais en 1877, au moment où des ouvriers remuaient la terre de la fosse, l'une d'elles vint, à plusieurs reprises, flairer la terre soulevée : peu de temps après, la peste se déclare sur cette bête et la fait mourir. Sa compagne, qui n'était point venue sur la fosse, s'est toujours bien

portée. On a remarqué que la terre soulevée en 1877, à l'endroit de la fosse, était plus boueuse que celle du sol voisin.

Les virus des maladies contagieuses indigènes se conservent indéfiniment en liberté chez nous : malheureusement, on ne connaît pas toujours les lieux qu'ils occupent, et les conditions qui sont nécessaires à leur conservation. Nous trouvons, dans l'ouvrage de M. Becquerel, deux faits qui témoignent de la longévité de ces virus, en même temps qu'ils démontrent la force de résistance qu'ils opposent aux agents chimiques : « Le fossoyeur de Chelwod, dans le comté de Sommerset, ouvrit, le 30 septembre 1752, le tombeau d'un homme mort de la variole et inhumé depuis 30 ans ; la bière qui le renfermait était de chêne et bien conservée ; l'ouvrier en perça le couvercle avec sa bêche : aussitôt il s'éleva dans l'air une puanteur telle que le fossoyeur n'en avait jamais ressenti de pareille. Parmi les nombreux assistants, quatorze furent atteints de la variole au bout de quelques jours et la maladie s'étendit dans toute la contrée.

» Une dame qui avait succombé à la variole fut inhumée dans une église ; le monument qu'on lui érigea ne put être terminé que l'année suivante. Pour le construire, il fallut déplacer la pierre qui couvrait le cercueil ; celui-ci était de plomb et seulement à un pied de profondeur de la surface du sol ; il fut entamé dans cette manœuvre, et il en sortit aussitôt une vapeur fétide, qui fit mourir sur le coup un des ouvriers maçons ; diverses personnes s'évanouirent, et l'architecte Lory, qui était présent, et auquel on doit les détails de cet événement, fut atteint de la variole. » — GUÉRARD (*Thèse de concours*).

On ignore encore la durée du temps pendant laquelle

le virus morveux peut vivre en liberté et les conditions qui, en cet état, sont nécessaires à son existence ; mais on sait que si la morve est contagieuse d'un animal malade à un animal sain, celui-ci peut la contracter en habitant pendant quelque temps seulement le local précédemment fréquenté par des morveux et abandonné depuis plusieurs années.

Il y a une quarantaine d'années, on était encore habitué à voir chaque régiment de cavalerie traîner à sa suite un certain nombre de chevaux morveux. C'était une règle à laquelle nos régiments semblaient être fatalement condamnés ; cette maladie se montrait aussi sur les chevaux de nos exploitations rurales, et tous les moyens employés pour l'éviter ou pour s'en débarrasser, restaient trop souvent sans résultat favorable. Cet état de choses changea cependant dès que l'administration de la guerre eut prescrit l'abandon des anciennes écuries et que les incendies eurent fait disparaître de nos communes rurales les habitations insalubres où pullulaient les germes d'une foule de maladies. En effet, depuis une vingtaine d'années, la morve était devenue très rare dans nos régiments de cavalerie et dans nos campagnes ; mais depuis qu'en 1870 et 1871 des chevaux morveux de l'armée allemande ont fréquenté nos écuries civiles et militaires, cette maladie a reparu avec une certaine intensité sur nos chevaux. En 1871, les écuries de M. B..., cultivateur à V..., furent encombrées par des chevaux prussiens ; en 1873, et sans cause connue, la morve se montre sur quelques chevaux de la ferme : on les abat en 1874 ; deux ans après, en 1876, deux poulains, l'un de deux ans et l'autre de trois, nés et élevés dans la ferme, de laquelle ils ne sont jamais sortis, sont placés dans l'écurie précédemment occupée par les morveux abattus en 1874 : ils

deviennent morveux à leur tour et sont abattus en 1877.

Ainsi, semblable au grain de blé qui, après avoir séjourné pendant plusieurs siècles dans un sarcophage, germe, végète et fructifie aussitôt son arrivée dans un milieu favorable à la germination, le principe virulent des maladies contagieuses se réveille, après un long sommeil, dès qu'il est incorporé dans un organisme vivant.

Enfin, les virus étant des êtres organisés vivants et la génération spontanée une chimère, il faut admettre que les maladies contagieuses existent depuis l'apparition des êtres organisés sur la terre, ce dont devraient se pénétrer les hétérogénistes.

II

Les maladies charbonneuses, dont nous allons nous occuper, sont virulentes et contagieuses ; elles existent aussi depuis l'origine des choses ; cependant, malgré leur ancienneté, ce ne serait guère que depuis la fin du XVII^e siècle qu'elles auraient été remarquées et étudiées en Italie et dans le midi de la France ; elles ont, depuis, visité la Bourgogne, la Franche-Comté, la Lorraine, la Champagne, l'Auvergne, l'Orléanais dont dépend la Beauce, puis le département de l'Aisne où nous les avons plus spécialement étudiées.

Leur marche vers le Nord de la France s'est opérée lentement et sans direction déterminée, car certaines localités sont restées indemnes alors que la maladie sévissait avec violence dans tout leur voisinage. D'après une enquête ouverte il y a une douzaine d'années par le docteur J. J. Guipon, médecin en chef des hôpitaux de Laon, les dé-

partements du Nord, de la Somme, du Pas-de-Calais, et la région nord de celui des Ardennes, ne connaissaient pas la maladie à cette dernière époque. On a dit et répété qu'elles se sont souvent montrées dans les années d'inondations suivies de sécheresses, dans des endroits où existent des étangs, des marais ; dans ceux à sous-sol argileux, calcaire, schisteux, argilo-calcaire ; mais, d'après nos observations, on les rencontre indistinctement, quelle que soit du reste la nature du sol, dans les vallées, la plaine et les montagnes.

La cause de leur développement a été l'objet d'opinions diverses ; les uns, l'ont trouvée dans l'usage de foin provenant de certaines prairies basses ou marécageuses ; d'autres, dans les fourrages artificiels : le trèfle, la luzerne, etc. ; celui-ci l'a attribuée à des aliments trop succulents, celui-là à une nourriture insuffisante, composée d'aliments altérés, moisiss, vaseux ; en un mot, autant d'auteurs qui ont traité la question, autant d'idées qui ont été avancées ; les miasmes, les effluves n'ont pas été oubliés ; enfin, M. Place l'attribue à la présence de cryptogrammes sur certains fourrages ; quoi qu'il en soit, ce sont généralement les fourrages sur lesquels pèsent les plus nombreuses accusations. On serait probablement resté encore fort longtemps dans cette incertitude, si quelques esprits élevés, à la tête desquels nous placerons M. Pasteur et M. Davaine¹, n'avaient sacrifié leur temps et leur santé à la recherche de la vérité. L'induction, l'analogie et l'observation des faits, ont pu conduire et soutenir le courage de ces savants expérimentateurs, mais c'est grâce au microscope, ce précieux instrument, qu'ils ont pu déchirer le voile qui nous cachait le monde des infiniment petits, dont la connaissance intime éclairera d'un nouveau jour la question qui nous occupe. Déjà la lumière est faite sur ce point : on sait

que le principe virulent des affections charbonneuses consiste en un animalcule infiniment petit, auquel on a donné le nom de *bactéridie*, et dont la présence dans l'économie animale constitue la maladie et provoque la mort.

Le principe virulent du charbon, représenté par cet animalcule, est fixe et non volatile ; ses moyens de propagation sont : 1° les animaux contaminés qui le transportent au loin ; 2° les rivières qui le sèment sur leur passage ; 3° le fumier de ferme qui le porte dans les champs.

Par les animaux contaminés. — Quand un troupeau est atteint de sang de rate, le propriétaire, pour s'en débarrasser, le vend à un marchand ou le fait conduire au loin, dans un pays où la maladie n'existe pas et où elle est inconnue. Là, les malades ne recevront aucun soin, la maladie parcourra rapidement toutes ses périodes, et les bêtes une fois mortes, on enfouira les cadavres plus ou moins profondément dans le champ sur lequel on sèmera bientôt des plantes fourragères. Si la nature du sol le permet, la bactéridie, qui constitue le principe virulent du charbon, semblable au phylloxéra qui abandonne les racines de la vigne pour monter sur la tige et les branches du végétal, la bactéridie, dis-je, quoique privée de mouvements volontaires (elle est alors à l'état de corpuscule germe), mais poussée par une force quelconque, sortira de sa retraite pour monter se fixer sur les plantes qui, plus tard, seront consommées sur place ou à l'étable, par des animaux qui, fatalement deviendront charbonneux à leur tour. N'est-ce pas ainsi, du reste, que se passent les choses pour le tournis ? n'est-ce pas en mangeant l'herbe sur laquelle le chien a déposé le proglottis du *toenia* que le mouton et le bœuf s'inoculent le *coenure* ?

Ainsi c'est par le transport des malades que la maladie

se transporte au loin, et c'est par sa sortie de la fosse et son dépôt sur les végétaux, que le microbe charbonneux fait de nouvelles victimes.

Par les rivières. — Les rivières concourent aussi à la propagation de la maladie : c'est quand elles reçoivent les débris des cuirs et des peaux provenant de bêtes charbonneuses, que leur abandonnent les mégisseries, les tanneries et tous les établissements du même genre. Dans ce cas, c'est encore sur les plantes fourragères, quelle que soit leur nature, qui se trouvent sur les berges et sur les terrains avoisinant les rivières, que le petit parasite va attendre sa victime. Nous ferons remarquer ici que l'homme qui ne consomme les végétaux qu'après leur avoir fait subir une certaine préparation ne devient charbonneux que quand le virus lui est inoculé.

Par le fumier des fermes. — Le fumier devient le véhicule du virus charbonneux quand on lui abandonne les cadavres des bêtes mortes de cette maladie ; inutile de dire que cette voie conduit encore le parasite sur le végétal qui deviendra poison.

Nous avons consulté les différents rapports officiels qui ont traité cette question, et nous avons constaté que les faits qu'ils signalent, de même que ceux que nous avons recueillis dans notre pratique, témoignent en faveur de la nouvelle théorie. En effet, sur les montagnes de l'Auvergne, où le sol est calcaire, la maladie fait tous les ans de nombreuses victimes, parce que les bêtes qui y meurent du charbon sont immédiatement dépouillées et enfouies sur place, et que les plantes qui poussent sur ces fosses donnent le charbon aux bestiaux qui en mangent, qu'ils les consomment sur place ou à l'étable. M. Delfour, qui possède l'une des vacheries les plus considérables des montagnes de l'Auvergne, a déclaré que, depuis qu'on a pris le soin, à sa mon-

tagne, d'enfouir les cadavres des bêtes mortes dans une sorte de cimetière entouré de murailles, la maladie a beaucoup diminué et presque cessé. De pareils faits se sont montrés dans d'autres localités fréquentées par la maladie, dans la Beauce notamment; mais désirant ne pas multiplier les répétitions, nous nous bornerons à signaler ici ceux que nous avons observés dans le département de l'Aisne.

1^{er} Fait. — En 1852, M. M..., cultivateur à C..., avait deux troupeaux de moutons; le sang de rate existait sur l'un et non sur l'autre. M. M... change les bergers de troupeau, laissant les bêtes à leur place dans les champs. La maladie continuant à sévir sur le même troupeau, sans se montrer dans l'autre, on remet chaque berger à la tête de son troupeau, et on change les animaux de place: immédiatement la maladie passe d'un troupeau à l'autre. Malheureusement, les bergers enfouissaient les cadavres des bêtes charbonneuses partout où elles succombaient, dans les champs et même dans la cour de la ferme, aussi la maladie prit de telles proportions dans cet établissement, qu'on ne peut plus aujourd'hui continuer l'élevage du mouton; on la voit encore, mais rarement, sur les bœufs et les vaches de l'exploitation, alors qu'elle est presque inconnue chez M. G... son plus proche voisin.

2^{me} Fait. — Vadencourt est une ferme séparée de la commune de Maissemy par la vallée de l'Omignon. Le sang de rate, resté inconnu dans cette ferme jusqu'en 1858, se montre tout-à-coup sur un troupeau de moutons récemment achetés. Le propriétaire, M. Mascret, ne connaissant pas la maladie, ni le danger auquel il était exposé, laissa son berger enfouir les cadavres des bêtes mortes du charbon dans un sol destiné à recevoir des plantes fourragères; à partir de cette époque, et pendant plusieurs années suc-

cessives, la maladie fit, tous les ans, un certain nombre de victimes. Ce n'est que depuis bientôt dix ans, c'est-à-dire depuis que l'on a pris la détermination de jeter les cadavres dans un puits à marne très profond, et de vendre les troupeaux dès l'apparition de la maladie, que le sang de rate a cessé de sévir à Vadencourt ; il ne s'est jamais montré sur les autres troupeaux de la commune.

3^{me} Fait. — La rivière d'Oise a sur sa rive gauche, à Ribemont, plusieurs ateliers de tannerie où l'on travaille les cuirs et les peaux de toute provenance ; parmi ces dépouilles se trouvent nécessairement celles des bêtes charbonneuses. Cette rivière débordant plus ou moins à peu près tous les ans, transporte sur les berges et sur les terrains environnants, le principe virulent contenu dans les détritrus que leur abandonnent les tanneries. Aussi voit-on les maladies charbonneuses se montrer à peu près tous les ans dans le canton de Ribemont, uniquement sur la rive gauche de l'Oise et plus spécialement en aval de cette commune. Nous nous sommes assuré que de semblables faits se montrent fréquemment sur les bords de la Serre. Les affections charbonneuses étaient communes chez l'homme et les animaux dans le canton de Crécy, arrondissement de Meaux, alors qu'un certain nombre de mégisseries, de tanneries et de lavoirs publics, existaient dans ce pays, mais ces maladies y sont devenues très rares depuis la disparition de la plupart de ces industries.

4^{me} Fait. — En 1854, l'Oise déborda plusieurs fois à la suite de pluies abondantes ; redoutant les conséquences que cet état de choses pourrait avoir pour la santé des animaux que l'on abandonne dans la prairie aussitôt après la coupe des foin, je proposai à la Société académique de Saint-Quentin de demander à M. le Préfet si, en prévision des maladies que pourraient provoquer sur les animaux

les grandes inondations de l'année, il ne serait pas opportun de supprimer temporairement ou définitivement l'usage du parcours et de la vaine pâture qui existe encore dans la vallée. La demande fut adressée à M. le Préfet qui en référa au Comice agricole de Saint-Quentin. Les membres du bureau de cette société décidèrent qu'un repas de fourrage sec distribué aux animaux avant de les lâcher dans la pâture, suffirait pour conjurer le mal. Les chaleurs de l'été furent peu intenses ; cependant, à l'automne suivant, les journaux signalèrent plusieurs cas de charbon.

Ces faits démontrent que le principe virulent pénètre l'organisme en passant par les voies digestives, mais les voies respiratoires se prêtent aussi quelquefois au passage de l'ennemi. En effet, nous trouvons dans un remarquable mémoire de notre confrère M. Garreau, publié dans le *Recueil vétérinaire* de l'année 1871, page 818, que, en 1840, au mois de juin, le sang de rate se montra dans le troupeau des bêtes à laine de M. P...; que ce propriétaire désirant le changer de place pour arrêter les progrès du mal, le fit conduire dans le domaine de son ami, M. B... Pendant l'émigration, qui dura trois semaines, vingt bêtes périrent et furent enfouies sur place, peu profondément ; le troupeau malade étant rentré chez son propriétaire, M. B... fit labourer le sol où avait parqué le troupeau malade et dans lequel se trouvaient enfouis les cadavres des bêtes mortes ; quarante-neuf jours après, les deux chevaux qui avaient été attelés à la charrue meurent du charbon. Un taureau de la même exploitation, s'échappe de la ferme, en se dirigeant vers l'endroit où vingt jours auparavant les cadavres des chevaux avaient été enfouis : il expira quarante jours après.

Il n'y a pas bien longtemps que le sang de rate et le charbon étaient encore considérés comme deux mala-

dies bien distinctes l'une de l'autre : nous n'en voulons pour preuve que ce que dit Delafond dans son traité des maladies de sang des bêtes à laine, publié en 1843. Ce professeur donne en effet à chacune de ces maladies des caractères distinctifs, et, s'il reconnaît la nature contagieuse au charbon, il la nie pour le sang de rate : « J'ai, dit-il, pris beaucoup d'informations auprès des bergers, des vétérinaires et des propriétaires sur la question de savoir si les personnes qui dépouillent les bêtes mortes du sang de rate se communiquent la maladie, et je n'ai recueilli aucun exemple constatant cette contagion. » De nos jours cette contagion est encore niée par un grand nombre de cultivateurs qui la traitent de chimère, aussi font-ils sacrifier les animaux dès l'apparition des premiers symptômes de la maladie (sang de rate) pour en faire consommer la chair au personnel de la ferme, et envoient le surplus à la ville. Et, si pour se débarrasser de la maladie, ils font discrètement conduire leurs troupeaux malades au marché voisin ou ailleurs, c'est moins pour se soustraire aux règlements de police sanitaire, dont ils ignorent l'existence, que pour cacher à leurs voisins les pertes qu'ils éprouvent. Leur croyance sur ce point procède de l'immunité dont jouissent les chiens et les poules qui mangent les cadavres des bêtes mortes du sang de rate, et aussi de ce que leur a appris l'observation, à savoir : qu'il suffit de transporter le troupeau malade dans une autre localité, pour arrêter promptement les progrès du mal.

III

Aux faits pratiques qui précèdent, nous devons l'explication théorique nécessaire pour être compris du plus grand nombre de nos lecteurs.

Nous l'avons dit, le principe virulent du charbon est un organite vivant, excessivement petit, microscopique, auquel on a donné le nom de bactéridie ; il se multiplie promptement et considérablement aussitôt qu'il arrive dans un organisme vivant, chez lequel sa présence constitue la maladie et provoque la mort. « Le charbon est donc, comme » le dit M. Pasteur, la maladie de la bactéridie, comme la » trichinose est la maladie de la trichine, comme la gale » est la maladie de l'acare qui lui est propre, avec cette » différence toutefois que dans le charbon, le parasite, » pour être aperçu, exige l'emploi du microscope et de » forts grossissements. »

Mais, M. Pasteur ne s'est pas borné à découvrir le microbe qui constitue la virulence du charbon, il en a encore étudié les mœurs, les habitudes et le mode d'action : aussi grâce aux brillantes découvertes obtenues par l'éminent physiologiste, on peut aujourd'hui suivre le microbe dans ses diverses évolutions et se rendre compte des ravages qu'il fait chez l'être qui le loge.

Ces expériences ont en effet démontré : 1^o que les bactéridies charbonneuses, comme les vibrions de la putréfaction et les bactéries, sont des organites vivants qui peuvent revêtir des aspects essentiellement distincts : ils sont en fils translucides, déliés, de longueurs variables, se multipliant rapidement par scissiparité, ou bien en amas de petits corpuscules brillants formés spontanément dans la longueur des articles filiformes dont ils se séparent ensuite pour constituer des amas de points paraissant inertes, mais d'où peuvent sortir, en réalité, d'innombrables légions d'individus filiformes, se reproduisant de nouveau par scissiparité, jusqu'à ce qu'ils se résorbent à leur tour en corpuscules germes ;

2^o Que la bactéridie charbonneuse ne se comporte pas

de la même manière dans ces deux cas ; que, sous la forme de filaments articulés, elle est aérobie et ne peut vivre sans oxygène ; qu'elle périt promptement en quelques jours dans le cadavre de l'animal auquel elle a donné la mort ; que, à l'état de granulations amorphes, auxquelles on a donné le nom de corpuscules germes, de spores, elle est anaérobie et se conserve dans l'humeur aqueuse ou même dans des liquides putréfiés, en conservant pendant longtemps, trois mois même, son activité virulente : des fragments de rate desséchés contenant des spores ont produit des affections charbonneuses au bout de quatre ans ;

3° Enfin que, un certain temps après la mort d'un animal atteint du charbon, son sang peut ne plus contenir du tout des bactériidies, parce que les vibrions de la putréfaction, qui ne sont pas aérobies, qui n'ont pas besoin d'oxygène, et qui existent sur tout cadavre, se multiplient considérablement en peu de temps et se mettent en lieu et place de la bactériдие filiforme.

Il ressort donc des découvertes de M. Pasteur, que le microbe à l'état filiforme, est aérobie, qu'il vit à l'aide de l'oxygène du sang dans lequel il nage et qu'il se multiplie promptement par scissiparité dans l'animal qui le loge, et auquel il donne la maladie et la mort ; qu'il disparaît promptement après la mort de celui-ci, mais non sans laisser dans le cadavre des corpuscules germes, des spores qui, étant anaérobies, comme le sont du reste les vibrions de la putréfaction avec lesquels ils vivent côte à côte, attendent plus ou moins longtemps, dans le lieu où ils se trouvent, qu'une force quelconque les porte sur un végétal pour de là pénétrer dans un autre organisme chez lequel ils trouveront le terrain favorable à leur éclosion, pour redevenir filiformes et se multiplier jusqu'à la mort de leur hôte.

Tel est le cercle que parcourt le microbe charbonneux dans le cours de son existence, mais ainsi que cela se passe pour d'autres parasites du même genre, c'est sur les muqueuses digestives et respiratoires que s'opère l'éclosion de son corpuscule germe, tout autre terrain ne lui étant pas favorable, ainsi que le démontrent les expériences entreprises à Chartres par M. Pasteur en présence de M. Boutet. En effet, l'inoculation pratiquée avec le sang d'un mouton mort du charbon depuis seize heures seulement contenant encore la bactériodie filiforme, a produit le charbon, tandis que la même opération pratiquée avec le sang d'un cheval mort depuis vingt heures et celui d'une vache morte depuis quarante-huit heures, n'a pas produit la même maladie, parce que ces liquides ne contenaient plus que des corpuscules germes qui, ainsi que nous venons de le voir, ne trouvent pas sous l'épiderme et dans le tissu cellulaire sous-cutané les éléments nécessaires à leur éclosion. D'où l'on peut tirer cette conséquence que, plus l'époque de la mort est éloignée de l'heure à laquelle on travaille le cadavre de l'animal charbonneux, moins il y a de danger pour l'opérateur. Enfin, si comme le pensent les physiologistes, la mort est la conséquence de l'obstruction des vaisseaux capillaires ou de la soustraction de l'oxygène du sang, ce qui suppose la présence d'un grand nombre de bactériodies, il faut admettre que l'immunité dont jouissent les personnes qui dépouillent les bêtes sacrifiées au début de la maladie, tient au petit nombre de bactériodies qui existent alors dans le cadavre.

Les clos d'équarrissage ont déjà rendu d'immenses services à l'humanité en retirant de la voie publique les charognes qu'on y rencontrait avant leur établissement; mais c'est par la coction à laquelle on y soumet les viandes et les os des cadavres qu'on y amène, qu'ils contribuent

à la diminution des agents virulents. Aussi ces établissements étant relativement peu nombreux et partant souvent très éloignés du lieu du sinistre, conseillerons-nous aux cultivateurs qui sont obligés d'enfouir les cadavres dans les champs, de détruire par le feu tous les principes organiques contenus dans la fosse. Pour atteindre ce but, il faut, les cadavres ayant été préalablement tailladés et jetés dans la fosse, les couvrir de fascines que l'on arrose avec du pétrole avant d'y mettre le feu, mais toutefois après avoir couvert le tout avec des mottes de terre ainsi que cela se pratique pour l'écobuage.

Les tanneurs, les corroyeurs et les mégissiers devraient être forcés de n'abandonner à la rivière les détritits provenant des peaux et des cuirs qu'ils travaillent, qu'après les avoir décomposés par un agent chimique déposé dans un bassin *ad hoc*.

La question que nous venons de traiter est une de celles qui depuis longtemps ont eu le privilège d'occuper les médecins et les physiologistes, sans se laisser pénétrer, et aujourd'hui malgré les récentes et superbes découvertes dont quelques savants distingués ont enrichi la science, se trouve-t-elle encore dans les ténèbres. Aussi, si nous osons intervenir dans la question, c'est uniquement pour confirmer, par les faits pratiques que nous avons pu recueillir dans le cours de notre longue carrière médicale, les résultats obtenus par les recherches expérimentales auxquelles se livrent les savants dont nous avons plus haut cité les noms.

Octobre 1878.

HYGIÈNE PUBLIQUE

DE L'ARROSAGE DES VILLES PENDANT L'ÉTÉ

PAR M. L. J. VERRINE

Ingénieur du service municipal à Caen

(Premier prix et Médaille d'or du Concours de 1878.)

PROGRAMME DU CONCOURS

Etudier les avantages et les inconvénients de l'arrosage des villes pendant l'été ;

Considérer le cas où les villes sont privées de fontaines publiques, celui où elles en possèdent, et proposer des moyens pratiques, rationnels et hygiéniques d'arrosage.

Nous nous sommes donné comme tâche de traiter ce sujet à un point de vue général, de manière à en faire une étude utile, sérieuse, presque complète, en rapport avec l'importance des graves problèmes d'hygiène et des nombreuses questions de voirie qu'elle soulève. Les intérêts spéciaux de la ville de Saint-Quentin nous ayant paru en cause, n'ont pas été oubliés et ont été traités comme ils devaient l'être. Nous avons profité de l'occasion qui s'of-

frait de parler de la poussière et de la boue pour élargir un peu le cadre de la question mise au concours en étudiant l'influence de ces matières sur l'hygiène des villes : vaste sujet, peu exploré encore, qui est l'objet depuis plusieurs années de nos observations.

En résumé, nous avons fait de notre mieux pour rendre cette étude digne de l'Académie qui en a proposé les données, digne aussi de l'intelligente et laborieuse ville de Saint-Quentin et de ses administrateurs.

CHAPITRE PREMIER

RÈGLEMENTATION DE L'ARROSEMENT DES VILLES EN ÉTÉ;
PRESCRIPTIONS GÉNÉRALEMENT TOMBÉES EN DÉSUÉTUDE.

Réglementation de l'arrosage des villes.

L'arrosage ou arrosage de la voie publique a été longtemps facultatif ; la première ordonnance qui l'a rendu obligatoire pour la ville de Paris, date du 26 juillet 1777, et est ainsi conçue :

« Ordonnons que pendant l'été et dans les temps de
» chaleur, les bourgeois et habitants de cette ville et fau-
» bourgs arroseront et feront arroser le devant de leurs
» portes deux fois par jour, savoir : à 10 heures du matin
» et à 3 heures après midi *en observant toutefois de n'arroser*
» *qu'à la distance de 2 pieds* ou environ des murs de leurs
» maisons et bâtiments, et de ne pas prendre pour ledit
» arrosage, de l'eau croupissant dans les ruisseaux. »

A première vue, on pourrait croire que cette ordonnance prescrit l'arrosage d'une bande de terrain de 0^m66 de largeur le long des maisons ; mais en y regardant de plus

près, on reconnaît qu'elle prescrit au contraire l'arrosement de la chaussée sauf précisément une bande de deux pieds ou 0^m66 de largeur contigue aux maisons.

L'ordonnance du 2 août 1800 (14 thermidor an VIII), contient un considérant sur *l'utilité présumée de l'arrosage des chaussées pavées* :

Le Préfet de police,

« Considérant que les chaleurs et la sécheresse qui en
» résulte rendent le pavé difficile et dangereux pour la
» *circulation* ;

» Considérant en outre que les eaux stagnantes des
» ruisseaux produisent plus particulièrement pendant la
» saison de l'été des exhalaisons contraires à la salubrité
» de l'air et nuisible à la santé des citoyens ;

» Ordonne :

» 1^o Conformément aux ordonnances et règlements de
» police non abrogés, et notamment à ceux des 23 mai 1787,
» et 8 mai 1789 (1), il est ordonné aux habitants de cette
» commune d'arroser pendant les jours de chaleur, *le*
» *matin* et à 2 heures de l'après-midi, la partie de la voie
» publique qui se trouve devant leurs maisons, boutiques,
» jardins et autres emplacements en dépendant, et de faire
» couler les eaux des ruisseaux pour éviter leur stagnation ;

» 2^o Il est expressément défendu de se servir de l'eau
» stagnante des ruisseaux pour ledit arrosement ;

» 3^o Les sonneurs pour le balayage seront tenus de
» parcourir aux heures ci-dessus indiquées, les rues de la
» division à laquelle ils sont attachés pour avertir les
» citoyens d'arroser ;

(1) Les Archives de la Préfecture de la Seine et de la Préfecture de police qui possédaient ces documents ont été brûlées par la Commune en 1871.

» 4° Les commissaires de police dresseront des procès-
» verbaux des contraventions, et demeurent autorisés à
» faire lesdits arrosements aux frais des contrevenants, qui
» seront en outre poursuivis conformément aux lois par
» devant les tribunaux compétents ; et sera la présente
» ordonnance imprimée, lue, publiée et affichée dans
» toute l'étendue de cette commune. »

Le Préfet de police,
DUBOIS.

L'ordonnance du 17 mai 1834 précise l'heure de l'arrosement de la matinée: 11 heures au lieu de: *le matin* et modifie celle de l'après midi: 3 heures au lieu de 2 ; elle ne fait plus mention du passage des sonneurs annonçant l'heure de l'arrosage, par suite, probablement, de la création du corps des sergents de ville.

L'ordonnance du 27 juin 1843 reproduit les précédentes, avec une prescription en plus sur la manière d'arroser :

« Considérant que le mode d'arrosement employé par
» un grand nombre d'habitants et qui consiste à *lancer de*
» *l'eau sur la voie publique* présente des inconvénients auxquels
» il convient de remédier ;

» Il est *défendu de lancer l'eau sur la voie publique* de
» manière à gêner la circulation ou à éclabousser les
» passants. »

Toutes les villes de France, et même de simples bourgades ont chacune sur cette matière, à l'instar de la ville de Paris, un arrêté qui remonte à une époque généralement éloignée, et qui est la reproduction des ordonnances précitées avec des variantes plus ou moins heureuses dans les considérants, les expressions, les heures et les époques, ainsi que l'indique le tableau synoptique suivant :

	PARIS	ROUEN	GRENOBLE	CAEN	SAINT-QUENTIN
CONSIDÉRANTS	Que les chaleurs et la sécheresse qui en résulte rendent le pavé difficile et dangereux pour la circulation.	Néant	Néant	Que l'arrosage des rues est une mesure de salubrité et de sûreté publique de la plus haute importance pendant les temps de chaleur et de sécheresse.	Néant
ÉPOQUES	Pendant les jours de chaleur.	Dans la saison des chaleurs et pendant tout le temps que durera la sécheresse.	Pendant tout le temps que dureront les chaleurs.	Dans les temps de sécheresse et seulement du 1 ^{er} avril au 1 ^{er} octobre.	Pendant toute la durée des chaleurs.
HEURES { du matin de l'ap.-midi	11 heures 3 heures	8 heures 2 heures	7 heures 3 heures	8 heures 1 heure 1/2	11 heures 3 heures
PURETÉ DE L'EAU D'ARROSAGE	Défense de se servir pour l'arrosage de l'eau stagnante des ruisseaux.	Se servir d'eau de puits, citerne, fontaine, rivière. Interdiction d'employer des eaux ménagères et autres du même genre.	Défense de se servir de l'eau des rigoles ou d'eaux sales et insalubres.	Défense de se servir de l'eau provenant des ruisseaux ou de celle qui aurait été stagnante ou qui serait corrompue.	Néant
RECOMMANDATIONS pour ne pas gêner la circulation ni éclabousser les passants.	Défense de lancer l'eau sur la voie publique de manière à gêner la circulation ou à éclabousser les passants.	Les habitants sont invités à se servir d'arrosoirs, en tous cas à procéder à l'arrosage de manière à ne donner lieu à aucune plainte de la part des passants.	Défense de lancer l'eau sur la voie publique de manière à gêner la circulation ou à éclabousser les passants.	Néant	Néant
ÉPOQUE DE L'ARRÊTÉ	2 Août 1800, 17 Mai 1834, 27 Mai 1843.	Janvier 1869	8 Mars 1864	6 Juin 1850	11 Juin 1877
QUANTITÉ D'EAU EMPLOYÉE	Néant	L'arrosage sera fait de manière à ce que la voie soit tenue fraîche et humide	Néant	L'arrosage devra être assez abondant pour que le pavé de la chaussée soit constamment humide.	Néant

*Ces règlements et arrêtés sont tombés partout en désuétude ;
Motifs de cet abandon.*

Nous dirons quelques mots des nombreux motifs qui, à notre avis, ont fait tomber partout ces prescriptions en désuétude ; si la ville de Saint-Quentin fait exception sous ce rapport, cela tient à ce que l'arrêté municipal relatif à l'arrosage compte à peine un été d'existence.

Remarquons d'abord que tous les arrêtés visent deux mesures très distinctes :

- 1° L'écoulement des eaux dans les ruisseaux ;
- 2° L'arrosage ou arrosement des chaussées.

Or, la nécessité d'assurer l'écoulement, si difficile, des eaux épaisses, fangeuses, noires et infectes des ruisseaux des villes est beaucoup moins impérieuse maintenant que par le passé. Les distributions d'eau ont beaucoup amélioré le régime des ruisseaux ; les eaux ménagères, diluées maintenant dans un volume d'eau propre relativement considérable, quoique encore insuffisant, fourni par les bouches d'arrosage, les bornes-fontaines et par les concessions particulières sont entraînées plus facilement, et fermentent beaucoup moins. D'autre part, le remplacement des anciens revers pavés par des trottoirs a réduit de moitié la surface des ruisseaux ; les égouts (jadis inconnus ou très rares) ont diminué le parcours à ciel ouvert des eaux ménagères et leur volume par conséquent ; l'emploi de pavés mieux faits et mieux posés pour la construction des ruisseaux, l'augmentation et la régularisation des pentes, et enfin l'amélioration des soins généraux donnés à la voirie sous le rapport du balayage, de l'entretien du pavé, de l'enlèvement des boues et immondices, ont concouru à rendre de moins en moins nécessaire l'obligation

autrefois imposée aux habitants de sortir deux fois par jour en été pour assurer l'écoulement des eaux des ruisseaux. Aussi cette habitude a-t-elle disparu et s'est confondue avec les soins ordinaires du balayage qui constituaient cependant une obligation parfaitement distincte.

Quant à l'arrosement des chaussées en été par les riverains, l'habitude en a également disparu ; nous croyons être dans le vrai en expliquant cette disparition par les motifs suivants :

Faiblesse des considérants justificatifs de la mesure ; latitude forcément laissée aux habitants d'en apprécier l'utilité quand il a plu la veille ou quand le temps est couvert et le ciel plus ou moins menaçant ; latitude au sujet de la quantité d'eau à verser, et comme conséquence, arrosement insuffisant et dérisoire dans la plupart des cas ; inconvénients et dangers de l'emploi d'eaux ménagères ou impures par des riverains qui comprennent mieux et craignent davantage les conséquences d'un procès-verbal que celles de l'évaporation d'eaux insalubres ; gêne pour la circulation, malgré la défense généralement imposée de lancer l'eau sur la voie publique et d'éclabousser les passants ; avantage très discutable d'une diminution de sécheresse et d'aridité de l'air au moyen d'une vapeur d'eau imprégnée de senteurs indésirables des poussières de la rue ; difficulté de prouver aux délinquants que l'arrosement réglementaire n'a pas été effectué alors que l'ardeur du soleil peut en faire disparaître toute trace en moins d'une heure ; procès-verbaux trop nombreux pour qu'on puisse sans danger y donner suite ; parfaite inutilité de la mesure dans les 19/20 des rues d'une ville ; travail mieux et plus judicieusement fait par les municipalités elles-mêmes, qui sont autorisées à ne l'exécuter que là où il rend service, c'est-à-dire dans les quelques rues les plus fréquentées et sur les grands

espaces macadamisés ; avantage évident à tous les points de vue de faire faire par deux ou trois chevaux et autant d'hommes un travail qui dérange deux fois par jour de leurs occupations 3 ou 4,000 personnes pendant la saison des chaleurs.

Mais comme nous aurons à revenir sur ce sujet, nous nous bornerons à ces simples réflexions préliminaires pour entrer de suite en matière.

CHAPITRE II

LA BOUE ET LA POUSSIÈRE ; LEUR ORIGINE ; LEURS INCONVÉNIENTS.

Bien que la question d'origine de la boue soit vieille comme le monde, puisque sans contredit elle remonte au déluge, on ne la voit traitée dans aucun livre, ni dans aucun cours de voirie, et les encyclopédies elles-mêmes n'en disent pas un mot. Cependant la boue et la poussière sont un fléau, tout le monde le reconnaît ; ce sont deux fléaux pour mieux dire ; aussi n'est-ce pas un mince sujet d'études et de préoccupations que d'en rechercher les causes pour en combattre plus efficacement les effets.

A défaut donc d'une opinion plus autorisée que la nôtre, nous sommes forcé de donner ici notre humble avis personnel.

Chaussées macadamisées ; Effets de la chaleur et de la pluie.

La boue et la poussière ont une commune origine, c'est une seule et même chose sous deux aspects physiques différents ; la poussière est en effet de la boue anhydre,

comme dirait un chimiste, et la boue, de la poussière hydratée.

Sur les chaussées terrées des chemins ruraux, sur les voies empierrées des routes, sur les promenades et dans les rues macadamisées de nos villes, la formation de la boue et de la poussière s'explique aisément : les roues des voitures, le pied des chevaux, la circulation des piétons, etc., produisent petit à petit une désagrégation, une pulvérisation des matériaux de construction des chaussées, en un mot *l'usure* sous la forme de boue par la pluie et de poussière par le beau temps. En outre le soleil et le vent évaporent l'eau du mortier que les détritits d'agrégation forment autour des gros matériaux ; ce mortier perd alors sa cohésion, il se réduit en poudre et favorise ainsi l'écrasement des pierres de la chaussée et la production de la poussière. D'autre part, les pluies persistantes, ou le dégel, en détrempe outre mesure ce même mortier, diminuent également sa cohésion ; il en résulte des déformations partielles, sous forme de flaches et d'ornières dans lesquelles l'eau séjourne et continue son action ramollissante et destructive ; la voie se détériore alors très rapidement, car elle fatigue et souffre d'autant plus que la résistance au roulement est plus énergique et le macadam plus ramolli ; il en résulte par conséquent aussi une production exceptionnellement abondante de boue qui devient plus tard de la poussière.

Si l'on ajoute à ces causes, les poussières et détritits apportés sur les chaussées par les riverains, celles produites par la suie des cheminées, par le secouement des tapis, par les travaux de maçonnerie et autres, par l'apport du charbon, le transport des décombres, etc., on s'explique facilement l'origine de la poussière et de la boue sur les voies macadamisées.

Chaussées pavées ; usure insignifiante du pavage.

Mais pour les chaussées pavées, l'explication du phénomène n'est pas aussi simple : l'usure du pavé n'entre plus ici en ligne de compte, car elle dépasse à peine un millimètre par an dans les rues les plus fatiguées des villes de second ordre.

La boue est-elle donc apportée du dehors ? Vient-elle de dessous les pavés ? sort-elle des joints ? Est-elle produite par la circulation elle-même ? A toutes ces questions nous répondrons : non.

La boue n'est pas apportée du dehors.

La boue n'est apportée qu'en minime quantité sur les chaussées des villes par les voitures venant du dehors, et sur les trottoirs par les personnes arrivant de la campagne ; à peine ces voitures et ces personnes se débarrassent-elles d'un peu de boue dans les faubourgs et encore elles en remportent peut-être autant de ces mêmes faubourgs qu'elles y en apportent. En tout cas, cette cause n'est pas applicable aux rues très fréquentées qui sont généralement au centre des villes.

Elle ne vient pas de dessous les pavés.

La boue ne vient pas davantage de dessous les pavés : les pluies persistantes et le dégel lui-même ne détrempe jamais le sous-sol et ne déchaussent jamais les pavés de leur alvéole au point de produire un enfoncement général du pavage et par conséquent une extravasation de ce sous-sol à sa surface. S'il en était ainsi, le niveau des chaussées

pavées s'abaisserait rapidement ; de convexes, elles deviendraient concaves ; il faudrait donc procéder à de nombreux relevages. Or, les gens du métier savent que l'aplatissement d'une chaussée bombée ne se produit que très lentement, au bout d'un nombre considérable d'années, et qu'on n'a jamais eu l'occasion, même après des pluies d'une très longue durée, de constater un abaissement général du niveau des chaussées pavées.

Etanchéité des joints du pavage.

Du reste, les joints du pavage sont plus étanches qu'on ne le croit généralement ; s'ils ne l'étaient pas, si le sable qui les garnit restait pur et creux comme il l'est au moment où on l'emploie, il y aurait des infiltrations d'eaux du ruisseau dans les caves des maisons riveraines et des soulèvements ou des déformations du pavé par l'eau circulant dans la *forme*. Mais le filtrage des eaux impures du ruisseau au travers du sable neuf colmate rapidement les joints, bouche les interstices et transforme le sable en mastic imperméable qui s'oppose à la pénétration de l'eau sous les pavés.

La boue vient en partie des joints.

La boue viendrait plutôt des joints que de dessous le pavé : l'eau de pluie détrempe le sable terreux qui garnit ces joints et le transforme en boue plus ou moins épaisse, qui, par la trépidation des pavés et l'action des roues étroites, sort des joints et s'attache au pavé faute de fluidité pour aller jusqu'au ruisseau. Mais comme les chaussées en asphalte ou en pavés rejointoyés en bitume ne sont pas exemptes de boue, ce n'est pas dans les joints du pavage qu'il convient d'en rechercher la cause originelle et principale.

Elle n'est pas engendrée par la circulation elle-même.

La boue et la poussière sont généralement plus abondantes dans les rues très fréquentées que dans les autres ; le fait est incontestable, et il explique pourquoi on semble logiquement fondé à se demander si ces matières ne sont pas le produit direct de la circulation. Dans une certaine mesure, la quantité de matières pulvérulentes, crottins de cheval, de chien, détritux végétaux en stock permanent à la surface des chaussées, est plus grande dans les rues peuplées et commerçantes que dans les rues désertes ; sous l'influence de la pluie, ces corps pulvérulents, qui à l'état sec n'occupent qu'un petit volume, boursoufflent et foisonnent dans des proportions considérables ; invisibles par le beau temps à la surface des trottoirs et du pavé, la pluie les fait surgir tout à coup sous forme de boue noire et grasse comme par l'effet d'une génération spontanée.

Une circulation active a pour conséquence de disperser les tas de boue et de poussière et de nuire ainsi à leur enlèvement.

Mais la circulation agit bien plus pour gêner l'enlèvement de la poussière et de la boue que pour leur donner naissance. Voyons, en effet, comment les choses se passent :

Ces boues et cette poussière sont mises en tas par les procédés ordinaires ; mais entre le moment de la mise en tas et celui de l'enlèvement, les nombreuses voitures qui sillonnent les rues très fréquentées bouleversent ces tas, les éparpillent, et quand le tombereau passe, il ne trouve plus à enlever que les trois quarts du dépôt primitif, malgré l'essai plus ou moins consciencieux de remise en tas par les ramasseurs. Sur les chaussées macadamisées où la boue est plus abondante, l'effet est plus accentué encore : la

boue fluide se refuse à la mise en tas, elle s'étale sur de grands espaces et elle est dispersée par les voitures, avant le passage des tombereaux.

Il y a donc une certaine quantité de boue liquide et de poussière qui reste en permanence sur la chaussée où elle est successivement mise en tas et dispersée.

*Soulèvement et éparpillement de la boue et de la poussière
par les chevaux et les voitures.*

Voici l'explication théorique que nous nous donnons de l'influence de la circulation des voitures rapides sur l'éparpillement des tas de boue et de poussière et sur le déplacement de ces matières :

Le pied des chevaux, en tombant brusquement sur des surfaces boueuses ou poudreuses, déplace d'abord une assez grande quantité de boue et de poussière ; il y a un premier jaillissement de ces matières dans le sens de la marche du cheval, à l'instant où le sabot pose sur la chaussée, puis un second jaillissement en sens inverse au moment où le pied du cheval quitte le sol. Quant aux roues des voitures dont la rapidité augmente chaque jour, elles agissent par déplacement et en même temps la boue et la poussière qui s'attachent aux bandages et aux jantes, par l'effet de l'adhérence, sont soulevées de terre, puis projetées plus ou moins loin par la force centrifuge. Aussi voit-on les voitures rapides soulever tantôt des nuages de poussière et tantôt des flots de boue liquide.

*Le mode de chargement des tombereaux et leur construction
défectueuse, sont causes du séjour
abusif de la poussière et de la boue sur les chaussées,*

Pour charger et transporter une matière liquide comme

la boue, tenue comme la poussière, il faudrait avoir des pelles larges et profondes, de manière à en prendre, chaque fois, une grande quantité ; il faudrait pouvoir verser doucement cette boue ou cette poussière dans un véhicule peu élevé au-dessus du sol ; il faudrait enfin des tombereaux étanches pour le transport de la boue. Voilà les *desiderata*, mais en pratique, on s'en écarte, comme à plaisir : les pelles sont plates et ne gardent pas un demi-litre de boue liquide ; les tombereaux sont en bois, à panneaux mobiles, à planches percées, cassées, disjointes, et il faut lancer les matières verticalement et à bout de pelle pour leur faire franchir les rebords élevés des tombereaux.

Aussi est-on fondé à dire presque sérieusement que l'emploi de ces procédés et de ces instruments primitifs a pour résultat de laisser sur les chaussées une grande partie de la poussière et de la boue liquide, et de transporter le reste d'une rue dans une autre, un peu partout sauf aux fumières destinées à les recevoir ; que nous balayons et mettons incessamment en tas la même poussière, comme ces jeunes domestiques inexpérimentés qui, en balayant, font passer toute la poussière du plancher sur les meubles, et qui, en époussetant, font retomber à terre cette même poussière.

INCONVÉNIENTS DE LA POUSSIÈRE ET DE LA BOUE

De l'action de la poussière sur la santé.

La poussière, pendant les temps de sécheresse, est donc soulevée et projetée dans l'atmosphère des rues par la force centrifuge qui s'exerce à la circonférence des roues

des voitures rapides, par le pied des chevaux et celui des passants, par le vent, par le balai des balayeurs, par le balai et la pelle des ramasseurs, par le jet brutal des papiers ou ustensiles au moyen desquels on les apporte de l'intérieur des maisons dans la rue, par le secouement des tapis, des paillassons, par le transport du charbon, des décombres, par le grattage des maisons, le taillage des pierres de construction, par l'exercice de certaines professions, etc., etc. Cette poussière se dépose en plus grande abondance dans les maisons riveraines des rues très fréquentées que dans les autres, au rez-de-chaussée plus abondamment qu'aux étages; mais l'expérience démontre qu'elle s'élève, en raison de sa finesse, à une hauteur supérieure à celle des plus hautes maisons. Par conséquent l'atmosphère des villes, dans les jours de sécheresse, est pour ainsi dire saturée de poussière. Or la poussière est un des vers rongeurs de l'humanité; elle exerce sur les organes de la respiration une puissante action destructive, et elle n'est probablement pas moins dangereuse sous forme végétale ou animale que lorsqu'elle est minérale. La mortalité, personne ne l'ignore, est très grande chez les ouvriers qui travaillent dans une atmosphère pulvérulente, par exemple chez les boulangers, les mesureurs de grains, les batteurs de plâtre, les tailleurs de grès, de meules de moulin, les cardeurs de coton, de laine et de crin, les balayeurs des rues, les polisseurs de métaux à la meule sèche, les charbonniers, les scieurs de bois, etc. On a aussi constaté que la mortalité des chevaux de poste était plus grande sur les chaussées empierrées que sur les voies pavées, probablement à cause de la plus grande abondance de poussière dans un cas que dans l'autre.

La poussière des villes est plus dangereuse, peut-être, que toutes les autres poussières, car elle est tout à la fois

minérale par le calcaire, le silex, le grès, le charbon qui en sont la base ; *végétale* par les déjections chevaline, canine, les débris végétaux qu'elle contient, et *animale* par les mille parasites vivants ou œufs de parasites qui font partie intégrante de ces déjections.

Si l'air des champs, des bois et de la mer est plus sain et plus fortifiant que celui des villes, n'est-ce pas parce qu'il est plus pur ? Si nos enfants sont moins robustes, moins beaux de teint et de santé que les petits paysans mal nourris, n'est-ce pas parce qu'ils vivent dans une atmosphère moins vivifiante, moins pure et moins soleillée ?

Inconvénients de la poussière pour les commerçants et les riverains en général.

La poussière n'est pas seulement un danger pour l'hygiène des villes ; elle est en outre un inconvénient très sérieux pour les commerçants dont elle détériore, défraîchit et déprécie les marchandises, et une gêne pour les habitants des maisons riveraines des rues très fréquentées qui ne peuvent ouvrir leurs fenêtres sans en être incommodés. Elle rend les courses plus fatigantes, les promenades moins salutaires et moins agréables ; elle augmente les soins et les frais de toilette, et elle détériore les étoffes de laine qui sont mangées par les vers, si l'on n'a pas la précaution de les enfermer en été et de les battre souvent.

Boue de la chaussée.

Quant à la boue, elle exerce sur la santé des habitants une action malfaisante ; par l'humidité dont elle imprègne les chaussures, par le froid qu'elle entretient aux pieds,

par les refroidissements généraux qu'elle occasionne, elle cause des maladies de la gorge et de la poitrine. Les bains de pieds de boue que l'on prend dans beaucoup de villes presque aussi boueuses que certains villages, sont une cause de malaises, de maladies, en tout cas de malpropreté que ne connaîtra certainement plus la génération qui suivra la nôtre.

Boue du ruisseau.

Il y a une autre espèce de boue qui influe directement aussi sur la salubrité des villes, c'est la boue ou pour mieux dire la vase des ruisseaux. Cette vase noire et infecte se tourne dans les joints du pavage où elle fermente et dégage incessamment des effluves miasmatiques; le balayage ne fait que la déplacer; les joints, momentanément purgés par le balai, se remplissent un instant après des immondices venues d'amont; l'eau de lavage, si elle n'est pas très rapide et très abondante, glisse sur ces liquides lourds, comme l'huile sur l'eau, sans les diluer et sans les entraîner.

Les joints du pavé des ruisseaux sont donc une cause originelle et capitale d'insalubrité; pour des dimensions ordinaires de pavés, et en n'attribuant au ruisseau longeant le trottoir qu'une largeur de 25 à 30 centimètres, le développement des joints par mètre courant de façade est de 4^m50; la surface d'évaporation de ces joints est de 6 à 8 décimètres carrés et le volume de matière miasmatique qu'ils contiennent d'un à deux litres. Si l'on arrache un pavé d'un ruisseau, on voit sur les faces et au fond de l'alvéole un sable vaseux, noir, infect et saturé de matières organiques décomposées. Malgré les lavages quotidiens, ces ruisseaux sentent toujours mauvais, et parfois même le soir, ils exhalent des odeurs aussi nauséabondes qu'à

midi, en plein soleil. Est-ce parce que la fermentation persiste en l'absence de lumière et de chaleur ? Est-ce parce que beaucoup d'habitants profitent de la tombée de la nuit pour verser dans les ruisseaux des eaux infectes ? Est-ce parce que la diminution de la pression atmosphérique fait sortir des joints du pavage l'air empesté qui s'y trouve ? Toujours est-il que le fait existe et qu'un lavage quotidien des ruisseaux, en été, à la chute du jour, n'est pas un luxe sans utilité.

La vase des ruisseaux des villes fait plus que blesser l'odorat, elle est vraisemblablement insalubre et dangereuse pour la santé des habitants, si elle n'est pas, avec la poussière, un des véhicules des maladies épidémiques.

CHAPITRE III

REMÈDES PRÉVENTIFS CONTRE LA PRODUCTION DE LA BOUE ET DE LA POUSSIÈRE ; REMÈDES DÉFENSIFS PAR L'ENLÈVEMENT SOIGNÉ DE CES MATIÈRES ET PAR L'EMPLOI DE MÉTHODES ET D'INSTRUMENTS MOINS PRIMITIFS.

Pour lutter contre la boue et la poussière, ces ennemis de la propreté et de l'hygiène des villes, il y a deux sortes de remèdes : remèdes *préventifs* contre leur production ; remèdes *défensifs* par leur enlèvement soigné et par l'emploi de méthodes et d'un outillage qui soient à la hauteur du but à atteindre et du service à rendre aux populations.

De grands efforts couronnés de succès ont été tentés dans cette voie depuis quelques années, de grands progrès ont été réalisés, mais il en reste d'autres plus grands encore à faire.

Pavage en bois.

Les Américains substituent au macadam le pavage en bois, à fibres placées verticalement, qui fait disparaître à la fois le bruit, les trépidations, la boue et la poussière. Mais ce genre de pavage est glissant pour les chevaux; malgré le goudron dont il est imprégné, il reste spongieux et absorbe des liquides qui le rendent insalubre pendant les chaleurs; son prix d'établissement est double de celui des bons pavages en grès; son entretien est difficile et dispendieux; son emploi est impossible là où les conduites d'eau et de gaz sont dans des tranchées sous la chaussée, et enfin il favorise la propagation des incendies. En dépit de ces inconvénients, ce genre de pavage est en usage dans beaucoup de cités américaines; il est expérimenté sur une grande échelle en Angleterre et sur une échelle moindre en France, où l'on est disposé à lui préférer l'asphalte comprimé.

Chaussées en asphalte comprimé.

Ce genre de chaussée présente en effet tous les avantages du pavage en bois et il est, en outre, plus salubre et moins couteux; il est roulant, sauf pendant les grandes chaleurs qui le ramollissent notablement; il n'occasionne ni bruit, ni trépidations, ni boue, ni poussière; il se raccommode par petites parties et se prête mieux que le bois aux réparations des conduites d'eau et de gaz; les frais d'entretien ne sont pas excessifs; enfin il n'est pas trop glissant, quand on a soin de le laver abondamment et de le saupoudrer d'un peu de sable.

Les villes de province commencent à adopter ce genre

de chaussée dans un certain nombre de rues de luxe ou dans celles que bordent des églises, des tribunaux, des écoles, etc.

Pavage rejointoyé en mortier ; pavage rejointoyé en bitume.

Il y a beaucoup de boue dans la plupart des villes d'Angleterre, même sur les chaussées pavées, en dépit de l'envoi direct à l'égout des eaux pluviales et ménagères, et malgré la défense scrupuleusement observée de déposer sur la chaussée les poussières, ordures et détritiques des habitations. Cette boue provient, à notre avis, de l'action de la pluie et des brouillards, plus fréquents dans ce pays que dans le nôtre, sur les suies et particules de charbon vomies par d'innombrables cheminées et tellement abondantes qu'elles obscurcissent l'atmosphère des villes industrielles d'Angleterre ; elle provient encore du détrempage des excréments animaux qui sont plus abondants dans les cités anglaises que dans les autres, en raison du plus grand nombre de voitures ; elle provient enfin de l'insuffisance caractérisée des moyens d'enlèvement et de l'absence de tous soins de propreté le dimanche.

Pour parer aux inconvénients de la boue et de la poussière, les Anglais remplacent, dans un certain nombre de rues, le sable des joints par du mortier qui donne un bon résultat, quand la circulation peut être interceptée suffisamment longtemps pour permettre au mortier de faire prise et corps avec le pavé.

Nous avons vu à Manchester un autre genre de joint qui nous paraît supérieur au précédent et qui consiste dans une coulée de bitume ; on jette au préalable dans chaque joint quelques gros graviers de rivière qui s'y fixent à différentes hauteurs, maintiennent l'écartement des pavés et retiennent le bitume,

Arrosage abondant des chaussées macadamisées.

L'arrosage abondant des chaussées macadamisées pendant les chaleurs empêche la désagrégation du mortier ou gangue qui lie les matériaux ensemble ; il concourt donc très efficacement à la conservation des chaussées et empêche par suite la production de la poussière.

Balayage mécanique.

Ce même résultat est obtenu par l'emploi des balayeuses mécaniques qui offrent l'immense avantage de tenir lieu d'un personnel considérable, dont le recrutement immédiat serait matériellement impossible. Avec les balayeuses mécaniques, on débarrasse en temps utile et sur de très grandes surfaces les chaussées macadamisées de l'eau, qui sans cette précaution les ramollit, les détrempe et donne naissance à beaucoup de boue d'abord et de poussière ensuite. La balayeuse mécanique rend également de grands services sur les chaussées pavées ; elle peut aussi servir à balayer la poussière sur le macadam, à condition de faire un arrosage préalable et de régler la hauteur du balai, de manière à n'exercer qu'un léger frottement sur la surface.

Bombement des chaussées.

Un assez fort bombement (dans les limites de sécurité de la circulation des chevaux), donné aux chaussées macadamisées et aux surfaces pavées, les conserve en meilleur état et concourt efficacement à diminuer la boue et la poussière,

Amélioration du mode de repavage pratiqué sur les conduites de gaz et d'eau.

Au nombre des remèdes préventifs, nous placerions en première ligne l'amélioration des méthodes excessivement défectueuses actuellement en usage pour le repavage des nombreuses tranchées pratiquées pour l'entretien et le renouvellement des conduites de gaz et d'eau, pour les installations nouvelles, pour les branchements particuliers, les fuites, etc. Les ouvriers préposés à ce travail reblockent le pavé avec le vieux sable toujours terreux; ils ne pilonnent ni n'arrosent, repavent à un niveau trop élevé, comptant sur la pluie, sur les voitures, sur le temps pour opérer un tassement convenable; puis vient un moment où la bosse se transforme en flache ou dépression qu'on laisse s'accroître pour n'avoir qu'un seul relevage au lieu de deux ou trois. Les voitures, qui avaient d'abord écorné tous les pavés dépassant le niveau, détériorent pendant la seconde période ceux qui formaient le rebord de la fouille; les angles s'émoussent et s'arrondissent, les joints s'élargissent et augmentent la réserve de boue et de poussière.

Il faudrait exiger que les remblais de ces petites tranchées fussent parfaitement pilonnés, abondamment arrosés (l'eau est le plus énergique des pilons), et que le blocage fut remplacé par un pavage avec sable neuf.

Suppression désirable du macadam dans les villes.

Mais la grande amélioration à réaliser dans les villes est la suppression progressive du macadam. Certainement, le macadam est agréable pendant une partie de l'année; il est roulant, doux au pied des gens et des animaux, il est

propre et ne cause ni bruit ni trépidations ; mais en revanche, pendant six mois au moins, il est boueux ou poussiéreux, dur au roulage et aux chevaux, impraticable aux piétons ; il inonde de poussière les maisons riveraines ; il est insalubre parce qu'il absorbe les liquides ; c'est lui, en un mot, qui est le grand générateur de la boue et de la poussière des villes.

Le macadam produit 80 fois plus de poussière et de boue que le pavé.

Le pavé, suivant nous, s'use à peine d'un ou de deux millimètres par an, dans les rues les plus fréquentées des villes de second ordre, tandis qu'une chaussée macadamisée, placée dans les mêmes conditions de circulation, exigerait par an au moins deux rechargements de 6 centimètres chacun d'épaisseur. L'usure du macadam est donc 80 fois plus considérable que celle du pavé ($\frac{120}{1,5} = 80$), et comme cette usure se traduit par de la boue et de la poussière, on est fondé à dire que le macadam engendre 80 fois plus de boue et de poussière que le pavé.

C'est pourquoi nous voudrions voir toutes les villes remplacer le macadam par du bon pavé de grès, dur, bien taillé et si bien posé qu'il soit roulant et doux comme l'asphalte. Nous voudrions voir les caisses municipales s'ouvrir plus largement au profit de ces dépenses d'un caractère modeste, mais tellement utile, tellement hygiénique, qu'il y a profit et mérite à les faire. Améliorer l'hygiène d'une ville, n'est-ce pas en effet améliorer le sort et le bien être de tous ses habitants, n'est-ce pas prolonger leur existence, n'est-ce pas, en un mot, faire œuvre de bienfaiteur de l'humanité ?

REMÈDES CONTRE LES EXHALAISONS MÉPHITIQUES DE LA
BOUE DES RUISSEAUX.

Egouts.

Paris et les villes de province de premier ordre, en France, pratiquent un moyen radical de suppression de la vase des ruisseaux, principalement dans les artères de création moderne. Ce moyen consiste dans l'envoi direct à l'égout des eaux pluviales et ménagères ; il a été emprunté aux Anglais qui, plus hardis que nous, n'ont d'autres fosses d'aisances que les égouts eux-mêmes. Toutefois, l'établissement d'égouts recevant (1) les eaux de drainage des maisons est, nous ne dirons pas dispendieux, (car en matière d'hygiène ce qui est utile et réussi n'est jamais cher), mais impossible souvent à réaliser dans les rues anciennes. Du reste cette manière de se débarrasser des eaux ménagères n'est pas sans inconvénients, ni même sans dangers, à cause des retours d'air de l'égout dans les habita-

(1) Saint-Quentin ne possède pas un réseau d'égouts, comme en ont d'ordinaire les villes d'importance analogue ; la nature particulièrement absorbante de son sous-sol de craie a permis de créer dans chaque maison un *puits perdu*, ou *puits absorbant*, ou *boit-tout* qui reçoit et absorbe les eaux pluviales, les eaux ménagères, et bien d'autres choses encore. Dijon est dans le même cas, avec cette différence que le sous-sol est du gravier. Certes, la terre est un filtre merveilleux : cependant, il est permis de se demander si les puits perdus ne provoquent pas, à la longue, une infection générale du sous-sol et s'ils ne sont pas, par conséquent, une cause d'insalubrité.

Ne serait-il pas utile, pour éclairer cette grave question, de l'étudier théoriquement et pratiquement sur des *boit-tout* d'expérimentation et de comparer l'hygiène générale des villes dont les eaux sont absorbées par le sous-sol, comme Saint-Quentin et Dijon, avec celle de villes d'importance et de composition analogues qui sont pourvues d'égouts ?

tions, en dépit des clapets, des valves, des siphons et de tous les modes de fermeture hydraulique (1).

Balayage et pavage des ruisseaux.

Il y aura toujours des ruisseaux qui recevront des eaux ménagères plus ou moins contaminées et plus ou moins putrescibles, selon l'abondance de l'eau de lavage, selon la vitesse d'entraînement à l'égout, la longueur du parcours à ciel ouvert, la qualité du pavé et le volume d'eau propre dans lequel elles seront diluées à l'origine chez les habitants.

Le balayage des ruisseaux, leur lavage quotidien à une

(1) L'Académie de Saint-Quentin qui s'honore en s'intéressant à l'hygiène, concurremment à la poésie, la littérature et l'histoire, nous permettra, à propos de miasmes délétères, d'exprimer ici une opinion personnelle sur une question de salubrité au premier chef qui nous paraît mal résolue. L'emploi de gros tuyaux d'évent appliqués aux fosses d'aisances, quoique universel, nous semble irrationnel et insalubre. Il a pour but et, en général, pour effet d'empêcher l'air des fosses de se répandre dans les water-closets lorsque la pression atmosphérique baisse. Quand la hauteur de ces cheminées d'appel n'est pas suffisante, il arrive bien que le vent en s'y engouffrant crée un courant exactement en sens inverse, mais c'est un inconvénient assez rare ; le grave inconvénient de cette méthode est de déverser quotidiennement dans l'atmosphère des villes, et jusque sous les fenêtres des habitants, des milliers de mètres cubes d'air empesté, écœurant, dangereux et insalubre. Je comprends l'utilité de ne pas laisser pénétrer dans les water-closets l'air infect des fosses, mais je me demande s'il n'y a pas d'autre moyen à employer pour obtenir ce résultat que de renouveler incessamment l'air de ces fosses. Cet air méphitique et corrompu ne devrait-il pas, au contraire, être si bien emprisonné qu'il ne se renouvelât pas, pour ainsi dire, d'une vidange à la vidange suivante ?

Pour résoudre cet important problème, il suffit de trouver d'abord une fermeture hermétique et simple de l'ouverture du siège, et de remplacer les gros tuyaux d'évent par des conduits de la grosseur d'un crayon, qui suffiraient largement pour équilibrer la pression de l'air de la fosse avec celle de l'atmosphère.

ou plusieurs reprises, sont des mesures excellentes pour diminuer les exhalaisons méphitiques de la vase qui garnit les joints du pavé. Mais, ainsi que nous le disions précédemment, le balai ne fait que purger momentanément les joints qui se remplissent un instant après des immondices venues d'amont; l'eau glisse sur ces vases lourdes sans les diluer et sans les entraîner; en outre l'écoulement dans les ruisseaux est lent et défectueux, en général, tant à cause de l'insuffisance de vitesse et de volume de l'eau de lavage que de l'usure inégale des pavés, des affaisements partiels et des déformations accidentelles qui détruisent l'uniformité de la pente, insuffisante déjà dans bien des cas. En outre, les inconvénients de la vase sont augmentés par le mode de balayage qui est anti-méthodique : pour que le balayage se fit méthodiquement, il faudrait qu'il commençât par la maison située en amont pour continuer par la deuxième et la troisième en aval et ainsi de suite jusqu'à la bouche d'égout. Il n'en est pas ainsi : les habitants ne se concertent pas, cela leur est d'ailleurs impossible pratiquement, et il arrive qu'un ruisseau parfaitement nettoyé se trouve souillé, un instant après, par les immondices venues d'amont.

Le balayage et le lavage à grande eau ne suffisent donc pas pour lutter efficacement contre la vase des ruisseaux, il faut encore améliorer leur mode de construction.

Suppression des joints au moyen de contrebordures ou ruisseaux en granit.

L'action de l'eau de lavage serait infiniment plus efficace avec l'emploi, au lieu et place du pavé pour la confection des ruisseaux, de ce que nous appelons des *contrebordures*, que nous recommandons à l'attention des maires hygié-

nistes. Les contrebordures, ou ruisseaux en pierre, suppriment les joints du pavage qui sont la cause originelle de la stagnation de la vase; elles font par conséquent disparaître les exhalaisons méphitiques de cette vase: *sublatâ causâ, tollitur effectus*. Les pentes sont virtuellement augmentées au moyen de cette surface parfaitement lisse, parfaitement réglée, inusable et indéformable.

Ce mode de construction des ruisseaux (1) résume tous les avantages au point de vue de la propreté, de l'odeur, de la facilité de nettoyage, du puissant effet des eaux de lavage, de la suppression des boues stagnantes, et du rapide et complet écoulement des immondices.

Il consiste dans le remplacement du pavage, le long du trottoir, dans la largeur du ruisseau proprement dit, par un dallage en pierre dure ou mieux encore en granit. A Caen les contrebordures ont 0^m30 de largeur, 0^m20 à 0,22 d'épaisseur; elles sont en granit et posées sur une forme de sable de 0,20 environ d'épaisseur avec un dévers de 0^m045; après la pose, on fait une coulée de ciment dans les joints normaux et dans le joint de contact avec la bordure.

Il y a aujourd'hui 9,000 mètres courants de contrebordures à Dijon et plus de 6,000 à Caen. Dans cette dernière ville, les contrebordures en granit reviennent à 8 fr. le mètre, en place; les habitants coopèrent avec empressement à leur établissement moyennant une somme de 4 fr. par mètre courant, en sorte que, pour les pavages neufs, l'établissement de contrebordures n'impose aucun sacrifice à la ville, puisque le prix des 0^m30 de pavé économisé compensent exactement celui de la moitié des contrebordures.

A défaut de contrebordures, il faudrait au moins rejoin-

(1) Consacré par une expérience de onze années à Dijon, ou nous l'avons introduit, et de neuf ans à Caen où nous l'avons également importé, il peut être considéré comme pratique.

toyer en ciment les pavés des ruisseaux sur une largeur de 0,30 à 0,40.

ENLÈVEMENT DES BOUES ET IMMONDICES.

Amélioration de la profession d'expurgateur, ou boueur, en vue d'un service mieux fait.

Toutes les villes sans exception, éprouvent des difficultés à trouver des adjudicataires convenables pour l'enlèvement des boues. Ceux qui acceptent d'être boueurs sont forcés, pour ne pas perdre d'argent, de travailler eux-mêmes, tant le métier est peu lucratif. Ils n'ont que des chevaux de rebut, des tombereaux en ruine et des adolescents pour auxiliaires; ils seraient criblés de procès-verbaux si le cahier des charges était observé à la lettre et si l'on n'avait égard à leur bonne volonté et à leur misère; ils luttent sans cesse contre la police pour ne pas ramasser ce qui n'a aucune valeur pour eux: les boues des voies macadamisées par exemple, les pierres roulantes, les débris de faïence, les tessons de bouteilles, les tuiles, les platras, les matériaux déposés par des inconnus, etc.; ils n'enlèvent pas la boue liquide, ils se contentent d'en charger une partie qu'ils promènent et dispersent d'une rue dans l'autre avec leurs tombereaux percés à jour comme une écumoire. Pour ménager leurs chevaux étiques, ils commencent l'enlèvement par les rues les moins peuplées et finissent par celles où la circulation est la plus active, contrairement à l'intérêt public qui exigerait un parcours exactement en sens contraire. Dans beaucoup de villes, les boueurs sont tenus d'enlever gratuitement la neige et la glace, comme s'ils ne souffraient déjà pas assez dans leurs intérêts pendant l'hiver.

C'est une conséquence de ce préjugé que les boues sont

encore aujourd'hui une matière précieuse et que leur enlèvement doit être un revenu pour les villes ; on ne tient pas assez compte : 1° de la brièveté des délais d'enlèvement qui nécessite un personnel relativement considérable en hommes et chevaux ainsi qu'un matériel de voitures difficile à utiliser dans la seconde moitié de la journée ; 2° de la moins value des fumiers par suite de l'augmentation croissante de la main-d'œuvre, du prix des chevaux, et de la concurrence des engrais chimiques ; 3° de l'utilité que les gens voués à cette rebutante profession gagnent convenablement leur vie et que les petits capitaux qu'ils y engagent leur donnent un intérêt rémunérateur. On ne tient pas assez compte enfin des avantages de tous genres qu'un bon service de balayage et d'enlèvement des boues rend à la population.

Nous estimons, nous, que ces avantages de propreté, d'hygiène, de salubrité, qui sont la plus belle coquetterie des villes, valent beaucoup d'argent, beaucoup plus qu'il n'en faut pour réaliser les améliorations suivantes que nous considérons comme indispensables.

Fumières communales, entourées de grands arbres, mises à la disposition des expurgateurs.

Les boueurs n'auraient plus à s'occuper de la location des terrains nécessaires à l'établissement de leurs fumières ; les villes en créeraient elles-mêmes dans des endroits convenablement situés au point de vue de la moindre gêne de voisinage, de la direction des vents régnants, de la distance des transports, etc. Ces fumières seraient sur le bord des routes d'accès ; elles seraient pavées et entourées de grands arbres destinés à faire oublier leur but par leur apparence d'oasis de verdure, à les rendre moins

insalubres et à diminuer l'entraînement par le vent des matières miasmatiques.

Tombereaux rationnellement construits et mis à la disposition des boueurs à charge d'entretien.

Les expurgateurs qui passent leur existence au milieu des immondices ne sont ni assez riches, ni assez sûrs de l'avenir, ni assez appréciateurs des choses relatives à l'hygiène et à la propreté pour créer à leurs frais des types de tombereaux appropriés à la destination spéciale de l'enlèvement des boues et immondices des villes. Jamais l'idée ne leur en viendra, ou si par impossible cette idée éclosait dans leurs cerveaux, ils ne la réaliseraient pas dans la crainte de perdre de l'argent sur la vente de ce matériel spécial à l'expiration de leur adjudication.

Les tombereaux actuellement en usage ont leurs bords à 1^m80 au moins au-dessus du sol, de sorte qu'il faut élever la pelle à plus de 2^m pour y jeter les matières. Cette hauteur ne devrait pas dépasser 1^m25 à 1^m30 pour qu'on pût verser facilement et sans effort les matières, et non les jeter à bout de bras ; on activerait ainsi le chargement, on épargnerait aux passants et aux riverains les éclaboussures de boue, on diminuerait la dispersion de la poussière dans l'espace, et on préparerait la solution de l'avenir qui consiste à verser les ordures directement dans les tombereaux au moment de leur passage, comme cela se pratique à Paris dans certains quartiers avec cette différence qu'à la fin du chargement, les boueurs chargés de recevoir et de vider les boîtes d'ordures, ne seraient pas juchés sur les tombereaux à la hauteur d'un premier étage.

Des tombereaux de ce type rationnel et de différentes

dimensions seraient construits par les villes et mis à la disposition des expurgateurs à charge pour eux de les tenir en bon état d'entretien.

Tombereaux porte-boue pour l'enlèvement des boues liquides.

La solution du problème de l'enlèvement des boues liquides comporte les données suivantes : enlèvement des boues immédiatement après leur balayage, sans attendre même une demi-siccité qui cause à la circulation des piétons des inconvénients de tous genres au point de vue de la propreté et de l'hygiène ; diminution de la hauteur de chargement pour éviter les éclaboussures et les déperditions ; rapidité du service, étanchéité du véhicule et facilité de son déchargement.

Nous avons cherché à réaliser ces desiderata au moyen d'un véhicule de forme particulière que nous appelons *porte-boue* à cause de sa destination spéciale, mais qui pourrait s'étendre très utilement à l'enlèvement des ordures et immondices ordinaires (1).

Il se compose d'un demi cylindre en tôle d'une capacité d'environ 1,200 litres, suspendu par l'intermédiaire de forts ressorts à un essieu coudé monté sur des roues de deux mètres de diamètre. La surface supérieure est recouverte sur les 3/4 de sa longueur d'une tôle fixe, et sur l'autre quart, d'une tôle mobile à charnières qui est levée pour le chargement et abaissée durant le transport. A la caisse en tôle est fixé un siège à deux places sur lequel s'assoient le chargeur et le conducteur-chargeur pendant

(1) Ce véhicule en usage à Caen (Calvados) depuis plusieurs années donne d'excellents résultats et complète les services rendus par les balayeuses mécaniques ; il est d'un entretien très peu coûteux.

le retour qui a lieu au petit trot ; on dételle le cheval pour opérer le déchargement et on laisse aller doucement le porte-boue en arrière, sans difficulté et sans effort, l'équilibre étant réglé en conséquence. On y *verse* la boue au moyen de pelles profondes qu'il suffit d'élever à 1^m20 au-dessus du sol. Une partie de ces boues, qui sont en somme du grès pulvérisé, est utilisée pour faire des trottoirs terrés qui acquièrent une grande dureté ; une autre partie est répandue sur les nouveaux emplois de macadam pour servir de matière d'agrégation.

Nous pensons qu'il serait de l'intérêt des villes de mettre à la disposition des adjudicataires, à charge d'entretien, un ou plusieurs porte-boue pour enlever les boues liquides des chaussées macadamisées et celles provenant du nettoyage à fond des rues pavées pendant les temps de pluie persistante ; dans ce dernier cas on obtiendra un très bon résultat en faisant passer la balayeuse et le porte-boue après l'enlèvement des tas d'ordures. Ce type de porte-boue pourrait parfaitement servir avec avantage pour l'enlèvement des boues et immondices légères et serait de beaucoup préférable à tous égards aux tombeaux actuellement en usage.

En diminuant de cette manière la mise de fonds des expurgateurs, on ne sera plus embarrassé pour les recruter ; en leur confiant un bon matériel approprié à son but spécial, on obtiendra un service beaucoup plus satisfaisant ; la boue et la poussière cesseront d'être des fléaux, au grand profit de la propreté et de la salubrité des villes.

Améliorations relatives au balayage lui-même.

Ce but sera plus vite atteint encore si l'on apporte au balayage lui-même certaines réformes indispensables. Le

balayage ne sera jamais bien fait tant que la méthode ne sera pas logique, et elle ne sera pas logique tant que les intéressés seront eux-mêmes chargés de la besogne. Pour procéder méthodiquement au balayage des ruisseaux par exemple, qui sont la partie importante à soigner, il faudrait, comme nous l'avons déjà dit, que le travail fût commencé par le premier riverain d'amont, puis continué par le deuxième, le troisième et ainsi de suite jusqu'au point où les boues du ruisseau vont se perdre dans la bouche d'égout. Il faudrait en outre que cette première opération fût suivie d'un lavage à grande eau, et que quelqu'un fût chargé de détourner les petits amas d'immondices que le courant de l'eau accumule en certains points. Mais aucun des intéressés ne se charge et ne voudrait se charger de cette utile besogne ; une réglementation spéciale à ce sujet serait illégale et ne pourrait être édictée. Il faut par conséquent que les municipalités exécutent elles-mêmes ce travail, comme la ville de Paris par une loi récente a été autorisée à le faire.

Création d'un service municipal de balayage ; abonnements facultatifs pour le présent, obligatoires pour l'avenir, dans les rues les plus fréquentées seulement.

Ce qui se pratique à Paris n'est pas toujours applicable en province, et ce qu'il est utile de faire dans les rues très peuplées, très fréquentées et très commerçantes n'a pas sa raison d'être dans les rues tranquilles et peu habitées qui sont en grande majorité dans les villes.

Il conviendrait donc, comme point de passage et comme mesure transitoire, de créer dans chaque ville un service municipal de balayage avec abonnement facultatif et aussi bon marché que possible ; il ne s'agit pas là de chercher

une nouvelle source de revenu, suivant une tendance trop générale et souvent fâcheuse qui fait perdre moralement le bénéfice de beaucoup de mesures utiles, mais bien de créer une institution qui rende service au public. Il ne s'agit pas non plus d'une idée nouvelle, mais de la généralisation d'une mesure utile déjà appliquée dans quelques villes. Les abonnements facultatifs seraient naturellement plus nombreux dans les rues les plus peuplées et les plus commerçantes, parce que c'est là que les occupants ont surtout intérêt à se débarrasser, moyennant une contribution modique, d'une sujétion gênante, de sorte qu'au bout de peu d'années on pourrait réaliser dans ces rues, mais dans ces rues seulement, l'abonnement obligatoire qui ne donnerait lieu à aucune réclamation parce qu'il serait déjà passé dans les habitudes du plus grand nombre.

Second balayage quotidien dans ces mêmes rues.

Une autre excellente mesure consisterait dans l'obligation pour les riverains de ces mêmes rues les plus fréquentées, de faire dans l'après-midi un second balayage de la chaussée et des trottoirs. Les chevaux déposent, en effet, des crottins qu'il est inutile de laisser éparpiller et séjourner jusqu'au lendemain matin ; les chiens en s'arrêtant sur les trottoirs y font des dépôts dont chaque passant emporte à sa chaussure ou à ses vêtements une trace immonde. Jamais un riverain ne prend la peine, très répugnante d'ailleurs, il faut bien le dire, de faire disparaître ces choses dégoutantes, dont un second balayage atténuerait les graves inconvénients.

Le service du balayage municipal recruterait de nombreux abonnements facultatifs par suite de cette obligation

nouvelle, mais aussi utile que bien justifiée (1). Afin que les chaussées ne soient pas encombrées et souillées de tas d'ordures une seconde fois dans l'après-midi, il serait interdit de rien apporter de l'intérieur des habitations ; toutefois les riverains auraient la faculté de remettre aux expurgateurs des paniers et des boîtes dont ceux-ci seraient tenus de recevoir le contenu dans leurs tombereaux, pendant la tournée de l'après-midi.

Déclaration d'utilité publique de ce second balayage.

Le Conseil municipal pourrait d'ailleurs être appelé à statuer sur la déclaration d'utilité publique de ce second balayage dans un certain nombre de rues, et des enquêtes publiques seraient ouvertes à cet effet. On éviterait de cette manière les critiques et les réclamations que pourrait soulever un simple arrêté municipal.

Tas d'ordures moins nombreux.

Les tas d'ordures occasionnent des pertes de temps pour les boueurs par les arrêts et les remises en marche continus ; ils sont une cause de malpropreté en raison des détritiques qui restent sur l'emplacement de chaque tas. Si ces tas étaient deux fois moins nombreux, on diminuerait dans la même proportion la quantité de résidus laissés sur la chaussée et l'on accélérerait notablement le service d'enlèvement, tout en le rendant moins pénible.

Nous proposons comme moyen simple et pratique d'obtenir ce résultat, de ne faire qu'un tas pour deux maisons,

(1) Dans le chef-lieu du Calvados, ce second balayage quotidien est obligatoire pour toutes les rues ; il y aurait à notre avis utilité à ne l'appliquer qu'aux seules voies les plus fréquentées.

par exemple à la limite des numéros 1-3, 5-7, 9-11, etc., 2-4, 6-8, 10-12, etc. L'emplacement des tas serait indiqué par une marque apparente sur le pavage et il serait interdit d'en faire ailleurs qu'en ces endroits.

Enlèvement du crottin de cheval.

On voit à Londres, dans certaines rues où la circulation des voitures est très active, des jeunes gens de 14 à 15 ans, armés de la main droite d'une brosse à poignée, de la main gauche d'une légère boîte à ordures de forme dite *oiseau*, se précipiter entre les voitures pour aller ramasser le crottin qui salit très vite les chaussées et les rend dangereuses pour les chevaux ; ces jeunes gens ont l'agilité des singes et ils en ont presque l'allure, car ils courent appuyés sur leur brosse comme sur une troisième jambe ; ils se redressent rarement, soit pour ne pas perdre de temps à se baisser, soit pour mieux conserver leur équilibre ou se faire reconnaître de plus loin par les cochers qui, par réciprocité sans doute de bon procédé, les rasant de moins près que le commun des piétons. Le crottin obtenu de cette manière est versé dans des bornes creuses en fonte de forme élégante, qui sont installées sur les trottoirs, et que l'on vide au moyen d'une porte pratiquée à leur base.

Il y a du bon dans cette mesure, et la ville de Paris, toujours à la piste des améliorations se doit à elle-même de faire quelque chose d'analogue, car il est préférable d'enlever le crottin que de l'éparpiller à la lance d'arrosage ; on débarrasse plus vite et mieux, ainsi, les chaussées d'une matière végéto-animale qui forme une boue grasse et glissante, laquelle se transforme par la sécheresse en une poussière presque vivante, dangereuse pour la santé en

raison des animalcules et des œufs de parasites qu'elle renferme. On serait plus sûr, d'autre part, en recueillant le crottin, d'en faire de l'engrais riche qu'en lui donnant rendez-vous dans la plaine de Gennevilliers pour y fertiliser la culture maraîchère.

Les villes de province devraient à notre avis pratiquer cette méthode anglaise dans les artères les plus fréquentées par les voitures : deux ou trois hommes seulement suffiraient pour recueillir dans de grandes brouettes ou de petites voitures à bras le crottin et les excréments de chiens qui seraient entreposés dans des endroits convenables jusqu'au passage suivant des expurgateurs.

Arrosage précédant le ou les balayages.

Chaque balayage de la voie publique devrait être précédé d'un arrosage convenable, comme cela se pratique d'ailleurs dans les appartements, pour éviter de soulever inutilement des nuages de poussière et afin aussi d'en recueillir et en enlever une plus grande quantité. L'eau, en effet, agglomère momentanément les particules de poussière les plus fines, celles qui ont le plus tendance à s'envoler et dont il importe le plus de se débarrasser par conséquent.

Si les villes, comme nous le souhaitons, étaient chargées du balayage des voies principales, elles feraient ce salubre arrosage au moyen de leurs tonneaux, beaucoup mieux et plus économiquement que les particuliers.

Nous terminerons ces observations sur les améliorations dont est susceptible l'important service du balayage des villes et de l'enlèvement des boues, ordures et immondices en indiquant que les dites améliorations doivent être

étudiées et réalisées en prévision des données suivantes qui nous paraissent devoir s'imposer dans l'avenir :

1° Le balayage mécanique remplacera dans la plupart des cas le balayage à bras d'hommes ;

2° L'habitude des tas sur la voie publique fera place au versement direct des ordures et immondices de ménage dans les tombereaux ;

3° Les villes organiseront un service municipal de balayage dans leurs rues principales.

CHAPITRE IV

DES AVANTAGES ET DES INCONVÉNIENTS DE L'ARROSAGE DES RUES EN ÉTÉ. — CONSIDÉRER LE CAS OU LES VILLES SONT PRIVÉES DE FONTAINES PUBLIQUES, CELUI OU ELLES EN POSSÈDENT ET PROPOSER DES MOYENS PRATIQUES, RATIONNELS ET HYGIÉNIQUES D'ARROSAGE.

*Utilité incontestable de l'arrosage des voies macadamisées ;
moindre usure, poussière moins abondante.*

L'arrosage en été des rues et voies macadamisées est une bonne et utile mesure, qui devient indispensable quand la circulation des voitures est très active.

Nous avons établi, en effet, que la sécheresse convertit en poussière le mortier qui relie la mosaïque formée par les gros matériaux ; ces gros matériaux ainsi déchaussés sortent de leur alvéole, se font broyer, et provoquent des déformations qui deviennent elles-mêmes, par la pluie, une nouvelle cause de dégrada-

tion, d'usure, de production de boue d'abord et de poussière ensuite. Nous avons aussi démontré que l'eau d'arrosage agglomère et retient momentanément les particules les plus fines de poussière, celles que la brise, le vent, les roues des voitures, le pied des chevaux et la force centrifuge soulèvent le plus aisément.

Mais l'arrosage abondant des voies macadamisées est avant tout une mesure de conservation et d'économie d'entretien et c'est ce qui explique les soins particuliers dont elles sont l'objet sous ce rapport. La diminution de poussière est une heureuse conséquence de cette mesure, mais en général elle ne vient qu'au second plan ; il en est de la poussière comme de la neige, que le service des Ponts-et-Chaussées fait gratter et mettre en cordons dans les faubourgs des villes, beaucoup plus pour économiser des dépenses de rechargements que pour améliorer les conditions de la circulation. Cet arrosage est en tous cas doublement utile, puisqu'il procure une économie de matériaux et qu'il atténue très notablement les inconvénients des chaussées macadamisées au point de vue de la poussière.

Utilité beaucoup moins évidente sur les chaussées pavées.

Sur les chaussées pavées, l'utilité de cette mesure est beaucoup moindre et elle serait à peu près nulle si on employait à l'enlèvement soigné de la poussière une partie de la main-d'œuvre et de l'argent dépensés pour la convertir en boue deux fois par jour comme à Saint-Quentin. L'eau d'arrosage produit certainement un bon effet, puisqu'elle maintient à l'état de mortier dur et solide la gangue qui garnit les joints du pavage et qu'elle agglomère pendant un certain temps les poussières atomiques qui existent à la surface. Cette eau

d'arrosage agglomère peut-être aussi ces particules microscopiques de métal que les bandages des roues et le sabot des chevaux déposent en traînées brillantes sur un pavage brûlant ; elle concourt donc peut-être à rendre les chaussées pavées moins polies et moins glissantes pendant la sécheresse.

Cependant il n'est pas démontré que l'humidité (surtout l'humidité inégale, telle que celle qui résulte des arrosages très irréguliers faits par les riverains, surtout quand ils ne se servent pas d'arrosoirs, ce qui est le cas à Saint-Quentin) soit moins dangereuse que la sécheresse. Les cochers que nous avons consultés à ce sujet sont d'avis que l'arrosage ordinaire ne rend pas le pavé meilleur aux pieds du cheval ; d'autre part M. Debauve, dans son manuel de l'ingénieur des ponts-et-chaussées, parlant du danger des pavés très durs, du porphyre en particulier, exprime cette pensée que ce pavé se polit très vite et devient glissant *par l'humidité* et même *par le grand soleil*. On serait donc fondé à croire que l'humidité est aussi dangereuse que le grand soleil.

Ce qui prouve d'ailleurs que les bonnes raisons à l'appui de cet arrosage obligatoire qui fut longtemps imposé dans beaucoup de villes et qui l'est encore aujourd'hui à Saint-Quentin, ne pullulent pas, c'est le vague des considérants ou leur absence complète. Ainsi l'ordonnance de Paris du 2 août 1800 se contente de dire : Considérant que les chaleurs et la sécheresse qui en résulte *rendent le pavé difficile et dangereux pour la circulation*, sans préciser si c'est pour les chevaux ou pour les piétons.

L'arrêté municipal de Caen voit dans l'arrosage *une mesure de salubrité et de sûreté publique de la plus haute importance*, sans dire toutefois, s'il s'agit de sûreté publique sous le rapport de la circulation, comme à Paris, ou de

sûreté publique, conséquence de la salubrité. Rouen, Grenoble et Saint-Quentin, comme on peut le voir au tableau synoptique page 124, ont peut-être trouvé d'autres bonnes raisons ou accepté les mêmes, mais elles ont jugé convenable de les passer sous silence, laissant aux administrés le soin de discerner si les avantages sont tellement évidents qu'il n'y a pas besoin de les détailler, ou si peu démontrés, au contraire, qu'il est plus prudent de n'en pas parler.

Avantage certain de l'arrosage comme auxiliaire du balayage

L'arrosage des voies pavées devrait être fait à notre avis au moment qui précède le ou les balayages quotidiens, parce qu'il offre alors des avantages incontestables et incontestés. Chacun sait que si la chaussée est modérément arrosée, le balai des balayeurs soulève beaucoup moins de poussière (tout en faisant de cette matière des tas plus forts), que les boueurs en enlèvent davantage et avec une moindre déperdition. Si l'on trouvait un moyen pratique d'humecter les tas de poussière eux-mêmes et les tombereaux destinés à les recevoir, le résultat serait infiniment meilleur encore.

Quant aux arrosages faits à d'autres moments, leurs inconvénients peuvent compenser leurs avantages si la méthode employée est défectueuse, et c'est le cas général quand les riverains sont chargés de la besogne. A notre avis, la main d'œuvre et la dépense d'arrosage seraient plus utilement, plus logiquement employées à l'enlèvement très soigné de la poussière qu'à des aspersions ou des detrempages incessamment répétés de la même poussière ; en tout cas, l'utilité de l'arrosage n'est évidemment pas la même pour toutes les rues.

Avantage très douteux et très discutable sous le rapport de l'humidification de l'air, mais certain au point de vue de la fraîcheur. Préférence à donner à l'arrosage des trottoirs et à l'humidification de l'air par évaporation de l'eau courante dans des ruisseaux bien propres.

En arrosant toutes les rues d'une ville, on espère diminuer l'aridité et la sécheresse de l'air, comme on met, en hiver, de l'eau sur les poêles pour rendre l'air des appartements ainsi chauffés moins sec et plus respirable (1). Qui prouvera cependant que l'évaporation de cette eau ainsi versée sur les chaussées où elle s'imprègne de toutes ses senteurs et de toutes ses impuretés est profitable à l'hygiène ? Qui prouvera que la sécheresse est plus dangereuse qu'une humidification pareille ? D'ailleurs l'atmosphère des villes se renouvelle sans cesse et la vapeur d'eau qu'on arrive à développer en arrosant les rues se perd dans l'immensité de l'espace comme un ruisseau dans la mer. L'humidification de l'air obtenue par ce procédé n'est donc pas un avantage évident pour l'hygiène.

Nous sommes porté à croire que le seul avantage indiscutable à attendre de l'arrosage consiste dans le refroidissement de l'air et du pavage : pour passer de l'état liquide à l'état gazeux, l'eau a besoin, comme on le démontre en physique, d'une très grande quantité de chaleur qu'elle

(1) Il n'est pas ici question des villes du Midi où tous les étés sont brûlants, où la fraîcheur, d'où qu'elle vienne, est un soulagement et où, par conséquent, l'arrosage abondant et répété de certaines voies publiques est une nécessité absolue. Il n'est pas question davantage, en ce qui concerne les villes à climat tempéré, de ces étés exceptionnels pendant lesquels chacun est moralement tenu de joindre ses efforts à ceux de l'administration municipale pour lutter contre le fléau de la chaleur et de la sécheresse.

emprunte, dans le cas particulier qui nous occupe, au pavage ainsi qu'à l'air ambiant. L'eau d'arrosage en s'évaporant rend par conséquent l'air momentanément plus frais et le pavé moins brûlant. A ce point, de vue ne vaudrait-il pas mieux que l'arrosage imposé en temps de sécheresse s'appliquât aux trottoirs parce qu'ils sont plus propres et parce qu'en outre la première eau entraînerait les saletés au ruisseau ? On obtiendrait ainsi une humidification plus saine et on offrirait au pied des passants, plus délicat que celui des chevaux, des surfaces moins brûlantes. Ne serait-il pas préférable enfin de demander l'humidification de l'air à l'évaporation d'une eau pure coulant presque constamment dans les ruisseaux pendant les chaudes journées d'été ?

Inconvénients de l'arrosage.

L'arrosage destiné à abattre la poussière présente le léger inconvénient de soulever lui-même un petit nuage de poussière et d'éclabousser les passants ; en suivant des yeux un tonneau d'arrosage, on voit très distinctement ce petit nuage provoqué par la chute de l'eau, de même qu'on perçoit très facilement une odeur particulière, *sui generis*, qui l'accompagne.

Quand l'arrosage se fait à la lance, le nuage de poussière soulevée n'est pas visible comme avec le tonneau, mais l'odeur est plus accentuée et un peu différente ; cette odeur participe en effet, surtout à Paris, de celle du crottin de cheval que le jet de la lance disperse et détrempe.

La dispersion du crottin de cheval présente elle-même un double inconvénient : elle transforme cette matière en une boue grasse et glissante qui devient en séchant une poussière dangereuse à respirer ; en outre elle prive l'agriculture d'un engrais riche, facile à recueillir, qui avec les

errements actuels de la ville de Paris se perd dans les égouts.

Nous avons dit plus haut qu'on s'illusionnait en espérant fixer à Gennevilliers ces matières fertilisantes au profit de la culture maraîchère, parce qu'il ne peut pas y avoir assimilation pendant plus de la moitié de l'année. Comment admettre en effet que les matières fertilisantes en suspension ou en dissolution dans l'eau du grand collecteur, puissent être absorbées par les plantes pendant les mois d'hiver où la nature est endormie, la terre sans fleurs et sans verdure ; pendant les jours d'été où les feuilles, ces poumons des plantes, sont saturées de l'eau du ciel ; pendant les heures de la nuit et de la matinée où elles sont baignées de rosée ?

Nous ajouterons que cette méthode d'utilisation des eaux d'égout qui, d'Angleterre s'est propagée en France, en Belgique et en Allemagne, serait plutôt utopique que pratique, un trompe-l'œil plutôt qu'une solution, si elle n'était susceptible d'un perfectionnement très simple et très peu dispendieux : ce perfectionnement consisterait dans le *filtrage de l'eau d'égout pendant les mois d'hiver et les jours de pluie d'été*, en vue de recueillir la plus grande partie des matières en suspension qui sont actuellement perdues pour l'agriculture et qui continuent à infester les belles rives de la Seine en aval d'Asnières.

L'arrosement des chaussées pavées provoque en outre des changements de couleur, d'apparence et d'état qui paraissent de nature à dérouter les chevaux et à les rendre moins solides sur leurs jambes que s'ils étaient en présence d'un danger (si danger il y a) restant partout et toujours le même. Lorsqu'à une portion de chaussée fortement humectée, dont toutes les poussières sont transformées momentanément en boue plus ou moins grasse et glissante,

succède une autre partie absolument sèche et blanche, les chevaux trompés par ces différences d'aspect et d'état, perdent nécessairement leur prudence instinctive et sont plus exposés à des chutes que si toutes les surfaces étaient les mêmes.

Enfin l'emploi d'eau impure est un des plus graves inconvénients de l'arrosage exécuté par les riverains, qui se soucient généralement davantage des contraventions de simple police que des préceptes de l'hygiène.

Cas où une ville n'a pas de distribution d'eau.

Si une ville ne possédait pas de distribution d'eau, la mesure de l'arrosage obligatoire de toutes les rues par les riverains serait fâcheuse parce que plusieurs d'entre eux, par incurie ou pour s'éviter la peine de se procurer de l'eau pure, jettent sur les chaussées des eaux ménagères ou autres liquides impurs qu'ils conservent à cette intention, des eaux du ruisseau, etc.

Certaines villes qui n'ont pas encore de distribution d'eau, principalement dans les contrées où l'on n'en boit presque pas, croient qu'elles pourraient se borner à se procurer de l'eau suffisamment bonne pour le lavage des ruisseaux, le savonnage du linge, l'arrosage des jardins, et continuer à se servir de l'eau des puits et des pompes pour la table et la toilette. C'est une idée fausse. Il importe peu, il est vrai, que l'eau de lavage des ruisseaux soit plus ou moins pure, elle le sera toujours suffisamment pour cet usage. Il importe peu que l'eau destinée aux savonnages et aux lessivages soit une eau de roche : au contraire, l'eau de rivière remplit mieux le but sous ce rapport, puisqu'elle est toujours plus savonneuse. Il importe également peu que l'eau d'arrosage des jardins soit fraîche : l'eau soleilée des rivières est plus généreuse pour les plantes que l'eau

fraîche des sources et des fontaines. Mais si l'eau distribuée est agréable à boire, cristalline, fraîche et stomachique, on abandonne vite les pompes comme on quitte l'huile pour le gaz. On les abandonne d'autant mieux que leur entretien est onéreux et qu'ils ne donnent pas d'eau jaillissante à tous les étages comme les distributions d'eau bien comprises.

Il faut donc donner la préférence aux eaux de source sur les eaux de rivière et rechercher comme qualités essentielles celles de l'eau de table elle-même, savoir : la fraîcheur en été, la tiédeur en hiver, la limpidité en toute saison et une saveur agréable. Il faut que le degré hydrotimétrique soit assez élevé ; que l'eau soit exempte de matières organiques et qu'elle contienne les sels de chaux nécessaires à la constitution de la charpente osseuse et à son entretien ; que les sels calcaires soient des carbonates et non des sulfates. Il faut en outre que l'eau soit répandue à profusion, comme l'air et la lumière ; que les installations soient aussi économiques que possible, à robinet libre, sans auge ni compteurs, sauf exception ; que les prix d'abonnement soient des plus modérés afin que l'eau pénètre dans toutes les maisons, à tous les étages, sous la main de chaque mère de famille. Améliorer l'hygiène en favorisant la propreté des personnes, des habitations et des ruisseaux, trouver le plus grand nombre possible d'abonnements, vendre beaucoup d'eau à bas prix, tel est le but à atteindre.

Si bon marché d'ailleurs que l'eau soit vendue, le prix de vente sera toujours au moins 4, 5, 6, 10 fois supérieur au prix de revient calculé sur les frais d'exploitation, sur ceux d'entretien et sur l'amortissement rapide du capital d'établissement.

Nous sommes heureux de déclarer ici que, sous le rap-

port des prix d'abonnement et d'installation, Saint-Quentin est en tête du progrès.

Différents modes d'arrosage ; quantité d'eau versée par mètre superficiel ; prix de revient dans les différents systèmes.

Nous n'avons que quelques mots à ajouter à ce que nous avons eu l'occasion de dire précédemment : les riverains ne peuvent employer que l'arrosage à la main ; les villes se servent de la lance ou du tonneau.

Il y a incertitude sur la quantité d'eau qu'il convient de verser par unité de surface pavée ou macadamisée pour entretenir une humidité convenable. Cette quantité varie en effet avec le climat, le vent, la température, l'intensité de la circulation, avec la nature des chaussées, leur profil, etc., etc. Debaube, dans son manuel de l'ingénieur des ponts-et-chaussées, dit qu'il faut passer 4 fois au tonneau sur le pavé, et 8 fois sur le macadam pour entretenir l'humidité et prévenir la poussière. Cet auteur donne les renseignements suivants sur l'arrosage au tonneau et à la lance ainsi que sur l'arrosage à la main, que son prix de revient et son insuffisance ont fait abandonner.

Arrosage à la main.

Un ouvrier arroseur peut emplir et vider à l'heure 20 arrosoirs de 12 litres sur une surface de 400 mètres superficiels, soit 4000 mètres pendant 10 heures de travail utile et 2400 litres d'eau dépensée ($12 \times 20 \times 10 = 2400$) La quantité d'eau versée par mètre superficiel ressort à 0 lit. 6 ($\frac{2400}{4000} = 0,6$) Le prix de revient de l'arrosage par mètre superficiel ressort à 0 cent. 075, le salaire étant de 3 fr. par jour ($\frac{300}{4000} \text{ c/m} = 0 \text{ c/m } 075$).

Arrosage au tonneau.

La journée d'emploi, y compris frais de toute nature, coûte 12 francs ; un tonneau contient 1000 litres et peut se vider 30 fois par jour en couvrant chaque fois 2400 mètres carrés, soit 72000 mètres carrés par jour et une dépense d'eau de 30000 litres. Il résulte de ces données que :

La quantité d'eau versée par mètre carré est de 0 litre 4 ($\frac{30000 \text{ l.}}{72000 \text{ m. s.}} = 0^1 4$). Le prix d'arrosage du mètre carré est de 0 centime 016 ($\frac{1200}{72000} = 0^c / \text{m} 016$).

Notre expérience personnelle nous fournit les chiffres suivants qui diffèrent un peu de ceux de Debaue : un tonneau de 1200 litres, coûtant par jour d'emploi 12 fr., peut s'emplir et se vider 18 fois seulement par jour de 10 heures, et arrose à chaque voyage une surface de 600^m de longueur sur 3^m 33 de largeur, soit 2000 mètres carrés ; chaque voyage exige donc 33 minutes ($\frac{600}{18} = 33$), la distance des prises d'eau aux lieux d'emploi étant d'environ 4 à 500 mètres. La longueur arrosée par notre tonneau est par conséquent en 10 heures de 10800 mètres ($18 \times 600 = 10800$) et la surface de 36000 mètres superficiels ($10800 \times 3,33 = 36000$). La quantité d'eau versée par jour est de 21600 litres et par mètre superficiel de ($\frac{21600}{36000} = 0^1 6$). Le prix de revient du mètre superficiel arrosé ressort à ($\frac{1200}{36000} = 0 \text{ centime } 033$). Le mètre carré arrosé nous coûte donc deux fois plus cher qu'à Paris, mais il reçoit 50 % plus d'eau (0¹ 6 au lieu de 0¹ 4).

Arrosage à la lance.

Debaue dit que le répandage à la lance de 3¹ 33 coûte moitié moins cher que 8 passages de tonneau débitant le

même volume, mais il ne dit pas en combien de reprises s'exécute ce répandage de 3¹33 par mètre superficiel. Nous répéterons que l'emploi de la lance n'est possible que sur les grandes voies macadamisées, et sur les promenades, à cause de l'embarras pour la circulation des voitures provoqué par la partie traînante de l'appareil.

*Calcul du prix de revient de l'arrosage des voies principales
d'une ville de second ordre.*

Pour tirer des chiffres qui précèdent une conclusion pratique et un renseignement utile aux municipalités qui voudraient organiser un service d'arrosage au tonneau, nous allons prendre comme terme de comparaison une chaussée de 7 mètres de largeur correspondant à une rue de 14 mètres environ de largeur totale et voir quelle longueur on en pourrait arroser par jour avec 2 tonneaux ; nous appliquerons nos données personnelles de préférence à celles de Debaue afin d'éviter des mécomptes. Une chaussée de 7 mètres de largeur sera arrosée en 2 passages d'un seul tonneau ou en un seul passage de deux tonneaux marchant parallèlement ; chaque tonneau pouvant arroser une longueur de 10800 mètres sur 3 mètres 50 de largeur, on pourra donc, avec deux tonneaux, arroser 10800 mètres de rues présentant une chaussée de 7 mètres de largeur. Si l'on veut répéter cet arrosage 2 fois par jour (et à notre avis c'est suffisant) on peut encore arroser 5400 mètres de longueur de rue de 12 à 14 mètres de largeur, soit 11 grandes rues d'une longueur moyenne de 500 mètres.

Quand on aura, dans une ville de province de second ordre, arrosé deux fois par jour onze rues de 500 mètres de longueur chacune, on aura fait tout ce qu'il est utile

de faire et l'on aura dépensé 24 fr., soit 1,800 fr. seulement pour l'année, en supposant 75 jours complets d'arrosage avec deux tonneaux.

Arrosage chimique.

M. Cousté, ingénieur des tabacs, a eu l'idée d'entretenir l'humidité des chaussées macadamisées en y déposant des sels très déliquescents, qui soutirent et fixent la vapeur d'eau contenue dans l'air, à la manière du sel gris de cuisine qui attire et retient assez d'eau pour y fondre complètement. C'est à Rouen que fonctionne depuis quatre ans, à titre d'essai, la méthode Cousté dite de *chlorurage*, parce qu'on emploie une dissolution de chlorure de calcium, résidu de fabrication de l'usine Maletta. Cette solution marque 30° au pèse-sel ; elle pèse 1262 kil. le mètre cube et contient 375 kilos de chlorure anhydre ; elle coûte 7 fr. 50 les 1000 litres pris à l'usine.

Pour obtenir un bon résultat, il faut un balayage et deux arrosages préalables à l'eau pure pour détremper le corps de la chaussée, après quoi on en verse 0 litre 8 par mètre carré. En nombre rond, la dépense est de 1 centime par mètre superficiel et il suffit, paraît-il, de cinq à six arrosages par saison pour maintenir une chaussée dans un état hygrométrique convenable, *à la condition toutefois de faire des arrosages à l'eau ordinaire de temps en temps*, autrement il faudrait, disent les expérimentateurs, chlorurer tous les dix à douze jours pendant les grandes chaleurs. Ce procédé est curieux, mais il n'est pas pratique ; les auteurs reconnaissent qu'il n'est admissible que dans un très faible rayon autour du centre de fabrication et sur les parties très fréquentées de routes où la réduction momentanée de la consommation de matériaux présente une grande importance.

D'ailleurs le prix de revient de 1 centime par mètre superficiel représente trente arrosages à l'eau ordinaire, en prenant comme terme de comparaison notre chiffre de 0^{c/m} 033 qui est le double de celui de Debaue. Or, avec trois arrosages par jour, on aurait à coup sûr un meilleur résultat qu'avec un chlorurage répété tous les dix jours et dans des conditions autrement commodes et pratiques. Enfin les chlorures attaquent énergiquement la chaussure et les étoffes et sont anti-hygiéniques par l'absorption de la vapeur d'eau de l'air déjà insuffisante en temps de sécheresse.

Arrosage à l'eau de mer.

Ayant entendu parler de ce procédé, mais sans en connaître les données exactes, nous avons essayé personnellement le chlorurage au *chlorure de sodium et de magnésium* par des arrosages à l'eau de mer. Cet essai n'a eu aucun succès et n'a fourni aucune différence d'humidité appréciable comparativement avec l'emploi de l'eau pure ; nous ne l'eussions pas tenté, si nous avions su que le mètre cube de dissolution Maletra contenait 375 kilos de chlorure de calcium, alors que l'eau de mer renferme à peine deux à trois kilos de chlorure de sodium et de magnésium, et si nous en parlons ici, c'est en vue d'épargner à d'autres des expériences inutiles.

CHAPITRE V

CONCLUSION.

L'arrosement bi-quotidien de *toutes* les rues d'une ville par les riverains n'a pas les avantages qu'on lui prête :

l'humidification de l'air ainsi obtenue n'est pas saine ; le rafraîchissement de l'atmosphère et l'abattage de la poussière que procure cet arrosage sont obtenus en pure perte dans les 9/10 des rues, c'est-à-dire dans celles où la circulation des voitures et des piétons manque d'activité. L'arrosage, pour être *pratique et rationnel*, doit être restreint aux voies macadamisées, parce qu'il les conserve, et aux seules rues pavées les plus fréquentées, parce qu'il prévient et abat utilement la poussière. L'appareil le plus commode et le plus pratique pour l'arrosage des rues, est le *tonneau*, perfectionné en vue de lancer l'eau de moins haut pour ne pas soulever la poussière et mouiller les passants.

Cet arrosage incombe de droit aux municipalités :

1° Parce qu'il est plus économiquement, plus régulièrement, plus uniformément exécuté par elles que par les riverains ; 2° parce qu'il fait partie de l'entretien ordinaire des chaussées macadamisées ; 3° parce que l'eau employée par les municipalités sera toujours la meilleure ; 4° parce que c'est une mesure d'intérêt général qui peut se réaliser avec l'emploi de deux ou trois hommes, autant de chevaux, et qui n'a rien de comparable avec le déglacage des ruisseaux et la mise en cordon de la neige qui peuvent exiger, à un moment donné, le concours de tous les habitants ; 5° parce que les intéressés pratiquent l'arrosage d'une manière insuffisante ou exagérée, le plus souvent gênante pour les passants ; 6° parce que l'arrosage municipal économise à 3 ou 4,000 personnes deux dérangements par jour et une perte de temps d'une demi-heure en moyenne ; 7° parce que la constatation difficile et délicate des infractions exigerait un personnel de police plus considérable que celui dont on dispose d'ordinaire et motiverait des procès trop nombreux pour pouvoir y donner suite sans

de graves inconvénients ; 8° enfin parce que les arrêtés sur l'arrosage obligatoire sont partout tombés en désuétude.

En soignant davantage l'enlèvement des boues, des poussières et des immondices en général, on oppose au mal le vrai remède dont l'arrosage n'est plus que le complément. Il faut donc élever le service du balayage et de l'enlèvement des boues à la hauteur du but à atteindre, qui est l'hygiène et la salubrité, c'est-à-dire la santé des habitants et leur bien-être. Il faut améliorer la situation des boueurs, leur établir des fumières dans des oasis de verdure, et leur mettre en main des engins perfectionnés. Il faut faire arroser avant de balayer, et exiger un second balayage quotidien dans les rues principales ; créer un service municipal de balayage pour ces voies principales, avec abonnements facultatifs dans le présent et obligatoires dans un prochain avenir ; faire ramasser fréquemment dans ces mêmes rues les déjections d'animaux ; diminuer partout le nombre des tas d'ordures, les supprimer si possible ; faire couler abondamment une eau limpide dans les ruisseaux ; rejointoyer leurs pavés en ciment ou mieux encore les remplacer par des contrebordures. Il faut, en un mot, améliorer l'hygiène et la propreté de la voie publique, parce qu'elles provoquent celles des cours, des logements et des habitants eux-mêmes.

PULVIS SUM

FAUNE LÉPIDOPTÉROLOGIQUE
DE L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-QUENTIN

CATALOGUE MÉTHODIQUE
DES LÉPIDOPTÈRES
DE L'ARRONDISSEMENT DE SAINT-QUENTIN

Extrait du *Guide de l'Entomologiste ou Nomenclature générale des
Lépidoptères d'Europe*. (Ouvrage inédit)

PAR M. DUBUS, CAPITAINE AU 87^e DE LIGNE, MEMBRE ASSOCIÉ

Pour servir à la Faune entomologique du département de l'Aisne

AVANT-PROPOS

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de présenter à la Société académique de Saint-Quentin, un extrait de mon travail sur les Lépidoptères d'Europe, ayant pour titre : *Le guide de l'Entomologiste* ou nomenclature générale des Lépidoptères d'Europe, avec notes et renseignements sur chacun d'eux (ouvrage inédit).

Cet extrait ne comprend que les lépidoptères qui habitent l'arrondissement de Saint-Quentin, dans un rayon de trois lieues environ ; il pourra, je l'espère, servir à la Faune entomologique du département de l'Aisne.

N'ayant pu moi-même capturer les nombreuses espèces qui existent dans les bois et les champs qui entourent la ville dans un périmètre de trois lieues, j'ai dû prendre de nombreux renseignements auprès des amateurs Saint-Quentinois, et MM. Gronnier et Lebée, entomologistes érudits et d'une obligeance de tous les instants, ont eu l'extrême bonté de me donner tous ces précieux documents à l'aide desquels, j'ai pu établir, d'une manière certaine, le catalogue méthodique des Lépidoptères faisant partie de la Faune Saint-Quentinoise.

Je remercie vivement MM. Gronnier et Lebée de leur sollicitude à me procurer tous les éclaircissements nécessaires sur la Faune lépidoptérologique de l'arrondissement de Saint-Quentin, et sans lesquels, j'aurais eu besoin encore de plusieurs années de recherches pour faire ce travail.

J'ai fait précéder ce catalogue par la classification générale des Lépidoptères d'Europe.

C'est d'après cette classification que les Lépidoptères composant la Faune Saint-Quentinoise sont classés. Ils ont les mêmes numéros d'ordre que ceux du guide de l'entomologiste.

Je désire, et j'ose espérer que ce travail sera accueilli avec bienveillance par Messieurs les membres de la Société académique de Saint-Quentin, et qu'il éveillera l'attention des agriculteurs sur tous ces ennemis de la Flore, cachés dans nos buissons et nos champs.

J'ai terminé par une description un peu plus étendue de quelques micro-lépidoptères, dont les chenilles font de nombreux dégâts dans nos greniers et dans nos habitations. Je crois qu'on ne saurait trop signaler la présence de ces hôtes nuisibles en donnant le moyen de les combattre et de les détruire.

Ce catalogue comprend, savoir :

1^{re} famille : Diurnes. — 76 espèces formées de 20 genres ;

2^e famille : Crépusculaires ou sphinx. — 26 espèces formées de 9 genres ;

3^e famille : Nocturnes. — 456 espèces formées de 193 genres.

Total 558 espèces de Lépidoptères faisant partie de la Faune entomologique de Saint-Quentin et formées par 222 genres.

Tous les renseignements et documents qui n'ont pu être étudiés sur les insectes mêmes, ont été puisés dans les traités des entomologistes les plus connus et les plus autorisés, c'est-à-dire dans les ouvrages de Linné, Geoffroy, Engrammelle, Latreille, Godart, Duponchel, Boisduval, célèbres auteurs qui sont la gloire de la science entomologique.

ABRÉVIATIONS DES NOMS DES AUTEURS CITÉS DANS CET OUVRAGE

Alb. — <i>Albin.</i>	Fris. — <i>Frisch.</i>	Naturf. — <i>Naturforscher.</i>	A. V. — 1 ^{re} variété.
And. — <i>Anderreg.</i>	Geoff. — <i>Geoffroy.</i>	Och. ou O. — <i>Ochsenheimer.</i>	B. V. — 2 ^e variété, etc.
B. ou B. d. V. — <i>Boisduval.</i>	Germ. — <i>Germar.</i>	Rb. — <i>Rambur.</i>	A. B. — <i>Aberration.</i>
Bork. — <i>Borkausen.</i>	God. — <i>Godart.</i>	Réaum. — <i>Reaumur.</i>	
Br. — <i>Brahm.</i>	Gn. — <i>Guénée.</i>	Roes. — <i>Ræsel.</i>	
Brd. — <i>Bruand.</i>	Hw. — <i>Haworth.</i>	Schiff ou S. C. — <i>Schiffermiller.</i>	
Cl. — <i>Clerck.</i>	Herbs. — <i>Herbst.</i>	Schneid. — <i>Schneider.</i>	
Cr. — <i>Cramer.</i>	H. S. — <i>Herrich-Schaeffer.</i>	Schr. — <i>Schranck.</i>	
Curt. — <i>Curtis.</i>	Hub. ou H. — <i>Hubner.</i>	Schæf. — <i>Schæffer.</i>	
De Vill. — <i>De Villers.</i>	Huf. — <i>Hufnagel.</i>	Scop. — <i>Scopoli.</i>	
Donz. — <i>Donzel.</i>	Illig. — <i>Illiger.</i>	Scrib. — <i>Scribe.</i>	
Dup. D. — <i>Duponchel.</i>	Kind. — <i>Kindermann.</i>	Steph. — <i>Stephens.</i>	
Eng. — <i>Engrammelle.</i>	Klée. — <i>Kleemann.</i>	Sulz. — <i>Sulzer.</i>	
Esp. — <i>Esper.</i>	Kn. — <i>Knock.</i>	Thunb. — <i>Thunberg.</i>	
Ev. — <i>Eversmann.</i>	Lasp. — <i>Laspeyre.</i>	Tr. ou Treits. — <i>Treitschke.</i>	
Fab. ou F. — <i>Fabricius.</i>	Latr. — <i>Latreille.</i>	W. V. — <i>Wiener Verzeichniss.</i>	
Fisc. — <i>Fischer.</i>	Led. — <i>Lederer.</i>	Wiew. — <i>Wieweg.</i>	
Fr. — <i>Freyer.</i>	L. — <i>Linné.</i>	Zel. — <i>Zeller.</i>	
Fuess. — <i>Fuessly.</i>			

CLASSIFICATION GÉNÉRALE DES LÉPIDOPTÈRES D'EUROPE

ANNOTÉS DANS LE GUIDE DE L'ENTOMOLOGISTE

1 ^{re} LÉG. — RHOPALOCERA		2 ^e LÉGION. — HETEROCERA	
1 ^{re} FAMILLE DIURNES	2 ^e FAMILLE CRÉPUSCULAIRES	3 ^e FAMILLE NOCTURNES	3 FAMILLES
formant DIX TRIBUS	formant TROIS TRIBUS	formant SOIXANTE-SEPT TRIBUS DONT DIX-HUIT SOUS-TRIBUS	80 tribus dont 18 sous-tribus
1. Papilionidæ. 2. Pieridæ. 3. Lyceidæ. 4. Erycinidæ. 5. Danaidæ. 6. Nymphalidæ. 7. Libytheidæ. 8. Apaturidæ. 9. Satyridæ. 10. Hesperidæ.	1. Sesiidæ. 2. Sphingidæ. 3. Zygaenidæ.	1. Lithosidæ; 2. Chelonidæ; 3. Liparidæ; 4. Bombycidæ; 5. Saturnidæ; 6. Endromidæ; 7. Endromis; 8. Cossidæ; 9. Hepialidæ; 10. Coclhopodæ; 11. Psychidæ; 12. Drepanulidæ; 13. Notodontidæ; 14. Noctuo- Bombycidæ; 15. Bryophilidæ; 16. Bombycoidæ; 17. Leucanidæ; 18. Glottulidæ; 19. Apamidæ; 20. Caradrinidæ; 21. Noctuidæ; 22. Orthosidæ; 23. Cosmidæ; 24. Hadenidæ; 25. Xylidæ; 26. Heliothidæ; 27. Hæmerosidæ; 28. Acontidæ; 29. Erastridæ; 30. Anthophilidæ; 31. Phalœnoidæ; 32. Eriopidæ; 33. Eurhipidæ; 34. Placodidæ; 35. Pfusidæ; 36. Calpidæ; 37. Gonopteridæ; 38. Amphyphyridæ; 39. Toxocampidæ; 40. Stilbidæ; 41. Homopteridæ; 42. Catephidæ; 43. Bolimidæ; 44. Catocalidæ; 45. Ophiidæ; 46. Eulidæ; 47. Poaphilidæ; 48. Focillidæ; 49. Deltoides; 50. Herminidæ; 51. Pyralites; 52. Pyralidæ; 53. Cledeobidæ; 54. Hercynidæ; 55. Ennychidæ; 56. Asopidæ; 57. Stenidæ; 58. Hydrocampidæ; 59. Margarodidæ; 60. Botydæ; 61. Scoparidæ; 62. Phalenides formant 18 sous-tribus, savoir : 1 ^{re} Sous-Tribu : Urapterydæ; 2. Ennomidæ; 3. Amphydasydæ; 4. Boarmidæ; 5. Boletobidæ; 6. Geometridæ; 7. Ephirydæ; 8. Acid- lidæ; 9. Micronidæ; 10. Caberidæ; 11. Macaridæ; 12. Fidonidæ; 13. Zerenidæ; 14. Ligidæ; 15. Hybernidæ; 16. Larentidæ; 18. Eu- bolidæ; 18. et dernière, Sionidæ. 63 ^e Tribu : Platyornides (Micro-Lépidoptères allemands); 64. Crambides; 65. Yponomeutides; 66. Tineides; 67 et dernière : Ptérophorites.	
Ces 10 tribus forment 30 genres.	Ces 3 tribus forment 16 genres.	Ces 67 Tribus dont 18 Sous-Tribus forment 454 genres.	500 genres
Ces 30 genres forment 465 espèces.	Ces 16 genres forment 195 espèces.	Ces 454 genres forment 3415 espèces.	4075 espèces

RHOPALOCERA (Boisduval)

1^{re} FAMILLE. — DIURNES (Latreille)

Observation. Les Vanesses s'écartent peu du lieu de leur naissance ; la plupart des Argynnes et des Nymphales habitent les avenues et les carrefours des forêts. Les Satyres aiment en général les endroits secs et rocailleux.

Les Piérides, les Coliades, les Polyommates, les Hespéries, fréquentent les prés, les jardins, les clairières des bois.

1^{re} TRIBU. — PAPILIONIDÆ (B. d. V.)

GENRE PAPILIO (Linné).

SUCCINCTS. SUCCINCTI (B. d. V.)

3. *Machaon* (Linné). Papillon Machaon (Latr.) Le grand papillon à queue du fenouil (Geoffroy). Le grand porte-queue (Engram.) Papillon Basse la Reine (Mérian).

On l'appelle vulgairement la Carotte. On le trouve dans les champs de luzerne et dans les bois et jardins. Il est très commun et paraît deux fois par an : 1^{re} fois mai et juin, 2^e fois juillet-août. On trouve la chenille sur le fenouil, la carotte sauvage et la carotte cultivée. Chenille rase, solitaire, d'un vert pomme avec incisions d'un noir velouté et une bande transverse sur chaque anneau avec des points orangés (Partout).

2^e TRIBU. — PIERIDÆ (B. d. V.)

GENRE PIERIS.

20. *Cratægi* (Linné). Le Gazé (Engrammelle).

On appelle la chenille le fléau des jardins.

Elle passe l'hiver et se change en chrysalide à la fin du mois de mars. Le papillon vole pour la première fois en mai et juin, et pour la deuxième fois en août-septembre. La chenille se nourrit sur les arbres fruitiers. Elle vit aussi sur l'aubépine. Cette chenille vit en société sous une tente soyeuse. Se trouve dans tout l'arrondissement.

21. *Brassicæ* (Linné). Le grand papillon blanc du chou (Eng.)

Le papillon paraît en avril, mai, juin, juillet, septembre. La chenille se nourrit sur les légumineux, chou, capucines, résédas, crucifères, etc. Elle est d'un jaune verdâtre avec trois raies jaunes séparées par des petits points noirs. Se trouve partout.

23. *Rapæ* (L.) Le petit papillon blanc du chou (Eng. Geoff.)

Le papillon paraît aux mêmes époques que le précédent. La chenille se nourrit sur la grosse rave et sur une grande partie des légumineux. On l'appelle le Ver du cœur. Elle est verte, pubescente, avec trois lignes jaunes. (Partout).

24. *Napi* (L.) Pieride du Navet (Latreille). Le papillon blanc veiné de vert (Geoff. Eng.)

Le papillon paraît en mai-juin, puis en août et septembre. Chenille sur navet, résédas, capucines. Elle est d'un vert obscur sur le dos, plus clair sur les côtés, avec les stigmates roux. Partout.

A. V. *Napeæ* (Esper.) Le papillon blanc veiné de noir (Geoff. Eng.)

Papillon vole en septembre. Chenille : même nourriture que le précédent. (Bois d'Holnon).

28. *Daphidice* (L.) Le papillon blanc marbré vert (Eng.)

Il paraît en mai, juin, puis en août et septembre. Chenille sur le Thlaspi sauvage et les choux. Elle est d'un cendré bleuâtre avec un liseré jaune, des points noirs et la tête verte. Holnon. Marais de Rouvroy.

A. V. *Bellidice* (Ochs. Brahm.)

Plus rare et aux mêmes époques.

GENRE ANTHOCHARIS (B. d. V.)

38. *Cardamines* (Linné.) L'Aurore (Eng.)

Paraît en avril et mai. Chenille sur cresson stipulé, chou sauvage, tourette glabre et autres crucifères. Vole dans les endroits frais et les clairières des bois. (Bois d'Holnon). Chenille verte et légèrement pubescente, très finement pointillée de noir, avec une raie latérale blanche. (Bois d'Holnon et de Savy, marais de Rouvroy).

GENRE LEUCOPHASIA (Stephens.)

41. *Sinapis* (L.) Le papillon blanc de lait (Eng.)

Paraît en mai et juin. Chenille sur le lotier corniculé, gesse des prés. (Bois d'Holnon). Chenille verte avec une raie latérale jaune au-dessus des pattes.

GENRE RHODOCERA (B. d. V.)

43. *Rhamni* (L.) Le Citron (Geoff. Eng.)

Paraît pendant le printemps pour la première fois et en été pour la seconde fois. Il vole dès les premiers beaux jours. C'est un des premiers papillons qu'on aperçoit au printemps. Sa chenille se nourrit sur le nerprun purgatif (*rhamnus frangula*) et la bourdaine. Partout.

GENRE COLIAS (Fab.)

48. *Edusa* (L.) Le Souci (Geoff. Eng.)

Prairies artificielles. Paraît deux fois, première fois mai, deuxième fois, juillet-août. La chenille se nourrit sur diverses espèces de trèfles.

Elle est d'un vert foncé, et a le long des côtés du corps une raie blanche entrecoupée de fauve et ponctuée de bleu. Assez rare à Saint-Quentin. Côtes du chemin de Vermand.

62. *Hyale* (L.) Le Soufre (Eng.)

Prairies artificielles. Paraît deux fois, en mai, en août et septembre. La chenille se nourrit sur la coronille bigarrée (*coronilla varia*). Elle est d'un vert velouté, avec une ligne jaune le long de chaque côté et des points noirs aux anneaux. Elle vit solitaire.

3^e TRIBU. — LYCENIDÆ (B. d. V.)

GENRE THECLA (Fab.)

63. *Betulæ* (Linné). Polyommate du Bouleau (God.)
Le porte-queue fauve à deux bandes blanches (Geoff.) Le porte-queue à bandes fauves (Eng.)

Vole depuis fin juillet jusqu'à mi-septembre. La chenille est verte avec plusieurs raies jaunes ; elle vit sur le bouleau blanc, prunier domestique, prunellier. On prend ce papillon dans les prairies sylvatiques et dans les bois. Commun au bois d'Urvillers.

65. *W Album* (Illig.) Polyommate W blanc (Godart).
Le porte-queue brun à une ligne blanche (Eng.)

Vole depuis fin juin jusqu'à la deuxième quinzaine de juillet. On le trouve au bois d'Holnon et à Savy. La chenille vit sur l'orme ; elle est verte avec trois taches d'un rouge foncé sur chacun des anneaux postérieurs du ventre. Elle a un double rang de petites pointes le long du dos.

68. *Lynceus* (Fabri). Le porte-queue brun à taches fauves (Eng.) Polyommate Lyncée (Godart). Ilicis (Hubner).

Vole de la mi-juin à la mi-juillet sur les fleurs de ronces. Chenille duveuse, d'un vert pâle, avec trois lignes jaunes interrompues. Lorsqu'elle est sur le point de se transformer elle devient rougeâtre (Bois d'Holnon et de Savy).

71. *Quercus* (Linné). Polyommate du chêne (Godart).
Le porte-queue bleu à une bande blanche (Geoff.)

Vole de la fin juin à la mi-juillet au haut des taillis de chênes. La chenille est pubescente, d'un gris brunâtre. (Bois d'Holnon et de Savy).

73. *Rubi* (Linné). Polyommate de la ronce (Godart).
L'argus vert (Eng.)

Vole depuis la fin d'avril jusqu'à la mi-mai sur les épines en fleurs (dans les bois). La chenille se nourrit sur la ronce, genêts, cytises. La chrysalide est brune avec les stigmates plus clairs.

GENRE POLYOMMATUS (Boisduval.)

76. *Phlœas* (Linné). Le Bronzé (Geoffroy).

Paraît deux fois au printemps et fin d'été. La chenille se nourrit sur l'oseille commune ; elle est d'un vert clair avec une ligne jaune le long du dos. Le papillon n'est pas commun. On le trouve à Holnon et Rouvroy.

80. *Hippothoe* (Linné). L'argus bronzé (variété) (Geoff.)
L'argus satiné à taches noires (Eng.)

Vole en juin et juillet.

A. V. *Dispar* Polyommate Dispar. (Duponchel).

Ce papillon qu'on ne trouvait qu'en Angleterre a été pris par M. Gronnier de Saint-Quentin dans les marais de Rouvroy. Il est rare et ne se trouve en France que dans les prairies marécageuses de Rouvroy. On le trouve assez communément en Angleterre dans les prairies marécageuses des environs de Huntington et de Cambridge.

90. *Xanthe* (Fab.) L'argus myope (Geoffroy).

Paraît en mai et en août. Marais de Rouvroy.

GENRE LYCÆNA (Boisduval).

93. *Bætica* (Linné). Polyommate Strié (Godart). Le porte-queue bleu strié (Geoffroy).

Vole à la mi-août. La chenille se nourrit sur le baguenaudier. Elle est verte avec le dos jaspé de rouge. La femelle du papillon pond dans les fleurs du baguenaudier commun, et ne confie qu'un œuf à chacune d'elle. Lors de l'éclosion, la chenille mange la graine contenue dans la cosse où elle a pris naissance (Canal souterrain. Lesdins).

96. *Amyntas* (Fab.) Le petit porte-queue (Eng.)

Vole en juillet et août. Assez rare (Rouvroy).

106. *Argus* (Linné). L'argus bleu (Eng.)

Vole fin juillet et commencement d'août. La chenille se nourrit sur le genêt, le sainfoin; elle préfère les fleurs aux feuilles; elle est pubescente et d'un vert brun avec des lignes ferrugineuses dont une dorsale (Se trouve partout).

112. *Agestis* (Esper.) Papillon Medon (Esper.) L'argus bleu (Variété) (Eng.)

Se trouve au printemps et en été. La chenille se nourrit de luzernes, trèfles, fraisiers, bugrane épineuse (Partout).

126. *Alexis* (Fab.) L'argus bleu et l'argus brun (Geoff.)

Vole au printemps et en été. La chenille mange luzerne, trèfle, fraisier, etc. (Partout).

137. *Corydon* (Fab.) L'argus bleu nacré (Eng.) Polyommate Corydon (Godart).

Paraît à la fin de juillet et commencement d'août. (Bois d'Holnon).

144. *Acis* (Wien. Verz.) Le Semi-Argus (Geoff. Eng.)

Paraît en juin et en août. Prairies humides. (Holnon, Savy et Rouvroy).

161. *Argiolus* (Linné). Polyommate argiolus (Godart).

Paraît en mai et juillet. La chenille se nourrit sur le nerprun. (Partout).

6^e TRIBU. — NYMPHALIDÆ (Boisduval).

GENRE LIMENITIS (B. d. V.)

SUSPENDUS. SUSPENSÆ (B.d.V.)

178. *Sybilla* (Fab.) Nymphale petit Sylvain (Godart).
Le petit Sylvain (Eng.) Le Deuil (Geoff.)

Paraît en juillet et août. La chenille se nourrit sur le chêne et le chèvrefeuille ; elle est verte avec la tête, les épines du dos et les côtés du ventre rougeâtres. Les épines sont garnies de cils noirs. La chrysalide est anguleuse, verdâtre, avec des tâches dorées. (Bois d'Holnon, de Savy et d'Homblières).

GENRE NYMPHALIS.

182. *Populi* (Linné). Nymphale grand Sylvain (Godart.)
Le grand Sylvain (Eng.)

Engrammelle nomme Sylvain le mâle et grand Sylvain la femelle.

A. V. *Tremulæ* (Guénée). Grand Sylvain (Eng.)

Paraît du 10 au 20 juin dans le bois d'Holnon. La chenille se nourrit sur le tremble, peuplier noir et blanc. Elle est verte, nuancée de brun avec la tête et l'anus rougeâtres. Les deux épines antérieures de son dos sont plus longues que les autres et les deux postérieures sont courbées en arrière. Chrysalide ovoïde avec la bosse dorsale. (Se trouve au bois d'Holnon, à Savy et est commune à Bohain).

GENRE ARGYNNIS.

184. *Paphia* (Linné). Argynne tabac d'Espagne (Godart).
Le tabac d'Espagne (Eng.)

Paraît depuis la fin de juin jusqu'à la mi-septembre. Il butine sur la fleur de chardon, ronces, etc., etc. La chenille se nourrit sur le framboisier, la violette sauvage. Elle est épineuse, brune, avec des taches jaunes le long du dos. Elle vit solitaire. (Holnon, Savy, bords du canal de Saint-Quentin).

A. V. *Valezina* (Esper). Le Valaisien (Eng.)

Cette variété se trouve plus particulièrement à Savy.

191. *Lathonia* (Linné). Le petit nacré (Eng. Geoff.)

Paraît au printemps et en août et septembre. La chenille se nourrit sur le sainfoin, la bourrache, la pensée. La chenille est d'un brun grisâtre avec une ligne blanche le long du dos. Elle est chargée d'épines distribuées par quatre sur l'anneau antérieur et l'anneau postérieur, et par six sur tous les autres. (Holnon. Chemins verts. Jardins de la ville).

187. *Aglaia* (Linné). Le grand nacré (Eng. Geoff.)

Paraît en juillet, août et mi-septembre. La chenille se nourrit sur la violette sauvage où elle vit solitairement. Elle est épineuse, noirâtre, avec une rangée de taches rousses le long de chaque côté et une bande blanchâtre sur le dos. Bois d'Holnon. Prairies sylvatiques.

199. *Ino* (Esper). L'Ino et la grande Violette (variété)
(Eng.) Papillon orangé à taches citron (de Greer.)

Paraît en juin-juillet. Saint-Gobain, Holnon. Se trouve rarement.

204. *Euphrosyne* (Linné). Le grand Collier argenté
(Eng.)

Paraît en mai et fin juillet. La chenille se nourrit sur les différentes espèces de violettes. Elle est épineuse, noire, avec deux bandes de taches fauves le long du dos. Se trouve à Homblières.

206. *Selene* (Fab.) Le petit Collier argenté (Eng.)

Paraît en mai et juillet. La chenille mange les feuilles de violettes. Bois d'Holnon.

GENRE MELITÆA

215. *Artemis* (Fab.) Le Damier deuxième espèce (Eng.)
Le Damier Variété D (Geoff.)

Paraît en mai-juin. La chenille se nourrit sur la scabieuse mors du diable, plantain. Elle passe l'hiver dans un abri soyeux qu'elle se file. Bois d'Holnon.

217. *Cinxia* (Fab.) Le Damier quatrième espèce (Eng.)
Le Damier Variété C (Geoff.)

Paraît deux fois en mai et août. La chenille se nourrit sur le plantain lancéolé, veronique, oreille de souris. Elle est noire avec des points blancs sur les incisions. Les épines et les pattes écailleuses sont noires. Rouvroy. Canal souterrain. Lesdins.

224. *Dictynna* (Esper). Le Damier sixième espèce (Eng.)

Paraît en juillet. Chenille sur plantain, armoise. Chenille épineuse, violâtre, avec trois lignes noires longitudinales et des points d'un bleu pâle. Marais de Rouvroy. Bois d'Holnon.

229. *Athalia* (Bork.) Le Damier troisième espèce (Eng.)

Paraît deux fois en mai et en août. Chenille épineuse, noire, avec deux rangées de petits points blancs à chaque anneau et des tubercules de cette couleur sur les côtés. Se nourrit sur plusieurs sortes de plantains. Rouvroy et Holnon.

GENRE VANESSA

230. *Prorsa* (Linné). La carte géographique brune (Eng.)

Paraît en juillet et août. La chenille vit en société peu nombreuse sur l'ortie dioïque, dans les endroits humides et à l'abri des rayons du soleil. Rouvroy. Homblières.

A. V. *Levana* (Linné). La carte géographique fauve (Eng.) La carte géographique fauve et rouge, variété (Eng.)

Paraît à la mi-avril. Chenille sur ortie dioïque. Elle est d'un noir foncé, avec les pattes rougeâtres, les deux épines de son col sont plus longues que les autres. Rouvroy. Homblières.

231. *Cardui* (Linné). Vanesse belle dame (Godart).
La belle dame fardée (Eng.)

Paraît au printemps et en été. Très commun. La chenille vit à peu près

solitairement sur plusieurs espèces de chardon , petite mauve, ortie. La chenille est épineuse et grisâtre avec des lignes jaunes latérales interrompues.

232. *Atalanta* (Linné). Le Vulcain (Eng.)

Paraît au printemps et en été. Chenille sur ortie dioïque et ortie grièche. Chenille épineuse, verdâtre, avec une ligne de taches jaunes le long de chaque côté. Se trouve partout.

233. *Io* (Linné). Le paon de jour (Eng.) *Oculus pavonis* (Linné).

Paraît au printemps et en automne. Chenille sur plusieurs sortes d'orties et le houblon. Elle est d'un noir luisant avec des épines simples noires et des points blancs ; ses pattes postérieures sont ferrugineuses. On la nomme vulgairement chenille à bandes de perles. Se trouve partout.

234. *Antiopa* (Linné). Le Morio (Eng.)

Paraît au printemps et en été. Quelques-uns éclos à l'arrière-saison hivernent et ne volent qu'au printemps suivant : ils ont la frange plus blanche. Chenille sur bouleau, saule, osier, peuplier, orme. Elle se tient à la cime des grands arbres et ne descend que pour se transformer. Elle est noire, chargée d'épines simples avec des taches dorsales et les huit pattes qui précèdent celles de l'anus, d'un rouge ferrugineux.

Se prend dans les jardins de la ville. Bois d'Holnon. Homblières. Ce papillon est assez répandu quoique assez rare dans le Nord de la France. On le trouve partout en Europe, en Asie-Mineure, dans l'Amérique Septentrionale.

235. *Urticæ* (Linné). La tortue et la petite tortue (Eng.) Vanesse de l'ortie (Duponchel).

Paraît au printemps et en automne. Chenille sur orties. Vivent d'abord en société puis se dispersent. La chenille est noirâtre avec une ligne de taches jaunâtres le long de chaque côté et des atomes de cette couleur sur le dos. Très commun. Partout.

237. *Polychloros* (Linné). La grande tortue (Eng.)

Paraît au printemps et en automne. Chenille sur chêne, orme, saule,

arbres à fruits. Elles vivent d'abord en société sous une toile soyeuse, mais à la deuxième mue elles se dispersent. Chenille bleuâtre avec une ligne fauve sur les côtés du corps. Ses épines sont jaunâtres et un peu branchues. Assez commune. Partout.

241. *C. Album* (Linné). Le Gamma ou Robert le diable (Eng. et Geoff.)

Paraît au printemps et en automne. Chenille sur orme, noisetier, groseillier, chèvre-feuille, houblon, ortie piquante. Chenille épineuse d'un brun rougeâtre avec une bande blanche dorsale, mais ne couvrant pas les quatre anneaux antérieurs. Sa tête en forme de cœur est surmontée de deux tubercules à aigrettes. On l'appelle vulgairement la Bedaude.

Bords du canal de Saint-Quentin.

8^e TRIBU. — APATURIDÆ

GENRE APATURA

244. *Iris* (Linné). Nymphale grand mars (Godart). Le grand mars changeant et le grand mars non changeant (Eng.)

Paraît au printemps. La chenille se nourrit et se tient à la cime du chêne. Bois d'Holnon.

245. *Ilia* (Fabricius). Nymphale petit Mars (Godart). Le Mars (Geoffroy). Le petit Mars changeant et le Mars orangé (Engrammelle).

Paraît au printemps. Chenille sur peuplier, saule, tremble. Chrysalide carénée d'un vert pâle ou jaunâtre. Savy.

A. V. *Clytie* (Hubner). Le petit Mars (Eng.)

Bois de Savy.

9^e TRIBU. — SATYRIDÆ

GENRE ARGE

250. *Galathea* (Linné). Satyre Demi-Deuil (Godart). Le Demi-Deuil (Geoffroy).

Paraît en juillet. Chenille sur fléole des prés, timothy des anglais. Partout, mais principalement au bois de Fayet.

GENRE EREBIA

272. *Medusa* (Fab.) Satyre Meduse (Godart). Le Moyen nègre à bandes fauves et le Franconien (Eng.)

Paraît en mai et juin. Chenille sur panic sanguin, plante de l'ordre des graminées. Elle est pubescente, d'un vert tendre avec des raies longitudinales plus foncées.

Ce papillon a été pris une seule fois au bois d'Holnon.

GENRE SATYRUS

322. *Briseis* (Linné). Satyre Hermite (Godart). L'Hermite (Eng.)

Paraît en juillet et août. Vole dans l'après-midi. Route de Vermand. Rare.

A. V. *Pirata* (Hubner).

Rare.

337. *Janira* (Ochsen). Satyre Mirtile (Godart). Corydon et Myrtil (Geoffroy). Le Mirtil (Eng.)

Paraît en juillet. Très commun dans les bois et dans les prairies, butine sur les fleurs de ronces. Chenille sur graminées, paturin des prés. Chenille verte avec une ligne blanche le long de chaque côté du corps. Se trouve abondamment sur les digues du canal de Saint-Quentin.

341. *Tithonus* (Linné). Satyre amarillis (Godart). Papilio Herse (Hubner). Amaryllis (Geoffroy).

Paraît en juillet et août. Assez commun. Prairies et bords du canal.

350. *Megæra* (Linné). Satyre Mégère (Godart). Le Satyre (Eng.)

Paraît deux fois en mai et en juillet. Chenille pubescente d'un vert tendre avec une ligne blanche le long de chaque côté du corps. Très commun partout.

352. *Ægeria* (Linné). Satyre Tircis (Godart). Le Tircis (Eng.) Egérie.

Paraît deux fois à la fin d'avril et à la fin de juillet. Très commun dans les bois. La chenille est pubescente, ridée transversalement, verte avec le dos plus foncé. Se trouve partout.

353. *Dejanira* (Linné). Satyre Bacchante (Godart). La Bacchante (Geoffroy).

Paraît dans la première quinzaine de juin. Son vol est très sautillant et par saccades. Chenille sur ivraie annuelle. Elle est pubescente, verte, avec des lignes longitudinales plus foncées. Bois d'Holnon. Assez rare.

354. *Hyperanthus* (Linné). Satyre Tristan (Godart). Le Tristan (Geoffroy).

Paraît pendant tout l'été et habite les bois et les prairies. Chenille sur millet épars et paturin annuel. Elle est d'un gris blanchâtre avec une ligne noire le long du dos. Chrysalide très courte et presque ronde d'un gris blanchâtre. Se trouve dans tout l'arrondissement.

356. *Hero* (Linné). Satyre Moelibée (Godart). Le Moelibée (Engrammelle).

Paraît en mai et juillet. Bois d'Holnon.

358. *Arcanius* (Linné). Satyre Céphale (Godart). Le Céphale (Geoffroy).

Paraît en mai et juillet. Chenille sur mélisse ciliée ; elle est verte avec des lignes dorsales plus foncées et des raies latérales jaunes. Chrysalide ramassée, obtuse, rougeâtre. Se trouve assez rarement dans l'arrondissement de Saint-Quentin. Très commun à Saint-Gobain.

365. *Davus* (Linné). Satyre *Davus* (Godart). *Papilio Iphis* (Bork.) *Papilio Tullia* (Illig.) *Le Daphnis* (Eng.)

Paraît en juillet et août. Se trouve dans les marais de Rouvroy.

366. *Pamphilus* (Linné). *Le Procris* (Geoffroy). *Le Procris* ou *Iphis* (Eng.)

Paraît en mai et fin juillet. Chenille sur cresson des prés ; elle est rase, verte, avec le dos obscur et une ligne blanche le long de chaque côté. Se trouve dans tout l'arrondissement.

10^e TRIBU. — HESPÉRIDÆ

ENROULÉS. INVOLUTI (B. d.V.)

GENRE *HESPERIA* (Boisduval)

372. *Linea* (Fabricius). Hespérie *Bande noire* (Godart). *La Bande noire* (Geoffroy).

Paraît en juillet et août. Chenille sur graminées diverses et sur canche de montagne (*Aira montana*) ; elle est d'un vert foncé avec une ligne obscure le long du dos et deux lignes latérales blanches dont les bords sont noirs. Chrysalide d'un vert jaunâtre avec une petite pointe près de la tête, l'étui de la trompe brun et allongé.

Bois d'Holnon et prairies sylvatiques.

373. *Lineola* (Och.) Hespérie *Lineola* (Godart). *Papilio Virgula* (Hubner).

Paraît en juin et août dans les bois, champs, prairies artificielles. Se trouve dans les marais de Rouvroy.

374. *Sylvanus* (Fabricius). Hespérie *Sylvain* (Godart). *La Bande noire* (Eng.)

Paraît en mai et juin dans les clairières des bois. Holnon.

380. *Malva* (Fab.) Hespérie de la Mauve (Godart). Le papillon grisette (Eng.)

Paraît au printemps et dans l'été (mai et juillet) dans les bois et dans les prés. Jardins de la ville. Chenille sur la mauve sauvage et sur la passe-rose. Elle est pubescente d'un gris cendré avec la tête noire et quatre points jaunes sur les premiers anneaux. Chrysalide d'un cendré bleuâtre. Espèce commune.

400. *Alveolus* (Hubner). Hespérie du chardon, variété (Godart). Le tacheté (Eng.)

Espèce très commune au printemps. Chenille sur cardère à foulon ou chardon à bonnetier.

GENRE THANAO

409. *Tages* (Linné). Hespérie Grisette (Godart). La Grisette (Geoffroy). Le point d'Hongrie (Eng.)

Paraît deux fois, en avril et en juillet. Chenille sur chardon Roland (*eryngium campestre*); elle est d'un vert clair avec une ligne jaune, ponctuée de noir le long du dos et des lignes semblables sur les côtés. Sa tête est brune. La chrysalide a l'enveloppe des ailes d'un vert foncé et la partie postérieure rougeâtre.

Bois d'Holnon. Canal souterrain de Lesdins.

HETEROCERA (Boisduval)

2^e FAMILLE. — SPHINX OU CRÉPUSCULAIRES (Latr.)

1^{re} TRIBU. — SESIIDÆ

GENRE TROCHILIUM (Scopoli)

416. *Bombeciformis* (Och.)

Se trouve dans les marais de Rouvroy. Au bois d'Holnon en battant les saules.

417. *Apiformis* (Linné). Le Crabroniforme et le Siréciforme (Eng.) Sésie apiforme (Godard). Tenebrioniformis (Hubner).

Chenille sur la tige ou les racines des saules et peupliers. Elle est pubescente, blanchâtre, avec une ligne plus obscure le long du dos. Sa tête est grosse et d'un brun obscur. Chrysalide allongée, brune, renfermée dans une coque d'un tissu serré et recouverte de particules de bois. La chenille se métamorphose en mars ou en avril. Elle ne se change en chrysalide que deux ou trois semaines après la confection de sa coque. Le papillon paraît depuis la fin de mai jusqu'en juillet. On le trouve sur le tronc des saules et des peupliers.

Allées de saules et de peupliers des environs de Saint-Quentin.

GENRE SESIA (Laspeyres)

421. *Asiliformis* (Fabricius). Sésie asiliforme (Godart). Tabaniformis (Naturf.) L'asiliforme (Eng.) *Sesia asiliformis* (Fabricius et Laspeyres). Sphinx asiliformis (Esp. et Hub.)

Chenille sur le tronc du bouleau ou du peuplier d'Italie. On la trouve en automne.

Le papillon paraît au mois de juin de l'année suivante. Il butine sur les fleurs du seringat odorant et du troëne commun. Ce papillon qui est assez commun aux environs de Paris est assez rare aux environs de Saint-Quentin ; on le trouve contre les peupliers du bois d'Holnon.

435. *Tipuliformis* (Linné). Sésie Tipuliforme (Godart). Le petit Tipuliforme (Eng.) *Sesia Tipuliformis* (Fabricius, Lasp., Och.)

Chenille sur le groseillier ordinaire. Vit dans l'intérieur des rameaux. Elle est blanche avec la tête fauve, les pattes écailleuses, les stigmates noirs et le ventre jaunâtre. Le papillon se trouve au printemps. Il butine sur les fleurs du lilas de Perse et du seringat odorant. Se trouve dans les jardins de Saint-Quentin, sur les groseilliers.

442. *Spheciformis* (Wien. Verz.) Sésie Sphéciforme (Godart). Sphinx Spheciformis (Esp. et Hub.) Le Sphéciforme (Eng.)

Ce papillon paraît au mois de juin; on le trouve dans les bois frais sur le tronc du bouleau, il butine sur différentes fleurs. Bois d'Holnon.

461. *Formicæformis* (Laspeyre). Sésie formiciforme (God.)
Sesia formicæformis (Lasp. et Osch.) Sphinx Formicæformis
et Tenthrediniformis (Esp.) Sphinx Nomadæformis (Hub.)
L'Ichneumoniforme (Eng.)

La chenille vit dans les branches du saule blanc. Elle est légèrement pubescente, blanche, avec les seize pattes et les stigmates noirs. Elle a la tête fauve et le ventre jaunâtre.

Le papillon paraît à la fin de juillet. M. Gronnier l'a trouvé dans son jardin, sur des pommiers. Il butine sur différentes fleurs.

2^e TRIBU. — SPHYNGIDÆ (Linné)

GENRE MACROGLOSSA (Och.)

475. *Fuciformis* (Linné). Sphynx fuciforme (Godart).
Sphinx fuciformis (Linné, Roes., Esp., Hub.) Sphinx
Bombyliiformis (Ochs.) Le Sphinx vert à ailes transparentes (Geoffroy). Le grand Sphinx gaze (Eng.) Le Sphinx Bourdon (Dub.) (Variété à frange brune).

On trouve la chenille sur le chèvre-feuille et le caille-lait jaune. Elle est chagrinée, d'un vert pâle, avec toutes les pattes, le dessus du corps, le pourtour des stigmates, la corne d'un rouge brun. Les stigmates sont noirs avec le milieu blanc. La corne est granuleuse et un peu arquée. Cette chenille est commune et facile à élever. La chrysalide est enveloppée d'un réseau de soie grossière. Elle est brune avec les incisions ferrugineuses, la pointe de l'anus large et presque obtuse.

Ce papillon paraît deux fois l'an, vers le 10 mai et dans le courant de juillet; il butine sur les fleurs bleues de la sauge des prés.

On le trouve sur les bords du canal de Saint-Quentin.

476. *Bombyliiformis* (Och.) Sphinx Bombyliiforme (God.)
Sesia Bombyliiformis (Fab.) Sphinx fuciformis (Och.) Le

grand Sphinx gazé (variété), (Eng.) Le Sphinx Bourdon à franges noires (Dub.)

La chenille se nourrit sur la scabieuse des champs, lychnide ou lampette dioïque. Elle est chagrinée d'un vert tendre, avec les pattes écailleuses, une lunule au-dessus de la couronne des membraneuses, la corne et le pourtour des stigmates d'un rouge brun. Les stigmates sont blancs avec le milieu rougeâtre. La corne est granuleuse et pointillée de blanc. Il y a en outre sur chaque côté du corps une ligne blanchâtre, allant depuis le second anneau jusqu'à la corne.

La chrysalide est semblable à celle du Fuciformis. Ce papillon paraît deux fois, en mai et en juillet, et butine sur les fleurs bleues de la sauge des prés et sur le chèvrefeuille.

On le trouve sur les bords du canal de Saint-Quentin et dans les allées des bois.

478. *Stellatarum* (Linné). *Moro-Sphinx* (Godart). Sphinx *Stellatarum* (Linné et Fabricius). Le Moro-Sphinx (Geoffroy). Le Sphinx du Caille-Lait (Eng.) Le Sphinx-Oiseau (Dubus).

La chenille se nourrit sur le caille-lait à fleurs jaunes, elle est verte avec quatre lignes longitudinales, dont les deux supérieures ordinairement blanches et aboutissant à l'origine de la corne, les deux inférieures jaunes et se réunissant à l'anus.

La chrysalide est tantôt d'un brun jaunâtre pâle, tantôt d'un brun gris, stigmates et gaine de la trompe noirâtres. Ventre renflé au milieu.

Ce papillon paraît deux fois au printemps et en été. C'est le plus vif de tous les sphinx; il butine sur toutes espèces de fleurs. Il est très commun partout, dans les jardins et entre souvent dans les habitations.

GENRE DEILEPHILA (Och.)

481. *Porcellus* (Linné). Sphinx petit Pourceau (Godart). Sphinx *Porcellus* (Linné et Fabricius). Le petit Sphinx de la vigne (Eng.) Le Sphinx à bandes rouges dentelées (Geoff.)

Chenille sur caille-lait jaune et épilobe à feuilles étroites. Elle est brune ou verte; elle a de chaque côté sur le devant du corps, trois

taches oculaires noires à prunelle blanche et à iris roussâtre. Sa corne est très courte. Dans l'inaction, elle retire sa tête sous le troisième anneau. Sa chrysalide est d'un brun noirâtre avec une double bande dorsale et les côtés de l'abdomen jaunâtres. Stigmates noirs, coque grossière faite avec de la terre et quelques fils de soie.

Ce papillon paraît en juin et commencement de juillet. Il butine sur les fleurs du chèvrefeuille et sur celles de l'iris. Son vol est très rapide.

On le trouve le long des fossés et endroits humides. Sur les bords du canal de Saint-Quentin.

482. *Elpenor* (Linné). Sphinx de la vigne (Godart).
Sphinx Elpenor (Fab.) Sphinx de la vigne (Geoff. et Eng.)

La chenille vit sur l'épilobe salicaire à épis, vigne, caille-lait jaune, grateron; elle mange beaucoup et croît très vite. Sa chrysalide est d'un brun noirâtre avec une double bande dorsale et les côtés jaunes. Stigmates noirs. Coque grossière faite avec de la terre et quelques fils de soie. On trouve la chenille depuis la fin de juillet jusqu'à la mi-septembre. Elle est brune, finement entrecoupée de noir avec six raies obliques et les côtés grisâtres. La corne est courbe, noire, avec la sommité blanchâtre. Sa tête est petite et rétractile sous le troisième anneau.

Le papillon apparaît en juin. Il butine sur les fleurs de chèvrefeuille et sur celles de l'iris. On le trouve le long des fossés, dans les endroits humides et sur les bords du canal de Saint-Quentin.

486. *Celerio* (Linné). Sphinx Phoenix (Godart). Sphinx Celerio (Fab.) Le Phoenix (Eng.)

La chenille vit sur la vigne et le caille-lait jaune; elle est brune ou verte, elle a sur les quatrième et cinquième anneaux, deux yeux noirs à iris jaune et à prunelle blanche; chaque côté du corps est longé par deux lignes jaunes. La corne est droite et noire. La tête est rétractile. La chrysalide est d'un brun rouge avec les stigmates et l'enveloppe des ailes d'un brun noirâtre. On trouve la chenille en juillet et elle se transforme dans la première quinzaine d'août. Le papillon paraît en juin. Il est rare aux environs de Saint-Quentin et l'on ne le rencontre que de loin en loin.

489. *Euphorbiæ* (Linné). Sphinx du Tithymale (Godart).

Sphinx Euphorbiæ (Fab.) Sphinx du Tithymale (Geoffroy et Engrammelle).

La chenille vit sur le tithymale ou euphorbe-tithymale à feuilles de cyprès, tithymale à feuilles de lin. Elle préfère le bord des chemins à tout autre lieu. Elle est noire avec des points jaunes disposés par anneaux. La tête, l'anús, toutes les pattes et la base de la corne sont d'un rouge brun. Le long du dos règne une ligne de cette couleur. La corne est courbe et épineuse avec l'extrémité noire. Cette chenille mange beaucoup et croît très rapidement. La chrysalide est d'un brun jaunâtre avec les incisions ferrugineuses, le corselet et l'enveloppe des ailes verdâtres, et les stigmates noirâtres. Elle est renfermée dans une coque faite avec de la terre, des fils de soie et des débris de plantes. On la trouve en juillet.

Le papillon paraît en juin et quelquefois en septembre, si le temps est favorable. Dans ce dernier cas l'éclosion se fait trois semaines ou un mois après la métamorphose. On le trouve sur les bords du canal de Saint-Quentin.

491. *Galii* (Fab.) Sphinx de la garance (Godart). Sphinx *Galii* (Hubner, Esper). Sphinx de la garance (Eng.)

La chenille vit sur la garance et le caille-lait jaune. Elle est d'un vert bronzé avec une ligne d'un jaune soufre le long du dos. Pattes écailleuses noires, pattes membraneuses d'un rose tendre. Ventre blanc, jaunâtre. Corne courbe, épineuse et d'un rose tendre. La chrysalide est roussâtre avec le corselet et l'enveloppe des ailes d'un brun grisâtre marbré de noir. Stigmates d'un brun obscur. Elle est dans une coque faite avec de la terre et quelques fils de soie.

Le papillon paraît en juin et quelquefois en septembre, si le temps est favorable. Dans ce dernier cas l'éclosion se fait un mois après la métamorphose de la chenille en chrysalide. Espèce accidentelle et rare aux environs de Saint-Quentin; on ne la rencontre que de loin en loin sur les bords du canal de Saint-Quentin.

GENRE SPHINX (Och.)

500. *Pinastri* (Linné). Sphinx du Pin (Godart). Sphinx *Pinastri* (Fab.) Sphinx du Pin (Eng.)

La chenille se nourrit sur le Pin de Corse (*Pinus Pinaster*). Elle es

verte après les premières mues avec le dos brun et trois raies longitudinales d'un jaune citron sur chacun des côtés. Tout son corps est en outre coupé transversalement par une multitude de lignes noires très fines. La corne est noire et courbée en arrière. La chrysalide est brune avec la gaine de la trompe saillante et recourbée sur elle-même.

On trouve la chenille à la fin de juin et au commencement de juillet. Elle s'enterre à la fin de juillet au pied de l'arbre qui l'a nourrie.

Le papillon paraît en juin. Il est très commun aux environs de Valenciennes. On le trouve aux environs de Saint-Quentin dans le bois d'Holnon et dans le bois de Savy. Il est facile à prendre au réflecteur.

501. *Ligustri* (Linné). Sphinx du Troëne (Godart). Sphinx *Ligustri* et Sphinx *Spireæ* (Esp.) Le Sphinx du Troëne (Geoffroy et Engrammelle).

Linné a donné à la chenille l'épithète de *Nobilis* comme étant la plus belle du genre.

A. V. *Spireæ* (Hubner).

Le dessus des premières ailes est plus pâle.

Cette chenille vit sur le troëne, le lilas, le frêne, le laurier thym, la lauréole commune (*Daphné Laureola*), laurier rose, sureau, spirée barbe de bouc.

Elle est d'un vert pomme et a sur chaque côté du corps sept raies obliques, violettes à leur partie antérieure et blanches à leur partie postérieure. Pattes écailleuses d'un jaune pâle. Pattes membraneuses vertes avec l'extrémité noirâtre. Stigmates jaunes orangés. Corne longue, recourbée, lisse, jaunâtre en dessous et d'un noir luisant au-dessus.

La chrysalide est d'un brun marron, avec la gaine de la trompe faiblement arquée.

On trouve cette chenille en juillet. Elle se métamorphose à la fin d'août, et elle n'emploie que de la terre dans la confection de sa coque.

Le papillon paraît en juin. Il y a des individus qui restent deux et trois ans à l'état de nymphe, mais c'est l'exception.

On le trouve dans tout le Nord. Il est assez commun à Saint-Quentin.

502. *Convolvuli* (Linné). Sphinx à cornes de bœuf (God.)

Sphinx Convolvuli (Fab.) Sphinx du liseron (Eng.) Le Sphinx à cornes de bœuf (Geoff.)

La chenille vit sur le liseron des champs ou vrillée, belles de jour, liseron pourpre ou volubilis ; elle offre plusieurs variétés. Sa corne est lisse, courbée en arrière, ferrugineuse avec la base noire. Elle ressemble un peu à la chenille de *Ligustri* et est tantôt verte, tantôt brune avec des bandes obliques.

La chrysalide est d'un brun marron avec la gaine de la trompe très saillante et repliée sur elle-même en forme d'anneau.

On trouve cette chenille fin juin et en juillet. Elle s'enterre au mois d'août et fait sa coque avec de la terre. Les chenilles qui se métamorphosent les premières donnent leur papillon en septembre, l'éclosion des autres n'a lieu qu'au mois de mai ou de juin de l'année suivante.

Ce papillon est assez commun en juin et septembre. Il butine sur les fleurs de *petunias*. On le trouve au repos le jour sur le tronc des arbres des promenades, sur les portes des jardins. Il vole le soir au crépuscule dans les endroits où il y a des liserons, des belles de nuit, des volubilis ; il se nourrit du suc de ces plantes qu'il enlève avec sa longue trompe sans jamais cesser de voler. C'est le moment propice pour le prendre avec le filet.

Assez commun à Saint-Quentin dans les jardins de la ville et dans les bois des environs.

GENRE ACHERONTIA (Och.)

503. *Atropos* (Linné). Sphinx à tête de mort (Godart). *Sphinx atropos* (Fab.) Le grand Sphinx de la pomme de terre (Dubus). Le Sphinx à tête de mort (Geoffroy et Engrammelle).

Ce papillon a le corselet d'un brun noirâtre avec une grande tache jaunâtre, représentant assez bien la figure d'une tête de mort. Lorsqu'on prend ce sphinx et qu'on lui presse le thorax, il pousse des petits cris plaintifs semblables à ceux de la souris.

Sa chenille vit sur la pomme de terre, la douce amère, lyciet jasminoïde, amomum ou pomme d'amour, stramoine ou pomme épineuse, alkékenge, jasmin officinal, fusain commun, prunier domestique, chanvre.

Cette chenille est d'un beau jaune et a de chaque côté du corps, à partir du quatrième anneau, sept bandes obliques, vertes, mais plus foncées antérieurement ; son dos offre en outre une série longitudinale de sept chevrons bleus, piqués de noir et séparés des bandes par des points verts. La corne est raboteuse, longue et courbe.

La chrysalide est d'un brun marron clair, trompe cachée sous le masque. Sa coque est faite avec des grains de terre réunis au moyen d'une liqueur gluante.

On trouve la chenille en juin et juillet ; elle se métamorphose à la fin de juillet et au commencement d'août. Le papillon paraît fin septembre et octobre. Les chenilles qui se sont métamorphosées tard, restent en chrysalide jusqu'à la fin de mai, ce qui fait qu'on le trouve deux fois par an, en mai-juin et en septembre-octobre.

On le trouve assez communément dans tout le Nord de la France, surtout les années sèches. Assez commun à Saint-Quentin et environs. Intérieur des habitations, routes, tronc et arbres des bois et des routes.

GENRE SMERINTHUS (Och.)

504. *Tillia* (Linné). Smerinthe du tilleul (Godart). Sphinx *tillia* (Fab.) Le Sphinx du tilleul (Geoffroy et Engrammelle). Cette espèce fournit des aberrations très intéressantes (Foucart).

La chenille vit sur l'orme, le tilleul, le maronnier d'Inde. Elle est d'un vert pâle, chagrinée et a sur chaque côté sept lignes obliques blanchâtres, bordées antérieurement de vert foncé et quelquefois de rouge. Sa corne est bleue avec le sommet verdâtre. Ses pattes sont vertes.

La chrysalide est chagrinée d'un brun très obscur avec la pointe de l'anus large, conique et raboteuse jusqu'à son extrémité.

On trouve la chenille en août et septembre. Le papillon paraît depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de juin. Il est très commun à Douai (Nord). On trouve facilement sa chrysalide en fouillant aux pieds des arbres sur lesquels la chenille a vécu. Assez commun aux environs de Saint-Quentin.

505. *Populi* (Linné). Smérinthe du peuplier (Godart). Sphinx *Populi* (Fab.) Le Sphinx à ailes dentelées (Geoff.)

Sphinx du peuplier (Eng.) Sphinx hermaphrodite du peuplier (Dubus). Variété.

Cette dernière variété a été trouvée à Douai (Nord). La chenille était sur le point de se métamorphoser, lorsqu'elle fût déterrée. Elle fût placée dans un vase avec de la terre où elle ne tarda pas à se transformer en chrysalide. L'éclosion se fit en mai de l'année suivante. Le papillon avait une antenne et deux ailes de chaque sexe.

La chenille vit sur le peuplier, saule, peuplier blanc ; lorsqu'elle vit sur le peuplier blanc, elle contracte cette couleur qu'elle communique au papillon.

La chrysalide ressemble à celle du sphinx du tilleul, mais elle a la pointe terminale très aiguë et lisse à son extrémité.

La chenille est chagrinée d'un vert pâle avec sept lignes jaunâtres, obliques, sur chacun des côtés. Elle a les stigmates fauves avec le milieu blanc, les pattes écailleuses jaunes et roses, la corne jaunâtre avec la base bleue. Il y a quelquefois des taches ferrugineuses. On la trouve en août et septembre.

Le papillon paraît en juin. Le mâle se distingue de la femelle, en ce qu'il est plus foncé, qu'il a le corps moins gros, les antennes plus en scie et les échancrures des ailes plus blanches.

Très commun à Douai (Nord) et à Saint-Quentin. On trouve facilement sa chrysalide, en fouillant aux pieds des peupliers d'Italie, sous les gazons qui l'entourent.

508. *Ocellata* (Linné). Smérinthe demi paon (God.) Sphinx ocellata (Fab.) Sphinx salicis (Hub.) Le demi-paon (Geoff.

La chenille vit sur le saule, osier, pêcher, amandier, pommier. Elle est chagrinée d'un vert tendre sur le dos, d'un vert bleuâtre sur les côtés et sur le ventre. Les côtés ont chacun sept lignes blanches, obliques, dont la postérieure plus prononcée se termine à l'origine de la queue. La corne est bleue avec le sommet vert. Les stigmates sont blancs avec le pourtour ferrugineux.

Ce papillon paraît deux fois l'an. On trouve la chenille en juillet et septembre, et le papillon en juin et août.

La chrysalide est finement chagrinée d'un brun marron foncé avec l'anus bien arrondi et terminé par une pointe courte. On la trouve dans le tronc des saules et aux pieds des arbres.

Environs de Saint-Quentin. Bois d'Holnon et de Savy.

3^e TRIBU. — ZYGÆNIDÆ (Latreille)

GENRE ZYGÆNA (Latr.)

534. *Trifolii* (Esp.) Zygène du trèfle (God.) Sphinx trifolii (Esper et Hubner). Sphinx des prés (Eng.)

La chenille vit sur le lotus corniculatus, trifolium procumbens, hyp-pocrepis comosa. Elle est verte ou d'un jaune verdâtre plus ou moins clair, pubescente, avec quatre lignes de points noirs dont deux dorsales. Elle a sous le ventre un petit point noir à chaque anneau.

La chrysalide est dans un cocon allongé d'un jaune paille, avec la partie inférieure blanchâtre.

Le papillon paraît en juin et juillet dans les prairies des bois des environs de Saint-Quentin.

536. *Lonicæræ* (Esp.) Zygène du chèvre-feuille (Godart). Zygæna loti (Fab.) Sphinx lonicæræ (Hub.) Le Sphinx des graminées (Eng.)

La chenille vit sur le chèvre-feuille, lotier corniculé ou trèfle jaune. Elle est verte avec deux bandes noires de chaque côté, longitudinales et maculaires. Entre ces deux bandes, chaque anneau offre un point jaune.

La coque est allongée presque en forme de bateau et d'une couleur jaune. La chrysalide est brune avec l'enveloppe des ailes en pointe saillante.

Le papillon paraît depuis le 15 juin jusqu'à la fin d'août. Bois d'Holnon.

538. *Filipendulæ* (Linné). Zygène de la filipendule (God.) Zygæna filipendulæ (Fab.) Sphinx de la filipendule (Eng.) Le Sphinx béliet (Geoff.)

La chenille vit sur filipendule, trèfle, véronique épervière, piloselle, pissenlit. Elle est jaune avec neuf taches sur chaque segment du dos, les stigmates et les mandibules noirs. Il y a le long du ventre, entre les pattes, une rangée de points noirâtres. Elle se métamorphose à la mi-mai.

La coque est allongée en forme de bateau, plissée longitudinalement, d'un jaune ou d'un gris luisant. La chrysalide est jaunâtre avec l'enveloppe des ailes brune et terminée par un appendice.

Le papillon paraît depuis le 15 juin jusqu'à la fin d'août. Il butine sur les têtes de chardon et sur les fleurs de centaurée. Il pullule dans toutes les prairies des environs de Saint-Quentin.

GENRE PROCRIS

585. *Statices* (Linné). Procris de la statice (God.) Sphinx statices (Esper, Hubner). Sphinx turquoise (Eng.) La turquoise (Geoff.)

La chenille vit sur la patience des prés ou oseille commune, globulaire, statice.

Elle est verdâtre, avec la tête et les pattes écailleuses noires, les pattes membraneuses blanchâtres. Son dos offre deux rangées longitudinales de chevrons noirs, et il y a sur chacun de ses côtés une série également longitudinale de points rouges que borde une simple ligne flexueuse.

On la trouve en septembre et octobre.

Le papillon paraît entre la min-juin et la mi-juillet. Il se repose de préférence sur la statice. On le trouve dans les parties arides des bois. Commun à Rouvroy et dans les prairies des environs.

HETEROCERA (Boisduval)

3^e FAMILLE. — NOCTURNES OU PAPILLONS DE NUIT (Latr.)

1^{re} TRIBU. — LITHOSIDÆ (Boisduval)

GENRE EMYDIA (Boisduval)

602. — *Grammica* (Linné). Lithosie grammica (God.)
Bombix grammica (Linné, Fab., Hubn., Petag.) *Eyprepia*

grammica (Och.) La Phalène chouette (Geoff.) L'écaille
chouette (Eng.)

La chenille vit solitairement sur l'armoise vulgaire, armoise des champs, caille-lait jaune, épervière, piloselle, ortie, prunellier, frêne, bruyère commune, fétuque, durète, lamium à fleurs blanches. Elle est d'un brun noir avec des aigrettes courtes de poils également bruns et une ligne dorsale jaune ou blanchâtre. La chrysalide est brune et cylindro-conique. La chenille passe l'hiver engourdie et se métamorphose en juin ou fin mai. Le papillon paraît en juillet.

Bois d'Holnon et de Savy.

GENRE LITHOSIA (Boisduval)

606. *Rubricollis* (Linné). Lithosie collier-rouge (God.)
Lithosia rubricollis (Esper, De Villers). *Bombix rubricollis*
(Fab., Hub.) La veuve (Geoff., Eng.)

La chenille vit sur le lichen pulmonaire, lichen olivâtre, lichen des murailles, jongermanne aplatie. Elle est noirâtre avec des bandes plus foncées et la tête luisante. Elle a des aigrettes de poils courts.

Le papillon paraît dans les bois à la fin de juin et dans le courant de juillet. Bois d'Holnon.

608. *Quadra* (Fab.) Lithosie quadrille (God.) *Lithosia quadra* (Och.) *Noctua quadra* (Linné, Esper). *Noctua deplana* (De Villers, Petagna). La jaune à quatre points (Eng.)

La chenille vit sur le bouleau, chataignier, chêne. Elle est noire, rayée longitudinalement de jaune soufre pâle, et chargée sur chaque segment du dos, à partir du second jusqu'au dixième inclusivement, de quatre tubercules ferrugineux dont les deux antérieurs plus petits. Aigrettes de poils grisâtres peu touffus. Elle reste dix à quinze jours à l'état de nymphe avant de se transformer en chrysalide. Elle se file un réseau grisâtre. La chrysalide est cylindro-conique d'un brun marron. Cette métamorphose se fait à la mi-juin.

Le papillon paraît fin juin et juillet.

609. *Griseola* (Hub.) Lithosie grisâtre (Dup.) *Lithosia*

griseola (Och., Tr.) Le manteau bordé (Eng.) Bombix griseola (Hub.)

Il paraît à Rouvroy et au bois d'Holnon en juillet et août.

610. *Camplana* (Linné). Lithosie aplatie (God.) Lithosia complana (Och.) Noctua complana (Esper, De Villers). Bombix plumbeola (Hub.) Le manteau à tête jaune (Geoff., Eng.)

La chenille vit sur le chêne, prunellier, épine chèvrefeuille, genêt à balais. Elle est d'un noir brun avec des aigrettes de poils gris très courts et quatre bandes longitudinales de taches orangées. Elle se fait une coque blanche, molle, d'un tissu serré. La chrysalide est cylindro-conique d'un brun marron clair et luisant. La dépouille de la chenille reste attachée à la chrysalide. La métamorphose se fait entre la mi-mai et le commencement de juin. Le papillon paraît en juin et juillet. On le trouve dans les parties sèches des bois d'Holnon et de Savy.

611. *Camplanula* (B. d. V.) Lithosie camplanule (Dup.) Lithosia lurideola (Treits).

Ce papillon pullule dans tous les bois en juin, juillet et août. La chenille est d'un noir velouté avec une bande latérale d'un rouge de brique au-dessus et le long des pattes.

623. *Aureola* (Hub.) Callimorphe jaunette (God.) Callimorpha aureola (Dup.) Bombix aureola (Hub.) Le manteau jaune (Geoff. et Eng.)

La chenille vit sur le sapin et le pin des forêts.

Le papillon paraît en mai et juin dans tous les bois secs. Holnon.

625. *Muscerda* (Hub.) Lithosie crotte de souris (Dup.) Lithosia perla (Fab.) Bombyx muscerda (Hub.) Lithosia muscerda (Och.)

Ce papillon paraît en juin et en août dans tous les bois humides. On le trouve sur les bords du canal de Saint-Quentin, à Rouvroy, au marais.

629. *Rosea* (Fab.) Callimorphe rosette (God.) Bombyx rosea (Fab., Esp.) Bombyx rubicunda (Hub.) Lithosia rosea (Och.) Phalena miniata geometrica (Forstein). La rosette (Geoff. et Eng.)

La chenille vit sur le lichen des arbres. Elle est courte, chargée d'aigrettes de poils gris ou bruns, semblables à des barbes de plumes. Elle a la tête d'un jaune orangé avec la bouche noire. La chrysalide est brune avec les incisions postérieures jaunâtres et la coque qui la contient est fortifiée par les poils de la chenille. La métamorphose se fait en mai. La chenille avant de passer à l'état de chrysalide reste trois semaines à l'état de nymphe.

Le papillon paraît en juin dans les bois. On le trouve facilement en battant le feuillage des allées couvertes et humides.

GENRE NUDARIA (Stephens)

642. *Senex* (Hub.) Nudarie vieille (Dup.) Nudaria senex (B. d. V.) Lithosia senex (Och.) Bombyx senex (Hub.)

Ce papillon paraît en juin et juillet. On le trouve dans les endroits humides, tourbeux. Marais de Rouvroy. Bords du canal de Saint-Quentin. Fonds marécageux desséchés.

643. *Mundana* (Linné). Callimorphe mondaine (God.) Phalena attacus mundana (Esper, De Villers). Phalena tortrix mundana (De Geer). Lithosia mundana (Och.) Bombyx mundana (Fab.) Bombyx nuda et Bombix heme-robia (Hubner).

Ce papillon paraît en juillet. On le trouve assez rarement. Sa chrysalide est cylindro-conique blanchâtre, avec des taches brunes sur le dos.

La chenille a le fond du corps plus ou moins jaunâtre avec des petits tubercules bruns d'où s'élèvent des poils grisâtres.

GENRE NOLA (Leach)

647. *Strigulalis* (Hub.) Nole strigule (Dup.) Nola stri-

gualis (Curtis). *Hercyna strigulalis* (Treits). *Pyralis strigulalis* (Hub.) *Noctua strigulæ* (Wien, Verz.) *Bombyx strigula* (Esper).

La chenille vit sur les lichens du chêne. Elle est incarnate ou d'un jaune d'ocre clair, avec une tache noirâtre sur le septième segment. Le corps est garni de beaucoup de verrues surmontées de poils. Tête brune avec un triangle jaune. La coque est en forme de nacelle et d'un gris bleu. Chrysalide brune et claviforme. On trouve la chenille en mai et juin. Après vingt-quatre jours de chrysalide, le papillon éclôt.

Il paraît en juillet. On le trouve dans les bois sur le tronc des chênes.

648. *Palliolaris* (Hubner). *Nole capuchon* (God.) *Nola palliolaris* (John Curtis). *Hercyna palliolaris* (Treits). *Pyralis palliolaris* (Hub.) *Noctua palliola* (Wien, Verz.) *Tinea cuculatella* (Linné, Fab., Gotze). *Bombyx cuculatella* (Esp). *Phalène cuculata* (Naturf.) *Le capuchon* (de Villers).

La chenille vit sur le prunier épineux, aubépine, sorbier des oiseaux. Elle est d'un brun rouge, avec une bande blanche longitudinale assez large et interrompue sur le dos. Cette bande est rayée de bleu ardoise au milieu. Tête et pattes noires. La coque est en forme de nacelle et d'un gris bleuâtre. La chrysalide est brune et claviforme. On trouve la chenille en avril et mai. Le papillon paraît en juin après avoir passé vingt-quatre jours en chrysalide.

Ce papillon est assez commun partout, surtout dans les vergers où on le trouve contre le tronc des arbres. Holnon, Savy.

650. *Centonalis* (Hub.) *Nole ravaudée* (Dup.) *Nola centonalis* (Dup.) *Hercyna centonalis* (Treits). *Pyralis centonalis* (Hub.)

Ce papillon paraît en juillet dans les bois.

655. *Albulalis* (Hub.) *Nole blanchâtre* (Dup.) *Nola albulalis* (Dup.) *Hercyna albulalis* (Treits). *Pyralis albulalis* (Hubner, Wien, Verz.)

La chenille vit sur la menthe aquatique. Bords du canal de Saint-Quentin, Rouvroy.

(La suite au prochain volume.)

L'AVENIR DE LA PHYSIQUE MODERNE

Par M. CH. CONTET, membre titulaire.

Chacun sait qu'en physique, on considère les corps sous trois états : l'état solide, l'état liquide et l'état gazeux ; la propriété que possèdent les liquides et les gaz de se déplacer facilement, les fait comprendre sous la dénomination commune de *corps fluides*.

Ces dénominations ont leur raison d'être, car elles répondent à des états déterminés de la matière. Mais il n'en est pas de même des fluides que l'on appelle *impondérables*, et qui servent à désigner les causes encore mal connues de la chaleur, de la lumière, de l'électricité et du magnétisme. Pendant longtemps, on a cru à l'existence de ces fluides : ils étaient d'ailleurs parfaitement choisis pour se prêter à toutes les explications, parce qu'en les créant pour les besoins de la cause, on pouvait leur donner toutes les propriétés que l'on désirait. L'une des tendances les plus naturelles de l'esprit humain consiste à vouloir chercher les causes premières de tous les phénomènes. Nous voulons tout expliquer, ou du moins inventer l'explication quand elle nous manque. Une pareille méthode a des inconvénients, et les systèmes imaginés pour expliquer les phénomènes ne servent le plus souvent qu'à dissimuler l'ignorance où l'on est des choses et à faire illusion sur cette ignorance. On ne peut pas même dire qu'il y a un accord complet entre les faits observés et les conséquences

que l'on déduit des hypothèses qui ont été imaginées : ce serait faire une véritable pétition de principe, puisque ces hypothèses ont été faites uniquement pour établir cette concordance.

Aujourd'hui, les physiciens modernes évitent autant que possible d'imaginer des systèmes pour expliquer les phénomènes de la physique, ou, s'ils en imaginent encore, c'est à la condition qu'ils soient renfermés dans une hypothèse générale, qui puisse embrasser toutes les lois d'une science entière ou qui puisse en faire découvrir d'autres.

Les grands travaux des physiciens dans ces derniers temps ont tous pour but d'établir des relations entre des phénomènes qui, au premier abord, paraissent étrangers l'un à l'autre. Ils tendent à prouver qu'il n'existe en réalité qu'un seul fluide dont les manifestations diverses dépendent, d'une part, des propriétés des corps, et d'autre part, de la forme et de l'intensité des mouvements qui lui sont imprimés.

Tous les résultats constatés font voir que les forces de la nature se ramènent toutes au même principe et se transforment l'une dans l'autre suivant des règles fixes, qui ne sont autres que les lois de la mécanique. Par suite, les phénomènes si variés de la chaleur, de la lumière, de l'électricité et du magnétisme rentrent les uns dans les autres par gradation et par nuances insensibles, sans qu'on puisse assigner d'autres différences que celles qui résultent de la variation d'intensité dans les mouvements et de l'influence exercée par la nature des corps. Fresnel avait déjà démontré que la lumière n'était qu'un mouvement vibratoire. Mayer, Joule et Hirn ont établi de leur côté que la chaleur n'était qu'un mode particulier de mouvement des particules matérielles ; ils ont prouvé les premiers que le mouvement se transforme en chaleur suivant des lois déter-

minées, et que la transformation inverse s'accomplit suivant des lois également définies. Nous allons rappeler les résultats de leurs expériences.

On sait depuis longtemps que le frottement des corps les uns contre les autres développe de la chaleur. Ainsi une roue de voiture devient brûlante, par suite du frottement de sa circonférence contre le frein qui la presse. Si l'essieu n'est pas suffisamment enduit de matières grasses, le frottement du moyeu peut enflammer la roue elle-même. C'est en faisant frotter très vite l'extrémité d'une tige de bois dur dans la cavité d'un autre morceau de bois que les peuples sauvages allument du feu. Quel est l'écolier qui n'a pas essayé de brûler la main de son camarade au contact d'un bouton de cuivre énergiquement frotté contre le banc de la classe ? D'après la théorie la plus probable des aérolithes, on admet que ce sont de petits corps qui obéissent à la gravitation comme les planètes, mais qui peuvent être attirés par la terre lorsqu'ils sont dans son voisinage, et devenir incandescents par le frottement contre notre atmosphère. Ainsi, partout où il y a frottement vaincu, il y a chaleur produite.

Les phénomènes de frottement ne sont pas les seuls où l'observation montre la production de la chaleur. Les effets de la percussion conduisent au même résultat; on sait que si l'on frappe avec un lourd marteau une balle de plomb placée sur une enclume, cette balle est d'autant plus chaude que le coup de marteau est plus violent. On sait encore que quand des boulets arrivent sur des plaques de blindages, ils éprouvent une élévation de température qui les porte à l'incandescence.

Les gaz donnent aussi lieu à un dégagement de chaleur quand on les comprime, et c'est sur cette propriété qu'est fondé le briquet à air. De même, les changements de forme

dans les corps élastiques, opérés par un effort externe, déterminent une élévation de température. Si avec la force des bras, nous tendons une lanière de caoutchouc en l'appuyant sur les lèvres, elle résiste, détruit du travail, et nous sentons qu'elle s'échauffe.

Rappelons encore une expérience faite dans ces derniers temps, et qui donne une démonstration originale de la transformation du mouvement en chaleur. On applique l'extrémité d'une barre d'acier contre une meule ; la barre est tenue de la main droite par son autre extrémité, et de la main gauche par le milieu. La main gauche, qui tient le milieu ne ressent aucune impression de chaleur, tandis que la droite qui tient l'extrémité opposée perçoit au contraire une sensation de chaleur marquée. Il est facile d'expliquer ce résultat. Sous l'influence de la meule en mouvement, la barre vibre ; elle a des nœuds au milieu et près des extrémités ; il n'y a au milieu aucune sensation perçue, puisqu'il y a absence de vibrations ; mais à l'extrémité, au-delà du nœud, il y a vibration ; cette vibration est anéantie par la main, et le mouvement arrêté se transforme en chaleur.

Dans ce qui précède, nous avons rappelé des expériences vulgaires qui prouvent suffisamment que lorsque le mouvement est détruit, la chaleur apparaît, ou en d'autres termes, toutes les fois qu'un travail mécanique modifie l'état d'équilibre d'un corps, il se développe de la chaleur, en quantité d'autant plus grande que le travail produit est plus grand. Inversement, toutes les fois que l'action de la chaleur produit un travail mécanique, il disparaît une quantité de chaleur proportionnelle au travail produit. Par exemple, dans une machine à haute pression, la vapeur chasse le piston et crée du travail, mais en même temps, elle entre dans le cylindre à cinq ou six atmosphères, et

elle en sort à une atmosphère ; à la création du travail correspond donc une destruction de chaleur.

Lorsqu'après avoir échauffé une lanière de caoutchouc en l'étirant, nous la laissons ramener nos bras à la position primitive, nous sentons qu'elle se refroidit ; si au contraire, nous lâchons la lanière d'une main, elle reste chaude. Dans le premier cas, la chaleur du caoutchouc disparaît parce que le travail dépensé d'abord est ensuite rendu ; dans le second cas, la chaleur persiste parce que la dépense de travail est définitive.

Les anciens physiciens n'expliquaient pas la provenance de cette chaleur développée par le frottement et la percussion, ou plutôt, leurs explications étaient insuffisantes, parce qu'on croyait que la chaleur était une substance matérielle remplissant les espaces compris entre les molécules des corps, et qui sous l'influence de certaines causes, telles que le frottement et le choc, pouvait en sortir ou y rentrer ; on admettait même que cette matière pouvait être tirée des corps voisins. Aujourd'hui cette hypothèse est rejetée, parce qu'elle est incompatible avec un grand nombre de faits. Rumford reconnut le premier, et avec raison, que si la chaleur était logée dans les corps, comme l'eau dans une éponge, un même corps n'en contiendrait qu'une quantité limitée, et ne pourrait pas en émettre indéfiniment. Il fit alors une expérience concluante. Un cône d'acier trempé, mis en mouvement autour de son axe, venait frotter contre les parois d'une cavité pratiquée dans une pièce de fer ; tout l'appareil plongeait dans une caisse contenant de l'eau froide. Il y avait dégagement de chaleur aussi longtemps que le cône d'acier tournait, et l'eau ne tardait pas à entrer en ébullition. La source de chaleur était donc inépuisable.

Puisque la chaleur peut se convertir en mouvement, et

le mouvement en chaleur, il en résulte que la chaleur est une sorte de mouvement. Il nous reste à essayer de comprendre quel est ce genre de mouvement, et en quoi il diffère du mouvement visible ordinaire. C'est un mode particulier de mouvement excessivement rapide qui ébranle les dernières molécules des corps. Toutes les molécules se choquent sans cesse les unes contre les autres, et maintiennent ainsi ou modifient leur état. On admet que ce mouvement se propage d'avant en arrière et d'arrière en avant, à travers un fluide prodigieusement subtil, appelé *éther*, répandu aussi bien dans le vide que dans l'air, et dans les corps perméables à la chaleur. Il faut reconnaître cependant que ce mouvement n'est pas perceptible directement par nos sens, puisque nous sommes dans l'impossibilité de voir les particules isolées des corps, et d'observer leurs mouvements ; mais des expériences précises faites par Melloni, et les travaux de Foucault sur l'interférence des rayons calorifiques, mettent hors de doute l'existence de ce mouvement ondulatoire. Dans cette hypothèse, l'accroissement de chaleur d'un corps ne serait autre chose que l'accroissement de vitesse de ce mouvement ondulatoire, et le refroidissement d'un corps une diminution de vitesse de ce mouvement.

D'un autre côté, on sait que le travail est la mesure du mouvement d'une masse. Comme l'idée de chaleur et de travail se résolvent dans l'idée de mouvement, on est conduit à se demander s'il n'existe pas une relation entre la quantité de chaleur développée par une action mécanique et le travail dépensé pour produire cette action.

De nombreuses expériences ont été faites à ce sujet. M. Joule, de Manchester, mit de l'eau dans un vase convenable, l'agita par l'intermédiaire d'aubes mues par des forces mesurables, et détermina à la fois la quantité de

chaleur développée par l'agitation du liquide, et la quantité de travail dépensée dans cette opération. Il trouva que la quantité de chaleur née d'une même dépense de force est constante et constamment la même dans tous les cas. Le mouvement, en disparaissant, donne naissance à de la chaleur, dans la proportion d'une *calorie* par 425 kilogrammètres, ou, pour être plus explicite, la force capable d'élever 425 kilogrammes, à un mètre de hauteur, est exactement égale à la quantité de chaleur qui élèverait d'un degré la température d'un kilogramme d'eau.

C'est ce nombre 425 qui est généralement connu sous le nom *d'équivalent mécanique de la chaleur*.

D'après ces considérations, il est clair que si l'on connaît la vitesse et le poids d'un projectile, on peut calculer facilement la quantité de chaleur développée par l'extinction de sa force motrice. Par exemple, si on laisse tomber un kilogramme d'eau à zéro, dans un vase placé à 425 mètres plus bas, cette eau, dans sa chute, acquiert une certaine vitesse qui s'éteint en rencontrant le vase inférieur ; par le choc contre le vase inférieur et les frottements qui s'ensuivraient entre les particules liquides, la température de l'eau s'élèverait de zéro à un degré. On connaît aussi le poids de la terre, et la vitesse avec laquelle elle se meut dans l'espace ; un simple calcul donne la quantité de chaleur qui naîtrait si la terre était brusquement arrêtée dans son mouvement : cette chaleur suffirait non-seulement pour la fondre, mais pour la réduire en grande partie en vapeur. W. Thomson a calculé que cette chaleur serait la même que celle émise par le soleil en 81 jours.

Après les expériences de Joule, qui mesurent la quantité de chaleur produite par un mouvement donné, M. Hirn, de Colmar, a mesuré le travail mécanique produit par la chaleur. On sait que la plus importante des machines in-

dustrielles, la machine à vapeur, n'agit que par l'expansion de la vapeur qui est produite par la chaleur. A chaque coup de piston, la vapeur en se formant, enlève de la chaleur à la chaudière, et en apporte au condenseur lorsqu'elle vient s'y liquéfier ou en rejette dans l'atmosphère si la machine est sans condenseur.

La quantité de chaleur que reçoit le condenseur ou qui est rejetée au dehors est toujours inférieure à la quantité puisée à la chaudière. Or, si l'on mesure à la fois le travail de la machine et la perte de travail qui a lieu dans son intérieur, on trouve entre ces deux quantités un rapport constant, précisément égal à l'équivalent mécanique de la chaleur. Ainsi pour chaque calorie qui disparaît dans la machine, il se produit à l'extérieur un travail de 425 kilogrammètres.

Remarquons en passant que si tout le mouvement d'un corps peut se transformer en chaleur, avec la plus grande facilité, le phénomène n'est pas réciproque ; il n'existe pas de méthode permettant de retransformer toute la chaleur en travail. Ainsi, dans la machine à vapeur, la chaleur apportée au condenseur ou rejetée dans l'atmosphère est complètement perdue pour la machine. L'excès de la chaleur empruntée au foyer, sur la chaleur du condenseur est seule convertie en travail ; c'est ce travail que la machine recueille et transmet aux mécanismes destinés à effectuer le travail utile. On sait que le rendement d'une machine à vapeur est le rapport entre le travail transmis au volant et le travail équivalent à la chaleur développée par le combustible consommé. Des expériences effectuées sur des machines à vapeur bien installées, ont fait voir que le rendement ne s'élève jamais au-dessus de 7 p. 0/0. Il est plus élevé dans les machines à gaz et les machines à air chaud, cependant les défauts de régularité qu'elles

présentent et leur usure rapide, les ont rendues jusqu'à présent inférieures aux machines à vapeur.

La théorie mécanique de la chaleur a conduit les physiciens à ne plus admettre certaines forces qui jusqu'ici jouaient un rôle important dans l'étude du mouvement. Telle est, par exemple, la force de frottement. On sait que si un corps pesant glisse le long d'un plan, son mouvement n'est pas celui qu'indique la théorie ; le travail moteur surpasse le travail résistant effectivement recueilli. Pour se rendre compte de cette anomalie, on disait jusqu'à présent que le frottement consommait du travail et que le travail moteur se transformait en partie en travail résistant utile, en partie en travail de frottement. On arrivait ainsi à considérer le frottement comme l'effet d'une force particulière qu'on appelait résistance passive. En d'autres termes, on admettait qu'une partie de la force motrice était mystérieusement absorbée, c'est-à-dire qu'un travail moteur s'anéantissait sans rien produire. Les physiciens modernes donnent une explication plus simple du fait observé : ils recueillent la chaleur développée sur les deux surfaces frottantes, et comme ils retrouvent l'équivalent du travail moteur disparu, ils disent avec raison que le mouvement s'est ralenti, parce qu'une partie de ce mouvement s'est communiquée aux molécules des corps frottés, et s'est convertie en chaleur.

Des considérations de même nature s'appliquent à la théorie des chocs. Nous avons dit que si on laisse tomber un marteau sur une masse de plomb, ce plomb s'échauffe et le mouvement du marteau est éteint. Autrefois on admettait que le mouvement du marteau était simplement détruit par le choc ; mais dans l'état actuel de nos connaissances, cette interprétation est une méprise ; nous n'admettons pas qu'il y ait perte, mais seulement transformation

de mouvement. Le mouvement d'ensemble de toute la masse du marteau est remplacé par un mouvement individuel des molécules du plomb, et c'est ce mouvement que nous appelons *chaleur*.

Il est d'autres fictions que les physiciens modernes rejettent également. Par exemple, les chaleurs latentes de dilatation, de fusion et de vaporisation. On enseigne que quand on augmente le volume d'un gaz, sa température baisse et quand on le diminue, elle s'élève. A cet effet on place sous le récipient de la machine pneumatique un thermomètre Bréguet; on le voit baisser quand on fait le vide, et monter brusquement lorsqu'on laisse rentrer l'air; on concluait de là que la dilatation de l'air absorbait de la chaleur, et c'est même ainsi qu'on expliquait par la dilatation de l'air le froid des régions les plus hautes de l'atmosphère. Aujourd'hui, l'explication n'est plus la même; ce n'est pas la dilatation même du gaz qui absorbe de la chaleur, c'est le gaz qui, pour se dilater, est obligé de chasser l'air extérieur; il est donc obligé d'accomplir un certain travail, et comme il ne peut prendre qu'en lui-même la chaleur nécessaire à cet effet, il y a refroidissement. L'effet produit est ainsi restitué à sa véritable cause.

Lorsqu'on chauffe de la glace et qu'elle commence à fondre, la température cesse de s'élever tant que la glace n'est pas entièrement fondue, et cela, quelle que soit l'activité du foyer. Dans l'impossibilité où l'on était d'expliquer cette perte de chaleur, on s'était contenté de l'exprimer par un mot, et de dire qu'elle devenait *latente*. Dans la théorie actuelle, on dit que la chaleur dépensée pendant la fusion est employée à produire un travail; car les molécules étaient liées entre elles par la cohésion, et la résistance de cette force a dû être surmontée; de là un travail produit et de la chaleur dépensée. Ainsi, cette chaleur

détruit l'association des molécules qui passent à l'état liquide ; elle amène les molécules dans des positions différentes de celles qu'elles possédaient à l'état liquide, sous la même température ; la chaleur est donc transformée en travail mécanique.

Lorsqu'on fait bouillir de l'eau, sa température demeure invariable pendant tout le temps de l'ébullition ; au lieu d'appeler chaleur latente, la chaleur fournie au liquide, nous dirons qu'elle est dépensée à éloigner de force les unes des autres, les molécules liquides, qui passent alors à l'état de vapeur.

De ce que la puissance mécanique peut se transformer en chaleur et réciproquement, la chaleur est donc une puissance, comparable à la puissance mécanique.

On a reconnu qu'une transformation analogue peut avoir lieu entre tous les agents physiques, et ce que nous venons de dire pour la conversion réciproque de la chaleur en mouvement, s'étend à toutes les autres forces naturelles. De même qu'il engendre de la chaleur, le mouvement peut aussi produire de la lumière, de l'électricité, du magnétisme et de l'affinité chimique. Jusqu'à ces derniers temps, la lumière seule n'avait pu être convertie directement en mouvement, et présentait ainsi une anomalie bien marquée, mais grâce aux recherches récentes de M. Crookes, cette anomalie a disparu ; et il a constaté qu'une simple bougie allumée, attirait un morceau de moëlle de sureau suspendu par un fil dans un ballon vide d'air.

L'analogie de la lumière et de la chaleur rayonnante est connue depuis longtemps. Les travaux de Melloni ont conduit à admettre leur identité. On sait que si l'on fait passer un faisceau de rayons solaires sur un prisme de sel gemme, on obtient un *spectre* en recevant l'image de ce faisceau sur un écran. L'écran nous montre d'abord des

rayons lumineux inégalement réfractés, puis des rayons calorifiques dont on constate l'existence à l'aide d'une pile thermo-électrique, et des rayons qui ont une aptitude spéciale à provoquer des actions chimiques. Les rayons calorifiques sont spécialement réfractés vers la partie rouge, et les rayons chimiques, particulièrement déviés vers la partie violette. Comme toutes les lumières connues présentent ces trois sortes de rayons, on en conclut que toute action lumineuse est accompagnée d'une action calorifique et d'une action chimique. On a reconnu d'ailleurs que toute modification d'un rayon lumineux entraîne une modification identique dans le rayon calorifique correspondant. On est donc conduit à dire que la cause de la chaleur est la même que celle de la lumière. La lumière s'explique si l'on admet qu'il y ait dans l'espace un éther élastique capable de transmettre avec une grande vitesse des mouvements vibratoires très rapides ; ces vibrations de l'éther impressionnent la rétine, comme celles de l'air affectent l'oreille ; les vibrations de l'éther qui sont les moins rapides, impressionnent les nerfs du toucher sans affecter l'œil, et produisent la sensation de la chaleur. Un même rayon lumineux est donc capable de deux sortes d'effets, chaleur et lumière.

On sait d'un autre côté que les combinaisons chimiques développent toujours de la chaleur ; il y a en outre production de lumière lorsque la combinaison s'effectue avec une énergie particulière ; nos principales sources de chaleur proviennent de la combinaison du carbone ou de l'hydrogène avec l'oxygène de l'air.

Après avoir admis que les phénomènes si variés de la chaleur et de la lumière ne sont que des manifestations variées d'un seul fluide, universellement répandu dans la matière, il est facile de voir qu'il en est de même des

phénomènes électriques. De même qu'il engendre de la chaleur, le mouvement peut aussi produire de l'électricité; chacun sait que si on frotte l'un contre l'autre deux corps hétérogènes, on produit de l'électricité. Inversement, l'électricité peut, à son tour, donner naissance à du mouvement. Il suffit pour s'en assurer de placer en équilibre, sur un bouchon de carafe, une canne un peu lourde dans une position horizontale; en approchant de l'extrémité un bâton de résine électrisé, la canne tourne autour de son point d'appui, et suit le morceau de cire dans tous ses déplacements.

La chaleur peut produire directement de l'électricité. On sait qu'en approchant d'une tourmaline chauffée un bâton de verre frotté, une des extrémités de la pierre est attirée, l'autre repoussée. La pierre prend donc un état électrique par l'échauffement. La chaleur développe dans les métaux soudés ensemble des courants électriques qui forment les appareils thermo-électriques les plus délicats. Inversement, le passage de l'électricité à travers les corps conducteurs est manifesté par un dégagement de chaleur considérable; un fil de platine très fin est fondu et volatilisé. La chaleur développée par la production de l'étincelle électrique est assez intense pour enflammer un grand nombre de corps combustibles. Les charbons d'une lampe électrique s'échauffent et deviennent lumineux quand un courant les traverse.

L'étincelle électrique produit sur son passage des effets chimiques variables. Tantôt elle détermine la combinaison des gaz; tantôt, en traversant certains corps composés, elle sépare les éléments constitutifs de ces corps. Réciproquement, les actions chimiques fournissent des courants qui peuvent décomposer les corps, les échauffer, les fondre, les rendre lumineux et les volatiliser.

Les phénomènes magnétiques ont aussi une relation intime avec les précédents. En 1820, Ørstedt fit connaître l'action exercée sur une aiguille aimantée par un courant électrique placé dans son voisinage. Cette découverte révéla entre l'électricité et le magnétisme une relation inconnue jusque là, et qui fit soupçonner à Ampère que les causes de ces deux genres de phénomènes pourraient bien être les mêmes. Il reconnut que les courants électriques communiquent au fer doux les propriétés attractives et répulsives qui constituent l'aimant, et inversement, que l'aimantation du fer doux peut développer des courants électriques. Quand on examine les effets produits par deux courants agissant l'un sur l'autre, on reconnaît que deux courants parallèles et de même sens s'attirent, tandis que deux courants parallèles et de sens contraire se repoussent. Ampère qui découvrit cette propriété des courants, parvint à composer des conducteurs de forme telle, qu'étant traversés par un courant, ils possèdent toutes les propriétés des aimants ; il fit voir qu'on peut comparer un aimant à une collection de courants circulaires tous parallèles, et cette théorie, qui est une des plus fécondes de la physique, donne non-seulement une explication simple et facile de tous les phénomènes connus, mais fait rentrer les actions des aimants dans les lois de l'électricité dynamique.

Le choc et la chaleur peuvent modifier l'aimantation d'un barreau de fer : un coup de marteau peut fixer dans un barreau de fer les propriétés magnétiques, la chaleur les lui retire. Le mouvement d'un train de chemin de fer rend magnétiques les rails sur lesquels il passe. On pourrait multiplier les exemples où la chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme, apparaissent comme des phénomènes solidaires, tous réductibles à l'idée de travail

mécanique. Pour clore cette énumération, rappelons une expérience de Foucault où tous les agents dont nous avons parlé sont mis en présence. On dispose entre les pôles d'un électro-aimant un disque de cuivre que l'on peut faire tourner à l'aide d'une manivelle. Tant qu'un courant électrique ne circule pas dans les bobines, l'électro-aimant n'est que du fer doux. Dans ce cas, le mouvement du disque est produit sans fatigue, et se continue pendant très longtemps une fois qu'il est commencé ; mais si l'on fait passer un courant dans les bobines, le fer doux s'aimante et le mouvement du disque s'arrête aussitôt. Si l'on veut ensuite tourner la manivelle, on éprouve une résistance considérable, et le disque, qui tournait auparavant sans s'échauffer, atteint une température de près de 100 degrés. L'aimant agit donc sur le disque comme le ferait un véritable frottement. Dans la première partie de l'expérience, le disque s'arrête parce que le mouvement produit des courants d'induction ; ces courants échauffent les conducteurs, et développent de la chaleur ; d'ailleurs, le travail, la quantité d'électricité, et la chaleur développée sont proportionnels.

Ainsi donc, chaleur, lumière, électricité, magnétisme, actions chimiques, tout se résout pour nous dans l'idée de mouvement. Tous ces mouvements se transforment les uns dans les autres, et nous sommes souvent spectateurs de ces transformations. L'éclairage des phares par la lumière électrique en donne un exemple frappant. Une machine à vapeur transforme d'abord en mouvement la chaleur développée par la combustion du charbon ; ce mouvement est transformé par une machine magnéto-électrique, en électricité, qui, à son tour, se transforme en lumière.

Non-seulement toutes les activités de la nature se transforment les unes dans les autres, mais la transformation a

lieu suivant des rapports fixes, dont quelques-uns sont déjà connus, et dont les autres restent à déterminer. La difficulté tient en partie au manque d'une unité pour mesurer les agents physiques autres que la chaleur, et en partie, à la difficulté d'isoler chacun de ces agents des autres agents, qui l'accompagnent ordinairement dans son apparition. De pareilles recherches ont été entreprises pour l'électricité et le magnétisme. On a reconnu qu'il y avait constance à la fois dans l'électricité qui répond à une même décomposition chimique et dans la chaleur produite par la neutralisation de cette électricité. Pour obtenir des résultats plus complets, il faudrait définir l'unité électrique, ou *l'électrie*, comme on a défini l'unité de chaleur, ou la *calorie*, et déterminer expérimentalement à quel travail mécanique elle équivaut. Les résultats déjà obtenus suffisent cependant pour faire voir que les effets calorifiques et les effets électriques se substituent les uns aux autres, suivant une loi manifeste d'équivalence. On a en outre observé récemment que si on place un cylindre de fer doux sur la partie neutre d'un aimant en fer à cheval recouvert d'une lame de verre, ce fer doux se dirige vers les pôles, les atteint dans un temps qui dépend du poids du cylindre et de la force de l'aimant. La force magnétique peut ainsi être évaluée par le travail mécanique qu'elle effectue. Il est donc probable qu'on parviendra bientôt à définir l'unité de force magnétique, la *magnétie*, et à établir son équivalence en kilogrammètres.

Il reste à expliquer comment les physiciens modernes embrassent dans une synthèse générale tous les phénomènes du monde inanimé, en partant du principe de la *conservation de l'énergie* dans les systèmes en mouvement, sous l'influence des forces moléculaires, calorifiques ou électriques. Ce principe est encore qualifié d'une manière

plus vague sous le nom de principe de *l'unité des forces physiques*.

Pour expliquer ce principe, nous sommes obligés d'expliquer un mot nouveau dans la science, *l'énergie*.

Nous concevons dans l'univers une quantité immuable d'atomes étherés, qui forment par leur agrégation des molécules ; celles-ci forment des corps. Chacun de ces corps possède, en raison de sa masse et de sa vitesse, un certain pouvoir d'accomplir du travail ; c'est ce pouvoir qu'on appelle *énergie*. Cette même énergie peut-être possédée par un corps absolument en repos. En effet, attachons un poids à une ficelle que nous ferons passer sur une poulie fixée au plafond. Tant que le poids repose sur la terre, tout mouvement est impossible ; si on vient à soulever ce poids à une certaine hauteur, il est aussi immobile que s'il reposait sur le plancher ; mais en interposant un espace entre le plancher et lui, on a changé la condition de son existence, on lui a donné le pouvoir de produire du mouvement ; il y a en lui une possibilité d'action qui n'existait pas lorsqu'il reposait sur la terre ; on appelle *énergie de position* ou *potentielle*, la puissance de mouvement que le poids possède, mais qu'il n'a pas encore exercée en tombant. Laissons maintenant tomber le poids ; pendant l'acte de la chute, l'énergie du poids est active, on l'appelle *énergie de mouvement* ou *dynamique*.

Prenons un autre exemple : Lorsqu'un arc est tendu, la flèche est dans une position avantageuse, relativement à la force élastique de l'arc, et lorsque la flèche est lancée, son énergie de position est transformée en énergie de mouvement. De même, lorsqu'une montre est remontée, son grand ressort possède une énergie de position qui est graduellement changée en énergie de mouvement à mesure que les roues tournent.

L'énergie potentielle et l'énergie dynamique varient sans cesse dans leur proportion relative. Quand l'énergie potentielle diminue, l'énergie dynamique augmente. Dans l'univers tout entier, la somme de ces deux énergies est constante. Créer ou anéantir du mouvement est aussi impossible que créer ou anéantir de la matière, et tous les phénomènes de l'univers matériel ne sont que des transformations d'énergie. Tel est le principe de la *conservation de l'énergie*.

Toutes les mesures, en nombre considérable, qui ont été faites depuis vingt ans par les plus habiles expérimentateurs, ont vérifié cette loi. Toutes les conséquences déduites de ce grand principe ont été vérifiées directement ou indirectement. La physique est donc en possession d'une loi aussi admirable par sa généralité et sa simplicité, que par les conséquences qu'en déduira la science contemporaine.

Ce principe de la conservation de l'énergie complète de la façon la plus heureuse le principe de la conservation de la matière que Lavoisier avait ainsi formulé : rien ne se perd, rien ne se crée.

De ce qu'aucune partie de puissance ne peut s'anéantir, on ne peut conclure toutefois que l'univers soit invariable. La théorie mécanique de la chaleur nous montre que l'état de choses actuel doit changer, et que tous les agents physiques de l'univers ont une tendance à se convertir en chaleur.

Remarquons d'abord que le soleil est la source de toute activité dans la nature ; tous les mouvements effectués, soit par les êtres animés, soit par les corps inanimés, apparaissent comme des manifestations de la force vive des radiations solaires.

Le végétal emprunte au milieu qui l'entourne l'eau et

l'acide carbonique pour les convertir en hydrogène et en carbone. Mais cette décomposition dépense de la chaleur, et cette chaleur vient justement du soleil ; la force vive du mouvement vibratoire qui constitue les radiations solaires, arrivant dans la plante, sous forme d'énergie calorifique ou lumineuse, est employée par elle à effectuer la séparation des éléments de l'acide carbonique et de l'eau. Une fois ces éléments séparés, la plante a acquis un accroissement d'énergie potentielle qui reparaitra à l'état d'énergie actuelle le jour où ils éprouveront une combustion les ramenant à l'état d'acide carbonique et d'eau. Ainsi la chaleur solaire s'emmagazine sous forme de travail de combinaison chimique dans les végétaux qu'elle fait croître, et qui, plus tard, la restituent lorsqu'on les brûle.

Les hommes et les animaux tirent de ce réservoir leur activité ; les carnivores, qui ne pourraient utiliser directement les substances végétales, se nourrissent d'animaux qui ont emprunté eux-mêmes au règne végétal les éléments de leurs tissus ; on peut donc dire que toutes les substances employées comme combustibles, dans la respiration des animaux, proviennent des végétaux. Les animaux, à leur tour, restituent à l'atmosphère l'eau et l'acide carbonique dont les végétaux s'étaient emparés. La puissance empruntée au soleil par les plantes, étant restituée par les animaux sous forme de chaleur, on peut dire que le règne végétal et le règne animal accomplissent des fonctions inverses, qui n'ont aucune influence sur la dissipation de la chaleur solaire.

Le soleil verse sans cesse dans les espaces célestes des torrents de lumière et de chaleur, mais une petite partie seulement est recueillie par la terre. Parmi les rayons solaires qui arrivent sur notre globe, les uns se perdent

par rayonnement vers les espaces célestes, les autres sont employés à vaporiser l'eau répandue à la surface de la terre, et à former les nuages. Cette eau, qui se résout en pluie, retourne à la mer, et produit, par l'extinction de son mouvement, une quantité de chaleur précisément égale à celle qui a été primitivement dépensée à son élévation.

Dans les moteurs hydrauliques, nous convertissons en travail une partie de la puissance disponible renfermée dans les nuages, de sorte que nous empêchons la chaleur correspondante de se dissiper, mais dans presque toutes les machines, le travail développé par le moteur est partout converti en chaleur.

Le soleil chauffe régulièrement notre atmosphère ; l'air le plus chaud et le plus dilaté s'élève, et des courants d'air froid le remplacent. Telle est l'origine des vents ; mais toute cette chaleur solaire employée pour produire les vents apparaît de nouveau quand les molécules d'air reviennent au repos par suite de résistances qu'elles rencontrent. Ainsi toutes les forces répandues dans l'univers, de quelque nature qu'elles soient, tendent à se convertir graduellement en chaleur, et à se répandre partout sous cette forme. En outre, la rotation de la terre a pour effet de transformer en chaleur l'énergie de ce mouvement. On sait que sous l'influence de la lune, il se produit, en deux points opposés de la surface des mers, deux renflements liquides qui suivent l'astre dans son mouvement, et constituent le phénomène des marées. Ces renflements étant toujours dirigés vers la lune, il en résulte que la terre dans son mouvement diurne, frotte contre la masse liquide qui l'enveloppe. Le frottement produit tend à diminuer le mouvement de la terre, et par suite engendre de la chaleur. Il y a donc, à la surface du globe, production incessante

de chaleur aux dépens du mouvement que possède la terre. Le phénomène des marées tend donc à ralentir la vitesse de rotation de la terre et par suite à augmenter la durée du jour. Mais la terre, en ralentissant son mouvement, ne s'arrêtera pas tout à fait ; il est évident que lorsque le mouvement de rotation de la terre sur elle-même coïncidera avec le mouvement de révolution de la lune autour de la terre, la lune ne tendra plus à ralentir le mouvement de rotation de la terre, et la terre tournera constamment la même face vers la lune.

Puisque toute l'énergie de l'univers tend à se convertir en chaleur se répandant d'une manière uniforme, il arrivera, lorsque la conversion sera complète, que cette énergie cessera de pouvoir être employée à produire des effets mécaniques, à moins qu'il n'y ait quelque pouvoir réparateur, inconnu jusqu'à présent ; par suite l'état de choses qui existe actuellement doit prendre fin.

LITTÉRATURE

LE DÉSESPÉRÉ

par M. ACHILLE MILLIEN, membre correspondant, lauréat de
l'Académie française.

1^{er} Prix et Médaille d'or du Concours de Poésie de 1878.

Artem impendere vero.

I

Les bourgeons ont verdi sur la forêt chenue.
Avec l'épais brouillard longtemps amoncelé
Les corbeaux sont partis ; l'hirondelle est venue ;
Dans la pourpre de l'aube Avril s'est révélé,

Avril, chants et parfums ! Avril, joie et lumière !
Le ciel a dévoilé ses rayons éclatants ;
Un frémissement court dans les fleurs de la terre
Qui par cent voix s'écrie : Allégresse au printemps !

Le long du sentier creux où déjà les ramures
Versent leur ombre au sol de gazon tapissé,
Qu'il fait bon, ô poète, écouter les murmures
Des grands bois dont souvent le rythme t'a bercé :

Vague fourmillement d'insectes dans les mousses,
Bruissement d'oiseaux jouant dans les buissons,
Vol des brises jasant parmi les jeunes pousses,
Mélange harmonieux de cris et de chansons !

La fontaine gazouille et cache sous les aunes
Le bassin débordant de son flot azuré,
Où les merles siffleurs vont baigner leurs pieds jaunes,
Où s'abreuve à midi le chevreuil altéré.

Des clameurs qui de loin arrivent par bouffées
Rappellent le village et se perdent dans l'air ;
C'est l'écho d'un refrain, des notes étouffées,
Un bœuf au joug qui brame, un coq qui chante clair.

Avril, salut que donne à tout la Providence,
Regard fécond du ciel et sourire d'amour,
Hymne libérateur, prémice d'abondance,
Sérénité des nuits, rayonnement du jour,

Qui donc les décrira, tes merveilles divines,
O réveil, renaissance, épanouissement !
D'un souffle plus ardent tu gonfles nos poitrines,
Tu remplis notre cœur d'un pur enivrement...

— Pourtant, par ce matin de splendeur printanière,
Dans ce chemin des bois qui vient de refleurir,
Passe un homme qui touche à son heure dernière
Et qui va s'isoler parce qu'il veut mourir !

II

Jeune encore, courbé sous le poids de la vie,
Pensif, par le sentier précipitant ses pas,

Il n'entend point d'avril l'appel qui le convie,
La fleur naît devant lui, mais il ne la voit pas.

Se tuer, c'est son but, son espoir et son rêve !
— Arrête ? Quel chagrin t'obsède ? Quel remord
T'effraie, ô malheureux, et te poursuit sans trêve,
Pour vouloir ne chercher d'abri que dans la mort ?

Ah ! je le sais, la mort, je la sais fière et grande,
Sur le champ où le brave expire sans effroi,
Dans l'arène où du sang le martyr fait l'offrande,
L'un vengeant son pays, l'autre attestant sa foi !

Alors la mort est noble, alors la mort est belle
Et l'on peut envier l'athlète qu'elle abat.
L'ouvrier qu'a broyé la machine rebelle,
Le médecin frappé par le mal qu'il combat,

L'apôtre qui périt sur la terre lointaine,
Pionnier de la lumière et de la vérité ;
Le chercheur d'inconnu qui tombe, quand l'entraîne
L'amour de la science et de l'humanité,

Ceux-là, héros obscurs ou cités chez les hommes,
Ceux-là meurent en paix, leur trépas est béni ;
Ils ne regrettent rien de ce monde où nous sommes
Que de quitter l'ouvrage avant qu'il soit fini !

La mort, interrompant leur labeur méritoire,
Mais leur laissant l'honneur du devoir accompli,
Donne au lutteur vaincu comme un linceul de gloire
Et met une auréole au front qu'elle a pâli.

Oui, que le sang longtemps coule encor dans nos veines,
Ou qu'il doive en nos cœurs avant peu se tarir,

Qu'importe ! envisageons la mort sans terreurs vaines
Puisque, pour savoir vivre, il faut savoir mourir !

Mais il est une mort, le suicide infâme,
Dont seul un insensé peut se justifier !
Réserve-lui ton corps, c'est en vain que ton âme
S'y veut anéantir ou s'y pacifier...

Quelle heure choisis-tu ? Regarde la nature
En son travail actif et sa fécondité ;
Vois, tout concourt à l'œuvre ; à chaque créature
Une tâche s'impose, un rôle est affecté.

Ne sens-tu point partout la vie universelle
Qui redouble d'ardeur, circule en chauds frissons,
Eclate en rayons d'or, en flots d'argent ruisselle,
Déborde en cent parfums, s'épanche en mille sons ?

Tout ce qui naît mourra : sous la faux la fleur tombe,
Le plus grand arbre penche et s'affaisse à son tour
Et dès le berceau, l'homme est promis à la tombe,
Mais tout être mortel doit attendre son jour.

Ce hêtre, dont la branche est comme décharnée,
Ne saura plus porter ni feuille ni fruit mûr ;
Il était pris de lèpre et d'année en année
Le mal apparaissait plus profond et plus sûr ;

Contre l'assaut fatal de la mort ennemie,
Cependant le vieux hêtre a fermement lutté...
Tu luttas aussi, toi, mais c'est contre la vie,
Ta propre main te voue à la stérilité !

N'est-il donc nul lien qui t'attache à la terre ?
Quoi ! tu n'aimes personne et tu ne crois à rien ?

Qui que tu sois, tu peux rendre encor, dans ta sphère,
Ton existence utile et faire un peu de bien.

Le sort t'a-t-il frappé sans justice ? Ou d'un crime
Traînes-tu le poids lourd, subis-tu le tourment ?
Souffre virilement, si tu n'es que victime ;
Si tu dois expier, souffre docilement !

III

Il ralentit sa marche, il hésite, il s'arrête,
Il songe : revoit-il le foyer paternel ?
Pense-t-il aux baisers de sa mère inquiète
Alors qu'il accourait, enfant, à son appel ?

Doux souvenirs, charmants comme un reflet d'aurore,
Vous parlez vainement à son cœur desséché !
Une arme est dans sa main : dix pas, dix pas encore,
Derrière ce massif il sera bien caché.

Il pourra consommer l'œuvre impie à son aise.
Couvrant l'humanité d'un immense mépris,
Il se délivrera du fardeau qui lui pèse :
Mais pourquoi reste-t-il immobile et surpris ?...

— Il venait dans le bois chercher la solitude,
Il croyait pénétrer dans le fourré désert :
Non, le petit sentier trompant sa certitude
Au bord d'une clairière aboutit et s'y perd.

Deux chemins s'y coupaient. Sous les festons de lierre,
Une croix de granit se dressait au soleil
Et, dans le carrefour inondé de lumière,
Avril resplendissait d'un éclat sans pareil.

Les arbres, oublieux du givre et des rafales,
Enguirlandaient de vert leurs branches en arceaux ;
L'émail des fleurs cachait le sol sans intervalles
Et les buissons déjà portaient des nids d'oiseaux.

Hôte de ce palais bâti par Dieu lui-même,
Un pauvre mendiant, brisé d'ans et de maux,
Voûté, boiteux, ridé, loqueteux, chauve, blême,
Traînait, là, sa misère à l'abri des rameaux.

Passant devant la croix, il se signa la face,
Vint au pied du granit péniblement s'asseoir,
Puis au bout d'un instant tira de sa besace
Et se mit à ronger un morceau de pain noir.

Et la croix de Jésus, image solennelle,
Symbole consolant d'espoir et de pardon,
Protégeait de son ombre auguste et maternelle
L'homme dans sa détresse et dans son abandon.

Et l'autre, l'homme armé, de son regard farouche
Contemplait ce tableau sous l'azur radieux,
Un souffle entrecoupé faisait trembler sa bouche,
Et c'était comme un voile arraché de ses yeux.

La chanson des linots, la rumeur indécise
Des feuillages naissants, des ruisseaux ignorés,
Avec les bruits lointains apportés par la brise
Et du fond des hameaux et des champs labourés

En une seule voix, pour calmer son délire,
S'unissait : du devoir n'était-ce pas la voix ?
— « Coupable ou malheureux, semblait-elle lui dire,
Regarde ce vieillard et regarde la croix ! »

Devant le mendiant, devant la croix de pierre,
C'en était fait, son cœur allait donc s'attendrir :
Une larme roulait au bord de sa paupière
Et le désespéré ne voulait plus mourir !

LE BLESSÉ

(BALLADE MODERNE)

Par M. EDMOND DELIÈRE, rédacteur en chef du *Guetteur* de St-Quentin,
lauréat des Jeux floraux.

2^e Prix et Médaille de vermeil du Concours de Poésie de 1878

Vive la France !

Sur le champ de bataille où monte
Une épaisse vapeur de sang,
Quel fier soldat que rien ne dompte
Dresse la tête en pâissant ?
Sa main, tremblante de colère,
Tourmente une épée au fourreau.
Noble blessé ! l'heure dernière
Va-t-elle éteindre son flambeau ?

Prisonnier qui brisa sa chaîne,
De bien loin il est revenu,
Bravant pour une mort certaine
Tous les dangers de l'inconnu.
En vain dans un épais carnage
Son glaive a lui par tous les rangs ;
Il a fait reculer l'orage
Qui portait la mort dans ses flancs !

Et sa pensée erre dans l'ombre,
Enviant ceux qui ne sont plus ;
Héros immolés par le nombre,
Martyrs comme lui résolus.
Du moins leur trépas magnanime
Fut glorieux pour le pays ;
Tandis qu'inutile victime
Il pleure en vain sur des débris !

Règne, nuit propice, et toi, neige,
Sois douce à qui voudrait dormir.
Que le regard divin protège
Celui qui n'a pas pu mourir !
Qu'un songe heureux calmant sa peine
L'emporte en son vol radieux....
Mais quel est cet éclair de haine
Qui semble illuminer les cieux ?

Oh ! dors en paix ! blessé, repose !
Dans ton sommeil qui te poursuit ?
A sa lugubre apothéose
Abandonne un vainqueur maudit.
Il va, gonflé de sa victoire,
Cuver à table son orgueil ;
Mais loin de le suivre, la gloire
Reste immobile sur le seuil.

Soudain, une flamme éclatante
A son front vient s'épanouir.
Sous sa paupière transparente
Quelle étoile veut m'éblouir ?
« Ma mère !... » comme une caresse
S'est élancé ce nom chéri ;

Et, frais poème, la jeunesse
Renaît dans son cœur refleurir.

Ah ! tu ne verras plus ta mère !
Toi parti, son cœur se voila.
Ta mère est morte de la guerre
Et sa tombe, tiens, la voilà !
Subis cette douleur nouvelle,
Puis, soldat, songe à l'avenir ;
Car la patrie est immortelle
Et comme elle tu peux guérir.

Debout, soldat, voici l'aurore.
Tout semble sourire alentour.
Au loin l'horizon se colore
Des feux plus purs d'un plus beau jour.
C'est l'aube de la renaissance ;
Au sombre passé dis adieu.
La France a repris sa puissance ;
La France est le soldat de Dieu !

Patrie ! un jour nouveau se lève
Et sur les débris du passé
Un autre édifice s'élève ;
D'autres devoirs ont commencé.
Sur nos fronts brille une étincelle,
De ton feu viens l'entretenir ;
Remplis d'une flamme immortelle
Les fronts penchés sur l'avenir !...

.

Le lendemain de la bataille,
Par d'autres corps presque caché,
Parmi des éclats de mitraille

On trouva le soldat couché.
Sur sa figure toujours belle
Nulle apparence de trépas ;
Mais sourd à la voix qui l'appelle
Le soldat ne répondit pas.

On dit que pendant la nuit sombre,
Comme il rêvait de son printemps,
Se pencha sur son front une ombre
Qui murmura : « viens, je t'attends ! »
Pauvre mère ! ta solitude
S'attristait au céleste port ;
Libre aujourd'hui d'inquiétude,
Sois heureuse !... Ton fils est mort !

—

ENVOI

A MM. les Membres de la Société académique.

—

Parmi les fleurs qu'elle caresse
De son regard qui voit le ciel,
La muse peut, dans son ivresse,
Rêver un printemps éternel.
Mais il ne faut pas que la Muse
S'attarde à de stériles jeux.
La chimère qui nous abuse
N'emplit pas un cœur généreux.

La Muse qu'en son vol effleure
L'essaim des souvenirs lointains,
Peut bien dans l'âtre où le vent pleure

Remuer des rêves éteints.
Mais dans cette mélancolie
Qui fait renaître le passé,
Il ne faut pas qu'elle s'oublie !...
L'avenir est son fiancé.

C'est pour lui plaire qu'elle effeuille
Sa pensée au calice d'or ;
Pour lui plaire qu'elle recueille,
Fleur à fleur, son plus frais trésor.
C'est pour lui qu'à sa paix profonde
S'arrachant loin de ses guérets,
Elle se mêle au bruit du monde,
A ses rêves, à ses regrets !

Quand une héroïque martyre,
La patrie, en un jour cruel,
Dans le sanglot qui la déchire
Exhale un douloureux appel,
Quel est ce cœur qui bat si vite ?
Quel est ce visage éploré ?
C'est la Muse !... son sein palpite
A la voix d'un amour sacré.

Après l'hymne ardent où la guerre
Fit vibrer ses sanglants accords,
S'incline une sainte prière
Sur le tertre où dorment les morts.
La Muse, pâle et recueillie,
Vient de suspendre au noir cyprès
L'immortelle qui nous rallie
En symbolisant nos regrets.

A nul triomphe indifférente,
Indifférente à nul revers,

La Muse, riieuse ou souffrante,
Sent battre en elle un univers.
Tout se reflète et vit en elle ;
C'est ainsi qu'au milieu des fleurs,
La ballade a mouillé son aile
Dans l'abîme de nos douleurs !

LE ROMAN RÉALISTE EN FRANCE

ÉTUDE

Par M. ANTOINE CAMUS, lauréat des Jeux Floraux.

1^{er} Prix et Médaille d'or du concours de Littérature de 1878.

Ne quid nimis.

I

Le roman moderne traverse visiblement depuis quelques années une crise violente, dont la gravité réelle ne saurait être contestée et encore moins dissimulée ; car le réalisme, auquel elle est liée comme un effet à sa cause, semble s'être attaché, surtout en ces derniers temps, à justifier et même à provoquer toutes les sévérités de la critique.

Il n'en est plus, en effet, aux indécisions ni aux timidités relatives du début ; il a quitté les chemins de traverse pour la grand'route et, renonçant aux feintes comme aux vaines escarmouches, il s'apprête à tenter, bannière déployée, l'assaut suprême de la vieille et fière citadelle de l'idéal.

Les alarmistes prétendent même que cette malheureuse place est déjà investie de toutes parts et que bientôt, affamée ou trahie, elle n'aura plus qu'à subir la honte cruelle d'une reddition. Il est vrai que, malgré ces troublantes

prédictions, nous persistons à nier l'imminence du péril et que, fussent-elles en partie fondées, le souvenir des victoires de Pyrrhus nous interdirait encore de trop promptes alarmes.

Puis, nous savons que si l'assiégeant est capable de toutes les témérités, l'assiégé est capable de tous les héroïsmes, car il représente des intérêts supérieurs et permanents qui ne peuvent être menacés impunément. Dans tous les cas, les avantages obtenus, jusqu'ici, contre ce dernier, ne nous surprennent point parce qu'en France « la tyrannie de la mode s'étend à tout, même aux opinions, » comme l'a dit spirituellement une grande dame du XVIII^e siècle. Hélas ! il faut bien l'avouer, chez nous toute nouveauté attire et séduit au point de devenir dès la première heure une sorte de miroir aux alouettes pour des curiosités toujours attentives et toujours facilement charmées.

Il n'est pas un système qui ne trouve des partisans, pas une doctrine qui ne rencontre des adeptes, pas une innovation, si étrange qu'elle soit, qui ne provoque des engouements ou des admirations. Nous avons toujours gardé d'inépuisables et secrètes tendresses pour l'utopie et la chimère ; nous aimons passionnément le singulier, l'inconnu et même l'impossible ; car nous n'avons rien perdu de l'ardeur et de la vivacité du sang gaulois qui coule dans nos veines. Aussi rappelons-nous encore par la générosité de nos entraînements et la mobilité de nos caprices, le jugement que Strabon portait sur nos belliqueux ancêtres.

Il n'est pas nécessaire du reste de remonter aux époques lointaines de notre histoire pour reconnaître et constater ce goût immodéré, cette passion effrénée du *Nouveau* qui n'a cessé de nous posséder et qui nous a poussés parfois aux plus lamentables égarements.

Qui ne se souvient encore des bizarres théories politiques, sociales et religieuses que fit éclore la révolution de 1848 et qui suscitèrent de tous côtés des défenseurs fervents, des apôtres convaincus et même des martyrs. Fourriéristes, Saint-Simoniens et Icariens, pour ne parler ici que des groupes tout particulièrement connus, eurent, on le sait, leur jour de vogue et de popularité. Autour d'eux et par une rapide contagion, la sympathie devint promptement de l'enthousiasme. Et l'on n'ignore pas que ces novateurs, épris jusqu'à la folie de vieilles utopies brusquement ranimées au souffle de la rhétorique, eurent leurs dévots et leurs fidèles, non pas seulement dans la classe ouvrière, mais dans tous les rangs de la société. Il semblait vraiment que de grands mots eussent soudainement livré un grand secret : celui du bonheur du genre humain, et naturellement chacun saluait avec joie la miraculeuse et tardive découverte.

Nul ne résistait au *courant* et les femmes, comme le prouve la création du fameux bataillon des Vésuviennes, ne furent pas les dernières à se rallier aux folles doctrines qui enflammaient alors les esprits... et surtout les cœurs. Qu'y avait-il au fond de ce mouvement d'idées et de toutes ces pompeuses théories d'émancipation ? Que demandaient ces réformateurs si patiemment écoutés et si vaillamment soutenus ? Une seule chose tout d'abord : la réhabilitation de la chair. C'était là le dogme fondamental de leur évangile ; le *reste* n'arrivait qu'en seconde ligne, bien qu'il eût pourtant une certaine importance. En d'autres termes, ces messies, subitement éclos au soleil de février, prêchaient ouvertement la révolte de la matière contre l'esprit et de la *bête* contre l'*Ange*. Il ne s'agissait plus ni de concessions ni de transactions : le culte de l'amour libre était à leurs yeux le seul qui fût digne d'appui et

d'encouragement. Cependant les grands prêtres de cette religion, amie de l'attraction passionnelle, consentaient à traiter avec quelque déférence le « blond Nazaréen » parce qu'il avait généreusement pardonné à la femme adultère. Mais tout en lui accordant un premier prix de philosophie sociale, avec une belle couronne de lauriers, ils essayaient d'éteindre à son front l'auréole divine, sans doute afin d'établir ainsi plus aisément, entre eux et lui, le niveau d'une sorte de confraternité non moins flatteuse que chimérique.

Aussi bien ce fut vers cette époque éminemment favorable à toutes les *étrangeités* que M. Courbet « l'élève de la nature » comme il s'intitulait lui-même, exposa ses premières toiles qui provoquèrent une véritable émeute de curiosité. Il avait voulu lui aussi, *rhabilter* la réalité, non pas celle qui n'a cessé d'appartenir aux artistes de toutes les nations et de toutes les écoles, mais une réalité spéciale, en quelque sorte *personnelle*, et du reste fort limitée, car après avoir offert sa propre image au public, il s'obstina à peindre presque exclusivement des *vues* et des types d'Ornans, son pays natal.

Ce fut aussi vers ce temps manifestement privilégié que M. Champfleury publia, sous le titre de *Chien-Caillou*, une nouvelle dont l'apparition mit en branle les langues et les plumes de la Bohême et qui valut à son auteur le billet suivant de Victor Hugo, déjà prompt à l'hyperbole épistolaire :

« Monsieur, vous avez médité sur ceux qui souffrent et
» moi aussi ! Un soir que vous passerez place Royale,
» nous causerons de toutes ces choses graves qui ne
» préoccupent point les législateurs et les gouvernants et
» qui préoccupent ces espèces de rêveurs frivoles qu'on
» appelle des poètes... »

L'entrevue eut lieu, en effet ; mais, si nous en croyons un biographe irrévérencieux, le grand poète et le romancier inconnu se montrèrent *frivoles* au point d'exclure soigneusement de leur entretien tout ce qui eut pu leur rappeler les misères de « ceux qui souffrent ! »

O rhétorique, voilà bien de tes coups !

Remarquons, en passant, que toutes les *réhabilitations*, peut-être parce qu'elles sont sœurs comme les muses, se tiennent d'ordinaire par la main, échangent sans cesse d'aimables sourires et sont ainsi toujours prêtes à s'entraider, surtout lorsqu'elles forment leurs premiers pas et tentent leurs premières conquêtes.

C'est écrire que M. Courbet loua vivement M. Champfleury et que celui-ci, docile aux impulsions de la reconnaissance, se montra fort empressé à soutenir et à défendre son ami « le maître-peintre d'Ornans. » A ce propos on a même prétendu, et non sans une malicieuse obstination, qu'il existait entre ce *Nisus* et cet *Euryale* un pacte secret aux termes duquel ils devaient l'un et l'autre, sous peine de félonie, assurer par tous les moyens en leur pouvoir le triomphe du réalisme. Nous ne savons si celui dont on a pu dire justement que « l'âme de Narcisse s'était arrêtée » en lui dans sa dernière migration » fut toujours fidèle à son serment, ni s'il prôna sans se lasser son *fidus Achates* ; mais il est permis de croire que l'auteur des *Aventures de Mademoiselle Mariette* ne manqua jamais à la foi jurée, car ses articles élogieux, insérés un peu partout, n'ont cessé de témoigner de la constance de son admiration.

Toutefois, il ne faut point s'y tromper, ce dernier ne s'abandonnait pas tout entier ; il avait parfois des réticences et des finesses significatives ; on surprenait, par moments, à travers la fumée de l'encens comme l'éclair fugitif d'une amicale ironie ; on sentait jusque dans l'excès de

la louange quelque chose qui ressemblait beaucoup au désir formel de fuir, le cas échéant, toute solidarité compromettante.

Mon Dieu, oui ! M. Champfleury qui est assurément un homme d'esprit voulait bien tirer les marrons du feu, mais sans se brûler ou du moins sans qu'on le voie se brûler. Pour lui, du reste, comme pour beaucoup d'autres « élèves de la nature » le réalisme était un moyen et non un but ; inconnu dans la cohue des débutants, il désirait prendre son rang d'emblée, en déployant un drapeau aux couleurs voyantes ; pauvre comme Mürger et chassant sans cesse « cet animal féroce qu'on appelle la » pièce de cinq francs », il était résolu à gagner son pain comme un vaillant compagnon, sans avoir besoin de recourir aux hardis expédients des Schaunard et des Colline — ces bohèmes industriels cherchant toujours la « pâtée et la niche » et capables, suivant le mot de leur historien, de *trouver des truffes* sur le radeau de la Méduse ; il songeait surtout à désertter le *Corsaire*, où les brutalités de langage de Lepoitevin-Saint-Alme ne compensaient pas suffisamment les *rigueurs* d'une caisse qui ne s'ouvrait que pour montrer le vide, un vide désolant, aux yeux des rédacteurs affamés.

On le voit, les motifs étaient pressants et d'ailleurs fort honorables ; aussi M. Champfleury qui est très fin et très avisé n'hésita-t-il point.

Distancer ses rivaux, détourner à son profit l'attention du public, conquérir promptement la notoriété, même au prix de quelques bruyants défis à la tradition et au bon goût, telle fut, dès le début, l'ambition obstinée de l'auteur de *Chien-Caillou*, de *Pauvre Trompette* et de *Feu-Miette*. Pour des raisons analogues, le « maître-peintre d'Ornans » ne pensa pas autrement et c'est ainsi que, pendant de

longues années, la plume et le pinceau de ces rusés compères s'entre-croisèrent fraternellement sur les autels du Réalisme.

Le vieux Souvarow disait souvent aux officiers de son état-major, avec une rudesse toute martiale : « Si la victoire ne se donne pas, il faut la violer ! » Ce conseil a sans doute paru excellent aux « élèves de la nature, » car chacun d'eux semble l'avoir pris pour devise. Malheureusement, ils ont oublié dans leur aveuglement que si les victoires militaires peuvent être le plus souvent remportées à coups de sabre, les succès durables, dans les Arts, comme dans les Lettres, ne s'obtiennent pas avec la même brutalité et demandent non-seulement du talent mais encore et surtout du goût.

II

Le goût ! — cette rare et précieuse qualité dont nulle autre ne peut tenir lieu — voilà bien ce qui leur manque absolument ; car le talent ne leur fait pas défaut ; ils en ont même beaucoup à l'occasion — du moins quelques-uns d'entre eux. Toutefois leur talent est généralement borné, souvent choquant, parfois écœurant à force de grossièreté, tout matériel du reste et par conséquent d'ordre inférieur.

Ainsi M. Courbet n'obtint à l'exposition de 1849 que la seconde médaille d'or pour la *petite Baigneuse*, le *Violoncelliste* et quelques paysages ; il est vrai qu'il méritait peut-être la première pour son *Après-dînée à Ornans* qui de l'aveu d'un juge très compétent (1) « était réellement la préface » d'un grand peintre. »

(1) Théophile Silvestre, auteur des *Artistes vivants*.

Cependant, même en acceptant pleinement cet éloge, nous voulons dire « cette préface, » il nous est impossible de ne pas constater que le livre qu'elle promettait n'est pas venu et ne viendra sans doute jamais. C'est que le réaliste franc-comtois, dont l'habileté comme praticien est incontestablement supérieure, ne sait pas concevoir en véritable artiste ; il a quelquefois une vue nette et juste de son sujet ; il en saisit avec lucidité l'ordonnance logique et l'harmonie générale ; mais bientôt l'esprit de système le trouble, l'égare et le pousse brusquement aux plus lourdes maladresses.

En outre, il souffre d'une indigence cruelle et visible : l'imagination lui a refusé son pouvoir enchanteur et nous savons que sans le secours de cette fée charmante, toute œuvre d'art, demeurant fatalement incomplète par certains côtés, ne peut jamais prétendre au premier rang. Puis, M. Courbet a été promptement dépassé par des disciples irrespectueux qui, pour le faire oublier plus aisément, l'ont traité un peu comme vétérán éclopé auquel on ne reconnaît plus guère que le droit de raconter ses équipées. L'un d'eux, sans doute plus hardi ou plus impatient que les autres, a même essayé récemment, en exposant des essais informes, de démontrer la double inutilité de la conception et de l'exécution — ce qui, nous le reconnaissons, simplifierait singulièrement la tâche de nos petits Rubens de l'avenir.

Quoi qu'il en soit, avec ce fantaisiste à outrance, dont il nous paraît au moins inutile d'écrire le nom, nous n'en sommes plus « à la *préface* d'un grand peintre » mais nous touchons évidemment à *l'épilogue* du Réalisme en peinture.

Quant à M. Champfleury, sa carrière a été relativement plus paisible, plus heureuse sinon plus brillante ; car il

s'est défié de bonne heure de la politique et de ses aventures. Il a vécu à l'écart, prudent comme l'animal domestique dont il a longuement étudié les instincts et les mœurs, travaillant sans relâche, d'ailleurs sceptique et même gouailleur, obligeant à l'occasion, gai compagnon en toute circonstance ; mais faisant preuve aussi d'un sens très droit et d'un esprit très positif, absolument comme *les Bourgeois de Molinchart* dont il a voulu s'égayer un jour en poussant, dans ce roman, chaque portrait à la caricature.

Au reste, il est permis de dire de lui qu'il est *arrivé* dans l'acception usuelle du mot ; décoré depuis longtemps et retiré, comme le rat de la fable, dans un excellent fromage... de Sèvres (1), il se soucie fort peu, croyons-nous, des œuvres auxquelles il doit ses succès et peut-être aussi sa situation actuelle. On le voit, le *hoc erat in votis* de M. Champfleury fait involontairement songer à ce mot charmant d'Auguste Préault : « Il me faut le pot au feu... avec quelques feuilles de laurier. » Hélas ! oui, ce prosaïque *pot au feu* a toujours été secrètement désiré par ceux-là mêmes qui le raillaient amèrement en toute rencontre, et les plus terribles pourfendeurs de *Philistins* n'ont pas hésité, le cas échéant, à l'accepter avec ou sans *feuille de laurier*.

On sait, en effet, que Petrus Borel, moins favorisé que l'auteur de *Chien-Caillou*, est allé, lorsque « l'heure de la famine » fut venue, occuper un très modeste emploi dans une administration publique en Algérie où il s'éteignit, triste et oublié, au bout de quelques années. Et qui sait ? ses compagnons d'aventures, Jules Vabre connu surtout par l'annonce folâtre de son essai « sur l'incom-

(1) Depuis plusieurs années, M. Champfleury fait partie du personnel administratif de la Manufacture de Sèvres.

modité des commodités » et Philothée O'neddy qui « voulait » être plus artiste que Dieu » et ne publier son second volume de vers « qu'après la disparition du dernier bourgeois » n'auraient peut-être pas fini autrement, si la mort, en les frappant prématurément, ne leur eût épargné « cette » humiliante concession aux vils besoins de la bête. »

A ce propos, nous devons rappeler que ces deux fantaisistes enragés ainsi que Lasailly et beaucoup d'autres enfants perdus du Romantisme, furent aussi des *Réalistes* à leur manière, moins *positifs* sans doute que leurs successeurs, mais essayant déjà, par les mêmes moyens, d'atteindre le même but. Et cela est si vrai que les *amoureux de Sainte-Périne* de M. Champfleury et les *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire n'eussent certes pas été désavoués par les *intransigeants* du fameux groupe que commandait alors le « roi Victor. » Remarquons aussi que ces romantiques *à tous crins* — nous parlons ici des excentriques — qui avaient des prétentions exagérées à *l'originalité pure* se rapprochaient sous divers rapports tantôt de Cyrano de Bergerac, tantôt de Restif de la Bretonne et s'inspiraient également à l'occasion de l'auteur des *Liaisons dangereuses* et de celui du *Sopha*.

D'ailleurs, on ne saurait trop le répéter, tout recommence sans cesse dans les Lettres et dans les Arts, parce que comme l'a dit spirituellement Théophile Gautier : on est toujours fils de quelqu'un, même quand le père est renié par l'enfant... En effet, le « fonds humain » demeurant immuable en nous, malgré la double influence des temps et des mœurs, il en résulte forcément des parentés intellectuelles qui se continuent d'un siècle à l'autre et, par suite, des similitudes ou, du moins, des analogies étroites que toute critique attentive reconnaît aisément en comparant les œuvres.

Aussi nos prétendues innovations ne sont-elles généralement que des restaurations plus ou moins heureuses ou des résurrections plus ou moins imprévues. Il faut donc l'avouer, l'invention est très rare en littérature — et même si rare que d'illustres poètes comme Corneille, Molière ou Shakespeare, sans parler des autres, n'hésitaient pas à prendre « leur bien où ils le trouvaient, » c'est-à-dire dans les productions d'écrivains peu connus ou oubliés. On n'ignore pas que le *Cid* est sorti renouvelé, rajeuni et transformé en chef-d'œuvre, d'une pièce de Guillem de Castro. Dans les *Fourberies de Scapin*, la scène de la galère et celle où Zerbinette raconte certain stratagème au bonhomme Géronte, ont été prises presque littéralement au *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac (1) — et les lettrés savent que les emprunts ou, si l'on veut, les *rencontres* de cette nature ne manquent pas dans le Théâtre de Molière. Le grand William n'a pas été plus scrupuleux envers Le Bandello, l'Arioste et de nombreux auteurs allemands ou anglais qu'il a daigné *honorer* de ses familiarités... *léonines*.

C'est ainsi qu'à toutes les époques le génie a presque toujours récolté ce que Talent avait semé parce que l'idée d'un livre ou d'une pièce ne vaut que par la mise en œuvre. Le *reste* n'a jamais été compté.

Lamarine dans la *Mort de Socrate*, Hugo dans le *Feu du ciel*, Musset dans *Don Paëz*, Nodier dans *Smarra* et, qui le croirait ? de Vigny lui-même dans *Eloa* se sont visiblement rencontrés, le premier avec Théophile de Viau et les autres avec le gros Saint-Amant ; cependant, celui-ci comme celui-là n'en resteront pas moins ignorés du public bien que leurs œuvres contiennent de belles pages et

(1) Théophile Gautier, entre autres, a cru devoir signaler ces *similitudes* frappantes dans la longue et intéressante étude qu'il a consacrée à Cyrano de Bergerac dans son livre intitulé : *Les Grottesques*,

d'excellents morceaux qui mériteraient assurément d'être sauvés de l'oubli.

En présence de pareils exemples, il est permis de croire que MM. Courbet et Champfleury ne seront pas traités avec plus d'indulgence par la postérité — même en prenant ce grand mot, comme nous le faisons ici, dans un sens très humble et très restreint.

Ils ont pu jouir d'une vogue facile et toute momentanée mais la réputation — la vraie ! — ne leur est pas venue ; la camaraderie a pu faire retentir complaisamment à leurs oreilles les plus bruyantes fanfares et s'atteler à leur char de triomphe ; mais ce char en carton doré comme ceux des fêtes est actuellement embourbé — et rien ne le sortira de l'ornière...

C'est que, ni l'un ni l'autre, n'ont fait preuve d'un talent mûr, solide, et pour tout dire *complet* ; ils ont cherché le bruit, le gain sûr et prompt ; ils ont voulu « brûler les étapes » et maintenant, par une sorte d'expiation que bien d'autres ont également subie, ils se voient démodés et délaissés à leur tour. Il y aurait vraiment quelque ingénuité à les plaindre et pour notre part nous trouvons cet abandon trop pleinement justifié pour qu'il puisse nous inspirer le moindre regret.

Nous n'oublions pas, d'ailleurs, que le « maître-peintre d'Ornans » s'est borné à remettre en honneur les procédés de l'école hollandaise. Il est vrai qu'il l'a fait avec adresse et non sans succès ; car nous le répétons volontiers, au point de vue de l'exécution son talent est certainement l'un des plus fermes de ce temps comme l'attestent quelques-uns de ses tableaux. Mais son parti-pris de réalisme l'a égaré : puis, des éloges sincères parfois, quoique généralement excessifs, ont donné le vertige à sa vanité déjà si développée, et d'exagération en exagération, des

Filles de Loth au *Retour de la Conférence*, il n'a cessé de croire que son pinceau avait le « don d'enchantement » et que sa signature seule devait répondre à toutes les objections de la critique.

Une semblable infatuation, lorsqu'elle n'est pas le résultat des troublantes illusions de la jeunesse, présente, on le conçoit, de sérieux dangers, car après avoir enveloppé l'artiste d'un nuage d'encens, elle l'emporte dans un ciel d'apothéose d'où il ne voit et n'entend plus rien... que l'auréole et le bruit de sa gloire imaginaire. A cette hauteur la raison et le bon sens s'éteignent comme des lumières dans un air impur ; les louanges les plus hyperboliques paraissent à peine suffisantes ; les plus réelles imperfections deviennent des qualités magistrales et, d'ivresse en ivresse, l'orgueil aveuglé et démesurément dilaté se couronne lui-même au bruit d'un mystérieux et monotone *Hosanna* ! Hélas ! un jour le songe s'envole, le nuage doré se dissipe et le malheureux qui a eu la faiblesse de se laisser ainsi abuser s'aperçoit alors, mais trop tard, que la diminution, sinon l'épuisement de son talent, le rend incapable, de recommencer une carrière définitivement manquée. Oui, l'avortement — un avortement, partiel si l'on veut, mais incontestable — tel sera, croyons-nous, la punition de M. Courbet et de tous ceux qui après lui voudront *violer* la renommée au moyen de brutalités tout au plus dignes de rapins en belle humeur.

M. Champfleury, du moins, n'a rien compromis ni rien gaspillé ; il a creusé son sillon, semé son grain et recueilli sa gerbe ; il a donné sa mesure et sa *note* sans programme ambitieux et surtout sans prendre des poses de « génie incompris. »

En restant simplement paysagiste, M. Courbet, malgré son défaut d'imagination, aurait pu prendre dans l'école

moderne une place honorable non loin de Théodore Rousseau et peut-être au-dessus de François Millet ; mais il ne l'a pas voulu.

Loin d'imiter son émule en réalisme, M. Champfleury qui se connaissait et ne songeait à « détrôner personne » a choisi dès le début la seule voie qui lui fût ouverte et s'y est tenu sauf quelques écarts. Aussi grâce à une certaine période de fécondité et de vogue a-t-il su conquérir assez promptement le rang qu'il occupe parmi les romanciers contemporains.

Assurément ce rang n'est pas celui que des amitiés indulgentes ou de juvénils enthousiasmes lui ont assigné ; il est, à notre avis, beaucoup plus modeste. Cependant nous reconnaissons volontiers qu'il ne serait pas équitable de le dédaigner et nous allons dire pourquoi.

III

M. Champfleury que nous ne voulons ni surfaire ni diminuer est un *photographe littéraire* !

Il l'est d'instinct, comme d'autres sont peintres ou poètes ; il l'est aussi par nécessité et par calcul, car dépourvu du don de création, incapable d'élans poétiques et d'aspirations supérieures, privé d'ailleurs des ressources d'une forme savante et personnelle, il devait forcément établir un accord nécessaire entre sa volonté et ses aptitudes, limiter son ambition et demeurer strictement dans la sphère de l'observation. « Ce que je *vois*, a-t-il dit, » entre dans ma tête, descend dans ma plume et devient » ce que *j'ai vu*. »

C'est bien cela ! et un pareil aveu est d'autant plus précieux à recueillir qu'il contient et révèle nettement la

poétique du romancier. L'auteur des *Bourgeois de Molin-chart* a renoncé à tout essor téméraire comme à toutes les nobles inquiétudes de l'artiste qu'un secret désir de perfection tourmente sans cesse ; très résolu à préférer les besognes lucratives de ce qu'on appelle le *métier* aux recherches toujours pénibles et souvent improductives de *l'art*, il a dit à la *réalité* : Sois ma muse ! et à *l'objectif* : Sois mon pinceau ! Muse et pinceau ont été dociles à souhait, nul ne l'ignore ; et depuis ce moment décisif les *épreuves* de l'appareil de M. Champfleury ont circulé de tous côtés, se suivant de près, tantôt bonnes, tantôt médiocres, le plus souvent « poussées au noir » mais témoignant généralement de la conscience et de l'application du *praticien*.

Ne demandez ni dessin ni couleur à cet ouvrier laborieux et têtu, car il vous tournerait le dos en vous répondant avec un malin sourire : Je suis photographe ! En effet, l'exactitude lui suffit ; il se passe du *reste*. Aussi quels portraits, *bone Deus* ! La ressemblance est parfois cruelle, impitoyable ; qu'importe ! Ce n'est pas sa faute ; il *reproduit* ; tant pis pour les modèles. Le *vrai*, voilà son idéal ! Cependant il choisit ses types et garde naturellement ses tendresses pour le bas, le trivial, et surtout pour la laideur qu'il aime à retracer de mille façons, avec une étonnante variété d'aspects et de nuances. D'ailleurs pour lui, comme pour ses disciples, le *beau* n'existe pas ou plutôt il est partout ; car *tout ce qui est vivant est beau* ! Vulcain même après sa chute vaut autant qu'Apollon ; Ariel ne dépasse pas Caliban ; Phoebus marche de pair avec Quasimodo et la Vénus de Milo ne mérite pas plus qu'une Maritorne de retenir nos regards et de provoquer notre admiration. Nous nous trompons, ces amants forcenés de la vérité, de *l'âpre vérité*, comme disait Danton, ne se contentent même

pas de cette égalité ; ils vont plus loin : ils préfèrent *Thersite* à *Achille*, *Néron* à *Marc-Aurèle*, *Lady-Macbeth* à *Ophelia*, la *Goualeuse* à *Fleur-de-Marie*, en un mot tout ce qui inspire de la répulsion à tout ce qui intéresse et peut attendrir.

Apparaissent donc, types vulgaires, bohêmes vaniteux et sans scrupules, grisettes éhontées, bourgeois abrutis, déclassés stupides et vantards, paysans cupides et grossiers ; passez vices obscurs et repoussants, vertus rabaissées ou équivoques, passions mesquines ; succédez-vous, scènes de la *vie réelle*, tableaux aux tons crus et monotones, ébauches irritantes et triviales ; défilez rapidement ou plutôt rassemblez-vous, formez le groupe choisi sinon complet des difformités physiques et morales, car l'appareil de M. Champfleury est mis au point ! Restez-là patiemment, ô modèles réunis pour le bonheur et le triomphe de l'opérateur ; son objectif est braqué : ne bougez plus ! Demain vous aurez un nom ; vous serez étiquetés dans la galerie de l'adroit praticien et la foule, retournant le mot de Louis XIV à propos des *Bonshommes* de Téniers, vous achètera afin de vous examiner de plus près parce que les « vilains magots » lui paraissent toujours *drôles*, pour nous servir ici d'un mot de l'argot parisien qui explique tous les engouements — même les plus déraisonnables.

Nous n'exagérons rien : M. Champfleury est là tout entier avec ses qualités et ses défauts, car ceux-ci comme celles-là résultent directement du *procédé* qu'il a employé et dont il a trop souvent abusé. Quoi qu'il en soit, en indiquant *sa manière* nous avons suffisamment caractérisé son talent sec, froid et presque *passif* pour nous croire dispensé d'examiner en détail ses nombreuses productions. En le faisant nous craindrions d'ailleurs de soumettre la

patience du lecteur à de trop rudes épreuves, car s'il est possible de s'arrêter devant des portraits exécutés par un photographe en renom, il est beaucoup plus difficile de leur accorder autre chose qu'un coup d'œil rapide. Aller au-delà, dépasser cette mesure dans l'attention ou l'intérêt, serait ne pas comprendre et ne pas sentir ce qui sépare l'*art du métier* ou ne pas tenir compte, comme il convient, des rigueurs d'une hiérarchie intellectuelle que la critique ne doit jamais méconnaître.

Mais, dira-t-on, M. Champfleury a pourtant écrit quelques pages émues. Nous le reconnaissons volontiers ; mais de même « qu'une hirondelle ne fait pas le printemps », trois ou quatre fleurettes perdues dans une lande aride ne sauraient faire oublier ni sa tristesse, ni la désagréable uniformité de son aspect.

On sait que Baudelaire a eu aussi des échappées de sentiment ravissantes ; cependant il n'en a pas moins composé, avec de très curieux raffinements littéraires, certaine pièce des *Fleurs du mal* dont le titre seul est une grossière provocation.

Assurément l'auteur de *M. Boisd'huyter* ne l'a pas suivi dans cette voie ; il a su, et nous l'en félicitons, s'arrêter à mi-chemin, peut-être encore trop près des fanges sociales, mais, du moins, au-dessus de l'égout et du charnier. On peut sans doute s'irriter à l'occasion de la bassesse ou de la vulgarité des types qu'il semble prendre plaisir à nous montrer ; néanmoins, on ne serait pas fondé à lui reprocher la préméditation dans l'immoralité ou l'obscénité. Certes, de ce côté, il a bien fait quelques faux pas ou bien quelques chutes, notamment en compagnie de *Mademoiselle Mariette*, mais il s'est vite relevé et s'est généralement tenu dans des sentiers moins *glissants*.

Au reste, ses romans sont maintenant presque aussi

démodés que *l'Astrée* ou le *Grand Cyrus* ; ils ont vieilli et n'ont plus que de rares lecteurs ; car ils ont perdu l'attrait de la nouveauté et ne peuvent désormais retenir l'attention par la magie du style et les perfections de la forme sans lesquelles toute œuvre est fatalement condamnée à périr. Que ce défaut capital soit d'ailleurs le résultat d'une impuissance naturelle, comme nous le croyons, ou qu'il soit simplement l'effet d'une négligence volontaire, comme on l'a prétendu, il n'en existe pas moins et dans de telles proportions, qu'il fera certainement oublier — si ce n'est déjà fait — les qualités réelles de celui qui n'a pas su s'en défendre ou qui, du moins, n'a pas essayé de l'atténuer par le travail. Mais M. Champfleury qui est clairvoyant a probablement prévu cette défaveur rapide, car la « photographie littéraire » à laquelle il s'est livré a dû lui inspirer des craintes très-fondées, même à l'époque de ses débuts. Il savait qu'elle ne pourrait lui assurer qu'une réputation incertaine, sans cesse menacée par la concurrence et tout au plus viagère. Disons le sans ambages, le public a raison contre ses *amuseurs* ; traité en enfant gâté, il en a eu aussitôt l'humeur changeante, les curiosités toujours inassouvies et les capricieuses préférences ; il repousse le jouet de la veille pour celui du lendemain ; il accorde facilement son attention, mais il la reprend aussi promptement, dès qu'il cesse d'être intéressé. C'est un maître dont ses adulateurs ont fait un despote et qui à travers les siècles s'est toujours attaché à justifier cette observation de Tite-Live : *Populus defensores suos semper in præcipitem locum favore tollit.*

Puis, dans un autre ordre d'idées, ne faut-il pas reconnaître qu'un *objectif*, même lorsqu'il semble excellent, peut être aisément remplacé par un autre, moins connu, sinon plus parfait, et qui, entre les mains d'un nouveau

praticien, fera merveille. C'est là une des conséquences inévitables de « la loi du progrès » et ceux qui exercent le métier de photographe, en littérature, ne sont nullement autorisés à se plaindre quand leur clientèle, lasse des épreuves qui lui ont été longtemps offertes, court en demander d'autres à des *faiseurs* en vogue, opérant dans des quartiers excentriques au bruit de la grosse caisse et des cymbales retentissantes.

Comme M. Courbet, dont la bruyante célébrité a vécu « ce que vivent les roses, » M. Champfleury, tout en se gardant de commettre « certaines fautes éclatantes » s'est pourtant laissé séduire et égarer par une doctrine aussi fausse que stérile, par un système funeste qui, poussé à la dernière limite de ses applications, fait de l'art une industrie, de l'artiste une sorte d'artisan d'élite et du cerveau romancier une simple « chambre noire » d'appareil photographique.

Nous savons où cette *folie* a conduit le peintre vigoureux des *Casseurs de pierres* qui, par un aveuglement déplorable, s'est comme dérobé à sa véritable vocation. En ce qui concerne M. Champfleury, nous ferons une remarque analogue : il ne nous paraît pas avoir « rempli tout son mérite » et nous le regrettons, car « les défaites du talent sont les deuils de l'homme de goût » comme l'a dit avec bonheur un critique délicat et fort distingué (1).

Certes, l'auteur des *Oies de Noël* ne pouvait, même à titre de collatéral, prétendre recueillir l'héritage de ce grand peintre de mœurs qui s'appelle Honoré de Balzac ; mais il ne lui était peut-être pas interdit de s'approcher de Dickens, en compagnie d'Andersen et de l'estimable Henri Conscience.

(1) M. Jules Levallois : *Critique militante*.

Malheureusement au lieu de cette ambition qui, en définitive, eût été légitime, M. Champfleury a préféré prendre rang derrière l'amusant conteur qui a écrit *M. Dupont* et devenir ce qu'il est, même aux yeux de la critique la plus indulgente, c'est-à-dire une sorte de *Paul de Kock II*.

Sans doute ce titre est encore fort honorable et peut assurément satisfaire l'amour-propre sous plus d'un rapport ; toutefois nous croyons qu'il aurait mieux valu — fût-ce au prix de quelques sacrifices — n'être jamais que Champfleury I.

IV

En accordant, comme nous l'avons fait, une large place dans cette étude à MM. Courbet et Champfleury, nous avons voulu tout d'abord dégager leurs principes, signaler leurs aptitudes et indiquer en même temps la mesure et le résultat de leurs efforts combinés ; nous avons aussi cru nécessaire de préciser, autant que possible, et dès le début, le moment décisif de l'expansion et de la vogue du réalisme en France.

Il nous était difficile, d'ailleurs, de séparer ces deux noms qui, mêlés aux mêmes polémiques et inscrits sur le même drapeau, nous obligeaient en quelque sorte à les rapprocher sans cesse autant par leur signification que par leur notoriété.

Au surplus, MM. Courbet et Champfleury ont été l'un et l'autre, chacun dans sa sphère d'action et d'influence, ce que l'on est convenu d'appeler des *chefs d'école*. Ils ont, à la vérité, rencontré promptement de vaillantes recrues notamment MM. Max Buchon, Barbara et Duranty ; ils ont eu également l'avantage d'enrôler presque immédiate-

ment un clairon intrépide, M. Castagnary qui, à leurs côtés, s'est plu à sonner la charge jusqu'à perdre haleine ; néanmoins, il faut le reconnaître, la campagne a été menée par eux et tout l'honneur — si honneur il y a — doit en revenir à ces deux champions de la première heure.

C'est dire que nous étions tenu de parler d'eux assez longuement et qu'en nous bornant à quelques indications rapides, nous eussions laissé dans l'ombre une partie importante de notre sujet.

Mais, avant d'aborder l'examen des œuvres qui ont un droit spécial à notre attention, soit par le talent dont elles témoignent, soit par les tendances violentes qu'elles accusent, nous devons essayer de définir un genre littéraire qui, dans une période relativement très courte, a épuisé sa vogue et touche à son déclin ; car si les *Amoureux de Sainte-Périne* ont été remplacés avec éclat par *Madame Bovary* et *Germine Lacerteux*, celles-ci ont été malheureusement suivies de l'*Assommoir* et de la *Fille Elisa* !... Constatons dès à présent que les romanciers réalistes dont la parenté intellectuelle est un peu incertaine avant Stendhal et Mérimée, auxquels ils se rattachent par plus d'un côté, n'hésitent pas pourtant à s'attribuer une glorieuse origine et à se réclamer des plus illustres ancêtres. A les entendre ils procéderaient directement de Rabelais, de Molière et de Diderot et dégageant de cette filiation problématique la légitimité de leurs tentatives, ils proclament naturellement la nécessité d'un retour sans réserve à la *réalité* trop longtemps méconnue ! Sans parler ici de la différence des temps, des révolutions accomplies, de la transformation des mœurs et de toutes les raisons décisives qui pourraient leur être opposées, il est facile, en demeurant exclusivement sur le terrain littéraire, de repousser une aussi singulière prétention.

On sait, en effet, que l'œuvre de Rabelais, unique en son genre, est si profondément individuelle qu'elle échappe à toute comparaison comme à toute imitation, car le pastiche bien connu de Balzac est loin de contredire notre opinion sur ce point. On n'ignore pas non plus que si certaines crudités de langage peuvent être relevées dans plusieurs pièces de Molière, elles n'ont été ni *cherchées* ni *voulues* et que, d'un autre côté, l'auteur du *Misanthrope* en produisant le type saisissant d'Alceste a su, par une opposition savante, mettre tout à côté le type *souriant* et non moins vrai de Philinte, afin de montrer ainsi la nature humaine sous son double aspect avec une part à peu près égale d'ombre et de lumière.

Quant à Diderot, ce philosophe d'un esprit si large et d'un cœur si passionné, ce critique original si ardemment épris du beau et du bien, nous ne voyons entre lui et ceux qui l'invoquent aucune communauté d'idées ou de sentiments.

L'ami de Grimm, l'homme éminemment bon qui se livrait sans cesse à tous et à chacun, aimait l'humanité tandis que ses prétendus disciples la méprisent ; ceux-ci n'admettent que la puissance aveugle de la fatalité dans l'éternel jeu des forces de la nature ; lui, le rédacteur infatigable de l'Encyclopédie, a nettement reconnu l'existence de Dieu, notamment dans son article sur la *Providence* ; le conseiller affectueux et, à certains égards, l'inspirateur de Greuze, avait le culte de tout ce qui honore et charme le foyer et trouvait des éloges pour toutes les générosités, des larmes pour toutes les infortunes, tandis que ses imitateurs se font un mérite de leur indifférence, une vertu de leur insensibilité.

Car, il ne faut pas l'oublier, les *réalistes* sont des observateurs sans entrailles et pour tout dire des *impassibles* !

Impassibles ! ils le sont, ce n'est pas douteux et ils le sont même avec une rigueur, une cruauté inouïes.

Au reste, cette impassibilité que nous avons déjà signalée à propos de M. Champfleury et que nous retrouvons avec une sorte d'aggravation chez MM. Flaubert, de Goncourt et Zola a, dans l'espèce, une importance particulière parce qu'elle montre les hommes derrière les œuvres, le système derrière le *procédé*.

On ne saurait le nier, ici la régularité de l'effet démontre clairement la permanence de la cause, et cette cause secrète, inavouée, quoique très réelle, est plutôt morale que littéraire. Il faut donc la chercher non dans l'application obstinée des principes d'une sorte *d'esthétique* nouvelle, mais bien dans l'influence irrésistible d'une philosophie de négation qui, en éteignant au cœur les flammes divines de l'idéal, le dispose à l'indifférence et le plus souvent au mépris en face des misères et des souffrances humaines. Jouet du sort, dupe de croyances vieilles et d'espérances illusoire, livré fatalement à ses passions comme à ses appétits et par conséquent incapable du libre choix de ses actes, l'homme, tel que le conçoivent et le peignent les romanciers réalistes, n'est pas autre chose, à leurs yeux, qu'un sujet d'étude anatomique s'offrant de lui-même à toutes les entreprises de la curiosité, à toutes les brutalités du scalpel.

On dirait, à les voir à l'œuvre, que la société tout entière n'est qu'un immense amphithéâtre où ils se plaisent, avec des raffinements infinis, à nous montrer la maladie sous ses formes les plus pénibles, la difformité sous ses aspects les plus variés et les plaies vives dans toute leur diversité comme dans leurs plus effroyables ravages.

En un mot, ce sont des chirurgiens résolus, que rien n'arrête, incapables de trouble et rudes à plaisir, comme

si un sentiment secret leur interdisait toute faiblesse, c'est-à-dire toute compassion.

Or, ce sentiment invariable et profond dont nous venons d'indiquer la source et qui les domine au point de les aveugler : c'est le mépris de l'Humanité.

De là, leur impassibilité ; car nous croyons qu'il n'est pas possible de l'expliquer autrement sans recourir à des subtilités ou à des équivoques.

Aussi bien, cette attitude est naturelle et logique ; elle peut sans doute paraître monotone et même irritante, mais, tout en attristant, elle ne saurait étonner.

Comment, en effet, demander de la pitié à ces hommes qui ravalent *l'homme* et s'obstinent à ne voir en lui qu'un « automate spirituel ? »

Que leur font ses tendresses, ses joies, ses douleurs ou ses luttes souvent ignorées et parfois si méritoires ; quel intérêt pourraient-ils prendre aux vertus qui l'honorent, aux héroïsmes qui le grandissent, aux admirables dévouements qui le distinguent entre tous et lui confèrent une noblesse indéniable, une grandeur unique ?

Pour eux, le mal et le bien doivent être observés avec une hautaine sérénité et appréciés froidement, rigoureusement comme des faits ou plutôt comme de simples résultats. Car, les instincts commandent, le tempérament obéit et la fatalité ou, si l'on veut, le hasard fait le *reste* !... C'est là, on le voit, la suppression du *libre arbitre* et, par suite, l'abolition de la conscience.

Assurément cette doctrine audacieuse et subversive de tout ordre moral n'est pas toujours nettement formulée ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle se retrouve au fond de la plupart des romans réalistes, soit dans le choix systématique des types, soit dans la peinture des caractères ou l'analyse des passions.

Ainsi dans *Madame Bovary*, cette œuvre si remarquable à tant d'égards, il n'est pas un seul personnage secondaire, sauf peut-être le jeune Justin, qui puisse provoquer et retenir la sympathie du lecteur. Tous les êtres qui s'agitent dans le cadre étroit adopté par l'auteur sont d'une vulgarité désolante. *Bovary*, *Homais*, *Lestiboudois* et d'autres encore peuvent être des types vrais et pris sur nature ; nous reconnaissons même volontiers que la ressemblance paraît frappante, absolue ; nous avouons, en outre, que le peintre a atteint les dernières limites de l'exactitude et de la précision dans le *rendu*, pour nous servir ici d'une expression technique. Mais cela dit, il est difficile de ne pas signaler les *duretés* volontaires et souvent inutiles d'une plume qui a presque toujours la puissance et la magie d'un pinceau, car M. Flaubert est un coloriste — et il l'est au point de ne jamais consentir à l'abandon d'un effet, au sacrifice d'une nuance. Il aime le détail comme un *miniaturiste* ; il s'y complait et ne néglige aucun trait, aucune particularité fût-elle d'ailleurs superflue ou choquante.

Ce défaut n'est-il pas visible, par exemple, dans le portrait suivant de l'abbé Bournisien :

« La lueur du soleil couchant qui frappait en plein son » visage pâlisait le *lusting* de sa soutane, *luisante* sous les » coudes, *effiloquée* par le bas. Des taches de *graisse* et de » *tabac* suivaient sur sa poitrine large la *ligne des petits* » *boutons*, et elles devenaient plus nombreuses en s'écar- » tant de son rabat, où reposaient les *plis abondants de sa* » *peau rouge* ; elle était semée de *macules jaunes* qui dis- » paraissaient dans les *poils rudes de sa barbe grisonnante*. » Il venait de dîner et *respirait bruyamment*. »

Ici, tout commentaire serait oiseux, tant l'abus du procédé est évident.

L'auteur en poussant ainsi *au noir* le portrait du malheureux abbé a certainement voulu le rendre commun, ridicule et même grotesque.

Cependant, à tout prendre, *les taches de graisse et de tabac et les macules jaunes dans les poils rudes de sa barbe grisonnante* n'ont pas l'importance que leur donne M. Flaubert et ne prouvent nullement que ce prêtre, malgré les négligences de sa tenue, n'est pas digne sous divers rapports de l'estime, de l'affection et du respect de ses paroissiens.

Qu'importe ! C'est là le système de M. Flaubert ; il veut montrer, étaler la laideur, non point au hasard, accidentellement ou seulement par recherche des contrastes nécessaires quelquefois à l'harmonie générale d'un tableau, mais par un amour exagéré de la *vérité*, à laquelle il sacrifie les plus légitimes scrupules comme les plus charmantes délicatesses et qui, pourtant, n'est et ne peut être qu'une *vérité d'exception*.

En effet, que faudrait-il à l'abbé Bournisien pour que son portrait nous donnât une impression différente ? Peu de chose assurément : un plus vif souci des exigences sociales et un soin plus attentif à maintenir, jusque dans les habitudes de la vie privée, le prestige du caractère sacerdotal.

Puis, ne l'oublions pas, cet homme qui, dans telle circonstance passagère et, du reste, choisie à dessein, paraîtra commun, trivial et, pour tout dire, inférieur par certains côtés à sa haute mission pourra, dans une autre occasion, retrouver ses avantages, grandir subitement et mériter alors une appréciation absolument favorable.

Car la nature humaine est « ondoyante et diverse » prompt aux revirements comme aux contradictions et non moins prompt à dérouter l'observateur ; elle offre

d'ailleurs, pour quiconque ne se hâte pas de conclure, des oppositions rapides et en quelque sorte des compensations dont le moraliste doit toujours tenir compte, s'il a le sincère désir de ne pas la calomnier.

Or, c'est la calomnier que ne pas la montrer toute entière et de laisser volontairement dans l'ombre ce qui a des droits imprescriptibles à la lumière. C'est, du moins, se tromper et, ce qui est plus grave, c'est tromper les autres que de ne pas révéler, avec équité sinon avec sympathie, les conflits si fréquents qui éclatent dans le cœur de l'homme, entre les instincts mauvais et les nobles aspirations, entre la passion qui veut entraîner et le devoir qui multiplie ses efforts pour obtenir la victoire.

Certes, de pareilles luttes sont trop intéressantes et trop fécondes en enseignements pour que le romancier puisse se soustraire à l'obligation de les peindre soigneusement et d'en retracer les phases successives et les émouvantes péripéties.

Au reste, ce que nous venons de dire tout à l'heure du portrait de l'abbé Bournisien, nous pourrions le répéter à propos de tous les personnages de *M^{me} Bovary*, car s'ils sont vivants et ressemblants — ce que nous ne songeons pas à contester — on devine pourtant à certains traits expressifs, à certaines particularités signalées avec empressement que M. Flaubert a voulu supprimer dans leurs physionomies et jusque dans leurs actes les plus simples, tout ce qui eût pu nuire à l'impression générale, en un mot, tout ce qui n'eût pas concouru suffisamment à un effet voulu de platitude et de vulgarité. On sait, par exemple, comment il a traité Charles Bovary : il lui a tout refusé — hormis des défauts ; il l'a fait à plaisir grossier, lourd, sensuel, inintelligent et *crédule* à l'excès ; il a accumulé sur sa tête les ridicules les plus choquants, les

torts les plus graves, y compris celui de n'être pas un *grand homme*... aux yeux de sa femme.

Eh ! bien, malgré tant d'efforts pour détourner de ce mari *malheureux* toute sympathie ou toute compassion, M. Flaubert, par oubli sans doute, lui a laissé dans les yeux et sur les lèvres le rayon et le sourire de la bonté — et cela seul a suffi et suffira toujours pour retenir et toucher le lecteur.

Evidemment, l'auteur n'a pas prévu ce résultat ; il a même pu le regretter en secret ; néanmoins, il est incontestable ; car si la pitié s'attache plus particulièrement à quelqu'un dans *M^{me} Bovary*, c'est assurément à cet infortuné, frappé de tous les côtés à la fois, à ce bonhomme faible et doux qui sans avoir atteint l'âge des Gérontes en a tous les travers et tous les aveuglements.

Quant à l'héroïne de ce livre amer et sombre, elle est l'objet de la même dureté, de la même rigueur inflexible ; seulement, chez elle, les ridicules se changent en vices ; les vices se transforment en passions et les passions elles-mêmes ne tardent pas à grandir au point de devenir promptement des frénésies.

L'outrance paraît être le besoin, la loi de cette créature ardente, nerveuse, romanesque, dont les caprices de cœur sont irrésistibles et qui poussée aux *aveniures* par une imagination déréglée, côtoie les abîmes avec la sérénité inconsciente d'une somnambule.

Elle suit les sentiers accidentés de l'adultère sans trouble ni remords et s'y enfonce même avec une sorte d'opiniâtreté étrange et comme maladive. Toute notion morale paraît avoir disparu de son âme et elle prononce certains mots, qui devraient la couvrir de honte, avec un accent de triomphe et presque de défi.

Elle ressemble, par moments, à une sauvage égarée

dans un monde dont elle ne comprend ni les devoirs ni les convenances et qui, par ses servitudes irritantes, l'excite sans cesse aux plus folles révoltes.

Puis, lorsqu'elle se verra vaincue dans cette lutte téméraire contre ce que nulle femme ne saurait braver impunément ; lorsque tous les horizons jadis radieux deviendront sinistres et menaçants ; enfin lorsque l'amour lui-même la rejettera comme une proie méprisée, elle prendra résolument de l'arsenic et, stoïque, attendra la mort comme une libératrice.

Pour elle, c'est là sans doute « la fin du roman » ; mais de cette *fin* M. Flaubert a fait une expiation si émouvante et si terrible qu'elle dispose au pardon même celui qui, en se souvenant des fautes de l'épouse indigne, prévoit aussi leurs lamentables conséquences dans l'avenir.

On sait, en effet, que peu de temps après ce dramatique suicide, Charles Bovary mourut subitement tué par la douleur et le regret : car, malgré d'accablantes révélations, il n'avait pas cessé d'aimer sa femme avec toute la ferveur des instants heureux et toutes ces tendresses secrètes, entretenues et comme renouvelées chaque jour par la piété du souvenir. On sait également qu'à la suite de ce double deuil, leur pauvre petite fille fut recueillie par une tante qui, à défaut de ressources suffisantes, se vit bientôt obligée « de l'envoyer, pour gagner sa vie, dans une filature » de coton. »

Nous ne croyons pas avoir besoin de nous arrêter à certains détails regrettables ni de parler, après tant d'autres, « du fameux fiacre aux stores baissés » qui a choqué Sainte-Beuve et qui, à notre avis, choquera toujours les esprits délicats comme une *hardiesse* absolument inutile. Toutefois, nous en avons dit assez pour indiquer le caractère et la portée de cette œuvre qui, dans l'esprit de l'auteur, n'avait

probablement pas d'autre conclusion que ce grand mot échappé à l'officier de santé d'Yonville : c'est la faute de la fatalité !

Cet aveu qui tombe négligemment des lèvres de Bovary et qui peut échapper à l'attention de plus d'un lecteur est pourtant très grave et mérite d'être relevé, parce qu'il explique dans une certaine mesure les doctrines philosophiques de M. Flaubert et partant « sa poétique » ou, si l'on veut, son *réalisme*. Il explique aussi l'impassibilité imperturbable de l'auteur de *M^{me} Bovary* et de tous ceux qui de près ou de loin ont essayé de l'imiter.

D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper, M. Flaubert est encore aujourd'hui le chef reconnu de l'école nouvelle, malgré le succès retentissant de *l'Assommoir* et de *la Fille Elisa* : car il dépasse de toute la hauteur de son vigoureux talent M. Champfleury, qui l'a devancé, et même MM. de Goncourt et Zola, qui ne sont pourtant pas indignes de marcher à ses côtés en raison de la réelle valeur littéraire des romans qu'ils ont publiés, avant ceux dont nous venons de citer les titres. Il convient aussi de rappeler que l'ami fidèle et dévoué de Louis Bouilhet est un poète — moins la rime — et pour s'en convaincre il suffit de lire les pages magistrales qu'il a consacrées à la reproduction de quelques paysages de la Normandie. Seulement on pourrait dire de lui que c'est « un poète qui a mal tourné. » En effet, on sent à chaque instant qu'il se contient et triomphe des puissantes impulsions de l'instinct en ramenant volontairement à terre son imagination prête à s'élancer comme une alouette dans l'azur ensoleillé.

C'est vraiment dommage, car ce *réaliste* a de bien charmantes couleurs sur sa palette et de ces touches justes et lumineuses qui animent soudainement et font, en quelque sorte, *voir* les êtres et les choses. N'y a-t-il pas un joli petit tableau dans les lignes suivantes :

« ... Elle le reconduisait toujours jusqu'à la première
» marche du perron. Lorsqu'on n'avait pas encore amené
» son cheval, elle restait là. On s'était dit adieu, on ne
» parlait plus ; le grand air l'entourait, levant pêle-mêle
» les petits cheveux follets de sa nuque ou secouant sur
» sa hanche les cordons de son tablier qui se tortillaient
» comme des banderolles. Une fois, par un temps de
» dégel, l'écorce des arbres suintait dans la cour, la neige
» sur les couvertures des bâtiments se fondait. Elle était
» sur le seuil ; elle alla chercher son ombrelle, elle l'ou-
» vrit. L'ombrelle de soie gorge de pigeon que traversait
» le soleil éclairait de reflets mobiles la peau blanche de
» sa figure. Elle souriait là-dessous à la chaleur tiède ; et
» on entendait les gouttes d'eau, une à une, tomber sur
» la moire tendue.... »

Et plus loin, ce coin de paysage d'automne ne révèle-t-il pas l'habileté consommée du coloriste : « ... Le ciel
» était devenu bleu. Les feuilles ne remuaient plus. Il y
» avait de grands espaces pleins de bruyères tout en fleurs ;
» et des nappes de violettes s'alternaient avec le fouillis
» des arbres, qui étaient gris, fauves ou dorés selon la
» diversité des feuillages. Souvent, on entendait, sous les
» buissons, glisser un petit battement d'ailes, ou bien le
» cri rauque et doux des corbeaux, qui s'envolaient dans
» les chênes... »

M. Flaubert a aussi le don de l'expression créée. Ainsi il dira en parlant du docteur Larivière qui « pratiquait la vertu sans y croire » : « Son regard, plus tranchant que
» ses bistouris, vous descendait droit dans l'âme et *désar-*
» *ticulait* tout mensonge à travers les allégations et les
» pudeurs... »

Et lorsqu'il s'abandonne et s'oublie pour un moment, comme il traduit heureusement les rêves et les adorations

de l'amour paternel ; on croirait qu'il a soudain dérobé la plume de Dickens ou celle de Toppfer :

« Charles regardait le berceau. Il croyait entendre l'ha-
» leine légère de son enfant. Elle allait grandir mainte-
» nant ; chaque saison, vite, amènerait un progrès. Il la
» voyait déjà revenant de l'école à la tombée du jour
» toute rieuse avec sa brassière tachée d'encre et portant
» au bras son panier ; puis il faudrait la mettre en pen-
» sion... Ah ! qu'elle serait jolie plus tard à quinze ans
» quand ressemblant à sa mère, elle porterait comme elle
» dans l'été de grands chapeaux de paille ; on les pren-
» drait de loin pour les deux sœurs. Il se la figurait tra-
» vaillant le soir auprès d'eux sous la lumière de la lampe ;
» elle lui broderait des pantoufles ; elle s'occuperait du
» ménage ; elle emplirait la maison de sa gentillesse et de sa
» gaieté. »

Voilà la « bonne note » de M. Flaubert, celle qu'on voudrait retrouver plus souvent dans *Madame Bovary* — ce livre cruel et ironique au fond qui laisse une impression aussi triste et peut-être plus pénible encore que l'*Adolphe* de Benjamin Constant.

Quoi qu'il en soit, cette œuvre lentement mûrie, corrigée et remaniée pendant de longues années, pleine de relief, débordante de talent, aussi remarquable par ses qualités que par ses défauts ; cette œuvre, disons-nous, qui est le *gros diamant* de l'écrin de M. Flaubert, témoigne nettement de la stérilité du système littéraire qu'elle trahit à chaque page et dont elle est la plus vigoureuse et la plus éclatante manifestation.

Et cela est si vrai que ce premier et puissant effort n'a pas été renouvelé ; depuis, M. Flaubert a bien écrit *Salambo* et même l'*Éducation sentimentale* — cette étude de mœurs qui manque surtout de proportions — néanmoins

il n'a pas donné de suite à *Madame Bovary* non par impuissance, comme on l'a dit injustement de divers côtés, mais plutôt parce que la *veine* était à peu près épuisée --- du moins pour un artiste de sa haute valeur.

Il est, d'ailleurs, des livres qui par le temps et les longs soins qu'ils exigent ne peuvent être *recommencés* d'aucune manière et sous aucune forme. Celui que nous venons d'analyser est incontestablement un de ces livres-là.

Puis, il faut le reconnaître, la fatalité que le malheureux Bovary accusait tout à l'heure est une mauvaise muse pour l'écrivain, parce qu'en lui fermant les plus beaux horizons du *cœur* et de la *penée*, elle tarit en lui la source même de la volonté et des plus nobles énergies de l'esprit.

Or, comme M. Flaubert est un des dévots de cette aveugle déesse, il dédaigne sans doute les labeurs trop prolongés ainsi que les grandes tâches, car la gloire, à ses yeux, ne doit être qu'un mot vide de sens.

En effet, qu'importe la célébrité à qui ne voit dans l'âme que la *résultante* du jeu des organes ? Qu'importe la postérité à qui n'attend rien — absolument rien — au-delà de la tombe, sinon le néant et l'oubli secrètement désiré...

Au reste, M. Flaubert a certainement compris le danger manifeste de sa « poétique » ; et, trop intelligent pour n'être pas habile, il s'est empressé dès la première victoire d'abandonner le champ de bataille... et de s'embarquer pour Carthage.

Mais, en partant, il avait eu le soin de remettre le guidon de « la phalange réaliste » entre les mains de défenseurs jeunes et résolus ; et nous savons que ceux-ci, s'ils ont perdu du terrain, au point de vue de l'art, se sont pourtant signalés par leur audace et même beaucoup plus qu'il n'eût été nécessaire.

C'est dire que toute voix puissante éveillant facilement des échos, Emma Bovary, cette *outrancière* de la passion, déjà si voisine de l'hystérie, ne resta pas isolée de son piédestal. Pareille à la *Charlotte* de Werther, elle se vit bientôt accompagnée d'un essaim de petits frères et de petites sœurs se pressant à ses côtés et levant sur elle leurs yeux pleins de tendresse... et d'admiration.

Nous ne parlerons pas ici de *Fanny* qui mit soudainement en lumière le nom d'Ernest Feydeau et qui dut en partie son succès à « certaine scène de balcon » rappelant d'assez près « le fiacre aux stores baissés » de *Madame Bovary*. Nous ne parlerons pas davantage d'*Antoine Quérard* ce roman saisissant mais brutal à l'excès du pauvre Charles-Bataille, mort si tristement il y a quelques années. Nous négligerons aussi la *Cause du beau Guillaume* et le *Malheur d'Henriette Gérard* de M. Duranty qui se ressentent, du reste, plus particulièrement de l'influence de M. Champfleury ; mais nous nous arrêterons spécialement à *Germinie Lacerteux*, de MM. Edmond et Jules de Goncourt, parce que cette œuvre émouvante et d'une exécution très soignée, marque d'une manière évidente l'avènement de la *pathologie* dans le roman moderne.

V

Chose étrange ! Plus on avance dans l'étude des productions de l'école réaliste, plus on est frappé des analogies étroites qui existent, non-seulement entre les principaux personnages choisis à dessein et patiemment mis en relief, mais encore entre les caractères distinctifs des conceptions mêmes.

Presque partout la femme est au premier plan, souve-

raïne, impérieuse, dominant tous les événements ou s'y mêlant dans une large mesure, toujours en scène et s'offrant d'elle-même à toutes les curiosités du lecteur. Assurément cette prépondérance du type féminin dans des œuvres d'imagination ne pourrait nous étonner, s'il nous était montré dans sa mobilité et sa complexité infinies, et si des contrastes, éclatant parfois à nos yeux, nous permettaient de ressentir, en présence d'aspects divers, des impressions différentes.

Malheureusement rien de semblable ne se produit et malgré toutes les précautions et tous les déguisements, la monotonie des portraits persiste, irritante comme une répétition prolongée. Les héroïnes ont beau changer de noms et de costumes, on les reconnaît à première vue et elles se ressemblent souvent au point d'être confondues, car, il faut bien le constater, Emma Bovary — cette sorte de Manon Lescaut modernisée — est le prototype des Lélias du Réalisme.

Avec M. Flaubert nous avons atteint l'obscénité et cotoyé l'hystérie ; mais, avec MM. de Goncourt, nous allons dépasser la passion aveugle et rencontrer *l'animalité*, la lubricité malade, en un mot l'hystérie elle-même. D'ailleurs, les auteurs de *Germinie Lacerteux* ne cherchent pas à nous tromper sur le caractère de leur œuvre car, dès les premières lignes, ils nous préviennent qu'elle est « non la photographie décolletée du *Plaisir*, mais la » *clinique de l'amour !* »

Ce mot de *clinique* n'est, en effet, ni trop vif ni trop cru pour la chose qu'il veut exprimer. En le lisant, l'illusion n'est plus possible et tout lecteur épris des fraîcheurs de l'idylle est libre de s'arrêter et de rejeter le livre ; s'il persiste au contraire, s'il consent à affronter le spectacle des souffrances, des dégradations et des infamies que peut

produire dans une créature humaine la double influence du tempérament et des circonstances, il se sentira bientôt saisi, remué et pour tout dire *empoigné* ; il oubliera ses scrupules, il surmontera ses dégoûts instinctifs et voudra connaître jusqu'au bout cette lamentable histoire qui prend, comme dans un mystérieux engrenage, la sensibilité la plus rétive et ne lui permet plus de se dégager.

Germinie est une fille du peuple ; en naissant la fatalité (toujours la fatalité !) l'a marquée du sceau du malheur. Jeune, elle ne trouve à ses côtés que deux pures affections celle de sa mère et celle de son frère qui malheureusement lui sont enlevés prématurément. Son père, brutal, violent et d'ailleurs irritable comme un malade, car il est phthisique, se livre sur elle aux plus odieux sévices.

Enfin il meurt. Germinie est recueillie par une cousine de sa mère ; puis, l'ennui la prenant, elle vient à Paris rejoindre ses sœurs qui ont également fui le village. Obligée, dès son arrivée, de pourvoir à ses besoins, elle entre en service dans un café et là, naïve, confiante, ignorant le mal, elle se voit exposée chaque jour à toutes les entreprises, à toutes les flétrissures ; les *garçons* cyniques et gouailleurs, dont elle partage les occupations, souillent ses oreilles de propos orduriers et de récits dans lesquels l'obscénité est en quelque sorte soulignée. Plus tard, l'un d'eux, un vieux drôle tout confit en douceur, profite d'une occasion favorable et la viole. A la suite de ce crime, elle devient enceinte et se trouve forcée d'avouer à ses sœurs toute la vérité. Celles-ci l'accablent de reproches et de coups sans vouloir entendre aucune explication et sans admettre même la possibilité d'une circonstance atténuante en sa faveur. Cependant l'enfant qu'elle porte dans son sein, comme un secret honteux, succombe peu de temps après sa naissance. Alors, après avoir accepté

puis abandonné diverses occupations, Germinie entre en qualité de *bonne* chez une vieille fille, M^{lle} de Varandeuil, un type de rudesse, d'originalité et de bonté. La maison de sa nouvelle maîtresse est un asile sûr, gardé et protégé par les plus sévères vertus domestiques ; elle peut s'y tenir et demeurer honnête, laborieuse et économe ; rien ne semble devoir l'inquiéter désormais. L'affection et le dévouement qu'elle prodigue lui sont largement rendus ; elle est heureuse ou, du moins, le bonheur humble et facile paraît être sous sa main. Malheureusement pour elle, Germinie est une de ces créatures étranges et troublantes qui « brûlent du mal d'aimer » et sont toujours prêtes à le communiquer aux autres.

Un jour elle se lie avec une crémère dont le fils unique est encore à l'institution Saint-Nicolas, spécialement destinée, comme on le sait, à recevoir les enfants de la classe ouvrière. Elle entend parler du jeune Jupillon et se prend soudainement d'un intérêt irrésistible pour cet écolier. Elle va le voir avec sa mère ; elle le caresse à chaque rencontre, elle le cajole, le choie et le comble de friandises ; elle l'aime pour l'aimer, sans calcul, sans arrière-pensée, obéissant en cela aux impulsions impérieuses de sa nature et ne voyant, d'ailleurs, dans sa tendresse que l'effet d'une sorte de suppléance de l'amour maternel qu'elle s'est volontairement attribuée.

Nous connaissons ce sentiment subtil et dangereux : Ninon de Lenclos l'a éprouvé pour Voltaire ; M^{me} de Warens l'a ressenti pour J.-J. Rousseau et une femme célèbre de notre temps l'a également invoqué, dans un livre bien connu, afin de se justifier de ses relations étroites avec un poète qu'elle « traitait en enfant malade. »

Quoi qu'il en soit, Germinie ne songe pas à l'avenir ; elle ne prévoit pas que sa vive sollicitude prendra bientôt

un autre nom et que l'affection, dont elle émane, deviendra, par suite d'une transformation rapide, la cause de tous ses maux.

En effet, le fils de la crémère grandit et dès qu'il a quitté la pension, ses vices, car il en a déjà, éclatent et se donnent carrière.

Dans la boutique de sa mère, il trône et distribue, avec la fatuité d'un Lovelace précoce, des œillades et des sourires à toutes les *Clarisses* du quartier et plus particulièrement aux *bonnes* que la douceuse M^{me} Jupillon attire chez elle. L'une de ces filles répond aux agaceries du jeune vaurien : dès lors, Germinie n'a plus de repos. Elle s'oppose à des *familiarités* qui menacent son « beau rêve » et dispute Jupillon à sa rivale par tous les moyens dont elle dispose, à l'aide de toutes les ruses que lui inspire son amour devenu impérieux comme un besoin et cruel comme une obsession.

A partir de ce moment, une vie ardente, fiévreuse, pleine de transes et d'alarmes, commence pour elle. Des joies y sont courtes et les douleurs fréquentes. Germinie s'épuise en délicatesses et en sacrifices ; elle établit son amant avec le produit de ses économies et plus tard elle emprunte de tous les côtés à la fois afin de lui procurer la somme nécessaire pour obtenir son exonération du service militaire.

Jupillon accepte tout sans scrupules ; il considère sa maîtresse comme une veine et il l'exploite avec une audace inouïe. D'ailleurs sa mère, aussi vile que lui, ne lui ménage ni les conseils ni les encouragements.

Vaniteux, égoïste et paresseux, ce misérable vend ses belles paroles, ses sourires et jusqu'à la moindre caresse ; Germinie doit lui payer tout, même le plaisir de le voir ou de lui parler sans témoins.

C'est, on le voit, le cynisme dans l'abjection, le vice érigé en commerce, l'infamie tenant une comptabilité régulière et maintenant rigoureusement en équilibre le *doit* et l'*avoir*.

Cependant les demandes d'argent de l'*aimable* Jupillon, se renouvelant sous tous les prétextes imaginables, Germinie se trouble et cherche, mais vainement, à repousser des sollicitations dont elle commence à se lasser.

Du reste, tout crédit lui est refusé ; ses gages mêmes ne lui appartiennent plus, et le *vol* seul lui reste. Le vol ! Elle repousse cette pensée avec indignation ; elle se sent presque souillée de l'avoir entrevue et pourtant, après une longue lutte morale, la malheureuse finit par succomber.

Toutefois sa honte est si grande, sa conscience parle si haut qu'elle se hâte de restituer, au moyen d'un emprunt, la somme qu'elle a dérobée quelques jours auparavant dans un coffret confié à sa garde. Malgré tout, son indigne *amant* la trompe, se joue d'elle et l'abandonne dès qu'elle a épuisé ses dernières ressources.

Alors, désabusée, meurtrie, lasse des hommes et de la vie — du moins elle le croit — Germinie retrouve un peu de calme ! Hélas ! cette trêve salubre dure peu ! Le mal revient et l'amant aussi, non Jupillon, mais Médéric Gautruche, un peintre en bâtiments qui travaille à peine un jour par semaine et n'arrive jamais qu'en titubant à l'hôtel garni de *la petite main bleue*, où l'attend chaque nuit, blottie contre la porte de sa chambre, *celle* qui s'obstine à venir mendier ses ignobles caresses.

Enfin, de dégradation en dégradation, de chute en chute, elle roule dans la fange et descend même si bas que l'œil attristé hésite à la suivre jusqu'au fond du gouffre.

Puis, un soir, elle rencontre Jupillon au bras d'une

femme ; mordue soudainement au cœur par une atroce jalousie, elle s'attache à ses pas, prête à tout, même au crime, et s'attarde ainsi à le guetter dans la rue sous une pluie battante. Le lendemain elle ressent les atteintes d'une péritonite qui, en se compliquant rapidement d'une phthisie galopante, l'oblige d'entrer à l'hôpital où elle s'éteint après quelques jours de cruelles souffrances...

Voilà, sauf des détails que nous avons dû forcément négliger, le livre étrange et douloureux de MM. Edmond et Jules de Goncourt. Nous n'avons rien omis d'essentiel ni rien atténué dans le cours de cette analyse succincte, parce que nous voulions donner une idée exacte du sujet et permettre ainsi au lecteur d'en apprécier le caractère absolument exceptionnel.

Il est évident, comme nous le disions tout à l'heure, que c'est bien là de la *pathologie* et sur ce point toutes les habiletés et tous les prestiges du talent ne sauraient nous faire illusion. Germinie Lacerteux est assurément une malade et non une héroïne dans l'acceptation usuelle du mot ; elle relève du médecin beaucoup plus que du moraliste et nous n'hésitons pas à écrire que le *mal* de cette créature, malgré l'intérêt dont elle peut paraître digne à certains égards, réclame plutôt le secret d'une ordonnance que la vive lumière d'une œuvre littéraire. Nous savons, du reste, que MM. de Goncourt ont eu, de leur propre aveu, « la curiosité de savoir si dans un pays sans caste » et sans aristocratie légale les misères des petits et des » pauvres parleraient à l'intérêt, à l'émotion, à la pitié » aussi haut que les misères des grands et des riches ; si, » en un mot, les larmes qu'on pleure en bas pourraient » « faire pleurer » comme celles qu'on pleure en haut. »

Mais, une pareille explication toujours facile à donner

et qui, d'ailleurs, ressemble ici à une excuse, ne nous paraît nullement admissible.

En effet, que signifie cette prétendue « hiérarchie dans » les larmes ? » Est-ce que Bernardin de Saint-Pierre y a songé en composant son immortelle idylle ? Est-ce que Balzac et George Sand s'en sont préoccupés en écrivant le premier, les *Parents pauvres* et la seconde, la *Petite Fadette* ou *François le Champi* ? Est-ce que l'auteur du *Mouchoir bleu*, Etienne Béquet, y a pensé un seul moment en faisant d'un simple soldat le héros de son petit chef-d'œuvre ? Est-ce que jamais la foule et même l'élite ont soulevé une question d'origine, c'est-à-dire de noblesse ou de roture, en présence des personnages de toutes conditions qui sur la scène d'un théâtre ou dans un livre sont venus les passionner en les associant intimement à leurs pensées, à leurs joies ou à leurs douleurs ?

Il y aurait vraiment quelque simplicité à croire sur parole les auteurs de *Germinie Lacerteux*. Ils étaient trop bien renseignés sur les appétits d'un certain public qui demande aujourd'hui du bizarre, du nouveau et surtout du *saignant*, pour nous servir de leur expression favorite ; ils avaient, en outre, des exemples trop éloquents sous les yeux pour douter un seul instant du succès réservé à leur tentative. Aussi leur *curiosité*, cette curiosité qu'ils invoquent un peu comme une circonstance atténuante, nous laisse-t-elle incrédule, et dans le cas même où nous l'admettrions sans examen ni discussion nous leur dirions encore : Prenons garde aux mots et défions-nous de leur piperie ; ils entraînent vite et loin, aussi bien en littérature qu'en philosophie ou en politique. Ils sont entendus, retenus, répétés et deviennent promptement dangereux ; ne jouons donc pas avec eux ; ne les mettons pas légèrement en circulation, car une fois lancés, rien ne les arrête ;

comme les balles folles, ils dépassent presque toujours le but.

Au surplus, la curiosité littéraire, la seule dont nous ayons à nous occuper ici, doit avoir des limites, celles que le goût lui impose ; autrement elle conduit, par un chemin rapide, à des recherches blâmables et à des divulgations qui soulèvent le cœur de dégoût.

Quel peintre, nous le demandons de bonne foi, oserait exposer un visage déformé ou marqué des stigmates de quelque horrible maladie ? Quel statuaire s'aviserait d'offrir à nos regards un de ces torsos irréguliers et *capricieux* à l'excès qui appellent plutôt le secours de l'orthopédiste que l'effort laborieux et inutile du ciseau ?

Quoi qu'on dise ou quoi qu'on fasse, le *beau*, « cette » échelle mystérieuse qui permet à l'âme de monter du » fini à l'infini » suivant l'ingénieuse et poétique image de Victor Cousin ; le beau qui nous émeut, nous transporte et nous ravit dès que nous le rencontrons, ne saurait être méconnu, dénaturé ou aboli au gré des caprices individuels. Il est éclatant, irrésistible, souverain ; il est resté permanent, sinon absolument immuable à travers les temps écoulés et n'a pas cessé d'être admiré de siècle en siècle avec une ferveur qui a résisté aux hostilités les plus violentes, comme aux apostasies les plus bruyantes.

Il est peut-être difficile de le définir et de l'exprimer au moyen d'une formule unique et définitive ; mais il serait encore plus difficile de le nier.

Quiconque ne le sent pas est un artiste incomplet, et celui qui s'en détourne volontairement, après l'avoir entrevu, compromet souvent son avenir et trahit toujours les intérêts supérieurs de l'art.

Au reste, le *beau* se passe de démonstration : il s'impose comme une évidence esthétique.

La rose est préférée au chardon parce qu'elle est la rose, c'est-à-dire une fleur charmante entre toutes, et tous les artifices de la rhétorique ne nous feront jamais égaler la chenille au papillon. Nous pourrions multiplier les exemples et les rapprochements mais, ici, une simple indication nous paraît suffisante. Nous allons à ce qui nous séduit, nous aimons ce qui nous enchante tantôt avec la spontanéité d'une impression vive, tantôt avec l'ardeur secrète d'un sentiment impérieux : nos sympathies comme nos répulsions sont invincibles.

Aussi les *réalistes* se trompent-ils grossièrement lorsqu'ils s'imaginent que le talent peut, en vertu d'un privilège spécial et indiscutable, violer audacieusement toutes les règles du goût.

Il est facile de répéter que « le *beau* c'est le vivant » et que « tout ce qui est *vivant* est *beau* ; » il est possible et surtout profitable de se livrer aux tentatives les plus hardies et de ne reculer devant aucun tableau si repoussant qu'il soit ; mais, en dépit des égarements de la faveur publique, malgré des succès rapides et d'ailleurs préparés et soutenus par la réclame, la justice aura son heure et rien de ce qui n'a pas été inspiré par une observation large et impartiale de la nature humaine, rien de ce qui froisse en nous d'instinctives délicatesses et comme une certaine fleur de sentiment dont le plus humble lecteur n'ignore pas ni le charme ni le parfum ; rien de ce qui tend à combattre dans les âmes des aspirations élevées et, après tout, généreuses et consolantes, ne résistera victorieusement au temps, nous voulons dire à l'oubli.

Quoi qu'il en soit, nous serons équitable envers MM. de Goncourt dont nous goûtons vivement le talent, et nous devons reconnaître que leur roman laisse une impression moins amère et moins affligeante que celui de M. Flaubert.

Cette différence très appréciable tient à deux causes, l'une morale et l'autre littéraire : les auteurs de *Germinie Lacerteux* ont peut-être essayé de demeurer *impassibles* en face des souffrances, des luttes et des dégradations successives de leur héroïne ; ils se sont en quelque sorte attachés à contenir leur pitié, à imposer silence à tout ce qui eût pu trahir, même furtivement, leur sensibilité naturelle ; néanmoins leur tempérament a parfois vaincu leur *système*, et l'attendrissement les a gagnés. Sans doute ils ne s'y sont pas abandonnés ; mais on le devine, on le sent circuler comme un souffle ému à travers certaines pages de ce livre. Aussi peut-on dire d'eux qu'ils ont plutôt le masque de l'impassibilité, que l'impassibilité même et, certes, ce n'est pas nous qui songerons à les en blâmer.

D'un autre côté, leur forme ample, vivante et pleine d'éclat donne au récit un attrait et un intérêt particuliers ; elle n'a pas, nous l'avouons, la précision savante et minutieuse à l'excès qui distingue celle de M. Flaubert ; mais elle est exempte des exagérations et des *partis-pris* de dénigrement qui choquent bien souvent dans *M^{me} Bovary*.

Ainsi le beau type de M^{lle} de Varandeuil si ferme et si digne « fait positivement lumière » dans le roman sombre et poignant de MM. de Goncourt. Puis, il convient d'ajouter que Germinie, malgré ses débordements et ses folies, est *bonne*, prompte à obliger et tout aussi capable de donner sa vie pour sa maîtresse que d'épuiser ses ressources pour venir en aide à ses sœurs, dont la dureté et l'ingratitude l'ont pourtant fréquemment indignée. Assurément M. Bovary était bon aussi, mais il n'avait qu'une bonté nulle et comme oisive, tandis que l'héroïne de MM. de Goncourt éprouve sans cesse un irrésistible besoin de sacrifice. La nuance que nous voulons signaler est dans ce contraste significatif.

Toutefois, il existe malheureusement entre M. Flaubert et les auteurs de *Germinie Lacerteux* des analogies morales et une communauté de vues philosophiques que nous ne pouvons dissimuler.

Comme lui, ils ont épousé la désolante métaphysique de Lucrèce, c'est-à-dire les doctrines matérialistes du XVIII^e siècle ; comme lui, ils estiment que la vie n'est, à tout prendre, que « l'usufruit d'une agrégation de molécules » ; comme lui, ils ne voient dans l'homme qu'un animal d'espèce supérieur, mené par ses appétits, poussé en tous sens par ses passions, allant au bien ou au mal involontairement, sous la pression des circonstances ou par suite des sollicitations toujours décisives de l'occasion, et se dérobant dès lors à l'éloge s'il se montre vertueux, au blâme s'il s'abandonne au vice.

Ils croient, avec M. Taine, à la toute-puissance du tempérament et des instincts, à « l'influence inévitable des milieux, » c'est-à-dire qu'ils n'admettent pas plus que M. Flaubert l'existence du « libre-arbitre » ; ils aperçoivent partout au contraire la *fatalité* « cette grande force du monde » qui meut à son gré toutes les créatures et les soumet aveuglément à son joug.

On le voit, d'après ce système philosophique qu'il est permis de juger dangereux et même menaçant à certains égards, *Germinie Lacerteux*, cette malheureuse fille folle de son corps, cette misérable qui descend si vite jusqu'au dernier degré de l'avilissement, peut invoquer justement une excuse péremptoire : l'irresponsabilité !

N'est-il pas évident, en effet, que la suppression du libre-arbitre entraîne logiquement celle de la responsabilité individuelle, car si l'âme n'est *rien*, si le « tempérament » est *tout*, il est dérisoire d'exiger de l'homme, lorsqu'il est sollicité par ses passions, une résistance

qui, privée de tout appui moral, doit être nécessairement vaine.

Nous ne croyons pas avoir besoin de discuter ici cette étrange théorie dont la réfutation éloquente est d'ailleurs au fond de toutes les consciences ; mais nous devons constater une fois de plus qu'elle a exercé une influence funeste sur les œuvres dont nous venons d'apprécier le caractère dominant, et qui, malgré des mérites divers, ne sont en réalité que des manifestations *isolées*.

Nous insistons d'autant plus volontiers sur ce point, que le roman réaliste n'a pas, jusqu'à ce jour, dépassé la limite marquée par quelques efforts personnels plus ou moins heureux.

On dirait que, dès le premier pas, il s'est senti comme épuisé et incapable de demeurer dans sa voie ingrate et stérile ; il est certain, du moins, qu'il s'y est arrêté promptement avec une lassitude et un découragement visibles, en attendant le moment favorable à une volte-face ou si l'on veut à une *évolution*. Sauf avec M. Champfleury qui, pendant plusieurs années, l'a traîné obscurément sur la grand'route de la *vulgarité*, il est tombé en défaillance au début même de sa carrière, en plein soleil levant et malgré les souffles propices et caressants du succès.

Au surplus, ce résultat ne saurait nous étonner, car il était facile à prévoir et devait même paraître inévitable aux yeux de quiconque sait mesurer l'étendue et reconnaître les bornes de la puissance du talent.

Ce n'est pas en vain, on le conçoit, que les romanciers réalistes ont, en quelque sorte, banni l'*âme* de leurs œuvres et traité Dieu comme s'il n'existait pas ; ce n'est pas en vain, non plus, qu'ils ont systématiquement rabaissé et même calomnié l'homme, soit en le présentant sans nécessité sous un jour odieux, soit en négligeant volontaire-

ment de montrer la dualité de sa nature c'est-à-dire ce « mélange de fange et de ciel » qui s'y trouve cependant et que tous les moralistes impartiaux ont soigneusement mis en lumière.

Cette élimination imprudente de l'idée divine et cette peinture exclusive de types sans noblesse et sans grandeur devaient, en ravissant à leurs productions les éléments d'un intérêt supérieur et permanent, les obliger à y introduire, en guise de compensations, tantôt des tableaux d'une obscénité troublante, tantôt des analyses physiologiques d'une précision et d'une hardiesse à réjouir l'ombre de Restif de la Bretonne.

Puis, comme dans cette voie dangereuse une progression rapide dans l'intrépidité de l'effort et dans l'ardeur de la curiosité leur était en quelque sorte imposée, ils devaient, en s'affranchissant de tous les scrupules de la conscience et du goût, pousser promptement l'audace jusqu'aux limites extrêmes au-delà desquelles il n'y a plus que le banc de la police correctionnelle.

Voilà, croyons-nous, la double explication des échecs successifs du roman réaliste en tant que genre littéraire.

Il a éteint les pures et vives clartés de l'idéal et les ténèbres l'ont envahi comme un ciel d'hiver où la brume finit par voiler jusqu'à la dernière étoile ; il a rejeté l'âme et les âmes tendres et délicates se sont détournées de lui comme d'une cruelle déception. Il a peint sans relâche le vice ou la laideur et tous les cœurs épris de vertu, de dévouement et d'héroïsme lui ont refusé leur sympathie et leur suffrage.

Il y a donc là un avertissement sérieux pour les jeunes écrivains qui seraient tentés de sacrifier l'avenir au présent, le succès durable à une vogue passagère et d'ailleurs incertaine ; il y a là aussi une sévère leçon pour ceux qui,

plus soucieux des prérogatives que des obligations *morales* du talent, semblent avoir voulu mettre une *poétique* étroite au service d'une philosophie tristement bornée et faire ainsi du *réalisme* un complice et comme un auxiliaire militant du *matérialisme*.

Quoi qu'il en soit, la critique attentive et prompte à remonter des effets aux causes n'a pu se faire illusion sur les tendances déplorables que nous venons de signaler ; elle a dû, en les découvrant déjà très accusées dans *M^{me} Bovary* comme dans *Germinie Lacerteux*, prévoir leur développement rapide et prédire sûrement la publication d'œuvres pareilles à *l'Assommoir* et à la *Fille Elisa* qui, par leur témérité même, sont véritablement, du moins nous voulons l'espérer, les colonnes d'Hercule du genre.

VI

Abyssus abyssum invocat... En effet, on peut dire, sans exagération, que le roman réaliste vient, en descendant jusqu'aux bas fonds sociaux, de se laisser glisser dans les fanges de la langue. Avec *l'Assommoir* notamment nous pénétrons dans un monde étrange et douloureux, plein de vices et de misères, où la débauche et l'abrutissement règnent sans partage et dont les scènes horribles font parfois songer aux effroyables tableaux de *l'Enfer* du Dante. Nous ne sommes plus seulement dans une région voisine de l'égout, nous touchons à l'égoût même et presque dès le premier pas, nous en sentons les émanations fétides. Il ne s'agit plus ici de la peinture d'une passion coupable ou de la monographie saisissante d'une affection nerveuse ; M. Zola a voulu dépasser ses maîtres ou si l'on veut ses

émules, en renonçant à toute précaution, en rejetant toute pudeur gênante.

Il est évident que son livre ressemble à une gageure sinon à un défi, tant les personnages mis en scène et complaisamment décrits sont bas, repoussants et même immondes, hormis une pauvre petite fille odieusement martyrisée par son père et qui meurt en lui pardonnant avec une bonté angélique.

Nous devons ajouter que la silhouette de cette innocente victime n'est entrevue qu'un moment et qu'elle disparaît bientôt emportée par le courant fangeux du récit, comme une fleurette par le flot rapide d'une onde souillée.

Il semble vraiment que M. Zola ait eu le dessein de produire l'écœurement autant par le fond que par la forme de son œuvre car, sans parler des scènes et des détails intolérables qui s'y trouvent, *l'argot*, comme une lie débordante, l'envahit de toutes parts et s'y étale avec une insolence de parvenu.

Il y a même, sous ce rapport, une telle surabondance ou plutôt un tel excès, que nous ne pouvons mieux l'exprimer qu'en citant, avec une légère variante, ce vers bien connu de Boileau :

« Aimez-vous *l'argot pur*, on en a mis partout. »

Nous reconnaissons, du reste, que l'auteur de *l'Assommoir*, ému des attaques violentes dont il avait été l'objet, a essayé d'expliquer, à sa manière, ses audaces injustifiables et qu'il ne s'est pas refusé le plaisir de parler avec une *étonnante sérénité* de la chasteté (!) et de la *moralité* (!) de son livre.

« Personne, a-t-il dit, n'a entrevu ma volonté de faire » un travail philologique que je crois d'un vif intérêt historique et social.

» Je ne me défends pas, d'ailleurs ; mon œuvre me » défendra...

» C'est une œuvre de vérité, le premier roman sur le » peuple qui ne mente pas et qui *sente l'odeur* du peuple. »

Nous ne contredirons pas M. Zola sur ce dernier point ; *l'Assommoir* est en effet plein de *l'odeur* dont il a voulu l'imprégner ; mais, nous admettons moins facilement sa prétention d'avoir écrit une étude « d'un vif intérêt historique et social. »

L'histoire s'occupera assez peu, croyons-nous, des honteuses amours d'une *Manon* de lavoir et d'un *Alphonse* de barrière ; elle ne s'occupera pas davantage des turpitudes d'un couvreur que l'ivrognerie jette hébété et à demi fou dans un hôpital. Quant à la Société, nous doutons qu'elle songe plus tard à aller chercher dans le livre de M. Zola des types ignobles et crapuleux qui ne font malheureusement défaut à aucune époque et qui, sauf d'insignifiantes modifications, sont en réalité toujours les mêmes.

Nous doutons également que les générations futures s'éprennent jamais assez vivement des *beautés* de « la langue verte » pour honorer *l'Assommoir* d'une lecture journalière et lui reconnaître ainsi l'utilité d'un vocabulaire.

Ecartons donc ces explications embarrassées et ne soyons pas dupe, ici, d'un procédé littéraire dont on a trop souvent abusé, en pareille circonstance, pour que nous consentions à lui reconnaître la moindre efficacité.

M. Zola est sorti violemment de la langue non pas seulement par amour de la vérité, comme il l'a prétendu, mais par calcul et dans l'espoir, non trompé d'ailleurs, d'obtenir promptement la récompense *sonnante* de ses témérités. Au reste, comme nous l'avons dit tout à l'heure, avec lui le réalisme est descendu si bas, qu'il a atteint les *dernières limites du possible*, car au-delà des abjections et

des infamies que nous avons brièvement indiquées, il ne reste plus rien à peindre, sinon les effroyables bestialités de la cité d'où Loth dut s'enfuir pour échapper au châtiment divin.

Aussi bien, nous nous croyons dispensé d'analyser ce roman exceptionnel et qui doit être classé à part pour diverses raisons faciles à deviner ; nous l'avons lu parce qu'il ne nous était pas permis de l'ignorer, mais nous ne nous sentons ni le désir ni le courage de traduire plus clairement l'impression irritante et douloureuse qu'il nous a causée.

Lorsqu'un auteur emploie couramment et pour son propre compte le langage dégradé et avilissant des bouges et des maisons centrales, il peut satisfaire des curiosités malsaines et acquérir ainsi une notoriété de mauvais aloi, mais il cesse de relever de la critique...

Certes, M. Zola, qui a du talent, vaut mieux que l'*Assommoir* ; il a écrit notamment des *Contes à Ninon* dont quelques-uns sont pleins de charme et de délicatesse ; il a en outre publié plusieurs romans qui, malgré bien des brutalités voulues, se recommandent par des qualités peu communes. Quoi qu'il en soit, sa dernière œuvre nous a inspiré, comme à beaucoup d'autres lecteurs non moins disposés à l'indulgence, une vive et profonde répulsion, un insurmontable dégoût, et lorsque le cœur parle de cette façon tous les commentaires deviennent inutiles.

Nous devons pourtant faire remarquer en passant que les principaux types de l'*Assommoir* ont des analogies frappantes avec ceux de *Germinie Lacerteux*. Qui ne retrouverait, en effet, une parenté étroite entre l'héroïne de MM. de Goncourt et celle de M. Zola ? Lantier n'est-il pas de la famille de Jupillon, l'indigne *amant* de la bonne de M^{lle} de Varandeuil, et Coupeau lui-même, cet incorri-

gible ivrogne, ne rappelle-t-il pas directement Gautruche, l'ignoble locataire de l'hôtel de la *petite main bleue*?

On le voit, même au seul point de vue de l'originalité de la conception, l'*Assommoir*, dont les éditions se multiplient aux vitrines des libraires, laisse beaucoup à désirer, car il n'est, sous certains rapports essentiels, qu'une suite de *Germinie Lacerteux*, avec les étrangetés et les souillures de l'*argot* en plus.

Quant à la *Fille Elisa*, dont le titre révèle nettement le sujet, nous n'en dirons que quelques mots, car elle soulève, à bien des égards, les mêmes objections et les mêmes scrupules que le livre de M. Zola, dont elle partage d'ailleurs la vogue. Cependant, si par le fond ces deux romans méritent une appréciation sévère, il faut établir une distinction importante à l'avantage de M. Edmond de Goncourt qui a su, tout en retraçant la vie obscure et vile d'une *filles*, revêtir son œuvre d'une forme correcte, décente, en un mot parfaitement littéraire.

Mais, cela dit à sa décharge, nous maintenons nos critiques, et nous les maintenons d'autant plus formellement que MM. de Goncourt et Zola sont assurément supérieurs à leur tâche.

Dans tous les cas, après l'*Assommoir* et la *Fille Elisa*, les romanciers réalistes sont condamnés à un arrêt ou à une évolution ; car s'ils voulaient faire un pas de plus dans la voie de l'audace, ils se heurteraient à la Loi dont l'inflexibilité les tiendrait en échec.

Désormais, ils devront donc déposer la plume ou abandonner un genre qui a récemment sombré où nous savons et dont le triomphe définitif menacerait non-seulement le prestige, mais l'existence même de l'art. Nous ne voyons pas d'autre issue à la longue et bruyante campagne qu'ils ont dirigée contre l'Idéal, car celui-ci, pareil à

la lime sous la dent du serpent, lassera leurs efforts et finalement usera leurs dents.

Certes, il se peut que l'école dont ils sont les adversaires aveugles et acharnés, ait eu parfois des entraînements et des vertiges ; il se peut qu'elle n'ait pas suffisamment tenu compte de la réalité, c'est-à-dire des côtés nettement positifs de la nature humaine, et que, dépassant la mesure, elle nous ait souvent livrés à des chimères funestes et poussés à des rêves irréalisables. Il est possible de discuter ses tendances, de signaler ses excès et de blâmer ses erreurs. Mais, nous le demandons de bonne foi, si une réaction pouvait paraître nécessaire à quelques écrivains *impatients* de se produire, fallait-il qu'elle fût violente et folle au point de devenir bientôt, sous prétexte de représailles, un véritable défi au goût le moins scrupuleux ? Fallait-il nous montrer si obstinément la *Bête* parce qu'on nous avait peut-être trop parlé de l'*Ange* ? Etait-il besoin de nous rejeter si cruellement dans la fange par ce que nous nous étions trop élevés dans l'azur ? Etait-il bon de chercher à dissiper nos illusions généreuses, à ébranler nos meilleurs sentiments, à éteindre nos enthousiasmes et nos immortelles espérances, au risque de ne laisser ensuite que le vide dans nos cœurs et le désespoir dans nos âmes ?

Valentine Indiana et d'autres œuvres trahissant la même inspiration, devaient-elles nous attirer des humiliantes protestations comme l'*Assommoir* et la *Fille Elisa* ? N'y avait-il pas une région moyenne, accessible à tous et éminemment favorable à la conciliation de deux *poétiques* rivales qui, restreintes dans leur application, pouvaient s'associer dans une juste mesure et se prêter un mutuel appui ?

D'ailleurs, ce rapprochement facile et peut-être désirable à quelques égards, entre l'*Idéalisme* et le *Réalisme*, s'ac-

complira sûrement quand, par suite de concessions réciproques, le premier se résignera à rester un peu au-dessous de son beau nuage d'or et que le second consentira à se dégager du ruisseau pour ne pas dire de l'égout.

Nous pouvons même ajouter que les plus louables efforts se sont déjà produits dans ce sens, grâce à l'habileté de jeunes écrivains (1) qui se sont attachés à prouver par leurs œuvres mêmes que l'*imagination* et l'*observation* doivent, au lieu de s'exclure, s'unir sans cesse afin de se compléter l'une par l'autre.

En tout cas, nous persistons à croire que là est la véritable voie du roman moderne, la seule où il pourra intéresser, émouvoir et surtout consoler, car ce qu'on lui demandera toujours impérieusement, c'est l'oubli des mécomptes et des tristesses de la vie réelle.

Il s'en écartera peut être encore quelquefois, car il faut prévoir les fantaisies individuelles, mais il y sera promptement ramené par les avertissements du public d'élite — celui qui, pour juger un livre, s'inquiète moins du nombre de ses éditions que de sa valeur *morale* et littéraire.

Quant à nous, nous aimons le talent avec une sorte de ferveur qui a résisté et résistera assurément à toutes les épreuves ; nous le louons avec joie partout où il nous est donné de le rencontrer ; mais lorsque nous le voyons s'avilir en des besognes indignes de lui, remuer les plus ignobles passions, mettre en lumière les plus honteux appétits ; lorsque nous le voyons se dépouiller de toute tendresse, de toute pitié pour la créature humaine, montrer ses petitesse sans parler de ses grandeurs, étaler ses vices sans exalter ses vertus, la décourager au lieu de la

(1) Nous citerons parmi les plus connus : MM. Gustave Droz, Alphonse Daudet, André Theuriot, Paul Perret et Ch. d'Héricault.

soutenir ou de la plaindre ; l'humilier au lieu de lui inspirer un légitime sentiment de fierté ; lorsque nous le voyons, disons-nous, seconder à sa manière l'expansion déjà si active du matérialisme, nous nous sentons envahi par une secrète tristesse et nous éprouvons comme un irrésistible besoin de protester, non pas seulement au nom de l'art méconnu et compromis, mais encore au nom des intérêts supérieurs de la société et des plus chères espérances de l'Humanité.

En effet, qu'importe le talent si l'œuvre est malsaine, troublante et corruptrice ? Qu'importe le charme de la fleur si elle est vénéneuse, ou la couleur éclatante du fruit s'il ne doit laisser aux lèvres qu'une insupportable amertume ?

Certes, il n'entre pas dans notre pensée de porter atteinte aux franchises naturelles du roman parce que nous les croyons légitimes et nécessaires ; nous les admettons même pleinement et sans aucune distinction limitative pourvu qu'elles aient toujours pour frein le respect du lecteur et les avertissements salutaires du goût « cette conscience littéraire de l'âme » suivant le mot heureux du judicieux et délicat Joubert.

Ici, d'ailleurs, la logique est pressante : nier ou contester les devoirs formels de l'écrivain, ce serait compromettre ses droits reconnus ; ce serait, du moins, justifier par avance toutes les restrictions qu'ils pourraient subir en cas d'abus. Car, toute liberté a pour corollaire, c'est-à-dire pour garantie, la responsabilité de celui qui en profite et cette connexion ou plutôt cette subordination rigoureuse est tellement indispensable, qu'il serait impossible de l'abolir, surtout en ce qui concerne l'artiste ou le romancier, sans exposer les mœurs publiques aux plus intolérables outrages.

Tous les sophismes imaginables ne prévaudront donc pas contre cette vérité que rien ne saurait obscurcir : mais, si elle avait besoin d'être mise en lumière, les excès scandaleux qui se sont produits depuis quelque temps parleraient assez haut pour rendre toute démonstration inutile.

Au surplus, en touchant au terme de cette étude, dont le sujet aurait du reste rempli aisément un plus vaste cadre, nous ne pouvons mieux conclure qu'en répétant aux champions du réalisme ces graves paroles de Bossuet : « *Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier* » de peur que croyant, avec les impies, que notre vie est » un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et » sans conduite *au gré de ses aveugles désirs.* »

Nous n'ajouterons qu'un mot à cet avertissement significatif dont le sens et la portée n'échapperont à personne : une école littéraire qui semble avoir pris pour devise ce cri du Satan de Milton : Mal, sois mon bien ! « *Evil betow mi good !* » s'est elle-même condamnée au suicide et, comme nous l'avons fait remarquer précédemment, sa propre sentence a déjà reçu un commencement d'exécution.

Ce châtiment pleinement mérité était d'ailleurs inévitable : où le mépris de l'humanité avait été si largement et si injustement prodigué, il fallait s'attendre à ce que la protestation indignée des cœurs généreux et des esprits délicats fit promptement éclore un sentiment facile à prévoir et dont le nom seul pourrait être, au besoin, *l'ultima ratio* de la critique.

28 Octobre 1877.

POÉSIES

Par M. CHARLES MAGNIER, Membre titulaire.

LA PERCE-NEIGE

Sur ta hampe si frêle il faut braver la neige,
Et servir de jouet au zéphyr printanier;
Salut à toi, joli grelot ! Dieu te protège
Des haines de Borée au souffle meurtrier !

Ta délicate fleur souvent est prise au piège
Par de tièdes rayons, mais l'hiver rancunier
Sous des monceaux de givre en un instant assiège
L'imprudent végétal qui fleurit le premier.

Sous un pâle soleil tes clochettes d'ivoire
Balacent dans les airs l'abeille blonde et noire
Qui butine tes sucres et bourdonne gaîment.

Ta floraison, hélas ! semble trop éphémère ;
Gardant ton souvenir pendant l'année entière,
On désire revoir ton sourire charmant.

HOC ERAT IN VOTIS

Traduit d'Horace.

Je voulais un jardin entouré par un champ,
Une blanche maison que le soleil couchant
Dore de ses rayons, une source d'eau vive,

Un bosquet ombragé situé sur la rive ;
Là se bornaient mes vœux ; les dieux m'ont donné plus
Que je ne désirais : ces biens sont superflus.
Tu m'as fait des faveurs, j'en demande encore une :
O puissant fils de Mars, préserve ma fortune !
Je n'ai pas employé, pour accroître mes biens,
En violant l'honneur, d'indélicats moyens,
Et je ne les perdrai ni par ma négligence,
Ni même par un luxe accusant la démence.
Je n'envirai jamais la terre du voisin ;
Jamais je ne dirai : « Quand pourrai-je, un matin,
Trouver en labourant des richesses cachées,
Comme ce paysan qui, creusant des tranchées,
Heurta de sa pioche une cassette d'or ? »
Mercure, exauce-moi, je t'en supplie encor,
Rends mes troupeaux plus gras et mes champs plus fertiles ;
Je ne demande pas des choses inutiles ;
Et quant à mon esprit, je veux le garder tel ;
J'ai voulu m'isoler, rester seul sous le ciel,
Je me suis retiré loin du bruit de la ville,
Pour dicter plus à l'aise à ma muse docile
Ces satires, ces vers nés de la fiction.
Je ne suis tourmenté ni par l'ambition,
Ni par l'Auster de plomb, ni par le rude automne
Qui fait perdre à nos bois leur brillante couronne.

.

JOUR D'ABSENCE

Petite fleur, don de Marie,
Je te garderai sur mon cœur ;

Lorsque tu te seras flétrie,
Conserve ta douce senteur.

Au fond de mon âme assombrie,
Tu fais renaître le bonheur ;
Puisse-t-elle être enfin guérie
Du doute, ce vautour rongeur !

As-tu, corolle purpurine,
Senti si sa main blanche et fine
Tremblait un peu pour te cueillir ?

As-tu vu des larmes écloses
Au bord de ses paupières roses,
Dans sa pensée un souvenir ?

VARIATIONS SUR UN VIEUX THÈME

Mai nous sourit avec les lilas et l'azur ;
L'oiseau chante gaîment, sautant de branche en branche ;
On aspire partout le parfum le plus pur ;
La nature pour nous revêt sa robe blanche.

Le chèvrefeuille à l'arbre et la glycine au mur,
Imitant à mes yeux la liane qui penche,
Font des festons auprès de mon réduit obscur,
Où leur suave odeur timidement s'épanche.

Jouissons du printemps qui convie au plaisir,
Ne pensons qu'à la joie, oublions de mourir ;
Quand les cheveux sont blancs, quand les feuilles sont sèches,

Alors on a le droit de songer à la mort ;
La jeunesse pour nous réserve un autre sort,
Et l'amour en riant nous perce de ses flèches.

UNE GRANDE DOULEUR

Je viens d'apercevoir dans tes yeux une larme ;
Pourquoi cet air morose et ce front obscurci ?
Rose, embrasse-moi.

— Non.

— Ta tristesse m'alarme ;

Allons à l'Opéra.

— Je veux rester ici.

— Tiens, voici ton bouquet : violettes de Parme
Et blancs camélias ; mets ton chapeau.

— Merci

La musique aujourd'hui n'a pas pour moi de charme.

— Aurais-tu donc un cœur que tu pleures ainsi ?

Plusieurs de tes amants, dans la dernière guerre,
Furent tués, je crois ; cela ne t'émut guère ;
Pourquoi te vois-je pâle et maudissant le sort ?

— Si tu savais !

— Pourquoi cette douleur amère ?

— Hélas ! je l'aimais tant !

— As-tu perdu ta mère ?

— Non.

— Unparent ?

— Monsieur, mon King's-Charles est mort.

LA NOUVELLE ÈRE DU MONDE

Le Créateur voulut que, dans ses flancs sublimes,
En elle consacrant la grâce et la beauté,
Une Vierge portât, pour effacer nos crimes,
Un Fils qu'immolerait le monde racheté.

L'univers descendait aux éternels abîmes ;
On ne trouvait partout que vice, iniquité ;
Les méchants triomphaient, les bons étaient victimes,
Quand tu parus, Marie, ange de charité !

Soudain se répandit la céleste nouvelle,
Une étoile jeta sa divine étincelle :
D'une étable Jésus avait fait un saint lieu.

On vit partir des rois, guidés par cette flamme,
Lorsqu'on leur annonça qu'en Judée une femme
Venait à Bethléem de nous donner un Dieu !

ISEULT DE JOUX

OU LE MAI EN FRANCHE-COMTÉ

Par M. Louis MERCIER, de Besançon, lauréat des Jeux Floraux

2^e Prix et Médaille de vermeil du Concours de Poésie de 1879.

A M^{lle} M....

Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
LAFONTAINE.

I

Quand au retour d'avril les brises attiédies
Passent dans le ciel bleu pleines de mélodies,
Quand la fleur de Rousseau s'étoile au fond des bois,
Dans votre Paris noir de pluie et de bruine,
Ne regrettez-vous pas, ô ma belle cousine !
Les agrestes splendeurs de nos monts franc-comtois ?

Ne regrettez-vous pas notre fraîche vallée
Par les pêchers-lilas et les saules voilée,
Avec sa vieille église au clocher de fer blanc,
Et nos rêves dorés, illusions fleuries,
Par les sentiers pleins d'ombre ou le long des prairies
De la Loue écumante ou du Doubs indolent ?

Ne regrettez-vous pas, lorsque l'aube s'allume,
Le torrent irisé qui bouillonne et qui fume,

Mêlant sa grande voix aux chansons des pasteurs,
Et le frémissement des sombres sapinières,
Résonnant, orgue immense, à l'heure où les bruyères
S'emperlent de rosée et jettent leurs senteurs ?...

Mais puisque le destin, dans votre capitale
Captive vous retient — de la terre natale
Laissez-moi vous offrir, enfant ces quelques vers :
Puissent-ils un instant, vous rappeler, Marie,
Les horizons aimés de l'absente Patrie
Et vous porter l'encens de nos joyeux prés verts !.,.

II

Je vous le dis, par Notre-Dame !
C'était un sire au cœur infâme
Que Tristan haut baron de Joux.
Il était dur, inexorable ;
On le disait cousin du Diable,
Grand chasseur d'hommes et de loups.

On le craignait comme un vampire ;
Et ne pouvant que le maudire,
Tout bas ses vassaux gémissaient.
A lui dîmes et redevances,
Et chaque jour à ses potences,
Sans rebec, les manants dansaient.

Et puis, Tristan le tyrannique
Avait la foi d'un hérétique :
Un bon moine voulut un jour
A sa conversion prétendre,
Mais le sire de Joux peu tendre,
Le jeta par dessus sa tour.

Le vieux sire, contraste étrange,
Avait une fille au front d'ange,
Iseult, la vierge aux yeux si doux,
Que les trouvères disaient d'elle :
« Que c'était une tourterelle
Eclore en un nid de hiboux ! »

Ainsi qu'une sauvage rose,
Au fond du vieux manoir morose,
Pure, irradiait sa beauté.
Son père, avec idolâtrie
L'aimait : de son âme flétrie
C'était le soleil, la gaieté !

Il s'enivrait de son sourire ;
Et même souvent, le vieux sire,
Au retour d'une pendaison,
Avec une extase divine,
Pressait Iseult sur sa poitrine
Et s'endormait à sa chanson....

Mais, direz-vous, la damoiselle
Du Châtelain ne pouvait-elle
Dompter un peu la cruauté ?...
Eh bien ! non ; ainsi que son père,
Iseult avait un cœur de pierre
Et le surpassait en fierté.

III

En ce temps, il était un gentil petit pâtre,
Gontran, le pâle enfant aux yeux bleus et rêveurs ;
Il avait la beauté des sylphes que de l'âtre,
L'hiver, à la veillée, évoquent les conteurs.

Comme Tristan de Joux aimait Iseult sa fille,
La fileuse Claudie aimait son fils Gontran ;
Mais, ainsi qu'un bluet frappé par la faucille,
L'enfant, d'un mal secret, s'étiolait souffrant.

Que pouvait-il avoir ? Dès l'aube avec ses chèvres
Il s'en allait errant par les monts et les bois.
Bien triste était son front, et sans cesse ses lèvres
Murmuraient un doux nom... le nom d'Iseult, je crois

Oui, l'humble petit pâtre, ô comble de démence !
D'Iseult, d'Iseult, hélas ! s'était enamouré ;
Comme un fatal trésor, cachant sa peine immense,
De poison, le pauvre, se mourait enivré,

Et la vieille Claudie avec pleurs et prières
Implorait pour son fils le paradis entier ;
Mais toujours obsédé de rêves, de chimères,
Plus triste, chaque jour, était le chevrier.

IV

C'était par une nuit de printemps. — Toute pure,
La lune, sur les monts lançait ses traits d'argent,
Les sapins balançaient leur sonore ramure,
Harmonieux, le Doubs roulait son flot changeant.

Gontran s'était enfui de son lit de bruyère,
Sur une roche, assis, pensif, il regardait
La fenêtre d'Iseult aux longs trèfles de pierre,
Que la lune en jouant de clartés inondait.
Et, penchant sur son sein sa tête désolée,
Seul, perdu dans la nuit, le pâtre sanglottait.

Mais, dans l'air tout à coup, du fond de la vallée,
Un chant d'amour monta. — Des paysans passaient
Portant à pleines mains des fleurs, et tous chantaient :

V

Dans le val tout repose encore,
Le village est silencieux,
Et de mai la première aurore
Bientôt va rayonner aux cieux.

Allons fleurir nos amoureuses,
A nos belles offrons le mai,
Que par nos musettes joyeuses
Leur réveil soit charmé !...

Par les forêts et les collines
Cueillons les églantiers nouveaux,
Mêlons aux fraîches aubépines
Du cerisier les blancs rameaux.

Allons fleurir nos amoureuses,
A nos belles offrons le mai,
Que par nos musettes joyeuses
Leur réveil soit charmé !

Jusqu'à leurs fenêtres fermées,
Sans bruit tâchons de nous glisser.
Et demain de nos bien-aimées
Nous aurons tous un doux baiser.

Allons fleurir nos amoureuses,
A nos belles offrons le mai,
Que par nos musettes joyeuses
Leur réveil soit charmé !

Gontran avidement écoutait la ballade
Des patours à leur mie allant donner l'aubade :
Et lui, cueillant aussi les fleurs du renouveau,
A grands pas l'insensé descendit le coteau.

.

Vraiment je n'ose plus vous finir cette histoire
Tant la fin m'en paraît épouvantable et noire.
Cependant, je voulais, chère enfant, vous offrir
En ce temps où les bois se hâtent de fleurir,
Quelque doux conte bleu, quelque idylle charmante ;
Je ne sais aujourd'hui quel lutin me tourmente,
Mais je me vois perdu dans les sentiers scabreux
Et le dédale obscur d'un mélodrame affreux.
Pourtant, belle cousine, en vous j'ai confiance,
Et pour moi connaissant votre bonne indulgence,
Je m'en vais terminer ce conte... si je peux.

VI

Sur le balcon d'Iseult, d'une main frissonnante
Gontran posait déjà sa ramée odorante
Quand tout à coup, de l'ombre, ô suprême terreur !
Il vit du vieux baron surgir la face horrible.
Ses regards flamboyaient — et d'une voix terrible
Il dit au chevrier atterré de stupeur :

— Par Satan !... mon mignon, pour prix de ton audace,
Je veux que le bourrel au lever du jour passe
Un nœud de chanvre fin à ton cou de ramier !...

.

Pour le pauvre amoureux, Iseult fut sans clémence ;

Pourtant à sa prière, on donna pour potence
Le plus bel arbre en fleur au gentil chevrier !...
.
Je ne vous dirai pas la douleur, la furie,
De la vieille Claudie au supplice assistant ;
Elle rôdait hagarde, affolée, ahurie :
Elle ne pleurait pas ; mais ses yeux, par instant,
Avaient le fauve éclat d'un regard de panthère.
Sous son chaume, le soir, rentra la pauvre mère ;
A son foyer désert, farouche, elle s'assit,
Appela son enfant — toute la nuit gémit....
Mais quand l'aube parut — vide était la chaumière.

VII

Par les monts de la Cluse, au loin, entendez-vous,
La chasse retentir ? — De messire de Joux
Bondir la chevauchée ? Altéré de carnage,
Tristan passe pressant sa cavale sauvage :
Une féroce joie illumine ses traits
Et de terreur son cor fait frémir les forêts.
Auprès de lui voici, suave et radieuse,
Le faucon sur le poing, Iseult la dédaigneuse.
Son voile blanc lamé de chimères d'argent
Sur l'or de ses cheveux scintille voltigeant
Et puis, voici venir seigneurs et châtelaines
Aux fougueux palefrois se cabrant sous les rênes,
Et partout dans les bois résonnent les clameurs
De la meute qui hurle aux trompes des piqueurs.
Dieu ! que la chasse est belle !... Et pourtant, menaçante,
Avec la nuit s'avance une nuée ardente :
Formidable et sublime éclate l'ouragan.
Ecoutez ! l'on dirait le bruit de l'océan !

A l'horizon, ainsi que des nef^s éperdues,
Roulent avec fracas et se heurtent les nues.
Le tonnerre mugit ; — pareils à des roseaux,
Des arbres sous le vent se courbent les rameaux.
Rouges, dans le ciel noir rayé d'éclairs livides,
Des sapins embrasés flambent les pyramides
Et de vertige pris, à travers les fourrés,
Les coursiers haletants s'enfoncent effarés !
La chasse dispersée en désordre se hêle ;
Mais chacun est saisi d'une angoisse mortelle,
Iseult a disparu !... — Tristan, fou de douleur,
De la forêt en vain fouille la profondeur,
Se déchire le front, éperdu, cherche encore,
Pleure comme un enfant, hurle, blasphème, implore
Et l'enfer et le ciel... mais des bois les échos
Seuls répondent à ses sanglots !

VIII

A l'aube, les chasseurs frémissant d'épouvante,
Dans la bruyère humide aperçurent sanglante
La fille de Tristan !... L'enfant, affreuse à voir,
Le col violacé, gisait échevelée !...
Horreur !... on reconnut qu'elle était étranglée !

Tristan jetant un cri d'immense désespoir,
Auprès d'Iseult tomba la face contre terre.
Un rauque éclat de rire à son cri répondit
Et, debout sur un roc, dominant la clairière,
Terrible, hérissée ainsi qu'une sorcière,
Apparut la Claudie — et, blême, elle rugit :
— Qu'as-tu fait de mon fils ?... oh ! m'entends-tu, maudit !.

MADemoiselle SIMONET

LA DIRECTRICE DES POSTES

Par M. DE CATALAN, membre titulaire

PREMIÈRE SOIRÉE

Nous étions assis près de l'âtre ; à nos pieds ronflait un matou faisant gros dos.

Deux tisons tendaient à s'éloigner d'un pot de terre où mitonnait le bouillon saturé de légumes si cher aux ménagères.

La nuit était venue.

Les yeux fixés au foyer, dans l'obscurité faiblement éclairée par la lampe d'un bureau contigu à la cuisine où nous nous trouvions, nous fumions, mon hôte et moi, et donnions libre cours à nos racontances.

Mon hôte, M. Simonet, était un vieillard revêtu d'une longue houppelande, redingote aisée dite à la propriétaire. Son chef tremblotait sous un ample bonnet de laine tricotée, en forme de béret. Quelques mèches blanches s'échappaient du couvre-chef et se rapprochaient, non sans quelque apprêt, sur le front du bonhomme.

Le nez accentué, légèrement violacé ; des yeux grands et noirs surmontés d'épais sourcils grisonnants, une bouche privée d'une partie de ses ornements, une physionomie

affable, un menton à deux étages, tel on eût pu voir le vieillard, s'il n'eût régné dans la cuisine ce vague obscur qui donne aux traits un caractère insaisissable.

Nous causions administration, c'est-à-dire qu'à quelque dix années près, mon interlocuteur et moi, nous avions pris part aux maigres faveurs du budget.

La critique est contagieuse sur le terrain qu'obstrue la paperasserie : du matériel au personnel, il n'y a que la distance du pupitre au bureaucrate.

De l'aristocratie privilégiée des bureaux, nous nous reportions à la cheville ouvrière, au pauvre commis allant, à tous vents, butiner l'impôt au sein des campagnes, essuyant les doutes des contribuables, les réclamations oiseuses et taquines ;

Les domaines soulevant des expertises, marchant à la découverte et supputant les déclarations certifiées des notables, recherches ardues, contestées ;

Les contributions directes, leur répartition, et les patentes multiples, d'une application si difficile : malveillance et médisance, tous les propos du crû à démêler, à élaguer au plus grand profit du trésor ;

Le percepteur poursuivant son douzième, semant les avertissements, saisissant hélas ! non sans une douloureuse émotion que le fisc doit étouffer ;

Les postes... mais voici M^{lle} Simonet qui transporte sa lampe carcelle du bureau, où elle vient de travailler, à la cuisine où son père et moi nous devisons sur nos tribulations professionnelles.

M^{lle} Simonet est directrice des postes.

Le courrier du soir est empaqueté, cacheté, remis au conducteur de la carriole. M^{me} Simonet a aidé sa fille. Elle revient prendre place au foyer et veiller près du bouillon mitonnant, écumant, au doux parfum.

M^{lle} Simonet est l'esprit et l'âme de cet intérieur. On se suspend à ses lèvres, on épie ses regards. Heureux est-on de prévenir ses moindres désirs !

Le bon papa s'est fait maçon, tapissier, ébéniste dans la maison pour l'agrément de son enfant. La maman file, fait les gros ouvrages... On voit que l'impulsion du ménage n'est pas de son ressort. Elle prend le moins de place possible dans le coin où elle gêne le moins.

Ce n'est pas qu'elle subisse péniblement l'influence filiale... Il y a dans les familles simples de mœurs de ces abnégations qui sont venues toutes seules, qui ne choquent personne, parce qu'elles sont l'indice d'une réserve bienveillante dont on ne saurait abuser.

Les vieillards se laissent complaisamment dominer par leurs enfants. Ils sont fiers de ce doux servage, selon le mot de la chevalerie qui le prenait dans une acception plus tendre. C'est une manière de rehausser leur progéniture.

Le papa Simonet a sa petite retraite comme ancien employé des droits réunis ; mais le lot principal est la direction des postes. Tout compris, nous ne sommes pas riches, mais il y en a qui sont plus à plaindre. Il est des petits employés qui n'ont pas mille francs d'appointements et qui vivent, eux, leur femme et deux, trois, cinq enfants, dans un pauvre corps de logis, qui a encore sa chambre de réception et son mobilier pas trop boiteux.

J'en ai vu qui s'étaient réduits au pain et à l'eau pour que leur mise et la petite toilette des enfants eussent quelque apparence de bien être...

L'ouvrier a des habitudes, un genre de vie qui n'exigent pas de représentation. Il peut se vêtir décemment à bon marché. L'employé est contraint à des dépenses non-seulement de vêtements mais de logement, à des visites

de convenance ; en un mot, il doit observer un certain décorum aussi bien chez lui qu'au dehors.

Entre l'ouvrier et le patron, la distance est marquée. Il est rare que l'ouvrier passe maître, encore a-t-il le droit de conserver le cachet de la main-d'œuvre.

De l'employé à son chef, il n'y a que le grade : le grade l'employé peut l'atteindre. Entre ces deux hommes, la différence d'éducation le plus souvent n'existe pas. Le temps est la mesure de leur mérite intrinsèque.

M^{lle} Simonet était le type de cette économie brillante qui donne aux choses les plus simples le relief de la montre. Elle eût excellé dans les miroiteries de l'étalage. Le chambranle d'une cheminée, ne fût-il le support que de deux chandeliers de cuivre, d'une pelote et d'un flacon de Bully, prenait sous sa main je ne sais quel air de reposoir. On y joignait une branche de buis, un petit vase de réséda coquettement habillé de papier dentelé, un frais bouquet de violettes dans un verre à liqueur, un miroir encadré de bois blanc et deux portraits en miniature, épreuves au daguerréotype faisant pendant de chaque côté du miroir : l'un représentant le bon papa Simonet, le béret sur l'oreille, fumant sa pipe culottée qu'il caresse du pouce et de l'index ; l'autre, la maman Simonet, l'œil baissé, les traits amaigris, les lèvres empreintes d'une bonté béate, lisant son paroissien, et chacun de reposer un œil satisfait sur ce simple arrangement.

M^{lle} Simonet touchait à la quarantaine. Elle était laide. La petite vérole l'avait cruellement maltraitée et c'était pitié, car son front d'un blanc mat et d'une pureté irréprochable, faisait supposer que, sans les ravages du mal, ses traits n'eussent pas manqué de régularité.

Comme dédommagement, au physique, elle pouvait dérouler une chevelure abondante qu'elle nattait d'ordinaire avec une coquette symétrie.

Sa taille était grande, bien prise; son pied fluet et maigre, et emprisonné finement dans sa bottine puce. La couleur puce était le faible de M^{lle} Simonet. Mais l'attrait le plus précieux, le plus choyé de la vieille fille, celui qui la consolait des traces indélébiles qui avaient flétri son visage... c'était sa main !

Oh ! la jolie petite main ! et voyez quelle gracieuse compensation de dame Nature : sa main, à toute heure, et plus qu'elle même, était en évidence : lettres à charger, envois d'argent poste restante, c'est la main qui apparaît au guichet, — la main qui court sur le papier rose, — la main qui découpe le timbre-poste. Ces doigts mignons aux ongles diaphanes qui semblaient défier la tache d'encre, cette main blanche comme une fine nappe, arrondie, potelée, avait attiré souvent l'admiration du public.

Comment il se fit qu'en maintes occasions, le visage de la directrice resta une énigme et que le public n'emporta du guichet que le souvenir d'une main et d'une chevelure charmantes, je ne sais. Expliquez-moi le feu d'un œil de verre, le charme d'une taille que dessine un corset orthopédique. Il y a des gens boiteux dont vous admirez la démarche aisée : vous ne vous doutez pas qu'ils boitent. Il en est que l'on ne peut voir que de profil, pourquoi ? C'est qu'ils cachent une imperfection qui nous échappe par cet effet de silhouette.

M^{lle} Octavie Simonet avait, au moral, d'autres compensations. Serviable, empressée, elle répondait à tout venant, à toute heure, faisant la causerie à temps perdu et sermonnant doucement le facteur rural qui s'était attardé.

Les hauts bonnets de l'endroit la disaient fine langue.

Les Simonet voyaient peu de monde : M. le Maire, cultivateur, évitant les réceptions ; M. le curé, le receveur des domaines et les employés des contributions indirectes

étaient les seules personnes qu'ils visitassent de temps à autre.

Sauf quelques voisinées, on vivait chez soi.

Le chez-soi de la famille Simonet était si confortable ! Jugez-en par la petite cuisine qui sert de salon l'hiver. La batterie de ménage polie, luisante, s'étale avec tant d'ordre au-dessus de nos têtes !

On s'est rapproché de la table ronde en bois de noyer où M^{lle} Octavie a déposé sa lampe au pied bronzé.

Pour les hommes, le pot à tabac est là sur la table, et les pipes, les allumettes en papier vert, jaune, papillotées ; pour Mademoiselle, le petit panier à broderie, et le peloton de coton de la maman qui tricote pendant que le chat fait son nid sur ses genoux ; un numéro du *Journal pour tous* ; un roman en feuilletons découpés du *Siècle*. Il y en a pour tous les goûts.

M^{lle} Simonet a la parole. On cause musique. La musique des Simonet date de loin.

Adolphe et Clara, et la *Dame blanche*, pour l'opéra ; le *Fil de la Vierge*, en fait de romances, sont pour eux le *nec plus ultra* de la nouveauté.

Le vieil employé mêle parfois sa voix chevrotante aux notes stridentes de sa fille qui, dans ce cas, décroche sa guitare, événement lyrique présageant un entrain inusité.

Je me suis toujours rappelé une romance du siècle dernier de P. Porro. Les deux chanteurs l'affectionnaient particulièrement et la disaient volontiers pour peu qu'on les mît sur la voie.

P. Porro l'intitule *Canzonetta folia*. La ritournelle est faite *ad libitum* pour violon ou flûte *Violino o flotto*. Accompagnement de guitare *Hitaro o Lara*.

C'est *l'Amour, marchand de cœurs*. Je ne puis résister au désir d'en rappeler les principaux couplets :

Voilà le petit marchand de cœurs !
Messieurs, n'allez pas ailleurs.

Le premier vers a neuf pieds, je crois, mais reportons-nous au temps.

Cœur chaud, cœur froid, cœur vif, cœur lent,
Etrenez le petit marchand,
Il peut vous satisfaire.
Il en a de toutes les façons
Des noirs, des méchants et des bons ;
Il aura votre affaire.

Voilà le petit marchand de cœurs,
Messieurs, n'allez pas ailleurs, etc.

J'en vends qui s'en vont droit au but ;
J'en donne qui sont de rebut ;
Il en est que je prête.
J'en ai des neufs, j'en ai des vieux,
Je troque les capricieux,
Venez en faire emplette.

Des cœurs volants, des cœurs parlants,
Des cœurs brûlants, des cœurs fondants ;
Cœurs tendres, cœurs barbares
En voulez-vous des scrupuleux,
Il ne m'en reste plus que deux,
Ces derniers là sont rares !

C'étaient de bons rires le soir où l'on exécutait le duo
de l'Amour marchand de cœurs !

M^{lle} Simonet avait tant bien que mal accordé sa guitare
dont les cordes dépareillées étaient rebelles. Le papa soufflait
la ritournelle dans sa flûte de buis.

Quelquefois, on ne s'en tenait pas là. Le bonhomme se
lançait dans les réminiscences. Il fredonnait l'aubade de
Gondric :

La tendre bergère repose....

Mademoiselle entonnait fièrement la romance du *Beau Lautrec*, le triomphe de *Garaudé*.

Sa voix était déchirante quand elle s'écriait, au dernier couplet :

Puissent les vierges d'alentour,
Le front ceint du cyprès funèbre,
Arroser de larmes d'amour
Le cercueil du héros célèbre !

Hélas ! M^{lle} Octavie ne connaissait du sentiment qui fait battre le cœur des filles que le langage des troubadours tiré du répertoire musical de son père. Elle avait soupiré, dit-on, pour un beau commis à cheval qui était resté indifférent ou qui n'avait su apprécier ce cœur dévoué, plein de tendresse sous l'enveloppe d'une laideur fatale.

Une fois, elle trouva dans la boîte aux lettres un papier plié en cœur. Ce pli prétentieux portait son adresse.

Elle hésita. Elle le tint dans un coin de sa gorgerette, n'osant le montrer à son père, son vieil ami. Sa dévote mère lui eût conseillé de le brûler.

Le second jour, elle se hasarda à le lire en cachette.

Le pli rosé contenait ces deux lignes :

J'aimais ta main quand je vis ton visage
Et j'ai compris pourquoi tu restes sage.

C'était trop cruel. La pauvre fille en pleura tout bas et jura de livrer aux flammes toute lettre qui lui serait adressée ayant quelque apparence de galanterie. Elle tint parole.

J'ai passé de longues heures au sein de ce naïf ménage. J'ai mêlé ma voix aux vieilles ballades dont la lente mélodie fait rêver et ce souvenir m'est toujours cher.

Le papa Simonet, dans les moments de calme que lui laissent ses rhumatismes, s'en va clopin-clopant jeter le filet et tenter le goujon et l'ablette.

Madame s'efface de plus en plus. M^{lle} Octavie Simonet vient d'obtenir une classe sur place. Elle est dans les petits papiers de l'inspection. Et l'on dit que Messieurs les Inspecteurs des postes ont des préférences pour la beauté !

Petit à petit, on ajoute un meuble au salon, une fantaisie à l'étagère. On augmente un peu, chaque année, son 4 1/2 que l'on affectionne et la vertu brille au guichet !

ARCHÉOLOGIE

ESSAI

SUR LA CLASSIFICATION DES SÉPULTURES DITES FRANCO-MÉROVINGIENNES
DANS LE DÉPARTEMENT DE L' AISNE

Par M. J. PILLOY, membre associé

La Picardie, le Laonnois, le Soissonnais, le Beauvoisis, la Thiérache, et en général une grande partie du Nord de la France, renferment d'anciens cimetières abandonnés depuis longtemps et qui ne se révèlent de temps à autre que parce que la charrue se heurte à des blocs de pierre qui ne sont autre chose que des cercueils, des Luziaux comme on les nomme en dialecte Picard.

Quand on fouille ces cimetières, on trouve souvent (je dirai plus loin pourquoi ce n'est pas toujours), à côté des cercueils de pierre, dans la terre, des sépultures qui fournissent un mobilier funéraire nombreux, varié et intéressant.

Grâce aux travaux de M. l'abbé Cochet, notre maître à tous et particulièrement le mien, car il a bien voulu me prodiguer ses conseils en maintes circonstances, et son souvenir m'est cher, on est fixé immédiatement sur l'âge de ces nécropoles. Tous les archéologues reconnaissent sans hésitation, dès que sortent de la terre les premières

EXPLICATION DES PLANCHES

FONTAINE-UTERTE.

1. Boucle d'oreille styliforme, en bronze.
2. Anneau en bronze.
3. Fermoir de bourse en bronze.
4. Epinglette remplaçant une fibule. Le trou qu'on remarque sur tous les objets de cette forme, servait à les fixer, à l'aide de fils, au vêtement.
5. Bracelet de bronze.
6. Fibule en vermeil, montée sur disque de bronze et ornée de grenats en table.
7. Monnaie des *Remi* trouvée sur la poitrine d'un homme (n° 12).
8. Ferret en fer damasquiné faisant partie de la garniture de ceinture de la femme n° 12.
9. Petit ferret trouvé dans une tombe violée; fer damasquiné de laiton et plaqué d'argent.
10. Contre-plaques de style anglo-saxon trouvées l'une sur la poitrine, l'autre le long du tibia gauche d'un sujet.
11. Plaque-boucle et contre-plaqué en bronze argenté formant la garniture de ceinturon du sujet n° 12.
- 12-12. Ornaments de baudrier en bronze argenté trouvés au nombre de trois sur la poitrine du sujet n° 12.

PLAN DU CIMETIÈRE.

1. Tombe d'une femme qui avait dans la main gauche deux très-petites fibules en bronze.

2. Tombe renfermant un sujet sans vase ni ornement mais qui avait sur la poitrine un grès cubique d'un poids de plus de 100 kilogrammes.

3. Tombe d'un sujet qui avait sur la hanche droite l'épinglette n° 4.

4. Tombe renfermant un sujet qui avait dans la main droite un couteau et un vase aux pieds.

5. Sujet sur la poitrine duquel il a été recueilli une épinglette et un grain de collier en verre.

6. Tombe renfermant un sujet avec un vase aux pieds, couteau à la ceinture avec plaque et contre plaque-boucles allongées, en bronze.

7. Sujet avec couteau.

8. Débris d'un cercueil de pierre.

9. Tombe d'une femme ayant sur la poitrine une grande fibule en bronze.

10. Sujet portant un skramasax et un couteau ; à la ceinture grande plaque-boucle en fer non damasquiné, garnie de clous de bronze.

11. Tombe double. Un vase aux pieds de l'homme. La femme avait à la ceinture une riche garniture de ceinture en fer damasquiné d'argent.

12. Sépultures d'homme et de femme placées côte à côte.

L'homme avait à la ceinture la plaque et la contre-plaque de bronze n° 11 ; un skramasax et un couteau. Sur la poitrine trois petites appliques (n° 12) et la monnaie des *Remi* (n° 7).

La femme avait : deux colliers, boucles d'oreille en bronze (n° 1), bracelet (n° 5), anneau (n° 2), la fibule (n° 6) et une riche garniture de ceinture en fer damasquiné dont le ferret est représenté sous le n° 8.

13. Sépulture avec vase aux pieds ; fiche-patte en fer dans la main gauche ; fermoir de bourse en bronze (n° 3) sur la ceinture.

14. Sépulture avec vase aux pieds. Boucle-plaque en fer à la ceinture.
15. Tombe renfermant le petit ferret n° 9.
16. Sujet ayant dans la main gauche un petit couteau.

VAUDESSON.

5. Monnaie fourrée de Mauritius Tiberius, trouvée avec un collier sur la poitrine d'une femme.
8. Plaque-boucle et contre-plaque, en bronze, de chaussure de femme.
9. Aiguillette de courroie de cette garniture.
3. Style en bronze trouvé sous la nuque d'une femme.

VILLERET.

- 1-2. Garniture en fer plaqué et damasquiné d'argent, de ceinture de femme ; la contre-plaque est de la même dimension que la plaque ; avec le ferret, le tout a une longueur de 33 centimètres et pèse 5 hectogrammes.
4. Boucle-plaque gravée, en bronze, trouvée à la ceinture d'une femme.
6. Contre-plaque de la garniture de ceinture d'une autre femme ; fer plaqué.
7. Bague en bronze passe-partout (redressée pour faire voir l'inscription).
10. Ferret d'une garniture en bronze argenté de ceinture de femme. La plaque-boucle et la contre-plaque reproduisent les mêmes motifs d'ornementation.

MARTEVILLE.

12. Fibule psittaciforme en vermeil avec œil de grenat en table, trouvée avec un bracelet en bronze et deux

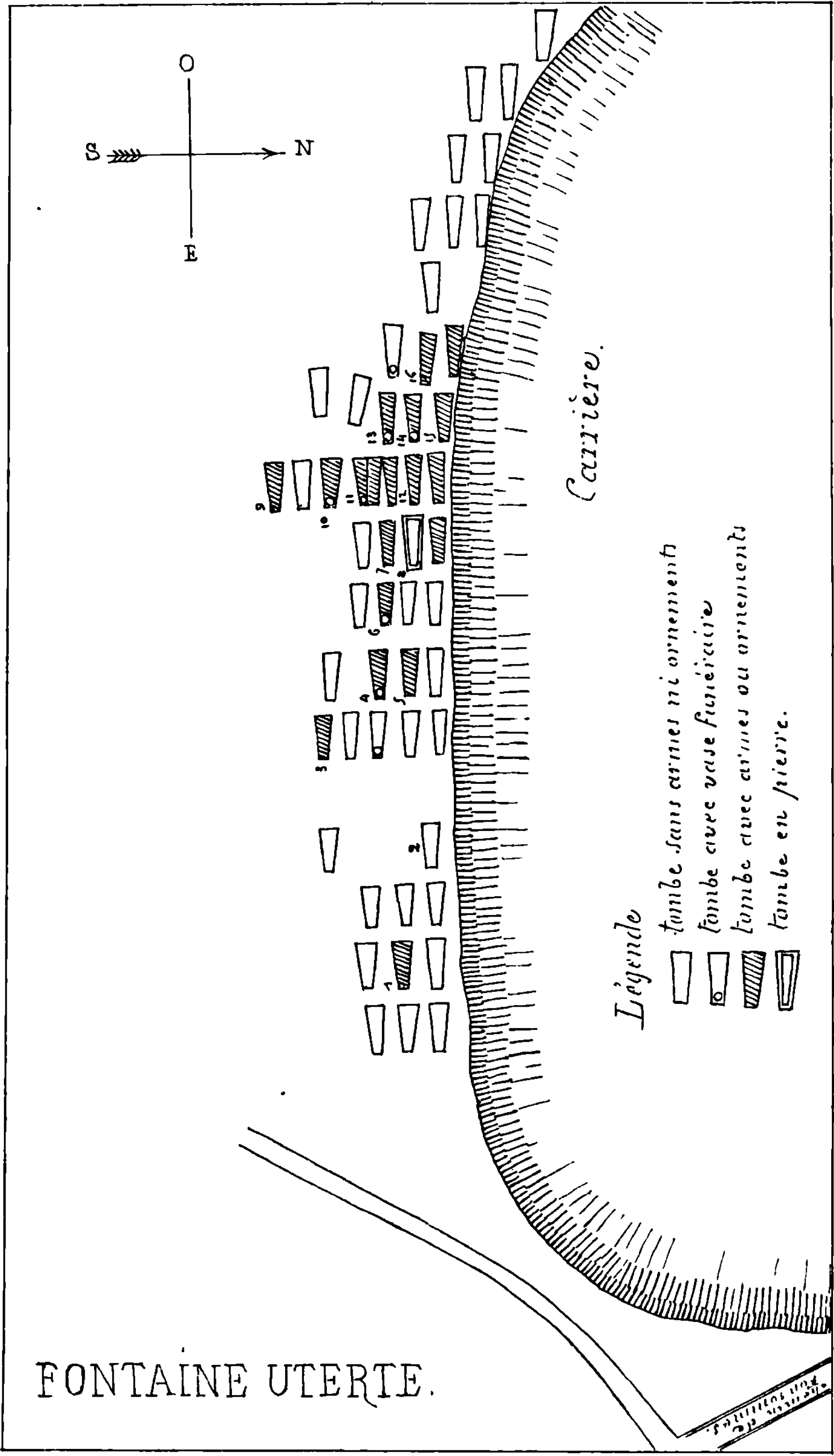
bagues en argent, aux pieds d'une tombe de pierre non violée, mais qui avait servi à plusieurs inhumations successives.

11. Intaille en améthyste de l'une de ces bagues. La grandeur est double de celle de l'original.

— — —

.







3



5



10



7



8



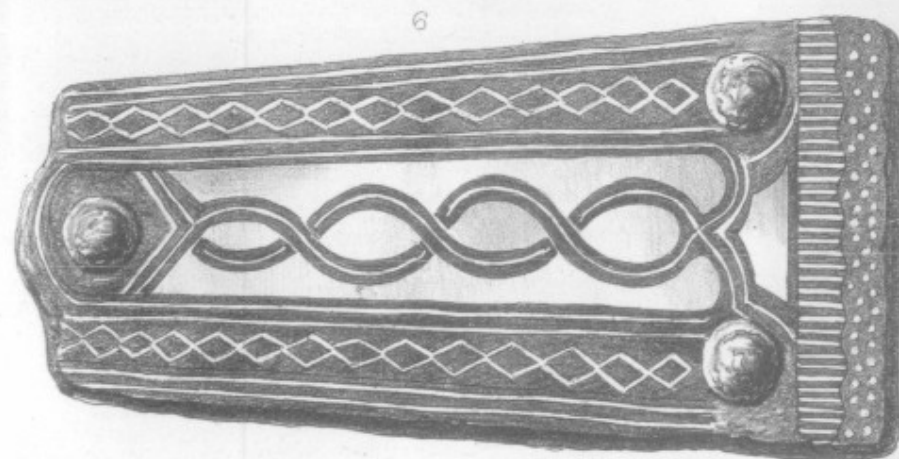
9



12



11



boucles, qu'elles sont de l'époque dite *franco-mérovingienne*.

Mais cette époque, Messieurs, a duré un laps de temps assez considérable. Depuis les premières incursions des Francs dans la Gaule, depuis le moment où ils s'y sont fixés, jusqu'au jour où l'on a cessé d'inhumer les cadavres avec leurs plus beaux habits, leurs armes et leurs bijoux, combien de générations ne se sont pas succédé sur notre sol ?

Etant donné l'amour du changement qui n'est pas l'un des côtés les moins saillants du caractère des Français, des *Françaises* surtout, n'est-il pas permis, de se demander si la *mode* n'a pas varié pendant ce temps, comme elle l'a fait continuellement depuis ?

Il n'est pas possible, en effet, que pendant trois ou quatre siècles, la forme des bijoux, des ornements et des armes, n'ait pas subi de modifications sensibles, et quand nous voyons de cimetière à autre, et jusque dans les mêmes cimetières, une si grande variété dans leurs formes et dans leur agencement sur les corps, il faut bien en conclure que l'on est en présence de sépultures qui ne sont pas absolument synchroniques.

En l'absence de documents écrits, la *mode* devra donc être notre utile auxiliaire et nous fournir les éléments de divisions, et peut-être plus tard, de subdivisions à établir dans l'époque *franco-mérovingienne*.

Mais comment distinguer les plus anciennes sépultures des dernières.

Je vais exposer le résultat de mes observations à cet égard.

Dans les nombreuses fouilles que j'ai faites ou que j'ai vu faire dans le département de l'Aisne, une circonstance m'a tout d'abord frappé, c'est que les cimetières ne contiennent pas tous des sépultures d'hommes avec l'épée, la

francisque, la *framée* et le *bouclier*, accessoires indispensables du guerrier frank. Dans la majeure partie, au contraire, on ne trouve les hommes accompagnés que de *skramasax* qui n'indiquent plus le guerrier, puisque l'on sait que ce terme signifiant *couteau de sûreté*, tout le monde le portait pour sa défense personnelle et qu'il faisait, avec le couteau, partie du costume frank (1).

Ces derniers cimetières ne sont-ils pas le lieu de repos de la population sédentaire, agricole et industrielle, qui a succédé aux envahisseurs, race turbulente, toujours en armes pour la guerre ou pour la rapine ?

Une découverte, dont je vais vous entretenir est venue confirmer cette appréciation.

A Vaudesson, petit village faisant partie du canton de Vic-sur-Aisne, arrondissement de Soissons, et bâti sur les pentes Sud de la vallée de l'Ailette, existait un ancien cimetière situé sur un promontoire à un kilomètre Est de cette localité.

Ce promontoire, dont le sol est constitué par le calcaire grossier friable, contenait une centaine de tombes dans plus des trois quarts desquelles il ne se trouvait aucun vestige d'armes ou d'ornements. Dans les autres, qui étaient groupées ça et là par quatre, six ou huit, on a recueilli des boucles, des plaques de ceinture, des bagues, des colliers, des fibules, tout le mobilier enfin des sépultures dites franco-mérovingiennes. Mais, ce qui doit être remarqué, c'est l'absence complète de vases funéraires et de framées, francisques, épées et boucliers. Pour toutes armes, on ne trouvait sur les hommes que le vulgaire *skramasax*, et sur les femmes aussi bien que sur les enfants, le couteau.

(1) Récits des temps mérovingiens. — 2^e récit.

L'une de ces tombes qui contenait les restes d'une jeune femme, m'a donné une boucle en bronze assez simple, qui fixait une ceinture de cuir dont les vestiges étaient encore bien visibles. A cette ceinture était suspendu un petit couteau à lame obtuse. Puis, reposant sur les tarses et la partie inférieure des tibias, des boucles, plaques, contre-plaques et aiguillettes ayant eu pour destination de fixer les chaussures. J'y reviendrai. A l'annulaire gauche, une bague en bronze dont le chaton présente, gravée en creux, une croix pattée. Sur la poitrine, vers la droite, la plaque de fond et la bordure d'une fibule ronde dont le champ avait dû contenir des grenats en table et des paillons noyés dans une pâte qui s'est réduite en poussière. Enfin, sur l'abdomen, vers la gauche, un collier de 49 perles de verre ou pâte vitreuse, de toutes formes et dimensions, parmi lesquelles se trouvaient six perles d'ambre et trois monnaies percées pour être suspendues, dont l'une, en billon, de Trajan Dèce, l'autre en bronze de Claude le Gothique et la troisième en or, mais fourrée, de l'empereur Mauricius Tibérius, qui monta sur le trône de Byzance en 582 mourut en 602.

Cette sépulture ne peut donc pas être de beaucoup antérieure au VII^e siècle. Si nous considérons même que cette monnaie de l'empereur Maurice Tibère n'a pu arriver en France que trente ou quarante ans après sa fabrication, vu la difficulté des communications et la rareté des échanges à cette époque de trouble général, nous serons donc amené à conclure que l'ensevelissement n'a pu avoir lieu que vers la moitié du VII^e siècle.

Nous pouvons avancer qu'elle ne faisait pas partie du trésor apporté par les ambassadeurs envoyés à Tibère à l'occasion de son avènement au trône, par le roi frank Hilperick, car, comme je l'ai dit, elle est fausse et il faut

bien admettre que l'empereur d'Orient n'avait pas donné en présent de la fausse monnaie.

Les cimetières de Chaillevet et de Lizy près Laon fouillés en 1864 et 1865 par M. Ed. Fleury et moi offraient le même caractère que celui de Vaudesson : absence ou rareté extrême de framées ou de haches et abondance de belles et larges plaques en bronze argenté, et en fer plaqué et damasquiné.

En nous éloignant un peu, un cimetière que je viens tout récemment de fouiller à Villeret (canton du Câtelet, arrondissement de Saint-Quentin) m'a présenté les mêmes particularités.

N'y a-t-il pas là de quoi attirer l'attention des archéologues ?

Remarquons que partout où l'on a trouvé le mobilier funéraire du guerrier Frank (à Caranda, Sablonnière, Arcy Sainte-Restitue, Verly, Couvron, Remies, etc.) c'était sur des cimetières mixtes, gaulois, gallo-romains et mérovingiens, ou à proximité de substructions gallo-romaines. Et ne sait-on pas que les envahisseurs se sont tout d'abord fixés dans les endroits habités par la population qu'ils asservissaient ? N'est-ce pas encore là un indice de l'ancienneté relative de ces sépultures que j'appellerai du premier âge mérovingien ?

Quelques-uns de ces cimetières mixtes, Arcy Sainte-Restitue, par exemple, qui vient de fournir à M. Frédéric Moreau de si belles et si intéressantes choses, n'ont pas cessé de recevoir les restes de la population environnante. On y trouve donc les framées et les haches, puis les skramasax, les belles plaques de bronze, les bijoux à émaux cloisonnés, des vases en terre noire, puis en grès, puis en terre vernissée du Moyen-Age. Ce ne sont donc pas ces nécropoles qu'il faut étudier pour reconnaître des

situations bien tranchées, car tout y est confondu, bouleversé et ce n'est que par hasard qu'on trouve intactes les sépultures des premières époques ; on ne peut y constater qu'une chose, c'est qu'avec les framées et les haches, on ne recueille jamais sur le même corps de grandes plaques, mais des boucles simples, en potain ou en bronze et alors affectant la forme triangulaire où la boucle ovale fait corps avec la plaque, qu'on ne trouve plus, ou bien rarement, dans les cimetières de Chaillevet, Lizy, Vaudesson et Villeret. Il faut bien admettre que ces derniers sont postérieurs aux autres.

Le but de ce travail est donc d'établir dans l'ensemble des sépultures dites franco-mérovingiennes, une division basée sur la présence ou l'absence des armes des Francks, les premières devant vraisemblablement être antérieures au VII^e siècle et les autres appartenir à la fin du VI^e siècle ou être postérieures.

Je me garderai bien, cependant, de rien affirmer, car les observations faites jusqu'ici ne sont ni assez nombreuses, ni assez précises ; mais je viens appeler à ce sujet l'attention de tous les chercheurs du Nord de la France. Qu'on ne se contente pas de recueillir avec le plus grand soin les épaves des tombeaux pour en faire l'ornement des musées ou des collections particulières. Nous avons un autre but bien plus important à atteindre ; c'est, par un examen attentif, minutieux même, de la situation, non-seulement des objets sur les corps, mais encore des tombes par rapport à l'ensemble général des cimetières, d'arriver à déterminer les diverses phases de la civilisation franco-mérovingienne.

Ce qu'il importe de savoir, c'est si telle tombe qui contenait tels ou tels ornements et surtout telles ou telles armes, se trouvait au centre, au pourtour, ou aux confins

du cimetière. Pour cela, la première chose à faire, c'est d'en déterminer les limites extrêmes, d'en lever les plans à une assez grande échelle et d'y fixer avec soin la situation des sépultures qui seront numérotées de façon qu'en lisant le procès-verbal des fouilles, on puisse reconnaître leur situation ; voir si l'ordre primitif n'a pas été troublé par des ensevelissements postérieurs ; remarquer et noter avec soin la profondeur des tombes et la comparer à celle des sépultures qui n'ont rien fourni, ces dernières étant généralement les plus profondes. Mettre enfin, si l'on veut, des teintes différentes aux tombes de ces diverses catégories.

Que des travaux de cette nature soient faits scrupuleusement, et vous verrez surgir bientôt des faits bien inattendus.

Maintenant, n'attendez pas de moi une description minutieuse des objets qui sont sortis des fouilles que j'ai faites, ce serait abuser de vos instants qui sont si précieux et d'ailleurs les ouvrages de M. l'abbé Cochet et de M. Baudot ont presque tout dit sur cet intéressant sujet.

Je me bornerai donc à signaler les particularités que j'ai remarquées.

Situation des sépultures.

A Vaudesson comme à Villeret, les sépultures les plus anciennes, c'est-à-dire celles où les corps avaient été ensevelis avec leurs habits, leurs armes et leurs bijoux, étaient à fleur du sol (0.40 à 0.50 de profondeur). Elles étaient pour la plupart rapprochées par groupes de 4, 5 ou 6. Quelquefois cependant, une tombe plus nouvelle (on la reconnaissait à l'absence de tout objet sur le corps et à sa plus grande profondeur), venait rompre l'ordre des alignements. La présence d'une grosse pierre, souvent un grès,

placée à quelques décimètres au-dessus des squelettes, sur la poitrine ou l'abdomen, était presque toujours l'indice d'une sépulture habillée.

J'ai constaté la présence de quelques cercueils de pierre, de leurs débris plutôt, car ils avaient été brisés à une époque indéterminée pour faciliter la culture.

Les tombes du pourtour du cimetière étaient les plus récentes, mais l'usage de ne pas troubler la cendre des morts était déjà tombé en désuétude avant l'abandon du cimetière, puisque même au centre, j'ai constaté qu'un assez grand nombre de sépultures anciennes, avaient été remplacées par de plus récentes. On remarquait alors dans les remblais, les débris de vases funéraires des premiers occupants. Une des tombes qui, à Villeret, m'a fourni les plus beaux ornements de femme, était placée à 0^m 30 au-dessous d'une autre ; elle avait été conservée grâce à sa profondeur insolite.

A Vaudesson, quelquefois, le fond de la tombe, creusé dans le craon, présentait au chevet un léger exhaussement sur lequel reposait le crâne.

Armes et ornements.

A Vaudesson comme à Villeret, la présence de grandes plaques en bronze, le plus souvent argentées, ou en fer plaqué ou damasquiné, à boucles et ardillons articulés, et parfois complétées par des contre-plaques appariées et des pièces carrées terminales, dénotait toujours des femmes ; j'ai pu vérifier ce fait non-seulement par l'examen des ossements, mais encore par la découverte simultanée de bagues à l'annulaire, de fibules et de colliers sur la poitrine, et plus rarement de boucles d'oreilles.

Les hommes n'avaient que des boucles en fer ou en

bronze de la plus grande simplicité ; quand à la boucle était ajoutée une plaque ou une contre-plaque, celle-ci était étroite et sans la moindre gravure.

En examinant ces fortes et pesantes machines, on a cependant de la peine à comprendre comment les femmes pouvaient les ajuster à leur ceinture ; mais si nous nous reportons aux récits des temps mérovingiens de M. Augustin Thierry, nous voyons que la reine Radegonde, au moment de renoncer au monde, « met sur l'autel ses » agrafes de pierreries et brise de sa main sa ceinture *d'or* » *massif*, dont elle donne les débris aux pauvres. »

Le mot massif ne rend peut-être pas le sens que Fortunat, dans la vie de Sainte-Radegonde, avait attaché à ce mot : (cingulum auri *ponderatum* fractum). Le mot *pesante*, selon nous, conviendrait mieux.

Cet événement se passait vers 555.

Radegonde, selon la mode de son temps, avait peut-être une ceinture tissée de soie et d'or, mais à coup sûr, l'objet qui servait à la fixer était une des grandes et belles plaques dont je vous présente aujourd'hui des spécimens, et où la rareté et la valeur de la matière le disputaient au poids.

A ce sujet, j'appellerai votre attention, Messieurs, sur la garniture en fer plaqué et damasquiné d'argent dont les trois pièces ne mesurent pas moins de 0^m 33 de longueur et pèsent un peu plus de 5 hectogrammes.

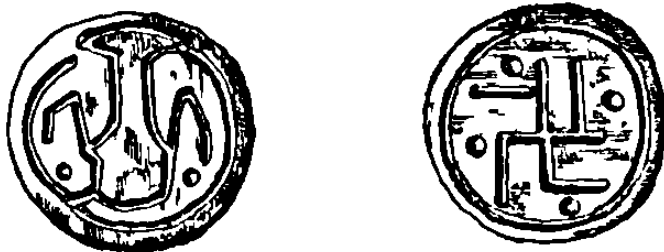
Un travail minutieux et patient m'a permis de faire revivre les ornements de très bon goût qui la décoraient et en faisaient un précieux joyau. Rien de plus délicat que ces bordures ponctuées d'argent, encadrées de fils de bronze imitant l'or. Quelle délicatesse dans ces filigranes qui coupent l'ardillon en croix de Saint-André ou rayonnent autour de la boucle. Que ces larges plaques d'argent

au milieu desquelles se contournent les ornements en forme d'S, qui sont typiques et que nous retrouverons partout, sont d'un brillant effet! Remarquez enfin la croix qui s'allonge vers les pointes de la plaque et de la contre-plaque. C'est un indice certain que la population était chrétienne.

La plaque carrée médiane, n'est pas moins remarquable par la présence du quadruple serpent formant la roue, image du temps qui s'enfuit.

On a beau ne pas vouloir croire au symbolisme, il faut cependant reconnaître que ces serpents que nous retrouvons sur les bagues, les fibules, les boutons, les bracelets, les boucles, les épingles n'étaient pas le produit de l'imagination vagabonde des artistes francks.

Voici en effet ces deux boutons en bronze trouvés sur le fourreau d'un skramasax dans une sépulture voisine.



L'un porte un double serpent affronté. Peut-on voir là un motif d'entrelacs? Il est seul!

L'autre reproduit cet ornement qu'on voit sur beaucoup de monnaies gauloises, une croix avec appendices perpendiculaires aux bras, en forme de roue, que certains savants nomment Zodiaque, d'autres *Swastika* (1).

(1) Le *swastika* ou *pramantha* était dans l'Inde un instrument à l'aide duquel on obtenait le feu sacré.

Il est impossible de ne pas le reconnaître dans le dessin gravé sur le bouton.

Nous croyons devoir, à ce sujet, reproduire un passage de l'intéressant

Quelle ressemblance avec le quadruple serpent de la plaque en fer !

Il y a là certainement une idée ; il est impossible d'y voir le produit du hasard.

ouvrage sur *l'homme avant les métaux* que vient de publier M. N. Joly (pages 174 et 175) :


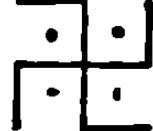
« Le nom de Prométhée a une origine Védique et rappelle le procédé employé par les anciens Brahmanes pour obtenir du feu. Ils se servaient dans ce but d'un bâton qu'ils nommaient *matba* ou *promatba*.

Prométhée est donc celui qui découvre le feu, le fait sortir de sa cachette, le ravit et le communique aux hommes.

» De *Pramantba* ou *Pramathyus* (celui qui creuse en frottant, qui dérobe le feu), la transition est facile et naturelle, et il n'y a qu'un pas à franchir pour arriver du *Pramathyus* indien au *Prométhée* grec qui dérobe le feu du ciel pour allumer l'étincelle de l'âme de l'homme formée d'argile.

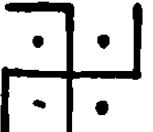

» Le bâton allumeur ou *Pramantba*, était muni d'une corde de chanvre mêlé à du poil de vache et à l'aide de cette corde enroulée autour de sa partie supérieure, le prêtre de Brahma lui imprimait un mouvement de rotation alternatif. Ce mouvement avait lieu dans une petite fossette pratiquée au point d'intersection de deux morceaux de bois placés transversalement l'un au-dessus de l'autre de manière à former une croix tandis que leurs extrémités recourbées à angles droits étaient fixées solidement par quatre clous de bronze afin qu'ils ne pussent tourner ni d'un côté, ni de l'autre. L'ensemble de la machine ainsi formée se nommait *Swastika*.

» Dans son ouvrage sur l'origine du feu, Adalbert Kühn désigne

toujours le  et cet autre signe  analogue sous le nom

d'*Arani* car il les regarde comme les symboles religieux par excellence de nos vieux ancêtres Aryens.

Chose remarquable, le *Swastika*  de l'Inde est figuré très fré-

quemment avec ces deux formes   sur les fusaïoles

ou disques de verre trouvées en si grande abondance sous les ruines de l'ancienne Ilion par le docteur Schliemann. D'où cette conclusion naturelle que les Troyens étaient de souche Aryenne. »

La plaque carrée de la belle garniture de bronze argenté, trouvée sur une autre femme nous donne encore le serpent, mais ici, se mordant la queue. Ce n'est plus la fuite des temps, mais l'éternité.

Nous retrouvons encore le serpent sur le châton d'une bague en bronze, passe-partout, c'est-à-dire qui pouvait s'élargir ou se rétrécir à volonté. Ce joyau, dont la matière est commune, est précieux pour l'archéologue, car on y voit au pourtour en caractères plutôt carolingiens que mérovingiens, probablement les initiales de sa propriétaire : des V de chaque côté du châton, un E majuscule, puis deux S et enfin une L sur la fermeture.

Les sépultures de Vaudesson m'ont fourni deux spécimens de garnitures assez rares, ce sont des boucles, plaques, contre-plaques et aiguillettes de chaussures de femmes, car j'ai pu déterminer le sexe par les ossements et du reste les bagues, fibules et colliers, l'auraient prouvé sans cela. Ces garnitures se trouvaient sur les tarses et le bas des tibias.

Suivant Sidoine Apollinaire les Francks avaient la chaussure attachée par des longues courroies se croisant sur la ambe. Ce mode d'attache était donc employé également par les femmes, puisque nous trouvons l'aiguillette, terminaison de la courroie de cuir. Les sandales ou brodequins étaient sans doute munis de chaque côté d'une courroie qui, après avoir fait plusieurs fois en se croisant,

Que conclure de ces faits : que les Francks étaient eux-mêmes originaires de l'Inde et employaient, peut-être sans en comprendre le sens, les emblèmes des adorateurs du feu.

Quant au serpent, c'était chez les Romains l'emblème de la santé ; d'innombrables médailles montrent la santé sacrifiant sur un autel où se trouve un serpent ; chez les Gaulois il exprimait le salut du corps et de l'âme. C'est la vue du serpent d'airain, élevé par Moïse sur un haut poteau, qui guérit les Israélites.

le tour de la jambe , venait se fixer sur le tarse où brillaient les boucles, plaques, contre-plaques, analogues à celles de la ceinture mais de plus petites dimensions, et l'aiguillette se balançait, attachée probablement sur le côté de la jambe.

Ceci excluait toute idée de vêtements longs comme les peintres et les dessinateurs en donnent aux Mérovingiennes, car si elles se mettaient de si belles choses aux jambes, c'était assurément pour les montrer ; je ferai remarquer à ce sujet que l'une de ces garnitures est remarquable par les ornements gravés en creux figurant des têtes de lion, qui la décorent.

Armes.

A Villeret, une sépulture d'homme m'a fourni un skramasax court et large, dont le manche en bois portait une douille en fer et une garniture en bronze d'un travail assez soigné. La soie d'un autre skramasax jouant probablement dans le manche, on l'avait entourée d'un morceau de toile dont le tissu grossier se voit bien distinctement sous les débris de bois.

Je ne terminerai pas sans signaler un trait de mœurs : c'est le grand nombre d'objets trouvés hors de service antérieurement à l'ensevelissement ou raccommodés. Une boucle n'a pas d'ardillon, une plaque n'a pas de boucle, ou bien une plaque en bronze a une boucle ou un ardillon en fer ; le piton d'un ardillon est refait en fer, ou manque ; quelquefois, malgré tous les soins apportés aux fouilles, on ne trouve qu'une seule boucle d'oreille ; les fibules sont dépareillées. Tout en parant les morts, on avait soin de leur donner, le plus souvent, ce qui n'aurait pu être d'un bon usage pour les vivants.

L'inhumation habillée n'avait donc plus le même caractère que dans le principe où l'on donnait aux défunts ce qu'ils avaient de plus beau et de meilleur, afin qu'ils pussent s'en servir avec avantage dans leur seconde vie. C'était un acheminement vers la suppression qui va venir, de tout habillement, bijoux et accessoires, afin que le *pécheur soit mis en terre nu comme il est entré dans la vie.*

FOUILLES DU CIMETIÈRE FRANCO-MÉROVINGIEN

DE FONTAINE-UTERTE

Par M. J. PILLOÏY, membre associé.

Il existe au Sud et à quelque distance de Fontaine-Uterte, village de 300 habitants situé sur une éminence qui domine les sources de la Somme, une vaste excavation placée sur le bord du chemin de Fontaine à Fonsomme et qui a été produite par l'extraction que l'on y fait, depuis de longues années, de la craie destinée au marnage.

On se rappelait bien, dans le village, que jadis on avait vu des sépultures à peu de profondeur au fur et à mesure du déblaiement ; on disait même qu'on y avait trouvé un cercueil de marbre, ce qui est douteux ; mais personne ne s'en était occupé, car l'agrandissement de la carrière se faisant lentement, les découvertes étaient isolées.

Il fallait une exploitation en grand comme celle que vient de faire la Société sucrière de Courcelles pour que des trouvailles simultanées appelassent l'attention sur le champ de repos qui se trouvait à cet endroit et dont la population avait depuis bien longtemps oublié l'existence.

C'est au mois de mai 1878 qu'en élargissant le périmètre de la carrière, on découvrit des ossements humains en grande quantité accompagnés de vases noirâtres, de couteaux, lances, boucles, etc.

Informé de ces faits par ses ouvriers, M. Druelle, gérant de la Société, voulut bien m'en avertir ; je m'empressai

d'aller visiter les lieux ; je reconnus tout d'abord à l'examen des objets qu'il s'était fait remettre, que j'étais en présence d'un cimetière de l'époque franco-mérovingienne.

Pendant deux jours je fis des fouilles dans la partie du champ limitrophe qui devait être de suite incorporé à la carrière ; après les récoltes je continuai mes explorations qui atteignirent, ou à peu près, le périmètre du cimetière, et je viens aujourd'hui donner le résultat de mes recherches ainsi que des observations qu'il m'a été donné de faire pendant le cours de ces fouilles.

La population n'était pas riche ; on sait, en effet, qu'à l'époque franco-mérovingienne et voire même capétienne le luxe des morts consistait surtout à être ensevelis dans des cercueils de pierre, dont le prix de revient devait être assez élevé ; et sur les cinquante et quelques tombes dont j'ai constaté l'existence, il ne s'est rencontré que quelques rares fragments d'un *luziau*.

De plus, le cimetière a dû servir pendant un laps de temps assez considérable, car j'ai remarqué trois zones plus ou moins distinctes, de sépultures qui répondaient à trois modes d'ensevelissement. Le centre, la partie la plus ancienne assurément, comprenait, avec celles détruites par les ouvriers avant mon arrivée, une vingtaine de tombes formant plusieurs rangées bien alignées et allant du Nord au Sud, orientées de l'Ouest à l'Est, espacées entre elles de 0^m 30 à 0^m 50, dans lesquelles, avec les clous des cercueils de bois, on trouvait uniformément aux pieds, et le plus souvent, entre les tibias, un vase à ouverture et fond étroits, et à large panse décorée de cordons saillants ou d'ornements linéaires obtenus à la roulette. Par exception, j'ai recueilli quatre vases qui sortaient de cette forme caractéristique ; l'un avait une forme ampullaire très élé-

gante et les trois autres avaient l'ouverture plus large que la panse, ce qui leur donnait l'apparence d'une cloche ; à quelques exceptions près, tous étaient en terre noirâtre et bien cuits.

Avec ces vases, on trouvait sur les squelettes dans la position accoutumée, des boucles de ceinturon, des fibules, des skramasax, des couteaux, des lances, poinçons, etc.

En dehors de ce premier groupe central, et placées au hasard parmi d'autres tombes qui ne renfermaient ni vases ni aucun autre objet, j'ai rencontré des sépultures, avec vases seulement ou avec ornements et bijoux sans vases. C'était évidemment une époque de transition ; l'habitude était encore plus forte que les injonctions canoniques auxquelles se soumettaient cependant un certain nombre de fidèles.

Plus loin encore, à gauche et à droite, il n'y avait plus que des sépultures vierges de tout mobilier funéraire ; le seul caractère qui distinguait la plupart d'entre elles, c'est qu'un ou plusieurs blocs de grès reposaient sur la poitrine des morts.

Je reviens aux sépultures les plus anciennes pour dire quelques mots sur les objets que j'y ai recueillis.

Si je compare ces objets à ceux qui ont été trouvés dans les cimetières de Chaillevet, Lizy, Vaudesson et Villeret, je trouve avec ceux-ci beaucoup d'analogie ; la seule différence que j'aie constatée c'est que Fontaine-Uterte n'a donné aucune de ces belles plaques en bronze qui font l'admiration des connaisseurs.

En revanche beaucoup de fer, et le plus souvent plaqué ou damasquiné d'argent et de laiton. Une petite plaque carrée que j'ai recueillie dans une tombe vidée par les ouvriers avant mon arrivée (voir figure 9 de la planche ci-jointe) présente le double serpent si commun, obtenu

au moyen d'une plaque d'argent découpée et de filets de laiton ; l'effet en est remarquable et donne une haute idée de l'habileté et du goût des artistes ouvriers de l'époque.

Une tombe m'a donné, placées, l'une sur la poitrine, l'autre le long du tibia gauche, deux contre-plaques en bronze que l'on considère comme étant de style anglo-saxon (n° 10) : les boucles à ardillon étaient absentes.

Dans une autre, à peu de distance, je trouvai aussi près de la jambe gauche une plaque et une contre-plaque en bronze de la même forme, c'est-à-dire étroites et allongées, mais sans boucle ni ardillon. Pour toute décoration, elles portaient des petits cercles centrés, à l'endroit où se trouvent ordinairement les bossettes.

Parmi les sépultures complètes, deux placées côte à côte et distantes seulement de 0^m 20 à 0^m 25 méritent une description particulière.

L'une renfermait les restes d'un homme mort dans toute la force de l'âge. Il portait à la ceinture la plaque de bronze avec boucle et ardillon et la contre-plaque de même métal figurées sous le n° 11 ; près de ces objets se trouvaient un skramasax et un couteau. Sur la poitrine j'ai recueilli trois petites appliques en bronze argenté (n° 12) et une médaille gauloise (n° 7) attribuée aux Remi. Ces appliques étaient assurément les ornements d'un baudrier ; quant à la monnaie faut-il y voir une amulette ? Elle n'est pas percée.

Dans l'autre tombe se trouvait le squelette d'une femme dont les restes indiquaient un âge moins avancé (25 à 30 ans). Elle avait aux oreilles de grandes boucles circulaires et styliformes en bronze dont le diamètre est fort grand (45 millimètres) sans pierres ni verroteries (n° 1).

Au cou, un collier de 33 petites perles de verroterie de

diverses couleurs et de huit grains de résine pourpre fusiformes dont la plupart avaient 2 centimètres et demi de longueur, un autre grain de même matière affectant la forme d'une hache et enfin, quatre anneaux de suspension en bronze ayant dû servir à supporter des amulettes, car deux d'entre eux conservent des restes d'os.

Sur la poitrine, une fibule discoïde dont le fond se compose d'une plaque de bronze et la partie supérieure d'une feuille d'argent doré, fortement bombée au centre où l'on remarque une croix cantonnée de quatre annelets et autour, huit filets saillants recourbés imitant le filigrane, et enfin, quatre petits triangles dans lesquels sont sertis des grenats en table.

A la ceinture une plaque-boucle, une contre-plaque et un ferret (n° 8) en fer plaqué, d'un remarquable travail. Le dessin du ferret me dispense d'une description ; les plaques et contre-plaques sont garnies d'une bordure analogue à celle du ferret, mais la partie centrale est décorée d'entrelacs losangés d'un charmant effet.

Au bras gauche un bracelet en bronze (n° 5).

A l'annulaire gauche un anneau en bronze très simple (n° 2).

De la main droite à la main gauche, et reposant sur le bassin, un second collier composé de 21 petites perles et de 12 très grosses, cylindriques, cubiques ou ovoïdes, en verre et pâtes de verre de plusieurs couleurs, puis de six gros grains de résine pourpre affectant diverses formes ; l'ensemble a une longueur d'un peu plus de 40 centimètres. Un annelet en bronze reliait les deux extrémités et de distance à autre quatre anneaux de suspension supportaient un pareil nombre de médailles percées ; ce sont :

Un petit bronze de Constantin II au revers de la victoire ; légende : *Gloria exercitus*.

Un petit bronze de Valentinien II au revers de la victoire ; dans le champ *cos III*. Légende : *Securitas reipublicæ*.

Un petit bronze de Gratien au revers de la victoire avec la même légende.

Et enfin un quatrième petit bronze du même empereur dont le revers est orné d'un soldat portant le labarum avec la légende : *Gloria novi sæculi*.

Aux pieds un vase noirâtre de forme ordinaire.

Un autre sujet fournissait à la ceinture avec un skramasax une belle plaque-boucle en fer non damasquiné, ornée de cinq forts clous de bronze et dont l'ardillon très large est lui-même orné de trois autres clous aussi de bronze, ce qui reproduit ainsi, dans de moindres dimensions, la forme de la plaque. C'est une particularité dont on n'a pas d'exemples que je sache.

Une tombe voisine me fournissait, sur le bassin, un fermoir de bourse (n° 3).

Dans une sépulture double, c'est-à-dire renfermant dans la même fosse et probablement dans le même cercueil deux squelettes dont les ossements des bras et des pieds entrelacés et bien en place excluaient toute idée de remaniement postérieur à l'inhumation, et que j'ai reconnu être ceux d'un homme et d'une femme morts dans l'âge mûr, l'homme n'avait qu'un vase aux pieds, mais la femme portait à la ceinture une plaque-boucle, une contre-plaque et un ferret en fer damasquiné d'argent figurant des entrelacs losangés renfermés dans une bordure formée d'un grand nombre de lignes placées les unes contre les autres.

La seconde zone de sépultures m'a donné, comme je l'ai dit plus haut, quelques rares vases ; mais j'ai recueilli, sur les vertèbres dorsales d'une femme, une fibule en bronze argenté dont la partie médiane est fortement bombée et dont les extrémités affectent une forme circulaire avec cer-

cles concentriques au milieu. Trois autres sépultures m'ont fourni, toujours dans la région pectorale, une fibule ou épinglette (n° 4) près de laquelle se trouvait une perle godronnée de verre jaunâtre que je considère comme un coulant ou un bouton plutôt que comme un grain de collier. Enfin, vers le périmètre de cette seconde zone, j'ai trouvé dans la main gauche d'une femme, deux petites fibules en bronze, soudées par l'oxide au point de contact, dont les parties extrêmes trapézoïdes se rétrécissent vers la partie centrale où existe un renflement caractéristique de ces sortes de bijoux.

De l'ensemble de ces faits, il résulte pour moi que l'origine du cimetière de Fontaine-Uterte doit remonter à la première période de l'époque franco-mérovingienne, caractérisée par des armes de guerre et qu'il a dû être abandonné vers les X^e ou XI^e siècles quand on prit l'habitude d'inhumer autour des églises (1).

On suit évidemment la gradation; d'abord on trouve avec les corps des armes de guerre et des vases; puis ceux-ci disparaissent et les lances font place aux skramasax; il ne reste bientôt plus que le couteau mais les ornements et bijoux persistent quelquefois et ils disparaissent enfin à leur tour.

L'examen des ossements m'a donné lieu de constater que la population avait une bonne taille moyenne; les cranes étaient généralement mésaticéphales, les mâchoires orthognates, le frontal développé; le type ne s'éloignait

(1) Chose bizarre, le cimetière qui entourait l'église vient lui-même d'être abandonné; un autre a été érigé à 100 mètres au plus vers le Nord de celui dont je me suis occupé. Sans la carrière, peut-être le hasard aurait-il voulu qu'après huit ou neuf siècles il reçût de nouvelles inhumations.

pas beaucoup de celui qui prédomine actuellement aujourd'hui dans la contrée.

Je vais citer quelques cas pathologiques qui, constatés dans une première journée de fouilles et dans un rayon assez restreint m'avaient tout d'abord fait penser qu'il existait peut-être un hôpital à Fontaine.

En effet, un sujet avait la tête du fémur d'une grosseur extraordinaire et qui n'entrait qu'à demi dans la cavité correspondante de l'os iliaque. Une jeune femme de 20 à 30 ans avait le tibia perforé et autour de l'ouverture, qui atteignait trois centimètres, il existait une excroissance osseuse de près de quatre centimètres ; un homme avait la tête de l'humérus déformée, un autre le bras cassé ; une jeune femme avait le crâne asymétrique, c'est-à-dire que toute la partie droite présentait un rétrécissement général qui devait être dans la vie, d'un singulier effet. Mais comme dans le reste de mes fouilles je n'ai rencontré que des sujets bien constitués, il ne faut pas tirer de conséquence de cette rencontre fortuite d'éclopés.

En terminant, j'exprimerai à MM. Druelle et Payart propriétaires du champ, ma sincère reconnaissance pour l'empressement qu'ils ont mis à m'aviser de la découverte et la Société Académique se joindra certainement à moi pour les remercier d'avoir ainsi fourni l'occasion de constatations aussi intéressantes.

FOUILLES DU CIMETIÈRE DE MARTEVILLE

Rapport par M. PILLOY, membre associé.

MESSIEURS,

Vous avez pris l'initiative de créer, en dehors de votre cotisation ordinaire, un fonds destiné à être employé à des fouilles sur les points où il y aurait soit une question d'histoire ou d'archéologie à éclaircir, soit des tombeaux ou des substructions à étudier.

Vous aviez espéré pouvoir, pendant le cours de l'hiver dernier, entreprendre quelques recherches sur l'emplacement qui paraît être riche, de la villa gallo-romaine de Marcy, mais un fâcheux concours de circonstances ayant empêché que votre projet se réalisât, vous avez décidé que des fouilles seraient faites dans l'ancien cimetière de Marteville afin de savoir si parmi les tombeaux de l'époque franque qu'on y a trouvés de temps à autre, il ne s'en rencontrerait pas d'une époque antérieure ; autrement dit, si quelques sarcophages du genre de ceux décrits par Dom Grenier à la page 247 de son Introduction à l'histoire de la Picardie qui appartenaient certainement à l'époque gallo-romaine, ne se retrouveraient pas dans ce lieu, ce qui viendrait affirmer une fois de plus l'existence de la *Villa Martis*, dont l'emplacement n'est pas encore bien déterminé.

Malheureusement vous n'étiez pas les premiers à explorer ce champ qu'il serait inexact de qualifier de repos, car dès les premiers coups de pioche, on constatait qu'il avait été

bouleversé de fond en comble et avec tant de soin que sur une cinquantaine de tombes reconnues, cinq ou six seulement n'avaient pas été fouillées ; ajoutons que les sujets que ces dernières renfermaient n'étaient pas les premiers occupants : ils avaient succédé à d'autres plus anciens dont les restes se trouvaient pêle mêle, aux abords des fosses ou dans les cercueils.

Malgré cette déception vous n'en avez pas moins persisté dans vos recherches et à force de travail nous avons recueilli quelques épaves qui font vivement regretter de n'avoir pas eu la chance d'être les premiers chercheurs.

Mais disons tout d'abord que nous n'avons vu aucun de ces sarcophages *carrés à l'extérieur et arrondis à l'intérieur* dont parle Dom Grenier, caractéristiques de l'époque gallo-romaine. De ce côté, vos recherches n'ont donc pas eu de résultat et la question des origines de Vermand et de Marteville n'a pas fait un pas de plus.

J'ai dit plus haut que les tombes non violées ne dataient même pas de l'époque primitive du cimetière, puisqu'à côté des morts dont les restes étaient bien en place, on remarquait les ossements de ceux qui les avaient précédés, mais les violateurs avaient cependant eu l'attention de recueillir sur les premiers inhumés leurs objets de parure qui étaient pieusement déposés, le plus souvent aux pieds des seconds et quelquefois sur les couvercles des cercueils.

Ainsi dans une tombe en calcaire grossier des bords de l'Oise, plus étroite aux pieds qu'à la tête, fermée d'un couvercle tectiforme en deux pièces et dont la tranche laissait voir une croix pattée gravée en creux, nous découvrons un squelette inhumé sans vase ni bijoux, mais aux pieds se trouvait le mobilier funéraire de la jeune fille ou de la femme qui y avait certainement été ensevelie antérieurement.

Il se composait :

1° D'une fibule en argent doré en forme de perroquet; les plumes de l'aile, du corps et de la queue sont représentées par des sillons prismatiques et l'œil par un grenat en table ;

2° D'un bracelet en bronze qui a dû être doré ;

3° D'un anneau plat en argent ;

4° D'une bague également en argent dont le chaton lenticulaire est une améthyste sur laquelle est gravée en creux une tête de femme vue de profil, aux cheveux relevés en bandeaux formant diadème. Le style de cette intaille dénote une origine romaine et la beauté des lignes comme la prééminence des lèvres indiquerait peut être un travail oriental. Ce n'est pas la première fois, du reste, que l'on trouve des pierres gravées dans les tombes mérovingiennes. Caranda et Sablonnière en ont fourni un certain nombre, et ce qui prouve qu'elles étaient recherchées pour leur valeur artistique, c'est que nous voyons jusqu'en plein Moyen-Age, des seigneurs, voire même des évêques et des abbés s'en servir comme contre-sceaux, malgré les sujets profanes qui y étaient figurés ;

5° Un grand disque de verre jaunâtre, renflé vers le milieu et percé ;

6° Plusieurs grains de collier également en verre.

Dans une autre tombe, nous trouvions, toujours aux pieds, au milieu de débris de boucles de fer, deux petites goupilles triangulaires en argent dont la destination était de fixer aux boucles, les ceinturons de cuir qui faisaient invariablement partie du costume du temps. Ces goupilles sont communes, mais elles sont toujours en bronze. Il est certain que la boucle devait être aussi d'argent ; si nous ne l'avons pas trouvée, c'est qu'elle aura tenté les ensevelisseurs.

Sur le couvercle d'un troisième cercueil de pierre, nous avons recueilli un fiche-patte ou poinçon en fer et une aiguille de bronze.

Enfin, dans une fosse de 2^m40 de profondeur, aux pieds d'un squelette qui avait été dévalisé, nous avons découvert un vase qui avait échappé aux chercheurs ; il est en terre noirâtre, la panse est développée et décorée d'ornements obtenus à la roulette ; ce qui le distingue, ce sont ses dimensions qui sortent de l'ordinaire, car il a 0^m 19 de largeur et 0^m 13 de hauteur. Il a été percé intentionnellement d'un trou de 5 à 6 millimètres de diamètre vers le fond ; je dis intentionnellement car les bords de l'ouverture obtenus au moyen d'un instrument contondant qui a produit plusieurs éclats, ont été alésés et rendus réguliers à l'aide d'un couteau ; quelle pouvait être la destination de cette ouverture ? Nous avouons que nous n'avons jamais rien vu d'analogue.

Le grand nombre de cercueils de pierre que l'on trouve dans le cimetière de Marteville et dont aucun n'appartient à la pierre du pays, les uns devant provenir des carrières des bords de l'Oise (Noyon ou Saint-Gobain), les autres des carrières de craie dure du Catelet ou de Vendhuile, indique que la population devait être riche. Le peu des objets recueillis, précieux aussi bien par la matière que par le travail, viennent confirmer cette hypothèse.

C'est certainement à cette cause qu'est dû le bouleversement que nous avons constaté, et qui est tel, que beaucoup de cercueils, même ceux qui étaient à plus de 2^m50 du sol, ont été brisés et réduits en moellons.

C'est pourquoi, après bien des recherches inutiles et malgré l'étendue du cimetière, vous avez dû abandonner des fouilles si peu fructueuses et qui n'apprenaient rien de nouveau.

Ajoutons qu'au milieu du champ, nous avons trouvé des substructions où, parmi des débris d'incendie nous avons recueilli plusieurs faucilles en fer, des chaînes, des clefs, un éperon à large molette, et un double tournois de Henri III. Renseignements pris, nous avons su qu'il y a peu de temps encore, on y voyait la maison d'école et le presbytère de Marteville. Plus loin, à 0^m 50 dans le sol nous découvrions un très gros bloc cubique de pierre sur la partie supérieure duquel on voyait une mortaise d'un décimètre au moins de profondeur. N'était-ce pas le piédestal de la croix qu'on rencontre dans tous les cimetières de notre époque.

On sait qu'au siècle dernier les abbés de Vermand recueillaient avec ardeur toutes les antiquités qui se découvraient dans la contrée et surtout à Vermand. Il est donc de toute probabilité que ce sont eux qui ont été les premiers à fouiller le cimetière de Marteville que la construction des bâtiments dont nous venons de parler aura fait connaître.

Dans l'annuaire de l'Aisne de 1828, M. Lemaître, directeur des poudres et salpêtres du département, dit que des tombeaux avaient été trouvés en ce lieu, 30 à 40 ans auparavant, ce qui ferait remonter les fouilles de 1780 à 1790, et que M. Panier ancien prieur de Marteville qui résidait alors à Castres et qui était grand amateur d'antiquités, possédait un casque et un bout de lance qui en provenaient.

Il ne faut donc plus s'étonner si les recherches ont été poussées avec tant d'acharnement, puisque le cimetière formait une dépendance du prieuré.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, vos sacrifices n'auront pas été perdus, car si nos travaux n'ont pas eu le résultat espéré, vous avez la consolation d'avoir enrichi votre musée d'une intaille d'un grand intérêt et de bijoux qui

sont de précieux et beaux spécimens de l'art franco-mérovingien.

Je ne terminerai pas sans remercier en votre nom M. Bernoville, de Vermand, qui, avec une rare obligeance et un désintéressement encore plus grand a mis sa propriété à votre complète disposition et qui n'a cessé, pendant les fouilles, de faciliter nos recherches en nous fournissant sur l'emplacement des sépultures les renseignements que sa parfaite connaissance des lieux lui permettait plus que tout autre de nous donner.

LES CARRIERES DU VIEUX SAINT-QUENTIN

Par M. JOACHIM MALÉZIEUX, membre titulaire.

I

En mai 1874, en commençant les fouilles d'une maison, rue d'Alsace, à Saint-Quentin, on découvrit, vers le milieu du mur en façade sur le jardin, un puits comblé, que la position d'un pilier ne permit pas de franchir par un arc : nous dûmes le faire déblayer. Il n'était pas maçonné.

La profondeur du déblai atteignait déjà trente mètres, lorsque l'ouvrier sentit le sol s'affaisser sous ses pieds et s'ébouler latéralement, laissant voir une ouverture basse, irrégulièrement taillée, plus étroite au plafond qu'à la base. J'étais présent et je descendis immédiatement au fond du puits. Malgré l'impossibilité absolue de se servir d'aucune lumière, en raison des gaz méphitiques, que l'on avait déjà rencontrés alors que le déblai n'atteignait pas quinze mètres, je pénétrai, en compagnie de l'ouvrier, dans la cavité si brusquement découverte.

Après avoir fait quelques pas, presque à genoux, nous nous trouvâmes dans une galerie élevée se dirigeant du S.-O. au N.-E. Le sol et les parois étaient visqueux. Une pierre jetée dans la direction du N.-E. alla rouler dans la vase à huit ou dix mètres, sans trouver l'extrémité de la galerie, et faisant répercuter assez loin, autant que nous en pûmes juger, le bruit de sa chute.

Nous avons fait à peu près dix pas dans le sens N.-E, quand nous dûmes revenir en hâte, l'air n'étant plus respirable. Nos découvertes se bornèrent là ; nul, depuis, ne redescendit dans la galerie dont l'entrée fut interdite.

II

Huit jours après cette découverte, le déblai de la cave sur la rue mit à jour une maçonnerie singulière. C'était, en plan, un rectangle à angles arrondis, dont une moitié seule était dégagée, l'autre restant sous la rue. Cette maçonnerie, fort bien appareillée, était composée de blocs réguliers de calcaire tendre d'une épaisseur d'un pied. Tous les deux pieds, dans le sens de la longueur, et sur la hauteur, le parement était muni de boutisses en grès de deux pieds de longueur, dont la queue s'enfonçait d'un pied dans l'argile du sol excavé, en sorte qu'en supposant toute cette maçonnerie dégagée des terres environnantes et surgissant hors du sol, toute la paroi externe, ce qu'en terme du métier on appelle le contre-parement, eut paru littéralement hérissé de saillies symétriquement posées.

L'intérieur de cette maçonnerie était comblé avec des débris de toutes sortes, et dénotant un remblai opéré lentement et par petites portions.

On commença le déblai ; mais on dût pour cela élargir la fouille et mettre à jour la partie située sous le trottoir. L'orifice obtenu mesurait ainsi 5^m 54 sur 3^m 43. Sur aucune des parois ne figurait d'ouverture.

Dans la partie supérieure, les amorces, nettement accusées, de deux arcs longitudinaux, contribuaient à donner à tout cet ouvrage un aspect singulier.

On arriva ainsi à dégager la partie inférieure de la maçonnerie qui se trouva porter sur deux arcs longitudinaux dont le calcaire naturel, grossièrement taillé, recevait les retombées, et sur deux arcs transversaux, établis en porte-à-faux sur les grands arcs. Un peu au-dessus, les angles arrondis du rectangle s'établissaient sur un encorbellement à gradins arrondis.

En dessous, et en arrière des quatre arcs, le terrain était fouillé de façon à élargir l'excavation.

III

Le doute n'était plus permis : nous étions en présence d'une de ces fosses de carrières à extraction par treuils comme en possède encore le Soissonnais. Le premier puits découvert nous donnait la profondeur du sol des galeries, il était désormais inutile de procéder au prodigieux déblaiement d'un pareil cube de terre. Nous dûmes établir dans le milieu de la fosse un énorme pilier dont la fouille fut menée au fond même de la carrière.

Cette fouille présenta des particularités. Comme nous l'avons dit, le remblai paraissait avoir été fait par petites parties comme si la fosse avait été un dépôt permanent d'immondices.

On trouva divers objets : une fleur de lys brisée, en laiton, ayant vraisemblablement servi à décorer un uniforme ; une pomme de canne en ivoire ; quelques fragments de verre irisé ; des deniers tournois de Louis XIII et enfin, tout au fond, sur un lit de terreau, une infinité de vases brisés parmi lesquels il s'en trouva d'intacts, mais ayant en général des défauts qui peuvent faire supposer qu'ils étaient

les vases de rebut d'un potier. Parmi ces vases, il en est un qui mérite de fixer l'attention. C'est une sorte de plateau avec pied, décoré d'une bordure, en terre vernissée, portant cette inscription en caractères gothiques : *Salve regina misericordiæ vita*. Nous pensons pouvoir l'attribuer au XIV^e siècle.

On trouva aussi une pierre sigillaire en calcaire tendre portant en creux de superbes onciales : A. D. F., puis un marteau de fer à côté tranchant, à usage de carrier.

IV

Voilà donc, sur le point culminant de la ville, une de ces carrières dont parle M. Viollet-Le-Duc « avec treuils munis de grandes roues posées à l'orifice des puits. »

Quand on traverse les coteaux qui séparent Chailvet de Vailly-sur-Aisne, on regarde d'un œil étonné d'étranges charpentes qui, de place en place, profilent sur l'horizon leurs bizarres assemblages.

Ce sont les carrières dont le Soissonnais est si riche. J'en ai visité une. Elle présentait exactement les mêmes dispositions que celle que le hasard venait de faire découvrir, et de la comparaison est résulté cette certitude : que la carrière de Saint-Quentin était très importante.

Elle doit s'étendre sous une grande partie du plateau, à partir de la limite de l'ancien *Vicus* (rue du Gouvernement jusqu'à la place Lafayette, d'un sens, et de l'autre, de la rue de Baudreuil et peut-être au-delà, jusqu'à la rue Saint-Jean).

En 1871 déjà, une excavation circulaire s'est produite sur les Champs-Élysées. On l'a comblée sans faire de

recherches ni de sondages. Plus anciennement, un éboulement, rue du Moulin, a fait disparaître un cube énorme de terre qui est allé on ne sait où. En 1872, dans un jardin, rue d'Alsace, en faisant un mur de clôture, on a rencontré une sorte d'évent maçonné dont la sonde n'a pas trouvé le fond. En outre, tout ce quartier est criblé de puits comblés.

V

En présence de cette découverte, deux questions se posent :

A quelle époque a été creusée la carrière et quand a-t-elle été abandonnée ?

A quel édifice a-t-elle servi ?

L'histoire est muette sur la première question et son corollaire. La carrière est placée dans l'enceinte des Jacobins qui en connaissaient l'existence, puisque, vraisemblablement, ils l'ont comblée. Leur four à pain se trouvait presque contigu à cette carrière. Quentin de La Fons n'en fait pas mention, ni aucun autre à ma connaissance.

Avec la deuxième question, nous pourrions peut-être élucider un point obscur de notre histoire locale.

M. Pierre Bénard, dans une savante notice sur les travaux de Vilard de Honnecourt, paraît admettre que les pierres qui ont servi à édifier l'église collégiale de Saint-Quentin, provenaient des carrières de Honnecourt, dans un paragraphe où il dit : « Est-il presumable que lui, l'artiste si vivement épris de recherches, d'études, de comparaisons et de choses neuves, qui ne pouvait aller de Cambrai à Laon sans passer par Saint-Quentin, ait ignoré ou négligé un monument plus important que les

cathédrales de Cambrai et de Laon, un monument en pleine sève de croissance auquel, sous ses yeux, les carrières de son terroir fournissaient leurs pierres ! »

Cette opinion, basée sur la parfaite similitude des pierres employées à la collégiale avec celles qui proviennent des carrières de Vendhuile, le Câtelet, Riqueval, Honnecourt, était assurément la plus logique, alors que rien, dans le sous-sol de Saint-Quentin ou de ses environs immédiats, ne décelait l'existence d'exploitations analogues. La découverte faite en 1874 renverse ces hypothèses. Nous nous trouvons, en effet, en présence d'une exploitation considérable, descendue à une grande profondeur pour atteindre des bancs de craie très-durs, dont la hauteur dépasse soixante centimètres et dont la contexture est tout à fait la même que celle des pierres employées à la construction de la collégiale.

La pâte contient des silex et peu ou point de fossiles ; le niveau auquel on est descendu a permis de prendre des blocs de grand appareil, ce qui n'eut pas existé s'il s'était agi de constructions moins importantes ou de murs de remparts, généralement appareillés en moëllons de calcaire tendre des couches supérieures. Les carrières encore exploitées de Riqueval, le Câtelet, Vendhuile, Beaufort n'ont jamais atteint le niveau du banc de roche que nous avons rencontré et étudié à Saint-Quentin.

Nous avons dit que la couche exploitée ne permettait pas de supposer un seul instant son emploi à des murs de rempart. Il s'en suit, naturellement, que nous devons chercher, à proximité, un édifice qui, par lui-même, ait pu nécessiter la création d'une semblable carrière. Nous ne voyons que la collégiale de Saint-Quentin, distante de trois cents mètres environ de la fosse, et vers laquelle les pierres arrivaient en descendant, ce qui en facilitait singulièrement le transport.

HISTOIRE

AUBRY DU BOCHET

Par M. MATTON, archiviste du département de l'Aisne, membre
correspondant.

1^{er} Prix et Médaille d'or du Concours d'Histoire de 1878.

De toutes les choses qui vieillissent,
l'erreur est la seule qui ne mérite pas
d'être respectée.

Pierre-François Aubry est né, le 13 septembre 1737, à la Ferté-Milon, en la rue de la Pomparde, paroisse de Saint-Wast. Il reçut de son père, André Aubry, feudiste et directeur de la poste, et de sa mère, Marie-Constance Delagroue, petite nièce de Jean Racine (1), une instruction assez solide, dont il profita, pour exercer les fonctions de commissaire à terrier (1760), de premier échevin de la Ferté-Milon (18 août 1783) et de lieutenant de la prévôté de la même ville (1786), simultanément avec la

(1) Marie, sœur de Jean Racine, épousa, le 16 juin 1676, Antoine Rivière, docteur en médecine ; leur fille, Marie Catherine, fut l'épouse de Charles Delagroue, président au grenier à sel de la Ferté-Milon (27 avril 1700) et enfin Marie Constance, fille de ces derniers, épousa, le 19 février 1732, André Aubry. Le nom de du Bochet a été emprunté par Aubry, à une parcelle de terre sise à la Ferté-Milon, dans le but de mieux figurer dans le monde féodal. Charles-Louis Aubry, usant du même stratagème, se donna le titre de Saint-Vibert pris à une autre parcelle, et en outre la qualité d'ingénieur. Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. Hazard, desservant de la Ferté-Milon.

profession de marchand de bois. Ses talents attirèrent sur lui l'attention de Charles-Esprit-Marie de la Bourdonnaye de Blossac, intendant de la généralité de Soissons ; dès le 25 septembre 1787, Aubry fit partie de l'assemblée d'élection de Crépy-en-Valois, où il s'initia très rapidement aux affaires administratives.

La sagesse et la sûreté de ses décisions portèrent les électeurs du Tiers-Etat du bailliage de Villers-Cotterêts à le choisir pour leur représentant aux Etats-Généraux. Membre de la gauche de cette assemblée, Aubry refusa de féliciter Bouillé, dans l'affaire de Nancy, et de voter les vingt-cinq millions de liste civile accordés à Louis XVI. Aubry seconda toujours les idées libérales et économiques.

Le comité de constitution dont il faisait partie ayant proposé de diviser la France par carrés égaux, celui-ci démontra clairement les vices de ce système et la nécessité de diviser les provinces en petites portions permettant de faire le cadastre en un mois, et d'éviter des opérations qui pouvaient se prolonger durant huit années.

Dans un opuscule de huit pages in-8°, intitulé : *Nouvelle division de la France en 110 départements*, chacun pouvant former une assemblée provinciale, un siège épiscopal et une ou plusieurs cours de justice, Aubry eut l'idée de répartir les départements en 25 provinces principales, qu'il composa chacune d'un million de personnes, dans le chef-lieu desquelles il lui sembla convenable de placer une cour supérieure de justice et même un archevêché, si on le jugeait à propos.

La sixième de ces régions qu'il classait sous le titre de Champagne septentrionale et de partie de l'Ile-de-France, comprit quatre départements. Il composa le premier de Saint-Quentin, Guise et Laon ; le second, de Soissons,

Château-Thierry, la Ferté-Milon, Villers-Cotterêts, Crépy-en-Valois, Compiègne et Noyon ; le troisième, de Reims, Châlons-sur-Marne et Sainte-Menehould, et enfin, le quatrième, de Charleville, Mézières, Rethel et Sedan.

Aubry ne tenant point compte des anciennes circonscriptions redoute la précipitation dans l'établissement des nouvelles : « On ne se permet qu'une seule réflexion sur » la nouvelle division territoriale, c'est qu'il paraît qu'on » en presse un peu trop la décision. »

Aubry entrevoit les difficultés de la situation politique : « La nouvelle division de la France devient plus instante » que jamais ; les prétentions de province à province, » celles de ville à ville, celles des moindres municipalités, » tout semble nous avertir qu'il est temps de contenir, » dans de justes bornes les débats qui, s'ils se prolongaient encore, pourraient nous devenir funestes.

» Nous ne sommes plus au temps où d'injustes privilèges semblaient faire de nous différentes nations : nous » sommes devenus les enfants d'une même famille.

» Ce qui s'opposera toujours à ce qu'on fasse une » bonne division, ce seront les rivalités. L'embarras ne » sera pas de former tel ou tel nombre de départements, » mais la difficulté sera de placer le chef-lieu d'une manière » convenable aux intérêts de tous.

» Mon sentiment serait donc que l'assemblée fixât les » limites des départements d'une manière invariable et » qu'elle abandonnât aux provinces le soin de placer elles-mêmes les chefs-lieux où elles voudront.

» J'avais bien imaginé les moyens de diviser les juridictions de manière qu'entre deux villes du même ordre » (du premier par exemple), l'une eût la cour supérieure » ecclésiastique, et l'autre la cour supérieure civile, et » qu'entre deux villes du second ordre, l'une eût le

» siège épiscopal, et l'autre, l'assemblée de département ;
» mais j'ai cru voir encore dans ces fixations des germes
» de jalousie. »

Ces idées prévalurent dans notre département, pour le partage des administrations. Laon perdit un siège épiscopal, mais gagna le chef-lieu civil dont les électeurs deshéritèrent Soissons. L'assemblée nationale s'empressa de satisfaire à leurs vœux, en donnant toutefois à la ville de Soissons le chef-lieu ecclésiastique qu'elle avait bien le droit de conserver : c'était le plus ancien de la contrée. Elle savait d'ailleurs que le titulaire pouvait remplacer le métropolitain au sacre des rois.

Aubry avait compris l'utilité de 20 cours d'appel ou cours supérieures. Nous ne nous occuperons que des trois intéressants plus particulièrement notre pays. Il fixait le siège de la première à Paris, avec un ressort de huit départements. Dans celui de Brie, il donnait au district d'Orbais : Orbais, Montmirail et Vielsmaisons ; à celui de Château-Thierry : Château-Thierry, Chézy-sur-Marne, Charly. La seconde cour supérieure avait un ressort de quatre départements : 1° de Picardie (Amiens, Abbeville, Saint-Valery, Péronne, Montdidier) ; 2° d'Artois ; 3° de Flandre ; 4° de Hainaut français, Cambrésis, Vermandois et Thiérache, réparti en 9 districts : 1° Bouchain, Valenciennes et Condé ; 2° le Quesnoy et Bavay ; 3° Maubeuge et la principauté de Barbençon ; 4° Avesnes et la Capelle ; 5° le Cateau-Cambrésis et Landrecies ; 6° Cambrai ; 7° Saint-Quentin et Ham ; 8° Guise et Ribemont ; 9° Vervins.

Dans la troisième cour supérieure comprenant la Champagne septentrionale et le Soissonnais, il établissait quatre départements : 1° de Rethelois ou de la Meuse, auquel il donnait Montcornet et Rozoy-sur-Serre, avec Aubenton ; 2° de Soissonnais, Laonnois et Valois. Ici Aubry est d'une

grande prolixité : l'amour du clocher lui inspire des idées qui lui valurent la risée de ses collègues.

Il le divisait en 12 districts. En plaçant Soissons au centre, il mécontenta les députés du Vermandois portés à conserver à la ville de Laon sa suprématie judiciaire et à lui donner le chef-lieu administratif.

« Il contient environ 320 lieues quarrées, dont environ
» 180 lieues de la généralité de Soissons, et 40 lieues de
» celle de Paris, à cause de la ville de Compiègne et de
» ses dépendances, environ 20 lieues de long sur 16 de
» large, et la ville de Soissons presque au centre.

» Ce département se divise naturellement en 12 districts,
» dont voici les chefs-lieux : Soissons, Laon, Coucy ou
» La Fère, Chauni, Noyon, Compiègne, Crépy, Villers-
» Cotterêts, la Ferté-Milon, Fère-en-Tardenois, Fismes,
» Braine ou Vailly.

» Si l'on voulait restreindre le nombre de districts à 9,
» au lieu de 12, il arriverait alors bien des débats à cause
» de la quantité de petites villes, mais importantes, qui
» se trouvent dans ce département, par exemple entre les
» villes de la Ferté-Milon et de Villers-Cotterêts, attendu
» que la Ferté-Milon qui est une ville très ancienne et de
» beaucoup de commerce, se trouve placée au centre de
» plusieurs bourgs : Neuilly-Saint-Front, Gandelu, Crouy-
» sur-Ourcq, et que Villers-Cotterêts, qui est au milieu
» d'une forêt considérable, serait, non-seulement à l'ex-
» trémité du district, s'il devait l'emporter sur la ville de
» la Ferté-Milon, mais trop près de la ville de Crépy,
» capitale du Valois et que par conséquent la Ferté-Milon
» devrait avoir la préférence comme elle l'avait il n'y a
» pas un siècle, quand on la dépouilla par des principes
» aujourd'hui réprouvés, de son bailliage royal, pour le
» transférer à Villers-Cotterêts. Mais en plaçant 12 dis-

» tricts, ce qui, loin de nuire à l'administration et aux
» intérêts des citoyens, leur sera au contraire avantageux,
» le district de la ville de la Ferté-Milon s'étendra vers le
» Midi, et celui de Villers-Cotterêts vers le Nord, et
» chacun aura lieu d'être content.

» Si l'assemblée n'entend point multiplier les juridic-
» tions qu'on appelle aujourd'hui présidiaux, il paraîtrait
» avantageux de ne conserver, dans ce département, que
» deux présidiaux : un à Soissons, et l'autre à Laon. »

Aubry termine ses observations à la huitième cour
supérieure, en expliquant ainsi les motifs de sa résolution :
« J'arrête ici le recensement des autres départements, non
» que je n'eusse pu le continuer, puisque j'ai tous les
» matériaux disposés, mais parce que je voudrais savoir
» auparavant si son utilité est aussi grande que je me le
» persuade, et s'il présente en effet les avantages que j'y
» vois.

» Il ne suffit pas d'avoir un avis à soi ; il faut qu'il se
» fonde, autant que possible, dans l'opinion générale. »

Ce qui suit semble expliquer qu'Aubry avait été le jouet
des députés du comité de constitution qui ne pouvaient lui
pardonner le rejet de leur plan de division de la France
en carrés égaux, et des députés du Vermandois, qui plai-
santaient entre eux, de l'importance que celui-ci s'efforçait
de donner à sa ville natale : « Je conviens que ce qui
» précède est moins mon travail que celui de MM. les
» députés qui ont bien voulu me faire part de leurs ré-
» flexions : mais comme en revoyant le premier *recense-*
» *ment* il se perfectionnera nécessairement, et qu'il pourra
» alors devenir la base de tous ceux qu'un nouvel ordre
» de choses exige, je le continuerai dans le bureau n° 16,
» où je serai plus à portée de recueillir les observations et
» instructions qu'on voudra bien me faire ou me donner. »

Les députés Saint-Quentinois, partisans du premier projet divisant la France en 110 départements, furent contrariés du second, en 84, qui leur laissait, au lieu de la perspective d'un chef-lieu départemental à obtenir, la concurrence d'un district à discuter entre Saint-Quentin et Ham ; mais ils conservèrent encore un peu de confiance dans l'opinion d'Aubry, que le Cambrésis et le Hainaut pourraient se détacher de la Flandre : « MM. les députés des » provinces de Flandre et d'Artois se sont, dit-on, accordés et ont consenti à rester dans leurs anciennes limites ; » mais cet accord est-il unanime ? Le Cambrésis, d'ailleurs, en est-il consentant ? et, plus que tout cela, est-il » même dans l'intention de l'assemblée, de souffrir que » ces provinces, dans la seule vue de ne point contredire » d'anciens usages, s'opposent au bien-être du plus grand » nombre, puisqu'en réunissant la Flandre, le Hainaut et » le Cambrésis, ce département aurait alors près de 50 » lieues de long, et qu'il serait, d'ailleurs, beaucoup trop » étendu, en ce qu'il contiendrait 410 lieues quarrées et » plus, de superficie. J'ai peine à me le persuader, et je » crois, au contraire, que s'il est vrai que cet arrangement » subsiste, l'assemblée en ordonnera la discussion, afin » de le rejeter, s'il avait les inconvénients qu'il me paraît » présenter. »

Saint-Quentin, qui désirait un chef-lieu départemental, espérait trouver un appoint dans la ville de Guise, mais Jean-Louis Devieffville des Essarts, qui représentait cette dernière à l'assemblée nationale, se plaçait à un autre point de vue : procureur général fiscal du duché de Guise, maire et subdélégué de la même ville, il tenait à ne pas se séparer d'Aubenton et d'Hirson, compris jusque-là dans le ressort du bailliage et de l'élection de Guise. Les choses se seraient peut-être passées autrement, si le chef-lieu

judiciaire était resté à Ribemont ; mais il avait été transféré à Guise, en 1768, conformément à un édit de mai 1766, obtenu par le prince de Condé. Il n'y avait plus aucune idée de retour à l'ancien siège ; de nouveaux horizons s'étaient fait jour. La question de proximité si favorable à l'union des deux villes, ne put prévaloir dans l'esprit d'hommes résolus à continuer de vivre ensemble et à dédaigner les avances de Vervins, de partager les nouveaux établissements d'administration et de justice. La députation Guisienne répondit : Tout ou rien. Cette détermination fut fatale à Guise. Les électeurs des environs d'Aubenton et d'Hirson obéirent à leurs intérêts de voisinage. Guise, privée des établissements de district, garda seulement le chef-lieu d'un canton fort étendu. En se prononçant ouvertement pour la fixation d'un chef-lieu départemental à Saint-Quentin, elle serait facilement restée chef-lieu de district.

Les quatre députés de Saint-Quentin n'eurent point l'habileté de faire profiter leur ville de la suprématie que lui donnait à juste titre, dans la contrée, la fabrication et le commerce des gazes, toiles et linons. Il répugnait au vieil abbé Charles-Vincent Duplaquet, homme droit et intègre, de faire la moindre supplication. Il avait franchement dévoilé l'énergie et la dignité de son caractère, le 11 août 1789, lorsqu'il donna à l'assemblée nationale la démission d'un prieuré, et en disant qu'il se remettait à la justice de la nation pour un traitement ; qu'il était trop vieux pour gagner son salaire, trop honnête pour voler, et qu'il avait rendu des services qui le dispensaient de mendier.

Claude-Eustache-François Marolle, curé de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Saint-Quentin depuis le 13 mars 1783, l'un des députés libéraux du clergé, qui se réunirent

le 15 juin 1789 au Tiers-Etat, entrevoyait peut-être son rôle d'évêque constitutionnel et ne voulait mécontenter personne.

Le comte Félix de Pardieu, député de la noblesse, qui avait remis ses pouvoirs au Tiers-Etat, le 27 juin 1789, ne songeait qu'à parader à la tête de sa garde nationale. Il était disposé à laisser aux électeurs le soin de décider de leur sort.

Pierre-Eloi Fouquier-d'Hérouël, qui s'était vainement opposé à la construction d'un théâtre, à Saint-Quentin, en 1773, en disant que le peuple avait plus besoin de pain que de spectacles, partageait, dans une certaine mesure, la manière de voir de de Pardieu, sans toutefois siéger comme lui parmi *les enragés de la gauche*.

La ville de Saint-Quentin, ainsi privée de défenseurs dans la transformation administrative et politique qui s'opérait radicalement, brisa les liens du passé qui la rattachaient à Amiens et préféra Laon comme chef-lieu. Elle gardait peut-être l'espoir que la Flandre se diviserait, mais celle-ci resta unie et forma, à elle seule, un département d'une très grande importance.

Aubry, cherchant, de son côté, à donner à La Ferté-Milon un chef-lieu de district, s'avisa de porter au département de Beauvais une partie de la forêt de Villers-Cotterêts, en échange de neuf à dix villages, de l'avis de quelques députés du département de Vermandois : mais des députés du Soissonnais, intéressés à faire échouer ce projet, laissèrent ignorer aux députés de Beauvais une délibération particulière qui le supprimait. On préparait déjà le rapport conforme à leur exposé, mais Aubry, en ayant pris connaissance, réclame aussitôt, au profit de La Ferté-Milon : « Placée au centre d'une vallée où se trouvent » sept villes ou bourgs et plus de cent paroisses dont la

» population s'élève à plus de 50,000 âmes, et la
» contribution à plus de 800,000 livres, et qui a
» d'ailleurs tous les établissements convenables pour être
» chef-lieu de district, La Ferté-Milon a droit de pré-
» tendre comme Villers-Cotterêts au Tribunal de justice
» qui s'établira dans l'étendue de ce district. »

Aubry demande à être entendu et produit un plan gravé du district dont il désire la formation, et lorsque le moment paraîtra favorable, il réclamera cet établissement sous une autre forme, et sans plus de succès. La Ferté-Milon n'obtint, dans le nouvel ordre de choses, qu'un simple chef-lieu de canton.

Aubry s'était livré à des études assez approfondies sur le cadastre et les impôts. Il était activement secondé par son frère, Charles-Louis Aubry, feudiste comme lui. Selon le député, l'exécution du cadastre exige : un plan général ; un état méthodique des circonscriptions administratives, en vue de l'impôt à établir ; une organisation spéciale du territoire et du service ; un tableau approximatif de dépenses d'organisation ; un mode réglementaire pour faire les opérations.

Il se contentait d'une carte à une échelle double de celle de Cassini. Chaque département devait avoir les décrets le concernant ; le procès-verbal de ses divisions principales avec leur démarcation exacte entre elles, soutenu par une liste méthodique des cantons indiquant, pour chaque paroisse, la population ; ses impôts directs et indirects ; le nombre de citoyens actifs ; celui des domestiques de chaque sexe. En un mot, toutes les personnes payant l'impôt d'après les informations particulières, la nomenclature par ordre alphabétique des localités avec désignation de circonscriptions.

Pour économiser les dépenses, il agglomérât les dépar-

tements en neuf régions comptant chacune neuf départements, sauf celle du Nord qui en avait onze. Ce système lui paraissait susceptible de s'adapter aux administrations des ponts et chaussées et des domaines en 27 contrées, subdivisées chacune en trois départements, sauf celle de Paris qui en avait quatre et celle de la Corse réduite à un.

Notre département venait dans la vingt-sixième contrée, avec ceux de l'Oise et de Seine-et-Marne. Aubry lui donnait naturellement, pour chef-lieu, son pays natal, la Ferté-Milon.

Il plaçait aussi les autres chefs-lieux de contrée dans les petites villes « l'ambition des grandes villes étant de tout » attirer dans leur sein. » Il ajoutait qu'il fallait des bornes à tout, et que les législateurs ne pouvaient exposer à une mobilité perpétuelle ; mais, peu conséquent avec lui-même, il formait des arrondissements cadastraux de deux à trois districts, à la discrétion des habitants, dans l'espoir d'arriver à la démarcation définitive des circonscriptions et subdivisait les arrondissements en cantons composés chacun de dix à trente municipalités. Les plans devaient porter les chefs-lieux de municipalités et les triangulations.

Six députés en permanence contrôlés par trois députés de la législation suivante devaient diriger le service cadastral et surveiller les travaux des ingénieurs rédacteurs des cartes et plans. Aubry reconnut ultérieurement les vices de ce système et préféra, aux députés inexpérimentés, les ingénieurs des ponts et chaussées à la nomination royale. Ces ingénieurs devaient correspondre avec les comités de contrée dont il plaçait le chef-lieu au centre de trois départements dans une ville très tranquille. Il dotait ce centre d'un comité composé d'un membre du directoire départe-

temental de chaque département ; d'un directeur nommé par le roi ; d'un contrôleur choisi par l'assemblée nationale, tous deux inamovibles et rétribués par les trois départements, et de cinq vérificateurs des contributions entre les districts.

Ce comité intermédiaire devait correspondre avec le comité supérieur et les comités d'arrondissement de districts. Les opérations du cadastre terminées, il ne devait rester que le directeur ou le contrôleur. L'un de ces deux fonctionnaires allait utiliser ses services ailleurs.

Un membre de chaque district, un directeur et un contrôleur salariés par les districts, et nommés, le premier par le roi, le second par l'assemblée, composaient le comité d'arrondissement de district et devenaient rapporteurs.

La municipalité de canton tenait lieu de bureau dans les chefs-lieux de canton.

Selon Aubry, le cadastre pouvait être terminé en sept ans, par une compagnie d'ingénieurs qui établirait à forfait la carte générale. Il évaluait à 700,000 francs les dépenses pour l'établissement du cadastre toujours nouveau et à jour.

L'arpentage devait être fait à l'échelle d'une ligne pour dix toises avec indication de bases d'opération. Toute parcelle ayant quatre bornes devait être estimée sur le pied de son produit net. Les communes faisaient entre elles la démarcation de leurs territoires, sous l'inspection des corps administratifs.

Chaque carte aurait porté un numéro d'ordre, le nom du terrain, son étendue, son estimation, le nombre des habitants, citoyens actifs, domestiques de chaque sexe, des chevaux, le prix de loyer des maisons et enfin tout les détails concernant les contributions. Les paroisses devaient payer les arpenteurs au marc la livre des produits nets.

Dans un opuscule qu'il publia ultérieurement, Aubry modifia profondément l'organisation des comités cadastraux des districts, de cantons et de commune. Il fit mettre à jour par Ouillée, un dictionnaire universel des municipalités en un volume auquel Chomel et l'ingénieur Silvestre avaient collaboré. Il fit également vérifier les procès-verbaux de division et de démarcation par Charles-Louis Aubry, son beau-frère, Duflos et Massieu feudistes, ses futurs collaborateurs au chef-lieu de contrée de la Ferté-Milon, dont il sollicitait la création.

Aubry, en qualité de membre du comité de constitution et des finances rectifia les cartes départementales, mais l'assemblée constituante effrayée des difficultés de toute nature qui surgissaient, à chaque instant, n'osait apporter une solution définitive en matière de cadastre et de circulation des produits. « Votre comité, dit Aubry, ne nous » fait point encore espérer la réforme entière des abus; il » nous renvoie aux prochains législateurs; mais en cela, » il me semble qu'il pourrait rester moins en arrière, si » plus hardi, si plus confiant dans les immenses ressources » qui sont à notre disposition, il n'eût pas craint d'exami- » ner la question qu'il appelle l'unité de l'impôt, mais que » j'appelle l'unité de richesse, puisque l'impôt n'en est » qu'une partie. »

Aubry est partisan de la libre circulation des produits: « Le mot de barrières m'épouvante; il n'est point de bar- » rières sans commis, point de droits aux barrières sans » fraude; et dès lors nous ne jouissons que très impar- » faitement de notre liberté.

» Le cadastre de la richesse industrielle présente-t-il » plus de difficultés à dresser que celui de nos propriétés? » Se persuade-t-on que parce que les marchandises payent, » en entrant, un impôt, ce n'est pas le consommateur qui

» le paie ? Mais c'est toujours lui ; et pourvu qu'il paye,
» à quoi bon des barrières?...

» Apprenons à toute la terre qu'en se communiquant
» librement, toute nation loin de se nuire, ajoute infini-
» ment à ses facultés, puisqu'elle augmente sa force de
» tous les bras que les lois prohibitives paralysent. Ne
» craignons rien pour nos manufactures nationales ; la
» liberté ne peut que les étendre, et si quelque manufac-
» turier s'y oppose, n'écoutons point sa réclamation. Nous
» avons supprimé tous les privilèges, et sa manufacture
» doit être comprise dans la suppression, si elle ne peut
» subsister que par le privilège.

» Votre comité vous dit que les barrières sont reportées
» aux frontières ; mais la société gagne-t-elle à ce marché ?
» Non, elle y perd au contraire. Il n'y aura ni plus ni
» moins de commis, ni plus ni moins de contrebandiers ;
» et la seule différence qui se trouve entre un cordon aux
» frontières et un cordon à plusieurs lieues des frontières,
» c'est que l'armée des contrebandiers qui est toujours en
» activité en-deçà et au-delà de la ligne, avant le recule-
» ment des barrières aux frontières, n'était que des Français que
» nous avons encore quelque intérêt de voir subsister,
» puisque les contrebandiers payent des impôts, au lieu
» que la ligne se trouvant à l'extrémité de la France,
» l'armée en activité au-delà de la ligne n'est plus com-
» posée que d'étrangers qui ne nous payent rien.

» Il ne faut de barrières que pour empêcher la sortie
» de nos subsistances dans les années de disette, ou pour
» empêcher l'entrée des marchandises nuisibles à notre
» commerce et à nos manufactures nationales ; autrement,
» *liberté entière.* »

Les idées de ce réformateur en matière d'impositions sont
d'une grande netteté : « l'impôt, justement réparti, n'est

» qu'une partie intégrante de la richesse, et qu'un prêt
» mutuel que tous les citoyens se font les uns aux autres;
» car, la moitié de la société fait vivre l'autre moitié. »

Il indique ainsi les proportions de la richesse nationale :
territoriale ou foncière, $\frac{2}{5}$; mobilière, $\frac{1}{5}$; industrielle, $\frac{2}{5}$.

Ailleurs il dit : « S'il était possible de connaître ce que
» chaque citoyen doit supporter d'impôts, vous n'auriez
» plus rien à désirer, mais malheureusement le travail qui
» vous reste à faire, à cet égard, est immense, et vous ne
» pouvez vous flatter de le terminer dans une même année,
» si vous voulez qu'il soit bien fait.

» Quelle que soit la taxe à laquelle chaque citoyen sera
» imposé d'ici trois ans, il ne doit payer qu'une somme
» proportionnée à ses revenus, et telle qu'en réunissant
» les sommes payées pendant le laps de temps qu'il faut
» pour connaître cet impôt véritable que chaque héritage
» et chaque citoyen devront supporter, la somme de cet
» impôt soit égale à celle acquittée.

» On pourrait avoir un compte ouvert avec chaque
» héritage et chaque contribuable, à solder en deniers ou
» quittance, mais pour cela, il faut déterminer la masse
» de l'impôt qui est toujours celle des besoins, le denier
» du produit net des revenus fonciers, mobiliers, industriels
» ou personnels, une régie ou compte de clerc à maître
» de tous les autres impôts ou revenus nationaux. »

Aubry désire l'abolition des octrois et leur remplacement
par des sous additionnels aux contributions foncières et
mobilières, progressifs d'après l'importance des villes.
Selon lui, l'association des propriétés et des habitants
produira « un seul et unique trésor national, maintien de
» la force publique pour tous et auxiliaire pour chacun. »
Il tâche de rassurer ceux qui s'effrayent du cadastre, objet

de ses prédilections : « Celui que je vous propose n'est » qu'une simple rédaction du rôle des contributions dressé » par les personnes intéressées à ce qu'il soit bien rédigé. » Il presse ses collègues d'établir le cadastre : « Vous ne » pouvez parvenir à fixer sans lui vos impôts ; les amateurs » de vos biens ne se détermineront jamais à acquérir. » Puis il donne à l'appui de cette thèse des calculs sérieux et faciles à vérifier, pour répartir les impôts sur les divers éléments de la richesse nationale ; mais ces documents, qui sont le résultat de travaux importants, ne présentent plus qu'un intérêt rétrospectif. Il en trouve en partie les bases constitutives des masses contributives dans le remarquable ouvrage de Necker. Il pense que ces masses doivent être, pour la richesse foncière, des $\frac{3}{20}$ du revenu au denier 20.

Aubry base la richesse mobilière et industrielle sur le prix des loyers. Ce prix, selon lui, est l'intérêt ou la valeur de chaque construction vendue. Un propriétaire se loge dans la proportion d'un dixième de son revenu. Le loyer multiplié dix fois lui semble fixer la richesse industrielle. Selon lui, il y a deux moyens d'acquitter la dette publique : l'emprunt et l'impôt. La création du papier-monnaie lui paraît avoir tous les inconvénients des billets de banque. Il dit « qu'autrefois on croyait bonnement » l'emprunt préférable à l'impôt, et que le peuple élevait » alors au plus haut degré de gloire les ministres emprunteurs : mais que son erreur était grande ! Il le reconnaît » aujourd'hui, et cinq milliards de dettes portant un intérêt » de cinq pour cent le lui rappelleront sans cesse et lui » feront souvenir encore longtemps. »

Aubry reconnaît que l'emprunt a occasionné plus des trois quarts de la dette publique, et motive nettement ses préférences : « S'il s'agissait d'établir auquel de l'emprunt

» ou de l'impôt on doit donner la préférence, pour sub-
» venir aux besoins de l'Etat, je n'aurais point de peine
» à prouver que l'impôt étant la moindre charge des
» peuples, dès qu'il pèse sur tous en proportion de la
» richesse de chacun, il doit être dorénavant la seule
» mesure que la nation doive employer dans ses besoins. »

Il veut qu'on liquide toute la dette, même celle non exigible, « parce qu'il est possible de le faire et qu'il » serait impolitique de ne pas le faire. » Il ne croit pas que les petits assignats favorisent l'augmentation du numéraire, « si la confiance n'est pas entière et si on ne » trouve pas à les échanger contre des pièces de monnaie. » La confiance ne se commande pas ; nos assignats perdront dans la circulation. » Il espère que le numéraire effectif de la France, de plus de deux milliards, ne tardera pas à circuler, et que la vente des biens nationaux mettra fin à l'agiotage. En cela, il se trompait beaucoup.

Il insiste pour qu'il n'y ait pas de petits assignats : « Les moins aisés seront alors le peuple ouvrier, c'est-à- » dire le plus grand nombre. Ce sera donc le plus grand » nombre qui supportera seul la perte. Si au contraire les » moindres assignats sont de 500 livres, ils ne circuleront » que dans la classe la plus riche et la plus nombreuse ; » la perte sera moins grande. » Il ajoute : « Voulez-vous » ne plus voir d'écus ? Faites des assignats d'un louis. » Et plus loin, il dit : « Plus la somme sera forte, moins ils » influenceront sur le prix des denrées et des marchan- » dises. » Selon lui, le numéraire n'est « qu'enfoui ». Sa verve s'exerce ensuite avec une certaine vivacité contre les spéculateurs : « Les marchands d'argent nous ont trompés » en sollicitant de petits assignats, le pain quotidien des » usuriers et des agioteurs. »

Aubry proposait la création d'assignats-immeubles, à

échanger contre des immeubles nationaux, et dans le cas où le produit de la vente des biens nationaux ne pût suffire pour l'entière liquidation de la dette, l'établissement d'une caisse d'amortissement.

L'assemblée nationale ne tint pas compte de ses sages prévisions et favorisa l'émission des petits assignats. Aubry, qui avait pris la parole le 4 septembre 1790, persista dans son système le 29 avril 1791, mais sans plus de succès. Les événements donnèrent raison à l'économiste. Il nous en offre ainsi l'historique : « A l'époque de l'ouverture de » l'Assemblée nationale, on voyait encore des écus, parce » qu'à cette époque il n'y avait que peu de billets de » caisse de deux ou trois cents livres ; depuis, on les a » multipliés , et les écus ont disparu, et la cause de cette » disparition était naturelle.

» Les porteurs d'assignats ou billets de caisse se multi-
» pliaient ; ils avaient des dépenses à faire au dessous de » 2 à 300 livres : ils ne pouvaient le faire qu'en escomp-
» tant les billets et les assignats, et alors, il est arrivé qu'il » s'est établi deux prix très distincts entre les écus-papier » et les écus-monnaie.

» Le papier perdant a toujours circulé ; les écus-monnaie » gagnant n'ont circulé que dans cette circonstance ; or, » dans toutes les autres, l'écu-monnaie est resté dans le » coffre.

» En effet, avant qu'il y eût une différence sensible » entre l'écu-papier et l'écu-monnaie, l'un et l'autre » avaient cours indifféremment, et nos deux à trois mil- » liards en espèces, qui circulaient sans cesse, servaient » de change dans toutes les parties de l'industrie et du » commerce.

» Depuis que le papier vaut moins, c'est toujours le » papier qui circule ; or, il n'y avait, avant la dernière

» émission d'assignats, que 400 millions d'écus-papier ;
» donc, à cette époque, les deux à trois milliards d'écus-
» monnaie ne circulant que pour le change de 400 millions
» d'assignats, les cinq sixièmes des écus sont restés dans
» le coffre-fort, où ils reposent encore : tout cela me
» paraît évident.

» On a cru remédier à cet inconvénient, dans la dernière
» émission, en faisant des assignats depuis 50 livres jus-
» qu'à 100 livres, mais le contraire est arrivé, et l'on
» devait s'y attendre ; car en diminuant la valeur de l'assi-
» gnat, on a fait enfermer un plus grand nombre d'écus :
» on a fait plus ; on a fait enfermer les petits assignats eux-
» mêmes, et cela par une suite de leur rapprochement avec les
» écus, et parce qu'ils ont en effet une valeur supérieure
» aux gros assignats. S'il est vrai que les petits assignats
» ont produit des effets si funestes, à quoi ne devons nous
» pas nous attendre, si, sans aucune précaution, nous dé-
» crétons une émission considérable de petits assignats,
» soit de 5 livres, soit de 10 livres ? Car il arrivera cer-
» tainement, comme il est arrivé dans les deux premières
» émissions d'assignats, que le numéraire diminuera encore,
» et que la rareté sera telle, qu'on ne verra plus d'écus,
» qu'on accaparera jusqu'à la monnaie, pour la vendre aux
» porteurs d'assignats de 5 livres, c'est-à-dire aux pauvres,
» et par conséquent au plus grand nombre ; mais en prenant
» des précautions, car je pense qu'il nous faut de petits
» assignats, ce malheur n'arrivera pas... L'assemblée doit
» se convaincre de cette vérité constante, c'est que le gros
» assignat, qui ne peut être qu'entre les mains du riche,
» augmente, par cela seul, la circulation du numéraire, et
» que les petits assignats le font renfermer, et que par
» conséquent elle doit, par une disposition particulière,
» déclarer que quand on sera parvenu à remettre le papier

» au pair de l'argent, on brûlera de préférence les petits
» assignats pour conserver les gros. Sans cette précaution,
» l'agioteur, qui veille sans cesse, ne tardera pas, par
» d'autres combinaisons, que l'on ne peut prévoir, à faire
» renaître de nouveaux abus. »

Il propose, pour mettre le papier au pair avec l'argent, la création d'une caisse de remboursement à bureau ouvert qu'il considère comme une caisse de *contre-agiotage* ; mais, plus tard il reconnaîtra deux obstacles très sérieux à l'établissement de cette caisse par district : la difficulté du remboursement en numéraire et l'énormité du traitement des comptables.

Aubry était partisan de la plus grande extension en matière d'éligibilité : « On nous dit que pour avoir une
» garantie, il faut confier la conservation de notre constitution à de plus riches propriétaires ; mais les riches
» propriétaires seront les maîtres de déterminer la masse
» et le mode des impôts ; et alors pour cette conservation
» des droits du peuple, pour ne pas dire de la presque
» totalité des citoyens pour lesquels on a fait la constitution, dès que l'impôt ne porte pas en totalité sur les
» propriétés, peut-on confier les droits du plus grand nombre à cette petite classe des citoyens riches, qui, par la
» nature même de ces lois que l'on a faites pour des modérations, n'auront pas de peine à prouver leur surcharge,
» quoi qu'elle ne soit pas véritable, puisque cette seule
» classe de riches sera juge et partie dans l'un comme
» dans l'autre cas.

» Qui nous assurera qu'à cette masse considérable d'impôts fonciers que l'on a décrétés, on ne substituera pas
» bientôt des impôts indirects. Qui sera là pour s'y opposer ? encore, si les comités nous proposaient de décréter constitutionnellement, puisqu'on ne veut pas que les

» personnes puissent être représentées, que les seules
» propriétés fourniront à toutes les dépenses publiques, et
» que les personnes ne pourront être imposées ; ces per-
» sonnes, en quelque sorte alors sans intérêt, au moins
» pécuniaire, pourraient bien ne pas mettre tant d'import-
» tance à leur représentation ; néanmoins elles en mettraient
» encore ; car, disons le franchement, et que notre propre
» intérêt ne nous aveugle point ; nous avons détruit la
» noblesse, les distinctions, et nous voulons cependant
» qu'il existe en France un corps électoral, de fait hérédi-
» taire, et par conséquent privilégié ; or cette nouvelle
» noblesse ne sera-t-elle pas plus à craindre que celle que
» nous venons de détruire. Oui, sans doute, je la redou-
» terais davantage ; et le mieux que pourrait faire alors ce
» peuple qui a si glorieusement conquis sa liberté, ce serait
» de la rendre à celui seul qui pourrait le défendre contre
» ses oppresseurs ; mais nous n'en sommes pas heureuse-
» ment réduits à cette cruelle extrémité. »

La confection d'un bon cadastre, préoccupa constamment Aubry. L'impôt commence à devenir inique aussitôt que le cadastre cesse d'être à jour. Il comprit cette vérité sans toutefois convaincre ses collègues. Nos assemblées modernes restent, à cet égard, dans l'inaction comme leurs devancières. Le cadastre effectué en 1811 sert encore de base à l'impôt, malgré les changements très nombreux dans la constitution de la propriété foncière ! Des terrains jadis couverts de vignes et de futaie devenus des savarts ou de simples taillis avec diminution considérable de revenu n'obtiennent aucun allègement d'imposition. Aubry croyait pouvoir remédier aux abus d'un cadastre vicieux ou suranné, en augmentant le nombre des jeunes et habiles ingénieurs. Il dit à la tribune de l'assemblée nationale, le 31 décembre 1790 : « Plusieurs écoles sont nécessaires afin que

» chaque élève puisse faire preuve de son talent dans son
» pays, afin qu'il s'instruise des connaissances locales et
» particulières au besoin de son département. Si les direc-
» toires n'ont pas les élèves sous leurs yeux, comment
» pourront-ils choisir leurs ingénieurs ? La capitale a-t-elle
» seule le droit de posséder les établissements utiles ! Je
» demande qu'il y ait neuf ou dix écoles d'ingénieurs. »
Le député Grangier combattit sa proposition, et l'assemblée confirma la résolution de n'avoir qu'une seule école gratuite fixée à Paris.

Aussitôt que les travaux de l'assemblée constituante furent terminés, Aubry revint à la Ferté-Milon. Ses concitoyens lui confièrent des fonctions municipales qu'il remplit avec beaucoup de distinction (14 novembre 1791).

Les électeurs de l'Aisne réunis à Soissons, l'élurent conseiller général du département pour le district de Château-Thierry (8 septembre 1792). Il prit une part active aux délibérations de cette assemblée, du 13 septembre 1792 au 29 novembre de la même année ; du 14 janvier suivant au 24 du même mois ; du 9 avril au 20 juin et enfin, du 16 septembre au 1^{er} décembre 1793. Il s'y occupa surtout de l'organisation des bureaux (26 septembre 1792) ; de recrutement, de défense et de sûreté générale du département (14 avril, 16 juin, 25, 27 et 30 septembre 1793) ; des subsistances (26 octobre et 7 novembre 1792, 15 et 27 avril, 24 mai 1793) ; des mesures à prendre pour empêcher les dévastations des bois et pour favoriser le pâturage (22 août 1793) ; des honoraires à accorder aux administrateurs (15 mai 1793) ; du coucher du soldat (17 mai 1793) ; mais la plupart de ses projets, d'une réalisation difficile, furent écartés. La convention ayant invité les savants et toutes les administrations à présenter leurs réflexions sur la constitution, Aubry rédigea, au mois de

juin 1793, un projet de constitution comprenant deux feuilles un quart, format in-8°, imprimées par la veuve Melleville et tirées à 500 exemplaires aux frais de l'Etat. Le conseil permanent l'adressa à la convention et au conseil exécutif comme un témoignage de civisme, qui pouvait du reste lui être d'une grande utilité dans sa situation.

Aubry avait quatre enfants. L'un d'eux, André Lambert, curé de Vanteuil (Marne), fut déporté en vertu de la loi du 26 août 1792; les représentants du peuple Lejeune et Louis Roux, déclarèrent, par arrêté du 9 octobre 1793, qu'Aubry ne pouvait être compris, à cause de ce fils, dans le nombre des personnes suspectes, ni privé de l'exercice de fonctions qui lui avaient été confiées par ses concitoyens. Et pourtant, les scellés furent provisoirement apposés sur ses papiers, en vertu de la loi du 7 décembre 1793. L'opération fut définitivement continuée, le 10 janvier 1794, par Pierre Louis Breffort, administrateur du district de Château-Thierry; mais la conduite d'Aubry fut reconnue irréprochable. Un arrêté du 10 novembre 1794, du représentant du peuple Pérard, chargé d'épurer les administrations dans le département de l'Aisne, nomma Aubry membre du conseil du district de Château-Thierry, avec obligation d'accepter, sous peine d'être regardé comme suspect. Aubry remplit, peu de temps après, les fonctions d'assesseur du juge de paix, puis fut élu président du canton de la Ferté-Milon, le 14 janvier 1796.

Nommé par le Directoire exécutif, le 8 septembre 1797, l'un des cinq membres de l'administration centrale de l'Aisne, Aubry fut installé, le 7 du mois suivant, dans ces fonctions qu'il exerça avec beaucoup de mérite. Il remplit, le 9 avril 1798, celles de scrutateur provisoire de l'assemblée électorale de l'Aisne, réunie à Laon, pour la nomination des députés et des administrations départementales.

Cette assemblée lui confirma ses fonctions administratives et ses collègues lui déférèrent, le 21 juin suivant, la présidence de leur assemblée. Il s'acquitta de sa mission avec sagesse et dignité : Aubry était constamment à l'œuvre, montrant en toutes choses de l'aptitude.

La constitution de l'an III avait fait disparaître les districts pour leur substituer les administrations cantonales (1), afin de favoriser l'instruction et la solution des affaires ; mais les nombreux rouages neutralisaient l'action en la disséminant à l'excès. Aubry a compris la situation. Son patriotisme le porte à y remédier radicalement : il propose au gouvernement la suppression de 47 administrations, dans la pensée que 15 peuvent suffire, à l'aide d'agglomérations de population faisant cesser l'éparpillement des forces. La France, en adoptant partout cette réforme pouvait facilement avoir des administrateurs sérieux et actifs, disposés à faire triompher, au profit de la prospérité publique, la devise républicaine : l'union fait la force. Ce système aurait pu faire disparaître les inconvénients de la situation, en remplissant avec plus de certitude le but que faisait entrevoir la constitution de l'an III. Les législateurs de cette époque avaient voulu, en établissant les administrations cantonales, rapprocher les administrateurs et les administrés pour en faire un tout indivisible, mais leur système ne pouvait réussir qu'à la condition de trouver partout des aptitudes sérieuses. C'était malheureusement ce qui manquait ; ceux qui par leurs talents exceptionnels auraient pu rendre les plus grands services s'étaient éloignés de leur pays, pour aider à faire triompher au dehors les idées d'affranchissement.

Beffroy de Reigny, dans son dictionnaire néologique

(1) Le canton d'Orbais a été distrait du département de l'Aisne, le 28 décembre 1798.

des hommes et des choses, estime ainsi les vues d'Aubry :
» Il avait proposé une division de la France bien plus rais-
» sonnable et bien plus raisonnée que celle qu'on a décrétée...
» mais le temps remédie à tout. »

Nous avons retrouvé le projet d'Aubry divisant le département de l'Aisne en 15 circonscriptions. Les documents annexés sont d'un grand intérêt. Tout est écrit de sa main, à l'exception du mémoire de la Ferté-Milon, dont le style et les idées montrent encore son active participation.

La seule phrase exacte de Devisme, à l'égard d'Aubry est celle-ci : « Membre de l'assemblée constituante, il eut
» beaucoup de part à la division du royaume, et publia
» quelques écrits remarquables sur cette matière impor-
» tante. » Cet historien commet, en parlant d'Aubry du Bochet, d'étranges bévues. Il rajeunit de neuf ans et prolonge ensuite de vingt années l'existence de son très estimable collègue à l'assemblée constituante, confondant celui-ci avec son frère Charles-Louis Aubry, ingénieur, libraire et bibliographe. On ne peut être plus inexcusable : la plupart des œuvres d'Aubry du Bochet portent les initiales de ses prénoms : ou Devisme n'en avait rien lu, ou il avait perdu ce souvenir ; ses œuvres lui ayant été remises en qualité de membre de l'assemblée nationale, il pouvait les consulter facilement. Devisme fait ensuite d'Aubry du Bochet un professeur de mathématiques, avec la même confusion ; puis il ajoute, d'un ton assez narquois :
« A propos de la division de la France, l'amour du lieu
» natal le portait alors à soutenir que la Ferté-Milon
» devait être chef-lieu d'un département, ou tout au moins
» d'un district. Quelle dut être sa douleur, quand il le vit
» déchu au point de n'être pas même chef-lieu de
» canton ! »

Aubry a sérieusement pensé à faire établir à la Ferté-

Milon un chef-lieu de district : rien de plus naturel ! le passé de sa ville natale et son importance commerciale justifiaient ses démarches ; il a fait ressortir ces considérations et personne ne doit l'en blâmer. La ville qui a donné à la France Jean Racine, pouvait obtenir ce chef-lieu en cas d'admission des autres proposés par Aubry. Devisme aurait dû savoir qu'Aubry revenu de Laon à la Ferté-Milon le 9 février 1800, mourut en cette dernière ville le 7 septembre suivant, plus d'une année avant la suppression du canton faite par un arrêté consulaire du 25 septembre 1801. Pourquoi donner à Aubry des douleurs posthumes ? L'ignorance de Melleville est encore plus grande. Cet auteur fait d'Aubry du Bocher un conventionnel et un libraire, malgré la nomenclature des œuvres de Charles Louis Aubry donnée par Quérard.

Nous présentons, à l'appui de ce mémoire, la liste des œuvres d'Aubry du Bochet. Elles sont plus nombreuses que volumineuses, mais chacune d'elles respire le patriotisme.

APPENDICE

NOMENCLATURE DES ŒUVRES D'AUBRY-DUBOCHET

— Nouvelle division de la France en cent-dix départements, chacun pouvant former une assemblée provinciale, un siège épiscopal, et une ou plusieurs cours de justice équivalentes aux présidiaux, par M. Aubry-Dubochet. Paris, Baudouin, imprimeur de l'assemblée nationale, 1789. In-8° de 11 pages.

— Nouvelle division de la France en quatre-vingt-quatre

départements, pouvant former chacun une assemblée administrative, un siège épiscopal, une ou plusieurs cours de justice équivalentes à nos présidiaux, et, à la réunion de plusieurs de ces départements, des cours supérieures, au nombre de vingt, par M. Aubry-Dubochet. 28 pages in-8°, sans indication d'imprimerie.

— Discours sur le système général et particulier des contributions, par M. P. F. Aubry, député du département de l'Aisne, imprimé par ordre de l'assemblée nationale. 36 pages in-8°. Paris, imprimerie nationale.

— Répartition des contributions publiques pour l'année 1791, par M. P. F. Aubry, député du département de l'Aisne; imprimée par ordre de l'assemblée nationale. 140 pages in-4°, sans indication d'imprimerie.

— Note pour les habitants du bailliage de Villers-Cotterêts, contre différentes délibérations du département de Vermandois, préjudiciables à leurs intérêts, par MM. les Députés de ce bailliage. 4 pages in-8°. Paris, imprimerie nationale et une carte.

— Cadastre général de la France, par M. P. F. Aubry, député du bailliage de Villers-Cotterêts, imprimé par ordre de l'assemblée nationale. Paris, imprimerie nationale, 1790, 24 pages in-8°.

— Exécution d'un cadastre général de la France et d'un cadastre provisoire, pour la répartition des impôts en 1791, par M. Aubry, membre des comités des constitutions et des finances. Imprimé par ordre de l'assemblée nationale. 61 pages in-8°, sans indication d'imprimerie et une carte.

— Discours sur la liquidation de la dette publique, prononcé à l'assemblée nationale le 4 septembre 1790, par M. P. F. Aubry, député du bailliage de Villers Cotterêts. 16 pages in-8°. Paris, Baudouin, imprimeur de l'assemblée nationale.

— Second projet de décret par M. P. F. Aubry, député à

l'assemblée nationale, sur la liquidation de la dette publique, contenant un moyen infaillible de soutenir les petits assignats, et de les mettre à l'abri de l'agiotage, 1790. 2 pages in-8°, imprimerie de L. Jorry.

— Projet de décret sur les assignats, par M. P. F. Aubry, député. 2 pages in-8°, imprimerie nationale.

— Précis du discours de M. P. F. Aubry, député, prononcé à l'assemblée nationale, le 29 avril 1791, sur les inconvéniens résultant d'une émission considérable d'assignats de 5 livres, à l'effet d'établir, à la charge de l'Etat, une caisse publique de rem'boursement d'assignats à bureau ouvert, pour la destruction des abus de l'agiotage. Imprimerie nationale, 4 pages in-8°.

— Motion de M. P. F. Aubry, membre du comité de constitution, dans la vue de faire cesser les plaintes ou réclamations des villes qui demandent à partager les établissements de la constitution. Paris, imprimerie nationale. 4 pages in-8°.

— Avis de M. P. F. Aubry, membre du comité de constitution pour la division du royaume, sur les alternats, imprimé par ordre de l'assemblée nationale : les commissaires adjoints au comité de constitution pour la division du royaume, et ceux formant le comité d'emplacement, assemblés le 19 mai 1791, pour, en exécution du décret de l'assemblée nationale, délibérer sur les alternats, ont pensé que l'avis de M. Aubry-Dubochet, contenant des vues utiles dont la proposition ne peut être faite dans ce moment, demeurerait déposé au comité et serait imprimé. Paris, imprimerie nationale, 1791. 10 pages in-8°.

— Réflexions sur la représentation des citoyens dans les assemblées primaires et électorales, et sur la division des départements en districts, et des districts en cantons ; ou manière de combiner les municipalités pour la meilleure

formation des corps électoraux, et pour la réduction des districts et cantons, par M. P. F. Aubry, membre du comité de constitution pour la division du royaume. Paris, imprimerie nationale, 15 pages in-8°.

— Rapport fait au nom des commissaires adjoints au comité de constitution, pour la division du royaume, sur leurs travaux et sur la transmission de ces travaux aux législateurs, par M. P. F. Aubry, l'un des commissaires. Imprimé par ordre de l'assemblée nationale. Paris, imprimerie nationale, 1791. 16 pages in-8°.

— Projet de décret sur les ponts et chaussées, par M. P. F. Aubry, député à l'assemblée nationale. Paris, imprimerie nationale. 4 pages in-8°.

ESSAI
SUR L'HISTOIRE DE LA VILLE DE ST-QUENTIN

(Suite)

PAR M. EMMANUEL LEMAIRE, MEMBRE TITULAIRE

LIVRE DEUXIÈME
HISTOIRE DE LA VILLE & DE L'ÉGLISE
DE SAINT-QUENTIN

SOUS L'EMPIRE BARBARE ET LES COMTES BÉNÉFICIAIRES DU VERMANDOIS

CHAPITRE I^{er}

LA VILLE DES VÉROMANDUES APRÈS LA CONQUÊTE FRANKE ;
RECHERCHE DE L'ORIGINE DE L'ÉGLISE DE SAINT-QUENTIN ;
LES ÉVÊQUES SOPHRONIUS, ALOMER ET SAINT MÉDARD.

S'il est vrai qu'après la défaite de Syagrius dans le Soissonnais, la ville des Véromandues passa sous la domination du roi frank de Cambrai, Ragnacaire, la défaite de ce chef païen, vaincu et mis à mort par Clovis vers l'an 509 (1), dut être un événement heureux pour notre ville, dès lors entièrement chrétienne et probablement soumise à l'influence du grand évêque de Reims, saint Remy. Avec la conquête franke, un monde nouveau a commencé : l'ère des grandes invasions est close ; les victoires du fondateur

(1) C'est la date donnée par Dom Bouquet. Voir le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tome II, page 184.

de la monarchie française ont assuré le triomphe du christianisme ; les évêques Gaulois soutiennent avec ardeur ce prince barbare, mais dévoué à la religion nouvelle et ennemi décidé des Goths ariens. Les représentants les plus élevés de la société romaine, qui se meurt, se rallient à lui : ainsi le voulait le malheur des temps ! En quelques années la décadence s'était tellement précipitée, qu'un chef barbare, grossier et cruel, mais chrétien, était regardé comme le sauveur et le gardien des débris de la civilisation antique !

On ignore ce qu'était devenue, au milieu des convulsions de l'Empire romain à son agonie, la chapelle construite au IV^e siècle par Eusébie sur le tombeau de saint Quentin. On a prétendu, sans en donner aucune preuve, qu'elle avait disparu pendant les invasions des Vandales ou des Huns, mais qu'elle avait été reconstruite presque immédiatement après (1). Les ténèbres qui entourent l'histoire de ces temps reculés sont si épaisses, qu'elles autorisent toutes les conjectures, les textes et les monuments archéologiques faisant entièrement défaut. Ce qui est certain, c'est qu'à l'avènement de saint Eloi au siège épiscopal de Noyon, vers l'an 640, l'ancienne chapelle (*cellula*) avait disparu pour faire place à une véritable église que saint Ouen, ami de saint Eloi et son biographe, appelle *basilique*. A quelle époque l'oratoire d'Eusébie avait-il donc été reconstruit ? Les bénédictins auteurs de la *Gaule chrétienne* ont pensé que la fondation de l'église de saint Quentin fut l'œuvre soit de saint Remy, évêque de Reims, soit de saint Waast, évêque d'Arras, et ils ont conjecturé que cet événement eut lieu vers l'année 497, c'est-à-dire environ le temps où Clovis se convertit au

(1) Voir Claude De La Fons, *Histoire de saint Quentin, martyr*, page 102. Voir aussi Quentin De La Fons, *Histoire de l'église de Saint-Quentin*, page 2.

Christianisme. Quentin De La Fons avait émis déjà la même opinion, et s'appuyant sur un passage du grand testament de saint Remy, il n'avait pas hésité à attribuer à l'évêque de Reims l'honneur d'avoir fondé l'église de saint Quentin. Malheureusement pour l'histoire de nos origines, l'authenticité du grand testament de saint Remy est fort contestable, et son texte ne saurait être invoqué comme une autorité historique (1). Les fouilles entreprises en 1866 par M. Pierre Bénard, dans le sous-sol de notre basilique, n'ont pas apporté la solution du problème, mais ont prouvé du moins qu'avant la reconstruction de l'église par saint Eloi, vers le milieu du VII^e siècle, deux autres bâtiments avaient été édifiés au même endroit (2). On peut admettre que la chapelle d'Eusébie fut reconstruite dans les premières années du V^e siècle, et que ce second bâtiment fit place lui-même, à une époque inconnue, à l'église qu'agrandit saint Eloi. La date de 497, donnée par les bénédictins, serait acceptable, si Augusta avait été, à cette époque, sous la domination de Clovis : mais il paraît probable, nous l'avons vu, que notre ville était alors au pouvoir du roi de Cambrai, Ragnacaire, prince païen et hostile, sans aucun doute, au Christianisme. Il est préférable, croyons-nous, de rapporter au VI^e siècle la construction de l'église, aux dimensions assez vastes (le

(1) Si ce document était d'une authenticité certaine, il nous ferait connaître qu'une église avait succédé à la chapelle d'Eusébie dès l'épiscopat de saint Remy, et nous pourrions attribuer au célèbre évêque de Reims, sinon l'honneur d'avoir fondé la basilique de saint Quentin, du moins celui de l'avoir protégée et enrichie : « *Quod vero pretio ibidem (in villâ Herimundi) comparavi, dit le grand testament, ecclesiæ sancti Quintini martyris jamdiu delegavi.* »

(2) On peut même conjecturer avec M. Bénard (V. à la page 290, le tome VI, 3^e série des Mémoires de la Société Académique de Saint-Quentin) que la première trace de dallage rencontrée par lui appartenait au bâtiment qui avait remplacé la chapelle d'Eusébie : en effet, la fouille fut faite à quelques mètres de la dalle noire indiquant la place du tombeau de saint Quentin, et par conséquent en dehors, probablement, de l'emplacement occupé par l'oratoire primitif qui fut, les Actes de l'apôtre le disent, une construction de dimensions très restreintes.

récit de saint Ouen le prouve), qui fut agrandie encore par saint Eloi vers le milieu du siècle suivant (1). A cette époque, en effet, les évêques de Vermandois résidaient encore à Augusta ou venaient à peine de la quitter, et une sécurité relative avait succédé aux grandes catastrophes de l'Empire à son déclin, et à l'agitation et aux pillages des premiers temps de la conquête Franke.

L'histoire qui nous a seulement transmis les noms des onze premiers évêques de notre ville, nous fait connaître

(1) Si l'église cathédrale se trouvait dans Augusta, ce qui nous paraît probable, (V. le volume précédent, page 485), la basilique qui existait encore au temps de saint Eloi fut peut-être construite par les moines qui, à une époque très reculée, durent s'établir auprès du tombeau de saint Quentin. On sait que dans les premiers siècles du Christianisme, les moines étaient des laïques et non des ecclésiastiques : « Leur indépendance, dit Guizot, et l'analogie de leur situation avec » celle des autres laïques était telle que, par exemple, ils n'avaient point » d'église particulière, point d'église attachée à leur monastère, point de prêtre » qui célébrait pour eux spécialement le service divin ; ils allaient à l'église » de la cité ou de la paroisse voisine, comme tous les fidèles, réunis à la » masse de la population. » Plus tard, les moines entrèrent dans le clergé : » Quand ils eurent acquis beaucoup d'importance, dit encore Guizot, ils préten- » dirent à une existence séparée ; il leur déplut d'être assimilés aux simples » laïques et confondus dans la masse des fidèles ; ils voulurent être érigés en » corporation distincte, en institution positive. L'indépendance et l'influence ne » leur suffirent plus, il leur fallut le privilège. Or, de qui pouvaient-ils l'ob- » tenir, sinon du clergé ? L'autorisation des évêques pouvait seule les constituer » à part de la société religieuse en général, et les privilégier dans son sein. Ils » demandèrent ces privilèges et les obtinrent, mais en les payant. Il y en avait, » par exemple, un bien simple, celui de ne pas aller à l'église de la paroisse, de » construire une église dans l'intérieur du monastère et d'y célébrer le service » divin. On le leur accorda sans peine..... » Voilà ce qui se passa généralement : il y a tout lieu de croire qu'il en fut ainsi dans notre ville. Des le V^e siècle, peut-être, des moines étaient venus construire leurs cellules près du tombeau de saint Quentin, situé en dehors d'Augusta. Ce ne furent d'abord que quelques hommes isolés, mais ils augmentèrent en nombre à mesure que croissait la renommée du martyr : ils durent être ensuite réunis en communauté et soumis à une règle par l'évêque des Vermandues, qui leur permit de construire une basilique. Tel e fut, croyons-nous, l'origine de l'église de Saint-Quentin, succédant à une simple chapelle, but de pèlerinages. On sait que la règle de saint Benoît fut introduite en Gaule vers l'année 543 : à cette époque se place la réforme d'un grand nombre de monastères. Nous inclinons à penser que ce fut à cette date, c'est-à-dire vers le milieu du VI^e siècle, que le monastère de Saint-Quentin reçut son organisation et sa règle et que fut construite l'église que saint Eloi trouva, en 640, desservie par des frères.

cependant que le douzième, Sophronius, assista au concile d'Orléans qui eut lieu en juillet 511, quelques mois seulement avant la mort de Clovis. Il signa les décisions du concile : *Sophronius episcopus de Viromandis* (1), Sophronius, évêque de Vermand. Nous avons déjà dit et nous aurons plusieurs fois encore l'occasion de montrer que notre ville porta le nom de *Viromandis* pendant les premiers siècles du moyen-âge.

En cette année 511, Clovis mourut et ses états furent partagés entre ses quatre fils. Dans son beau livre sur la *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, M. Auguste Longnon soutient (2) que le diocèse de Noyon, c'est-à-dire le Vermandois, et par conséquent, son ancienne capitale Augusta, échurent à Clotaire I^{er} : il en trouve la preuve dans la vie de sainte Radegonde où on lit que la jeune princesse Thuringienne fut envoyée par le roi dans sa villa d'Athies pour y être élevée : or Athies faisait partie du diocèse de Noyon (3). Le chanoine Fenel, au contraire, s'appuyant sur un passage de la vie de saint Médard par Fortunat, que nous avons déjà eu l'occasion de citer (4) pense que si le Vermandois, depuis la Somme jusqu'à Noyon, fut ravagé par Clotaire I^{er}, c'est que notre province ne faisait pas partie de ses états. L'abbé Belley semble adopter l'opinion du chanoine Fenel, d'ailleurs son contemporain et son collègue à l'Académie des inscriptions : « Après la mort de Clovis, » dit-il, les princes, ses enfants, partagèrent ses états ; mais » la concorde entre les frères ne dura pas longtemps : ils

(1) C'est la signature qu'on trouve dans presque tous les manuscrits, selon l'abbé Belley ; quelques-uns, cependant, portent : *Sophronius episcopus ecclesie Viromandensis*.

(2) Voir page 115.

(3) Cette opinion a été adoptée par Dom Bouquet et ses collaborateurs. Voir le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tome II, page 187, note B.

(4) Voir le volume précédent, page 497, note 3.

» armèrent les uns contre les autres, une guerre civile
» désola plusieurs provinces; nous voyons dans les deux
» historiens de saint Médard que Clotaire pillait et dévasta
» le Vermandois... » Ce passage montre que l'abbé Belley
ne comprenait pas le Vermandois dans les états de Clotaire I^{er},
puisque'il admet que notre province fut pillée et dévastée
par lui dans sa lutte contre ses frères.

Nous pensons néanmoins qu'il faut rejeter l'opinion du
chanoine Fenel et de l'abbé Belley. L'extrait de la vie de
sainte Radegonde, dont M. Longnon se prévaut, nous
paraît tout à fait concluant, et nous n'hésitons pas à ad-
mettre avec lui qu'Athies, et par conséquent le diocèse de
Noyon (1), faisaient partie des états de Clotaire I^{er}. D'un
autre côté, nous ne trouvons pas dans les écrivains de
l'époque, comme l'a prétendu l'abbé Belley, la preuve
qu'après la mort de Clovis, la discorde se soit mise entre
les fils du conquérant des Gaules et qu'ils se soient fait la
guerre. Il semble résulter au contraire du silence des his-
toriens que la paix régna entre eux pendant les premières
années de leurs règnes. L'événement dont parle Fortunat,
dans la vie de saint Médard, doit donc se placer à une
époque plus rapprochée, et nous essaierons bientôt d'en
fixer la date.

En résumé, s'il nous paraît probable qu'au début de la
domination franke dans les Gaules, notre ville appartient
au roi de Cambrai Ragnacaire, il nous paraît établi
qu'après la mort de Clovis, elle échut à Clotaire I^{er}.

(1) En effet, les possessions de Clotaire I, qui s'étendaient vers l'Est et le Nord-
Est jusqu'à la Meuse, se trouvaient resserrées vers l'Ouest par les états de Chil-
debert comprenant, de ce côté, les départements modernes de la Somme et de
l'Oise presque en entier. Par conséquent, si Athies qui est à l'Occident de notre
ville, appartenait à Clotaire, le pays situé à l'Orient de cette localité, c'est-à-dire
le Vermandois et sa capitale, la cité des Véromandues, faisaient partie des Etats
de ce prince Frank.

Sophronius, qui gouvernait l'église de Vermandois à la mort du fondateur de l'Empire barbare, semble avoir prolongé son administration jusque vers l'année 525 environ (1). Nous ne connaissons de sa vie épiscopale que sa présence et sa participation aux travaux du concile d'Orléans, en 511.

Nous ne savons rien du gouvernement de son successeur, Alomer, qui, à en juger par son nom, semble avoir été d'origine germanique : « Alomer, dit cependant Hémeré, sans » négliger les autres parties de son ministère épiscopal, » ouvrit des écoles à Augusta dans le dessein d'instruire » la jeunesse du Vermandois dans les sciences et de la » façonner aux bonnes mœurs. Parmi les élèves de ces » écoles, il donna toutes les vertus à saint Médard et » l'instruisit brillamment dans les lettres, si toutefois la » chronologie permet de l'admettre ainsi... *si modo tempora » conveniunt.* »

Cette judicieuse réserve d'Hémeré nous montre que notre savant concitoyen s'était aperçu de l'impossibilité de concilier le texte de Fortunat avec l'hypothèse de la fondation d'une école publique à Augusta par l'évêque Alomer. Pour nous, après avoir étudié la vie de saint Médard et comparé les deux versions qui nous sont parvenues, nous n'hésitons pas (2) à repousser l'opinion admise jusqu'ici

(1) C'est du moins ce qui résulte de la *Vie de saint Médard* écrite par l'évêque de Noyon, Radbod, au XI^e siècle. Cet écrivain assure qu'Alomer, successeur de Sophronius, ne dirigea l'évêché de Vermandois que pendant quelques années (*per aliquot annorum curricula rexerat ecclesiam*) : or saint Médard ayant remplacé Alomer sur le siège épiscopal de *Viromandis* vers l'an 530, ces mots *aliquot annorum curricula* autorisent donc à placer quelques années auparavant la fin de l'épiscopat de Sophronius, soit, par estimation, vers l'an 525. Mais nous ne devons pas oublier que ces renseignements nous ont été transmis par un auteur du XI^e siècle, et nous ignorons s'il avait en main des documents qui lui permissent de compléter le texte de Fortunat.

(2) Nous rectifions ici l'erreur que nous avons commise dans le livre premier de ce travail, en attribuant à Alomer la fondation des écoles chrétiennes à Augusta. V. le volume précédent, à la page 489.

et à regarder l'établissement des écoles chrétiennes dans notre ville comme bien antérieur à l'administration de notre treizième évêque, Alomer.

En effet, si l'on admet avec les Bollandistes que saint Médard parvint à la dignité épiscopale en l'année 530, le texte de Fortunat nous oblige à placer sa mort en l'année 545 (1). Le même document nous apprend encore qu'il mourut dans un âge très avancé (2). Nous savons, d'un autre côté, que le premier évêque de Noyon fut, à l'école d'Augusta, le condisciple d'Eleuthère (3) qui devint, dans la suite, évêque de Tournai, et il résulte d'une très ancienne biographie de ce dernier prélat, recueillie par les Bollandistes, qu'il était né en 456 (4). C'est donc vers cette époque qu'il faut placer la naissance de saint Médard, qui avait, sans aucun doute, à peu près le même âge que son compagnon d'études. Saint Eleuthère et saint Médard durent, par conséquent, fréquenter l'école de la cité des Véromandues de l'an 464 à l'an 476 environ, c'est-à-dire de l'âge de huit à celui de vingt ans : or, vers 476, Alomer n'était pas encore évêque, puisque nous avons vu son prédécesseur Sophronius assister en 511 au concile d'Orléans. Il paraît même certain que Sophronius n'était pas encore alors à la tête de l'évêché d'Augusta, et il est plus probable que Prometus, peut-être même Mercorinus furent les maîtres d'Eleuthère et de celui qui devait leur succéder et transporter à Noyon le siège épiscopal du Vermandois.

(1) Ter quinis annorum circulis in sanctimonia ipsius officii sacerdos extitit pretiosus.. . (*Vie de saint Médard*, par Fortunat).

(2) Protenta longævitate defes us.... (Id.).

(3) Dum adhuc e et in scholis vir sanctus, parvus et innocens, dicit ad Eleutherium quemdam puerum, quod publica in actione Comitivam assumeret ; et cum trinta annorum vitæ spatium caperet, ipsum dixit futurum summum Dei pontificem : qui in Tornaco civitate pastor est datus ecclesiæ. (Id.).

(4) V. les *Annales ecclésiastiques des Français*, par le père Lecoq, t. 1, p. 390 et 695.

La biographie de saint Médard que nous a laissée son contemporain Fortunat, nous permet donc d'établir que, dans la seconde moitié du V^e siècle, l'évêché de notre ville possédait des écoles. Il nous paraît ressortir, en outre, de ce précieux document, que l'enseignement donné par nos premiers évêques ne comprenait pas seulement ce que nous appelons aujourd'hui l'instruction primaire, mais encore l'instruction secondaire et même supérieure : la ville des Véromandues possédait, en un mot, un petit et un grand séminaire. En effet, il n'apparaît pas que saint Médard, né dans le Vermandois et ordonné prêtre par l'évêque d'Augusta, ait étudié ailleurs que dans notre ville ; c'est ce que Fortunat laisse entendre et c'est ce qu'a écrit expressément Radbod : « Les parents de saint » Médard, dit ce dernier, voyant les heureuses dispositions de leur fils, s'appliquèrent à diriger son zèle vers » le service de Dieu. Ils le confièrent donc à l'évêque qui » gouvernait alors l'église de Vermandois, le suppliant de » l'élever aux fonctions de clerc par sa bénédiction épiscopale. Le prélat accueillit avec bienveillance l'enfant qui » lui était confié, l'éleva avec autant de soin que d'affection, et le traitant comme son fils, il s'efforça de lui » donner la foi et la science ecclésiastique (1). »

Ainsi, non-seulement saint Médard apprit à lire à l'école de l'évêché d'Augusta lorsqu'il était encore *parvus et innocens*, mais il reçut de l'évêque, son maître, la science ecclésiastique. Telle est la version de Radbod que ne

(1) *Respicientes autem boni parentes bonæ sobolis suæ benevolentiam, et in servitio Dei ejus attendentes industriam, episcopo eum qui tunc temporis Viro-mandensi præerat ecclesiæ commendaverunt, orantes devotissime quatenus episcopali benedictione ad clericatus promoveretur officium. Commendatum itaque sibi benigne præsul suscepit, benevole amplexatus est, et diligenter enutritit ; et tanquam unicum et uterinum filium in fide et doctrina ecclesiastica educare liberaliter elaborabat. (Radbod, Vie de saint Médard.)*

contredit pas et que laisse même entendre le texte plus autorisé de Fortunat (1). Celui-ci nous apprend, en effet, que ses études terminées, saint Médard passa, avant d'être élu prêtre, par les grades inférieurs de la cléricature, probablement de sous-diacre et de diacre (2). Le récit de Radbod concorde en ce point encore avec celui de Fortunat (3).

En voyant cette organisation si complète de l'instruction publique dans la cité des Véromandues, à la veille de l'invasion franque, on est amené à admettre que notre ville était alors prospère et qu'elle avait assez heureusement traversé la grande crise politique et sociale qui marqua les dernières années de l'Empire romain expirant.

(1) Officium sacerdotis excepit, pariter et animo conversus et habitu. Morum claritate præcellens, confestim claruit apud urbis pontificem conversatione præcipuus.... (Fortunat, *Vie de saint Médard*.)

(2) Tunc crescentibus muniis per singulos sacerdotii honores, interjecta discretionem temporum, ecclesiastici moris tenorem percurrrens, presbyterii officium electus excepit, probatus obtinuit. (Fortunat).

(3) Decursis itaque cum multa honestate inferiorum ordinibus graduum, post bonam eorum administrationem, divina sibi aspirante gratia, sub multimodo utriusque sexus testimonio, sacerdotale promotus est ad officium. (Radbod).

CHAPITRE II

SAINT MÉDARD TRANSPORTE A NOYON LE SIÈGE DE L'ÉVÊCHÉ DE VERMANDOIS

Nous avons remarqué que le nom de notre treizième évêque, Alomer, semblait déceler une origine germanique : nous savons que son successeur saint Médard, qui le remplaça en 530 sur le siège épiscopal de Vermandois, était issu d'une famille franke. Dès lors, en effet, l'élément barbare devait entrer pour une part relativement considérable dans la population de notre province. Depuis deux siècles, des colonies de Germains avaient été fondées dans le Hainaut, le Cambrésis, le Beauvaisis et l'Amiénois ; dans le Vermandois même, à Condren, à quelques lieues de notre ville, l'administration romaine avait établi, à une époque qui nous est restée inconnue, des Lètes ou colons bataves (1). Saint Médard tirait probablement son origine de l'un de ces prisonniers barbares transportés des bords du Rhin dans le cœur de la Gaule : « Son père, nous dit » Fortunat, s'appelait *Nectard* et appartenait à la race intrépide des Franks ; sa mère était gallo-romaine et s'appelait Protagia : ils habitaient le Vermandois, pays de leur naissance » (2). On se rappelle que saint Médard

(1) Voir le volume précédent, page 491.

(2) « Pater nomine Nectardus, de forti Francorum genere... mater vero romana Protagia... quorum in Viromandensi territorio et habitatio fuisse dignoscitur et origo. » Nous avons placé avec vraisemblance, croyons-nous, la naissance de saint Médard vers l'an 456 : son père, Nectard, Frank d'origine, mais né dans le Vermandois, avait donc vu le jour vers 420 ou 430. C'était un homme libre : *non fuit infimus libertate*, dit Fortunat. Ainsi dans notre Vermandois, un siècle avant l'invasion germanique, Barbares et Romains vivaient déjà côte à côte. Cette situation, générale sans doute dans les deux Belges, a dû singulièrement faciliter la conquête franke.

avait été élevé à l'école de l'évêché de notre ville et que, selon toute apparence, il y avait continué ses études ecclésiastiques jusqu'au jour où il avait reçu le diaconat. Il y devint prêtre, nous dit son plus ancien biographe, élu par le clergé et par le peuple, et son élection fut ratifiée par l'évêque qui l'avait admis, d'ailleurs, dans son intimité : *presbyterii officium electus excepit, probatus obtinuit*. A la mort d'Alomer, son mérite et ses vertus le désignèrent au choix du clergé et du peuple de Vermandois : il fut consacré par l'évêque de Reims (1), métropolitain de la seconde Belgique et devint ainsi le chef de l'église chrétienne de notre pays. Il ne resta pas longtemps dans la cité des Véromandes, car installé dans son siège épiscopal en 530, il paraît avoir quitté notre ville en 531 pour transporter à Noyon la capitale religieuse de son diocèse.

Plusieurs auteurs ont attribué la détermination de saint Médard au sac de notre ville par Clotaire I^{er} qui, a-t-on dit, revenant de la guerre de Thuringe, ravagea le Vermandois et pilla l'église de Saint-Quentin (2). D'autres, et parmi

(1) L'évêque de Noyon, Radbod, dit que saint Médard fut consacré par saint Remy. Il semble, en effet, que le long épiscopat du célèbre évêque de Reims se soit prolongé jusqu'en 530, peut-être jusqu'en 533. Voir les *Annales ecclésiastiques de Français* du père Lecointe, tome I, page 404 ; voir aussi le *Recueil des Bollandistes* au 6 février. On sait que dans les premiers siècles de l'Eglise, jusqu'à la chute de l'Empire romain, les évêques étaient élus par le clergé et le peuple. Après l'invasion, au contraire, on vit les rois francs nommer directement les évêques ; cependant « l'Eglise, dit M. Guizot, regagna peu à peu l'élection, mais elle céda aussi à son tour : elle accorda qu'après l'élection, la confirmation du roi était nécessaire. » Aussi l'évêque, qui jadis prenait possession de son siège dès qu'il avait été sacré « par le métropolitain, n'y monta plus qu'après avoir obtenu l'adhésion royale. » (Civilisation en France, 12^e leçon). Cette transaction entre l'Eglise et la royauté mérovingienne fut reconnue en 549, par le concile d'Orléans : « Qu'avec le consentement du roi, celui qui aura été élu par le clergé et le peuple soit consacré évêque par le métropolitain... et ses suffragants. »

(2) Nous avons accueilli cette opinion dans la première partie de cet ouvrage (Voir le volume précédent, page 497), mais une étude plus attentive du texte de Fortunat nous oblige à l'abandonner. Il résulte bien de la vie de saint Médard que Clotaire I fit une véritable *razzia* dans le Vermandois, qui cependant lui appartenait, mais nous n'y trouvons pas la preuve, comme l'a avancé à tort l'abbé

eux Hémeré, ont pensé que le seul amour de saint Médard pour son pays natal l'avait décidé à transférer à Noyon le siège de son évêché ; on sait qu'il était né à Salency, village situé près de cette dernière ville. Radbod, enfin, a écrit que les incursions des barbares avaient tellement désolé Augusta que saint Médard craignant de nouveaux ravages, avait pris la résolution de quitter sa ville épiscopale, mal défendue, peut-être même dépourvue de toutes défenses, pour se retirer à Noyon, place très forte et qu'une poignée d'hommes pouvait mettre à l'abri de toute surprise.

Il nous paraît tout d'abord que ce dernier motif manque d'une base sérieuse, car il ne résulte pas de la vie de saint Médard par Fortunat, monument de la fin du VI^e siècle, que notre ville ait essuyé à cette époque les grandes calamités dont parle Radbod. En effet, si tant de malheurs étaient venus fondre sur la capitale du Vermandois, saint Médard eût rencontré bien des occasions d'exercer sa charité et de soulager la misère de ses concitoyens : or, son biographe ne parle pas de semblables infortunes dues à la guerre et à l'invasion. Nous ajouterons que de son temps, l'évêché de Vermandois paraît avoir eu une forte organisation : l'existence d'écoles dirigées par l'évêque dans la seconde moitié du cinquième siècle suppose nécessairement que notre ville jouissait alors d'une certaine sécurité que semble même n'avoir guère troublée⁽¹⁾ la conquête de Clovis, la chute du roi de Cambrai Ragnacaire et le partage entre ses quatre fils du royaume conquis par le fondateur de la monarchie franke.

Belley, que l'église de Saint-Quentin ait été pillée par le roi frank. C'est une conjecture que le récit de Fortunat n'autorise pas et qu'on ne saurait transformer en certitude historique.

(1) C'est du moins la conclusion qu'on peut tirer du silence de Fortunat, mais nous nous hâtons d'ajouter qu'il serait téméraire d'accueillir sans réserve cette hypothèse que nous formulons dans le texte.

L'abbé Belley, dans sa remarquable *dissertation sur Augusta*, a soutenu néanmoins que la cité des Véromandues avait été pillée par Clotaire I^{er}, et justifiant ainsi le départ de saint Médard pour Noyon, il a écrit que cet évêque avait été forcé de quitter sa ville épiscopale, ravagée et dépeuplée. Le savant académicien s'est appuyé surtout sur un passage de Fortunat que nous avons déjà rapporté en partie et que nous traduisons ici dans son intégralité :

« Un jour, le roi Clotaire, accompagné d'une armée
» de Francs équipés en guerre, traversa le fleuve appelé
» Somme et se mit à ravager tout le pays qui se trouvait
» sur son passage, enlevant en même temps tous les
» troupeaux qu'il rencontrait. Lorsqu'il fut arrivé avec ses
» soldats en un endroit compris entre un château, qu'on
» dit avoir été Noyon, et la rivière d'Oise, tout-à-coup les
» bêtes de trait ou de charge s'arrêtèrent, le pied comme
» cloué au sol, et ne purent pendant trois jours quitter le
» lieu où elles se trouvaient. Les Franks accourent alors
» à la maison de campagne de saint Médard située en un
» lieu appelé Salency, invoquent et reçoivent l'assistance
» du saint homme auprès de Dieu, et, déchargeant leurs che-
» vaux des objets qu'ils avaient enlevés, ils obtiennent
» leur délivrance et continuent leur chemin. » (1).

On voit que dans ce passage il n'est pas question du pillage par le roi frank de la cité des Véromandues et de son église ; cependant, si cet événement avait eu lieu, Fortunat n'eût pas manqué d'en parler : il n'eût certaine-

(1) *Quadam vice præcelsus Clotarius rex, in procinctu Francorum movens exercitum, cum transisset fluvium cujus est Sumina vocabulum, omnia quæ inveniebant loca prædantes et pecora ; pervenientes inter castellum, quod fertur Noviomagum, et Isaram fluvium, quidquid fuit vehiculorum, carra vel summas trahentium, pedes affigentes, de loco nullatenus moverunt per triduum. Ad villam sancti Medardi, quæ Sallentiacum dicitur, occurrunt viro sanctissimo : et data oratione, discaricantes quæ tulerant, laxati pergunt itinera.*

ment pas omis de raconter que par l'intervention de Dieu, saint Médard, son serviteur, avait fait rendre au roi coupable les richesses qu'il avait enlevées à la basilique de notre ville ; l'événement était trop important pour qu'il pût être passé sous silence. Concluons donc que la capitale du Vermandois et son église n'eurent pas à souffrir des brutalités de Clotaire I^{er}. Pour nous, il s'agit seulement, dans le récit de Fortunat, d'une véritable *razzia*, digne d'une poignée de barbares et d'un prince qu'on a appelé avec raison « le plus brutal des Mérovingiens » (1). De pareils faits durent être fréquents au lendemain de la conquête. Aucun autre auteur de l'époque ne fait mention de cet odieux pillage, et nous ne savons pas si l'annaliste Meier, qui a écrit au XVI^e siècle que notre ville fut ruinée par les *Huns* en 535, a eu à sa disposition un autre document que la *Vie de saint Médard* par Fortunat. Ajoutons que l'opuscule de Radbod, qui fait détruire notre ville par les Vandales, les Huns et les *Hongrois*, ne mérite pas ici la confiance de l'historien suffisamment éclairé sur sa véracité par ce grossier anachronisme. C'est Radbod cependant qui a donné lieu à l'opinion soutenue par l'abbé Belley, mais en rapprochant le passage de sa *Vie de saint Médard*, où il est question de la *razzia* de Clotaire I^{er}, du texte de Fortunat, on voit qu'il s'est borné à paraphraser le récit de ce dernier, et il n'apparaît pas que sur cet événement il ait possédé au XI^e siècle des renseignements qui semblent même avoir manqué aux contemporains (2).

(1) M. Gabriel Monod.

(2) Fortunat, en effet, ne peut préciser le lieu où s'est passé l'événement qu'il raconte : *pervenientes inter castellum quod fertur Noviomagum*.... Voici d'ailleurs le passage dans lequel Radbod a consigné le souvenir du miracle de saint Médard ; on remarquera qu'il ne dit pas que la ville des Véromandues et son église aient été pillées par Clotaire I^{er} : « *Rex postea Chlotarius exercitum movens, Summam violenter transivit fluvium, et ubicumque potuit deprædatus, adjacens omne devastavit territorium. Cum multa ille præda inter Noviomum*

Quoi qu'il en soit, en admettant, contre les apparences, que Clotaire ait mis notre ville à rançon, bien qu'elle fit partie de ses états, il ne semble pas que le désastre ait été bien grand ; et si l'église de Saint-Quentin fut pillée, elle dut rentrer en possession des objets qu'elle avait perdus, puisque, grâce à son énergie et à sa supériorité morale sur le prince barbare, saint Médard réussit à lui faire restituer tout ce qu'il avait pris aux habitants du Vermandois.

Pour nous, des raisons multiples et d'ordres divers ont décidé le dernier de nos évêques à transporter à Noyon le siège de son évêché. D'abord, et même en repoussant l'hypothèse du sac de notre ville, la conduite barbare de Clotaire I^r pillant ses sujets, au lieu de leur assurer sécurité et protection, a dû singulièrement émouvoir le chef de l'église chrétienne de notre pays. Nous ne nous refusons pas à admettre que la cité des Vêromandues, mal défendue, sans fortifications (1) peut-être, aura paru à saint Médard peu en état de résister à un coup de main possible du roi frank et de ses leudes. A quelques lieues de la capitale du Vermandois, s'élevait une forteresse qu'on peut supposer avoir eu quelque importance dans l'Antiquité, car un

revertebatur et Isaram ; verum quia et episcopium Viromandense et quæ sub illa degebant ecclesia deprædatus erat, divinæ ultionis digne et laudabiliter prædicandam non evasit sententiam. Parcens quippe Dominus et ipsi Chlotario et qui cum ipso erant participibus hujus criminis, equos tamen eorum et omnia vehicula, plastra si illicet et alia quibus præda evehebatur, adeo divinitus affixit, ut per omne triduum a loco illo nullo modo possent moveri. Perspicientes autem tantum hoc Dei miraculum, ad sanctum Dei sacerdotem Medardum, qui tunc temporis Salentiaci remorabatur, suppliciter confugiunt, eique unanimi devotione, quæ deprædati fuerant restituentes, cum ab eo super commissis absolutionem suscepissent, divino illo vinculo resoluti, læti et alacres ad propria reversi sunt. »

(1) Un passage de Grégoire de Tours (de Gloria martyrum, chap. 73) où notre ville est qualifiée *oppidum*, autoriserait cependant à penser qu'elle était fortifiée au VI^e siècle : « De même que les anciens auteurs latins, dit M. A. Longnon » (Géographie de la Gaule au VI^e siècle, page 14), Grégoire entend par le mot » *oppidum* ou plutôt *opidum*, une ville forte d'une importance ordinairement » supérieure à celle du *castrum* : aussi l'applique-t-il sans hésiter à onze *civitates* » parmi lesquelles nous trouvons Saint-Quentin.

document du V^e siècle, la *Notice des dignités de l'Empire*, nous apprend que le commandant des Lètes bataves de Condren y résidait : nous voulons parler de la ville de Noyon. Cette place forte parut au vénérable prélat en état d'offrir à l'évêché une retraite solide et assurée : il s'y fixa d'autant plus volontiers qu'il y a tout lieu de croire que des raisons toutes personnelles agirent puissamment sur son esprit. Saint Médard, né dans le Noyonnais, selon Radbod (1), était fort attaché à son pays natal, incomparablement plus beau et plus agréable que les bords brumeux et fiévreux de la Somme ; d'un autre côté, on se rappelle que, d'après le récit de Fortunat, le saint évêque se trouvait à sa villa de Salency, lorsque Clotaire I^{er} arriva sous les murs de Noyon, après avoir pillé le pays entre la Somme et l'Oise. Il semble donc fort probable que les agréments de sa maison de campagne de Salency, située aux portes de Noyon, joints à la sécurité moindre qu'offrait Augusta contre un coup de main des barbares, triomphèrent dans l'esprit du prélat. La résidence de l'évêque à Noyon offrait encore un autre avantage, nous voulons parler de la proximité de Soissons, capitale du royaume de Clotaire I^{er} : il entra dans le rôle des prêtres chrétiens de gagner aux idées d'ordre et de civilisation ces Franks qui, un demi-siècle après l'entrée de Clovis en Gaule, traitaient encore leurs sujets comme au lendemain de la conquête. Nous sommes porté à croire que saint Médard comprit son devoir et nous savons, par ses deux biographes, qu'il gagna la confiance et força le respect du prince barbare. Il n'est pas douteux que le saint évêque sut

(1) Radbod dit que saint Médard naquit à Salency : « Beatissimus Medardus... apud Salentiacum hereditariam prædecessorum suorum possessionem, natus atque altus. » Fortunat se borne à dire que les parents de saint Médard habitaient le Vermandois et en étaient originaires.

faire servir au bonheur du peuple de son diocèse l'ascendant qu'il avait su prendre sur le farouche Clotaire I^{er}. Des entrevues fréquentes pouvaient seules lui permettre de faire comprendre au chef germain ses devoirs de roi : il eût certes atteint moins facilement son but en demeurant à Viromandis.

CHAPITRE III

HISTOIRE DE LA VILLE ET DE L'ÉGLISE DE SAINT-QUENTIN
DEPUIS LA TRANSLATION DE L'ÉVÊCHÉ DE VERMANDOIS, A
NOYON, JUSQU'À LA MORT DE SAINT ELOI.

(De l'an 531 à l'an 659).

On n'a conservé aucun souvenir de l'organisation ecclésiastique qui succéda à l'administration de l'évêque dans la cité des Véromandues. Hémeré, Quentin De La Fons et Colliette ont écrit que l'église de Saint-Quentin fut gouvernée par des abbés après le départ de saint Médard, mais ils ont soutenu en même temps que de ce titre d'abbés que portaient les chefs du clergé de notre ville, il ne fallait pas tirer la conséquence qu'un monastère avait succédé à l'église épiscopale (1).

Constatons tout d'abord que nous ignorons si l'église épiscopale était dès lors au lieu de la sépulture de saint Quentin. Ce qui paraît probable, c'est que saint Médard, en se retirant à Noyon, entraîna avec lui presque tout le clergé de la capitale du Vermandois (2). Quelques prêtres

(1) Hémeré, Quentin De La Fons et Colliette avaient, ce nous semble, intérêt à soutenir que l'église de Saint-Quentin avait toujours été desservie par des chanoines depuis le départ de saint Médard. S'ils avaient admis que des moines furent jadis établis auprès du tombeau de saint Quentin, le Chapitre, dont ils faisaient partie, n'aurait pu prétendre qu'il exerçait, en qualité de successeur des évêques d'Augusta, les nombreux privilèges qui lui furent reconnus jusqu'en 1703, où un arrêt du Conseil d'Etat soumit le collège des chanoines de notre ville à la crosse des prélats de Noyon.

(2) Saint Médard avait, depuis un an à peine, quitté Augusta, qu'il fut choisi par les chrétiens de Tournai pour succéder à leur évêque Eleuthère. L'évêché de Vermandois fut donc, en 532, réuni à celui de Tournai comprenant la Flandre avec les villes de Gand et de Courtrai. Ainsi, saint Médard fixé à Noyon, se trouva à l'extrémité méridionale du vaste pays confié à son administration.

sans doute restèrent pour célébrer le culte, soit dans la basilique (1) d'Augusta, soit dans celle de saint Quentin. Quant à cette dernière, qui ne tarda pas à prendre le premier rang, nous croyons pouvoir admettre que dès cette époque, elle fut le lieu de réunion et de prière d'un certain nombre d'hommes voués à la vie monastique. Cela nous paraît résulter des renseignements que nous a transmis le siècle suivant : en effet, sous l'administration de saint Eloi, au milieu du VII^e siècle, l'église de Saint-Quentin nous apparaît desservie par des frères (2) ; nous voyons en outre le successeur même de saint Eloi sur le siège épiscopal de Noyon, Mummolinus, nommer vers 660 abbé de Saint-Quentin un moine, Ebertramnus, qu'il fit venir de l'abbaye de Saint-Bertin. Si des moines étaient établis près du tombeau de l'apôtre vers le milieu du VII^e siècle, il nous paraît probable qu'il en fut de même dans le siècle précédent et que la fondation d'un monastère *régulier* suivit de très près la translation du siège épiscopal à Noyon. Le nom de *frères* que saint Eloi donnait aux religieux qui l'aidèrent dans sa recherche du corps de saint Quentin ne peut s'appliquer qu'à des moines ; on sait d'ailleurs qu'il n'y avait pas encore de chanoines à cette époque : ce fut cent vingt ans après, c'est-à-dire vers 760, qu'ils furent institués par l'évêque de Metz, Chrodegand (3).

Rien de plus obscur que la période comprise entre le départ de saint Médard et l'épiscopat de saint Eloi : pen-

(1) On a vu, dans le livre premier de cet ouvrage (Voir le volume précédent, page 485) que nous considérons comme très probable l'existence, à l'époque romaine, d'une basilique dans la ville même d'Augusta. Cette hypothèse nous paraît d'autant plus admissible que le tombeau de saint Quentin était en dehors de la ville, à une distance de trois à quatre cents mètres : aussi pensons-nous que l'église principale était dans l'intérieur d'Augusta et que les évêques résidaient dans la cité.

(2) *Fratres*, tel est le mot employé par saint Ouen dans la *Vie de saint Eloi*.

(3) Voir Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, 26^e leçon.

dant plus d'un siècle, c'est à peine si nous pouvons enregistrer deux ou trois faits recueillis par les historio-graphes du temps : encore jettent-ils peu de lumière sur l'état de notre ville pendant cette époque de ténèbres historiques. C'est ainsi que Grégoire de Tours, dans son livre *De la gloire des martyrs*, raconte comment un malfaiteur qui avait volé le cheval d'un prêtre, fut condamné par le juge à la peine du gibet et délivré par l'intercession de saint Quentin dont le prêtre lui-même, effrayé de la rigueur du châtement, avait invoqué l'assistance auprès de Dieu (1). C'est le seul fait relatif à notre histoire locale que nous puissions recueillir dans le VI^e siècle, en dehors des précieux renseignements que nous ont fournis les biographies de saint Médard insérées dans le grand recueil des Bollandistes. Ajoutons cependant que l'histoire générale de l'époque, étudiée dans Grégoire de Tours, nous donne lieu de croire que notre ville passa en 561, à la mort de Clotaire I^{er}, sous la puissance de Chilpéric (2). Un instant,

(1) Voici le passage de Grégoire de Tours où il est question du martyr saint Quentin et de notre ville : « Apud Virmandense vero oppidum Galliarum, Quintinus martyr quiescit, cujus beatum corpus a quadam religiosa quæ dudum fuerat cæcata, reperitur. Sed mox, ut a fluminis fundo relevatum est, miraculum protulit cum mulieris facie : ubi primum illuxit, lumina cæcata restituit. In hac igitur urbe, unus ex latronibus equum presbyteri furtim abstulit. Inventus a presbytero, judici manifestatur : nec mora, adprehensus et in vincula compactus, supplicio subditur. Opus suum ore proprio indicans, patibulo dijudicatur. Sed presbyter metuens ne ob sui damni causam, anima hominis auferretur, judicem deprecans ut concessa ille vita, hic culpa reus absolveretur a poena, dicens sibi satis esse jam factum, quod per tot tormentorum genera latro quæ gesserat declarasset : sed severitas judicis cum nullis precibus potuisset inflecti, reum patibulo condemnavit. Tunc presbyter cum lacrymis prostratus ad beati martyris tumulum, suppliciter deprecatur, dicens : « Quæso, gloriosissime athleta Christi, ut eruas hunc pauperem de manu mortis iniquæ, ne mihi fiat in opprobrium, si per meam accusationem moriatur hic homo. Ostende, deprecor, virtutem tuam, ut quem asperitas humana nequit absolvere, lenis pietatis moderatione tu dissolvas. Hæc sacerdote cum lachrimis deprecante, disruptus vinculis patibuli, reus ad terram ruit. Quod audiens judex, timore perterritus, divinam admirans virtutem, nihil ultra illi nocere præsumpsit. » (De Gloria martyrum, chapitre 73).

(2) Voir A. Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, page 142.

peut-être, elle appartient au roi d'Austrasie, Sigebert, lorsque ce prince frank assiégea dans Tournai Chilpéric et son odieuse épouse Frédégonde (575) : on sait, en effet, qu'à cette date, presque tous les leudes du roi de Soissons l'abandonnèrent pour se joindre à Sigebert. En 584, la cité des Véromandues fait partie du royaume de Clotaire II. Une inscription lapidaire, trouvée en 1826 à Saint-Quentin (1), nous a fait connaître que ce roi frank traversa notre ville le 20 janvier de l'an 600, en se rendant à Soissons. Voici cette inscription dont l'étonnante incorrection atteste la profonde décadence, dès cette époque, de la langue latine usuelle :

ANNO SEXTO CENTN
POSITUS FUT HOC
MONIMENTUM PER
JUSSU CLOTARIUS
FRANCORUM REX
CHILPERINI FILIUS
ITER FACIENS SUESIONEM
DIES JANUARI VISENTI.

*En l'an six cent
fut placé ce
monument par
l'ordre de Clotaire
roi des Francs
fils de Chilpéric
faisant route vers Soissons
le vingtième jour de janvier.*

(1) Cette inscription a été trouvée en démolissant les fortifications, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la place Clotaire II. Elle est conservée dans la bibliothèque de la ville.

Il nous paraît probable que le passage de Clotaire II dans notre ville eut lieu lorsque ce prince s'en alla combattre Théodebert II et Théodoric II qui défirent son armée à Dormelles, près de Sens. Cette bataille eut pour résultat de réduire considérablement les possessions de Clotaire II, et l'un des vainqueurs, Théodebert II, roi d'Austrasie, se fit céder le duché entier de Dentelin, qui correspondait, selon M. Aug. Longnon (1) aux cités de Boulogne, de Théroutanne, d'Arras, de Noyon (2), de Cambrai et de Tournai ; mais quelques années après, notre ville retombait sous la domination de Clotaire II devenu seul roi des Franks (613).

A partir de cette date, l'Histoire se tait sur notre ville jusqu'à l'arrivée de saint Eloi au siège épiscopal de Noyon, c'est-à-dire jusqu'à l'année 640. C'est à cette époque que se place aussi la seconde découverte du tombeau de saint Quentin. On se rappelle que sur les restes du martyr enseveli par ses soins, Eusébie avait fait élever une chapelle qui, dans la suite des temps, avait été reconstruite plusieurs fois peut-être, et était devenue une église assez vaste. Par une cause inconnue, mais que l'on a attribuée sans preuves suffisantes aux malheurs arrivés à notre ville et à son clergé pendant la persécution de l'empereur Julien (3), le lieu précis de la sépulture de saint Quentin était ignoré au VII^e siècle, et lorsque saint Eloi devint vers 640, évêque de Vermandois, on vénérât le martyr assez loin de l'endroit où reposait effectivement son corps. Cependant, l'église de Saint-Quentin était, dès cette époque, fréquentée

(1) Voir A. Longnon, ouvrage cité, pages 145 et 411.

(2) Depuis que notre ville n'était plus le siège de l'évêché, Noyon était devenu la capitale du Vermandois.

(3) Cette opinion est fondée sur le chapitre premier du livre des *Miracles de saint Quentin*, œuvre du IX^e siècle, mais les anachronismes qu'il renferme excitent notre défiance contre l'ensemble de son récit.

par la population de notre ville et par des pèlerins qu'attirait la renommée de l'apôtre des Ambiens et des Véromandues. La découverte du tombeau de saint Quentin par saint Eloi fut, pour notre ville, un événement de la plus haute importance, car il redoubla la ferveur religieuse des habitants, accrut la renommée de la basilique et augmenta le nombre des pèlerins. Dès lors, le monastère semble avoir pris une plus grande extension, en même temps que la basilique du martyr était agrandie par le pieux évêque de Noyon : la prospérité de l'église et de l'abbaye de Saint-Quentin eurent, on n'en saurait douter, la plus grande influence sur les destinées de notre vieille cité : elle leur dut de ne pas tomber en décadence après le départ de ses évêques, et bien que dépouillée de son titre de capitale, elle demeura, dans les premiers siècles du moyen-âge, la ville sainte, la ville des souvenirs et des pèlerinages.

Si saint Médard lui préféra Noyon, il semble, en revanche, que saint Eloi eut pour son église et pour le martyr qui y reposait un amour et un culte tout particuliers. A peine fut-il sacré évêque, nous dit son ami et son biographe saint Ouen, qu'il accourut faire ses dévotions au tombeau de saint Quentin. Il trouva le monastère en proie à l'agitation et à l'inquiétude. Depuis longtemps, on cherchait dans le sous-sol de la basilique l'endroit où se trouvait la sépulture de l'apôtre. Déjà un homme, appelé Maurinus, qui portait l'habit de moine (1) et qui avait le titre de chantre du palais du roi, avait commencé des recherches sous le pavé de l'église, mais il était mort le lendemain de sa tentative, et les moines n'avaient pas manqué d'attribuer sa fin inattendue à la témérité de son entreprise. Cet événement, qui avait fortement impres-

(1) Ut v'debatur populis habitu religiosus, cantor in regis palatio laudatus
(*Vie de saint Eloi*, par saint Ouen.)

sionné le monastère, n'arrêta pas un instant saint Eloi dans son désir de retrouver le corps de saint Quentin. Il était persuadé que le tombeau de l'apôtre ne se trouvait pas à l'endroit désigné par la vénération populaire, mais bien dans le fond de l'église. Sous l'influence de cette idée, il se mit à sonder de côté et d'autre le sous-sol de cette partie de la basilique (1). Ces premières fouilles n'amènèrent aucun résultat, et les moines, qui avaient toujours présente à l'esprit la fin subite du chantre Maurin, cherchèrent à détourner saint Eloi de son dessein. Ils n'y réussirent pas, et l'on continua les recherches. Déjà on avait sondé nombre d'endroits et l'on avait perdu tout espoir de retrouver le corps de saint Quentin, lorsque saint Eloi enjoignit aux moines de fouiller la partie la plus reculée de la basilique, en un endroit où jamais on n'avait soupçonné que pussent être les restes du martyr. Tous les efforts se tournèrent alors de ce côté ; le travail fut continué pendant trois nuits, à la lueur des lampes et des cierges : une tranchée fut ouverte jusqu'à la profondeur de plus de dix pieds, et l'on ne trouva rien (2). On commençait à perdre tout espoir, lorsque saint Eloi, saisissant une bêche et rejetant son manteau, se mit à creuser la terre à son tour, sondant avec ardeur les parois de la tranchée ouverte par ses moines. Tout-à-coup, il rencontra une ancienne sépulture : transporté de joie, il en

(1) *Cœpit sagaci inquisitione per basilicæ pavementum huc illucque tenare, sicubi sacratum tumulum posset reprehendere* (saint Ouen). On voit, par ce passage et par celui qui est rapporté dans la note suivante, que l'église de Saint-Quentin était dès lors un édifice considérable, puisque saint Eloi dut procéder avec *méthode* et *sagacité*, et employer un personnel nombreux pour sonder les différents endroits de l'édifice.

(2) *Cœpto operi persistens, cum adjutores ejus per diversa ecclesiæ loca tentando discurrerent, leniter ille omnes compescens, unum eis locum, quo nulla esse suspicio poterat, in posteriori ecclesiæ parte effodiendum designat : tunc omnium labore ibi converso, libenter jussis obtemperant, defossaque jam in altum ultra pedes decem seu amplius terra...* (Saint Ouen.)

frappa la pierre d'un coup vigoureusement lancé ; alors, dit la légende, on vit sortir du tombeau une immense gerbe de lumière qui répandit une clarté si grande que saint Eloi et ceux qui l'assistaient furent éblouis et qu'une grande partie du pays fut tout à coup éclairée comme en plein jour (1).

C'était le sarcophage qui renfermait les restes de saint Quentin (2). Saint Eloi reconnut le corps du martyr aux clous de fer, instruments de son supplice, qu'il trouva dans le tombeau. Le pieux évêque, après avoir pris, à titre de reliques, ces clous et quelques-uns des ossements de l'apôtre, déposa son corps en un endroit situé en deçà de l'autel de la basilique. Il nous paraît probable que les restes de saint Quentin furent enfermés par lui dans le sarcophage en marbre blanc que l'on conserve encore dans la crypte de notre église sous le nom de tombeau de saint Quentin (3).

La découverte du corps de l'apôtre des Ambiens et des

(1) C'est cette légende, ou simplement peut-être le souvenir des recherches du corps de saint Quentin, faites pendant trois nuits à la lueur des cierges, qui a donné lieu à la fête de l'*Allumerie*, que l'église de notre ville célèbre tous les ans le 3 janvier.

(2) Saint Ouen dit que le tombeau de saint Quentin fut trouvé *in posteriore parte ecclesiae*, c'est-à-dire au fond de l'église, et par conséquent derrière l'autel. On se rappelle (V. le volume précédent, page 411) que l'endroit où le corps du martyr fut retrouvé au VII^e siècle est indiqué par une dalle noire découverte en 1866 entre le grand et le petit transsept de la basilique actuelle, non loin du grand pilier gauche du chœur. C'était donc en cet endroit que se terminait l'église de Saint-Quentin avant son agrandissement par saint Eloi.

(3) Nous n'pensons pas qu'on puisse attribuer au temps d'Eusébie, c'est-à-dire au IV^e siècle, le tombeau en marbre blanc conservé dans la crypte de notre église basilique ; saint Ouen, en effet, rapporte que saint Eloi creva d'un coup de pioche le sépulcre du martyr : « cum sarculo quem manu gestabat, avidissime latius ferisset sepulcri, confestim forato tumulo ; . . . » or le sarcophage dit de saint Quentin ne porte pas les traces du coup de pioche de saint Eloi. Il nous paraît donc probable que ce tombeau, creusé dans un fût de colonne, est celui dans lequel l'évêque de Noyon renferma les restes du martyr et qu'il plaça devant l'autel : corpus summa cum diligentia citra altare transposuit. — Sur les *Tombeaux des Saints au VI^e siècle*, V. la dissertation de Dom Ruinart insérée dans le tome II du *Recueil de Dom Bouquet*, p. 95 et 96.

Véromandues excita le zèle et la piété de saint Eloi. Ce prélat qui, on le sait, était très habile dans le travail des métaux, éleva au-dessus de la sépulture du fondateur de l'église de Vermandois un édicule (1) d'un travail admirable et enrichi, ajoute saint Ouen, d'or, d'argent et de pierres précieuses. Il est probable que ce chef-d'œuvre du célèbre évêque périt lors de l'incendie allumé par les Normands en 883, qui détruisit en partie la basilique construite par Fulrad, abbé de Saint-Quentin, au commencement du IX^e siècle.

Saint Ouen nous apprend aussi que la découverte des reliques de saint Quentin ayant redoublé la ferveur religieuse des habitants de notre ville, l'église se trouva trop petite pour contenir les fidèles qui y affluaient : aussi saint Eloi l'agrandit et l'orna (2). Il semble probable aussi, malgré le silence de saint Ouen, que le pieux évêque de Noyon enrichit d'autres dons encore le monastère qui s'élevait près de l'église. Depuis son origine jusqu'à saint Eloi, le nom d'aucun des abbés qui le gouvernèrent ne nous est parvenu, soit peut-être parce que les évêques de Noyon s'en réservèrent l'administration (3), soit encore

(1) C'est ainsi que nous croyons devoir traduire cette phrase de saint Ouen : « Tumbam denique ex auro argentoque et gemmis miro opere desuper fabricavit. » S'agit-il ici d'un édicule élevé au-dessus de l'endroit où reposait le martyr ou d'une simple châsse ? Nous penchons pour la première interprétation.

(2) Ecclesiam quoque quæ exigua conventibus populi videbatur, eximio opificio ampliata decoravit. — Sur la *Forme des églises* à cette époque, consultez la dissertation précitée de Dom Ruinart, à la page 95.

(3) Ne peut-on conjecturer, en effet, que les évêques de Noyon, jusqu'à Mummo-lin, se réservèrent l'administration du monastère dans la crainte que les abbés de St-Quentin ne prissent une trop grande autorité dans le pays, en raison de l'importance de notre ville, ancienne capitale de la cité et du diocèse ? Quoique abandonnée de ses évêques depuis plus de cent ans, elle portait encore au VII^e siècle, d'après saint Ouen, le titre de *métropole*. Bien humbles d'ailleurs, durent être les commencements du monastère de Saint-Quentin : « Les premiers » monastères, dit Guizot (*Civilisation en France*, 15^e leçon), n'ont été fondés par » personne ; ils se sont fondés eux-mêmes. Ils n'ont point été, comme plus » tard, une œuvre pie de quelque homme riche et puissant qui se soit empressé

en raison du peu d'importance de cette communauté de moines, avant que l'évêque de Noyon eût montré au peuple les restes de son apôtre et ranimé par son pieux enthousiasme l'ardeur des pèlerinages.

• de faire bâtir un édifice, d'y adjoindre une église, de le doter et d'y appeler
• d'autres hommes pour qu'ils y menassent une vie religieuse. Les associations
• monastiques se sont formées spontanément, entre égaux, par l'élan des âmes,
• et sans autre but que d'y satisfaire. Les moines ont précédé le monastère, ses
• édifices, son église, sa dotation ; ils se sont réunis, chacun par sa volonté et
• pour son compte, sans dépendre de personne au dehors, aussi libres que désin-
• téressés. »

CHAPITRE IV

HISTOIRE DE LA VILLE ET DU MONASTÈRE DE SAINT-QUENTIN,
DEPUIS LA MORT DE SAINT ÉLOI, JUSQU'À L'AVÈNEMENT DE LA
ROYAUTÉ CAROLINGIENNE.

(De l'an 659 à l'an 752)

L'époque comprise entre les années 640 et 660 fut signalée en Gaule par la fondation d'un grand nombre de monastères. A cette date, notre pays est devenu entièrement chrétien, et il ne reste plus guère du paganisme romain ou frank que quelques coutumes ou superstitions qui traverseront encore bien des siècles et que les temps modernes seulement verront disparaître.

Cette ferveur générale du zèle religieux, jointe à la découverte du corps de saint Quentin, eut, nous l'avons dit, pour le développement et la prospérité du monastère établi près du tombeau du martyr, les plus heureuses conséquences. En même temps, saint Eloi montra dans notre province le zèle le plus ardent et le dévouement le plus absolu dans l'œuvre de régénération morale et religieuse qui s'accomplissait de toutes parts. Avant de devenir, vers l'an 640, le chef de l'église du Vermandois, le saint évêque avait visité nombre de monastères : son amour pour la vie du cloître l'avait même retenu quelque temps auprès des religieux réunis à Luxeuil en une communauté célèbre par son austérité et sa forte organisation. En effet, tandis que les autres monastères, d'ailleurs peu nombreux au commencement du VII^e siècle, loin de se soumettre à une règle, s'abandonnaient aux habitudes de la vie mondaine, les moines de

Luxeuil, au contraire, étaient restés assujettis à une discipline étroite et sévère (1). Saint Éloi, instruit à cette grande école, apporta certainement aux moines qu'il trouva établis près du tombeau de saint Quentin cette austérité et ce zèle religieux dus à l'observation d'une règle sagement conçue et suivie sans hésitation. Cette conjecture nous paraît d'autant plus probable que déjà, avant son épiscopat, il avait imposé la discipline rigoureuse de Luxeuil au monastère qu'il avait fondé à Solignac (*Solemniacum*) à quelques milles de Limoges (2). A sa mort, arrivée en 659, les moines de Saint-Quentin formaient une communauté déjà importante, et son successeur, Mummolin, mit à leur tête l'homme qui était le plus apte à continuer son œuvre : il leur donna pour abbé Ebertramnus, sorti comme lui du monastère de Luxeuil et imbu, par conséquent, de ces idées d'ordre et de discipline rigoureuse que saint Eloi s'était efforcé de mettre en honneur parmi les hommes voués à la vie monastique.

Le moine Ebertramnus avait été, en effet, à Luxeuil, le compagnon de l'évêque Mummolin et de saint Bertin qui allait bientôt devenir abbé de Sithiu. Tous trois quittèrent ensemble le monastère et parcoururent la Gaule en prêchant, suivis d'un grand nombre de religieux attirés par leur talent de prédicateurs et la renommée de leur sainteté.

(1) Denique cum et frequenter ad Eligium monachi religiosi quique confluerent, nec sic nimirum eorum satiabatur alloquio, sed aliquando etiam nimis sanctæ conversationis æstuans desiderio ipse quoque properabat ad cœnobia, maximeque *Lu sedium* quod erat eo tempore cunctis eminentius atque districtius; neque enim tam crebra erant adhuc in Galliis monasteria, et sicubi essent, non sub regulari quidem disciplina, sed erant prorsus in malitia fermenti veteris sæcularia: præter Lussedium ergo quod solum, ut dictum est, districtiorem regulæ solerter tenebat; Solemniacense monasterium in partibus occiduis hujus religionis extitit caput, ex quo demum multi sumpserunt et initium et exemplum, adeo ut nunc quoque propitia divinitate, innumera per omnem Franciam et Galliam habeantur sub regulari disciplina, alma utriusque sexus cœnobia.... (Saint Ouen, *Vie de saint Eloi*, livre 1, ch. 21).

(2) V. la *Vie de saint Eloi*, livre 1, chap. 15.

Appelés à la cour de Clotaire III, fils de Clovis II, ils y restèrent assez longtemps et quittèrent le roi de Neustrie et de Bourgogne pour aller rejoindre saint Omer, compatriote et parent de saint Bertin, et qui administrait alors l'évêché de Thérrouanne. Avec son aide, ils fondèrent, vers 648, le monastère qui devint bientôt célèbre sous le nom d'abbaye de Sithiu (1).

Nous savons fort peu de chose de l'administration d'Ebertramnus. Nommé en 659, nous voyons figurer son nom dans un échange conclu en 662 entre l'évêque de Noyon Mummolin et Bertin devenu abbé de Sithiu : dans cet acte, le premier abandonne au second le village appelé *Vallis* (2) dont il avait déjà donné une partie à Ebertramnus (3). L'histoire se tait ensuite sur le plus ancien de nos abbés connus. Mabillon a pensé qu'il gouvernait encore le monastère de Saint-Quentin en 687, au moment de la bataille de Testry, mais cette opinion du grand érudit ne nous paraît pas confirmée par les documents qui nous sont parvenus.

Hémeré et Quentin De La Fons ont regardé comme le prédécesseur d'Ebertramnus dans le gouvernement de Saint-Quentin, un abbé appelé Stupilio, dont le nom se trouve mentionné dans un acte daté de l'an 680 et par lequel l'évêque de Cambrai et d'Arras, Vindicianus, confirme les donations faites au monastère de Saint-Waast par le roi Thierry. Colliette et les auteurs de la *Gaule chrétienne* ont pensé, au contraire, que Stupilio était postérieur à l'abbé Ebertramnus. Pour nous, l'examen du privilège de

(1) C'est à cette abbaye que la ville de Saint-Omer doit son origine.

(2) Peut-être *Vaux*, dans le canton de Vermand.

(3) *Invenierunt inter se ambo locella aliqua his nominibus : Vallis, quem de parte venerabili viro Ebertramno, abbate de basilica Sancti Quintini, pro alia villa cognominanti Tunninio (peut-être Tugny?)..... V. le Cartulaire de saint Bertin, publié par M. Guérard, pages 20 et suivantes.*

Vindicianus nous détermine, d'accord avec le père Le Cointe, à en rejeter l'autorité : il nous paraît être l'œuvre d'un faussaire du moyen-âge, probablement d'un moine de Saint-Wast par trop jaloux de la gloire et de la prospérité de son monastère. Quoi qu'il en soit des anachronismes de l'auteur, on peut croire cependant qu'un abbé du monastère de Saint-Quentin porta le nom de Stupilio, mais il est impossible de dire s'il vécut avant ou après Ebertramnus (1).

C'est vers l'époque où nous rencontrons pour la première fois le nom d'un abbé de Saint-Quentin, que nous trouvons aussi mentionné le nom d'un comte de Vermandois. C'est saint Ouen qui nous le fait connaître : il s'appelait Garifrède (2). Des difficultés, nées sans doute d'un conflit de pouvoirs, s'élevèrent entre lui et saint Eloi. Ces luttes entre l'évêque et le comte devaient être fréquentes à cette époque où l'Eglise dominait déjà les âmes et exerçait, par ses prélats, un pouvoir immense sur les populations gallo-romaines attachées à leurs anciennes traditions et souvent hostiles aux princes barbares, maîtres de la Gaule. Ce respect universel qui entourait les évêques et leur donnait une grande influence devait naturellement exciter l'ombrageuse jalousie des administrateurs grossiers qui représentaient les

(1) Ce privilège de l'évêque Vindicianus se trouve rapporté en entier dans les *Annales ecclésiastiques des Français*, tome IV, p. ges 124 et suivantes, et suggère au savant Charles Le Cointe les réflexions suivantes : « Le privilège de l'évêque Vindicianus porte qu'il fut donné la septième année du roi Thierry qui correspond à l'an 680 du Christ : or, en cette année, les évêques Omer, Austregisilus, Eloi et Faron et les abbés Agilus et Wandregisilus, qui sont dits avoir signé le privilège, n'étaient plus au nombre des vivants. Tous étaient morts avant l'avènement au trône du roi Thierry : Omer, évêque des Morins, en 668 ; Austregisilus, évêque métropolitain de Bourges, en 624 ; Eloi, évêque de Noyon, en 659 ; Faron, évêque de Meaux, en 672 ; Agilus, abbé de Rebais-en-Brie, en 660 ; Wandregisilus, abbé de Saint-Wandrille, au diocèse de Rouen, en 667. En outre, Philbert, abbé de Jumièges, était exilé en Aquitaine, et il n'est pas certain que Stupilio, dont le seul diplôme de Vindicianus fait mention, ait été à cette époque, abbé de Saint-Quentin. »

(2) Saint Ouen le qualifie *Comes Vermandensis*. Voir livre II, chapitre 47.

princes mérovingiens : de là des rapports tendus qui dégénéraient souvent en véritables conflits. Ce sont probablement de pareilles difficultés qui divisèrent saint Eloi et le comte Garifrède, et donnèrent lieu à la légende suivante recueillie par saint Ouen : « Un jour, le comte oubliant qu'il avait offensé saint Eloi, vint se prosterner à son tombeau. A son aspect, la lampe qui brillait près du sépulcre s'éteignit et ne se ralluma qu'au moment où il sortit de l'église. Garifrède rentra de nouveau dans la basilique et vit la lumière s'éteindre une seconde fois. Frappé de terreur, il se rappela ses torts, les confessa publiquement et manifestant le plus profond repentir, il s'écria qu'il mourrait près du tombeau de saint Eloi, si la lampe ne se rallumait pas. Alors, continue saint Ouen, Garifrède ayant réparé son offense, la lumière éteinte par la volonté de Dieu se ralluma et le comte rassuré fit apporter immédiatement un précieux vase d'argent qu'il offrit au confesseur du Christ et qu'il déposa près de son sépulcre en gage de la paix qu'il venait de faire avec lui (1). »

Saint Ouen mentionne encore un autre comte de Vermandois, Ingomar, qui paraît avoir été contemporain de Garifrède : peut-être ce dernier administrait-il le Noyonnais, pendant qu'Ingomar gouvernait notre ville pour le roi Clovis II. C'est encore une légende recueillie par le biographe de saint Eloi qui nous l'a fait connaître ; nous la rapportons ci-après : « Peu de temps après la mort du saint évêque (2), une épidémie frappa cruellement plusieurs villes de la Gaule... Il y avait alors un comte de la ville de Vermandois (3), nommé Ingomar, homme très riche

(1) Saint Ouen, *Vie de saint Eloi*, livre 2, chapitre 47.

(2) C'est-à-dire vers l'an 659 ou 660.

(3) Le texte de saint Ouen porte : Comes quidam urbis Tiroandensis ; c'est là certainement une faute de copiste et il faut lire avec Dom Bouquet *Virmandensis*.

et très puissant, qui redoutant les ravages de la peste et ayant appris les guérisons miraculeuses obtenues par le moyen d'une liqueur suintée par le linceul de saint Eloi, s'en vint, le cœur rempli de dévotion, invoquer le secours du saint, promettant que si le prélat obtenait de Dieu que l'épidémie ne ravageât point ses propriétés, il donnerait à son église la dixième partie de ses biens et la plus belle de ses métairies. Retournant ensuite dans son domaine, il fit toucher de cette liqueur à tous ses hommes, et tandis que la peste sévissait autour de la province, aucun des serfs qui lui appartenaient n'en fut atteint. Rempli de joie de les avoir sauvés, il mit à part la dixième partie de ses biens et la donna, plein de reconnaissance, à l'église de saint Eloi. Cette donation fut si considérable, que la dixième partie des hommes d'Ingomar, c'est-à-dire cent âmes furent le lot de saint Eloi qui reçut en outre une quantité considérable de bétail (1). »

Il nous paraît résulter de cette légende que si le Vermandois fut atteint par la peste qui, vers 660, ravagea les provinces voisines, du moins l'épidémie épargna quelques unes de ses parties. Saint Ouen ne dit pas, en effet, que notre ville et son territoire furent préservés, mais seulement les propriétés d'Ingomar. Il est regrettable que le biographe de saint Eloi ne nous ait pas fait connaître leur situation géographique.

Garifrède et Ingomar étaient les contemporains d'Ebertramnus. C'est, nous l'avons dit, le premier abbé connu du monastère de Saint-Quentin : nous devons ajouter qu'il est le seul, avant le comte Jérôme, qui gouverna notre église vers le milieu du VIII^e siècle, dont on puisse placer

Le savant bénédictin ajoute que Du Chesne possédait un manuscrit portant *Viromanduorum comes*, ce qui autorise la correction ci-dessus.

(1) *Vie de saint Eloi*, livre II, chapitre 40.

l'administration à une date certaine, bien que nous ignorions à quelle époque elle prit fin. Si l'on peut admettre, avec quelque vraisemblance, que l'abbé Stupilio lui succéda, on est réduit à des conjectures en ce qui concerne l'abbé Lagbard mentionné par le *Livre des Miracles de saint Quentin*. Hémeré et Colliette ont estimé qu'il fut abbé vers l'an 680 : si l'on admet que le *Livre des Miracles* a observé dans ses récits l'ordre chronologique (ce qu'il est difficile d'établir) il y a lieu de croire, en effet, que ce religieux gouverna notre monastère soit à la fin du VII^e siècle, soit plutôt, selon nous, au commencement du VIII^e. Voici, d'ailleurs, la légende recueillie par le livre des *Miracles* : « Au temps de l'abbé Lagbard, pendant qu'on élevait un édifice vaste comme un palais dans l'enceinte du monastère (1) un homme nommé Guntlag, originaire d'un certain domaine appelé *Hardiacum*, dirigeait les ouvriers employés à ce travail. L'un d'eux, Rementianus, ayant montré de la paresse dans l'exécution de la tâche qui lui était confiée, Guntlag ordonna qu'on le frappât de verges. Mais Rementianus s'échappant des mains de ses bourreaux, courut se réfugier à la porte de la basilique de saint Quentin, invoquant contre la cruauté de son maître le secours du martyr. Guntlag ne tint aucun compte des prières du malheureux serf, qu'il fit saisir et cruellement flageller. Mais un instant après, pendant qu'il parcourait les combles du palais pour inspecter les travaux, il perdit l'équilibre, fut précipité à terre et se tua. »

Comment doit-on interpréter ces mots de la légende : *infra claustra monasterii* ? Faut-il admettre que le monastère était alors entouré d'une clôture, fossé ou muraille, à laquelle nous verrons succéder plus tard, à la fin du IX^e siècle,

(1) Temporibus Lagbardi abbatis, cum accideret casu ut quoddam ædificium ædificare conaretur infra claustra monasterii, et in modum palatii perficeretur....

après l'incendie de la basilique de Saint-Quentin par les Normands, une véritable fortification dont il existe encore d'importants tronçons ? Ce chapitre dixième du livre des *Miracles* nous fait connaître du moins que dès le temps de l'abbé Lagbard, le monastère était devenu assez riche pour construire un important bâtiment que le rédacteur de la légende n'hésite pas à qualifier de palais. Ce fut peut-être cette vaste construction qui devint la demeure des abbés de Saint-Quentin et plus tard des comtes de Vermandois. Si cette conjecture est fondée, l'édifice occupait le côté oriental de la petite place Saint-Quentin. Lorsqu'en 1214 notre province fut réunie par Philippe Auguste à la couronne de France, le palais de nos comtes passa aux mains du roi pour revenir en 1292 à la ville de Saint-Quentin, en vertu d'une vente que lui consentit le roi Philippe le Bel. Reconstruit sans doute à une époque inconnue, il s'appela durant le moyen-âge la *maison du roi* et servait au XVII^e siècle de halle aux poids. Tel est l'avis de Quentin De La Fons qui ajoute : « Si l'on considère ce qui reste de ses murailles, » on reconnaîtra l'antiquité de ce bâtiment qui fait qu'il » paraît avoir eu autrefois quelque avantage au-dessus des » autres » (1).

Après la dignité d'abbé du monastère de Saint-Quentin venait celle de coûtre (*custos*) ou gardien des reliques. Les coûtres, qui paraissent avoir existé dès les premiers temps de l'abbaye, furent supprimés en 1485. Voici, d'après Colliette (2), quelles étaient leurs fonctions au moment où ils disparurent ; il est probable qu'elles étaient à peu près les mêmes à l'époque reculée dont nous essayons de

(1) Voir *Histoire particulière de la ville de Saint-Quentin*, tome 1, pages 88 et suivantes. Voir aussi l'*Histoire de l'église de Saint-Quentin*, du même auteur, page 167.

(2) Voir *Mémoires pour servir à l'histoire du Vermandois*, tome 1, page 269.

retracer l'histoire : « Les coûtres étaient les édiles ou » intendants des bâtiments et des réparations de l'église ; » ils veillaient à ordonner la magnificence des diverses » solennités ; ils réglaient le luminaire, fixaient les heures » de l'office du jour et de la nuit et en déterminaient les » intervalles. Les sonneurs, les portiers, dont les uns » étaient clercs, les autres laïques, et les autres officiers » de l'église dépendaient d'eux ; mais, par dessus tout, » leur devoir était de garder et faire garder avec soin les » reliques de leurs églises.... »

Le plus ancien coûtre de la basilique de Saint-Quentin qui nous soit connu, s'appelait Leodecius (1). Il nous paraît impossible de fixer avec précision l'époque à laquelle il vécut : Hémeré, Colliette et les auteurs de la *Gaule chrétienne* en ont fait un contemporain de l'abbé Lagbard : peut-être lui est-il antérieur, si l'on admet que l'auteur du *Livre des Miracles de saint Quentin* a suivi l'ordre chronologique, car il parle du coûtre Leodecius au chapitre 8 et ne mentionne l'abbé Lagbard qu'au chapitre dixième. Quoi qu'il en soit, le chapitre huitième nous fait connaître que Winléric, homme riche et de noble extraction, mais orgueilleux et dissolu, fut puni de son impiété par Dieu et saint Quentin qu'il avait offensés, mais qu'un châtiment sévère l'ayant corrigé de ses erreurs et de ses fautes, il fit des dons considérables en argent et en vêtements brodés d'or et semés de pierreries à la basilique du martyr (2).

Dès lors, l'église de Saint-Quentin commençait à posséder d'importantes propriétés. On la voit, en effet, au chapitre IX du *Livre des Miracles*, plaider pour la possession

(1) C'est le chapitre 8 du *Livre des Miracles de saint Quentin* qui nous fait connaître le coûtre Leodecius. Il est qualifié *sancti Quintini martyrii custos*, coûtre ou gardien de l'église dédiée au martyr saint Quentin.

(2) *Donaria multa argenti et vestimentorum plurimum contulit in eadem basilica, auro texta gemmisque fulgentia* (saint Ouen).

d'une forêt dépendant du domaine de *Nogaridus*, localité que Claude De La Fons et Colliette ont cru pouvoir identifier avec le village moderne de Nauroy (1).

La rareté des renseignements que nous trouvons sur notre ville dans ces siècles éloignés nous fait un devoir de recueillir même les simples mentions de son nom que nous rencontrons dans les documents historiques de l'époque. Nous consignons donc ici le souvenir d'un contrat de donation passé en 685 à Saint-Quentin, appelé alors *Virmandis*, par Amalfrid, peut-être l'un de ses habitants, que la charte recueillie par Mabillon appelle *Vir illuster*. Amalfrid et sa femme Childebertana avaient construit à Honnecourt, sur les bords de l'Escaut, une abbaye de femmes à la tête de laquelle ils avaient placé, en qualité d'abbesse, leur fille Auriana. En 685, du consentement de cette dernière, ils donnèrent au monastère de Sithiu, que gouvernait encore saint Bertin, cette abbaye d'Honnecourt, avec toutes ses dépendances. Le roi de Neustrie Thierry III confirma cette donation en 687, le jour des kalendes d'avril, dans son palais de Kiersy sur Oise (2). Notre ville faisait donc partie à cette époque des états de ce prince.

Quelques semaines après, le roi Thierry voyait son armée mise en déroute à Testry (3) par Pépin d'Héristal, chef des Austrasiens et du parti Germain dans la Gaule. Le roi s'enfuit du champ de bataille suivi bientôt par la multitude des Neustriens. Un grand nombre d'entre eux cherchèrent un asile dans les églises et les monastères des

(1) « Je le prends pour Nouroy par raison analogue d'autres semblables mots : outre qu'en ce lieu il y avoit des bois et que l'église de Saint-Quentin a possédé des biens en ce quartier. » Claude De La Fons ajoute : *In alio tamen exemplari legitur Nogando*. Voir *Histoire de saint Quentin, martyr*, page 329.

(2) La donation d'Amalfrid et la confirmation du roi Thierry III se trouvent dans le *Recueil* de Dom Bouquet, tome rv, page 665.

(3) Le village de Testry fait aujourd'hui partie du département de la Somme et du canton de Ham ; il est à environ seize kilomètres Ouest de Saint-Quentin.

environs : la plupart vinrent demander un refuge au monastère de Saint-Quentin, les autres se jetèrent dans l'abbaye de Saint-Fursy, à Péronne. Les annales de Metz racontent qu'à la prière des abbés de Saint-Quentin et de Saint-Fursy, Pépin se montra clément envers les malheureux vaincus : il leur accorda la vie et leur rendit leurs biens en exigeant d'eux seulement le serment de fidélité (1).

On sait que Pépin conserva à l'infortuné Thierry III les insignes de la royauté, mais qu'il exerça effectivement le

(1) Plurimi autem ex prælio fuga lapsi, ecclesiis et monasteriis sese defendendos crediderunt. Quorum maxima turba ad beati Quintini martyris limina, nonnulli ad Perronam Scotorum monasterium, in quo beatus Furseus corpore requiescit, confugium fecerunt. Pro quibus, interventu abbatum locorum illorum, mitissimus princeps Pippinus, acceptis ab his tantummodo sacramentis, cunctis vitam et hereditatem donavit (Annales de Metz, dans Dom Bouquet, tome II, page 680 A). Les Neustriens se réfugièrent dans les monastères de Saint-Quentin et de Saint-Fursy, parce qu'ils comptaient y trouver un asile contre le vainqueur : « Grégoire de Tours, dit Dom Th. Ruinart, (voir le Recueil de Dom Bouquet, tome II, page 96) assure et prouve par des exemples que le droit d'asile avait été, de son temps, concédé aux églises et aux autres lieux sacrés. Ce privilège paraissait même si inviolable aux rois, qu'ils croyaient ne pouvoir mettre à mort les hommes convaincus du crime de lèse majesté, s'ils avaient été appréhendés dans un lieu sacré. On avait saisi dans l'église de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, un assassin qui se disposait à tuer, dans l'église même, le roi Gontran (Grégoire de Tours, Histoire, livre IX, chapitre 3) : cependant le roi le fit relâcher, pensant commettre un crime s'il envoyait au supplice un homme arrêté dans une église. Animé d'une semblable indulgence, Childebart, roi des Austrasiens, promit la vie sauve à plusieurs hommes accusés d'avoir tramé un complot contre lui et qui s'étaient réfugiés dans une église : « Je vous accorde la vie, dit le roi plein d'humanité (Grégoire de Tours, livre IX, chapitre 38), fussiez-vous trouvés coupables ; nous sommes, en effet, chrétiens et c'est un crime de punir même des criminels, si on les a arrachés de l'église qui leur servait d'asile. » Depuis cette époque, il y eut des asiles célèbres auprès des basiliques des saints, et celles-ci ne furent pas seules à jouir de ce privilège qui appartient en outre aux nombreux bâtiments qui en dépendaient et où il était permis aux accusés de vivre en sûreté. Les plus célèbres de ces asiles furent l'église de Saint-Hilaire, à Poitiers ; de Saint-Martin, à Tours ; de Saint-Germain, à Auxerre ; de Saint-Remy, à Reims, auxquels il faut en ajouter beaucoup d'autres qui sont çà et là mentionnés en leur lieu dans Grégoire de Tours. » On se rappelle l'histoire émouvante de Mérovig, fils de Chilpéric, qui se réfugia dans la basilique de Saint-Martin de Tours pour échapper à la colère de son père et à la haine de sa belle-mère Frédégonde. (Voir Aug. Thierry, *Récits des temps mérovingiens*, 3^e récit). Il est très probable qu'à l'époque où nous sommes parvenus, c'est à dire à la fin du VII^e siècle, toutes les églises jouissaient du droit d'asile.

pouvoir sous son nom en Neustrie : notre ville lui fut donc soumise à partir de la bataille de Testry. Arrivée à cette date (687), l'histoire de *Virmandis* présente une grande et bien regrettable lacune ; le silence se fait autour d'elle et du Vermandois pendant plus d'un demi-siècle : il nous faut descendre jusqu'au milieu du siècle suivant, c'est à dire jusqu'à l'époque où Jérôme devint comte-abbé de Saint-Quentin, pour renouer les anneaux de la chaîne qui vient si brusquement de se rompre. Faut-il attribuer cette lacune dans les annales de la basilique de Saint-Quentin aux malheurs qui frappèrent, dans la première moitié du huitième siècle, l'église gallicane dépouillée par Charles Martel au profit de ses compagnons d'armes ? Cette hypothèse peut expliquer, en effet, le silence qui entoure l'histoire de notre province sous le principat du vainqueur de Poitiers. Les biens de l'église de Saint-Quentin furent envahis peut-être par quelque aventurier qui avait suivi la fortune de Charles (1) et dont l'histoire n'a pas même conservé le nom. L'abbé Jérôme lui-même, que nous voyons paraître vers l'année 750, était un seigneur laïque et marié : fils de Charles Martel, il avait reçu l'abbaye de Saint-Quentin de son frère naturel, Pépin le Bref, qui fut le premier des rois Carolingiens. « En ce temps malheureux, dit l'*Histoire des évêques de Trèves*, que nous citons d'après M. Henri Martin (2), les biens des églises furent ravés : les choses qui appartenaient aux évêchés en furent séparées ; les maisons religieuses furent détruites, et la discipline

(1) Peut-être Charles Martel se réserva-t-il personnellement le monastère de Saint-Quentin. Ce qui tendrait à le faire croire, c'est que son fils en eut la libre disposition et put en conférer le gouvernement à son frère naturel, le comte-abbé Jérôme.

(2) Voir *Histoire de France*, tome II, page 185. « Toute religion de chrétienté fut presque abolie dans les provinces des Gaules et de Germanie, » dit l'archevêque de Reims Hinkmar, cité encore par M. Henri Martin, page 186.

ecclésiastique perdue à tel point que les clercs, les prêtres, les moines, les nonains vivaient sans règle aucune, réfugiés ça et là hors de leurs légitimes demeures. » On peut donc conjecturer avec quelque vraisemblance que les moines de Saint-Quentin furent dispersés soit par Charles, soit par le leude frank qui prit possession de l'abbaye en son nom, et dans cette hypothèse, on explique pourquoi sous le principat du vainqueur de Poitiers (716 à 741) l'histoire ne fait aucune mention de la basilique et du monastère de notre ville (1).

L'extrait suivant de la chronique du monastère de Saint-Wandrille (2), au diocèse de Rouen, donnera une idée très exacte de ce qu'étaient ces abbés que Charles Martel enlevait aux camps, pour les mettre à la tête des monastères : « Wido obtint l'abbaye de Saint-Wandrille en l'année 738, qui fut la première du règne de Childéric, le dernier roi, et la vingt-sixième du principat de Charles Martel, dont il était parent : il fut abbé pendant un an seulement. Il obtint aussi et conserva une année la direction du monastère de Saint-Waast, en Artois. C'était un clerc séculier, ne quittant jamais l'épée, portant la saie de l'homme de guerre au lieu de la chape du religieux et se soumettant fort peu aux règles et aux commandements de l'Eglise. Toujours suivi d'une nombreuse meute de chiens, il se livrait journellement à la chasse et avait la réputation

(1) Dès l'an 719, nous voyons Charles Martel chasser de son siège Rigobert, évêque de Reims et commencer la série de ses violences contre le clergé gaulois.— Notre hypothèse n'explique pas, il est vrai, la lacune qui existe dans l'histoire de notre ville, de la bataille de Testry (687) au principat de Charles (716) ; mais on comprend facilement que pour une époque si éloignée, les documents relatifs à l'histoire d'une ville de second ordre doivent être excessivement rares et il faut tenir compte de l'action destructive du temps et des révolutions.

(2) L'auteur anonyme de la chronique de Saint-Wandrille a dû écrire vers le commencement du IX^e siècle,

d'être un archer très habile à tuer les oiseaux au vol ; il se livrait beaucoup plus à ces exercices qu'aux études ecclésiastiques. Accusé d'avoir pris part à une conspiration contre Charles, celui-ci donna l'ordre qu'on l'aménât au palais du roi. Il arriva ainsi, escorté par les gardes royaux, dans le Vermandois où il fut condamné à avoir la tête tranchée. On lui donna une sépulture convenable à l'endroit même où il avait été exécuté. C'est de la bouche d'un moine qui avait pu le connaître, ajoute le vieux chroniqueur, que j'ai su comment l'abbé Wido était mort. »

Ce passage de la chronique de saint Wandrille présente un véritable intérêt historique : Wido était un parent et une créature de Charles Martel qui l'avait sans doute récompensé de ses services en le dotant de deux riches abbayes. Si le monastère de Saint-Quentin fut donné aussi, ce qui semble probable, à quelque compagnon de Charles, le titulaire dut être, comme l'abbé de Saint-Wandrille, un homme ignorant et de mœurs violentes, plus soucieux de recueillir les revenus de l'abbaye que de s'occuper des intérêts spirituels qui, par un étrange abus, se trouvaient en même temps confiés à ses mains (1).

Vers le temps où l'abbé Wido était mis à mort dans le Vermandois, cette province était administrée, si l'on en croit Ferréol de Locres, par le comte Léonellus (2). Hémeré

(1) Veut-on connaître le tableau que l'un des hommes les plus éminents du VIII^e siècle traçait de l'Eglise de son temps ? Voici ce que saint Boniface écrivait au pape Zacharie en 742 : « La plupart des villes et sièges épiscopaux sont livrés en proie à des laïques cupides qui les exploitent comme un bien ordinaire, ou à des clercs fornicateurs et publicains qui en jouissent comme des séculiers. On trouve aussi parmi eux quelques évêques qui prétendent n'être ni fornicateurs, ni adultères ; mais ils sont ou ivrognes ou chasseurs, combattent à la guerre avec des armes et répandent indistinctement le sang des chrétiens et celui des païens. » Voir Lehuér u, *l'histoire de l'Angiennese*, page 570.

(2) Léonellus est cité parmi les comtes bénéficiaires de Vermandois par le seul Ferréol ou Ferri de Locres, curé de Saint-Nicolas d'Arras, mort en 1614, auteur de la « Chronique Belge de l'an 238 à l'an 1600. »

et Colliette ont recherché la généalogie de ce personnage qui appartenait, paraît-il, à la famille des grands forestiers de Flandre ; mais ces deux historiens sont arrivés à des données si incertaines, qu'il est inutile, croyons-nous, de consigner ici le résultat de leurs recherches.

CHAPITRE V

LE VERMANDOIS SOUS LES ROIS DE LA PREMIÈRE RACE; MŒURS,
COUTUMES, SUPERSTITIONS. — LA VILLE DE VIROMANDIS ET
SON ADMINISTRATION INTÉRIEURE A LA MÊME ÉPOQUE.

L'époque mérovingienne presque entière a été pour la Gaule une période de barbarie, de violences et de ténèbres. L'invasion des barbares de la Germanie et leur mélange avec la société gallo-romaine firent singulièrement baisser le niveau de la civilisation si brillante et si policée que Rome, élève de la Grèce, avait donnée au monde et en particulier à notre nation. Le Vermandois inondé par l'élément germain dès le premier jour de la conquête, perdit bien vite la prospérité matérielle et surtout la culture morale qu'il devait à la colonisation romaine. Cette décadence dut s'accroître d'année en année, à mesure qu'on s'éloignait de la chute de l'Empire, et malgré le zèle des évêques de Noyon et des abbés de Saint-Quentin qui s'efforçaient de conserver à notre province ce qui restait de la civilisation antique, l'abaissement intellectuel, énorme au VII^e siècle, arriva peut-être à son comble dans la première moitié du siècle suivant, lorsque Charles Martel confisqua les biens de l'église gauloise pour les donner à ses leudes et dispersa les prêtres et les moines privés par lui des revenus qui les faisaient vivre. « Le règne de » Karle, dit M. Henri Martin, fut une rude époque pour » le clergé en Austrasie, pour le clergé et le peuple en » Neustrie; la domination austrasienne parut dure aux » masses laborieuses des villes et des campagnes de Neus-

» trie, qui s'étaient accoutumés aux Saliens par une longue
» cohabitation sur le même sol, et peut-être déjà par la
» communauté de langage... La langue et les mœurs ger-
» maniques reprirent une sauvage vigueur avec Karle, et
» le joug pesa lourdement sur la Gaule. »

Charles Martel fit donc éprouver de nouveau à notre Vermandois, comme à toute la Neustrie, les malheurs qu'il avait essuyés déjà sous les premiers rois conquérants ; malheurs sans compensation, car si les Germains détruisaient, en revanche ils n'apportaient rien à l'ordre social, rien que la désorganisation et la ruine. « Ce serait en vain », dit M. Guérard (1) dans son *Introduction au polyptique d'Irminon* que la poésie et l'esprit de système prendraient à tâche d'exalter les Germains, de grandir et d'annoblir leur caractère, et de les peindre comme ayant, par leur mélange avec les Romains, retrempé l'état social. Lorsqu'on recherche avec soin ce que la civilisation doit aux conquérants de l'empire d'Occident, on est fort en peine de trouver quelque bien dont on puisse leur faire honneur. »

Tels étaient les Germains au lendemain de la conquête, tels ils furent encore lorsque après la bataille de Testry il y eut comme une nouvelle conquête de la Gaule romaine par l'Austrasie restée toujours en relations avec les Germains d'outre-Rhin. L'abaissement du niveau intellectuel et moral qui marqua en Gaule l'invasion des barbares à la fin du V^e siècle, la désorganisation ou l'affaiblissement de tous les pouvoirs civils ou religieux chez les vaincus, suite fatale de la conquête, explique comment le paganisme qui paraissait près de s'éteindre vers la fin de l'Empire, se conserva encore vivace dans les régions septentrionales de

(1) Voir dans le même sens M. Littré, *Études sur les Barbares et le moyen-âge*, chapitre troisième.

la Gaule, aux VI^e et VII^e siècles. Lorsque saint Eloi prit vers 639 le gouvernement des évêchés de Noyon et de Tournai, le nombre des païens était encore considérable : « Les habitants de ce pays, dit saint Ouen, étaient encore en grande partie plongés dans les erreurs des Gentils et adonnés aux plus vaines superstitions : semblables à des bêtes sauvages, ils n'avaient pu recevoir de personne la parole salutaire de l'évangile. » Tel est le portrait que le biographe de saint Eloi trace de la population des diocèses de Noyon et de Tournai : nous devons dire, cependant, qu'il nous paraît probable que saint Ouen entendait surtout parler du peuple de Tournai, de Courtrai et de Gand, c'est-à-dire des Flandres, pays qui n'avait pas éprouvé au même degré que le Vermandois et le Noyonnais les bienfaits de la civilisation romaine. Quoi qu'il en soit, nous voyons dans l'ouvrage même de saint Ouen combien, au milieu du VII^e siècle, la population de notre province était encore attachée à ses fêtes païennes : « Comme on célébrait un jour la fête de saint Pierre dans une paroisse voisine de la ville de Noyon, saint Eloi alla y prêcher et conjura ceux qui l'écoutaient de renoncer à tous les jeux abominables des démons, aux danses infâmes, aux sortilèges, enfin d'abandonner toutes leurs vaines superstitions. Les personnages les plus puissants de l'endroit supportaient avec impatience ces exhortations, parce qu'elles tendaient à abolir leurs fêtes et des coutumes qu'ils regardaient comme légitimes. Les plus méchants tinrent conseil (c'étaient surtout ceux de la maison d'Herchinoald qui, à cette époque, était le chef du palais du roi et le rival de saint Eloi, mais non pour le bien) et décidèrent d'un commun accord que si désormais saint Eloi contrariait leurs divertissements, ils se jetteraient sur lui et le tueraient. Dès que saint Eloi connut leur dessein, poussé par la passion du martyr, il

s'en vint au milieu de la foule du peuple, accompagné seulement de deux clercs et d'un diacre. Monté sur un tertre, devant l'église, il se mit à reprocher avec plus de force et d'insistance à ceux qui l'écoutaient, de fuir les conseils salutaires et de donner tous leurs soins à des jeux diaboliques. La foule vivement émue de cette prédication se répandit contre lui en audacieux outrages, le menaçant de la mort et lui disant : Bien que tu ne cesses d'attaquer nos coutumes, ô Romain ! (1) jamais tu ne pourras les détruire, mais au contraire nous célébrerons toujours nos fêtes comme nous l'avons fait jusqu'alors et aucune puissance humaine ne saura nous empêcher de nous livrer à des jeux consacrés par un antique usage et qui nous plaisent beaucoup. »

C'était, on le voit, à de vieilles coutumes païennes que saint Eloi faisait la guerre, et le peu de déférence que la population témoignait au pieux évêque, montre bien que si elle était chrétienne de nom, sa conversion était plus apparente que réelle. Saint Ouen ne dit pas dans quelle localité des environs de Noyon se passèrent les événements

(1) On remarquera ce qualificatif donné à saint Eloi, un siècle et demi après la conquête : les Franks vainqueurs ne s'étaient pas encore mélangés avec les Gallo-Romains vaincus, et les deux nations vivaient ensemble sans se fondre ; on sait que ce fut seulement au X^e siècle que ce mélange s'accomplit. — Peu de prêtres au VII^e siècle, devaient appartenir à la race Germanique : presque tous étaient Gaulois et se faisaient honneur de ce titre de Romain qui, pour eux, caractérisait l'homme civilisé et chrétien. Au VI^e et au VII^e siècles, selon M. Gabriel Monod, on voit, dans les écrits du temps, persister le souvenir et l'influence de l'Empire romain à côté de l'influence nouvelle du Christianisme. M. Monod ajoute : « L'Eglise devenue triomphante par Rome regardait ses destinées comme étroitement unies à celles de l'Empire. Même en dehors de l'Italie et lorsque la puissance impériale est déchue, les clercs continuent de croire à la perpétuité de l'Empire. Ils sont presque tous sortis, en effet, des races depuis longtemps unies au monde romain et que les Barbares viennent de conquérir. Jusqu'au VIII^e siècle, ils conservent comme un honneur le nom de Romains. » Voir *Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*, page 11. Au physique, il était facile de distinguer le Frank du Gallo-Romain : le premier portait les cheveux excessivement longs, tandis que le second les portait très courts.

que nous venons de raconter d'après lui, mais la mention qui s'y rencontre d'Erchinoald et de sa maison (*familia*) autorise une conjecture très probable : en effet, Erchinoald, maire du palais de Clovis II possédait le château de Péronne où il construisit depuis une basilique, qui d'abord desservie par des moines, comme celle de Saint-Quentin, devint dans la suite une église collégiale. Il y a donc tout lieu de croire que ce fut à Péronne que saint Eloi fut menacé de mort par les hommes d'Erchinoald et une population grossière qu'il voulait arracher à ses coutumes païennes (1).

Cette lutte contre le paganisme et ses innombrables superstitions occupa les vingt années de l'épiscopat de saint Eloi. Saint Ouen nous a conservé les instructions pastorales que le célèbre prélat adressait ordinairement à ses fidèles ; il y condamne les pratiques ridicules ou dangereuses de la religion païenne, et la vigueur de l'attaque prouve combien elles avaient encore de crédit parmi les populations du diocèse de Noyon :

« Avant tout, je vous adjure de n'observer aucune des habitudes sacrilèges des païens, de ne consulter les devins et les enchanteurs, ni pour une infirmité, ni pour quelque autre raison, car celui qui commet cette faute perd immédiatement le bienfait du baptême. N'observez ni les augures, ni les éternuements, et quand vous vous mettez en route, ne prêtez aucune attention au chant des oiseaux, mais au moment de vous mettre en voyage ou d'entreprendre quelque travail, faites le signe de la croix, récitez dévotement le symbole des apôtres et l'oraison dominicale, et le

(1) Voir le second siècle de l'ordre de saint Benoît, page 786 : « Perronam, castrum ad Suminam, possidebat Erchinoaldus, major domus Clodovei secundi, ibique basilicam condidit olim monasterium appellatum, modo ecclesiam collegiam. »

démon ne pourra vous nuire. Qu'aucun chrétien n'observe le jour où il sort de chez lui, ni le jour où il y revient, car tous les jours sont l'œuvre de Dieu. Que personne n'attende, pour commencer quelque travail, un certain jour ou une certaine époque de la lune ; que personne d'entre vous, aux calendes de janvier, ne se livre à des divertissements abominables et ridicules, en se couvrant de peaux de veaux ou de cerfs et en se donnant ainsi l'aspect de la bête ; que personne n'organise des festins nocturnes, ne donne des étrennes (1) ou ne se livre à des libations exagérées. Qu'aucun chrétien ne croie aux présages du feu et ne prenne part aux pratiques de la magie, car ce sont les œuvres du démon. Que personne, à la fête de saint Jean ou à celle de quelque autre saint, ne célèbre l'époque du solstice et ne se livre à la danse, aux sortilèges et aux enchantements diaboliques. Qu'aucun de vous ne prononce le nom des démons et n'invoque Neptune, Pluton, Diane, Minerve ou quelque génie, et ne soit assez sot pour croire à leur existence. Qu'aucun chrétien ne célèbre le jeudi (jour de Jupiter), à moins que ce jour ne soit consacré à la fête d'un saint ; ne vous absteniez de travailler ni pendant le mois de mai, ni à aucune autre époque de l'année ; gardez-vous de célébrer

(1) « Quand la religion chrétienne commença à prendre de l'autorité, dit M. Dezobry (Dictionnaire de Biographie et d'Histoire), les pères de l'Eglise défendirent les étrennes, comme cérémonie païenne. En France, cette fête se confondit avec celle que les Druides célébraient le 1^{er} de l'an en cueillant le gui. . . . Au V^e siècle, les étrennes étaient une occasion de mascarades grossières, contre lesquelles se prononcèrent divers conciles, en interdisant la fête du nouvel an. » — Déjà, vers 630, quelques années avant l'épiscopat de Saint-Eloi, le concile de Reims avait condamné les superstitions païennes auxquelles quelques chrétiens s'adonnaient : « De his qui auguria, vel paganorum ritus inveniuntur imitari vel cum paganis supersticiosos comedunt cibos : quos benigna placuit admonitione suaderi, ut ab erroribus pristinis revocentur. Quod si neglexerint et idolatris vel immolantibus se immiscuerint, poenitentiae dignum tempus exolvant. »

le jour des créneaux et des murs (1) ou quelque autre que ce soit, si ce n'est le dimanche, jour du Seigneur. Ne rendez aucun culte aux temples, aux pierres consacrées par les païens, aux sources, aux arbres ou aux forêts et n'allumez pas de lampes dans les carrefours. N'allez pas non plus suspendre un amulette au cou d'un homme ou d'un animal, vous vînt-il d'un clerc, fût-il regardé comme un objet de sainteté ou contiât-il même des versets de l'écriture sainte : ces objets, en effet, ne portent pas en eux la vertu bienfaisante du Christ, mais le venin du démon. Que personne ne se permette de faire des lustrations, de se livrer à la pratique des enchantements ou de faire passer son troupeau par le creux d'un arbre ou par un trou pratiqué dans la terre, car on semble ainsi rendre hommage au démon. Qu'aucune femme ne suspende de l'ambre à son cou ; qu'au moment de se livrer à un travail de tissage ou de teinture, qu'elle se garde d'invoquer Minerve ou quelque autre génie malfaisant.... Gardez-vous de pousser des cris quand la lune s'obscurcit, car c'est par l'ordre de Dieu qu'elle se voile à des époques déterminées ; ne craignez pas de commencer un travail quelconque à la nouvelle lune : Dieu, en effet, a créé cet astre pour marquer le temps et tempérer les ténèbres de la nuit, et non pour empêcher les hommes de se livrer à certains travaux ou pour troubler leur raison, comme le croient quelques sots qui s'imaginent que la lune fait souffrir ceux qui sont possédés du démon. Ne jurez ni par le soleil, ni par la lune et ne les invoquez pas en leur donnant le nom de seigneurs, car ces astres sont des créatures de Dieu qui, par sa volonté, servent aux besoins de l'homme. Que personne ne se croie soumis au Destin et ne dise

(1) On sait que chez les anciens Romains, au temps du paganisme, les fortifications des villes étaient *res sanctæ*.

qu'il doit être tel que l'a annoncé son horoscope, car Dieu veut que tous les hommes soient et puissent arriver à la connaissance de la vérité.... Si quelque infirmité vous survient, n'ayez recours ni aux enchanteurs, ni aux devins, ni aux sorciers et ne vous livrez pas, dans l'espoir de vous guérir, à des pratiques diaboliques auprès des sources, des arbres ou des bifurcations de chemins... Fuyez les divertissements qu'inspire le démon, les danses et les chants des païens, car il est mal que des chants sacrilèges sortent de la bouche qui reçoit les sacrements du Christ et qui doit louer Dieu en toute occasion. En un mot, mes frères, repoussez de toute la force de votre âme les inventions de l'ennemi de l'homme et fuyez avec horreur tous les sacrilèges dont je viens de vous parler ; Dieu et les saints doivent être seuls l'objet de votre culte, à l'exclusion de toute créature ; détruisez les arbres et les fontaines que les Gentils appellent sacrés ; empêchez que l'on place à la rencontre des chemins des figures de pieds (1) et si vous en trouvez sur votre passage, livrez-les au feu... Voyez quelle est la sottise de ces malheureux qui n'osent brûler les arbres qu'ils vénèrent, lorsque leur tronc vient à tomber de vétusté ! Les insensés, ils rendent des honneurs à un arbre mort et privé de sensibilité et ils méprisent les commandements du Dieu tout puissant ! »

Il est à peine besoin de dire que bien longtemps avant saint Eloi, la lutte avait été engagée par les évêques du Vermandois contre ces superstitions ou ces coutumes

(1) « Les païens, dit M. l'abbé Parenty (traduction de la *Vie de saint Eloi*, par saint Ouen) avaient coutume d'établir dans les carrefours et sur les places que formaient les rues en se croisant, des pieds de bois grossièrement sculptés, dans le but de figurer les dieux qui présidaient aux chemins. Ces représentations étaient consacrées à Mercure, et on leur attribuait la vertu de guérir les maux de jambes et de pieds. »

d'origine païenne dont quelques-unes ont persisté jusqu'à nos jours. Saint Quentin et ses successeurs apostoliques, c'est-à-dire les premiers évêques d'Augusta, en annonçant l'évangile, eurent naturellement à combattre les pratiques du paganisme. Un siècle avant saint Eloi, le successeur de saint Médard sur le siège épiscopal de Noyon, l'évêque Faustinus, condamnait les déguisements et les orgies du premier janvier : nous traduisons ci-après quelques extraits de l'un de ses sermons qui est venu jusqu'à nous ; il est curieux à plus d'un titre : il nous montre l'état de la société chrétienne dans notre province vers l'an 550, et en outre, il est le plus ancien monument connu de la littérature de notre Vermandois (1) :

« En ces jours de l'année (aux calendes de janvier), des misérables et, ce qui est plus triste, des hommes qui ont reçu le baptême, changent l'aspect naturel de leur corps et lui donnent une apparence monstrueuse. Je ne sais si l'on doit se moquer de cette folie ou plaindre ceux qui s'y laissent entraîner. Peut-on croire, en effet, que des gens maîtres de leur raison trouvent quelque plaisir à se changer en bêtes et à imiter le cri du faon ? Les uns se couvrent de la peau des bestiaux, d'autres s'affublent de têtes d'animaux sauvages et poussent des cris de joie, sautant et dansant comme s'ils avaient perdu la nature de l'homme et comme si leur changement en bêtes était réel. Ces malheureux prouvent ainsi qu'ils n'ont pas seulement l'aspect de la brute, mais qu'ils en ont aussi l'esprit : car bien qu'ils se donnent seulement l'apparence de diverses sortes d'animaux, il est certain qu'ils ont plutôt en eux le cœur de la bête

(1) Le sermon de l'évêque Faustinus (il est quelquefois appelé Augustinus) se trouve dans le *Recueil des Bollandistes*, au 1^{er} janvier. Les passages les plus intéressants au point de vue historique ont été transcrits par le père Lecointe, dans les *Annales ecclésiastiques des Français*, tome 1, page 695.

que les sentiments de la nature humaine. Quelle honte de voir des hommes s'habiller en femmes et déshonorer leur virilité en se donnant les dehors de délicates jeunes filles ! Comment ne rougissent-ils pas de couvrir de vêtements féminins des bras propres au métier des armes ? La barbe couvre leur visage, et cependant ils veulent ressembler à des femmes ! Certes, ils n'ont plus le courage de l'homme ceux qui ont quitté les habits de leur sexe pour revêtir le costume féminin ! Ne peut-on pas croire, en effet, que par une juste sentence de Dieu, ceux qui se déguisent ainsi en femmes ont perdu le courage militaire ? »

Ce passage qui nous montre, au point de vue littéraire, le mauvais goût de l'époque, nous fait connaître aussi la guerre acharnée que, dans les premiers siècles du christianisme, les évêques du Vermandois entreprirent sans succès contre les déguisements et les mascarades. On ne peut expliquer cette sévérité de Faustinus et de saint Eloi que par les scènes immorales et les pratiques païennes auxquelles ils donnaient lieu. Ce sont ces mêmes coutumes superstitieuses qui leur faisaient condamner les fêtes du 1^{er} janvier et l'usage de donner des étrennes : « Il y a des gens, disait encore Faustinus, qui aux calendes de janvier observent avec tant de soin le vol des oiseaux, qu'on les voit répondre par un refus à toute personne qui leur demande soit un peu de feu de leur foyer, soit un service quelconque. A cette époque de l'année, on reçoit et on offre à son tour de diaboliques étrennes. On trouve même dans les campagnes des gens qui, pendant la nuit du premier janvier, chargent leurs pauvres tables de quantité de mets : ils veulent qu'elles restent ainsi disposées pendant toute la nuit, car ces malheureux se figurent qu'il est au pouvoir des calendes de janvier de donner à leurs repas, pendant le reste de l'année, une pareille abondance. »

Nous avons dit que l'invasion des Germains idolâtres retarda certainement dans notre pays les progrès de la religion chrétienne et abaissa considérablement le niveau intellectuel de la population : une des conséquences de cette décadence morale fut la corruption de la langue latine qui, au temps de la domination romaine était, dans les villes au moins, l'idiôme généralement employé. Le mélange de la langue des Romains avec celle des conquérants Germains en fit un jargon « rude, irrégulier, barbare, pauvre de mots, comme l'homme était pauvre d'idées (1). » L'inscription trouvée en 1826 à Saint-Quentin, qui relate le passage de Clotaire II dans notre ville en l'an 600, nous montre combien la langue latine était déjà altérée dans notre Vermandois, un siècle après la conquête de Clovis. En s'altérant de plus en plus, elle devint le *latin rustique*, mélange de latin, de german et de celte : dès le VII^e siècle, c'était la langue de nos populations du Nord (2). Ajoutons que cet idiôme n'était certainement pas compris de tous les habitants fixés sur notre sol : les Allemands qui passaient le Rhin pour venir chercher fortune en Gaule et s'attacher aux chefs des hordes conquérantes, ignoraient le patois gallo-latin ; les prêtres étaient obligés de s'adresser à eux dans la langue tudesque. Mummolin, évêque de Noyon et successeur de saint Eloi, parlait non-seulement la langue romane, c'est-à-dire le latin rustique, mais encore la langue des Germains (3). On se figure aisément quel horrible jargon dut devenir le patois gallo-latin déjà si barbare,

(1) Voir l'*Histoire de France* de MM. Bordier et Charton, tome 1, page 266.

(2) On pourrait ajouter que le latin rustique était devenu la langue ordinaire de toute la Gaule : « Dès l'an 552, rappelle M. l'abbé Corblet, dans son *Etude sur le patois Picard*, Grégoire de Tours se plaignait de ce que peu d'auditeurs pouvaient comprendre un orateur qui s'exprimait en latin, tandis que tous entendaient la langue rustique. »

(3) Bordier et Charton, *Histoire de France*, tome 1, page 227.

lorsque le principat de Charles Martel amena en Austrasie et même en Neustrie comme une seconde invasion Germanique !

Ainsi, à quelque point de vue que l'on se place, l'époque mérovingienne fut un temps d'abaissement intellectuel et moral. Cette décadence profonde ne passa point inaperçue pour les contemporains les plus éclairés ; ils en exprimèrent une vive douleur : « Voici que le monde penche peu à peu vers sa fin, disait saint Eloi aux chrétiens de son diocèse, tout ce qui est bien disparaît et chaque jour voit arriver de nouveaux malheurs : croyez-moi, mes frères, ne vous attachez pas à ce monde que vous voyez ainsi descendre vers la ruine (1). » Faut-il s'étonner que le clergé dans le sein duquel s'était réfugié tout ce que la société gallo-franque renfermait encore de science et de vertu, se rattachât opiniâtrément aux souvenirs d'ordre et de prospérité intellectuelle de l'Empire romain ?

C'est au milieu de ce désarroi universel dans les mœurs et les croyances, suite de l'invasion germanique, que l'ancienne cité gallo-romaine des Véromandues, la vieille Augusta des premiers siècles, nous apparaît soumise à l'autorité des comtes franks. Au VI^e siècle et au commencement du VII^e, la ville conservait probablement à peu près la même étendue qu'au temps de la domination romaine : cependant nous inclinons à penser que dès lors des habitations s'élevaient dans cette partie de la cité moderne comprise entre les rues Royale, du Palais de Justice et Saint-Martin. C'est ce que semblent indiquer la découverte dans ce quartier de l'inscription lapidaire relative au pas-

(1) *Ecce paulatim deficit mundus... subtrahuntur omnia bona et crescunt quotidie mala : nolite ergo, fratres, mundum jam diligere, quem sic ad finem conspicitis declinare.*

sage de Clotaire II (1) dans notre ville et les ruines d'habitations constatées par l'ingénieur Lenin à la rencontre des rues Royale et Longueville, qui nous paraissent devoir être rapportées aux premiers temps du moyen-âge. Le plateau où s'élève aujourd'hui la basilique de Saint-Quentin étoit occupé par la modeste église que saint Eloi allait agrandir et décorer vers l'année 640 ; quelques hommes voués à la vie monastique étaient venus sans doute construire quelques pauvres habitations auprès du tombeau de l'apôtre visité dès lors par de nombreux pèlerins. L'église et les cellules de moines qui l'entouraient se trouvaient encore complètement en dehors de la ville, dans la seconde moitié du VII^e siècle, ainsi que le prouve ce passage de saint Ouen que nous avons déjà eu l'occasion de citer : « l'église de Saint-Quentin est située près de la ville de Vermandois (*haud procul ab urbe Vermandensi*) à l'endroit même où jadis le corps du martyr retiré des eaux par Eusébie, avait été enseveli sur la colline. » Plusieurs siècles s'écouleront avant que le bourg de Saint-Quentin vienne se fondre avec la vieille cité romaine située sur le penchant méridional de la colline et sur les bords de la Somme. Vers la fin du VII^e siècle ou le commencement du VIII^e, le monastère est devenu un important établissement religieux : dans son voisinage s'élèvent des constructions dont l'une est comparée à un palais (2) par le vieil hagiographe à qui nous devons le *Livre des Miracles de saint Quentin*.

On se rappelle que dès le IV^e siècle, notre ville avait perdu son nom antique d'Augusta pour devenir simplement la cité des Véromandues, *civitas Veromanduorum* : le langage usuel allait bientôt lui donner un nom plus bref et plus

(1) Voir plus haut, page 404.

(2) Voir plus haut, page 417.

commode. Il semble probable que lorsque le nom d'Augusta tomba en désuétude, il fut remplacé par celui de *Virmandis*, *Vermandis* ou *Viromandis* que nous voyons apparaître au début du VI^e siècle, lorsque le douzième évêque de Vermandois souscrivit au concile d'Orléans en 511 : *Sophronius episcopus de Viromandis*. Tel est aussi le nom que porte notre ville sur les monnaies qu'on y frappa à l'époque mérovingienne, et on se rappelle que la donation d'Amalfrid dont nous avons parlé précédemment (1) fut faite en 685 à *Vermandis*. Cette appellation était encore employée au X^e siècle par le moine Folquin, rédacteur du cartulaire de saint Bertin (2). Il nous paraît impossible de regarder les expressions *oppidum Vermandense* et *urbs Vermandensis* que nous trouvons dans Grégoire de Tours et saint Ouen comme le nom *usuel* de Saint-Quentin pendant les premiers siècles du moyen-âge.

La translation à Noyon du siège épiscopal de Vermandois fit perdre à *Viromandis* son rang de capitale de la province, car le chef-lieu religieux paraît avoir toujours été aussi à cette époque le chef-lieu administratif (3). Nous trouvons d'ailleurs dans un catalogue des villes de la Gaule remontant au VI^e ou au VII^e siècle et recueilli par Dom Bouquet (tome II, page 10) la preuve de ce changement au profit de Noyon. Nous y voyons figurer au nombre des villes de la Gaule Belgique :

Civitas Veromanduorum quæ nunc Noviomagus.

(La cité des Véromandues qui est maintenant Noyon.)

(1) Voir page 420.

(2) Voir le volume précédent, page 429, *note*.

(3) « On s'accorde généralement à penser, dit M. Auguste Longnon (*Géographie de la Gaule au VI^e siècle*) qu'au début de la domination Franque tout au moins, il y avait identité complète entre les divisions de l'ordre civil et celles de l'ordre ecclésiastique, et l'on sait, du reste, que cette concordance était recommandée par les conciles. »

Cependant, bien qu'elle eût perdu le premier rang par suite du départ de saint Médard, *Virmandis* conservait encore au VII^e siècle le titre de *métropole*, d'après saint Ouen (1). Mais ce n'était plus sans doute qu'un titre d'honneur, un écho des souvenirs glorieux et touchants à la fois de l'antique cité qui avait été le théâtre des souffrances de saint Quentin et le berceau de la religion chrétienne dans le Vermandois. Noyon, capitale religieuse à partir de l'an 531 fut aussi, dès la même époque, le lieu de la résidence du comte Franc, gouverneur civil et militaire de la province.

On sait que les derniers empereurs romains avaient établi dans chacune des cités de la Gaule un fonctionnaire qui représentait le pouvoir central « à côté de la curie qui gérait avec quelque indépendance les intérêts locaux (2). » Les rois Francs se gardèrent de rien changer à l'administration romaine et maintinrent les comtes dans les villes capitales des cités. Ceux-ci réunirent dans leurs mains, comme les comtes nommés par les empereurs, les pouvoirs administratif, militaire et judiciaire. Ce qui eut lieu généralement en Gaule dut se passer également dans notre ville : il est probable qu'à la chute de Syagrius et tant que nos premiers évêques résidèrent à Augusta, un comte Franc y représenta Clovis ou Clotaire I^{er} (3); ce même comte dut la quitter lorsque saint Médard transporta l'évêché de

(1) Hoc ergo modo aurificem invitum detonsum constituerunt custodem urbium seu municipiorum his vocabulis, Vermandensi scilicet, *quæ est metropolis urbs*, Tornacensi vero quæ quondam regalis extitit civitas, Noviomagensi quoque et Flandensi, Gandensi etiam et Corturiacensi. — Il importe de remarquer ici que le titre de *Metropole* donné à notre ville par saint Ouen prouve bien qu'au VII^e siècle, on la regardait comme le siège des premiers évêques de Vermandois.

(2) M. Fustel de Coulanges : *les Institutions politiques de l'ancienne France*.

(3) Les noms de ces premiers comtes ne nous sont pas parvenus : nous ne parlerons en effet que pour mémoire des comtes de Vermandois au VI^e siècle, cités par l'historiographe de Cambrai, Le Carpentier ; nous renvoyons le lecteur à la page 249 du tome I des *Mémoires* de Colliette.

Vermandois à Noyon. Un siècle environ après la conquête, le nombre de ces comtes augmenta considérablement (1) et il nous paraît probable que le comte Ingomare, dont nous avons parlé précédemment et qui vivait vers le milieu du VII^e siècle fut un des premiers, le premier peut-être des comtes Francs qui administrèrent le *pagus Vermandensis* séparé du *pagus Noriomagensis*. Mais au VI^e siècle, après le départ de saint Médard, un simple juge (*judex*) dut administrer notre ville, devenue avec son territoire une subdivision de la cité, sous les ordres du comte résidant à Noyon (2). C'est ce qui semble résulter du récit de Grégoire de Tours que nous avons rapporté à la page 403 *note*: si un comte avait administré *Virmandis* au temps de l'historien des Francs, le voleur qui avait dérobé le cheval d'un prêtre eût été conduit devant lui et non devant le *judex*, officier de justice d'un rang inférieur au sien.

Il se peut que les premiers comtes de notre ville n'y aient pas effectivement résidé. On sait, en effet, que les Francs préféraient de beaucoup la vie des champs au séjour des villes incompatible avec leur passion pour la chasse et leur habitude de la vie au grand air. Aussi paraît-il probable qu'en général les comtes de l'époque mérovingienne, bien que chargés de présider à l'administration intérieure de la

(1) « Dans le cours du VII^e et du VIII^e siècles, dit M. Auguste Longnon (ouvrage cité, page 32), le nombre des *pagi* ou des *comitatus* s'accrut considérablement... Le nombre des *pagi* s'accrut par le démembrement des *pagi* primitifs, mais presque exclusivement dans la partie de la Gaule où les rois Francs séjournaient le plus habituellement, soit que les offices de *comites* fussent plus recherchés dans les Germanies, les Belges et les Lyonnaises qu'habitaient de préférence les hommes de race franque, soit que la présence des rois dans ces provinces leur fit prendre plus de souci de leur administration que de celle des provinces plus éloignées. »

(2) Sous les rois Francs, dit M. Fustel de Coulanges, les comtes furent maintenus dans chaque cité. Le comte avait ordinairement au-dessous de lui des vicaires, *vicarii*. Les subdivisions de la cité étaient administrées par des fonctionnaires inférieurs qui portaient les noms de *tribuns* ou de *juges*.

citée (1), capitale du *pagus*, s'immiscèrent peu dans le gouvernement intérieur des villes, se contentant de connaître des affaires militaires, de surveiller la rentrée de l'impôt (2) et de rendre la justice dans les affaires importantes. Il y a tout lieu de croire qu'à Virmandis, après la conquête, la curie ou sénat municipal continua de fonctionner à peu près de la même manière que sous l'empire romain (3); on peut conjecturer, sans trop de témérité, que la révolution communale qui se fit à Saint-Quentin à la fin du XI^e ou au commencement du XII^e siècle, ne fut que le réveil provoqué par le souvenir de l'ancienne curie et des libertés municipales de l'époque romaine, tolérées par les empereurs barbares de la première et de la seconde race, mais étouffées par les comtes de Vermandois et l'avènement de la féodalité en Gaule.

La vieille cité d'Augusta conserva donc, selon toute vraisemblance, pendant les premiers siècles du moyen-âge, l'administration intérieure que lui avaient donnée les Romains. Les conquérants Germains, en effet, ne songèrent pas à porter atteinte au régime administratif dont les villes gauloises étaient en possession depuis plusieurs siècles, régime si favorable d'ailleurs à la perception de l'impôt. Aussi peut-on dire, avec Lehuérou, qu'avec l'in-

(1) Voir Lehuérou, *Institutions carolingiennes*, page 447.

(2) Voir Lehuérou, *Institutions mérovingiennes*, livre II.

(3) M. Raynouard, dans son *Histoire du droit municipal en France* (livre II, chapitres 9 et 10) a prouvé que du VI^e au X^e siècles, les lois et les institutions romaines furent maintenues dans les Gaules et que les villes continuèrent à être administrées par des curies. M. Raynouard cite, entre autres documents, une lettre d'Hincmar (évêque de Reims au IX^e siècle) au clergé, à l'ordre et au peuple de la sainte église de Laon : *clero ordini et plebi in sancta Laudunensi ecclesia consistenti, pacem et salutem* On sait que la curie était appelée aussi *ordre* ou sénat; sous l'empire barbare, les curiales portaient aussi le nom de sénateurs, de *municipes*, *bonorati*, *primates civitatis*, *proceres populi*. Peut être Amalfridus qui fit en 685 une donation à l'abbaye d'Honnecourt [voir plus haut, page 420] et que l'acte de donation appelle *vir illustris*, devait-il ce titre à sa qualité de membre du sénat ou curie de Virmandis.

vasion Franke « la barbarie ne descendit ni dans la cité,
» ni dans la famille. Elle se superposa, pour ainsi dire,
» au monde romain sans le pénétrer : ce fut comme une
» alluvion barbare sur un sol civilisé, de sorte que par
» un phénomène jusqu'alors à peu près unique dans
» l'histoire des hommes, on vit deux sociétés bien dis-
» tinctes, se mouvant en quelque sorte dans le même
» plan, mais dans deux sphères différentes, quoique con-
» tiguës, sans qu'il y eût d'autres points de contact que
» ceux qui résultaient de cette position même (1). »

On sait qu'à l'époque mérovingienne, bien des villes, même d'importance secondaire, battirent monnaie (2) : Viromandis fut, sous les rois de la première race, le siège d'un atelier monétaire qui nous a transmis un certain nombre de pièces paraissant avoir offert trois types ; elles portent, d'après M. Ponton d'Amécourt (*Numismatique mérovingienne*, p. 184), les inscriptions suivantes :

1^{re} pièce : VIROMANDIS — BABONTUS ? (nom du monétaire) : elle se trouve au cabinet de France.

2^e pièce : VIROMANDIS — SINIO....MO ? : elle fait partie de la collection de M. Ponton d'Amécourt.

3^e pièce : VEREMUN — DOTILORANUS I.

M. Ponton d'Amécourt regarde comme très probable l'attribution à notre ville de ces trois pièces : il nous semble que la dernière seule pourrait soulever quelques

(1) Lehuérou, *Institutions mérovingiennes*, p. 198.

(2) Cette multiplicité des ateliers monétaires, dit M. Ponton d'Amécourt, est le phénomène le plus frappant de la *Numismatique mérovingienne* ; chaque *civitas* avait son *officine* ; bien plus, chaque *castrum*, chaque *vicus*, chaque petit centre de commerce ou d'industrie émettait des monnaies, et toutes ces monnaies, dont l'unité de système était remarquable, portaient, en outre de la croix et du buste impérial, d'un côté, l'indication du lieu d'émission, de l'autre le nom de l'officier monétaire, quelquefois le nom du roi.

doutes (1). Il est à peine besoin de dire que ces monnaies sont fort rares et qu'elles présentent tous les caractères de l'art grossier de ces temps reculés.

(1) Cette troisième pièce, en or, a été publiée pour la première fois par Petau, et ensuite par Lelewel. Un numismate distingué, M. Max Verly, nous fait connaître que M. A. de Barthélemy a vu une pièce semblable sur laquelle il a lu VEREMUND : il n'a pas hésité à l'attribuer à notre pays, soit à Vermand, soit à Saint-Quentin.

CHAPITRE VI

L'ABBÉ JÉRÔME. — L'ABBÉ FULRAD : IL RECONSTRUIT LA
BASILIQUE DE SAINT-QUENTIN. — LE COMTE-ABBÉ GUNTARD

(De l'an 750 environ à l'an 834)

L'histoire de notre ville et de son église, que l'absence de tout document a brusquement interrompue après la bataille de Testry (687), recommence avec l'abbé Hieronymus ou Jérôme, qui paraît vers le milieu du VIII^e siècle.

Homme laïque et marié, l'abbé Jérôme était né de Charles Martel (1) et d'une de ses concubines ; il appartenait donc à la nouvelle famille royale des Francs qui, par la main de Pépin le Bref, allait enfermer bientôt dans un cloître le dernier des princes mérovingiens et prendre

(1) C'est ce que nous apprennent quelques vers de l'évêque d'Orléans, Théodulfe, que nous rapportons plus loin ; Théodulfe mourut en 821 : il était donc presque contemporain de l'abbé Jérôme. D'un autre côté, les *Annales des Francs*, de Fulde, la *Chronique* d'Hermann Contract et la *Vie du pape Etienne II* disent que notre abbé fut le frère de Pépin le Bref, et par conséquent le fils de Charles Martel. Nous ferons remarquer cependant que les *Annales des rois francs Pépin et Charlemagne*, attribuées généralement à Eginhard, ne donnent que trois fils au vainqueur de Poitiers : Karloman, Pépin et Grifon, ce dernier né de la bavaroise Suanihilde, esclave de Charles et par conséquent sa concubine. Mais il nous paraît probable qu'Eginhard n'a voulu parler que des enfants, légitimes ou non, qui furent les *héritiers* de leur père, et par conséquent les continuateurs de sa personne dans le rang suprême qu'il occupait parmi les Francs. C'est ce que semble bien indiquer le texte d'Eginhard : Charles, dit-il, laissa trois fils pour *héritiers*, tres filios *heredes* relinquens ; Hyeronimus, issu d'un commerce passager avec une concubine, et omis par son père dans son testament politique, ne put être placé par les contemporains au même rang que Grifon. Si ce dernier, quoique né hors mariage, est cité par Eginhard parmi les enfants de Charles, c'est que celui-ci avait voulu qu'il fût assimilé, quant aux droits politiques, à ses deux frères aînés : il lui avait, en effet, de son vivant, assigné une partie de la Neustrie, de l'Austrasie et de la Bourgogne, à titre d'héritage. V. Lehuérou, *Institutions carolingiennes*, page 129.

les attributs extérieurs d'un pouvoir qu'en fait elle exerçait déjà depuis longtemps.

Nous ne savons presque rien de la vie de l'abbé Jérôme. Il paraît probable qu'il avait reçu de son père, à titre de bénéfice, en même temps que le monastère de Saint-Quentin, le comté de Vermandois en tout ou en partie. Investi de la confiance de son frère Pépin dont sa naissance irrégulière n'excitait pas l'ombrage, nous le voyons en 754 suivre le roi dans son expédition contre Astolphe, prince des Lombards, et, après la victoire, accompagner à Rome avec d'autres seigneurs le pape Etienne II, rétabli par le tout puissant chef des Francs dans sa ville épiscopale.

Le *Livre des Miracles de saint Quentin*, qui constitue pour ces temps reculés la source à peu près unique de notre histoire locale, fait mention, dans le chapitre onzième, de l'abbé Jérôme, et nous apprend que le roi Pépin lui envoya un homme, nommé Ebruius, pour être soigné par ses médecins. Ce que l'on n'avait pas encore oublié de la science des anciens avait trouvé un asile dans les monastères : on voit que celui de notre ville comptait alors quelques religieux adonnés à l'étude de la médecine. Ce même chapitre XI du *Livre des Miracles* nous fait connaître le nom du coûtre qui, vers le même temps, était chargé de la garde des reliques de saint Quentin : il s'appelait Sylvinus ; c'est le second dont le nom nous soit parvenu. Nous avons déjà dit (1) ce qu'était la dignité de coûtre ou de gardien des reliques dans notre église : elle dut avoir d'autant plus d'importance que les abbés étaient plus éloignés par leur genre de vie des choses religieuses. Jérôme, grand seigneur, et sans doute homme de guerre,

(1) V. plus haut, page 418.

devait laisser volontiers à Sylvinus l'administration spirituelle de son monastère.

On ne sait à quelle date il mourut : on peut seulement conjecturer qu'il prolongea sa vie jusqu'à vers l'an 780. Il laissa trois enfants issus de son mariage avec Ersende (que d'autres appellent Ermentrude) : ce furent Folquin, qui devint évêque de Théroouanne, Fulrad, qui lui succéda dans le gouvernement du monastère de saint Quentin, et Odwin, personnage dont la vie nous est restée inconnue.

Fulrad, fils et successeur de l'abbé Jérôme, paraît avoir été seulement abbé de Saint-Quentin, et ne pas avoir réuni dans sa main, comme son père, les pouvoirs civil, militaire et religieux (1). Le *Livre des Miracles* nous le montre, en effet, occupé des soins de son église, tandis que nous voyons paraître vers le même temps un comte de Vermandois nommé Gunthard. On peut conjecturer que la séparation des pouvoirs temporel et spirituel dans notre ville et son territoire fut la conséquence des réformes de Charlemagne : on sait, en effet, que sous le gouvernement équitable et réparateur du grand prince des Francs, l'église gauloise réclama vivement et avec succès contre l'administration violente des comtes-abbés, hommes souvent cupides et grossiers, plus soucieux de toucher les revenus de leurs abbayes que de perfectionner la vie de leurs religieux.

Le gouvernement de l'abbé Fulrad a laissé de grands souvenirs dans l'histoire de l'église de Saint-Quentin.

(1) Le *Livre des Miracles de saint Quentin* appelle Fulrad *abbas* et non *comes et abbas*. Nous verrons qu'à sa mort, arrivée en 826, le comte de Vermandois Guntard réunit dans sa main, avec l'administration de notre province, le gouvernement du monastère de saint Quentin : il nous paraît probable que si Guntard succéda à Fulrad en qualité d'abbé, c'est que pendant la vie de celui-ci, ses pouvoirs civil et militaire s'étendaient sur notre ville et son territoire.

Parent de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, il eut auprès d'eux un puissant crédit qu'il fit servir, comme nous le verrons tout à l'heure, à l'embellissement du monastère dont les destinées lui étaient confiées. Avec lui commence à naître ce que nous sommes tenté d'appeler l'histoire *positive* de notre ville ; nous sortons de l'histoire légendaire : les textes vont paraître, sinon explicites et nombreux, du moins suffisants en général pour que l'hypothèse cesse de jouer le rôle principal dans notre narration.

Malheureusement, en invoquant le secours de ces textes, nous allons rencontrer plus d'une difficulté d'interprétation. C'est ainsi que, contrairement à l'opinion de Colliette, nous hésiterons à regarder comme le comte de Vermandois un personnage du nom de Gunthard qui, en 781, à Kiersy-sur-Oise, siégeant en qualité de conseiller de l'empereur et sous sa présidence, prit part à une délibération ordonnant la restitution à l'abbaye de Saint-Denis d'un village de l'ancien pays de Tallou (1). Le comte Guntard qui administra notre province et devint même, à la mort de Fulrad, abbé de Saint-Quentin, prolongea sa vie jusqu'en 833 ou 834 : il nous paraît difficile d'admettre que dès l'année 781, il ait gouverné le Vermandois et rendu la justice avec l'empereur. Nous le reconnâtrons plus volontiers dans ce comte Guntard ou Gunhard qui assista en 814 avec l'abbé Fulrad au concile de Noyon où, sous la présidence de l'archevêque de Reims Vulfarius, furent réglées les limites des diocèses de Vermandois et de Soissons (2).

(1) Voir le *Recueil* de Dom Bouquet, tome v, page 746. — L'ancien pays de Tallou est aujourd'hui compris dans le département de la Seine-Inférieure.

(2) Voir Dom Bouquet, tome vi, page 213 ; voir aussi le *Recueil des conciles* par le père Labbé, tome vii, colonne 1303.

On le voit, si les textes commencent à paraître, souvent leur insuffisance et leur désespérante concision nous laissent aux prises avec plus d'un problème. Ce que nous savons de l'administration du comte Guntard se réduit aux simples mentions qui précèdent. Nous connaissons mieux le gouvernement religieux de l'abbé Fulrad auquel se trouve lié le souvenir de la reconstruction de la basilique de Saint-Quentin, dans le premier quart du neuvième siècle.

On se rappelle que saint Eloi avait agrandi et orné l'église qui existait de son temps et qui avait déjà, en 640, quand il découvrit le tombeau de saint Quentin, d'assez vastes proportions. Il paraît certain que l'église ainsi restaurée et agrandie par le célèbre évêque de Noyon dura jusqu'en l'année 813 qui vit commencer par Fulrad les travaux de reconstruction de l'antique basilique. Treize ans suffirent pour mener à bonne fin cet important travail qui fut terminé en 826 (1). L'œuvre avait été d'ailleurs si activement conduite au début, que le deux août de l'an 816, le pape Etienne IV avait pu bénir le nouvel édifice et, par conséquent, y célébrer la messe au milieu des fidèles (2). Les libéralités de Charlemagne, qu'un vieux nécrologe de notre basilique appelle « le glorieux roi Charles, constructeur de cette église, » avaient permis à Fulrad de donner aux travaux une impulsion vigoureuse ; mais il semble que Louis le Débonnaire fut moins généreux que son père. Nous voyons, en effet, au chapitre XVII du *Livre des Miracles de saint Quentin*, que dix ans après qu'il eût été commencé, le travail était interrompu : « l'abbé se

(1) Les dates du commencement (813) et de l'achèvement des travaux (826) sont données par les *Annales Sancti Quintini Viromandensis*. (Voir le tome IX, 3^e série, des Mémoires de la Société Académique de Saint-Quentin).

(2) La date de la dédicace par le pape de l'église de Fulrad résulte de la mention de cette solennité dans l'ancien martyrologe de notre église. Voir Claude De La Fons, page 125.

livrait à d'autres occupations et ceux qui devaient réunir les matériaux recevaient de l'argent des ouvriers chargés des travaux et les laissaient retourner chez eux (1). » Fulrad eut néanmoins la satisfaction de voir son église entièrement terminée : en 826, année de sa mort, le monument était achevé.

On était loin d'avoir mis la dernière main à l'œuvre que déjà un poète du temps, Théodulf, évêque d'Orléans et sans doute ami de Fulrad, célébrait le monument et surtout celui qui l'avait élevé. Les vers de Théodulf furent gravés en lettres d'or sur la façade de la tour de l'église ; ils donnent la date du commencement des travaux (814) et nous font connaître la généalogie de l'abbé Fulrad ; ils doivent être placés sous les yeux du lecteur :

Cum denis lustris ternos minus inclytus annos
Rex ageret Karolus, sceptrā tenendo pia,
Rebus et humanis exemptus culmina regni
Linqueret ingentis, Rex Ludovice, tibi ;
Datque octingentis Christi incarnatio felix

(1) Cæterum opus meæ basilicæ intermittendo valde negligitur (dit saint Quentin qui apparaît en songe à un personnage nommé Ragembold) : quam ob rem maturus surgen, præceptum, imo provisoribus ejus, nostro ex nomine intimare studeo magnam eis velocemque imminere ultionem, nisi paratius hoc accelerent. Nam alius aliis deditus operibus, alii vero ad putatis operariis pretium accipientes, quoslibet ad propria remeare permittunt, sicque opus coeptum minus perfectum. Ideoque contemne et perverni eos nostra ex jussione monendo, ut citius corruantur ne forte incorrecti et immoniti laqueum suæ damnationis incurrant. At ille (Ragemboldus) : Quis ego aut quibus hæc inquam, mi Domine ? Ast ille præcipit nuncupatis nominibus : Illa et istis et hæc isti et illis talia, ait, a te : his dictis evanuit... — Faut-il donner au mot *præceptor* la signification d'abbé ou d'architecte ? Dans le chapitre 18 du *Li re d's Macles*, *præceptor* a le sens d'abbé ; mais ce qui peut donner lieu au doute, c'est que dans son apparition à Ragembold, saint Quentin ordonnant à ce personnage d'aller faire part de son mécontentement et de ses menaces au *præceptor* et aux *provisores*, lui indique, sur sa demande, les noms de ceux qui ont encouru sa colère, ce qui eût été inutile s'il se fût agi de l'abbé Fulrad qui devait être bien connu, au moins de nom, de Ragembold. Il est peut-être très bien d'ailleurs que Fulrad ait été l'architecte de son église ; l'art de bâtir poussé par les Romains à une si haute perfection a dû comme les autres connaissances de l'antiquité, se conserver dans les cloîtres. Il est remarquable, pendant le moyen-âge, qu'un simple moine a été l'architecte de son église ou de son monastère.

Addere curriculis quatuor atque decem
Condere cœpit opus hujus venerabilis aulæ
Abbas Fulradus nobilitate cluens.
Namque huic Hieronymus, Carolus pater extitit illi,
Qui propriæ specimen gentis ad astra tulit,
Bella gerens, pacemque tuens, qui culmina regni
Ad prolem misit auxiliante Deo.

Traduction : Quand l'illustre roi Charles eut tenu le sceptre sacré pendant dix lustres moins trois années, délivré des choses humaines, il te laissa, ô roi Louis, le souverain pouvoir dans son immense royaume. Huit cent quatorze années s'étaient écoulées depuis l'heureuse incarnation du Christ, lorsque l'abbé Fulrad, célèbre par sa noblesse, commença les travaux de cette vénérable basilique. Jérôme, son père, était le fils de Charles (Martel) qui par ses victoires et le soin qu'il prit d'assurer l'ordre dans son royaume, porta jusqu'aux cieux la gloire de sa maison et, avec l'aide de Dieu, donna la royauté à ses descendants.

Hémeré et Colliette ont pensé que la basilique de Fulrad présentait les mêmes proportions que l'église actuelle : nous n'avons pas besoin de faire remarquer ici combien cette conjecture est téméraire. Il eût été certainement impossible aux hommes du IX^e siècle d'élever en douze ou treize années un édifice comparable à notre collégiale qui est l'œuvre de trois siècles et qui égale, par ses dimensions, les plus imposantes constructions religieuses du moyen-âge et des temps modernes. Dans le cours des travaux qu'il a fait exécuter en 1869, M. Pierre Bénard a retrouvé les fondations d'une église romane : que ces substructions soient celles de la basilique de Fulrad ou de l'église du cœutre Gison (1), elles paraissent avoir appartenu à un

(1) Le cœutre Gison fit reconstruire l'église de Saint-Quentin en 942, selon les *Annales Sancti Quintini Viromandensis*. Il est possible que cette reconstruction fut faite sur les fondations de l'église de Fulrad.

monument aux proportions relativement modestes. Nous croyons savoir que M. Bénard se propose de communiquer au public le résultat des fouilles de 1869 : on nous permettra d'exprimer ici le vœu que le savant architecte publie, dans leur ensemble, les résultats de ses études archéologiques (1) et artistiques sur notre église généralement peu connue et qui cependant mérite de l'être.

A l'exception des fondations dont nous venons de parler, nous croyons qu'il ne reste plus rien de la basilique du IX^e siècle. Le chapitre 39 du *Livre des Miracles* nous apprend que Fulrad avait conservé dans sa nouvelle construction la sépulture de saint Quentin, telle que saint Eloi l'avait établie : cette sépulture était dans une crypte, selon le chapitre 19 du même document. Nous verrons bientôt qu'elle ne parut plus à l'abbé Hugues en rapport avec la magnificence du nouveau temple, et qu'en 835, il dut déplacer le tombeau du saint qui s'opposait à l'agrandissement de l'église souterraine (2).

Au siècle dernier, il existait encore, près du portail, une vieille tour qui, peut-être, avait fait partie soit de l'église de Fulrad, soit des bâtiments de l'ancien monastère. Colliette qui la regardait comme un reste de la basilique du neuvième siècle, dit que de son temps, on dut la démolir

(1) M. Bénard a déjà fait paraître plusieurs opuscules sur l'église de Saint-Quentin, entre autres une brochure relative aux fouilles entreprises par lui en 1866, qui nous a fourni de nombreux et intéressants renseignements consignés dans l'introduction et le livre premier de cet ouvrage.

(2) C'est ainsi du moins que nous comprenons ce passage du chapitre 39 du *Livre des Miracles* : « Bonæ memoriæ quondam Fulradus abbas, egregia prosapia ortus, templum novum quod et nunc decenter ornatum nitet, in honorem Dei et ejusdem martyris construere curavit. Cujus postea abbas nobilissimus atque bonæ indolis serenissimi Karoli Augusti filius Ludovicique imperatoris frater, Hugo nomine, sepulcrum præfati martyris maximo dilexit honore magnificentissimoque decore, *ed istius loci impediante, aliter hoc nequivit accelerare, nisi sepulchrum illius remotum fuisse et. Qua de causa... ipsum sacrum de loco quo eum Sanctus posuerat Eligius corpus elevans.... etc.*

parce qu'elle menaçait ruine (1) : sous cette même tour, ajoute l'historien du Vermandois, étaient autrefois le moulin et le four des chanoines. Selon Hémeré, aussi affirmatif que Colliette, cette construction, qui était fort élevée (2), renfermait trois autels, dont le principal était consacré à saint Michel. Le chapitre XII du *Livre des Miracles* parle, en effet, d'une tour joignant les bâtiments du cloître où se trouvait un autel dédié à l'archange et orné de pommes d'or et d'argent ; le chapitre XIII nous apprend en outre qu'on y conservait à titre de relique la crosse de saint Amand. Si la vieille tour qu'Hémeré et Colliette ont connue est bien celle dont parlent les chapitres 12 et 13 du *Livre des Miracles*, il n'est pas certain qu'elle ait fait partie de l'église de Fulrad, car si le récit du chapitre 13 du document précité donne lieu de penser que l'escalier qui conduisait à l'autel de saint Michel avait son entrée dans la basilique, le chapitre 12 au contraire dit que la tour faisait partie des bâtiments du monastère (*turris quædam erat innexa ipsius martyris monasterio*) ; si elle eût fait partie de l'église, l'auteur du *Livre des Miracles* n'eût pas manqué de le dire. Quoi qu'il en soit, il nous paraît certain que tout vestige visible du monument de Fulrad a disparu aujourd'hui : nous verrons sous l'année 886 que la construction de la partie de la crypte actuelle où se trouvent les trois tombeaux dits de saint Quentin, de saint Victor et de saint Cassien paraît

(1) Voir tome I, page 324 de son *Histoire du Vermandois*.

(2) *Turris immensa se ad cœlos altitudine attollens...* Nous pouvons soupçonner ici Hémeré de quelque exagération. Le savant auteur de l'*Augusta Viromanduorum vindicata et illustrata*, regardant cette tour comme une dépendance de l'antique église de Fulrad, concluait nécessairement que celle-ci s'étendait jusqu'au grand autel de l'église moderne, au-delà de la crypte qu'il rapportait à la même époque. Mais le chapitre 12 du *Livre des Miracles* nous donne lieu de douter qu'elle fit partie de la basilique du neuvième siècle, d'autant plus que sa conservation après la construction de la tour ogivale actuelle semble bien indiquer qu'elle était indépendante de l'édifice du vieil abbé de Saint-Quentin.

devoir être rapportée aux dernières années du IX^e siècle (1), et non au temps de l'abbé Hugues, comme on l'a admis jusqu'ici.

Aux libéralités en argent qui permirent à Fulrad de construire une grande et belle église, Charlemagne joignit d'autres donations dont le clergé de notre ville a toujours conservé le souvenir reconnaissant. Un vieux nécrologe cité par Hémeré (2) nous apprend que le grand empereur des Francs donna à l'église de Saint-Quentin le village de Fontaine (3) avec ses dépendances. Il lui donna également les ornements de sa chapelle impériale au nombre desquels se trouvaient un calice d'or du poids de trente six marcs, un évangélaire dont la reliure était enrichie d'or et de pierreries, un flambeau en argent (*pixis argentea*), deux grands candélabres également en argent et plusieurs reliques de saints (4). En outre, dans un ancien inventaire des biens de l'église, il était fait mention au nombre des objets consacrés au culte, d'une croix de l'empereur Charles.

Au nombre des reliques que Fulrad avait obtenues de

(1) Au temps de l'abbé Hugues (834-844) notre église ne possédait que les reliques des saints Quentin et Cassien : il eût donc été inutile de construire *trois* caveaux pour recevoir les corps de ces *deux* saints. Les restes de saint Victor lui furent donnés en 893 par Otger, évêque d'Amiens, et nous savons que quelques années après, vers l'an 900, l'évêque de Noyon Rambert procéda solennellement à la tumulation des trois saints dans la basilique restaurée. C'est à cette date, croyons-nous, qu'il faut placer la construction des caveaux de l'église souterraine qui existent encore.

(2) Voir *Augusta Viromanduorum*, page 73. Ce nécrologe portait au 5^e jour des nonnes d'octobre : *Eo die obiit gloriosus rex Carolus, constructor hujus ecclesiæ, qui dedit nobis Fontanas cum appenditiis et plurima ecclesiæ ornamenta.*

(3) Il s'agit très probablement ici du domaine de Fontaine-les-Clercs, qu'augmentèrent pendant le moyen-âge d'importantes donations et qui appartient à l'église collégiale de Saint-Quentin jusqu'à la Révolution.

(4) Nous citons les différents objets donnés à notre église par Charlemagne, d'après Hémeré qui avait le nécrologe sous les yeux. On conserve encore l'évangélaire du grand empereur : malheureusement la riche reliure qui le couvrait a disparu.

l'empereur se trouvaient quelques restes de saint Prix (sanctus Præjectus), évêque des Arvernes au VII^e siècle, qui avait été mis à mort en 672, sous le règne de Childéric II, et avait été placé au rang des martyrs. Un sermon rédigé au XII^e siècle et qu'Hémeré (1) a extrait des passionnaires de l'église de Saint-Quentin, raconte de la manière suivante l'arrivée dans notre ville des reliques de saint Prix : « Sous le règne de Charles-le-Grand, le vaillant empereur, l'abbé Fulrad gouvernait avec zèle le monastère de Saint-Quentin qui est situé sur les bords de la Somme, dans le pays de Vermandois. Fulrad était le fils du roi Pépin, et par conséquent le frère de Charles le Grand (2). Connaissant le pouvoir des reliques des saints martyrs, il vint trouver le roi Charles et le pria humblement de lui donner quelques restes du corps de saint Prix. Le roi accueillit sa demande avec plaisir et lui fit donner la partie du crane que Radebert avait fait sauter par le glaive de la tête du martyr : il y joignit une autre partie de son corps appelée *ala* (omoplate) en latin. Lorsque l'abbé Fulrad portant ces reliques fut parvenu dans le pays de Vermandois, il fit mander aux frères de son monastère de Saint-Quentin de préparer une procession pour recevoir avec l'honneur qui leur était dû les saintes reliques qu'il apportait. Il voulait, en effet, placer les restes de ce saint pontife auprès du corps du bienheureux Quentin, l'illustre soldat du Christ et son martyr. Mais celui qui prévoit tout voulut que ces reliques de saint Prix fussent transportées et placées dans un autre endroit où elles reposent maintenant honorablement placées, grâce à la nouvelle élévation qui en a été

(1) Voir les pièces justificatives placées à la fin de son *Augu ta*, page 26.

(2) Ici l'auteur du sermon commet une erreur : nous avons vu, en effet, que Fulrad était fils de l'abbé Jérôme, fils lui-même de Charles Martel. Charlemagne et Fulrad n'étaient donc que des cousins.

faite par les frères organisés en une belle communauté de moines et par l'abbé du monastère dont nous venons de parler. »

Mabillon (1) et les auteurs de la Gaule chrétienne ont conclu de ce texte que l'abbé Fulrad avait été le fondateur de l'abbaye de Saint-Prix, à Saint-Quentin : nous nous rallions volontiers à l'opinion de l'illustre bénédictin et de ses savants successeurs, tout en faisant remarquer que le vieux sermon qui nous a transmis ce récit est une œuvre du douzième siècle, ainsi que le prouve la mention qui y est faite du transport des reliques de saint Prix à Béthune et de leur retour à Saint-Quentin en 1123. Néanmoins, nous n'avons aucune raison de suspecter l'exactitude des détails historiques qu'il contient et nous admettons en conséquence que les restes de l'évêque des Arvernes, placés quelque temps dans la basilique de Saint-Quentin par Fulrad, en furent enlevés par ses soins et confiés à des moines qui fondèrent, dans les premières années du IX^e siècle, le monastère de Saint-Prix. Nous admettons aussi que cette abbaye, placée à cette époque lointaine dans un endroit de notre ville ou de ses environs resté inconnu, eut des commencements bien modestes, puisque le comte de Vermandois Albert le Pieux, qui mourut en 987, passa pour son fondateur, tandis qu'il ne fit qu'accroître son importance par ses donations.

La fondation du monastère de Saint-Prix par l'abbé Fulrad, en même temps que la reconstruction de l'église de Saint-Quentin, dans des proportions plus vastes, coïncidait d'ailleurs avec un retour bien marqué de la population Gauloise et Franque aux croyances et aux pratiques religieuses. Autant du moins que permet de l'induire la

(1) *Annales benedictines*, tome II, page 411.

rareté des documents qui nous sont parvenus, le monastère de Saint-Quentin nous apparaît prospère et riche au commencement du neuvième siècle. La communauté de moines établie près du tombeau du martyr paraît être nombreuse (1); l'abbé est un personnage puissant et redouté: « Seigneur ! dit Amalwinus à saint Quentin qui lui apparaît en songe, vous savez mieux que moi quelle est la puissance de Fulrad : comment pourrai-je arriver à lui parler ? » Ainsi s'exprimait un homme du peuple, un pauvre serf du village de Pontru. Il était difficile à un homme investi d'un pouvoir à peu près sans limites, de ne pas en abuser : c'est ce qui arriva en effet. Bien qu'entièrement dévoué à son monastère, Fulrad cependant ne craignit pas de lui enlever le village ou métairie de *Villare* (Villers ou Villeret) pour le donner à un de ses serviteurs nommé Rodéric. Cet abus de pouvoir excita aussitôt un vif mécontentement parmi les moines, car les revenus de Villers avaient été affectés depuis longtemps à l'entretien de leur table pendant un mois. Fulrad céda devant le mécontentement de ses religieux et rendit à son église les biens qu'il lui avait injustement enlevés. Le chapitre treizième du *Livre des Miracles* qui nous a conservé le souvenir des discordes de l'abbé et de ses moines, nous fait connaître également le nom du coître qui, sous le gouvernement de l'abbé Fulrad, était chargé de la garde des reliques de saint Quentin : il s'appelait Veradus ou Verad (2).

Fulrad prolongea sa vie jusqu'en l'année 826. Le nécrologe de notre église fixait sa mort au trentième jour de

(1) Les moines devaient être nombreux, car selon le chapitre treizième du *Livre des Miracles*, la nourriture des frères pendant un mois absorbait les revenus de la métairie de Villers.

(2) Verad avait sous ses ordres, d'après le *Livre des Miracles*, un prêtre nommé Gentfred : la basilique de Saint-Quentin était donc desservie par des prêtres en même temps que par des moines ?

janvier. Le monastère de Saint-Quentin perdit en lui un de ses plus illustres abbés : il atteignit de son temps une prospérité telle, qu'il fut dès lors une des abbayes les plus renommées de la Gaule. Sa mort laissait aussi sans chef le monastère de Lobbes, près de Charleroy, dont il avait pris le gouvernement dans les premières années du règne de Louis le Débonnaire. Il y avait succédé à un seigneur nommé Ramnéric, homme laïque et marié, qui s'en était emparé par violence. Mabillon (1) a pensé que ce Ramnéric avait épousé une sœur de Jérôme, abbé de Saint-Quentin et père de Fulrad, et qu'il était par conséquent l'oncle par alliance de ce dernier. Fulrad signala son administration de l'abbaye de Lobbes en exhumant le 7 des calendes d'avril de l'an 823 les restes d'Ursmar, premier abbé de ce monastère, mort vers l'an 713. Le gouvernement de notre abbé, à Lobbes, dut être réparateur et contraster avec celui de son prédécesseur ; il y laissa le souvenir d'une grande piété, et la chronique de l'abbaye faisant mention de sa mort sous l'année 826, l'appelle le très pieux abbé Fulrad (2).

Fulrad eut pour successeur Guntard (3), déjà comte de

(1) *Annales benédiclines*, tome II, page 350.

(2) Voir le *Recueil* de Dom Bouquet, tome V, page 386 et tome VI, page 240.

(3) Conformément à l'opinion de Claude De La Fons et de Colliette, nous plaçons le comte abbé Gunta d'immédiatement après Fulrad, en 826. Nous y sommes autorisés par le chapitre XX du *Livre des Miracles de saint Quentin* qui prévient que les événements miraculeux racontés dans les chapitres XXI et suivants se passèrent vers le temps où les reliques de saint Sébastien furent apportées à Sions, c'est-à-dire vers 826 : or, le chapitre XXX raconte la guérison surnaturelle d'une femme aveugle au service du comte-abbé Guntard : cela eut donc lieu vers l'an 826. Il faut, par conséquent, placer en cette année où mourut Fulrad, le commencement du gouvernement de Guntard que celui-ci conserva, selon toute probabilité, jusqu'en 834, puisque le chapitre XXXIX nous apprend qu'en cette dernière année, Hugues devint abbé de Saint-Quentin et qu'il n'est fait mention d'aucun abbé intermédiaire, dans les documents qui nous sont parvenus. C'est donc à tort, selon nous, qu'Hémeré a placé Guntard après l'abbé Adalard, vers l'an 860 et que Quentin De La Fons en a fait un successeur de l'abbé Hugues. L'erreur de

Vermandois (1), le même sans doute que nous avons vu assister en 814 au synode de Noyon qui régla les limites respectives des diocèses de Noyon et de Soissons. Le comte abbé Guntard réunit donc, dans notre ville, les pouvoirs spirituel et temporel, mais peu soucieux sans doute de continuer les traditions de haute piété de son prédécesseur, il s'occupa peu de la basilique de Saint-Quentin, puisque terminée en 826, l'année même où il paraît en avoir pris l'administration, elle ne fut bénie qu'en 835 par Hugues, son successeur. Il ne nous est resté aucun souvenir du gouvernement du comte abbé Guntard : il nous paraît probable qu'il prolongea sa vie jusqu'en l'année 834.

ce dernier procède d'ailleurs de l'inexactitude de la date assignée par lui à l'arrivée des reliques de saint Sébastien à Soissons, qu'il place vers 840 (Voir son *Histoire de l'église de Saint-Quentin*, page 171).

(1) ... Gunthardi comitis sed et eo tempore *prælati monasterio præscripti martyris...* dit le chap. 30 du *Livre des Miracles*.

CHAPITRE VII

L'ABBÉ HUGUES, FILS NATUREL DE CHARLEMAGNE, GOUVERNE
LE MONASTÈRE DE SAINT-QUENTIN.

(834-844).

L'abbé Hugo ou Hugues qui paraît avoir succédé au comte abbé Guntard dans le gouvernement de l'église de Saint-Quentin était né de Charlemagne et de l'une de ses concubines que la chronique d'Albéric appelle *Regina* (1). C'était un fils de la vieillese de l'empereur, car à la mort de son père en 814, il était, selon l'historien Nithard, encore tout enfant (2). Charlemagne, en mourant, avait recommandé ses trois fils illégitimes, Drogon, Hugues et Théodéric à la bienveillance de leur frère aîné, l'empereur Louis (3). Celui-ci ne conçut d'abord aucun ombrage, les fit élever dans son palais d'Aix-la-Chapelle et asseoir à sa table ; mais, en 818, la révolte de son neveu Bernard, roi d'Italie, excita sa défiance : il fit comparaître les trois enfants dans une assemblée publique, dans un *mahl*, où il annonça à ses leudes sa résolution de leur faire couper les cheveux et de les vouer à la vie religieuse : chacun des trois fils

(1) Voir Dom Bouquet, tome 11, page 59 D.

(2) « Fratres quoque adhuc tunc ætate Drogonem, Hugonem et Theodericum participes mensæ effecit, quos in Palatio una secum nutriri præcepit. » V. Nithard, dans Dom Bouquet, VII, p. 11 B. Le témoignage de Nithard est précieux et sûr : petit fils de Charlemagne, il connaissait certainement tous les membres de la famille impériale.

(3) Fratres vero suos ex concubinis matribus, id est Drogonem, Theudericum et Ugonem, quos ei pater commendaverat, clericos fieri jussit et per singula misit monasteria.. *Chronique du monastère de Moissac*, dans Dom Bouquet, VI, p. 172.

de Charlemagne fut, en effet, envoyé dans un monastère différent ; ils y furent libres, mais surveillés (1).

Hugues fut envoyé à l'abbaye de Novalèse, en Italie. Il semble y avoir contracté le goût des lettres et de la vie monastique, car il en prit le gouvernement après la mort de l'abbé Amblulfus arrivée vers l'année 825 : c'était encore, à cette date, un tout jeune homme.

Dès l'an 822, Louis-le-Débonnaire, après avoir pris conseil des évêques et des grands de son empire, s'était réconcilié avec ses jeunes frères (2) ; l'année suivante, il nommait Drogon qui paraît avoir été l'aîné à l'évêché de Metz où, simple chanoine, il avait conquis les sympathies des habitants par la noblesse et la pureté de sa vie. Hugues eut aussi, à son tour, les faveurs impériales : il paraît probable, en effet, qu'il dut surtout à la bienveillance de son frère le gouvernement du monastère de Novalèse ; le libre choix des religieux n'eût certainement pas donné la crosse à un jeune homme qui alors peut-être n'avait pas vingt ans (3).

Hugues ne fut pas ingrat : lorsqu'en 833 le malheureux

(1) Hinc autem metuens ne post dicti fratres populo sollicitato eadem facerent, ad conventum publicum eos venire præcepit, totondit, ac per monasteria sub libera custodia commendavit (V. *Nithard*, dans Dom Bouquet, tome VI, p. 172). Ce passage prouve bien, contrairement à l'opinion de quelques auteurs, que Hugues et ses frères n'avaient pas pris part à la révolte de Bernard contre Louis-le-Débonnaire. Tous trois étaient d'ailleurs trop jeunes pour jouer un rôle dans cette rébellion.

(2) Domnus imperator, consilio cum episcopis et optimatibus suis habito, fratribus suis quos invitos tonderi jussit, reconciliatus est. — V. *Eginhard*, dans Dom Bouquet, VI, p. 181.

(3) On a prétendu que Hugues avait succédé vers l'an 818 à l'abbé Ursion dans le gouvernement de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, mais cette opinion paraît insoutenable, comme l'a montré Mabillon : « In vulgatis indicibus abbatum Sancti Medardi, post Ursionem interponitur Hugo, Caroli magni filius naturalis : at spatium ejus præfecturæ nullum invenias ab anno ejus sæculi vicesimo primo, quo in gratiam Ludovici fratris restitutus, abbatias habere coepit. » V. *Annales bénédictines*, livre XXIX, § 44. — V. dans le même sens, la *Gaule chrétienne*, tome IX, colonne 410.

Louis-le-Débonnaire fut déposé par son fils aîné Lothaire, on le vit accourir avec Drogon auprès du roi de Bavière, Louis-le-Germanique, faire appel à son amour filial et le décider à marcher au secours de son père contre son frère dénaturé (1). En même temps, Hugues se rendit auprès de Pépin, roi d'Aquitaine et amenait entre lui et Louis-le-Germanique une alliance qui brisa les projets ambitieux de Lothaire et remplaça l'empereur sur le trône.

Ce fut sans doute en récompense de son dévouement que Hugues reçut en 834 (2) les monastères de Saint-Quentin et de Sithiu dans le pays des Morins. La même année, il fut nommé *archinotaire du palais* et conserva cette charge jusqu'à la mort de l'empereur (3). Tandis que son administration ferme et judicieuse rendait à Sithiu sa prospérité un instant compromise par son prédécesseur Fridogisus, l'abbé Hugues achevait à Virmandis l'œuvre de Fulrad en faisant consacrer par son frère Drogon, évêque de Metz, la nouvelle basilique de Saint-Quentin. On se rappelle que déjà, en 816, le pape Etienne II en avait béni les travaux, alors sans doute peu avancés. Terminé dès 826, l'année même de la mort de Fulrad, le monument, dans son ensemble, ne reçut qu'en 835 la consécration religieuse. Elle se fit avec une grande magnificence : « Il semblait, s'écrie un vieil hagiographe, presque contemporain, que l'église de Saint-Quentin eût *recouvré* l'éclat et l'autorité d'un siège épiscopal ! (4) » Une autre cérémonie

(1) Voir la *Vie de Louis le Débonnaire* par l'écrivain anonyme connu sous le nom de l'*Anonymous* : Dom Bouquet, tome VI, p. 114 et 115.

(2) Cette date nous est fournie par le chap. 39 du *Livre des Miracles de saint Quentin*, qui nous apprend que l'année 835 fut la deuxième de l'administration de l'abbé Hugues.

(3) Selon Dom Bouquet, il succéda dans cette dignité à Théoton, abbé de Marmoutier, qui mourut en 834 dans un combat contre les Bretons. V. tome VI, page 592, note.

(4) Dignissima ædes episcopali autoritate renitere conspicitur. Voir le *Sermon sur l'élevation de saint Quentin*, imprimé par Hémeré à la page 25 des

suivit celle de la dédicace : assisté d'Eichard, évêque de Noyon, de Siméon, évêque de Laon, de Patrat, évêque de Saxe, de deux chorevêques et d'une foule de prêtres, Drogon procéda à l'élévation du corps de saint Quentin et à sa tumulation dans la nouvelle crypte préparée pour le recevoir. Ce fut la troisième élévation des reliques du martyr : on se rappelle que la première fut faite par Eusébie, vers le milieu du IV^e siècle, et la seconde par saint Eloi vers 640 ; Hugues procéda à la troisième le 8 des calendes de novembre de l'an 835.

L'année suivante, Hugues était à la Cour de l'empereur qui bientôt l'envoyait en Italie auprès de Lothaire dangereusement malade. Louis-le-Débonnaire avait pardonné à son indigne fils l'humiliante pénitence de Soissons, puisqu'il envoya auprès de lui l'abbé de Saint-Quentin pour le renseigner sur les phases de la maladie qu'il suivait avec anxiété. De retour en Gaule, Hugues reçoit en octobre 838, dans son monastère de Saint-Quentin, l'empereur son frère, et célèbre magnifiquement avec lui la fête du martyr (1). En 839, nous le trouvons encore auprès de Louis, à Francfort, où en qualité de premier notaire du palais (2), il recommande à la bienveillance du prince, des Juifs de la Septimanie qui avaient été injustement dépouillés de leurs biens.

pièces justificatives de son *Augusta*. — Ce sermon paraît avoir été écrit dans la première moitié du X^e siècle, sous le comte Héribert II. C'est l'avis de Quentin De La Fons (*Histoire de l'église de Saint-Quentin*, page 162). On voit qu'à cette époque, on se souvenait encore que notre ville avait été quatre siècles auparavant le siège des évêques de Vermandois.

(1) Ipse (Ludovicus pius) in Verno, Compendio ceterisque circumjacentibus locis venationi congruis stativa habuit, atque invitante Hugone fratre et beati Quintini martyris monasterii abbate, ejusdem martyris festivitate honorifice alacriterque celebrata, Attiniacum perveniens, ... etc. (*Annales de saint Bertin*, Dom Bouquet, VI, p. 200 A).

(2) Hugues est appelé dans le diplôme de Francfort : Dilectus frater noster Hugo, venerabilis abba et sacri palatii nostri summus notarius (Dom Bouquet, VI, p. 624).

Mais les hautes fonctions que notre abbé tenait de la confiance de l'empereur ne lui faisaient pas perdre de vue les intérêts des abbayes placées sous son autorité. Le monastère de Saint-Quentin paraît lui avoir été tout particulièrement cher. En ces temps de foi vive et naïve, le renom d'une église dépendait des reliques qu'elle possédait : si elle conservait les restes d'un personnage illustre dans les annales de la foi, les pèlerins y affluaient et on voyait souvent de riches seigneurs laisser de magnifiques souvenirs de leur pieuse visite. Aussi moines et prêtres cherchaient à placer dans leurs reliquaires la dépouille de martyrs ou de saints vénérés : c'était pour eux un gage de la protection divine en même temps qu'une source de revenus qui permettaient d'embellir l'église ou qui assuraient la subsistance d'un plus grand nombre de religieux. Ce fut dans cette pensée que l'abbé Hugues chercha à placer auprès des reliques bien connues de saint Quentin, les restes de saints dont la célébrité devait ajouter à la gloire et à la richesse de son monastère. Déjà l'abbé Fulrad, au commencement du IX^e siècle, avait obtenu de Charlemagne le don de deux reliques de saint Prix : Hugues, à son tour, obtint en 840 (1) de Moduin, évêque d'Autun, le corps de saint Cassien, alors conservé dans cette ville. Originaire d'Alexandrie en Egypte, Cassien avait été d'abord évêque en Orient ; puis, sous le règne de Constantin, il était passé en Gaule, et suivi d'un petit nombre de compagnons, il était arrivé à Autun où l'évêque l'avait accueilli avec

(1) La date de 840 est donnée par l'un des passionnaires de l'église de Saint-Quentin qu'Hémeré a citée à la page 27 de ses pièces justificatives. Le sermon sur la tumulation des saints Quentin, Victorin et Cassien, également publié par Hémeré (p. 18 du *Regestum*) et par Colliette (1, p. 385) donne la date de 842 qui correspond, selon son auteur, à la *vingt-huitième année* du règne de Louis-le-Débonnaire. Cette erreur nous fait accorder la préférence au passionnaire : on sait en effet, que Louis-le-Débonnaire mourut en 840 et ne régna que *vingt-six ans*.

honneur, Ce prélat étant venu à mourir, Cassien l'avait remplacé sur le siège épiscopal, et, pendant vingt ans, avait administré l'église chrétienne d'Autun, laissant après sa mort arrivée vers le milieu du IV^e siècle, un grand renom de sainteté (1). Moduin consentit, à la prière de Hugues, à céder au monastère de Saint-Quentin les reliques du saint évêque, objet de la vénération du peuple Autunois; l'enlèvement eut lieu en secret, car on craignait la colère de la population, mais toutes les difficultés furent vaincues. Lorsque le corps de saint Cassien arriva dans le comté de Laon, Hugues alla le recevoir à la tête des prêtres de Viromandis et des moines de son abbaye dans laquelle il le fit transporter (2).

La cérémonie de la tumulation du corps de saint Cassien n'eut lieu qu'en 845, cinq ans après son arrivée dans notre ville et un an après la mort de l'abbé Hugues. Pendant ces cinq années, « le malheur des temps et divers événements qui apportèrent le trouble dans le monastère firent que les reliques du saint, tantôt offertes et tantôt soustraites à la vue des fidèles, reposèrent le plus souvent en des endroits indignes de les recevoir (3). » Le vieux chroniqueur qui nous a transmis ces détails entend sans doute parler ici de la guerre civile qui éclata après la mort de Louis-le-Débonnaire et des incursions des Normands qui commen-

(1) « Saint Cassien fut inhumé dans le cimetière commun de sa ville épiscopale, et saint Grégoire de Tours, qui vivait deux cent cinquante ans après lui, nous apprend qu'il vit son sépulcre presque usé par les raclures pour la guérison des infirmes. » (*Biographie Michaud*).

(2) Postquam ergo infra Landunensium comitatum venit, supradictus abbas cum sacerdotibus ecclesiasticoque ordine cum magno gaudio reverenter occurrit .. Voir Hémeré, p. 27 du *Regestum*: Adventus sancti Cassiani.

(3) Etenim cum quinquennium a susceptione ejusdem antistitis corporis infra ipsam basilicam ageretur, et propter incommoditatem temporum et rerum diversarum et tempestatum accidentia diversis in locis diverse recondideretur, modo in aperto, modo in occulto, frequentius tamen incongruo... [Id.]

cèrent peu de temps après l'avènement au trône de Charles-le-Chauve.

L'année même où l'abbé Hugues transportait à Saint-Quentin les reliques de saint Cassien, il reprenait ses fonctions de conseiller auprès du roi des Franks. Louis-le-Débonnaire était mort le 20 juin de l'an 840 : Hugues s'attacha à son fils Charles-le-Chauve qui lui témoigna, comme son père, une entière confiance. C'est ainsi qu'il fut au nombre des quatre ambassadeurs que Charles envoya à son frère aîné, Lothaire, pour le dissuader de l'attaquer et l'engager à respecter le partage que Louis avait fait entre ses fils (1). On sait ce qu'il advint : Charles s'alliant à Louis-le-Germanique, menacé comme lui par Lothaire, vint offrir la bataille à ce dernier sur les bords de l'Yonne, près d'Auxerre. A la veille d'une bataille gigantesque qui frappa l'esprit des contemporains, Charles et Louis voulurent encore tenter une réconciliation, et le 23 juin de l'an 841, avant-veille de la bataille, ils envoyèrent à leur frère aîné leurs deux oncles Drogon et Hugues, accompagnés d'un troisième personnage nommé Hégibert. Ceux-ci furent éconduits et le combat eut lieu, désastreux non-seulement pour Lothaire, mais pour la famille carolingienne qui y perdit ses meilleurs soldats et ses plus fidèles serviteurs(2).

Cette sanglante journée de Fontanet ne termina point la guerre. Charles-le-Chauve se trouvait à Reims, vers le mois d'août ou de septembre 841, lorsqu'il apprit que son frère s'apprêtait à recommencer les hostilités. Ce fut sans doute le désir d'avoir une entrevue avec son oncle et fidèle conseiller qui le fit se diriger vers Saint-Quentin, où il ne paraît pas d'ailleurs s'être arrêté, puisqu'il

(1) V. *Nitbard*, dans le *Recueil* de Dom Bouquet, tome VII, p. 21 D et 22 A.

(2) Id.

manda à Hugues de venir à sa rencontre (1). L'entrevue eut lieu dans les environs de notre ville. Peu de temps après Hugues se rendait auprès de Lothaire, alors dans sa villa de *Wasiticum* (probablement dans les environs de Thionville) et négociait la paix avec lui : ses efforts échouèrent, puisque la guerre continua et ne prit fin que par le traité de Verdun, en août 843.

Quelques mois après le rétablissement de la paix, le jour des ides de décembre de l'an 843 (2), Charles-le-Chauve épousait Ermentrude dans son château de Kiersy-sur-Oise et venait dans notre ville, après son mariage, honorer la mémoire de saint Quentin et célébrer les fêtes de Noël et de l'Épiphanie (3).

Nous devons placer ici, sous cette même année 843, un curieux épisode de la vie de l'abbé Hugues. On se rappelle qu'il gouvernait le monastère de Sithiu, en même temps que celui de Saint-Quentin : il faut admettre qu'il avait pour ce dernier une véritable préférence, car il cherchait tous les moyens d'augmenter le nombre de ses reliques de saints qui, dans ces siècles de foi ardente, constituaient la principale richesse d'une église. Déjà il avait placé les restes de saint Cassien auprès de ceux de saint Quentin : il voulut encore donner à l'abbaye préférée

(1) ... Carolus... ad Sanctum Quintinum iter perrexit. Quo quidem Hugonem, sicut mandaverat, obviam habuit, et inde in partes Trajecti iter direxit. Lotharius... qualiter super Carolum irrueret, intendit. Quod cum Carolus in Wasiticum didicisset, Hugonem et Adhelardum et Gislebertum, una cum ceteris, ut eum fœdere quo valerent sibi adnecterent, direxit. (Nithard, dans Dom Bouquet, tome VII, page 25 A).

(2) C'est la date donnée par un diplôme inséré dans le *Recueil* de Dom Bouquet, VIII, page 579 D. Nithard indique le 19 janvier. V. la note suivante.

(3) Nuptiis autem XVIII Kalendis Januarii expletis, natalem Domini ad sanctum Quintinum celebre peregit. (Nithard, dans Dom Bouquet, VII, page 32 E.) — Carolus, disent les *Annales de saint Bertin*, Carisiacum palatium veniens, Ermentrud neptem Adalardi comitis uxorem ducit atque Augustam Viromanduorum, ad memoriam videlicet beati Quintini martyris, nativitatibus Domini et apparitionis festum celebraturus proficiscitur. V. le *Recueil* de Dom Bouquet, VII, p. 61 D.

le corps de saint Omer, évêque de Thérrouanne au VII^e siècle, qui était conservé à Sithiu. N'espérant pas obtenir de l'évêque des Morins, Folquin, et des religieux du monastère, l'abandon des reliques qu'il convoitait, il résolut de les enlever, soit par la force, soit par la ruse. Il se fit donc accompagner par un grand nombre d'habitants de notre ville, car il s'attendait à trouver une vive résistance chez les gens du pays, fort attachés à la mémoire de leur vénéré prélat. En même temps, il suborna un moine, nommé Morus, chargé de la garde du corps de saint Omer, et, grâce à sa connivence, il put, sans donner l'éveil, enlever les restes du saint. Il les transporta avec sa troupe jusqu'au village de Lisbourg, où, chose singulière, il s'arrêta trois jours. Sur ces entrefaites, l'évêque Folquin, alors en tournée épiscopale, arriva au prieuré de Wormhoudt. Il allait se mettre à table, lorsqu'il vit arriver son frère qui, plein d'émotion, lui annonça que le corps de saint Omer avait été enlevé de son tombeau, et qu'il allait être transporté à Virmandis, au monastère de Saint-Quentin, si on n'y mettait obstacle. A cette nouvelle si imprévue, Folquin se trouble d'abord, mais, reprenant bientôt sa présence d'esprit, il dit à son frère : « Convoque tout le peuple de mon évêché, et trouve-toi dans trois jours à Thérrouanne avec tous tes hommes : j'y serai moi-même avec les gens de ce pays. » Trois jours après, en effet, les Morins se trouvaient réunis en foule dans la ville et se dirigeaient sous la conduite du prélat vers le village de Lisbourg où ils rejoignaient Hugues et sa troupe. Saint Omer, dit l'auteur du *Cartulaire de saint Bertin* (1) qui nous a transmis ce récit, avait montré par un miracle qu'il ne voulait pas

(1) V. le *Cartulaire de saint Bertin*, publié par M. Guérard, page 90.

quitter le pays dont il avait été l'évêque : son corps était en effet devenu si lourd que ceux qui l'avaient porté jusque-là étaient incapables de le lever de terre. Ce prodige, joint à l'arrivée inattendue de Folquin et de ses hommes, détermina la fuite de Hugues et des gens de Virmandis. Ceux-ci abandonnèrent le corps de saint Omer qui fut rapporté triomphalement au monastère de Sithiu.

Il est probable que la coupable tentative de Hugues rendit sa situation très-difficile dans l'abbaye qu'il avait voulu priver de son protecteur céleste. A partir de cet événement, c'est-à-dire à dater du mois de juin 843, il semble n'avoir plus joué aucun rôle à Sithiu où peut-être il ne reparut pas. Si l'on tient compte d'ailleurs des idées et des mœurs violentes du temps, la conduite de Hugues, que nous n'hésitons pas à blamer aujourd'hui, pouvait paraître excusable dans une société encore barbare et peu sensible aux exigences de la probité et de la justice. Quoiqu'il en soit, l'abbé de Saint-Quentin ne perdit rien de la haute situation qu'il occupait dans le clergé gallo-frank, puisque vers le mois d'août ou de septembre de cette année 843, il prit part à Germigny, près d'Orléans, à une assemblée d'évêques et d'abbés (1). Quelques mois après, le 7 des ides de juin de l'an 844, une mort tragique vint terminer sa carrière. Il conduisait avec Rikbod, abbé de saint Riquier, (2) et plusieurs comtes, une armée de renfort à Charles le Chauve, qui assiégeait Toulouse, lorsque celle-ci fut surprise dans l'Angoumois par les Aquitains et mise en complète déroute. L'abbé Hugues perdit la vie (3)

(1) V. *Dom Bouquet*, tome VII, p. 286.

(2) « Les prélats, dit M. Henri Martin (*Histoire de France*, II, p. 429), avaient généralement recommencé à porter les armes et à conduire leurs vassaux à la guerre. »

(3) Pippinus, Pippini quondam regis filius, exercitui ex Francia ad Carolum Tolosam civitatem obsidione vallantem properanti in pago Ecolesimo occurrens,

et avec lui tombèrent Rikbod, et plusieurs autres chefs de l'armée. Charles perdit en lui un de ses plus fidèles conseillers ; estimé de tous ses contemporains, on raconte que son vainqueur lui-même, Pépin II, qui d'ailleurs était son petit neveu, versa des larmes en apprenant sa mort. Suivant une pièce de vers recueillie par Dom Bouquet (1), l'abbé de Saint-Quentin était d'une beauté remarquable ; d'un caractère doux (2), serviable et honnête, personne ne pouvait lui reprocher ni crime, ni rapine, éloge peu commun dans un siècle où la force brutale jouait souvent le plus grand rôle.

Il semble résulter du poème dont nous venons de parler que Hugues était aussi abbé du monastère de Charroux, situé près de la Charente, et non loin de l'endroit où eut lieu la bataille qui lui coûta la vie. Il avait exprimé le désir d'y être inhumé : il est probable que sa volonté fut exaucée.

Mabillon (3) a pensé que Hugues avait reçu aussi de son frère Louis le Débonnaire une abbaye dans le pays des *Leuci* dont Toul était le chef-lieu. Le savant bénédictin a basé sa conjecture sur une lettre de l'évêque Frothaire à notre abbé, lettre dans laquelle le prélat manifeste le désir de voir Hugues et son frère Drogon revenir à Toul,

ita brevi et absque suorum casu profligavit, ut primoribus interfectis, ceteros fugam etiam ante congressum ineuntes, vix paucis evadentibus, aut caperet, aut spoliatos sacramentoque adstrictos ad propria redire permetteret. Qua inopinata congressione, Hugo presbyter et abbas, filius Caroli magni quondam imperatoris et frater Hludovici itidem imperatoris, patruusque Lotharii, Hludovici et Caroli regum, necnon Richboto abbas et ipse consobrinus regum, nepos videlicet Caroli imperatoris ex filia, Eckardus quoque et Ravanus comites cum alijs pluribus interfecti..... (*Annales Francorum, vulgo Bertiniani*, dans Dom Bouquet, VII, p. 62 D).

(1) Tome VII, p. 305.

(2) Le chapitre 39 du *Livre des Miracles de saint Quentin* contient le même éloge : nobilissimus atque bonæ indolis Hugo.....

(3) V, *Ann. bénéd.*, livre XXXI, § 46.

auprès de lui : « J'ai appris avec peine, dit Frothaire, que nous allions être privés quelque temps de la présence de Votre Grandeur. Jusqu'alors, j'avais espéré que les deux illustres rejetons d'une race si pieuse et si élevée resteraient au milieu de nous, et je me réjouissais en pensant que l'éclat de vos mérites honorerait longtemps encore nous et les nôtres, et contribuerait à nous rendre meilleurs... » (1) Malgré l'autorité de Mabillon, nous n'osons voir dans ces quelques lignes la preuve que Hugues fut aussi pourvu d'une abbaye au pays de Toul et nous inclinons à penser que la lettre de l'évêque Frothaire se rapporte à la jeunesse de notre abbé. Peut-être les deux frères, avant de devenir l'un évêque de Metz, l'autre abbé de Saint-Quentin et de Sithiu, avaient-ils fréquenté le monastère de Saint-Aper, à Toul, pour se perfectionner dans la science ecclésiastique, sous la direction de Frothaire ? Ainsi s'expliquerait la lettre du prélat manifestant les regrets que lui cause le départ de Hugues et de Drogo et exprimant aussi le désir de leur prompt retour (2). Il faut remarquer, en outre, que cette lettre de l'évêque de Toul est adressée à Hugues *très pieux serviteur du Christ* : n'eût-elle pas donné à Hugues le titre d'abbé, comme la seconde qui nous est parvenue et qui paraît plus récente, si le fils de Charlemagne avait été investi dès lors de ces hautes fonctions religieuses ?

Il nous reste une troisième lettre (3) adressée en 844 à Hugues par Loup, abbé de Ferrières, au diocèse de Sens,

(1) Cette lettre se trouve dans le *Recueil de Dom Bouquet*, tome VI, pages 394 et 395 ; elle est suivie d'une autre lettre de Frothaire à Hugues, dans laquelle l'évêque de Toul remercie notre abbé de lui avoir envoyé un homme instruit dans la science sacrée : *fidelem virum et sacris artificiis idoneum*....

(2) *Reliquias sancti Apri confessoris Christi vobis dirigimus, S. Apri subsidium implorantes, ut huc cum incolumitate festine redeatis et a nostra devotione digni servitii commoda capiat.*

(3) Cette lettre se trouve dans le *Recueil de Dom Bouquet*, tome VII, page 489 B.

dans laquelle ce dernier, sur le conseil du comte Adélard, prie l'abbé de Saint-Quentin de demander à Charles-le-Chauve la restitution à son monastère de l'abbaye de Saint-Josse-sur-Mer. Cette lettre prouve le grand crédit dont Hugues jouissait auprès du roi, puisque le comte Adélard lui-même, oncle de la reine Ermentrude, conseille à Loup de s'adresser à notre abbé pour fléchir le prince et en obtenir la restitution des biens qu'il avait enlevés au monastère de Ferrières et donnés au comte Odulf, l'un de ses favoris.

Il nous paraît probable que Hugues fit servir son puissant crédit auprès de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve à l'embellissement de l'église de Saint-Quentin et à l'augmentation de ses richesses. Un diplôme de 863, que nous étudierons dans le chapitre suivant, nous apprend qu'il doit être compté au nombre de ses bienfaiteurs : « Sa mémoire, dit Quentin de La Fons, est en grande vénération en cette église, où son décès se trouve remarqué dans son obituaire au 14^e jour de juin ; et il est bien croyable qu'il y a fait de grands biens, d'autant que, dans un ancien livre du revenu de cette église, il est porté que le coûtre doit un paast le jour de son anniversaire (1). »

(1) C'est aussi ce que dit Hémeré, à la page 76 de son *Augusta* : « Fecerunt ele mosynæ locupletes Hugonis, ut dies anniversarius obitus ejus a majoribus epulatione solemnī celebraretur, custode sumptuum præbitore hoc modo : *Custo pro anniversario Hugonis abbatis debet XVIII sextarios frumenti cum obolis...* etc., ut in tabella pastuum ad annum 1045. »

CHAPITRE VIII

L'ÉGLISE ET LE MONASTÈRE DE SAINT-QUENTIN APRÈS LA MORT DE
L'ABBÉ HUGUES. — LE COMTE-ABBÉ ADALARD ; DONATION
DE HILDRAD.

(De l'an 844 à l'an 864)

Nous ignorons si le comte-abbé Adalard succéda immédiatement à Hugues dans le gouvernement du monastère de Saint-Quentin. L'histoire de notre église ne mentionne son nom que dans un diplôme de l'an 863 et nous verrons plus loin que certains indices donnent lieu de supposer que Charles-le-Chauve, à la mort de son neveu, retint l'administration de l'abbaye de notre ville. Une certaine obscurité entoure donc la vie d'Adalard, et cette obscurité a pour cause non-seulement l'insuffisance des documents historiques qui le concernent, mais encore le nombre des personnages qui, sous le règne de Charles, ont porté le même nom. Le titre de comte-abbé que lui donne le diplôme de 863, donne lieu de croire qu'il joignit au pouvoir religieux la puissance temporelle et, par conséquent, l'administration de Virmandis et de son territoire ; d'un autre côté, il nous paraît probable qu'Adalard, quoique pourvu du riche monastère de Saint-Quentin, dut encore à la faveur royale d'être le titulaire de plusieurs autres abbayes. C'est ce que nous allons essayer d'établir, en cherchant surtout à nous garantir des confusions de noms qui nous paraissent ici le principal écueil à éviter.

Colliette a vu un seul et même personnage dans notre comte-abbé et dans le comte *Adhélard*, dont la nièce, Ermentrude, épousa Charles-le-Chauve. Nous pensons que le savant historien du Vermandois s'est trompé : le comte Adhélard, qui fut l'oncle et le familier du roi, après avoir été le conseiller trop écouté, selon Nithard, de Louis-le-Débonnaire, paraît avoir été surtout un militaire et un homme politique. Soldat, nous savons qu'il se battit à Fontanet ; politique, nous voyons qu'il fut employé par Charles dans différentes négociations. C'est lui qui, dans un document de l'an 863 est appelé *comte illustre, dépositaire des secrets du roi et son ministre*. Une autre raison, plus décisive peut-être, nous engage encore à repousser l'opinion de Colliette : l'oncle de la reine Ermentrude est le plus ordinairement appelé *Adhélard* par ses contemporains, tandis que l'abbé de Saint-Quentin s'appelait Adalard. C'est là, à coup sûr, une présomption de non-identité.

D'un autre côté, vers le temps même où florissait à la cour de Charles, Adhélard, son conseiller intime, il existait un autre personnage portant le nom d'Adalard, qui à la dignité de comte joignait le titre d'abbé de plusieurs monastères : c'est lui que les bénédictins auteurs du *Recueil des Historiens de France* ont regardé comme l'abbé de Saint-Quentin, et l'histoire de sa vie, que nous allons essayer de retracer ici, montrera que l'opinion de Dom Bouquet et de ses collaborateurs est de beaucoup la plus acceptable.

La mort de Hugues avait laissé vacant le gouvernement de Saint-Quentin et de Sithiu. Le cartulaire de saint Bertin nous apprend que le fils de Charlemagne y eut pour successeur Adalard, fils du comte Hunrocius. Ce comte Hunrocius avait fait partie des armées du grand empereur

d'Occident : renonçant au siècle, il s'était fait moine (1), avait offert son fils Adalard à saint Pierre et à saint Bertin et l'avait fait élever dans leur monastère. Parvenu à l'âge d'homme, Adalard était devenu chanoine sous le gouvernement de l'abbé Fridogisus, et, à la mort de Hugues, sa naissance, l'influence de sa famille et sans doute aussi les richesses qu'il avait apportées à la communauté, lui firent conférer la dignité d'abbé. Il y a toute apparence que le comte Adalard qui succéda à Hugues dans l'administration de Sithiu, fut le même qui gouvernait le monastère de Saint-Quentin en 863, lorsque Charles-le-Chauve confirma la donation faite à notre église par le chanoine Hildrad (2). Il nous paraît également très probable que le même personnage fut abbé de Saint-Amand (3) et peut-être encore de Saint-Waast : nous voyons, en effet, dans le *Livre des Miracles de saint Waast* (4) qu'au temps de l'empereur Lothaire, fils de Louis-le-Débonnaire, le monastère de ce saint était tombé entre les mains d'un comte Adalard qui, peu soucieux des intérêts de l'abbaye confiée à sa

(1) Hujus (Adalardi) pater Hunroculus... in monasterio Sithiu comam capitis deposuit monachicumque habitum, jugo se Christi submittens, assumpsit ; et quia comes erat ditissimus, hereditatis suæ maximam partem prefato monasterio est largitus. (*Cartulaire de Saint-Bertin*, page 110).

(2) En présence du silence des textes, c'est du moins l'hypothèse qui paraît le plus admissible, bien qu'on ne puisse donner à l'appui aucune raison vraiment concluante.

(3) Il y succéda en 860 à l'abbé Hildéric, selon Mabillon (*Ann. bén.*, III, p. 48.)

(4) V. *Libellus de inventione corporis et miraculis sancti Vedasti Atrebatensis episcopi*, dans le *Recueil de Dom Bouquet*, tome VII, p. 368 A. — Le comte Adalard était abbé de Saint-Waast en 852, d'après Mabillon (*Ann. bén.*, t. III, p. 20). Fut-il aussi abbé de Saint-Symphorien d'Autun, d'Esternach au diocèse de Trèves, et de Stavelot dans le pays de Liège ? Nous trouvons en effet, sous le règne de Charles-le-Chauve, un abbé du nom d'Adélard ou Adalard, à la tête de ces monastères. La question est difficile à résoudre. Les auteurs de la *Gaule chrétienne* semblent se prononcer pour l'affirmative, du moins en qui concerne les abbayes d'Eternach et de Stavelot, car il est peu probable que notre Adalard ait aussi administré le monastère de Saint-Symphorien d'Autun, dans la Gaule centrale. V. aussi Mabillon, *Ann. bén.*, tome III, p. 47 et 84.

garde, partagea ses plus belles propriétés entre ses amis ou ses parents.

Devenu abbé de Sithiu en 844, Adalard ne nous paraît avoir pris l'administration du monastère de Saint-Quentin que quelques années plus tard. Nous inclinons à penser qu'à la mort de son neveu, Charles-le-Chauve se réserva l'abbaye de notre ville et qu'il ne s'en dessaisit en faveur d'Adalard qu'à une époque postérieure à l'année 845. En effet, on s'étonne de ne pas voir figurer ce dernier dans la cérémonie de la translation des reliques de saint Cassien qui eut lieu dans notre église le jour des nones de mars de l'an 845. Le passionnaire qui nous en a conservé le souvenir ne fait pas mention de la présence de l'abbé à cette fête dont le roi, d'ailleurs, eut l'initiative et à laquelle il présida. Certes, on peut admettre qu'Adalard résida très rarement à Saint-Quentin et lui préféra le séjour de Sithiu où il avait été élevé, mais cela ne suffirait pas à expliquer son absence dans une cérémonie religieuse honorée de la présence de son souverain. Nous admettrons donc que Charles-le-Chauve retint quelque temps, après la mort de Hugues, le monastère de notre ville, et cette conjecture nous paraît d'autant plus admissible qu'après Adalard, Charles en prit l'administration qu'il conserva, selon toute apparence, jusqu'à la fin de son règne.

La fête de la tumulation des restes de saint Cassien se fit avec une grande solennité en présence de Vuanilon, archevêque de Sens, et d'Immon, évêque de Noyon. Le corps du saint fut déposé dans la crypte construite par Hugues et placé à la droite de celui de saint Quentin. Notre église reçut, à cette occasion, une donation importante : le roi lui donna le village de Tugny dont les revenus durent servir à l'entretien du luminaire et à l'ornement des tombeaux des deux saints, et en outre à la construction

d'une chasse pour recevoir les reliques de saint Cassien (1).

Charles-le-Chauve semble, d'ailleurs, avoir eu pour la basilique de Saint-Quentin une véritable affection : plusieurs fois nous aurons l'occasion d'y signaler sa présence. Nous venons de voir qu'en 845 il y célébrait une fête religieuse : en 847, le 4 des nones de septembre, il y recevait l'archevêque de Reims Hincmar, et, à la prière de ce prélat, ordonnait la restitution à son église de divers biens qui lui avaient été enlevés (2). Cinq années après, en 852, il donnait l'hospitalité dans notre monastère à son frère Lothaire : « Il lui fit un accueil fraternel, disent les *Annales* de saint Bertin, le traita avec honneur, lui donna des cadeaux dignes d'un roi et voulut encore lui témoigner son amitié en l'accompagnant dans son voyage de retour (3). »

(1) Carolus rex ut pote nutu divino inspiratus, pefatam adiens basilicam, de ejusdem Christi confessoris corpore coepit tractare officiose ; in quo haud diutius immorans, anno siquidem octingentesimo quadragesimo quinto Christi incarnationis, et sui equidem regni quinto, indictione octava, die nonis Martii, ad praescriptum pontificis Christi Cassiani reverenter accedens tumulum, cum duobus episcopis scilicet Vuanilone Senonensi archiepiscopo, et Immone praesule ecclesiae Noviomacensis aliisque cum pluribus Dei amatoribus, cum caeteris et choris psallentium clericorum, cum thymiamatibus et odoriferis aromatibus, ardentissimo amore summaque devotione ipsum loculum in quo jacebat, Sancti efferens corpus perfusum balsameis liquoribus et thymiamatibus odoriferis insertum, palliis quoque et vestibus sericis decentissime involutum, infra cryptam basilicae praefati martyris Christi Quintini, ad dexteram videlicet lateris ipsius testis Christi optime ac pulcherrime tumulavit : tradens ad amborum Sanctorum luminaria et ornamenta, maximeque ad tumbam beati Cassiani fabricandam fiscum unum nomine Tuniacum, cum omnibus appenditiis et adjacenciis suis in perpetuum habendum : cujus autenticum ad caput tumuli cum desuper posuisset sanctissimi Cassiani, haec verba ait : Si quis hoc donum hisduobus praepollentissimis Sanctis nunc a me traditum et confirmatum, partibus eorum auferre temptaverit, habeat sibi judicem Deum et hos praefulgidos nostros perpetuos quaestores. (V. Hémeré, *Regestum*, p. 27 ; Colliette, tome 1, page 382.

(2) V. Dom Bouquet, VIII, p. 492 et 493. — Hémeré (*Augusta*, p. 77) fait mention à tort, sous l'année 848, d'une assemblée d'évêques à Saint-Quentin sous la présidence de Charles-le-Chauve.

(3) Carolus fratrem Lotharium ad sui conloquium invitans, apud Augustam Viromandorum, quæ beati Quintini martyris corpore insignitur, fraterne suscipit, honorifice afficit, germane tractat, regaliter munerat, redeuntemque benigne deducit. (V. Dom Bouquet, VIII, p. 68).

L'année suivante, en 853, au mois de novembre, Charles promulguait dans son château de Servais (*Sylvaticum*) près de La Fère, un capitulaire dans lequel, de concert avec son frère Lothaire, il réglait différentes questions de police et de pénalité. Il nommait par le même capitulaire des *missi dominici* chargés de le faire connaître aux populations et de le faire exécuter : parmi eux, nous trouvons le nom de l'abbé Adalard, désigné avec l'évêque de Noyon Immon et deux autres personnages pour visiter, entre autres pays, le Noyonnais, le Vermandois et l'Artois (1). Il est très probable qu'il s'agit ici de l'abbé de Saint-Quentin, puisque les comtés soumis à l'inspection de l'envoyé royal étaient précisément ceux où notre Adalard administrait des abbayes et dans lesquels, par conséquent, il avait le plus d'influence.

L'année 855 fut marquée, dans notre ville, par le passage des reliques du pape saint Calixte, martyr sous les empereurs Macrin et Alexandre. Elles étaient envoyées par Evrard, comte de Fréjus, au monastère de Cisoing, qu'il venait de fonder près de Bouvines (2). En cette même année, l'abbé Adalard assistait le 8 des calendes de septembre à une assemblée d'évêques tenue à Bonogilus ou Bonoïlus, sur la Marne, près de Paris (3) ; l'année suivante, au mois de juillet, il recevait de Charles-le-Chauve une mission qui prouve toute la confiance qu'il inspirait au roi : ce dernier, alors dans son palais de Kiersy-sur-Oise, envoyait son fidèle Adalard aux Franks et aux Aquitains qui avaient quitté son parti (4).

Le 1^{er} mars de l'an 857, nous retrouvons Charles-le-

(1) V. Dom Bouquet, VII, p. 616 D.

(2) Ce passage du corps de saint Calixte à Saint-Quentin, en 855, nous est révélé, selon Hémeré, par Molanus qui en a fait mention dans son ouvrage intitulé *Natales Sanctorum Belgii*.

(3) V. *Annales bénédictines*, III, p. 47.

(4) V. Dom Bouquet, VII, p. 622, 626 et 627.

Chauve au monastère de Saint-Quentin : il s'y rencontre avec son neveu Lothaire, roi d'Austrasie depuis l'abdication de son père en 855. Le texte de l'*Annonce*, c'est-à-dire des déclarations faites dans cette entrevue par les deux souverains est venu jusqu'à nous (1) : il y est dit qu'en présence des malheurs de la Gaule causés par les ravages des Normands, les deux princes ont compris la nécessité pour eux et pour leurs peuples de resserrer leur alliance et de confirmer les résolutions prises précédemment dans le même but. Le péril était d'autant plus grand, en effet, que bientôt Charles allait avoir à compter en outre avec la trahison de ses vassaux : la lutte entre la royauté Carolingienne et la féodalité naissante se dessinait nettement. Pendant que le roi assiégeait les Normands dans l'île d'Oissel, leur forteresse de refuge dans la basse Seine, les seigneurs Gallo-Franks invoquèrent l'assistance de Louis de Germanie. L'abbé Adalard fut un des personnages qu'ils députèrent au roi de Bavière : « Au mois de juillet, dit l'auteur des *Annales* de Fulde (2), l'abbé Adalhart et le comte Othon, ambassadeurs venus des pays de l'Occident, vinrent trouver le roi de Bavière et le supplier de porter secours aux peuples de leur pays qui se trouvait en grand danger et en grande détresse : ils ajoutèrent que s'il ne le faisait promptement, et s'ils perdaient tout espoir d'être délivrés par lui, ils seraient obligés de demander aux païens, au grand péril de la Chrétienté, une assistance qu'ils ne pouvaient trouver auprès de leur seigneur légitime. Ils déclarèrent, en effet, qu'ils ne pouvaient supporter plus longtemps la tyrannie de Charles qui leur enlevait par la ruse ou par la violence, ce que les Normands, que personne

(1) V. Dom Bouquet, VII, p. 631.

(2) V. Dom Bouquet, VII, p. 167 B.

n'osait combattre, leur laissaient après avoir accompli leurs vols, massacré les hommes, enlevé et vendu les captifs. Aucun de nous, dirent-ils en terminant, ne croit plus ni aux promesses, ni aux serments du roi ; personne ne place plus son espoir dans sa bonté. »

On sait ce qui arriva : Louis envahit les Etats de Charles-le-Chauve, et celui-ci fut obligé de lever le siège de l'île d'Oissel et d'abandonner aux pirates du Nord tous les bateaux qu'il avait réunis à grand'peine pour les forcer dans leur retraite.

Adalard avait eu une conduite coupable dans cette révolte des seigneurs de la Gaule occidentale, et on s'étonne que notre abbé n'ait pas écouté les exhortations de l'évêque de Reims Hincmar, qui avait cependant réussi à retenir dans le parti du roi la plupart des évêques de Neustrie (1). Le moment était certes bien mal choisi pour renverser le gouvernement de Charles-le-Chauve : Adalard et le comte Othon se plaignaient de sa lâcheté en face des Normands, au moment même où, par un acte de vigueur auquel il n'avait guère habitué ses peuples, il assiégeait les pirates dans leur repaire de l'île d'Oissel. Mais on devine aisément que ce n'était là qu'un prétexte : nul doute que le but des révoltés ne fût déjà de devenir propriétaires irrévocables de leurs bénéfices par le renversement de la royauté. Cette première tentative de la féodalité à son aurore fut bien près de réussir, mais les seigneurs neustriens se dégoûtèrent vite de l'alliance des Germains, et, après avoir presque tous prêté serment à Louis-de-Bavière, ils l'abandonnèrent à son tour et se retournèrent vers Charles qui « recouvra ses Etats aussi vite qu'ils les avait perdus (2). » Il se souvint alors d'Adalard et du rôle important qu'il avait

(1) V. M. Henri Martin, *Histoire de France*, tome II, p. 445.

(2) Id. loc. cit.

joué dans la conspiration des grands de Neustrie, et il lui enleva l'abbaye de Sithiu. Il est probable qu'il perdit en même temps le gouvernement de Saint-Quentin, de Saint-Waast et de Saint-Amand. La chronique de Sithiu, qui nous fait connaître cette disgrâce de notre comte-abbé (1), ajoute que son administration avait été régulière et que son remplacement fut préjudiciable à l'abbaye.

Le successeur d'Adalard prit la direction de Sithiu le 8 des calendes d'avril de l'an 859 (2). Il nous paraît probable qu'au mois de décembre précédent, l'abbé Adalard avait reçu dans son monastère de Saint-Quentin Louis de Germanie qui, maître alors de la Neustrie, était venu y célébrer les fêtes de Noël (3).

Qui fut abbé de Saint-Quentin après la disgrâce d'Adalard, au commencement de 859 ? Nous l'ignorons ; peut-être Charles-le-Chauve se réserva-t-il la gestion des intérêts temporels du monastère, laissant au couître le soin des intérêts religieux. Nous devons rappeler ici que cette année 859 fut terrible pour le Vermandois : une bande de Normands surprit la ville de Noyon pendant la nuit et emmena en captivité l'évêque Immon (4) et un certain nombre de nobles, clercs ou laïques. Virmandis et son monastère

(1) V. Dom Bouquet, VII, p. 267 « : « Abbas noster Adalardus, licet bonus esset et eleganter regeret, tamen apud regem Carolum injuriose est incusatus, et præsens abbatia ab eo est abstracta. . . . Hæc mutatio, licet non dexteræ Excelsi, quia mutatus est hic color optimus, in pejorem facta est anno Domini DCCCLIX, regis Caroli calvi XIX, domni Adalardi XVI. »

(2) V. le *Cartulaire de saint Bertin*, à la page 107.

(3) Hludovicus per Durocortorum Remorum et Laudunensem pagum ad Augustam Viromandorum, in cœnobio videlicet sancti Quintini martyris, Dominicæ nativitatæ festum celebraturus ingreditur. (*Annales de saint Bertin*, dans Dom Bouquet, VII, p. 74 c).

(4) L'aut ur des *Annales de saint Bertin* dit que l'évêque Immon fut tué par les pirates, m s il se trompe, r en t b 6 à Tu ia m (Tusi dans le p y de Toul . il fut san doute emmené en captivite et rendu à la liberté après avoir payé rançon. V. Dom Bouquet, VII, p. 75, note D.

craignirent le même sort, et on se hâta de mettre en lieu sûr les reliques de saint Quentin et de saint Cassien : la tempête passée, elles furent replacées dans la crypte d'où elles avaient été enlevées à l'approche du danger, *imminente tristitia*, suivant l'expression du martyrologe de notre église (1).

La disgrâce d'Adalard ne dura pas longtemps : le 8 des calendes d'août (25 juillet) de l'an 861, après un éloignement d'un peu plus de deux années, il reprit le gouvernement de Sithiu et probablement aussi, vers le même temps, celui de Saint-Quentin. Recouvra-t-il aussi à la cour de Charles-le-Chauve la haute situation qu'il occupait avant la conspiration des grands de Neustrie ? Est-ce lui que nous trouvons, le 2 des calendes d'octobre 862, rendant compte au roi d'une mission au monastère de Saint-Claude, dans le Jura ? (2) Faut-il également reconnaître le comte-abbé de Saint-Quentin dans ce personnage qui, suivant un diplôme de Charles-le-Chauve, daté du 13 des calendes d'octobre, avait reçu du roi le village de Mareuil, dans le pays de Meaux, et l'avait ensuite donné au monastère de Saint-Denis ? (3) Est-ce lui encore que nous voyons obtenir de Charles, pour son leude Wacaldus, le village de Bernaïcus, dans le pays d'Auxerre ? (4) Les Bénédictins auteurs du *Recueil des historiens de France* se sont prononcés pour l'affirmative : nous nous rallierons à leur opinion, bien qu'il soit impossible, au milieu du silence ou de l'insuffisance des textes, de regarder cette identité comme incontestable. Ce qui est certain, c'est

(1) V. Colliette, tome 1, p. 355 ; Claude De La Fons, *Histoire de saint Quentin, martyr*, p. 133.

(2) V. Dom Bouquet, VIII, p. 583.

(3) Id., VIII, p. 580.

(4) Id., VIII, p. 598.

qu'en l'année 863, Adalard obtint du roi la confirmation d'une importante donation faite à notre église par un chanoine nommé Hildrad : ce document, rédigé au palais royal de Ver (1) et daté de la veille des ides de janvier 863, est le seul qui, à notre connaissance, donne au comte Adalard le titre d'abbé de Saint-Quentin ; son importance, au point de vue de notre histoire locale, nous engage à en placer le texte et la traduction sous les yeux du lecteur :

Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Charles roi par la grâce de Dieu (2).

De tous les actes de notre vie, le plus agréable est d'être

(1) La villa royale de Ver était située entre Paris et Compiègne, dans le diocèse de Senlis.

(2) In nomine Sancte et individue Trinitatis, Karolus gratia Dei rex.

Cum enim ecclesiarum Dei utilitatem super omnes vite nostre actus procurare gaudemus, servorumque ejus petitionibus dignanter consulimus, id nobis procul dubio ad presentis vite subsidium, necnon et futura remunerationis augmentum minime profuturum ambigimus. Quapropter noverit omnium sanctæ Dei Ecclesiæ fidelium nostrorumque tam presentium quam et futurorum solertia, quia veniens quidam servorum Dei ex monasterio S. Quintini eximii martyris Christi nomine Hildradus, una cum carissimo nobis *comite Adalardo qui et abba præfixi cænobii*, innotuit Serenitati nostræ, [qualiter] divini amoris tactus pietate, res quasdam suæ proprietatis ob remedium animæ suæ ad jam dictum monasterium vellet tradere, et pro his unam villam per consensum sui abbatis atque fratrum in sua vita duntaxat habendam usu fructuario sumere, eo scilicet tenore, sicut infra plenissime continetur scriptum :

Donat itaque supradictus Hildradus res suæ proprietatis omnes, quas in Osnegio absque lite possidere videtur, cum casticiis, vineis, pratis et omnibus quæ ibidem habere dinoscitur et mancipiis utriusque sexus, iis nominibus : Arbertum cum uxore sua Berlinde et filiis Nodelmaro, Hermenlico, Ysemberto, Echeardo, Wendilmaro, etiam cum uxore sua Magenilde et filio suo Angelvaro atque filia Teugulde ; necnon et Agilde cum infantibus suis Galtemaro et Hilduide ; Dominica quoque et filia sua Heltrude, ad partem fratrum in eodem monasterio Dei cultibus inservientium. Et accepit sub prædicto jure pro eisdem rebus villam, quæ vocatur Eintomcurtis (3), cum omni integritate sua juste et legaliter ad se pertinenti, cum mancipiis vero inhabitantibus ; et in Domitionis monte tria sedilia, cum vineis ad se pertinentibus : in vico quoque seditulum unum ad officium peragendum lavandorum vestimentorum, cum Gemino lavendario qui in eo habitare videtur : ita ut ab hodierna die de iis utrisque rebus, propriis scilicet et

(3) C'est l'orthographe donnée par le cartulaire rouge de notre église. Le texte publié par Hémeré et par les Bénédictins porte *Eiintumcurtis*.

utile aux églises de Dieu et d'accueillir favorablement les demandes de ses serviteurs : c'est en agissant ainsi que nous gagnons aide et assistance dans la vie présente, et de grandes récompenses dans la vie future. Que tous les fidèles de la sainte et divine église, que tous nos sujets présents et à venir sachent donc que Hildrad, l'un des serviteurs de Dieu du monastère de saint Quentin, l'illustre

ecclesiasticis, hospitalis infra claustra, in domo quam ipse volente Deo construxit, juxta quam parva basilica ædificabitur, tali ordine in perpetuum habitura ædificetur : vid licet ut quotidie pro anima sanctæ recordat'onis genitoris nostri dompni Ludovici imp ratoris, pro salute quoque nostra, necnon et pro anima beatæ memoriæ genitricis nostræ gloriosæ imperatricis Judit, tum etiam pro incolumitate amantissimæ con ugis nostræ Yrmintrudis, devotissima quoque prole nostra, simu que pro p æsent s temporis ejusdem ecclesiæ rectore, cujus permissu atque ordin ti ne hæc dev tio agitur : pro Hugonis etiam olim ipsius loci abbat s m moria cæt risque senioribus qui illi multiplicia largiti sunt dona : nihilominus quoque pro expiatione an mæ ipsius Hildradi, pariterque ob remedium animarum genitoris eju dem ac g n' tricis illius, germanique simul Stephani atque germanæ Jh ru alem, u que ad duodecim pauperes suscipiantur, quibus quotidie in eorum alimentis panis unicuique tribuatur unus, cum quo tribus hebdomadæ diebus caro ; reliquis aut m tribus quadragesimale augea. ur : de potu etiam pro opportunitate annuæ ubertatis Ad quos, quia infra claustra erit et locus congruus habebitur, fr tres ad offi ium lavandorum pedum religio e per singulos dies succedant, quibus devote lautis unus eorum sit super hoc omni tempore constitutus, qui et refectionem eorum pro qualitate temporis in die usque ad saturitatem provid at, et cæte a quæ de ei dem rebus in eod m hospitali agenda sunt, summo studi ac cautela custodiat et gubernet Tempore vero Quadragesimæ in coena Domini, duodecim ibidem pauperes suscipiantur et eis, ut mos est, victus sufficienter tribuatur, et pro eorum modulo vestimentum. In die autem festivitatis sancti Joannis Baptistæ, jam præfatis fratribus una refect'o de eisdem rebus par tur a p æd ctarum procuratore rerum : eodem modo c ntum suscipiantur eg ni et usque ad saturitatem cibo potuque satientur. Et si forte evenerit ut aliquis prædictorum fratrum infirmitate gravatus, aut paupertate attenuatus, de suo, unde necessitatem corpoream supplere valeat, habere nequiverit, ad hab tandum ibi ei locus paretrr opportunus : et frater, qui super hoc constitutus erit, omnem ei corporeæ neces itatis curam, quamdiu aut convaluerit, aut forte defecerit inferre contendat. Quod si propitio Deo fertilitas anni uberrima fuerit, et absque h is quæ præmissa sunt aliquid superfuerit, in providentia dispensator s erit ut hoc ip um di enter ad fratres referat ; ut ad eorum jussum et providentiam cuncta in simile religiositatis ac misericordiæ fideliter distribuantur opus ; ita duntaxat ut nullus in reliquum tempus abbas aut ejus vil icus de eisdem rebus quidquam alit r usurpando vendicet ; sed tantum cum consultu ejus et sæpe dicti fratr bus eas ord nare ac jure, ut præmissum est, di pen are liceat.

Super quo obnixè p tit nostræ auctoritatis scriptum fieri, per quod ejus decretum ac deificum institutum æternaliter possit inconvulsum manere et inviolabiliter conservari. Hujus petitionem, deprecante memorato Adalardo comite,

martyr du Christ, est venu vers nous accompagné de notre très cher comte Adalard, abbé dudit monastère, et a fait connaître à notre Sérénité qu'obéissant aux inspirations de Dieu, il voulait, pour le remède de son âme, donner à l'abbaye de saint Quentin plusieurs de ses biens, pour recevoir en échange, du consentement de son abbé et de ses frères, une métairie qu'il conservera sa vie durant seulement, pour subvenir à ses besoins, ainsi d'ailleurs que cela résulte de la teneur des conditions ci-dessous relatées :

Hildrad donne aux frères qui servent Dieu dans le monastère de saint Quentin tous les biens qu'ostensiblement et sans conteste il possède à *Osnegius* (1) avec les bâtiments, les vignes, les prés et les serfs des deux sexes, à savoir Arbert, avec son épouse Berlinde et ses fils Nodelmar, Hermenlic, Ysembert, Echeard, Wendilmar, ce dernier avec sa femme Magenild et son fils Angelvar et sa fille Teuguld ; Agild avec ses enfants Galtemar et Hilduid ; Dominique avec sa fille Heltrud. De son côté, Hildrad reçoit en échange la cense d'Itancourt avec toutes

(1) Localité inconnue.

pro voto suscipientes, hoc magnitudinis nostræ scriptum illi fieri jussimus, per quod decernimus et inviolabiliter confirmamus, quatenus ejus institutio, ex hiis utrisque rebus, sicut supra plenissime continetur, inserta, omnibus temporibus improfanabiliter conservetur, firmiterque roborata jure perpetuo inconvulsa permaneat. Ut autem hæc nostræ roborationis auctoritas majorem in Dei nomine per supervenientia tempora obtineat vigorem, annuli nostri impressione subter eam jussimus sigillari.

Hildebodus notarius ad vicem Ludovici recognovit.

Data pridie Idus Januarii, Indictione undecima, anno xiii (1) regnante Carolo gloriosissimo rege. Actum Verno palatio in Dei nomine feliciter. Amen. (2).

(1) L'indiction onzième correspond à la vingt-troisième année du règne de Charles-le-Chauve. Le chiffre xiii doit donc être remplacé par le chiffre xxiii.

(2) Cette charte a été publiée par Hémeré, *Regestum*, p. 28 ; — par Dom Bouquet, VIII, p. 385, — et par Colliette, I, p. 383. Elle est rapportée dans le *Cartulaire rouge de l'église de Saint-Quentin*, conservé aux Archives nationales. Son importance nous a engagé à rapporter son texte en entier.

ses dépendances en terres, bâtiments et serfs demeurant sur son territoire. Il reçoit en outre trois pièces de terre avec leurs vignes situées sur la montagne du retour (1), et, dans le bourg de Saint-Quentin, un emplacement pour laver les vêtements avec Geminus, le blanchisseur, qui y habite.

A partir de ce jour, à l'aide des biens donnés, et aussi à l'aide des biens de l'église, un hôpital sera établi plus bas que le cloître, dans la maison qu'Hildrad lui-même a construite en cet endroit ; une chapelle sera édifiée auprès dudit hôpital qui devra, à perpétuité, exécuter les conventions suivantes : Pour l'âme de notre père, l'empereur Louis, de sainte mémoire ; pour notre salut et aussi pour l'âme de notre mère la glorieuse impératrice Judith, dont le souvenir nous est cher ; pour la santé de notre épouse Yrmintrud et de nos chers enfants ; pour le directeur actuel du monastère, avec la permission duquel a lieu cette donation ; pour la mémoire de Hugues, autrefois abbé de cette église, et des autres seigneurs qui lui ont prodigué les donations ; pour le salut de l'âme d'Hildrad lui-même et de l'âme de son père, de sa mère, de son frère Etienne et de sa sœur Jérusalem, douze pauvres seront assistés, à chacun desquels on donnera un pain tous les jours et de la viande trois jours par semaine, et les trois autres jours, on augmentera l'aumône qu'ils reçoivent ordinairement. Il leur sera donné autant de boisson que l'abbé mettra d'en distribuer la récolte de l'année. L'hôpital se trouvant en dehors du cloître, un endroit convenable y sera préparé pour recevoir les pauvres : les frères s'y rendront religieusement tous les jours pour leur laver les pieds. L'un d'eux sera chargé de veiller en tout temps à

(1) Est-ce ainsi qu'il faut entendre *mons domitionis*, pour *domuitionis* ? ou bien ce mot est-il un nom propre ?

ce que lesdits pauvres reçoivent, selon l'époque de l'année, de la nourriture jusqu'à satiété, et devra en outre appliquer tout son zèle à la garde et à la direction de l'hôpital. Le dernier jeudi de carême, douze pauvres y seront assistés : ils recevront une nourriture suffisante et un vêtement à leur taille. Le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, le procureur de l'hôpital devra donner un repas aux frères de l'abbaye : les mêmes mets seront aussi servis à cent pauvres qui recevront à boire et à manger jusqu'à satiété. Si un frère devient infirme ou tombe dans un dénûment tel qu'il ne puisse payer sa subsistance, il recevra dans l'hôpital une habitation convenable, et le frère directeur devra veiller soigneusement à son entretien jusqu'à ce qu'il soit rétabli ou décédé. S'il arrive une année que la récolte soit très abondante et qu'il reste quelque chose après l'accomplissement des prestations indiquées plus haut, le régisseur devra veiller à ce que ce surplus soit attribué aux frères pour être employé par eux, selon leur ordre et leur volonté, en œuvres de piété et de charité ; de telle sorte, en un mot, que jamais dans le temps à venir, un abbé ou son fermier ne puisse réclamer quelque chose des récoltes et n'ait le droit d'en disposer qu'après y avoir été autorisé conjointement par l'abbé et les frères.....

Il est impossible aujourd'hui de déterminer l'endroit du *vicus sancti Quintini* où se trouvait l'hôpital d'Hilrad. Colliette (I, p. 350), a pensé qu'il occupait l'emplacement où fut bâti depuis le grand hôpital, c'est-à-dire le quartier de Saint-Quentin moderne compris entre les rues de la Sellerie, des Toiles, de la Vieille-Poissonnerie et Saint-Nicolas. Quentin de la Fons a émis une autre hypothèse : « La remarque faite dans la fondation qu'il y avait près

» de cet hôpital une petite église, pourrait bien donner
» sujet de croire qu'il était situé près des églises Saint-
» Remy ou Notre-Dame de Labon, qui sont dans l'étendue
» du cloître de l'église de Saint-Quentin ; mais cela ne
» peut s'estimer que par conjecture..... » C'est là, en
effet, une question insoluble (1). Ce qui paraît certain, c'est
que l'hôpital d'Hildrad a disparu à une époque très éloi-
gnée et dont on n'a pas conservé le souvenir.

L'abbé Adalard ne vécut pas longtemps après la fondation
du chanoine Hildrad : il tomba malade au monastère de
Saint-Amand et y mourut le 3 des nones de février de
l'an 864. Le *Cartulaire de saint Bertin* (2) fait connaître
aussi qu'il y fut inhumé. Le comte-abbé Adalard, qui
semble avoir été autant un seigneur temporel qu'un dignitaire
de l'Eglise, fut peut-être le père d'un personnage, abbé
comme lui, qui, selon les *Annales de saint Waast*, fut
fait prisonnier en 879 dans un combat contre les
Normands (3).

(1) Le diplôme de Charles-le-Chauve porte que l'hôpital fut établi *plus bas* que
le cloître, *infra claustra* : il faudrait donc en chercher l'emplacement dans la partie
méridionale du *Tour du gouvernement* qui représente exactement l'ancien *Vicus*
Sancti Quintini, et non au nord du côté des anciennes églises de Saint-Remy et
de Labon.

(2) V. page 110.

(3) V. Dom Bouquet, VIII p. 80 B).

CHAPITRE IX

LE ROI CHARLES-LE-CHAUVE SE RÉSERVE LE GOUVERNEMENT DE L'ÉGLISE ET DU MONASTÈRE DE SAINT-QUENTIN.

(De l'an 864 à l'an 877.)

Vers l'année 863, le comte de Flandre Baudouin, surnommé *Bras de fer*, épousa Judith, fille de Charles-le-Chauve. Toujours mal inspiré, le roi donna à son gendre, à l'occasion de son mariage, tout le pays compris entre la mer, l'Escaut et la Somme (1), formant ainsi, aux dépens du domaine royal, un état dont Baudouin fut constitué le souverain indépendant, avec le titre de comte à perpétuité pour lui et ses successeurs (2). Colliette a pensé qu'en vertu de cette donation, Baudouin était devenu, après la mort d'Adalard, comte de Vermandois et abbé de Saint-Quentin, puisque le roi avait donné la rivière de Somme pour limite à son comté de Flandre ; mais cette conséquence est formellement contredite par les *Annales de saint Bertin* : nous y lisons, en effet, que Charles-le-chauve prit le gouvernement de Saint-Waast en 866, se réserva

(1) C'est ce qu'a écrit dans ses *Annales de la Flandre*, Meyer, chroniqueur du XVI^e siècle, qui avait probablement sous les yeux des documents originaux aujourd'hui perdus : « Meyerus, dit Dom Bouquet (VII, p. 83, note) lib. 2, Annal. » Flandriæ, testatur Balduinum totam regionem Scalde, Somena et Oceano terminatam dotalem a Carolo accepisse, appellatumque fuisse comitem regni, in hoc maxime ut adversus Danos omnemque septentrionis barbariem perpetuus foret Galliarum regni propugnator. »

(2) Rex.... ob amorem et honorem filiæ suæ Judith, Balduinum comitem Flandriæ auctorizabiliter instituit, eumque, heredes et successores ejus perpetuo comites nominari mandavit. Nam ante eum pater suus, cujus et atavus, licet dominos, non tamen comites Flandriæ se nominaverunt. (*Chronique de Siskiu*, dans Dom Bouquet, VII, p. 268).

les plus beaux domaines de l'abbaye et distribua les autres à ses leudes, agissant à S^t-Waast, ajoute le vieux chroniqueur, *comme il avait agi précédemment au monastère de St-Quentin* (1).

Ce texte, on le voit, est formel : Charles-le-Chauve, à la mort d'Adalard, s'empara de notre église et de son monastère, se réserva leurs plus belles fermes et distribua les autres à ses fidèles. Abbé de Saint-Quentin, il retint sans aucun doute aussi l'administration directe de *Virmandis* et du pays de Vermandois. Notre ville et sa province ne furent donc pas comprises dans la donation faite à Baudouin *Bras de fer*, puisque le roi se réserva les revenus de son église et qu'en outre, après sa mort, un personnage du nom de Teutrik (et non le comte de Flandre) réunit les dignités de comte et d'abbé de Saint-Quentin, titres qui passèrent après lui à Héribert, le premier de nos comtes indépendants et héréditaires.

Plusieurs fois déjà, nous avons eu l'occasion de signaler la présence de Charles-le-Chauve à Saint-Quentin, en 845, 847, 852, 857, 858 : nous le retrouvons en 866 avec la reine Ermentrud dans un domaine de notre église que les *Annales* de saint Bertin appellent *Orti-Vineas*. Là, il se rencontre avec son neveu Lothaire, passe diverses conventions avec lui et en reçoit l'abbaye de Saint-Waast, où comme nous venons de le voir, il montra plus de goût pour les biens temporels de l'abbaye que de souci pour ses intérêts religieux (2). En 870, vers le mois d'août ou

(1) De abbazia Sancti Vedasti, *sicut et pridem de abbazia Sancti Quintini fecerat*, caput cum electioribus villis sibi retinens, cetera quæque per quoscunque suos non cum tanto illorum profectu, quam cum animæ suæ detrimento, dividit. (*Ann. de saint Bertin*, dans Dom Bouquet, VII, p. 94).

(2) Carolus ad villam abbatiz Sancti Quintini, quæ *Orti-Vineas* dicitur, cum uxore obviam Lothario pergit, et pro quibusdam convenientiis, ut dicebatur, firmitatibus inter se factis, abbatiam Sancti Vedasti, donante sibi Lothario, suscipit. (*Annales de saint Bertin*, dans Dom Bouquet, VII, p. 93). Nous ignorons à quelle localité moderne correspond le village d'*Orti-Vineas*.

de septembre, Charles passa dans notre ville avec la reine : il venait de Lestines, villa royale des environs de Charleroi. En 874, au mois de décembre, nouveau passage du roi à Saint-Quentin (1) ; au mois de février suivant, il vint célébrer dans notre basilique la fête de la purification de la Vierge : en même temps il tint un plaid avec ses conseillers (2) et reçut Hilduin, abbé de Sithiu (3). L'histoire a donc conservé le souvenir de huit voyages de Charles-le-Chauve à Saint-Quentin ; il paraît fort probable que sa dévotion et les fonctions d'abbé qu'il s'était réservées, l'y amenèrent plus souvent pendant qu'il séjournait dans ses villas de Compiègne, de Kiersy-sur-Oise et de Servais, près de La Fère. Dans quelle situation laissa-t-il le monastère à sa mort arrivée en 877 ? Nous l'ignorons. On se rappelle que l'auteur des *Annales de saint Bertin* l'accuse de l'avoir dépouillé de ses plus belles propriétés... Prit-il soin de l'en dédommager ou bien son administration le laissa-t-il considérablement appauvri ?... Le temps a fait oublier les injures et l'église de Saint-Quentin se rappelle seulement aujourd'hui qu'il lui donna le village de Tugny.

(1) *Annales de saint Bertin*, dans Dom Bouquet, VII, p. 118.

(2) Carolus in purificatione sanctæ Mariæ cum suis consiliariis placitum in monasterio Sancti Quintini tenuit, et jejunium quadragesimale in monasterio sancti Dyonisii peragens... (*Annales de saint Bertin*, D. Bouquet, VII, p. 118.) — Il s'agit probablement ici de ce qu'on appelait le *plaid du palais* (placitum palatii) : c'était une cour de justice composée de grands dignitaires que présidaient le roi ou le comte du palais. V. Lehuérou, *Institutions Carolingiennes*, p. 393 et suivantes.

(3) Le privilège accordé par le roi au monastère de Sithiu se trouve dans le *Cartulaire de saint Bertin*, à la page 119 ; il est daté du monastère de Saint-Quentin (Actum Sancto Quintino), le 2 des ides de février (12 février 874).

CHAPITRE X

L'ÉGLISE DE SAINT-QUENTIN EST INCENDIÉE PAR LES NORMANDS.

— LE COMTE-ABBÉ TEUTRIK.

On sait quelles affreuses calamités suivirent la mort de Charles-le-Chauve : une effroyable anarchie pendant laquelle notre ville et ses environs faillirent être le théâtre de la guerre civile, vint s'ajouter à l'invasion des pirates du Nord. Les deux fils de Louis-le-Bègue, Louis et Carloman, jeunes princes énergiques, s'étaient vus dès leur avènement au trône, en 879, en face d'une coalition de puissants seigneurs qui avaient à leur tête Gozlin, abbé de Saint-Germain des Prés et Conrad, comte de Paris. Ils avaient appelé en Gaule Louis de Germanie : c'était donc le renouvellement de l'alliance des seigneurs gaulois et du roi de Bavière qui déjà, en 858, avait failli enlever sa couronne à Charles-le-Chauve. Louis et Carloman acceptèrent résolument la lutte : habilement secondés par Hugues, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, ils vinrent vers le mois de février 880 prendre position près de notre ville avec une armée considérable (1), pendant que les troupes de Louis de Germanie s'avançaient de l'Aisne vers l'Oise et arrivaient à Ribemont (2). La rencontre était imminente, lorsqu'un rapprochement s'opéra

(1) Gozlinus et Chonradus eorumque complices ægre ferentes de amicitia Hugonis abbatis suorumque dominorum cum Hludowico, iterum eum faciunt venire in Franciam. Contra quem Hugo abba cum sociis ac dominis et copioso exercitu venire non distulit : apudque monasterium S. Quintini resederunt : Hludovicus vero rex et ejus exercitus supra fluvium Hisam. Et nuntiis intercurrentibus, prædicti reges in unum conveniunt, et pacis fœdera inter se, procurante Hugone abbate firmant, regratiatis his qui a se desciverant. Actum hoc mense februario. (*Annales de saint Waast*, dans Dom Bouquet, viii, p. 80).

(2) V. les *Annales de saint Bertin*, dans Bouquet, viii, p. 35 A.

entre les deux jeunes princes et le roi de Bavière : la paix fut conclue et les seigneurs qui avaient abandonné le parti de Louis et de Carloman rentrèrent en grâce auprès d'eux.

Jamais la concorde n'avait été plus nécessaire. Une armée franque conduite par l'abbé Gozlin venait d'être mise en fuite par les Normands et l'audace de ces terribles pirates croissait en raison de l'insuffisance de la défense. L'invasion se rapprochait de notre ville. Bientôt, on vit accourir en foule tous les religieux des monastères situés entre la Somme et l'Escaut qui fuyaient les barbares, emportant avec eux les reliques des saints (1). Vers la fin de l'année, on apprit que les païens marchaient sur Cambrai; la terreur fut grande à Virmandis et le jour des calendes de janvier de l'an 831 (2), on transporta à Laon les reliques de saint Quentin et de saint Cassien. Cinq jours après, les Normands pillaient Cambrai et y incendiaient le monastère de Saint-Géry (3). Cette fois, notre ville échappa à leur fureur, car chargés d'un butin immense, ils retournèrent à leurs navires. L'année suivante, l'invasion recommença plus formidable encore : les pirates franchirent la Somme et vinrent jusque sous les murs de Beauvais : une de leurs bandes mit le feu au monastère de Péronne (4) : mais la victoire que le roi Louis remporta sur eux à Saulcourt, dans le Vimeu, les obligea à la retraite. Le calme reparut alors et l'on crut,

(1) V. *Ann. de saint Waast*, dans Dom Bouquet, VIII, p. 81 C.

(2) Anno siquidem octingentesimo primo a Dominica incarnatione, Kal. Januarii, Normanorum metu cogente, a bustis prius emota suis, ad præfatum montem (Laudunum) primum delata sunt corpora sanctorum) V. le *Sermon sur la tumulation des saints Quentin, Victor et Cassien*, publié par Hémeré, *Regestum*, page 21.

(3) V. *Ann. de saint Waast*, dans Dom Bouquet, VIII, p. 81 D ; — *Chronique de Baldéric*, ch. 59.

(4) Pagani... usque Peronam Scotorum venerunt eamque igni succenderunt (sermon précité).

dans notre ville, qu'on pouvait sans crainte y faire revenir les corps des saints Quentin et Cassien, qui furent ramenés dans leur église, au milieu du concours empressé de la population, le jour de la purification de la Vierge de l'an 882 (1). La mort du roi Louis, survenue le 3 août de cette année, priva notre malheureuse contrée du secours d'un soldat intrépide : fortement retranchés à Condé, sur l'Escaut, les barbares recommencèrent leurs incursions et mirent de nouveau à feu et à sang tout le pays qui se trouvait à leur portée. Pour la seconde fois, on transporta à Laon les reliques de saint Quentin et de saint Cassien. Les païens vinrent, sur ces entrefaites, rôder autour de Laon, ravageant et brûlant les environs, mais n'osant assaillir la ville dont la forte position défiait toute attaque. Le roi Carloman les rencontra bientôt à Avaux, près de Reims, et réussit à les mettre en fuite : mais que pouvait un succès partiel contre des hordes toujours renaissantes ? Quelques mois après, probablement au printemps de l'année 883, les Normands arrivaient en vue de Virmandis : cette fois, notre ville eut à subir leurs outrages ; ils incendièrent l'église et le monastère (2), mirent à mort plusieurs habitants et en emmenèrent un grand nombre en captivité. Ce fut, semble-t-il, un véritable désastre : le bourg de Saint-Quentin qui comprenait outre les bâtiments de l'abbaye un certain nombre d'autres constructions, fut presque en-

(1) ... Anno autem sequenti, corpora sanctorum Quintini et Cassiani, Kl. februarii Lauduno descendunt, cum ingenti populorum caterva et laudum hymnorumque melodia, in die purificationis S. Mariæ in propriam relata sunt basilicam. (Id.)

(2) Nortmanni monasterium et ecclesiam S. Quintini incendunt... disent les *Annales de a'nt Waast*, sous l'année 883 ; — Viromandis pervenerunt et ecclesiam Sancti Quintini incenderunt, dit la chronique *de Gestis Normannorum in Francia*. V. Dom Bouquet, VII, p. 95 ; — Quintini testis, meritis super æthera noti, incenditur delubrum... dit le doyen de Saint-Quentin Dudon, qui attribue l'incendie de notre église au roi de mer Hastings.

tièrement détruit (1) ; l'église de Fulrad terminée depuis cinquante-sept années à peine, fut sinon détruite, du moins tellement endommagée qu'après une première réparation due sans doute au comte Héribert I^{er}, on fut obligé de la réédifier en 942 (2).

La tempête passée, on songea à réparer les ruines qu'avaient amoncelées les barbares, et de plus, on chercha à se mettre à l'abri de leurs violences en élevant des remparts. Le comte-abbé Teutrik (3), que nous voyons paraître à cette époque seulement, mais qui avait succédé sans doute à Charles-le-chauve dans le gouvernement de notre ville et de son église, fit commencer le 12 des calendes de mai de l'an 886 une muraille qui comprit dans son enceinte le monastère, la basilique et le nouveau quartier qui avait pris naissance autour de l'église et des bâtiments du cloître. On croit, non sans vraisemblance, retrouver

(1) *Postea Normanni ad hunc locum pervenientes, plures gladio interfecerunt, multos etiam captivos duxerunt, sicque est ecclesia beati martyris Quintini crudeliter incensa, quæ habebat a perfectione annos quinquaginta novem. Ita pene omni loco devorato, pagani hac et illac progredientes, ad alia sunt profecti.* (Voir le *Sermon sur la tumulation des saints Quentin, Victor et Cassien*). L'auteur de ce sermon ne parle que du bourg de Saint-Quentin : nous ne savons pas si la vieille ville, Viromandis, éprouva le même sort que le *Vicus Sancti Quintini*.

(2) Elle fut reconstruite par le comte Gison, selon les *Annales Sancti Quintini Viromandensis*.

(3) On s'est demandé si Teutrik avait bien réuni les deux dignités de comte de Vermandois et d'abbé de Saint-Quentin, parce que dans le sermon sur la tumulation des saints Quentin, Victor et Cassien, on trouve cette phrase : « Dominus comes et abbas Teutricus, prudenti consilio usi... » qui semble bien indiquer que le comte et l'abbé étaient deux personnages différents. Mais il résulte du texte de l'obituaire de notre église, cité par Quentin De La Fons (*Histoire de l'église de Saint-Quentin*, p. 160) que Teutrik était comte et, d'un autre côté, comme il est qualifié *abbé* dans le sermon dont nous venons de parler, il n'est pas douteux que Teutrik réunit les deux titres de comte et d'abbé et que le pluriel *usi* a été employé par inadvertance ou ignorance par le rédacteur du sermon, qui écrivait à une époque que nous ne pouvons fixer, mais qui est certainement postérieure à l'an 928, puisqu'il fait mention de la mort d'Otger, évêque d'Amiens, arrivée à cette date. Ce sermon, purement historique, montre bien, d'ailleurs, que l'auteur voulait entretenir ses auditeurs de faits dont ils n'avaient pas connaissance et qui, par conséquent, s'étaient passés bien avant le temps où ils vivaient.

aujourd'hui le rempart du comte-abbé Teutrik dans un mur très épais, construit en grès solidement maçonnés, dont il existe encore d'importants tronçons qui forment la séparation d'un certain nombre de propriétés assises rue du moine de Beauvais d'un côté et rue du Gouvernement d'autre part. On le reconnaît également en quelques-unes de ses parties entre la rue de Vesoul et la rue de l'ancien Collège (1). Cette enceinte renfermait à peu près le quartier de notre ville que nous appelons le *tour du gouvernement* : elle devait présenter un circuit de près de neuf cents mètres et comprendre une superficie d'environ cinq hectares.

D'après le sermon sur la tumulation des saints Quentin, Victorin et Cassien, les travaux de construction des remparts marchèrent si rapidement, que le troisième jour des calendes de novembre, on put replacer dans l'église incendiée les corps de saint Quentin et de saint Cassien (2). Pour élever le mur d'enceinte du bourg de Saint-Quentin, six mois auraient donc suffi à l'activité des habitants de notre ville stimulée par la crainte des Normands et le souvenir de leurs terribles brigandages ! On dut songer en même temps à la réparation de la basilique : la ruine n'était pas complète, ou du moins avait été en partie réparée dès le mois de novembre 886, puisque à cette date on put y rapporter les reliques de saint Quentin et de

(1) M. Charles Gomart a inséré dans le tome II de ses *Études Saint-Quentinoises*, un plan de l'ancien castellum où il a indiqué les parties reconnues ou encore existantes de la muraille de Teutrik. Nous y renvoyons le lecteur.

(2) Exinde variis casibus afflictis undique omnibus, Christo favente, anno quinto, Dominus comes et abbas Teutricus, prudenti consilio usi, muros istius loci coeperunt ædificare duodecimo Kalendarum Maii, quos acutissimo freti ingenio, prout necessitas exigebat, fecerunt accrescere cito. Unde preterea sanctorum, corpora, Quinctini videlicet et Cassiani, innumera stipata caterva, tertio Kalendarum novembris ad propria sunt iterum relata et intra muros succensæ domus locata.

saint Cassien. Ce qui paraît certain, c'est que quelques années après, la réparation de l'église était terminée, car l'évêque de Noyon Rambert, assisté du clergé de notre ville, remplaça solennellement (1) dans leurs tombeaux les corps des deux saints et plaça auprès d'eux celui de saint Victorin, apôtre de Théroouanne au III^e siècle, que notre basilique avait reçu en 893 d'Otger, l'un de ses chanoines, peut-être même son premier doyen, devenu vers 892 évêque d'Amiens.

Nous ne savons jusqu'à quelle époque Teutrik prolongea son existence. L'obituaire de notre église, d'après le témoignage de Quentin De La Fons (2), marquait son décès au 15 juin, sans indiquer l'année. La mort du dernier de nos comtes bénéficiaires doit se placer entre 886 et 893 : en effet, lorsque le 28 janvier de l'an 893, les comtes Pépin et Héribert firent sacrer à Reims par l'archevêque Foulques le roi Charles-le-Simple, Héribert était probablement déjà comte de Vermandois et s'était rendu indépendant du pouvoir royal dans notre province.

Comme la plupart des seigneurs Francs qui administrèrent notre ville au VIII^e et au IX^e siècles, Teutrik fut généreux envers l'église de Saint-Quentin dont il était le chef spirituel : il lui donna des biens à Vermand (3).

(1) Claude De La Fons place cette solennité à la date du 10 janvier de l'an 900. Nous pensons que la tumulation eut lieu dans la crypte [côté des tombeaux] qui existe encore et qui dut être construite après que l'évêque Otger, en 893, eut donné à notre église le corps de saint Victorin. La crypte de l'abbé Hugues avait sans doute été détruite dans l'incendie : elle ne devait pas, d'ailleurs, présenter la place de trois sarcophages, puisque sous l'administration du fils de Charlemagne, la basilique de notre ville ne possédait que les reliques de saint Quentin et de saint Cassien. Ce ne fut même qu'après sa mort, en 845, en présence de Charles-le-Chauve, que le corps de saint Cassien fut placé à côté de celui de l'apôtre des Ambiens et des Véromandues. Voir plus haut, p. 454 note 1 et 476.

(2) *Histoire de l'église de Saint-Quentin*, p. 160. Cet obituaire portait au 15 juin : Eadem die obiit Teutricus comes : unum dono habemus bonum de Vermano. Le nécrologe portait à la même date : Eadem die obiit Teutricus comes, cujus dono habemus bonum Virmandense ad luminarium ecclesiæ.

(3) Notre église possédait encore des biens à Vermand au XVII^e siècle.

CHAPITRE XI

VIROMANDIS AU IX^e SIÈCLE ; ADMINISTRATION MUNICIPALE, TOPOGRAPHIE, MONNAIES ; DES CHANOINES DESSERVENT L'ÉGLISE DE SAINT-QUENTIN CONCURRENTMENT AVEC LES MOINES DE L'ABBAYE ; ÉTAT PROBABLE DE LA CULTURE INTELLECTUELLE DES RELIGIEUX.

On a remarqué peut-être que les Annales de notre église et la biographie de ses abbés ont été, dans ce deuxième livre, le sujet à peu près unique de notre étude. C'est là un fait général : partout, l'histoire de la société religieuse précède l'histoire de la société civile. Au moyen-âge, la première renferme dans son sein toutes les capacités, toutes les intelligences, tandis que la seconde, moins fortement organisée se trouve perpétuellement à la merci des événements malheureux nés de la guerre ou des révolutions politiques ; aussi, ne faut-il pas s'étonner qu'aucun souvenir du régime intérieur de notre ville au VIII^e et au IX^e siècles ne soit parvenu jusqu'à nous. L'obscurité qui nous dérobe cette partie de notre histoire locale s'étend d'ailleurs, presque aussi intense, sur les institutions municipales de notre France à l'époque carolingienne : c'est à peine si les rares indications éparses dans les chroniques et les actes publics contemporains permettent d'en reconstituer le fonctionnement avec quelque certitude. Nous ne pouvons donc, ici encore, procéder que par voie d'analogie et attribuer à notre ville le régime administratif qui paraît avoir existé en Gaule sous les rois de la seconde race.

Nous avons vu dans le chapitre V du présent livre

que, selon l'opinion générale, les institutions romaines s'étaient conservées dans la plupart des cités gauloises sous les rois mérovingiens : en fut-il de même sous Charlemagne et ses successeurs ? Il est difficile de le dire. Il semble probable qu'avec l'avènement au trône du grand Charles, digne et intelligent successeur des empereurs d'occident le pouvoir central se fortifia dans les villes laissées jusqu'alors en possession paisible du régime intérieur que leur avaient donné les Romains. Dès lors, croyons-nous, l'autorité du comte tendit à se substituer à celle de la curie qui, sans aucun doute, existait encore dans de nombreuses localités. Nous ne savons si, au IX^e siècle, Viromandis avait conservé, comme la ville de Laon (1), un sénat municipal : cependant, la révolution communale qui eut lieu à Saint-Quentin au début du XII^e siècle, donne lieu de penser que notre ville, comme la grande cité de Reims (2), sa voisine, avait gardé sous les rois de la seconde race et les comtes héréditaires de Vermandois quelque souvenir des libertés municipales de l'époque romaine, respectées par les princes mérovingiens et conservées, à travers les siècles sous le nom d'*usages* et de *coutumes*.

L'administration de la justice, sous la dynastie carolingienne est mieux connue, peut-être parce que la curie ayant perdu dès lors la plupart de ses autres attributions, n'avait guère conservé que le droit de siéger au prétoire. Le comte établi dans chaque cité ou circonscription de cité présidait un tribunal de sept juges, que les capitulaires appellent *scabini* ou échevins. Ces magistrats, que la population désignait au choix du souverain parmi les citoyens

(1) V. plus haut, page 442, note 3.

(2) V. les *Lettres sur l'Histoire de France*, par Augustin Thierry, lettre 20.

notables du comté (1), exerçaient encore, selon Raynouard, quelques fonctions municipales, en même temps qu'ils rendaient la justice (2). Les bons hommes ou prudhommes (*boni homines, probi homines*) dont parlent aussi les documents de l'époque, étaient des fonctionnaires d'un ordre inférieur et jouissant des mêmes attributions que les échevins qu'ils suppléaient probablement dans leurs fonctions judiciaires (3).

Tel dut être le régime administratif de notre ville au IX^e siècle, sous l'autorité du comte. Avec les comtes-abbés Jérôme, Guntard, Adalard et Teutrik (4), la main qui tenait le pouvoir civil exerça aussi le pouvoir religieux. L'administration de la basilique de Saint-Quentin par des abbés laïques amena peut-être, au IX^e siècle, un changement dans sa discipline intérieure dont nous n'avons pas la preuve directe, mais que de sérieux indices nous font soupçonner. On se rappelle que, dans l'origine, notre église fut simplement la chapelle d'un monastère comme la plupart, d'ailleurs, des églises gauloises. Lorsque vers

(1) Il est difficile de préciser de quelle manière intervenait la désignation populaire; voici ce que porte un capitulaire de Charles-le-Chauve, promulgué en 873 : « Ut sicut in capitulis avi et patris nostri continetur, missi nostri, ubi boni scabinei non sunt, bonos scabineos mittant; et ubicumque malos scabineos inveniant, ejiciant, et *totius populi consensu* in loco eorum bonos *elgant*. — Lehuérou paraît donc avoir raison de dire que « Les scabins sortaient à la fois de l'élection populaire et du choix spontané du pouvoir. Les *missi* avaient ordre de destituer les mauvais, de les remplacer par des bons et de consulter pour cela la voix du peuple et ses sympathies. » (*Institutions Carolingiennes*, p. 384).

(2) V. *Histoire du Droit municipal en France*, tome II, p. 14.

(3) Selon Raynouard (t. II, p. 23), ils exerçaient les fonctions de curiales ou décurions, et celles de juges; selon Lehuérou (*Inst. Car.*, p. 385), c'étaient seulement des juges auditeurs, de simples magistrats consultants.

(4) Bien que Hugues ne soit pas qualifié comte-abbé dans les documents qui nous sont parvenus, cependant il est possible qu'il ait réuni dans sa main les pouvoirs civil et religieux. En effet, Hugues, frère de l'empereur, était un personnage considérable; il était homme de guerre, en même temps que prêtre, puisqu'il trouva la mort sur un champ de bataille où il exerçait un commandement. Il faut ajouter aussi, sans attacher d'ailleurs grande importance à son silence, que l'Histoire ne fait pas mention d'un comte de Vermandois sous son administration.

760, l'évêque de Metz Chrodegand institua les chanoines, on vit presque aussitôt le clergé des églises épiscopales s'organiser en chapitres ; bien plus, au siècle suivant, dans bon nombre d'abbayes, des chanoines remplacèrent les moines, souvent à l'instigation des comtes-abbés devenus fort nombreux sous le règne de Charles-le-Chauve. C'est ainsi que le comte-abbé Adalard, le même probablement qui gouverna la basilique de Saint-Quentin entre les années 845 environ et 864, remplaça par des chanoines les religieux réguliers de son monastère d'Esternach, au diocèse de Trèves (1). L'examen des textes, bien rares et bien concis d'ailleurs, que le neuvième siècle nous a transmis, nous autorise à admettre que dès cette époque, des chanoines desservirent notre église concurremment avec les moines qui, depuis plusieurs siècles, s'étaient établis près du tombeau de l'apôtre du Vermandois. C'est là une question obscure de notre histoire locale ; elle mérite de retenir quelques instants notre attention.

On sait la différence fondamentale qui, dès l'origine, distingua les moines des chanoines, malgré de nombreux points de ressemblance. Tandis que les premiers demeuraient ensemble dans un cloître et, faisant vœu de pauvreté, ne pouvaient rien posséder, les seconds, au contraire, bien que soumis à une règle empruntée en grande partie à celle de saint Benoît, pouvaient avoir une habitation particulière et posséder comme les séculiers : mais, comme les moines, ils prenaient leurs repas en commun et portaient des vêtements uniformes (2). Il nous paraît probable que des moines seuls desservirent notre église au temps de Char-

(1) V. la *Gaule chrétienne*, tome xiii, colonne 576. — Fridogisus, qui fut abbé de Sithiu sous Louis-le-Débonnaire, remplaça par trente chanoines les quarante moines qui desservaient auparavant l'église de Saint-Omer. Celle-ci resta depuis une collégiale.

(2) V. Guizot, *Civilisation en France*, 26^e leçon.

lemagne, mais, soit sous le règne de Louis-le-Débonnaire, soit sous celui de Charles-le-Chauve, à une date que nous ne pouvons préciser, un changement semble s'être produit dans son régime intérieur. Sans doute, des moines continuèrent de résider dans le monastère, mais nous pensons qu'à côté d'eux furent installés des chanoines; c'est ce qui semble résulter des textes que nous allons placer sous les yeux du lecteur :

1° Le chapitre 17 du *Livre des Miracles de saint Quentin*, parle d'un personnage qui reçut l'hospitalité de l'un des frères de l'abbaye, *in cujusdam fratris nostri hospitio receptus*. Evidemment, ce frère n'était pas un moine : les réguliers habitant en commun ne pouvaient donner personnellement l'hospitalité (1).

2° Lorsque en 840, Moduin, évêque d'Autun, céda à notre basilique les reliques de saint Cassien, l'abbé Hugues vint à la rencontre du corps dans le comté de Laon, à la tête de ses prêtres et de ses moines, *cum sacerdotibus ecclesiasticoque ordine...* (2) Notre église était donc desservie alors par des prêtres, en même temps que par des moines : étaient-ce ces prêtres qui étaient devenus, ou qui allaient devenir des chanoines ?.....

3° On se rappelle la donation que fit Hildrad, en 863, au monastère de Saint-Quentin : dans la charte de confirmation du roi Charles-le-Chauve (3), Hildrad est appelé *quidam servorum Dei ex monasterio Sancti Quintini* ; or ce serviteur de Dieu n'était pas un moine, puisqu'il possédait

(1) On doit rapporter au temps de l'abbé Fulrad la légende du chapitre 17 du *Livre des Miracles*. En effet, au chap. 13, l'auteur prévient qu'il a été témoin des faits qu'il va raconter : or, il vivait sous l'abbé Fulrad, les chap. 14 et 16 en font foi, et il existait encore en 835, lors de la bénédiction de la basilique de Saint-Quentin par l'évêque Drogon, puisqu'il fait mention de cette cérémonie dans son dernier chapitre.

(2) V. Hémeré, *Regestum*, p. 27.

(3) V. plus haut, p. 483.

des propriétés qu'il donna à notre église ou qu'il échangea avec elle. On serait même tenté de conclure qu'il n'y avait plus un seul moine à Saint-Quentin en 863, car Hildrad voulut que tout *frère* frappé de maladie et *hors d'état de se soigner à ses frais*, reçût des soins gratuits dans l'hôpital qu'il avait fondé : « *Et si forte evenerit ut aliquis prædictorum fratrum infirmitate gravatus, aut paupertate attenuatus, de suo unde necessitatem corpoream supplere valeat habere nequiverit...* Les frères possédaient donc, puisque le donateur suppose le cas où la pauvreté pourrait les atteindre et où leurs propres biens seraient insuffisants pour assurer leur subsistance. Ce n'étaient donc pas des moines !

4° Enfin, dans le sermon sur la tumulation des saints Quentin, Victoric et Cassien, qui paraît être une œuvre du X^e siècle, nous voyons que les reliques de saint Victoric furent données à notre église en 893 par Otger, devenu évêque d'Amiens et auparavant l'un de ses *chanoines* (1).

On le voit, les textes qui précèdent paraissent concluants et il semble bien probable qu'au neuvième siècle des chanoines desservaient l'église de Saint-Quentin. Une interprétation rigoureuse conduirait même à admettre que les moines avaient disparu, si des documents dignes d'attention et que nous allons rapporter n'attestaient l'existence, à la même époque, de l'antique communauté de religieux réguliers :

1° Quand Fulrad, au commencement du IX^e siècle, fonda le monastère de Saint-Prix, il procéda à la translation des restes du martyr avec l'assistance de ses *moines* :

(1) ... Disponente Deo, a quodam memorabilis vitæ, pridem ejusdem loci canonico, tunc autem Ambianensis ecclesiæ episcopo, nomine Otgero... V. Hémeré, *Regestum*, p. 22. V. aussi la note 3 de la page suivante.

« Ubi a fratribus *monastico ordine* decenter ornatis et abbate prædicti monasterii.... etc. (1) »

2° Dans le *Sermon sur l'élévation de saint Quentin*, œuvre du X^e siècle, que nous avons déjà eu l'occasion de citer (2), l'abbé Hugues est appelé *monarchus* (peut-être pour *monachus*) *præsul cænobitarum*, qualification qui ne semble pouvoir s'appliquer qu'à l'abbé d'une communauté de moines.

3° Le même abbé Hugues est appelé *monasticus abbas*, abbé de moines, dans le sermon sur la tumulation des saints Quentin, Victorin et Cassien.

4° Enfin, Dudon, doyen de notre église dans la première moitié du XI^e siècle, a écrit dans son *Histoire des Ducs de Normandie* que les Normands brûlèrent en 883 la basilique de Saint-Quentin, alors desservie par des moines : « Incenditur delubrum *monasticis rebus* præbalteatum.... » Il n'est pas douteux que Dudon était exactement renseigné sur le régime intérieur de son église, un siècle avant lui.

Nous admettons donc qu'au neuvième siècle, peut-être dès le règne de Louis-le-Débonnaire, il y eut des chanoines à Saint-Quentin, en même temps que des moines (3).

Topographie

A l'époque où nous sommes parvenus, les renseignements sur la topographie de notre ville commencent à paraître. Nous ne savons presque rien encore de la vieille cité : comme à l'époque romaine, elle occupait sans doute la partie méridionale de la colline et tendait probablement

(1) V. Hémeré, *Regestum*, p. 26. Le passionnaire qui nous a conservé le souvenir de la fondation de l'abbaye de St-Prix, a été écrit, il est vrai, au XII^e siècle.

(2) V. plus haut, p. 462, note 4.

(3) Il paraît probable qu'un collège de chanoines remplaça définitivement la communauté de moines, après l'incendie du monastère et de l'église par les Normands, en 883.

à s'étendre vers l'Ouest, au-delà de la rue Saint-Martin moderne (1). Quant au *Vicus Sancti Quintini*, il était devenu une importante bourgade, connue dès lors sous le nom de *Saint-Quentin*. C'est ainsi que l'appelle l'historien Nithard, et nous trouvons dans le *Cartulaire de saint Bertin* un privilège de Charles-le-Chauve qui fut rédigé en 874 à *Saint-Quentin* : *Actum Sancto Quintino* (2). Peut-être commençait-on déjà à appliquer cette appellation nouvelle à la ville entière, car le chapitre 20 du *Livre des Miracles* parle du bourg *spécialement nommé Saint-Quentin* : *Vicum specialiter Sancti Quintini vocatum*. Mais le vieux nom d'Augusta était loin d'être oublié et s'appliquait toujours à l'antique cité gallo-romaine (3), assise au Sud de la basilique et du monastère, tandis que le nom de *Viromandis* s'appliquait peut-être à la ville prise dans son ensemble, c'est-à-dire à Augusta et au bourg de Saint-Quentin réunis (4).

La cité sainte, le *Vicus Sancti Quintini*, était devenue une petite ville. Nous savons qu'à la fin du IX^e siècle, elle renfermait, outre l'église et l'abbaye, l'hôpital fondé par Hildrad dans la maison qu'il avait fait construire. On se rappelle aussi qu'à côté de cet hôpital, et conformément aux clauses de la donation, dut s'élever une petite église, *parva basilica*; le même document donne lieu de penser que des artisans exerçaient leur profession dans le bourg, puisqu'il fait mention de la maisonnette de Geminus, le foulon.

(1) V plus haut, p. 437.

(2) V. le *Cartulaire de saint Bertin*, p. 120.

(3) Le chap. 2 du *Livre des Miracles de saint Quentin accomplis dans l'île de la Somme*, œuvre du X^e siècle, fait mention du « bourg que suivant une antique appellation, on nomme Augusta » : *castrum Augusta veteri vocabulo appellatum*.

(4) C'est ce que divers passages d'auteurs contemporains semblent indiquer : *Viromandis pervenerunt et ecclesiam Sancti Quintini incenderunt* (V. plus haut, p. 494, note 2). — *Ad Sanctum Quintinum Vermandis usque deferendum...* ; — *Usque Sancti Quintini castrum, Vermandis, est reversus...* etc., (*Cartulaire de saint Bertin*, pages 90, 91, 137).

La vaste construction élevée au-dessous du monastère au temps de l'abbé Lagbard existait probablement encore ; nul doute aussi qu'un certain nombre d'édifices privés ne fussent bâtis dans les environs de l'église, car les prêtres et les chanoines qui desservaient la basilique ne devaient pas habiter les bâtiments du cloître. Déjà peut-être, l'usage avait tracé plusieurs des rues qui sillonnent aujourd'hui le quartier du Gouvernement et tout porte à croire que la rue Saint-André et la rue des Toiles, reliant la vieille ville à l'église et au monastère, existaient dès lors, au moins à l'état de chemins. Nous pensons aussi qu'au IX^e siècle, la place dite aujourd'hui de Saint-Quentin était déjà délimitée en partie par l'église et les bâtiments du cloître : elle nous paraît être désignée par le chap. 14 du *Livre des Miracles*, où il est question de la guérison d'un infirme qu'on avait exposé à la porte de l'église *donnant sur la place et sur le bourg* : porta quæ adnexa est foro et vico. Cette porte devait être vers l'endroit où s'ouvre aujourd'hui encore le petit portail de la place Saint-Quentin, à l'exposition du midi ; on ne peut, en effet, interpréter autrement les indications du *Livre des Miracles* qui concordent avec ce que nous savons de la situation de l'ancien cloître, assis au sud de l'église, dans la partie méridionale du tour du Gouvernement (1). Il n'était pas question alors de la

(1) Dans une transaction, entre le chapitre de l'église de Saint-Quentin et le maire et les jures de notre ville, passée en 1354 (V. *Livre Rouge de l'Hôtel-de-Ville*, page 305) ceux-ci reconnaissent au doyen et aux chanoines le droit de justice dans les rues « ès quelz les doyen et chappitre maintiennent estre leur cloître. » Un acte de 1750, rapporté par Colliette (t. II, p. 844), interprète la transaction de 1354 et fixe l'étendue du cloître, d'après la tradition conservée au XIV^e siècle : il comprenait toute la partie méridionale du tour du Gouvernement jusqu'à la place Saint-Quentin, la rue de Granville et la rue Saint-Nicolas vers l'ouest. Quelques maisons canoniales s'élevaient aussi au nord de l'église : mais resserrées entre la basilique et le mur de fortification de Teutrik, elles occupaient un espace trop restreint pour que sur leur emplacement ait pu s'élever originairement le cloître que des considérations d'hygiène, d'ailleurs, ont nécessairement fait bâtir au midi de l'église.

grande place actuelle, car le vaste espace qui s'étendait entre le bourg de Saint-Quentin et les premières constructions de la vieille ville était entièrement en dehors des deux localités. La grande place moderne devait être alors un terrain nu compris entre le mur de fortification de Teutrik vers le nord et le levant et l'extrémité d'Augusta vers le midi et le couchant.

La ville de Virmandis proprement dite, la vieille Augusta des premiers siècles était-elle entourée d'une muraille ? Nous avons penché pour l'affirmative au VI^e siècle, en nous fondant sur la qualification d'*oppidum* (ville fortifiée) qui lui est appliquée par Grégoire de Tours. Faut-il admettre qu'en 883 elle avait conservé son enceinte, parce qu'il n'apparaît pas que les Normands, qui détruisirent à cette date notre église et son monastère, aient saccagé en même temps l'antique cité des Véromandues ? C'est là une question insoluble dans l'état actuel de nos connaissances. Mieux renseignés en ce qui concerne le bourg de Saint-Quentin, nous savons qu'en 886 le comte-abbé Teutrik en fit une véritable forteresse : mais là se borna l'œuvre du dernier de nos comtes bénéficiaires. C'est à tort, en effet, que les historiens de notre ville, Hémeré, Quentin De La Fons et Colliette ont écrit que Teutrik avait enfermé dans une même enceinte l'ancienne Augusta et le *Vicus Sancti Quintini* : aucun texte ne les y autorisait ; les vestiges de la vieille muraille du neuvième siècle qu'on a retrouvés montrent qu'elle entourait entièrement le bourg de Saint-Quentin et l'isolait de la vieille ville qu'il dominait comme une citadelle (1).

(1) Les textes auraient pu mettre nos devanciers en garde contre l'erreur qui leur a échappé. On a vu plus haut, en effet, qu'au X^e siècle, l'auteur du *Livre des*

Culture des Lettres au monastère de Saint-Quentin

On sait que l'empereur Charlemagne avait réussi à remettre en honneur dans les églises de son vaste empire, le goût des travaux de l'esprit que trois siècles de barbarie lui avaient fait perdre. Malheureusement, la glorieuse tentative de restauration littéraire due au génie du grand empereur d'Occident fut peu soutenue par ses successeurs. Charles-le-Chauve, cependant, avait hérité des goûts élevés de son aïeul : « Il était né, dit M. Henri Martin (1), avec l'instinct de la civilisation, avec le goût des lettres, des arts et de la philosophie. » Ses fréquents séjours au monastère de Saint-Quentin ne furent peut-être pas sans influence sur la culture intellectuelle des religieux. On a signalé (2) quelques vers en langue latine sur saint Quentin, dédiés au doyen Otger vers la fin du IX^e siècle : ils sont probablement l'œuvre d'un religieux de notre monastère pourvu de quelque culture littéraire. Il y a lieu de croire, d'ailleurs, que les lettres y étaient alors cultivées, car au siècle suivant, où la décadence devint profonde, le Vermandois fut une des rares provinces des Gaules qui conservèrent quelque

Miracles de saint Quentin accomplis dans l'île distinguait le castrum Augusta, c'est-à-dire la vieille ville, du bourg de Saint-Quentin ou ville neuve : il n'eût pas fait cette distinction si les deux bourgades eussent été réunies dans une même enceinte. De même, le moine Folquin qui composa vers 961 la première partie du Cartulaire de saint Bertin, distingue encore Virmandis du castrum Sancti Quintini. (V. le cartulaire précité, à la page 137).

(1) V. *Histoire de France*, tome II, page 424.

(2) V. *l'Histoire littéraire de la France* par les Bénédictins, t. VI, p. 88 : « Voici un poète peu connu, et, suivant toute apparence, d'aussi peu de mérite, qui paraît avoir vécu à la fin du IX^e siècle et au commencement de celui-ci. Il y a de lui dans un manuscrit de Notre-Dame de Paris, côté XXI des vers sur saint Quentin où se lisent en acrostiche ces deux mots : *Otgero decano*. L'on ne doute point que cet Otger, doyen de Saint-Quentin, ne soit le même qui fut ensuite évêque d'Amiens, et qui mourut en 928, âgé de plus de cent ans. »

vie intellectuelle (1). Si notre pays tenait un rang honorable au X^e siècle dans l'ordre de l'intelligence, il est bien probable que les lettres étaient en honneur au monastère de Saint-Quentin au siècle précédent, sous l'abbé Hugues, qui laissa la réputation d'un savant (2) et sous Charles-le-Chauve, prince éclairé qui en affectionnait le séjour. Il y a lieu de croire que parmi les nombreuses paraphrases des actes de saint Quentin qui nous sont parvenues, plusieurs furent composées alors par des moines ou des chanoines de notre basilique. *Le Livre des Miracles de saint Quentin* que nous avons eu si souvent l'occasion de citer, fut écrit sous le gouvernement de l'abbé Hugues : c'est le seul monument de notre littérature locale que nous puissions rapporter avec certitude au neuvième siècle. Important comme document historique, il ne mérite qu'une simple mention au point de vue de l'art d'écrire.

Monnaies

Une active fabrication de monnaies peut être considérée comme un signe de prospérité matérielle. On se rappelle qu'à l'époque mérovingienne, nous avons constaté l'existence à Viromandis d'un atelier monétaire : nous ne savons s'il continua ses travaux sous les rois de la seconde race. Dans son mémoire sur la numismatique de la ville de Saint-Quentin et du comté de Vermandois, M. Desains a attribué à Charles-le-Chauve un denier et deux oboles à la

(1) M. Jules Lair, dans son *Étude sur Dudon de Saint-Quentin*, remarque qu'au X^e siècle, « non loin des frontières du Vermandois se trouvaient des écoles encore célèbres et qui n'avaient pas trop dégénéré. » Sur ces écoles, consultez l'*Histoire littéraire de la France*, t. VI, page 42.

(2) Le sermon sur la tumulation des saints Quentin, Victorin et Cassien l'appelle *sophisticus abbas*.

légende SC-I QUINTINI MO : mais ces attributions sont fort contestables et ces pièces de monnaie peuvent être rapportées avec autant de vraisemblance aux comtes de Vermandois. On a proposé d'ailleurs une troisième interprétation : dans un article inséré en 1862 dans la *Revue numismatique* (page 55), M. Feuardent a publié un *denier* aux mêmes légendes en l'attribuant à Lothaire II (954-986) en raison de la forme du monogramme dans lequel il croit retrouver HLOARIUS. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est donc impossible de dire si l'on continua de battre monnaie dans notre ville sous Charlemagne et ses successeurs (1).

(1) Consultez l'*Essai sur les monnaies du Vermandois*, dans le tome IV des *Etudes Saint-Quentinoises* de M. Ch. Gomart.

LETTRE DE FOUQUIER-TINVILLE

COMMUNIQUÉE PAR M. ERNEST LEHOULT, MEMBRE ASSOCIÉ.

La lettre porte la suscription suivante :

*A Madame veuve Fouquier Detinville, dame Dherouël, près Ham
en Picardie, à Herouël.*

MADAME ET TRÈS CHÈRE MÈRE,

Mes frères sont tous deux arrivés en bonne santé et continuent de se bien porter jusqu'à présent : j'ay été les recevoir à la Barrière le jour de leur arrivée : à l'égard de mon frère Quentin je l'ay laissé à la garde de M. Boucly qui l'a conduit dans la communauté de Sainte-Barbe où il reste, n'ayant pas été possible qu'on le fit entrer au plessis ainsy qu'on vous l'avoit mal à propos fait espérer. Quant à mon frère Louis, je l'ay conduit le même jour de son arrivée chez le procureur pour lequel je le destinois : La semaine s'est écoulée insensiblement sans qu'il sortit, mes occupations ne m'ayant pas permis de l'aller prendre ; mais dimanche arrivé, nous fumes ensemble voir mon frère Quentin dont je ne peux vous dire la place, ne devant être donnée que dans le cours de cette semaine et de la chez le cousin Vinchon où nous avons soupé : hier au moyen de ce qu'il étoit fête, je luy ay fait voir la comédie de laquelle il fut enchanté ; à l'égard des promenades il

ne les a pas encore vûes, mais cela ne tardera point, on ne peut pas voir tout à la fois : il me paroist jusqu'à présent qu'il se fera assez à Paris, malgré la grande assiduité que notre état exige : cela ne me surprend pas à son égard, étant naturellement porté au travail : c'est ce dont je suis bien charmé pour luy : car il n'est personne qui ne dise qu'il faut être dévoué entièrement à cet état pour y faire quelques progrès.

Il m'a remis 54 livres qu'il m'a dit luy avoir été remises de votre part pour moy, mais je n'ay pas été plus surpris de voir qu'il n'étoit question ny de chemises, ni de robe de chambre, ny de rhodinguotte ; cependant je crois vous avoir exposé dans ma dernière lettre que des trois chemises fines que j'ayes, deux sont totalement usées tant le corps que les manchettes et que d'ailleurs vous m'aviez promis l'année dernière de m'en envoyer deux : je ne me serois jamais attendu à ce refus : étant constant que je ne peux être sans chemise et j'y suis si bien que si vous ne m'en envoyez, je seray obligé d'en acheter et avec quoy, c'est ce que j'ignore : a l'égard de la robe de chambre, il est également impossible que j'en passe, étant dans une place qui exige pour éviter le froid d'être en robe de chambre et en robe de chambre du moins non trouée telle qu'est la mienne a deffaut d'avoir de pièces pour la faire raccommoder, et d'ailleurs il n'existe plus de doublure, de façon qu'elle est hors d'état d'être mise ; cependant il faut que je sois depuis 7 heures du matin jusqu'à neuf demies du soir vêtu ou non vêtu. A l'égard de la rhodinguotte, si je vous l'ay demandée, c'est plutôt pour me mettre à l'abry du froid, lorsque je sors que pour la parure : peut-être me direz vous a cela que vous m'avez envoyé de l'argent il y a 2 ans pour en avoir une : mais je crois vous avoir mandé qu'au lieu d'acheter cette rhodinguotte, j'avois

acheté l'habit avec lequel j'ay été en vacance ; de facon que par ce moyen je suis sans et n'ay pour passer mon hyver que ce petit habit : de la il est aisé voir que c'est avec raison que je demande les objets cy dessus et qu'il ne peut y avoir aucune difficulté de me les envoyer du moins l'argent nécessaire pour les avoir ; car en un mot, rien n'est plus naturel que je demande des chemises, une rhodinguotte et une robe de chambre au moment ou j'en manque : j'espère qu'il n'en sera pas de même de la presente que de ma derniere, c. a d. que j'auray au moins quelque réponse d'une façon ou d'une autre : au surplus j'y suis accoutumé : néantmoins il n'est guères possible a celui qui a besoin de garder le silence ; je vous l'avoüe franchement, je desirerois de tout mon cœur avoir quelque ressource pour pourvoir à mes besoins ; je vous repond que vous ne vous plaindriez pas si tost que je ne cesse de vous demander : mais encore une fois, la nécessité me force de parler. Sans ces chemises, une robe de chambre et une rhodinguotte, je ne peux passer l'hyver : aussy j'ose me flatter que vous voudrez bien faire attention à ce que j'ay l'honneur de vous dire et que vous adherrez a ma demande, c'est dans cette espérance que j'ay l'honneur d'être avec le respect et la vénération la plus respectueuse,

Madame et très chère Mère, votre très humble et très soumis fils,
FOUQUIER-DETINVILLE.

Mes frères ainsy que moy vous prions de vouloir bien agréer de nos très humbles civilités et de faire bien des complimens à mes frères et a ma sœur.

A Paris ce 10 octobre 1769.

Les cousins Vinchon vous font bien leurs compliments ainsy qu'à mes frères et a ma sœur.

CONCOURS DE L'ANNÉE 1879

Médailles décernées dans la séance publique du 15 juin 1879

POÉSIE

Le premier Prix a été réservé.

Deuxième Prix, médaille de vermeil : M. Louis MERCIER, à Besançon, lauréat des Jeux Floraux, auteur d'*Iseult de Joux*.

Troisième Prix, médaille d'argent : M. Antoine CAMUS, à Paris, lauréat des Jeux Floraux, auteur de *Oiseaux envolés*.

Mentions honorables avec médailles de bronze, grand module :

M. Achille MILLIEN, à Beaumont-la-Ferrière, (Nièvre), auteur de *l'Incendiaire* ;

M. A. CHABERT, à Paris, auteur de *Un vieux Garçon* ;

M. H. COMIGNAN, à Meaux, auteur de *L'Autre* ;

M. Paul GUERRIER, à la Ferté-Bernard (Sarthe), auteur d'un *Recueil de Fables* ;

M. Alcide GENTY, à Orléans, auteur de *La légende de la Blumlisalp* ;

M. GRANDJEAN, sous-lieutenant au 87^e de ligne, à Saint-Quentin, auteur de *l'Honneur du Pauvre*.

LITTÉRATURE

SUJET PROPOSÉ : *Étude sur le Théâtre contemporain, en France.*

Pas de premier ni de second Prix.

Mention honorable avec médaille de Bronze : M. Henri TIROCHE, à Saint-Quentin.

HISTOIRE LOCALE

(*Première Question du Programme*)

Prix, médaille de vermeil : M. le comte Ed. DE BARTHELEMY, auteur de l'*Analyse du Cartulaire du Chapitre de Saint-Quentin*.

HISTOIRE LOCALE

(*Concours de Biographies*)

Premier Prix, médaille d'or : M. A. MATTON, Archiviste du département de l'Aisne, auteur de la *Biographie de Pottofeux*.

PROGRAMME DES CONCOURS DE 1880

POÉSIE

Le sujet est laissé au choix des concurrents

HISTOIRE LOCALE

Première Question, — Faire l'histoire d'une localité quelconque de l'ancien Vermandois, ou du département de l'Aisne.

Le mot « *localité* » désigne ici non-seulement les villes et les communes rurales, mais encore les églises, abbayes, forteresses, établissements industriels, compris dans la cir-

conscription de notre département ou de l'ancien Vermandois.

La Société académique admet également à concourir, pour ses récompenses ordinaires, les auteurs de tous mémoires inédits relatifs, soit à une période de l'histoire de la ville de Saint-Quentin, soit à l'histoire de l'un de ses établissements civils, militaires ou religieux.

Deuxième Question. — Raconter la vie et apprécier les travaux d'un personnage célèbre du Vermandois ou du département de l'Aisne.

Il ne s'agit ici que de personnages décédés, nés dans le département, ou qui, sans lui appartenir par la naissance, y ont joué un rôle important.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Les manuscrits des concurrents devront parvenir, francs de port, au Président ou au Secrétaire-Archiviste de la Société, avant le 31 décembre 1879.

Les mémoires, ainsi que les pièces de vers, doivent être inédits et porter une épigraphe.

Cette épigraphe sera répétée sur l'enveloppe d'un billet cacheté qui contiendra le nom et l'adresse de l'auteur.

Les prix et mentions honorables consisteront en médailles d'or, de vermeil, d'argent et de bronze, et seront décernés dans la séance publique qui aura lieu en avril 1880.

Les mémoires ou pièces de vers couronnés pourront, après décision de la Société, être insérés *in extenso* ou par extraits dans ses annales.

Les manuscrits ne seront pas rendus, mais les auteurs pourront, avec l'autorisation de la Société, en faire prendre copie à leurs frais.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE JUILLET 1878 A JANVIER 1880

Topographie archéologique de la France : Le canton de Ribécourt, par M. Peigné-Delacourt.

L'origine des noms de Bruxelles et de Louvain, par le même.

Monasticon Gallicanum, 2 vol. in-4°, par le même.

Tableau des abbayes et monastères d'hommes en France, à l'époque de l'édit de 1768, in-4°, par le même.

La France monumentale : Pouillé du diocèse de Noyon, par le même.

Recherches sur le lieu de la bataille d'Attila, par le même.

Supplément aux recherches sur le lieu de la bataille d'Attila, par le même.

Fac-simile de quatre chartes du XIII^e siècle, par le même.

Technologie archéologique, par le même.

Étude sur la réorganisation de l'administration des forêts, par M. Jules Bertin, membre correspondant.

Béthune en 1813, 1814 et 1815, par M. Eugène Béghin, membre correspondant.

Paupérisme et mendicité : Organisation de la bienfaisance publique au XVI^e siècle, par M. De Croos, membre correspondant.

Histoire du droit criminel et pénal dans le comté de Flandre, depuis les temps les plus reculés, jusqu'à la fin du XVI^e siècle, par le même.

L'aéronaute, journal de la Société de navigation aérienne,

dirigé par M. Hureau de Villeneuve, membre correspondant.

Les peintures murales de Nizy-le-Comte, par M. Edouard Fleury, membre correspondant honoraire.

Les trois ivresses, par M. Ch. Chrétien, membre correspondant.

Les principes du père Radotin, par le même.

Les aventures de Pitoufflard et Racoto, par le même.

Saint Cyprien, ou de l'unité de l'Église, traduction avec introduction historique et simples commentaires, par M. l'abbé Cordier, membre correspondant.

Architectes et ingénieurs, étude par M. Verrine, ingénieur du service municipal de la ville de Caen.

De la législation Danoise sur la conservation des monuments historiques, par M. le comte de Marsy.

La semaine sainte à Séville, par M. l'abbé Corblet, membre correspondant honoraire.

Iconographie du baptême, par le même.

Conjectures sur les médailles baptismales, par le même.

Un coin de Paris : le cimetière gallo-romain de la rue Nicole, par M. Léon Landau.

Histoire de l'abbaye de Thenailles, par M. Amédée Piette.

Projet de création d'une colonie agricole belge dans l'Afrique centrale, par M. Emile Reuter.

Suite de l'album de Caranda : *Les fouilles d'Arcy-Sainte-Restitue en 1878*, chromolithographies de M. J. Pilloy. (Ouvrage offert par M. Frédéric Moreau père).

Études forestières, par MM. J. Bertin et George Vallée, membres correspondants.

Études sur les comtes forestiers de Flandre (suite), par les mêmes.

Les animaux étranges, par M^{me} Gustave Demoulin.

La Société Académique reçoit régulièrement :

1° Les comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences ;

2° Les comptes rendus mensuels de l'Académie des Sciences morales et politiques ;

3° Les comptes rendus mensuels de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ;

4° La Revue des Deux-Mondes ;

5° La Revue des Sociétés savantes des départements ;

6° Le Journal des savants ;

7° *Romania*, recueil consacré à l'étude des langues et des littératures romanes.

Ces trois derniers recueils lui sont envoyés par le Ministère de l'Instruction publique.

COURS POPULAIRES POUR LES ADULTES

PROFESSÉS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE 1878-1879

Grammaire française. — Professeur : M. Jamart, membre titulaire.

Tenue des Livres et Comptabilité commerciale. — Professeur : M. Black-Tonnoir, membre associé.

Géométrie. — Professeur : M. Pierre Bénard, membre titulaire.

Arithmétique. — Professeur : M. Delavenne, membre associé.

Géographie. — Professeur : M. Martin-Dupont, membre associé.

DIRECTEUR DES COURS

M. Henri Souplet, membre titulaire.

LISTE DES DONATEURS, FONDATEURS ET SOUSCRIPTEURS (1)

Année scolaire 1878-1879

FONDATEURS

La ville de Saint-Quentin (délibération du Conseil municipal du 12 novembre 1864).

(1) ARTICLE 34 DU RÈGLEMENT. — A le titre de souscripteur, toute personne qui donne annuellement, en faveur de l'œuvre, la somme de vingt francs.

ARTICLE 35. — A le titre de Donateur, toute personne qui aura professé gratuitement pendant un an, et toute personne qui aura fait à la Société, en faveur de l'œuvre, un don, une fois payé, d'au moins deux cents francs.

ARTICLE 36. — A le titre de fondateur de l'œuvre des Cours populaires, toute personne qui aura professé gratuitement pendant trois ans consécutifs et toute personne qui aura fait à la Société, en faveur de l'œuvre, un don, une fois payé, d'au moins cinq cents francs.

MM.

F. Malézieux, député de l'Aisne.

H. Souplet, directeur gratuit des cours depuis 1864.

P. Bénard, professeur gratuit depuis 1864.

Black-Tonnoir, » »

Caplain, » de 1864 à 1872.

G. Demoulin, » de 1864 à 1873.

A. Ferrus, » de 1864 à 1874.

Cave, » en 1865-1866-1867.

Rouxel, » en 1867-1868-1869-1870.

Delavenne, » en 1876-1877-1878-1879.

Jamart, » en 1877-1878-1879.

DONATEURS

MM.

Joly frères et C^{ie}, manufacturiers.

Patoux, professeur gratuit en 1873.

D^r Délaisement, professeur gratuit en 1873 et 1874.

Georges Lecocq, professeur gratuit en 1876 et 1877.

Charles Magnier, professeur gratuit en 1877.

Pilloy, professeur gratuit en 1877.

D^r Carpentier, professeur gratuit en 1877.

Martin-Dupont, professeur gratuit en 1878 et 1879.

SOUSCRIPTEURS

Agombart-Cheval, marchand de charbons en gros.

Agombart-Hachet, entrepreneur.

Arpin, Fernand, propriétaire.

Beauvais, avocat, ancien magistrat.

Béranger, avoué.

Blain, Gustave, négociant.

Boca, Victor, manufacturier.

Cardon, Henry, notaire.

MM.

Carlier-Cagniard, négociant en vins.
Carpentier, Auguste, apprêteur.
La Société anonyme de l'usine Cliff.
Colombier, frères, négociants.
Cordier, Clovis, propriétaire.
Cordier, Gustave, manufacturier, conseiller municipal.
Damoisy, notaire honoraire.
Derome père, propriétaire,
Desfossez, Ernest, manufacturier.
Dufour, Félix, propriétaire.
Dufour, Edouard, membre du Conseil municipal.
M^{me} Dufour, Auguste, propriétaire.
Hachet-Souplet, Jules, Architecte.
Hamellet-David et C^{ie}, filateurs.
Hibon, Emile, propriétaire.
Huet-Jacquemin, ancien maire de Saint-Quentin.
Hugues-Cauvin, manufacturier.
Hugues, Emile, manufacturier.
Hugues, François, manufacturier.
Laporte-Ménard, propriétaire.
Lebée, Eugène, manufacturier.
Leblanc, fabricant d'huiles.
M^{me} Ledoux-Bédu, propriétaire.
Lehoult, Jules, manufacturier.
Lemaire, Emmanuel, juge suppléant au Tribunal civil.
Letac, juge au Tribunal de commerce.
Lhotte-Tiéfaine, propriétaire.
Mariolle-Pinguet, constructeur-mécanicien, Maire de Saint-Quentin.
Mennechet, Auguste, propriétaire.
Milot-Bethfort, négociant.
Monnier, président du Consistoire de l'Eglise réformée.

MM.

Parmentier, juge suppléant au Tribunal civil.

Passet-Rigault, propriétaire.

Patoux, avoué.

Quénescourt, juge honoraire.

M^{me} Quennouelle, Ernest, propriétaire.

Quentin, Eugène, banquier.

Querette, propriétaire, conseiller municipal.

Révérony (de), Jules, négociant.

Rouart, Albert, banquier, président du Tribunal de commerce.

Simonin, ancien proviseur du Lycée.

Souplet, Henri, directeur des cours populaires de la Société Académique, adjoint au Maire.

Stombe, négociant.

Theillier-Desjardins, propriétaire.

M^{me} E. Touron, propriétaire.

TABLEAU DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU 1^{er} JANVIER 1880

BUREAU DE 1879.

MM. CONTET, *Président*.

JULES PINCHON, *Secrétaire des séances*.

DE CATALAN, *Trésorier*.

LEMAIRE EMMANUEL, *Secrétaire-archiviste*.

BUREAU DE 1880

MM. PIERRE BÉNARD, *Président*.

JEAN MONNIER, *Secrétaire des séances*.

DE CATALAN, *Trésorier*.

LEMAIRE EMMANUEL, *Secrétaire-archiviste*.

COMMISSIONS PERMANENTES EN 1880

Commission administrative et d'impression. — MM. Garcin, Blin, Edouard Monnier, Lemaire, Patoux, De Catalan, Jean Monnier.

Commission des archives et du Musée. — MM. J. Malézieux, Jamart, Pinchon, Gariod, *membres titulaires* ; Pilloy, *membre associé*.

Commission des Cours populaires. — MM. Souplet, *Direc-*

teur, Contet, Jamart, Lefèvre, *membres titulaires*; Black-Tonnoir, Delavenne et Martin-Dupont, *membres associés*.

Commission du Jardin botanique. — MM. Garcin, Blin, Monnier, De Catalan et Charles Magnier, *membres titulaires*.

M. Charles Magnier, *Directeur du Jardin*.

Le Président fait partie de droit de toutes les commissions.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

1877. BEAUVAIS (Jules), avocat, ancien magistrat.

1855. BÉNARD (Pierre), architecte, Adjoint au Maire.

1855. D^r BLIN (Louis), médecin des Hospices, Président de la Société de médecine de l'Aisne.

1877. CONTET (Charles-Anatole), agrégé de mathématiques, professeur au Lycée.

1863. DAMOISY, notaire honoraire.

1878. DE CATALAN, Sous-Directeur des contributions indirectes.

1849. GARCIN, médecin-vétérinaire.

1879. GARIOD (Henri), Procureur de la République.

1877. JAMART (Léopold), chef d'institution.

1878. LEFEBVRE (Louis), avocat, docteur en droit.

1872. LEMAIRE (Emmanuel), juge suppléant au Tribunal civil.

1876. MAGNIER (Charles), bibliothécaire de la ville.

1877. MALÉZIEUX (Joachim), architecte.

1863. MARIOLLE-PINGUET, constructeur-mécanicien, Maire de Saint-Quentin *.

MM.

1860. MONNIER (Edouard), Pasteur de l'Eglise réformée,
Président du Consistoire.
1879. MONNIER (Jean), Pasteur de l'Eglise réformée, licencié
ès-lettres.
1872. PATOUX (Abel), avoué.
1877. PINCHON (Jules), propriétaire.
1844. SOUPLET (Henri), licencié ès-sciences, adjoint au Maire.

MEMBRES HONORAIRES

MM.

- le Préfet du département de l'Aisne.
le Sous-Préfet de Saint-Quentin.
le Maire de la ville de Saint-Quentin.
l'Évêque de Soissons et Laon.
le Recteur de l'Académie de Douai.
l'Inspecteur d'Académie, en résidence à Laon.
Bauchart, Quentin, ancien membre titulaire, ancien
président de section au Conseil d'Etat.
Demoulin, Gustave, professeur au Lycée, ancien
membre titulaire.
Desains, Paul, professeur à la Faculté des sciences
de Paris, membre de l'Institut de France, rue de
l'Ouest, 40.
Ferrus, Anatole, receveur des finances, à Soissons,
officier de l'instruction publique, ancien mem-
bre titulaire.
Le Serurier, Félix, conseiller honoraire à la Cour
de cassation, rue de la Paix, 1, à Paris.
Martin, Henri, membre de l'Institut (Académie fran-
çaise et Académie des sciences morales et poli-
tiques), auteur de *l'Histoire de France*, sénateur
de l'Aisne, 38, rue Vital, à Passy-Paris.

MM.

Malézieux, député de l'Aisne, au Petit-Fresnoy.

Malézieux, Emile, Inspecteur général des Ponts-et-Chaussées, rue du Bac, 108, à Paris.

MEMBRES ASSOCIÉS

MM.

1875. Bachy, Louis, avocat.

1875. Beinert, F.-A., négociant.

1875. Béranger, Paul, avoué.

1865. Black-Tonnoir, professeur de comptabilité.

1861. Boca-Wulvérick, manufacturier.

1862. Brunois, ancien chef d'Institution.

1860. Cardon, Henry, notaire.

1876. Carpentier, docteur-médecin.

1843. Chaseray, au Val-Saint-Pierre, près Vervins.

1879. Cochet, Jules, banquier.

1846. Cordier, Clovis, propriétaire.

1867. Cordier, Gustave, membre du Conseil municipal.

1872. De Jaër, Consul de Belgique.

1875. Delcroix, Paul, avocat, suppléant du Juge de Paix.

1872. Delaissement, docteur-médecin à Saint-Quentin.

1866. Delherm de Novital, négociant.

1875. Delavenne, professeur au Lycée, Officier de l'Instruction publique.

1860. Desprez, Marc, docteur-médecin.

1879. Déprez, Léon, principal clerc de notaire, à Saint-Quentin.

1878. Dubus, capitaine au 87^e régiment d'infanterie de ligne.

1872. Duclos, docteur-médecin.

1875. Dufour, Edouard, propriétaire.

1844. Dufour, Félix, négociant.

1872. Georges, J.-M., Adjoint au Maire de Bohain.

MM.

1879. Gronnier, Henry, négociant.
1872. Gourdin-Decoster, négociant.
1875. Hachet-Souplet, architecte.
1875. Hourdequin, Adolphe, directeur du *Glaneur*.
1862. Huet-Jacquemin, ancien maire de Saint-Quentin.
1859. Hugues-Cauvin, manufacturier, ancien président du Tribunal de commerce.
1875. Hugues, Emile, manufacturier.
1862. Hurstel, François-Xavier, manufacturier.
1859. Lacœuilhe, ancien notaire.
1872. Langlet, Adrien, libraire.
1875. Laporte, André, avoué.
1862. Lebée, Eugène, ancien Président du Tribunal et de la Chambre de commerce, ex-membre du Conseil municipal.
1866. Lebon, Alphonse, pharmacien.
1846. Lehoult, Jules, manufacturier.
1859. Lehoult, Ernest, manufacturier.
1852. Le Maire, ancien notaire, conseiller général, maire de Bohain.
1868. Leroy, Alfred, négociant à Ly-Fontaine.
1879. Loiseaux, Auguste, licencié en droit, à Saint-Quentin.
1879. Malézieux, Albert, architecte à Saint-Quentin.
1863. Malézieux, Henri, ancien négociant, ancien président du Tribunal de commerce.
1877. Martin-Dupont, chef d'institution à Saint-Quentin.
1862. Mathieu, ancien pharmacien.
1876. Monory, Léon, docteur-médecin à Saint-Quentin.
1857. Moureau, Jules, imprimeur et rédacteur en chef du *Journal de Saint-Quentin*.
1873. Poëtte, Charles, administrateur-gérant du *Guetteur*, membre du Conseil municipal.

MM.

- 1879. Pillivuyt, manufacturier, à Saint-Quentin.
- 1875. Pilloy, Jules, agent-voyer de l'arrondissement de Saint-Quentin.
- 1866. Querette, Charles, membre du Conseil municipal de Saint-Quentin.
- 1862. Rousseau, Emile, négociant, ancien membre titulaire.
- 1879. Saint-Exupéry (Le comte de), manufacturier.
- 1862. Saussier, Emile, Juge de Paix du canton de St-Quentin.
- 1877. Simonet, ancien professeur au Collège de St-Quentin.
- 1875. Stombe, Paul, négociant.
- 1872. Tausin, Henri, négociant.
- 1872. Thiébaud, pharmacien.
- 1878. Villain, Edmond, employé de la banque Hacquart-Née et C^{ie}.

MEMBRES ASSOCIÉS HONORAIRES

MM.

- 1841. Magnier, Léon, rédacteur du journal le *Libéral de l'Oise*, à Noyon.
- 1864. Trouillet, professeur d'arboriculture, à Montreuil-aux-Pêches.
- 1868. A. Rondelet, profess^r à l'Université catholique, à Paris.
- 1877. Decaisne, membre de l'Institut, Professeur au Muséum, à Paris.
- 1877. Vaucorbeil, ancien président de la Société des compositeurs de musique, directeur de l'Académie nationale de musique.
- 1877. Cherouvrier, ancien maire du XIV^e arrondissement de Paris, secrétaire général de l'Académie nationale de musique, grand prix de Rome.
- 1877. David, Samuel, grand prix de Rome, secrétaire de la Société des compositeurs de musique, à Paris.

MM.

1877. C. Tingry, ancien directeur de l'Ecole de musique de Cambrai, lauréat et membre de la Société des compositeurs de musique.
1877. Massart, professeur de musique à Saint-Quentin.
1877. Vinchon, Amand, professeur de musique à St-Quentin.
1877. Verneuil, professeur de musique à Saint-Quentin, maître de chapelle de la Basilique.

MEMBRES CORRESPONDANTS

APPARTENANT AU DÉPARTEMENT DE L' AISNE

1875. G. Asselin, propriétaire à Prémont.
1848. Batel, médecin-vétérinaire à Saint-Quentin.
1847. Beaufrère, Pierre-Jean, propriétaire à Saint-Quentin.
1869. Bernier, docteur-médecin, à Brunehamel, arrondissement de Laon.
1835. Besson, Charles, cultivateur à Guise.
1863. Blanchart fils, prop^{re} à St-Quentin, rue des Glatiniers.
1849. Blanchart, cultivateur à Labiette.
1863. Bobeuf Léandre, Sous-Préfet de Château-Thierry.
1843. Bobœuf, Pierre-Eloi, cultivateur à Fontaine-Uterte.
1862. Boitelle, docteur-médecin à Bohain.
1846. Bosquette, apprêteur à Saint-Quentin.
1849. Boutroy, Florençy, propriétaire à Villers-le-Sec.
1841. Brucelle-Boutroy, cultivateur et distillateur à Voyenne, par Marle.
1862. Carpeza, médecin à Savy.
1863. Carvin, cultivateur à Bellicourt.
1835. Chauvenet (de), propriétaire à Parpeville, par Origny.
1849. Chenest, manufacturier à Guise.
1862. Collart, Prosper, chef d'institution à Ribemont.
1873. Combier, Amédée, Président du Tribunal civil, à Laon.

MM.

1861. Cordier, curé à Pouilly-lès-Chépry près Crécy-sur-Serre.
1848. Cordier, Hilaire, docteur-médecin à Saint-Quentin.
1848. Coutant, Jules, propriétaire à Saint-Quentin.
1862. Dauge, ancien notaire à Vendeuil.
1831. Defrance, cultivateur à Omissy.
1850. Dégieux, propriétaire à La Fère.
1842. Demonchaux, docteur-médecin à Saint-Quentin.
1866. Desmazures, Alfred, à Mondrepuis, canton d'Hirson.
1850. Doffémont fils, cultivateur à Renansart.
1850. Doloy, libraire à Saint-Quentin.
1849. Dubuquoy-Brucelle, membre du Conseil d'arrondissement, à Eparcy, par Hirson.
1862. Duplaquet, cultivateur à Fontaine-Uterte.
1868. Dusanter, Ernest, propriétaire au Parc, près La Fère, ancien membre titulaire.
1862. Duval, Jules, agent d'assurances à Saint-Quentin.
1840. Estrées-Philippy (Amédée d'), au Tronquoy, près Lesdins.
1850. Fossé d'Arcosse, ancien directeur de l'*Argus Soissonnais*, à Soissons.
1859. Godart-Fortier, rue de Granville, à Saint-Quentin.
1844. Herbert, André, cultivateur à Fresnoy-le-Grand.
1853. Héré, Alfred, juge à Château-Thierry.
1862. Hurstel, Charles, manufacturier à Saint-Quentin.
1863. Lalouette, ancien notaire, à Saint-Quentin.
1863. Lambert, médecin à Essigny-le-Grand.
1862. Lefranc, médecin à Mons-en-Laonnois.
1862. Legrand-Girarde, négociant à Saint-Quentin.
1862. Malézieux, Jules, directeur d'assurances à St-Quentin.
1847. Matton, archiviste du département de l'Aisne, à Laon.

MM.

1843. Mauduit de Fay, conseiller d'arrondissement et maire de Marteville.
1849. Mennechet, Auguste, propriétaire à Saint-Quentin.
1843. Morlet, Antoine-Constant, propriétaire à Moy.
1863. Ognier, commerçant à Gouy.
1862. Payart, maire à Fieulaine.
1862. Pelletier, agent-voyer d'arrondissement à Laon.
1841. Quequignon, Edmond, membre du Conseil général et maire à Grugies.
1846. Simonin, proviseur honoraire à Saint-Quentin.
1868. Theillier, Edouard, capitaine au 25^e bataillon de chasseurs à pied.
1875. Tiéfaine L., conseiller général, maire de Ribemont.
1875. Vatin, Arthur, propriétaire à Bohain.
1842. Vicence (le duc de), maire de Caulaincourt.
1839. Viéville, Edouard, cultivateur et maire à Chevresis-Monceau.
1832. Viéville, Victor, cultivateur à Chevresis-Monceau.
1860. Walmé, docteur-médecin à Chauny.
1873. Wuafflard, fabricant de sucre, cultivateur et maire à Vesles-et-Caumont, par Marle (Aisne).

MEMBRES CORRESPONDANTS

NE RÉSIDANT PAS DANS LE DÉPARTEMENT DE L' AISNE

MM.

1866. Ameline de la Briselaine, avocat, rue Portalis, 9, Paris.
1867. Barbier, 2, place des Maréchaux, à Besançon.
1867. Barbier, Charles, 29, rue neuve St-Augustin, à Paris.
1871. Beghin, Eugène, secrétaire de la mairie de Béthune.
1866. Blain, Paul, juge à Doullens, ancien membre titulaire.

MM.

1866. Bélières, Hyacinthe, à Vienne.
1877. Bertin, Jules, sous-inspecteur des forêts de l'Etat, rue de la Gare, 25, à Lille.
1873. Bosquette, libraire-imprimeur à Vouziers.
1867. Boulogne, receveur de l'enregistrement et des domaines, à Rethel.
1862. Buisine, sculpteur-statuaire à Lille.
1875. Brun, X., homme de lettres, 6, rue des Marronniers, à Lyon.
1877. Dubois (Gaston), archiviste-paléographe, 57, rue Saint-Jacques, à Paris.
1843. Camus, inspecteur des forêts, à Bourgoin (Isère).
1867. Carré, instituteur à Ponthierry (Seine-et-Marne).
1852. Cavel, Adolphe, conducteur des ponts-et-chaussées, à Condé (Nord).
1858. Chrétien, Charles, ancien négociant, 37, boulevard Magenta, à Paris.
1874. Coët, 7, rue du canal, à Compiègne.
1866. Coquelle, conducteur des ponts-et-chaussées, à Ham.
1872. Crépin, Félix, substitut du Procureur général, à La Réunion, ancien membre titulaire.
1865. De Baillencourt, receveur des Finances, à Mortain (Manche).
1861. Debetz de Lacrouzille, avocat à Périgueux, membre du Conseil général de la Dordogne.
1878. De Croos, avocat, ancien magistrat, à Béthune.
1848. Delacourt-Delvigne, fabricant de sucre à Sancourt, près Ham.
1872. Comte de Marsy, Arthur, archiviste paléographe à Compiègne.
1848. Desains, Auguste, Conseiller à la Cour d'appel d'Amiens, ancien membre titulaire.

MM.

1863. Desmaze, Charles, Conseiller à la Cour d'appel, rue d'Aumale, n° 13, à Paris.
1877. Devin, professeur au lycée Charlemagne, boulevard de Port Royal, 92, à Paris, ancien membre titulaire.
1869. Faure, A., artiste photographe à Lille.
1880. Fétu, Albert, conducteur des ponts-et-chaussées, rue Quentin, 1, à Dijon.
1855. Fortoul, Ch., ancien maître des requêtes au Conseil d'Etat.
1864. Fournet, juge de Paix du canton de Nesle (Somme).
1843. Gomart, Auguste, négociant à Ham.
1866. Guérard-Deslauriers, Ch., ingénieur civil, membre de la Chambre de commerce, à Caen.
1875. Hureau de Villeneuve (A.), Vice-Président de la Société de Navigation aérienne, 95, rue Lafayette, à Paris.
1860. Laterrade, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, à Agen.
1851. Laugée, peintre d'histoire, boulevard Lannes, 15, à Paris-Passy.
1860. Le Bret, docteur-médecin à Levallois-Perret.
1877. Ledieu, Alcuis, à Fourdrinoy, par Picquigny (Somme).
1872. Lecocq, Georges, avocat à Amiens.
1848. Lecocq, Jules, propriétaire à Amiens.
1878. Ledeuil, Justin, Commis-Greffier au Tribunal civil de Semur (Côte-d'Or).
1869. Leroux, Ernest, libraire-éditeur, 28, rue Bonaparte, à Paris.
1875. Lesur, Georges, avocat, boulevard Malesherbes, 19, à Paris.
1875. Lollieux, propriétaire, boulevard Magenta, 135, à Paris.

MM.

1860. Marlière, ancien préfet, avenue Montmorency, 75, à Auteuil-Paris.
1864. Mandet, pharmacien à Tarare.
1878. Mansfeld-Bullner, lieutenant dans l'armée Danoise, Villa Contento, bianco Lunos Sidealle, 16, à Copenhague.
1863. Mennechet, E., conseiller à la Cour d'Amiens, président de la Société d'horticulture.
1877. Mercier, Achille, notaire à Hermeray, canton de Rambouillet, par Epernon (Eure-et-Loir).
1862. Peyrot, Adrien, ancien professeur au Lycée de Nantes, rue Julien-Bodereau, n° 5, au Mans.
1861. Rigaut, homme de lettres, membre du Conseil municipal de Paris, 93, boulevard de Neuilly, à Paris.
1843. Rondot, Natalis, délégué de la Chambre de commerce de Lyon, au château de Chamblon, près Yverdon (Suisse).
1878. Seydoux, Charles, manufacturier, conseiller général du Nord, membre du Conseil départemental de l'instruction publique, au Câteau.
1861. Surmay, docteur-médecin, à Ham.
1865. Textor de Ravisi, percepteur à Saint-Etienne.
1862. Turquet, Edmond, député de l'Aisne, sous-secrétaire d'Etat au Ministère de l'Instruction publique, ancien membre titulaire, 11, rue de la Révolte, à Paris-Neuilly.
1876. Tissandier, Gaston, Vice-Président de la Société de Navigation aérienne, à Paris.
1877. Vallée (George), à Saint-Georges-les-Hesdins (Pas-de-Calais).
1858. Villain, Henri, député de l'Aisne, 14, quai de la Mégisserie, à Paris.

MEMBRES CORRESPONDANTS HONORAIRES

MM.

1846. Bouchardat, Professeur à la Faculté de médecine, à Paris.
1858. M^{me} Codemo Gerstenbrandt (Luigia) femme de lettres, à Venise.
1849. Corblet (l'abbé Jules), Directeur de la *Revue de l'Art chrétien*, à Versailles.
1874. De Barthélemy (comte Edouard de), membre du Comité des travaux historiques près le Ministère de l'Instruction publique, rue de l'Université, 80, à Paris.
1878. De Beauvillé (Victor), auteur de l'Histoire de Montdidier, à Montdidier.
1853. Duhamel, membre de l'Institut, à Paris.
1850. Fleury (Edouard), auteur des *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, à Vorges, près Laon.
1850. Garnier, conservateur de la bibliothèque d'Amiens, Secrétaire perpétuel des Antiquaires de Picardie.
1864. Gret, curé de Prémont (Aisne).
1861. Lancia, duca di Brelo (Frédérico), Secrétaire général de l'Académie de Palerme.
1866. Millien (Achille), lauréat de l'Académie française, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

CLASSÉES PAR DÉPARTEMENTS.

AISNE. — Société industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne. — Comice agricole de Saint-Quentin. — Société d'horticulture de Saint-Quentin. — Société académique de Laon. — Société archéologique de Soissons. —

- Société archéologique de Vervins. — Société de médecine du département de l'Aisne. — Société archéologique de Château-Thierry.
- ALLIER. — Société d'Émulation du département de l'Allier, à Moulins.
- AUBE. — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube, à Troyes.
- AVEYRON. — Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, à Rodez.
- BOUCHES-DU-RHONE. — Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille. — Société de Statistique de Marseille.
- CALVADOS. — Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen. — Société des Antiquaires de Normandie, à Caen. — Société linnéenne de Normandie, à Caen.
- CHARENTE. — Société archéologique, à Angoulême.
- CHARENTE-INFÉRIEURE. — Société d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres, à Rochefort.
- COTE-D'OR. — Académie des Arts, Sciences et Belles-Lettres, à Dijon.
- COTES-DU-NORD. — Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.
- DOUBS. — Société d'Émulation du Doubs, à Besançon. — Académie des sciences, Belles-Lettres et arts, à Besançon.
- EURE. — Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Eure, à Evreux.
- FINISTÈRE. — Société académique, à Brest.
- GARD. — Académie du Gard, à Nîmes.
- GARONNE (HAUTE). — Académie des Jeux floraux, à Toulouse. — Académie des Sciences, Inscriptions et

- Belles-Lettres, à Toulouse. — Société d'histoire naturelle, à Toulouse. — Société Archéologique du Midi de la France, à Toulouse.
- GIRONDE. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Bordeaux. — Société de médecine et de chirurgie, à Bordeaux. — Institut des provinces de France, à Bordeaux.
- HÉRAULT. — Société archéologique de Béziers.
- ILLE-ET-VILAINE. — Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.
- INDRE-ET-LOIRE. — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours. — Société française d'archéologie, à Tours.
- ISÈRE. — Société statistique, des Sciences naturelles et des Arts industriels du département de l'Isère.
- JURA. — Société d'Émulation du département du Jura, à Lons-le-Saulnier. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Poligny.
- LOIR-ET-CHER. — Société des Sciences, Lettres et Agriculture du Loir-et-Cher, à Blois.
- LOIRE. — Société d'Agriculture, Industrie, etc., du département de la Loire, à Saint-Etienne.
- LOIRE-INFÉRIEURE. — Société académique de la Loire-Inférieure, à Nantes. — Société archéologique de Nantes.
- LOIRET. — Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Orléans.
- LOT-ET-GARONNE. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Agen.
- LOZÈRE. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Lozère, à Mende.
- MAINE-ET-LOIRE. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Angers. — Société industrielle d'Angers et du

- département de Maine-et-Loire. — Société académique de Maine-et-Loire. — Comice horticole de Maine-et-Loire, à Angers.
- MANCHE. — Bibliothèque de la ville de Châlons-sur-Marne. — Société des Sciences naturelles, à Cherbourg. — Société académique de Cherbourg.
- MARNE. — Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, à Châlons. — Académie de Reims, à Reims. — Société industrielle de Reims. — Société des Sciences et Arts de Vitry-le-Français.
- MEURTHE. — Académie de Stanislas, à Nancy. — Société polytechnique de Pont-à-Mousson.
- MEUSE. — Société philomathique de Verdun. — Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc.
- NORD. — Bibliothèque de la ville de Roubaix. — Société d'Émulation de Roubaix. — Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts, à Lille. — Société centrale d'Agriculture, Sciences et Arts, à Douai. — Société dunkerquoise pour l'encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts. — Société archéologique de l'arrondissement d'Avesnes. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts, à Valenciennes. — Société d'Émulation de Cambrai. — Société géologique du Nord, à Lille.
- OISE. — Société académique de Beauvais. — Société historique de Compiègne. — Société historique et archéologique de Noyon.
- PAS-DE-CALAIS. — Académie d'Arras. — Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer. — Société académique de Boulogne-sur-Mer.
- PUY-DE-DOME. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Clermont-Ferrand.
- PYRÉNÉES (BASSES). — Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts, de Pau.

PYRÉNÉES-ORIENTALES. — Société des Sciences, Belles-Lettres, Arts industriels et agricoles des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

RHONE. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, à Lyon. — Société d'Agriculture, Histoire naturelle et Arts utiles de Lyon. — Société linnéenne de Lyon. — Société littéraire de Lyon.

SAONE (HAUTE). — Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts de la Haute-Saône, à Vesoul.

SAONE-ET-LOIRE. — Société d'Histoire et d'Archéologie, à Châlon-sur-Saône. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire, à Châlon-sur-Saône. — Société Éduenne des Lettres, Sciences et Arts, à Autun. — L'académie de Macon, à Macon.

SARTHE. — Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au Mans. — Société historique et archéologique du Maine, au Mans.

SAVOIE. — Académie de Savoie, à Chambéry.

SEINE. — Société des Antiquaires de France, au Palais du Louvre, à Paris. — Société philotechnique de Paris, à la mairie du 2^e arrondissement, 8, rue de la Banque. — Société d'encouragement pour l'Industrie nationale, rue de Rennes, 44. — Académie nationale agricole, manufacturière et commerciale, rue de Chateaudun, 41 *bis*. — Société géologique de France, rue du Vieux-Colombier, 26. — Société centrale d'Agriculture, rue d'Anjou-Dauphine, 6. — Société centrale d'Horticulture de Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 84. — Société de l'instruction élémentaire, rue Hautefeuille, 1 *bis*. — Société de Numismatique et d'Archéologie, rue de Verneuil, 46. — Association scientifique de France, 113, boulevard Saint-Michel. — Société d'acclimatation, rue de Lille, 19.

SEINE-INFÉRIEURE. — Académie des Sciences, Lettres et Arts, à Rouen. — Société des Amis des Sciences naturelles à Rouen. — Société Havraise d'études diverses, au Havre.

SEINE-ET-OISE. -- Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts, à Versailles. — Société archéologique, à Rambouillet.

SOMME. — Société industrielle, à Amiens. — Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens. — Académie des Sciences, Agriculture, Commerce, Belles-Lettres et Arts, du département de la Somme, à Amiens. — Société linnéenne du Nord de la France, à Amiens. — Bibliothèque du 2^e corps d'armée, à Amiens. — Société d'Émulation, à Abbeville.

TARN-ET-GARONNE. — Société des Sciences, Agriculture, Belles-Lettres et Arts, du département de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

VIENNE. — Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers. — Société d'Agriculture, Belles-Lettres, Sciences et Arts de Poitiers.

VOSGES. — Société d'Émulation à Epinal.

YONNE. — Société archéologique de Sens. — Société des Sciences historiques de l'Yonne, à Auxerre.

COLONIES. — Société Archéologique de Constantine.

METZ. — Académie des Lettres, Sciences, Arts et agriculture.

MULHOUSE. — Société industrielle.

STASBOURG. — Société des Sciences, Agriculture et Arts.

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

AMÉRIQUE. — Smithsonian institution, à Washington.
(États-Unis).

AUTRICHE. — Institut impérial géologique de l'empire
d'Autriche, à Vienne.

BELGIQUE. — Société historique et littéraire de Tournay.
— Société royale d'Agriculture et de Botanique de Gand.
— Société des Sciences, des Arts et des Lettres du
Hainaut, à Mons. — Société libre d'Émulation de
Liège. — Société géologique de Belgique, à Liège.

HOLLANDE. — Académie royale des Sciences, à Ams-
terdam.

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG. — Société des
Sciences naturelles du Grand-Duché de Luxembourg, à
Luxembourg.

NORWÈGE. — Université royale de Norwège à Chris-
tiana. — Académie de Christiana.

ADDITIONS & RECTIFICATIONS

Page 93, ligne 2, *au lieu de* : sermoneur, *lisez* : sermonneur.
Page 100, ligne 19, *au lieu de* : édition de 1878, *lisez* : édition de 1858.
Page 110, ligne 7, *au lieu de* : volatile, *lisez* : volatil.
Page 329, ligne 15, *au lieu de* : Voici, *lisez* : Voyez.

Essai sur l'histoire de la ville de Saint-Quentin, par M. Emm. Lemaire

Page 383, ligne 8 du titre, *au lieu de* : comtes bénéficiaires du Vermandois, *lisez* : comtes bénéficiaires de Vermandois.
Page 394, ligne 13, *au lieu de* : installé dans, *lisez* : installé sur...
Page 394, supprimez la note 2 jusqu'à : nous oblige à l'abandonner.
Page 402, ligne 10, *au lieu de* : apparaît desservie, *lisez* : apparaît fréquentée, sinon desservie.
Page 402, ligne 14, *au lieu de* : Si des moines... *jusqu'à* : Le nom des frères, *lisez* : Ces moines, établis près du tombeau de l'apôtre, furent-ils soumis à une règle par les évêques de Vermandois, peu de temps après la translation du siège épiscopal à Noyon, ou bien leur organisation en communauté régulière fut-elle l'œuvre de saint Eloi ? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que le nom de frères.... etc...
Page 417, ligne 14, *au lieu de* : dans l'enceinte du monastère : *lisez* : plus bas que l'enceinte du monastère.
Page 417, ligne 28, *supprimez* : comment doit-on interpréter... *jusqu'à* : ce chapitre dixième.... (page 418, ligne 3).
Page 473, ligne 6, *au lieu de* : à la mort de son neveu, *lisez* : à la mort de son oncle.
Page 476, ligne 6, *au lieu de* : à la mort de son neveu, *lisez* : à la mort de Hugues.
Page 503, ligne 20, *au lieu de* : On le voit, les textes qui précèdent...., *lire* : On le voit, parmi les textes qui précèdent, le premier et le troisième sont concluants et nous obligent à croire qu'au neuvième siècle....., etc.

.

TABLE DES MATIÈRES

SÉANCE PUBLIQUE DU 16 JUIN 1878

	Pages
Discours de M. Abel Patoux, président.	5
Rapport de M. J. Pilloy sur le premier Concours d'histoire locale	10
Rapport de M. J. Malézieux sur le deuxième Concours d'histoire locale	16
Rapport de M. A. Patoux sur le Concours de littérature	20
Rapport de M. Ch. Contet sur le Concours d'hygiène publique	26
Rapport de M. Ch. Magnier sur le Concours de poésie	33

SÉANCE PUBLIQUE DU 15 JUIN 1879

Discours de M. Charles Contet, président.	46
Rapport de M. Emm. Lemaire sur le premier Concours d'histoire locale	52
Rapport de M. A. Patoux sur le deuxième Concours d'histoire locale	61
Rapport de M. Charles Magnier sur le Concours de littérature	76
Rapport de M. de Catalan sur le Concours de poésie	84

SCIENCES

Les maladies contagieuses en général et les affections charbonneuses en particulier, considérées au point de vue de la nature du virus, par M. Garcin, membre titulaire.	99
De l'arrosage des villes pendant l'été, par M. Verrine, ingénieur du service municipal de Caen (1 ^{er} prix et médaille d'or du Concours d'hygiène publique en 1878)	120
CHAPITRE I. Réglementation de l'arrosage des villes en été; prescriptions généralement tombées en désuétude	121
CHAPITRE II. La boue et la poussière; leur origine; leurs inconvénients	127
CHAPITRE III. Remèdes préventifs contre la production de la boue et de la poussière; remèdes défensifs par l'enlèvement soigné de ces matières et par l'emploi de méthodes et d'instruments moins primitifs.	137
CHAPITRE IV. Des avantages et des inconvénients de l'arrosage des rues en été. — Considérer le cas où les villes sont privées de fontaines publiques, celui où elles en possèdent et proposer des moyens pratiques, rationnels et hygiéniques d'arrosage.	157
CHAPITRE V. Conclusion.	170
Catalogue méthodique des Lépidoptères de l'arrondissement de Saint-Quentin, par M. Dubus, capitaine au 87 ^e de ligne, membre associé	173
AVANT-PROPOS	173
1 ^{re} FAMILLE. — <i>Diurnes</i>	178
2 ^e FAMILLE. — <i>Sphinx</i> ou <i>Crépusculaires</i>	192
3 ^e FAMILLE. — <i>Nocturnes</i> ou <i>Papillons de nuit</i> (à suivre).	203

L'avenir de la physique moderne, par M. Ch. Contet, membre titulaire	208
---	-----

LITTÉRATURE

Le Désespéré, par M. Achille Millien (1 ^{er} Prix et médaillon d'or du Concours de Poésie en 1878)	229
Le Blessé, par M. Edmond Delière (2 ^e Prix et médaillon de vermeil du Concours de Poésie en 1878)	236
Le roman réaliste en France, Étude par M. An- toine Camus (1 ^{er} Prix et médaille d'or du Con- cours de Littérature en 1878)	242
Poésies, par M. Charles Magnier, membre titulaire	298
La perce-neige	298
Hoc erat in votis (Traduit d'Horace)	298
Jour d'absence	299
Variations sur un vieux thème	300
Une grande douleur	301
La nouvelle ère du monde	301
Iseult de Joux, par M. Louis Mercier (2 ^e Prix et médaillon de vermeil du Concours de Poésie en 1879)	303
Mademoiselle Simonet, la directrice des Postes, Étude humoristique par M. De Catalan, mem- bre titulaire	311

ARCHÉOLOGIE

Essai sur la classification des sépultures dites franco-mérovingiennes dans le département de l'Aisne, par M. J. Pilloy, membre associé. .	320
--	-----

Fouilles du cimetière franco-mérovingien de Fontaine-Uterte, par M. J. Pilloy, membre associé	334
Fouilles du cimetière de Marteville, Rapport par M. J. Pilloy, membre associé	342
Les carrières du vieux Saint-Quentin, par M. Joachim Malézieux, membre titulaire	348

HISTOIRE

Aubry Du Bochet, par M. A. Matton, membre correspondant (1 ^{er} Prix et médaille d'or du Concours de Biographies en 1878)	354
Nomenclature des œuvres d'Aubry Du Bochet	379

Essai sur l'Histoire de la ville de Saint-Quentin (suite), par M. Emmanuel Lemaire, membre titulaire.	
---	--

LIVRE II. Histoire de la ville et de l'église de Saint-Quentin, sous l'Empire barbare et les comtes bénéficiaires de Vermandois	
CHAPITRE I. La ville des Véromandues après la conquête Franke ; recherche de l'origine de l'église de Saint-Quentin ; les évêques Sophronius, Alomer et saint Médard	383
CHAPITRE II. Saint Médard transporte à Noyon le siège de l'évêché de Vermandois	393
CHAPITRE III. Histoire de la ville et de l'église de Saint-Quentin depuis la translation de l'évêché de Vermandois à Noyon jusqu'à la mort de saint Eloi (De l'an 531 à l'an 659).	401
CHAPITRE IV. Histoire de la ville et du monastère de Saint-Quentin depuis la mort de saint Eloi jusqu'à l'avènement de la royauté Carolingienne (De l'an 659 à l'an 752)	411
CHAPITRE V. Le Vermandois sous les rois de la pre-	

mière race ; mœurs, coutumes, superstitions. La ville de Viromandis et son administration intérieure à la même époque.	426
CHAPITRE VI. L'abbé Jérôme. — L'abbé Fulrad : il reconstruit la basilique de Saint-Quentin. — Le comte-abbé Guntard (De l'an 750 environ à l'an 834)	445
CHAPITRE VII. L'abbé Hugues, fils naturel de Charlemagne, gouverne le monastère de Saint-Quentin (834-844).	460
CHAPITRE VIII. L'église et le monastère de St-Quentin après la mort de l'abbé Hugues. — Le comte-abbé Adalard ; donation de Hildrad (De l'an 844 à l'an 864).	473
CHAPITRE IX. Le roi Charles-le-Chauve se réserve le gouvernement de l'église et du monastère de Saint-Quentin (De l'an 864 à l'an 877)	489
CHAPITRE X. L'église de Saint-Quentin est incendiée par les Normands. — Le comte-abbé Teutrik (De 877 à 892 environ).	492
CHAPITRE XI. Viromandis au IX ^e siècle ; administration municipale, topographie, monnaies ; des chanoines desservent l'église de Saint-Quentin concurremment avec les moines de l'abbaye ; état probable de la culture intellectuelle des religieux	498
Lettre de Fouquier-Tinville	511
CONCOURS DE 1879	
Médailles décernées dans la séance publique du 15 juin 1879	514
CONCOURS DE 1880	
Programme des Concours de 1880	515
OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ	
Ouvrages offerts à la Société de juillet 1878 à janvier 1880	517

COURS POPULAIRES

Programme des Cours populaires pour les adultes professés pendant l'année scolaire 1878-1879 .	520
Liste des donateurs, fondateurs et souscripteurs des Cours populaires en 1878-1879	520

TABLEAU DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

Composition des Bureaux et Commissions. . .	524
Membres titulaires	525
Membres honoraires	526
Membres associés	527
Membres associés honoraires	529
Membres correspondants résidant dans le départe- ment de l'Aisne.	530
Membres correspondants domiciliés hors du départe- ment de l'Aisne	532
Membres correspondants honoraires.	536

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Sociétés françaises	536
Sociétés étrangères	542
ADDITIONS ET RECTIFICATIONS	543



ART. XXI DU RÉGLEMENT

Tout mémoire ou autre ouvrage lu en séance ou inséré dans les annales de la Société, lui appartient et ne peut plus être retiré.

La Société n'entend pas prendre sous sa responsabilité les opinions émises par ses membres, dans les publications par elle autorisées.

Les personnes qui désireraient se procurer des volumes des Annales sont invitées à s'adresser au Secrétaire archiviste.

Mémoires de la Société académique des sciences, arts, belles- lettres, agriculture et industrie de Saint- Quentin

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Société académique de Saint-Quentin. Mémoires de la Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin. 1878.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

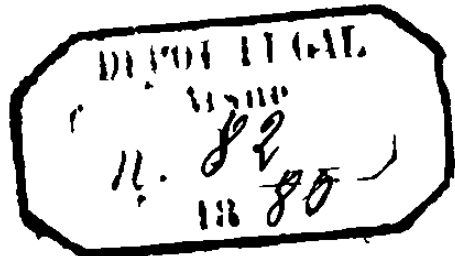
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



M É M O I R E S
DE LA
S O C I É T É A C A D É M I Q U E
DE
S A I N T - Q U E N T I N (A I S N E)

17 3
~~Aus~~
~~D~~
~~E~~



Per 8-10.0